



DU  
PLOMB  
ET DE  
L'OR

— LES TERRES FERTILES - TOME 2 —

B A D R O T M A N I

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

# Prologue

**L**e visage masqué par sa capuche, Reda regardait en direction de la vitre. C'était davantage pour fuir le regard du conducteur que pour admirer le paysage de béton qu'ils arpentaient de nuit. La Clio dans laquelle ils roulaient appartenait à Ibrahim. Ce dernier venait de récupérer Reda au pied d'un immeuble comme un enfant en train de faire une bêtise, le ridiculisant devant sa bande.

« — C'est pas la première fois que je te vois traîner avec eux en plus ! Continuait Ibrahim, lancé dans son interminable sermon. *SubhanAllah* qu'est-ce qui t'arrive ? C'est pas le Reda avec qui j'ai grandi ça ! T'es en train de mal tourner ! Tu sais bien ce qu'ils font ces types, pourquoi tu restes avec eux ? Ton père, il en aurait pensé quoi ? »

Son interlocuteur restait muet. La naïveté d'Ibrahim touchait presque Reda. Il avait depuis quelques années déjà commencé à tremper dans le commerce d'herbes exotiques, en le cachant autant que possible à son entourage. Sa famille et les proches devant qui il éprouvait un minimum de honte le pensaient en recherche d'un emploi ou en

déplacement chez des « amis ». Ibrahim avait été son voisin de palier depuis aussi longtemps qu'il se souvenait, jusqu'à ce qu'il quitte le foyer maternel pour aller faire son propre nid quelques bâtiments plus loin. Reda était resté chez sa mère, veuve, vivant avec sa petite sœur.

Entendre Ibrahim le sermonner ainsi sur ses fréquentations était gênant mais surtout exaspérant. Non pas qu'il n'avait pas de respect pour son ancien ami ou ses principes, mais le mode de vie d'Ibrahim représentait typiquement ce que Reda répugnait.

Bientôt trentenaire, Ibrahim occupait un poste de cuisinier dans la restauration. Smicard, un appartement en HLM, une femme au foyer, un enfant en bas âge. Le banal profil de l'habitant de banlieue bien rangé. Sa vie se résumait à des allers-retours entre son domicile, l'appartement de sa mère, la mosquée et son travail. Même les allers-retours de l'autre côté de la Méditerranée que son père ouvrier pouvait se payer annuellement devenaient hors de prix pour un jeune de sa génération. Un tel train de vie était inenvisageable pour Reda. Les sirènes qui lui promettaient de l'argent et une vie facile étaient trop fortes.

« Regarde-moi quand je te parle ! Reprit Ibrahim après une brève interruption. Ça ne te fait pas réfléchir ? Tu ne dis rien t'es devenu muet ou quoi ?

— C'est bon laisse-moi tranquille t'es pas mon père, je traîne avec des amis c'est tout...

— Ton père t'aurait laissé traîner ici tu penses ?

— Arrête de parler de lui, il est plus là de toute façon. »

Ibrahim avait depuis peu un autre point commun avec Reda, la perte de son père. Reda l'avait perdu dans son enfance dans un accident de chantier, lui plus récemment.

La discussion, ou plutôt le monologue, ne menait à rien. Reda s'était pourtant laissé embarquer sans opposition frontale. Ibrahim l'avait aperçu entouré de gens peu fréquentables en rentrant du travail, par une route qu'il ne prenait pas d'ordinaire, l'autre tronçon étant en travaux. Reda n'avait rien dit, sans vraiment lui-même comprendre pourquoi. Un mélange de respect et d'intimidation qu'Ibrahim inspirait chez la plupart de ceux qu'il croisait sans doute. Il s'était laissé raccompagner chez lui comme un enfant, lui qui était craint par de nombreux lascars des environs... Peut-être était-ce aussi au nom de leur amitié perdue, par respect pour son père, ou à cause de ce qu'il lui restait de gêne et de pudeur.

Malgré cela, Reda restait hermétique au discours d'Ibrahim. Le regard tourné vers les lampadaires qui défilaient, il n'attendait que l'occasion de descendre, de fuir. Pour s'empêcher de réfléchir, il faisait défiler son fil *PixelFed* sur lequel s'enchaînaient verticalement des idiots arrogants et superficiels et des modèles en carton-pâte qui vendaient ou affichaient produits et vêtements de luxe, promettant bonheur et fortune à qui voulait bien leur accorder vingt secondes avant de swiper.

Reda rêvait de cash, beaucoup de cash. Ces rectangles de couleur cristallisant la confiance remplissaient tout son horizon mental, le but ultime d'une vie. Le langage que lui parlait Ibrahim n'y faisant que très peu référence lui était étranger. Reda rêvait d'une villa au Maroc, ou Espagne comme son employeur, d'un véhicule digne de ce nom, d'un mobilier plus luxueux et autres gadgets attirant les conquêtes féminines éphémères. Et tout cela s'offrait avec du cash, uniquement du cash. Cet amas d'illusions sur lequel il posait le nom de liberté constituait son horizon le plus lointain, son but le plus élevé.

Le cash était une promesse de liberté lui avait-t-on appris. La liberté, ou plutôt une définition revisitée de celle-ci, telle que packagée pour le jeune banlieusard moyen par l'industrie de la diversion. Un rêve créé par l'alliance de brailleurs auto-tunés et de vendeurs de chaînes en or. Voitures, gadgets high-tech, vêtements, autant de produits qu'il fallait choisir selon leur marque, mais pas n'importe laquelle. Dans l'univers mental de Reda, on ne faisait pas l'acquisition de ces objets pour leur fonction première, non. On les sélectionnait avec soin selon d'autres marqueurs : ceux de la vanité, et de l'insouciance.

Il reposait son esprit par ces douces pensées pour éviter d'écouter et pour oublier l'avenir austère et miséreux à ses yeux, que lui proposait Ibrahim. Transporté dans son univers préfabriqué de narco-trafiquant en début de carrière, il n'entendit pas le vrombissement du scooter qui accélérerait. Il n'entendit pas le deux-roues les doubler par la droite. Il n'eût pas non plus le temps de voir la main gantée pointer une arme au travers de la vitre. Sur sa tête.

Un premier projectile de calibre neuf millimètres vint se loger dans sa boîte crânienne. Un second lui perfora le poumon avec rage, tandis qu'un troisième, transperçant également la vitre, traversa sa trachée, pour finir dans la moelle épinière du conducteur. Ibrahim perdit le contrôle du véhicule, lorsqu'une quatrième balle l'atteignit au poumon droit. Sa tête percuta le volant, et la Clio termina sa course interrompue par un bloc de béton bordant la route.

# Chapitre 1

*« Forger des armes d'ordre moral, voilà une nécessité urgente. »*

*A la lumière du Coran et du hadith – Ali Merad*

Amin était assis depuis presque deux heures en compagnie de Maxime sur un banc du parc voisin de son bâtiment. Ils regardaient à quelques dizaines de mètres un groupe d'enfants disputer un match de foot sur un terrain improvisé dans l'herbe.

Le projet était à la hauteur de ce qu'avaient laissé croire les hommes qui accompagnaient le professeur le soir du black-out, un an plus tôt, mais la décision était lourde à prendre. Amin, même s'il avait attendu ce jour depuis cette date, hésitait à se relancer dans le cycle d'un choix démesuré aux conséquences irréversibles.



« Combien de temps j'ai pour me décider ? Demanda-t-il à l'homme au bonnet noir.

— Deux semaines, ensuite je quitte la métropole.

— Ils t'ont envoyé juste pour attendre deux semaines avec moi et puis partir ?

— J'ai quelques affaires à régler en dehors de toi, mais tu es le principal objet de ma visite oui.

— Pourquoi se donner tout ce mal pour moi ?

— Disons que ceux qui m'ont envoyé estiment que tu en vauds la peine. C'est surtout le professeur Bayart qui a insisté, moi je ne te connais pas, je n'ai pas d'avis sur ta personne, je fais ce qu'on me demande de faire.

— Qui donne les ordres ?

— Tu n'es pas censé poser ces questions pour le moment, mais tu dois bien avoir une idée...

— J'ai besoin de savoir dans quoi je m'embarque... à qui j'obéis... et pourquoi... toi ça ne te dérange pas d'obéir sans comprendre ?

— C'est une question de confiance. Soit je comprends leurs choix, soit je respecte leur décision. Tout le monde le fait d'une façon ou d'une autre, et tu le sais, n'est-ce pas ? »

Amin resta silencieux un moment. Cette dévotion le laissait pensif, il pouvait presque palper le lien entre cet homme et les siens sans même les avoir connus. Peut-être, songea-t-il, les avait-il aperçus le

soir du black-out. L'image de l'homme aux yeux noirs de khôl ce soir-là passait et repassait dans sa tête. Ce visage lui était familier sans qu'il puisse dire pourquoi. Quoi qu'il en soit, ces gens-là étaient différents de tous ceux qu'il avait rencontrés dans sa vie. Le peu de temps qu'il avait eu pour les observer cette fameuse nuit lui avait laissé l'impression de visiteurs débarqués d'un univers parallèle.

Cette nuit-là était gravée dans sa mémoire. Il pouvait revoir les événements et en ressentir l'atmosphère particulière. Lorsqu'ils l'avaient trouvé au manoir seul, puis questionné sur la destination du professeur et l'équipe de David. Lorsqu'ils s'étaient jetés sans hésiter dans ce qui allait s'avérer être un accrochage à feu nourri contre une milice privée. Lorsqu'ils étaient revenus portant un des leurs dans ce drap, sans regrets ni trouble, comme s'ils savaient exactement où ils allaient, comme s'ils savaient exactement ce qu'ils faisaient, et qu'aucun d'entre eux n'avait songé à se défaire de ses liens.

Le lien entre Bayart et David lui avait donné un aperçu de ce que pouvait donner un étrange mélange entre amitié, fraternité et affaires. Mais ceux-là, dont faisait partie Maxime, étaient encore différents. Il ne s'agissait ni d'une entreprise, ni d'une association, pas plus qu'une armée ou autre genre de gang... Ce projet d'« Arche » que venait de lui présenter Maxime semblait être une organisation inclassable.

La façon dont ils interagissaient, leurs gestes, leurs mots, leurs objectifs ou du moins le peu qu'il avait pu en comprendre lui évoquaient un lien fort sur lequel il n'était pas capable de mettre un

nom. Aucun ne semblait lié par les relations qui lient habituellement les collègues de travail ou même les membres d'une famille moyenne. La dernière relation qu'il avait pu observer qui s'approchait d'une telle harmonie était entre Michael, David et Hakim. Mais qu'étaient-ils vraiment ?

Maxime lui-même semblait tout droit sorti d'une autre dimension, ou d'un autre âge. Amin ne le connaissait que depuis deux heures, mais le jeune châtain au bonnet noir dégageait quelque chose de particulier. Ils parlaient la même langue, mais n'étaient certainement pas du même monde. Vivait-il en marge de la société ?

Une foule de questions se bousculaient en lui. Maxime était-il connu quelque part dans un dossier de la bureaucratie ? Avait-il un numéro de sécurité sociale ? Une carte de transport ? Était-il allé à l'école ? Quelles études avait-il faites ? Depuis quand était-il croyant ? Vivait-il dans une grotte ? Un genre de secte secrète ? S'appelait-il réellement Maxime ?

Voyant qu'Amin restait muet, Maxime relança la conversation.

« —Tu sais, ton hésitation me surprend. J'aurais compris que le choix soit difficile si j'étais venu chercher n'importe qui d'autre. J'ai l'impression malgré ce qu'on m'a dit que tu es retourné parmi ceux dont le cocon du quotidien dicte les limites.

— Quelles limites ?

— Celle de la routine qui ronronne. Ceux dont la seule règle est que surtout rien ne change. Comme si tu ne voulais plus lever les yeux et

regarder la tempête qui vient. Je pensais ton regard capable de se poser plus loin, de le voir en face.

— Il y a une distance entre là où je pose mon regard et là où je pose mes pieds.

— Tu as été la clé du black-out non ? Tes pieds étaient où à ce moment-là ?

— Oui mais... commença Amin.

— Mais ?

— Des choses ont changé depuis cette période. Ma vision du monde a évolué... Je ne sais pas si j'ai mûri ou si je me suis ramolli mais tu vois, c'est différent. Il y a mes parents, Samir qui s'est totalement transformé en partie grâce au travail qu'on a fait ensemble... J'essaie de faire des choses simples maintenant. Être une source de bien pour mes proches. La marche du monde ne m'est pas indifférente mais je n'ai plus la même volonté de m'y opposer frontalement. J'ai passé l'âge où on a envie de tout détruire.

— Tes proches, tu leur seras plus utile là où on va qu'à leurs côtés, crois-moi. Et il n'est plus temps de détruire maintenant, mais de construire.

— Déjà ? Comment tu peux en être si sûr ?

— Le monde change. Et vite. La toile fragile qui garantit la paix, celle sur laquelle tu te reposes pour faire tes *choses simples*, est sur le point de lâcher. Elle emportera avec elle tous les cœurs vides et les ventres

pleins qui comptent sur elle pour leur dire qui croire et quoi faire. C'était vrai il y a un an, ça l'est encore plus aujourd'hui.

— Tu parles presque comme le professeur, soupira Amin. Je sais que tu as raison, mais c'est comme si j'avais besoin de quelque chose pour être sûr...

— Une preuve ?

— Peut-être...

— Une preuve de quoi ? »

Amin réfléchissait. Mais la réponse devrait attendre. Quelqu'un qui visiblement courait dans sa direction l'appelait en lui faisant de grands signes de la main, attirant son attention.

« — Amin ! Amin t'es là *SubhanAllah* ! Je te cherchais, ça fait trois heures j'essaie de te joindre ! »

Amin se retourna et vit s'approcher de lui en courant son associé et ami proche, Samir. Amin ne s'était pas encore fait à le voir en polo et pantalon de travail, lui qui était un inséparable des survêtements de sport il y a à peine un an.

Amin salua Samir. Ce dernier jeta un regard gêné et interrogateur en direction de Maxime, qui prit l'initiative de le saluer en lui tendant une main ferme.

« As-salam alaykoun, Samir c'est ça ? Moi c'est Maxime. » Dit Maxime en affichant un grand sourire à celui qui arrivait essoufflé.

Samir rendit le salut de façon maladroite à l'inconnu et s'adressa à

Amin :

« Je descends à Toulançon là, tu viens avec moi ?

— Comment ça ? Pourquoi ? Demanda Amin.

— Ibrahim est décédé, Allah y rahmo, tué par balle.

— Par balle ? Ibrahim ? Impossible ! C'est quoi cette histoire ?!

— Salât Janâza demain à Dohr à la mosquée du quartier. Tu n'as pas regardé ton téléphone ? Toute la ville est au courant déjà ! Tu viens ou pas ? »

Amin n'avait pas eu le temps d'encaisser le choc, son téléphone était éteint et laissé en haut dans son studio. La nouvelle était improbable, et n'avait à ce stade aucun sens. Mais il devait réagir vite.

« Désolé Maxime, il faut que j'y aille, tu fais quoi ? Tu m'attends ici et on voit ça à mon retour ?

— Je peux venir ? Demanda Maxime.

— Venir ? A Toulançon ? C'est dangereux pour toi avec...

— Attends, attends, l'interrompit Samir. Désolé mais tu es qui exactement mon frère ? On va voir un ami d'enfance qui a été tué hier là, dans notre ville natale. Ce n'est pas contre toi, mais tu n'as pas grand-chose à faire là-bas...

— Je suis ici pour discuter de certaines choses avec Amin. Et tu n'as pas le droit de m'empêcher de prier sur un frère, répondit Maxime d'un ton ferme qui absorbait avec un calme perturbant l'agressivité

de Samir.

— OK...t'as raison répondit Samir qui se coucha devant l'argument.

— Je serai discret promis, renchérit Maxime en adoucissant le ton. Je dormirai à l'hôtel. Et j'ai des choses à faire dans la région, de toute façon.

— Euh... ok, ok, viens, lâcha Samir. Amin tu te prépares ?

— Je vais récupérer quelques affaires et j'arrive.

— Ok je t'attends à la voiture. »

Amin fonça en direction de la cage d'escalier de la résidence, et ouvrit machinalement la boîte aux lettres dans laquelle il ramassa une enveloppe blanche, sans marque permettant d'en identifier l'expéditeur. Malgré l'urgence, la curiosité prit momentanément le dessus et il déchira l'enveloppe. Le courrier était signé... du ministère de l'Intérieur.

Une convocation au commissariat local. Dans un peu plus d'un mois. Une histoire d'enquête... concernant la mort de son ancien responsable chez Feekle : Éric Alexandre. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Après tout ce temps, des enquêteurs avaient fini par trouver son nom quelque part ? Il ne savait pas s'il devait être surpris ou s'étonner de cette lenteur, lui qui avait presque oublié le risque d'une visite des hommes en bleu. La convocation paraissait tout à fait banale, aucune urgence apparente. Le délai conséquent laissait supposer que les soupçons sur lui étaient minimes... mais combien de temps avant qu'ils ne remontent tout le fil jusqu'à lui ?

Il fourra la lettre dans une poche de son gilet, le sujet dans un coin de sa tête, et effectua une razzia dans son appartement pour récupérer quelques vêtements, siwak, babioles électroniques, des câbles, des adaptateurs. Le tout expédié à la va-vite dans un sac, il redescendit en trombe au parking. Les deux voitures l'attendaient l'une derrière l'autre. Amin monta sur le siège passager aux côtés de Samir qui avait déjà réglé le GPS. Cinq heures de route, sans pause. Ils étaient partis. Maxime les suivait.

La première demi-heure de route, ils n'échangèrent pas un mot. Samir écoutait un prédicateur dans l'autoradio du véhicule, connecté à son smartphone. Amin écoutait le rappel d'une oreille distraite, la voix lui était là encore familière mais impossible de poser un nom dessus et il n'avait, pour l'instant, pas l'envie de demander à Samir. Concentré sur autre chose, il lisait les messages qu'il avait manqués. Il réalisait la nouvelle une seconde fois. Ibrahim avait été tué la veille en raccompagnant un autre jeune du quartier chez lui, qui était sans doute la véritable cible des tireurs. Les groupes de discussion étaient inondés de messages, la plateforme qui servait de réseau social à la ville également. Chacun essayait de récupérer des informations. Tout le monde envoyait des messages à tout le monde. Le frère d'Ibrahim, dont ils avaient enterré le père il y a peu, était difficilement joignable et ne répondait quasiment pas aux nombreuses notifications qu'il recevait. Évidemment, il devait être occupé à préparer l'enterrement de son frère et devait s'occuper de sa famille, apaiser sa mère et la petite sœur...



Les règlements de comptes se faisaient de plus en plus fréquents ces dernières années. Amin se souvenait avoir grandi dans un quartier relativement paisible, où le trafic de stupéfiants était certes présent, mais ne faisait pas parler de lui aussi souvent. Comme si les anciens malfrats avaient conservé une forme de savoir-vivre que n'avaient plus leurs successeurs. Une soudaine envie d'étouffer avec des billets les meurtriers de son ami enfance le prit. Samir le sortit de sa spirale de pensées et diminua le volume de l'autoradio pour prendre la parole.

« — Amin, c'est qui le frère qui est avec nous ? Tu le connais ?

— Je l'ai rencontré y'a pas longtemps, il est venu me faire une proposition, c'est compliqué... »

Amin était gêné. Lui qui confiait tout à Samir depuis qu'ils étaient associés, il ne lui avait pourtant jamais avoué son implication dans le black-out de l'an dernier. Maxime venait raviver une flamme qu'Amin n'était pas sûr de vouloir rallumer en lui. Un monde qu'il pensait avoir laissé derrière lui. Ce n'était pas le manque de confiance en Samir qui l'empêchait de se confier, mais Amin était resté sur l'idée que moins il en savait, moins il serait en danger...

Sentant la gêne dans sa réponse, Samir n'insista pas. Amin avait ses secrets, il les respectait. De toute façon, la douleur était encore vive concernant la mort de leur ami, ils avaient plus urgent à gérer.

Samir éprouvait en plus d'une colère semblable à celle d'Amin, une forme de culpabilité. Même sans avoir leurs noms, il savait qu'il

connaissait sans doute au moins de vue les meurtriers d'Ibrahim et Reda, et avait probablement été client de leur réseau, il y a quelques années. Le trafic de stupéfiants n'avait fait que grossir et se diversifier au cours des deux dernières décennies. Lui qui n'avait plus retouché à ce poison depuis plus d'un an ne pouvait malgré tout oublier qu'il avait participé à engrosser cette machine qui trompait des jeunes cupides et désœuvrés. Cette spirale infernale qui faisait miroiter un faux paradis terrestre, envoyant souvent ses victimes derrière les barreaux ou six pieds sous terre. Elle détruisait tout ce qui restait d'aspiration noble en eux pour n'en faire que des fauves rôdant les crocs acérés, le regard braqué au sol, l'horizon bouché.

Ce n'était un secret pour personne. Tous savaient que le risque avait augmenté ces dernières années mais tous s'y précipitaient dans une sorte d'hypnose collective. Une forme de culte était même érigée en l'honneur de ce mode de vie, porté par un style musical tristement fleuri, une cinématographie développée et des modèles se pavanant ostensiblement pour montrer la voie. Loin d'être une tare dont ils avaient honte, aujourd'hui beaucoup se vantaient de tenir tel ou tel trafic et de brasser telle ou telle somme d'argent. Les trafiquants discrets refusant de flamber existaient toujours, mais diminuaient en proportion au fil du temps. Ibrahim n'avait rien à voir avec ce réseau, Amin et Samir le savaient. Il ne pouvait s'agir que d'un accident.

Les deux voitures arrivèrent en début de soirée dans la ville de Toulon. Avant même d'aller saluer leurs familles respectives, Amin et Samir se rendirent là où vivait la mère des jumeaux. Aux

pieds de la tour, autant de monde circulait que lors du dernier décès, qui avait touché le père. Aujourd'hui, ils étaient là pour le fils, qui laissait à son tour une veuve, et une mère en pleurs.

Amin et Samir furent accueillis par les jeunes et moins jeunes qui peuplaient la cage d'escalier. Maxime se fondit dans la foule en suivant les deux autres, et salua tour à tour ceux que les deux premiers saluaient. Ishaq était là, prenant dans ses bras tour à tour ceux qui étaient venus présenter leurs condoléances. L'atmosphère était plus pesante que la dernière fois. Et pour cause, la différence avec le précédent décès était de taille : il s'agissait d'un meurtre par arme à feu.

Les règlements de comptes sur fond de trafic de stupéfiants n'étaient pas une surprise pour beaucoup des hommes présents, et parfois les proches des victimes prenaient une double peine en apprenant à la fois leur mort et leur implication dans ce type de commerce. Comme cela devait être le cas pour Reda, songea Samir. Sa mère était sans doute effondrée en apprenant les deux nouvelles. Il se promit de lui rendre visite, même s'il ne savait pas quoi lui dire...

Mais pour Ibrahim, c'était différent. Ibrahim était un des visages sympathiques connus du voisinage. La mosquée du quartier, les associations, les petits commerces, les voisins du parc où il sortait faire jouer son petit garçon de trois ans l'appréciaient pour sa gentillesse et sa simplicité. Il était connu pour son mode de vie modeste et surtout sa capacité à s'en satisfaire en conservant une énergie rare dont bénéficiaient tous ceux qu'il côtoyait. Son absence

totale de cupidité et sa bienveillance en faisait à la fois un grand frère pour les plus jeunes et un appui de confiance lorsqu'on avait besoin d'un service.

Les acolytes de Reda, l'ayant vu le soir du drame, avaient au moins pris la peine de laver son nom en niant son implication. Les informations circulant assez vite, personne n'avait de doute sur le caractère accidentel de sa mort. Une balle perdue disait-on. La présence d'Ibrahim, selon leurs dires, était simplement d'être venu récupérer un vieil ami dont il ignorait tout du rôle dans le funeste trafic. Mais cet accident n'était pas qu'une balle perdue. C'était une balle de trop. Plus qu'un simple homme, c'était l'innocence de ce quartier qui venait d'être assassinée.

Samir scruta la foule, les quelques dizaines de personnes présentes étaient amassées par petits groupes, certains visages étaient connus, d'autres moins. Il ne put s'empêcher de penser que peut-être, des acolytes de Reda participant au trafic étaient présents ce soir.

Du coin de l'œil il vit une silhouette discrète mais dont le t-shirt laissait tout voir de son gabarit de pousseur de fonte s'éclipser dans sa voiture. Samir eut à peine le temps de distinguer son visage. Le chauve barbu et quarantenaire croisa son regard. Kamal. Que faisait-il ici ? Samir le savait de façon certaine impliqué dans les affaires qui avaient conduit à la mort d'Ibrahim. L'homme avait commencé à vriller très tôt et ils s'étaient perdus de vue bien avant son départ pour la capitale. Il fut tenté d'aller interrompre son départ, mais le temps qu'il se décide, Kamal avait démarré l'Audi A5 et filé en douce

entre deux autres véhicules qui quittaient le parking.

Samir et les autres se rendraient plus tard une dernière fois visiter leur ami. La dépouille d'Ibrahim devait rester un jour ou deux tout au plus avant d'être enterrée, dans la ville de son décès.

Le soir même, l'imam de la mosquée des Planaïses qui n'avait pas pu encore aller voir le défunt, organisait un petit rappel après la dernière prière de la journée. Hâtim Abu Ayyub, cinquantenaire marocain, souhaitait parler à la jeunesse en espérant, une fois de plus, en rappeler certains à la raison. Cette fois-ci était différente des autres. Arrivé dans la ville de Toulançon il y a trente ans, il avait vu passer de nombreux règlements de comptes. Mais après les habituels rappels et sermons à la jeunesse, pourtant souvent poignants, le ronronnement assourdissant du quotidien les rendaient vite inaudibles, et chacun reprenait son train de vie. Ceux qui avaient envisagé d'arrêter leurs affaires avaient repris deux mois plus tard, voire moins pour les plus prompts à oublier.

Ce soir-là, des mamans, des papas, des grand-pères et grands-mères, accompagnés de leur jeunesse qui avait pour une partie été traînée de force, resta assise après la prière lorsque l'annonce d'un petit « *dars* » fut donnée par un des organisateurs. Hâtim se retourna vers son public, et s'apprêta à commencer son prêche. Quelque chose l'arrêta. Après trente ans de métier, il n'était plus un simple imam qui se contentait de diriger la prière et d'officier le vendredi pour la *khotba*. Il connaissait la vie intime de nombreux fidèles, qui venaient le voir pour leurs problèmes, et savait sentir la foule. Ce soir-là quelque

chose était différent. Il y palpait davantage que de la tristesse.

Il sentit quelque chose de plus fort qu'une affliction diffuse et mélancolique, que l'habituel effondrement des plus sensibles après la perte d'un être cher. Et quelque chose de plus dangereux dans les regards de certains. Dans les murmures des uns et les soupirs exaspérés des autres. Ce n'était ni de la tristesse ni de la peur. Il avait du mal à mettre le doigt dessus, comme si lui-même avait refoulé ce sentiment qu'il ne parvenait plus à identifier, qu'il s'était interdit. Puis l'évidence vint et le frappa de plein fouet. C'était de la colère.

## Chapitre 2

*« Et le signe de cette déchéance, longtemps préparée par une histoire malheureuse, est de voir un homme se vendre corps et âme pour le vil prix d'une jouissance immédiate, souvent fugace d'ailleurs. »*

*A la lumière du Coran et du hadith – Ali Merad*

A quelques centaines de kilomètres de la cité des Planaises, au sud de l'Espagne, le coucher du soleil s'offrait en spectacle aux nombreuses villas qui avaient fleuri ces dernières années aux alentours de Malaga. Nordine Benafsa appréciait la beauté de la mer assis sur la splendide terrasse, une bière dans la main droite, un petit coffret de velours dans l'autre. Le semi-grossiste de cannabis profitait de ce qu'il considérait comme la juste récompense de son dur labeur, et des risques naturels que tout entrepreneur connaissait lorsqu'il lançait son activité. Sa chemise

*Dolce & Gabana* ouverte laissait entrevoir une chaîne en or déposée sur un torse et des abdominaux bien entretenus pour quelqu'un qui consommait autant d'alcool. Quarante ans et toutes ses dents, lunettes de soleil et dégradé, le riche commerçant de substances illicites devenu au fil des années investisseur et coordinateur passait une soirée tranquille.

A ses côtés, un homme d'une trentaine d'années habillé de façon plus formelle profitait aussi du décor un verre à la main. La veste de son costume était restée à l'intérieur, et il avait pour l'occasion ouvert quelques boutons de sa chemise. Geste assez rare pour Anas, qui portait son déguisement d'homme d'affaires encravaté dès qu'il passait le pas de sa porte, sans jamais l'enlever.

Un artiste de variété française chantait de sa voix envoûtante passée à l'auto-tune dans un haut-parleur à la qualité sonore plus que satisfaisante qu'il avait installé sur sa terrasse.

La somptueuse demeure était fermée à clé, mais Kamal disposait d'un double, il entra sans demander et rejoignit Nordine à la terrasse, déjà accompagné d'un premier invité.

« L'ancien ! S'exclama Nordine en le voyant arriver, installe-toi, tiens ! »

Nordine tendit une bière à son acolyte qui enlevait son manteau, et posa sa carcasse de cent kilos de muscles sur un des confortables sièges aux côtés d'Anas et Nordine. Il prit la bière que ce dernier lui tendit et regarda en face de lui sans dire un mot, se laissant bercer



par le rythme de la musique. Les trois hommes restèrent quelques secondes à contempler la mer avant que Nordine ne tende le coffret à son ami.

« — C'est quoi ?

— Pour sa dame, dit Nordine en désignant Anas. Monsieur se marie.

— Ah ! Félicitations, le pianiste !

— Regarde, ouvre. Proposa Nordine.

— Ah, ! Demanda Kamal en ouvrant délicatement la petite boîte en velours bleuté.

— Oui, alliance en tour complet, diamant blanc taille émeraude. Elle est belle, tu ne trouves pas ? Demanda Anas.

— Ça vaut dans les 10 patates ça... Une belle preuve d'amour éternel... confirma Kamal. C'est pour quand, alors ?

— Dans un an, le temps de régler les affaires familiales. Tu es invité, l'ancien, évidemment, compléta Anas en agitant sa bouteille en direction de Kamal.

— Ah, il faut que je sois là évidemment, je ne vais pas rater ça... »

Après un court silence, Nordine constata une certaine gêne dans le regard de Kamal, qui fixait de nouveau la mer et ne le regardait pas.

« Qu'est-ce qu'il a Kamal, tu as l'air dans les nuages, la route t'a fatigué ? »

Kamal soupira. Aborder le sujet dans une telle atmosphère lui

paraissait étrange. Il avait quitté la veille une cité de béton gris en deuil, et se retrouvait aujourd'hui assis à la terrasse d'un bijou architectural avec piscine et vue sur la mer aux côtés d'un homme qui semblait jouir de son confort dans une étrange déconnexion avec la réalité de son commerce. Ignorait-il ce qu'il s'était passé ? Il était décidé à aborder le sujet de toute façon.

« — Reda, un charbonneur... Des lascars à Malek l'ont...

— Je sais oui, on m'a mis au jus. L'interrompit sèchement Nordine. »

L'artiste qui criait de sa voix mielleuse et robotique meubla le silence de quelques secondes qui se réinvitait. Anas, que toute mention du trafic révoltait, se leva brusquement et annonça se retirer. En bon gestionnaire de fonds, il préférait mettre un maximum de distance entre lui et le bas de l'échelle.

« — On va s'en occuper t'en fais pas, reprit Nordine. T'auras pas à mettre les mains dedans. Ils me cherchent, ils vont me trouver.

— Ce n'est pas le seul qui est tombé. Un jeune du quartier était dans la voiture avec lui, il a pris un plomb. A ce qu'on m'a dit, il le raccompagnait chez lui ou quelque chose dans le genre... pas un de nos gars. »

Kamal n'eut qu'un soupir agacé de Nordine comme seule réponse. Son associé n'avait visiblement pas envie de voir sa soirée gâchée par les querelles sanglantes entre pions, et son regard en partie masqué par ses lunettes de soleil empêchaient de voir si les victimes collatérales lui faisaient bouger un sourcil ou non.

Le reste de la soirée fut calme. Nordine occupa l'espace sonore en compagnie de son enceinte stéréo, Kamal étant peu bavard, enchaînait les verres de divers alcools présents sur la table.

Nordine s'exprimait fièrement sur les nouveaux moyens de transport qu'il avait déniché, démarchant son compagnon pour qu'il investisse également dans la prochaine livraison. Il parlait de foot, de politique, des meubles qu'il comptait remplacer dans son salon, de technologie... Kamal l'écoutait d'une oreille distraite et buvait. Davantage que d'habitude. Lui qui se limitait à quelques bières en temps normal s'était servi sans vraiment faire attention dans les bouteilles élégantes qui attendaient sur la table.

Quelque chose le dérangeait plus qu'à l'accoutumée, une sorte de malaise l'empêchant de rester concentré sur les affaires et ses prochains achats de complaisance, comme semblait si bien le faire Nordine. N'étant pas un stagiaire du milieu, Kamal avait déjà vécu des échauffourées et règlements de comptes pour le partage du marché à l'époque où il n'avait pas lancé des affaires plus sérieuses.

Au départ spécialisé dans la remilitarisation d'armes soviétiques, il avait trempé un temps dans le milieu des faussaires avant de lancer sa propre activité une fois les contacts et l'expérience acquis. Il ne participait pas activement au filon du cannabis de Nordine, mais investissait souvent dans ses livraisons et fournissait un support logistique lorsque c'était nécessaire.

Nordine était semi-grossiste, et après plusieurs années à se contenter d'apporter l'offre à des réseaux de distribution locaux, il avait

commencé à organiser ses propres détaillants dans la région de Toulon, où venaient se fournir de nombreuses villes aux alentours.

Il avait été aidé par un talentueux ingénieur, Anas, qui se faisait appeler le pianiste pour son brillant cursus au conservatoire, et son accoutrement en noir et blanc qu'il ne quittait jamais. Mais ce dernier se contentait de toucher à la logistique et à la finance. Il répugnait parler avec les petites mains. Son domaine concernait plutôt les montages fiscaux, les télécommunications, et la stratégie numérique du commerce de Nordine.

Un réseau local concurrent bien établi avait d'ailleurs bien fait comprendre à ce dernier que son entreprise n'était pas la bienvenue dans la région, mais il avait continué, ciblant la maîtrise de toute la chaîne. Les relations au départ calmes avec les concurrents s'étaient dégradées, et avaient abouti cette fois à la mort de Reda, dont l'assassinat était un avertissement lancé par ses rivaux. Il le savait.

Le message était bien passé, et il comptait y répondre avec un courrier rédigé dans le même esprit. Contrairement à Kamal qui se mêlait le moins possible des détails de leurs affaires, Nordine gérât la situation avec une distance olympiquement cynique. Cette mise à mort le tracassait uniquement car son réseau, encore fragile malgré quelques années d'existence, risquait de désertir s'il se montrait trop faible et peu résilient. Il fallait rassurer guetteur, vendeurs, montrer sa présence, et pourquoi pas mettre en avant des artistes locaux pour rallier à sa cause une population plus large...

Nordine finit par se lever lorsque le soleil fut totalement couché.

« Bon, je vais dormir. Tu connais la maison, fais comme chez toi.

— Je vais te laisser aussi, je pars tôt demain matin donc on ne se verra pas.

— Bonne soirée, dit Kamal qui ne bougea pas. »

Kamal resta un instant à regarder la mer, faiblement éclairée par un timide croissant de lune. La nuit était sombre mais il décida de se lever, pour marcher un peu... Une fois sorti de la maison, il prit une pente qui descendait en direction de la plage. Mains dans les poches de son jean, il shootait dans les divers cailloux qu'il croisait en essayant de mettre le doigt sur ce qui le dérangeait.

Comme de nombreux cadors de son milieu, l'idée de droit chemin était devenue pour lui une lointaine caricature de saint dont on riait doucement. Non pas qu'il méprisait ceux qui menaient un train de vie modeste, mais manquer de cash pour une raison ou une autre était hors de question, même s'il fallait se mettre à dos l'État ou d'éventuels rivaux. Remplir ses caisses justifiait les risques pris et les entorses aux règlements qu'ils soient religieux ou non. Mais jusqu'où ? A quel prix ? Quand considérer le but atteint ?

Né dans une famille croyante, Kamal avait gardé cet atome de foi malgré ses très nombreux écarts, mais suivait presque machinalement le chemin le plus rentable qui s'offrait à lui, sans vraiment penser aux conséquences. Ou plutôt en pensant qu'elles ne s'appliquaient qu'aux autres et qu'il aurait le temps de se blanchir

avant la fin du film.

Au début de sa carrière, la cupidité motivait clairement ses actes. Mais les années s'empilant, ses activités étaient devenues comme une seconde nature et le temps ayant fait son travail, il ne savait plus par quel bout il était rentré dans ce milieu et comment en sortir, ni même s'il le voulait... Le mode pilote automatique avait pris la relève depuis bien longtemps.

Contrairement à Nordine, Kamal n'aimait pas flamber et n'avait pas d'ambition particulière dans son milieu. Il vivait principalement des commerces plus légitimes qu'il avait développés à côté. Mais alors pourquoi tout ça ? La peur de la pauvreté ? Difficile de l'affirmer. Cela faisait bien longtemps qu'il avait décollé du seuil de pauvreté et l'avait laissé loin derrière, comme un mauvais souvenir. Alors pourquoi ne pas s'arrêter et prendre sa retraite maintenant ? Pourquoi pas... mais pourquoi ? Pourquoi faire ? Et avec qui ? Il avait tourné le dos à sa famille après de récurrentes et interminables disputes avec son frère, sa sœur, et l'incapacité de sa mère à contenir ses larmes à chaque fois qu'elle le voyait. A quarante ans passés, il avait très peu d'amitiés solides, à peine quelques relations lointaines. Et surtout des associés. Pas de vie de famille, pas marié non plus, un solitaire endurci.

Quand il faisait le bilan de la façon dont il passait son temps, son tapis de course, les poids qu'il soulevait, les machines à compter les billets, son volant qui le menait d'un deal à un autre, son existence n'était au final que celle d'un simple rouage du banditisme afro-européen...

Peu enclin à s'illusionner sur ses propres activités, Kamal n'aimait pas se raconter des histoires. Des propos comme « *Les politiques sont des pourris, on est des rebelles contre le système* » ou « *On fait ça pour éviter la misère* » n'auraient pas pu sortir de sa bouche. Il n'y croyait plus. Sans vraiment pouvoir se l'avouer, il savait qu'il ne vivait plus que par habitude, et ce depuis quelques années déjà. L'argent qu'il gagnait, il en réinvestissait une partie dans divers commerces, et gardait le reste en petites coupures dans diverses planques. Son parachute de billets n'avait même plus vraiment de quoi le motiver à continuer. Il n'avait de toute façon personne avec qui les dépenser et il en perdait l'envie de jour en jour. Son affinité avec le fer ne suffisait plus à lui donner cette étincelle, cette adrénaline qui permet à un homme de masquer longtemps les questions existentielles et de se satisfaire de plaisirs éphémères. Kamal ne savait plus lui-même ce qu'il aimait, ni au final qui il était devenu. L'esprit embrumé par les liqueurs qu'il avait consommées ce soir, il tentait de trouver une sortie ou au moins un sens à la prison dorée qu'il s'était construite...

Que se passait-il ? Pourquoi ces questions maintenant ? Le lien avec les derniers événements des Planaïses était évident. Ce qui lui paraissait comme un simple risque du métier dix ans plus tôt lui triturerait maintenant le cerveau. Les derniers événements lui avaient rappelé ce que pourtant chaque être humain sait en théorie, mais finit par perdre de vue avec la magie de l'insouciance : la finitude de sa propre vie. Il y avait aussi quelque chose de perturbant dans le changement de décor qu'il avait vécu en moins de vingt-quatre heures. Le décalage entre les préoccupations de Nordine, son associé,

son balcon paradisiaque, son train de vie, et là-bas, une cage en béton endeuillée, en partie de leur faute. Quel mot poser sur ce ressenti ? De l'indécence peut-être ? Il ne se savait plus depuis longtemps capable de distinguer ce qui relevait ou non de la décence. Redécouvrir ce sentiment en étant alcoolisé avait quelque chose de déroutant qui rajoutait encore à sa confusion. Son iPhone vibra, interrompant la boucle infernale de questionnements qui le torturaient. Sortant difficilement l'appareil de sa poche, il le déverrouilla et appuya sur la notification qui venait d'arriver. La messagerie afficha quelques mots et une vidéo en provenance de... sa sœur. D'un pouce imprécis et tremblant, il lança la lecture de la vidéo, qu'une courte phrase accompagnait.

« Yemma est décédée. Janâza à Sétif demain après le 'asr »

Quelques pixels sur un écran qui prenaient la forme d'un coup de poignard. Une vidéo de quelques secondes montrait sa mère en train d'être mise dans un linceul. Les reniflements et sanglots proches du microphone du téléphone qui enregistrerait étaient sans doute ceux de sa sœur. Son cœur se retourna dans sa poitrine. Sa mère venait de mourir. Et sa sœur était la seule qui avait daigné le prévenir. De façon expéditive. Pas d'appel, pas de demande de présence, un simple message à titre informatif, révélateur de ce qui restait de la relation avec les siens. Ce message acheva de le déstabiliser, sa respiration s'emballa. Les images se succédaient dans son esprit : Ibrahim allongé et inanimé, Nordine en terrasse verre à la main. La mère d'Ibrahim en pleurs, la terrasse marbrée de Nordine. Sa mère dans un linceul,



l'alliance en diamant d'Anas. La douce musique sur la terrasse, les sanglots de sa sœur. Un haut le cœur lui prit et le fit tituber sur le côté de la route. Sans prévenir, l'estomac de Kamal se révolta. L'homme vomit tout ce qu'il avait ingéré dans la soirée. La scène aurait dégoûté et effrayé un éventuel promeneur mais Kamal était seul. Il vomit puis hurla de rage, de tristesse, de colère contre lui-même. Le colosse aux pieds d'argile s'effondra une fois épuisé par son propre hurlement et finit sur le carré d'herbe qui bordait le chemin.

\*\*\*

Samir et Amin sortirent en début de matinée de l'appartement qui leur avait été prêté, et s'installèrent dans un parc entouré par divers blocs de bétons aux pieds desquels ils avaient grandi.

Les mariages et les décès étaient les seules occasions qui réunissaient autant de natifs du quartier, et familiers de la mosquée des Planaïses. Beaucoup qui, comme eux, avaient quitté la ville pour un meilleur endroit ou pour étudier, étaient venus à l'occasion du décès d'Ibrahim. Maxime se faisait discret et avait préféré laisser un moment Amin seul avec Samir, respectant leur besoin de se retrouver en cercle connu.

Assis sur un banc, ils regardaient de loin une bande de jeunes dont certains n'avaient même pas dix ans gesticuler en rythme devant des caméras. Un jeune rappeur tournait le clip de son dernier morceau.

« — Le temps passe d'une façon étrange... Pendant des années c'est comme si peu de choses changeaient, et d'un coup c'est comme si on avait franchi un palier sans transition.

— Comme si on était projeté dans une autre époque oui... reprit Amin.

— Même quand je zonais à l'époque, c'était pas pareil. Des lascars qui s'embrouillent y'en a toujours eu, mais des tueries comme ça c'était rare, et ça touchait surtout les grands. Ça me donne les nerfs, t'as pas la rage toi ?

— Autant contre un camp que l'autre, objecta Amin. Et le pire c'est que si la bande de Reda veut le venger ça va recommencer.

— Ça me dégoûte, ils sont dans un tel délire... leur musique c'est pareil toujours le même slogan en boucle, qui les entraîne encore plus. Incapable de voir autre chose que leur univers étroit... ils sont comme possédés, ajouta Samir.

— C'est ce qu'on leur a enseigné... moi ce qui me fait le plus rire, c'est de les voir courir après les billets imprimés par ceux contre qui ils se croient en rébellion, dit Amin en soupirant de mépris.

— Moi ça me fait pas vraiment rire... Tu sais même si je suis sorti de tout ça et qu'on est loin maintenant... c'est nos petits frères, nos petites sœurs, ça me fait toujours quelque chose de les voir comme ça et de vivre ma vie à côté comme si c'était une fatalité, tu vois ?

— Va leur parler de fraternité, continua Amin avec le même ton cynique, ils vont te parler d'argent. Et même si tu les aidais à subvenir à leurs besoins... tout l'or du monde ne leur suffirait pas. Ce n'est pas

de leur pauvreté dont ils souffrent, mais de leur avidité.

— Tu ne peux pas juste les condamner comme ça, et rester dans ton coin frerot. C'est des gens comme nous, ils vivent avec nous même si on ne leur parle jamais, on est lié à eux qu'on le veuille ou pas.

— Il y a suffisamment de gens bien à côtoyer pour avoir besoin de ceux-là. Tu veux leur parler, vas-y, ils sont ingrats, arrogants, cupides et incapables de suivre autre chose que du bruit, comme du bétail.

— Tu sais je n'étais pas si différent d'eux avant, et pourtant tu me parles à moi, non ?

— Ce n'est pas pareil, dit Amin gêné, toi tu as fait un effort pour jamais vraiment tomber dans ce milieu, et t'es capable d'utiliser des mots à quatre syllabes. Peut-être que quelques-uns sont comme toi mais la majorité se contrefiche de ce qui se passe en dehors de leurs œillères. Le plus loin qu'ils sont capables de voir c'est les villas de luxe à Dubaï. Et encore, ne leur demande pas où est Dubaï tu vas leur déclencher une migraine.

— En même temps pourquoi tu veux qu'ils s'intéressent à autre chose ? Si ceux qui viennent du même quartier comme toi, qui ont grandi avec eux et qui sortent de ce paradigme ne font que les mépriser, ça ne peut que les enfermer entre eux encore plus. On n'est pas meilleurs qu'eux si on les laisse faire en les regardant plein d'orgueil.

— Je ne sais pas je suis meilleur que qui... dit Amin. Mais quand je vois un troupeau de bœufs, meugler en boucle « *la street, la street, on*

*deale on tue pour le quartier* » comme s'ils étaient capables de loyauté envers quelque chose... c'est juste ridicule. Tout le monde sait, et eux-mêmes le savent, qu'ils vont se barrer vers des beaux endroits, dans des villas marbrées avec piscine et vue sur la mer, dès qu'ils le pourront. Donc *al hamdoulillah*, de ne pas être comme eux.

— Y'a un gros problème avec cette espèce de fantasme hypocrite sur les cités, c'est sûr. Mais dans le fond franchement, qui aurait envie de finir ses jours ici ? Regarde, on a bien quitté le quartier, non ? Même toi ?

— Je n'ai jamais revendiqué le moindre lien avec ces gens, donc je ne leur dois rien ni à eux ni à leur *street*. Et deuxièmement, continua Amin, je suis parti pour bosser, et mon niveau de vie n'a pas vraiment changé. C'est pas la misère que j'ai fui. Et très peu savent vraiment ce que c'est la misère. J'ai du respect pour les habitants de cette cité qui gardent la tête sur les épaules, oui il y a des gens exceptionnels, mais je supporte pas ces abrutis.

— C'est vrai, c'est vrai... avoua Samir. Je partage ta vision sur pas mal de choses, mais ils font partie de nous, on connaît leurs mères, leurs pères et leurs frères, ça ne sert à rien de te mentir à toi-même. Tu as tort de les prendre de haut comme ça *akhi*. Je ne sais pas comment l'expliquer mais je pense que... de toute façon on est lié à eux qu'on le veuille ou non.

— Bien sûr que je me sens attaché à cet endroit, mais pas à ces gens. Je ne leur parle même pas, je vis dans une autre bulle, je n'ai pas les mêmes références. Je n'attends rien d'eux, ils n'attendent rien de

moi... chacun fait sa vie c'est tout.

— Ah, ils ont démarré la sono... dit Samir en regardant en direction du groupe de jeunes. »

Les deux hommes se turent un moment pour écouter les paroles du morceau qui sortait des énormes enceintes posées près des jeunes qui avaient commencé à gesticuler de façon synchronisée.

« On vend de la drogue à ta fille, et on casse ta porte... »

« Mets sa tête dans la cuvette, balle dans la tête je vais lui mettre... »

« Fa-Faros ici c'est la street, j'ai ça dans les veines bicrave de l'illicite... »

« — Tu vois le jeune là au milieu ? dit Samir en pointant celui qui semblait être la vedette du clip.

— Avec les lunettes ? Oui je vois qui c'est. On m'a dit qu'un producteur connu de la région l'avait pris sous son aile.

— Voilà, ben ses potes, dis-toi qu'ils bossent pour les gars qui ont tué Reda et Ibrahim.

— Comment tu sais ça ? Demanda Amin.

— C'est un frère qui me l'a dit hier. Tu vois qui c'est Yahya, pas le malien, le converti ? On parlait du quartier et tout, je prenais les nouvelles et il m'expliquait un peu qui était avec qui. Dis-toi que ce gars-là il sait peut-être ce qu'il s'est passé.

— Et il est là à gesticuler devant la caméra en insultant les sœurs de

tout le monde...

— Peut-être qu'un rappel pourrait lui être bénéfique...

— C'est quel genre de rappel qu'il leur faut, si même la mort ne suffit pas ?

— Je ne sais pas, t'as trouvé les mots pour moi, ça ne te dit pas d'essayer ?

— Avec toi ce n'est pas pareil, y'a une confiance mutuelle. Ou même tout simplement l'envie de devenir meilleur. Ce n'est pas comme ces gars. Si je leur parle ils vont se braquer direct... »

Les deux amis continuèrent à observer la bande de jeunes qui semblaient apprécier le discours autant que le rythme. Aucun policier aucun grand frère, aucun imam ne viendrait faire cesser le spectacle pourtant presque aussi macabre que le meurtre qui avait eu lieu à peine deux jours avant. Pas de quoi faire un scandale ou s'offusquer, il s'agissait désormais en ce début de siècle d'une scène parfaitement banale. Une expression musicale connectée à un mode de vie vainement belliqueux et cupide, où la seule chose à prouver était une plus grande sauvagerie et cupidité que le voisin. Une spirale autodestructrice dans une ère historique plus large ayant elle-même son propre agenda d'autodestruction.

Samir était davantage impacté qu'Amin par la situation. Amin éprouvait un mépris distant pour ce milieu mais Samir, qui s'estimait en être issu, se sentait en partie responsable de ceux qu'il avait côtoyés autrefois. Il ne pouvait s'empêcher de vouloir leur bien, mais

assistait impuissant à l'illustration du gouffre qui séparait leur conception du bien. Lui avait choisi une voie plus modeste, bien qu'une récente opportunité lui permette de mieux vivre. Mais il s'efforçait déjà depuis longtemps de tourner le dos à l'argent facile et à l'oisiveté qui l'avaient emprisonné des années avant. Il avait retrouvé confiance en lui, en son Seigneur, acceptait une condition relativement humble, aidé par un entourage qui considérait la lutte contre la tentation comme un accomplissement.

Mais eux, quelles étaient leurs aspirations ? Qu'avaient-ils comme espoir autre qu'accumuler des biens et tirer un maximum de plaisir dès que l'occasion se présentait, comme on le leur avait appris ? Chacun avait droit au bonheur, telle était la doctrine. Samir se demandait, à quoi bon ouvrir des associations de quartier, faire de la prévention, ou même créer de l'activité économique pour sortir ces gens de la fosse putride dans laquelle ils se baignaient gaiement ? Comment les convaincre de tendre vers une quelconque forme de vertu si on leur inculquait, depuis tout jeune, comme valeurs cardinales le profit et le plaisir ? Si aucune forme de pudeur ni noblesse n'était valorisée ?

La peur de l'État ? Ils le méprisaient. Le respect de leur religion ? Pour beaucoup, ils en avaient trouvé une autre. De l'empathie pour leurs familles ? La mère des enfants perdus les avait adoptés, ils avaient une nouvelle famille. Aucun cadre moral suffisamment stimulant ne les tirait vers le haut. Les quelques figures religieuses qui arpentaient pourtant les mêmes rues étaient d'une timidité légendaire et se

tenaient soigneusement à l'écart de ces jeunes et moins jeunes, que l'esprit de l'époque poussait à tout ce pourquoi elle les blâmait.

Samir le savait, il l'avait longtemps vécu sans poser de nom dessus, ils croulaient sous les injonctions contradictoires. Il était inutile de les appeler à délaisser leur quête de plaisirs éphémères lorsque le moindre encart publicitaire, parfaitement légal, appelait exactement à la même chose.

Aucun argument économique n'aurait pu les convaincre de rentrer dans le *rang*. Rang flou et absurde qui était incompris de ceux-là même qui le composaient. On leur proposait de trouver un emploi au service d'un patron ou d'un cadre sup raciste ou ingrat qui les saignerait pour presque rien s'il daignait leur donner du travail, alors qu'ils avaient l'opportunité de se remplir les poches en vendant au passage leur marchandise aux enfants de ces mêmes patrons et cadres représentant les modèles de citoyens *bien rangés*.

Lui-même ancien client, ayant même été occasionnellement vendeur, Samir comprenait parfaitement le cheminement de ces clients qui entretenaient cultivateurs, exportateurs, grossistes, détaillants... La clientèle abondait de toutes parts. De toute origine, de tous milieux sociaux. Tous poussés par le même désir de planer et de trouver une échappatoire au rythme infernal qu'on appelait la *société*, et qui ressemblait davantage à une gigantesque machine à broyer les âmes qu'à une communauté de vie. Toutes ces âmes en quête de quelque chose, clients et vendeurs, s'encourageant les uns les autres par leurs actes quand bien même ils se rejetaient par leurs langues. La



demande rencontrait l'offre, peu importe que le client et l'acheteur se méprisent, la transaction témoignait de leur soutien mutuel dans le mal.

Et la police ? Ne pouvait-elle rien faire ? L'État ? N'était-ce pas son rôle de faire appliquer la loi ? En avait-il encore seulement les moyens ? Ou pire, la volonté ? Et d'ailleurs, quelle loi ? Comment un cadre moral autorisant d'un côté ce qu'il interdisait de l'autre pouvait avoir une chance d'être respecté par des âmes étant déjà hostiles à toute autorité y compris morale ? Et de toute façon, qu'est-ce qui pouvait bien distinguer le bien du mal pour une machine bureaucratique n'ayant d'autre référence que son propre jugement ? N'était-ce pas au fond le même mal qui touchait les deux mondes ?

Remontant toujours le fil, cherchant une cause à la décadence de ses semblables, Samir se demandait à quoi bon... et si ce qui était vu à des niveaux plus bas comme une activité délictueuse n'était à une autre échelle qu'une des nombreuses soupapes de l'énorme machine qu'ils servaient tous ? Le petit dealer du coin, une fois sa sacoche pleine, et son client satisfait, allait très souvent dépenser sa recette dans des biens de consommation futiles, alcools onéreux, virées en discothèque, vêtements de marque, écrans de la taille d'un mur... Et pour les plus chanceux, maisons en bord de mer et véhicule lui aussi marqué du sceau de l'insouciance. La marque qui prenait sur des vêtements, des véhicules et autres gadgets électroniques la forme d'un logo, source de prestige et d'estime.

Samir avait avec le temps, et le mépris frontal d'Amin aidant, perdu

toute estime pour ces marques avec lesquelles il aimait autrefois se vêtir. Elles ne lui avaient été d'aucune utilité dans le maintien de ses liens de fraternité, qui avaient pris une importance suffisante pour le pousser à s'en détourner. Tout comme Amin désormais, il n'y voyait plus que mensonges et illusions. Un tour de magie inversant les rôles et faisant passer le porteur pour le maître. « *C'est comme si une chèvre s'enorgueillissait du tampon ou de l'étiquette numérotée que lui collerait l'éleveur* » disait parfois Amin. Une tête de bétail marquée du sigle du fabricant. Ces sacs et vêtements hors de prix étaient devenus pour lui une manière de dire « *Ma plus haute estime est acquise à M. Vuitton, de la maison Prada, de Messire Lacoste* ». Le sceau de leur servitude.

Samir songea à ses activités et à son propre parcours. L'année qu'il avait passée avec Amin à monter une entreprise de livraison de proximité lui avait beaucoup appris. Ils avaient investi un terrain déserté du jour au lendemain par les plateformes numériques lors du black-out qui les avait sérieusement affaiblies. En très peu de temps, l'écosystème des offres de transport de colis avait été complètement remodelé, et continuait d'évoluer. Les nouvelles opportunités avaient été saisies en grande partie par de petits entrepreneurs locaux, à proximité de la demande, qui s'étaient retrouvés du jour au lendemain sans presque rien d'autre que leur connaissance du terrain, libres de leurs mouvements après avoir été débranchés de l'œil géant qui orchestrait leurs faits et gestes.

Loin de seulement se contenter de subvenir à ses besoins, Samir avait

appris auprès d'Amin et autres nouvelles fréquentations le besoin de donner un sens à ses actes. Il s'était mis à voir au-delà de sa propre subsistance et à mesurer l'importance de ses intentions autant que ses actes. Sans pour autant devenir un être aux intentions totalement purifiées désintéressé, il avait acquis un certain standard de vertu qu'il s'imposait à lui-même, et qui ravissait ses clients autant que sa propre conscience.

Mais il ne pouvait proposer à tout le monde de trouver sa voie de la même façon. Promettre à ces jeunes qu'ils deviendraient tous entrepreneurs à succès aurait été un mensonge, il le savait. Sa situation n'était d'ailleurs pas si confortable, bien qu'elle soit plus supportable matériellement que l'enchaînement de jobs éphémères qui avaient fait sa subsistance des années durant. Il ne pouvait sauver tous ces jeunes de la misère, et savait également au fond qu'Amin avait raison lorsqu'il disait que tout l'or du monde ne leur suffirait pas. Il s'agissait d'un mal plus profond, que l'argent et tout ce qu'il permettait d'acquérir ne pouvait guérir. Il se retrouvait aujourd'hui témoin d'un mal qu'il comprenait mais ne pouvait soigner. Sans rien pouvoir y changer, Samir regardait ceux dont il partageait autrefois le quotidien et la mentalité se livrer à leur propre perte. Cette spirale qui prenait les siens dès le plus bas âge pour en faire des êtres vils, enivrés de leur propre cupidité et de leur arrogance.

C'était cette proximité qui différenciait Samir d'Amin qui, lui, ne voyait qu'une masse homogène à rejeter. Son ami ne s'identifiait à eux en aucune façon, mais pour Samir, c'était renier une partie de lui-

même.

## Chapitre 3

*« Dans une masse désorientée, sans foi et sans idéal, il n'est pas étonnant de voir une catégorie de gens se dévouer pour le mal, parce que leur aveuglement les empêche de reconnaître le bien et de s'y consacrer. Jusqu'où ira donc cet aveuglement ? »*

*A la lumière du Coran et du hadith – Ali Merad*

Comme à chaque fois, personne n'avait rien vu venir. Le four de la rue Zola, point de vente d'herbe que Saibou tenait aux côtés d'un de ses acolytes était celui qui fermait le plus tard de la ville. Assis sur les escaliers et occupé à charrier l'un de ses amis qui se vantait de ses conquêtes féminines aussi éphémères que nombreuses. Deux autres amis couche-tard partageaient leur soirée, bien qu'ils n'étaient pas impliqués dans leur commerce.

L'ambiance était détendue, les clients commençaient à se faire rares et Saibou s'appropriait à fermer la funeste boutique ambulante. Un des quatre compères roulait un joint, un pied posé sur le mur. Un autre

affalé sur le guidon d'un scooter à l'arrêt écoutait en pouffant de rire, la joute verbale.

« — C'est un mytho le poto, hahaha, arrête tes histoires c'est bon !

— Qu'est-ce que tu racontes toi, t'arrivais même pas à dire bonjour à la prof au lycée !

— J'ai la dégaine qui faut t'inquiète pas mon gars, même Saibou il sait, hein Saibou ? »

Saibou sortit de la cage d'escalier et s'apprêtait à démarrer le scooter en répondant à son camarade, lorsque le vrombissement d'un cylindre plus puissant que le sien lui fit lever la tête. Le changement d'ambiance fut brutal.

Le temps d'un éclair plus tard, un de ses amis était étendu à terre, en train de se vider de son sang. Saibou n'avait pas eu le temps de démarrer son deux-roues, et courait à s'en brûler les poumons en espérant que les deux T-Max prendraient quelqu'un d'autre en chasse. La fureur des munitions 7,62 sévissait à quelques dizaines de mètres de lui. Il s'était enfui par un passage étroit inaccessible aux véhicules et n'avait aucune idée de ce qui avait bien pu arriver à ses compères. Seule comptait pour l'instant sa propre survie.

Saibou n'était pas un bandit endurci. Initié à la vente de résine et d'herbe par un camarade de classe, il était toujours d'humeur festive, s'était retrouvé à tenir un point de vente presque par défaut, et prenait rarement le temps d'anticiper les conséquences de ses propres choix. A ce moment précis de sa vie, il aurait tout donné pour

n'avoir jamais touché à ces plaquettes jaunes. Impossible d'assumer une décision lorsqu'on l'a prise en totale inconscience, et par pure cupidité. Si certains avaient une certaine consistance leur permettant de garder un relatif sang froid dans une situation pareille, Saibou lui était terrorisé. violemment frappé par une réalité longtemps fantasmée, elle se révélait être d'une cruauté inattendue pour lui. Il courait autant qu'il le pouvait, laissant à plus tard les réflexions profondes sur le caractère éphémère de la vie et les futilités des motivations de ses assaillants, car il avait plus urgent à traiter. Il était pour le moment, très soucieux de préserver intacte son enveloppe corporelle du métal propulsé par la poudre, que crachait impitoyablement l'arme tenue par deux mains gantées.

Les balles sifflèrent quelques secondes loin de lui. Puis Saibou entendit un claquement à quelques mètres de lui. Les tirs se rapprochaient. Le conducteur avait contourné le bout de terre et d'arbustes impraticables pour son deux-roues et revenait de l'autre côté, par la route, là où il comptait sortir.

Son pauvre opinel et ses deux jambes n'étaient pas de taille à affronter une telle cavalerie. Quelques instants plus tard, le bourreau l'avait rattrapé. Saibou était pétrifié, le phare du véhicule l'éblouit, juste avant que le passager finisse son œuvre. Saibou sentit un premier morceau de métal trouver son chemin dans sa chair.

Une, deux, trois rafales. Le préhistorique AK47 remilitarisé quelques années plus tôt par Kamal, qui ignorait tout de son actuel usage, faisait ce pourquoi il avait été initialement conçu, puis réparé.

L'assaillant abattit dans un bruit assourdissant le jeune dealer qui fut propulsé au sol par la force des tirs. Comme pour s'assurer qu'il n'allait pas s'en sortir, le tireur ne s'était pas contenté d'un ou deux shoots. Ses victimes étaient criblées de balles.

Changement de chargeur, deux photos prises, et le véhicule disparut dans la nuit alors que les lumières des HLM voisins commençaient à s'allumer. Quelques riverains effrayés appelèrent la police qui découvrit quelques temps plus tard quatre dépouilles aux veines presque plates.

Ainsi se clôturait ce soir la bourse du quartier de Toulançon. Le jeu de la concurrence faisait son affaire, le marché s'équilibrait. Tout ce qu'il y avait de plus banal dans un monde devenu on ne peut plus banal. Derrière la volonté de vengeance, l'arrogance et le sentiment de puissance de quelques caïds persuadés de maîtriser quelque chose dans ce vacarme infernal, au final seule s'en sortait la loi du marché. La machine crapotait un peu avant de reprendre son rythme normal. Les âmes, le sang et les larmes n'étaient que des consommables.

\*\*\*

Deuxième vague meurtrière en moins d'une semaine. Samir et Amin n'étaient pas encore repartis, après trois jours sur place. La famille de Samir étant en vacances dans leur pays d'origine, et celle d'Amin ayant déménagé à quelques dizaines de kilomètres, ils avaient logé



chez Mohammed, un cousin d'Ibrahim qui leur avait laissé son appartement quelques jours. Maxime étant inconnu du coin, il avait pris une chambre d'hôtel, ne préférant pas s'imposer et garder sa discrétion.

Après avoir entendu la nouvelle de la fusillade la veille, Amin n'avait pas pu garder son calme. Lui et Samir connaissaient de vue une des victimes, un proche d'Ahmadou, et Amin avait réussi à dénicher l'heure d'exposition du corps au funérarium. Sa visite n'avait pas d'objet particulier, il voulait décharger sa colère. Samir voulait qu'il entre en contact avec eux et leur fasse un rappel, il allait le faire. Avec toute la maladresse et la colère possible, il voulait exprimer son exaspération au premier lascar impliqué qu'il croiserait.

Son contact hésita avant de lui donner les informations qu'il demandait, sentant Amin plus que nerveux. Mais il finit par céder. Amin était déterminé à se montrer le lendemain. Il ignorait totalement ce qu'il allait bien pouvoir faire, et pourquoi il y allait vraiment, mais rentrer en Île-de-France et reprendre le cours de sa vie, gérer la société de livraison qu'il avait montée avec Samir, pendant que devant lui, l'on s'ôtait la vie pour ce qu'il y avait de plus méprisable lui semblait insurmontable. Samir essaya au départ de le dissuader mais renonça devant la détermination d'Amin.

« — Tu voulais que quelqu'un leur fasse le rappel ? Je vais aller leur dire ce que je pense, tu verras. Avait-il dit à Samir.

— Ce n'est pas vraiment à ça que je pensais, avait rétorqué Samir... Vas-y doucement le but ce n'est pas de lancer une nouvelle querelle

d'ego ou de te prendre un coup de couteau fréro...

— T'inquiète pas pour moi, reste ici si tu veux t'éviteras d'avoir à assumer mes problèmes.

— Tes problèmes sont les miens Amin que tu le veuilles ou non, je viens avec toi au moins pour te retenir si tu dérapes... »

A l'heure prévue, Amin se rendit sur place, entra dans le funérarium seul. Samir et Maxime qui l'avaient accompagné ayant préféré l'attendre dehors pour ne pas trop attirer les regards des proches du défunt sur eux, tout en gardant un œil sur Amin de l'extérieur. Un groupe de trois têtes inconnues serait sans doute de trop dans ce moment de recueillement.

Les quelques personnes présentes étaient silencieuses, ou pleuraient discrètement. Près du corps de Saibou, un homme discutait avec l'imam Abu Ayyub. Amin crût reconnaître le père du défunt. Non loin d'eux se tenait le jeune rappeur que lui et son ami avaient vu gesticuler dans le parc deux jours plus tôt. La cible parfaite, Amin n'en avait pas espéré tant.

Lui qui avait pensé un temps avoir pris en maturité, en patience et avoir relégué son impulsivité au rang d'ancien défaut qu'il avait corrigé, se dirigea vers sa cible presque sans réfléchir. Peu importe les conséquences, il voulait faire éclater ce qu'il avait dans le cœur, et avait trouvé le client idéal. En le voyant approcher vers lui d'un pas décidé, Farid, alias Faros, eût un instant d'hésitation et de recul avant de reprendre l'air hautain qui accompagnait son personnage de jeune

artiste urbain.

« —Tu es qui ? Demanda Farid.

— Amin. Un ami d'enfance d'Ibrahim.

— Tu veux quoi ?

— Viens dehors, on va discuter.

— Je ne te connais pas, donc tu me parles pas comme ça déjà, ensuite laisse-moi ton numéro et si j'ai le temps, je te rappelle. Ce n'est pas le moment-là. »

L'approche d'Amin n'était pas délicate. Le sang en ébullition, sa seule envie était d'administrer une double gifle au jeune insolent qui avait dix ans de moins que lui et mesurait une tête de moins. Mais Farid était aussi insensible aux leçons d'Amin que Reda l'avait été de celles d'Ibrahim. La colère et le mépris entre ces deux hommes n'aidaient pas non plus. Le ton monta, Amin commença à sermonner frontalement le jeune artiste sur l'univers répugnant auquel il appartenait, qui avait tué Ibrahim, son ami, et qui selon lui les transformait en bestiaux tellement stupides qu'on aurait pu crever leurs yeux sans les rendre plus aveugles qu'ils ne l'étaient déjà. L'agitation finit par attirer l'attention de l'imam.

« — C'est quoi la suite de ton plan champion ? Provoquait Amin. Tu vas faire un morceau pour parler de la mort de ton collègue, et avec l'argent gagné tu vas partir t'acheter des sapes neuves à mettre sur ta carcasse pourrie quand ceux d'en face t'auront descendu d'une balle dans le crâne pour une histoire de plaquettes ?

— Je ne suis pas ton pote mon gars, tu n'es pas mon père, t'as rien à faire ici ! Dégage ou je te monte en l'air !

— Vas-y ! Si tu as une parole vas-y essaie ! Ça te fera autre chose à raconter dans un morceau plutôt qu'insulter les sœurs des gens. Avant de prendre perpète ou finir comme ton pote là !

— C'est toi qui vas prendre un plomb, bouge de là, je ne rigole pas avec toi ! Répondait Farid, partagé entre la sidération et la colère.

— Mets-le-moi ton plomb, vas-y ! Arrête de parler, essaie juste pour voir !! Provoquait Amin en tendant les bras. Même si t'y arrives, tu penses que tu vas profiter combien de temps de ta vie de porc avant de me rejoindre sous terre ?

— Je vais te fumer, dégage !

— Abruti va ! Continuait Amin. C'est pour l'argent que vous faites tout ça ? C'est ça que tu veux ? On va aller au distributeur et je vais t'enfoncer une liasse dans la gorge, ça te calmera peut-être !

— Vous faites quoi tous les deux ? *SubhanAllah* calmez-vous ! Ça suffit, arrêtez ça tout de suite ! Criaient l'imam en les poussant vers la sortie. »

Abu Ayyub, aidé de quelques hommes présents sur place, et rejoint par Samir et Maxime qui tentaient de calmer leur compagnon, durent attraper à plusieurs reprises les deux jeunes de force et les sortirent finalement du bâtiment. La troupe se retrouva sur le parking, et attirait désormais l'attention des passants par leurs haussements de ton et grands mouvements de bras. Amin reprochait avec un vocabulaire fleuri à Farid son irresponsabilité et son insouciance,

Farid lui répondait en termes très vulgaires que son paternalisme était malvenu. L'imam Abu Ayyub s'interposait entre les deux hommes et repoussait leurs tentatives d'intimidation physique en tentant d'établir un dialogue.

« Très bien d'accord, Fa... Farid calme-toi. Toi, pourquoi tu es venu ? Demanda l'imam à Amin après avoir réussi à faire baisser d'un cran l'intensité de l'échange.

— Je suis venu pour le mettre en face de ce qu'il fait. Son délire de clip de gangster et compagnie là, dit Amin. Ça s'incite mutuellement au *hram* comme des singes qui se prennent pour des patrons de mafia et puis ça vient pleurer quand y'en a un qui meurt avant de continuer dans vos délires de porcs ! Vous êtes ridicules !

— Farid ? Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ? Demanda innocemment l'imam qui ne connaissait pas le jeune artiste et se retrouvait à calmer une situation qu'il ne comprenait pas.

— Sa bande a tué Ibrahim en ciblant Reda, et maintenant les gars d'en face se sont vengés, reprit Amin. Vous allez continuer jusqu'à quand comme ça ? Vous voulez tuer tout le quartier ?

— Vas-y rentre chez toi ! Renchérit Farid, tu sors d'où ? Tu es qui déjà, tu es qui ? Va te faire v...

— Hé, calmez-vous, calmez-vous ! Farid c'est quoi ces histoires ? Tu as fait quelque chose ? Tentait de comprendre Abu Ayyub.

— Mais il raconte n'importe quoi je ne vends pas du shit moi, je suis pas là-dedans, c'est un fou lui !

— Attends, attends, dit Amin en prenant le smartphone des mains de Samir. C'est ça, tu ne vends rien et t'as rien fait bien sûr. Par contre t'es juste un gars qui fait de la musique qui parle de dealer à chaque phrase, t'insultes tout le monde dès que t'as un micro, tu connais tous les gars qui trempent dans le trafic, mais t'es innocent ! Tu te moques de qui là ? »

Amin ouvrit l'application *FamousFrame*, et après avoir tapé le nom de l'artiste dans la barre de recherche, il lança un clip dans lequel apparaissait Farid au premier plan. Dans une posture arrogante qui frisait le ridicule pour toute personne non initiée aux codes de gesticulations du milieu, on y voyait l'artiste déblatérer une série de propos à destination d'un ennemi imaginaire dont il disait vouloir boire le sang et humilier la sœur.

Son regard hargneux laissa place à un éclair de honte alors que l'imam le tenait par le bras et regardait l'écran. Les haut-parleurs crachaient dans un son de relativement bonne qualité les basses du morceau qui commençait.

« Elle s'est déshabillée en un clic, un snap un clap, elle rapplique »

« On maîtrise le rain-té, on va tous les cribler... »

« Claquer l'argent sale rapidement c'est pour ça qu'on est fait... »

Les plans épileptiques et les phrases chocs s'enchaînèrent durant une vingtaine de secondes avant que l'imam ne rompe leur silence.

« — C'est toi ça ? Demanda le regard hagard l'imam au jeune artiste, dont il ne connaissait que vaguement le père de vue.

— Vas-y c'est bon lâche-moi, t'es pas mon daron, laisse-moi tranquille. Répondit Farid en retirant d'un coup son bras de la main de l'imam.

— Assume maintenant, vas-y assume, insista Amin.

— Tu crois que t'as gagné quoi ? Lui répondit Farid. Tu te prends pour qui ? Tu crois que tu vas m'éduquer ? T'es perché mon gars, bouge de là, va faire ta vie ailleurs ! Je ne sais pas ce que tu veux, mais ici, c'est pas chez toi. »

Farid, entre gêne, arrogance et colère, retournait à son scooter en tripotant nerveusement la fermeture éclair de sa petite sacoche. Il quitta le parking en continuant de jurer. Le bruit du moteur heureusement, masquait les insultes qui sortaient en rafale de sa bouche.

Un employé du funérarium attiré par le bruit sortit le pas pressé, furieux.

« — Messieurs s'il vous plaît, il y a des familles endeuillées ici, ce n'est pas l'endroit pour faire ça, quittez le parking tout de suite ! Allez régler vos histoires ailleurs !

— Excusez-nous monsieur, on va y aller. Répondit Abu Ayyub.

— Wallahi je ne sais pas si je suis plus choqué par la vidéo ou par ton comportement. Poursuivit l'imam en direction d'Amin. »

Les quatre hommes s'éloignèrent d'un pas rapide en direction du parc qui reliait le funérarium au reste de la cité des Planaïses. Une fois sur un chemin qui traversait un petit bois et une aire de jeux pour

enfants, le pas de la troupe ralentit et l'imam reprit la parole.

« — Pourquoi tu as fait ça ? Demanda l'imam à Amin le ton énervé. C'est pas le moment ni l'endroit, ça ne se fait pas ! Tu veux qu'il y ait encore un drame ou quoi ? T'as perdu ta tête ?

— Je me suis emporté... commença Amin. Mais vous vous attendiez à quoi au juste ? Que je le félicite ?

— Tu n'aurais pas dû venir ici, commenta Abu Ayyub furieux, ce genre de choses ce n'est pas à toi de les gérer. Si tu vois un mauvais comportement tu en parles, on essaie de le régler, on invite la personne à se repentir on essaie de comprendre, mais ce que tu as fait là c'est jeter de l'huile sur le feu !

— Mais réveillez-vous, tout le monde le sait... commença Amin.

— Amin, t'aurais pas dû c'est tout... coupa Samir.

— *BarakAllahu fik*, reprit l'imam.

— Ça fait combien de temps que c'est comme ça ? Demanda Amin après quelques secondes de silence, ayant redescendu en pression.

— De quoi donc ? Demanda l'imam.

— Tu te rappelles, dit Amin, j'étais encore petit et je courais entre les piliers de la petite salle de prière du foyer à l'époque, quand vous discutiez de ce fléau. De la drogue, de l'égarement des jeunes, des trafics... Qu'est-ce qui a changé depuis ? Qu'est-ce que vous avez fait depuis ?

— Amin... commença Samir en voyant Amin accuser presque



ouvertement l'imam de lâcheté.

— Rien. Coupa l'imam à la surprise de Samir. Tu as raison, on n'a rien fait du tout et c'est devenu pire. Voilà, c'est ça que tu voulais entendre ? C'est dit. »

Quelques secondes de silence s'installèrent. Amin n'attendait pas d'aveu aussi frontal et ne savait plus quoi répondre, une fois la colère redescendue.

— C'est l'État, reprit l'imam, qui est censé gérer ce genre de choses. Ce n'est pas à nous de punir les délinquants. Mais c'est vrai que...

— C'est vrai que ? Demanda Amin.

— C'est vrai que depuis l'autre soir je me demande si on a pas sous-estimé notre responsabilité là-dedans, conclut l'imam. »



## Chapitre 4

*« Si les banquiers peuvent inonder l'économie de prêts usuraires, c'est bien parce que des clients se hâtent à leurs agences pour accélérer le temps, et consommer aujourd'hui ce qu'ils auraient pu consommer demain. »*

*Anice Lajnef*

**L**a nuit était déjà bien installée. Farid était encore allongé les yeux ouverts dans son lit, qu'il n'avait pas quitté depuis qu'il était rentré. Fixant le plafond, encore totalement habillé, il accusait le coup, se remettant de l'altercation avec l'inconnu fou furieux du funérarium. La mort de son ami, Saibou, l'avait touché, malgré l'air endurci et supérieur qu'il affichait dans ses clips et en public. Farid n'avait pas le profil du trafiquant endurci ni non plus du jeune homme rangé qui évitait les problèmes. Il essayait de surfer entre les deux mondes.

Né d'une famille venue du Maroc deux générations passées, qui lui avait transmis un bagage d'islam abîmé par le temps et le manque d'entretien, il avait grandi dans une ambiance où le mélange culturel se fait au gré du vent et du temps, sans volonté de rupture avec ses

racines, ni d'acculturation totale. Il était le fruit d'un mélange indéfini où la culture, la religion, l'école, la société y mettent chacun un peu du leur, créant une mélasse de valeurs et d'aspirations contradictoires qui ne donnaient rien de bien consistant.

Farid était issu de cette zone grise où la foi n'est guère plus qu'un ornement hérité dont on ne sait plus trop quoi faire et qui dort dans un placard. Car après tout, tant qu'on trouve son bon plaisir dans le grand marché du monde moderne, quel principe supérieur aurait encore une quelconque importance ?

Farid avait plus ou moins consciemment suivi cette doctrine jusqu'à aujourd'hui mais ce qu'il avait vécu au funérarium plus tôt dans la journée avait été pour lui comme un coup de pied dévastateur dans l'édifice fragile qu'était sa représentation du monde. Amin, qui sortait de nulle part, l'avait d'une certaine façon reconnecté au sérieux de la situation, que la mort de son ami faisait déjà remonter timidement.

Malgré le peu de références morales solides sur lesquelles il pouvait s'appuyer pour juger d'un autre œil son propre art, il était bien certain d'avoir éprouvé de la honte devant l'imam et les quelques personnes présentes qui lui reprochaient son style de vie et ses propos. Cette sensation lui était étrangère, lui qui était coutumier des flatteries et de la complaisance. Il était habitué aux louanges, aux cris des fans, et même à la jalousie qui d'une certaine façon restait une forme de respect pour ce qu'il faisait. Mais il semblait n'y avoir dans les yeux d'Amin et de l'imam aucune de ces choses.

Un mépris total et une colère venue d'un autre monde, voilà ce qu'il

avait perçu. Sa confusion était d'autant plus importante que le clip qu'avait montré Amin à l'imam était le dernier où Saibou figurait à ses côtés, ajoutant de la gêne à ce qu'il ressentait déjà de désagréable, sensation qu'il était incapable de nommer. Ce ressenti sans nom fit son chemin en lui jusqu'à ce qu'il ne puisse plus supporter dans son esprit l'image de Saibou gesticulant à ses côtés dans le clip avec le Saibou allongé, mort.

Après des heures à cogiter sans faire un mouvement, désormais dans l'esprit de Farid, il ne pouvait plus en être autrement : Il fallait que ce clip soit supprimé de *FamousFrame*.

Se levant d'un geste vif, il attrapa son téléphone et chercha le numéro de son producteur dans le répertoire. Ce dernier décrocha au bout de quelques sonneries.

« — Allô ? Ouais c'est Farid, ça va ou quoi ?

— Ah Farid. Moi écoute, ça va bien, tranquille. Et toi comment ça va ? J'ai appris pour ton ami. Courage mon gars, c'est comme ça la vie faut s'accrocher... je suis là si tu as besoin.

— C'est gentil merci, je t'avoue que c'est pas vraiment la fête en ce moment au quartier. Et justement je voulais te demander quelque chose.

— Vas-y dis-moi ?

— Le clip Fureur là qu'on a mis en ligne, tu penses qu'on pourrait le retirer ?

— De quoi ? Attends je n'ai pas compris, tu veux le retirer d'où ?

— De *FamousFrame*, reprit Farid. Y'a Saibou dedans et tu vois, pour sa famille, la religion, et tout... ça le fait pas qu'on le voit dedans. Peut-être pas définitivement, mais juste le temps que...

— Ok, ok doucement, le coupa son interlocuteur. Écoute Farid, t'es fatigué, t'as vécu des choses difficiles, et dans ces moments-là, il faut pas prendre des décisions comme ça, d'accord mon grand ? On se voit la semaine prochaine si tu veux on va changer d'air, et pourquoi pas on peut...

— Non non, je ne veux pas attendre, il faut supprimer le clip, c'est tout, insistait Farid.

— Mais le clip cartonne dans toute la France en ce moment ! Répondit le producteur. Pourquoi tu veux le supprimer ?

— Parce que, renchérit Farid. Ça me met mal à l'aise, je n'ai pas envie de le voir c'est tout, c'est mon clip non ?

— Farid, dit le producteur en durcissant le ton, les annonceurs ont investi des grosses sommes et *FF* est la seule plateforme où on peut monétiser depuis le crash de FeekleTube, donc non on ne le supprime pas comme ça !

— Rien à faire, c'est mon clip et je veux le supprimer point final ! »

Son producteur, dont le ton paternel au début de la conversation était là pour rassurer Farid, devenait maintenant menaçant. Farid sentait qu'il n'avait pas son mot à dire, et que son influence d'artiste, bonne

pour les fans, n'existait plus lorsqu'on montait un peu dans la hiérarchie du business. L'instant d'une seconde, il se sentit presque comme une bête de foire dont le propriétaire se remplissait le grand chapeau avec le revenu généré par le spectacle.

La conversation s'envenimait, Farid insistait, le producteur était catégorique : c'était non. Farid raccrocha après avoir lâché une insulte et se mit à faire les cent pas dans la pièce, tripotant nerveusement son téléphone en le faisant tourner dans sa main.

Il n'allait de toute façon en faire qu'à sa tête, autant pour calmer la gêne qu'il ressentait que par frustration qu'on lui ait refusé quelque chose. Il connaissait l'un des modérateurs de la plateforme.

Après la chute de FeekleTube, un écosystème de plateformes de vidéos en ligne avait fleuri, à l'initiative le plus souvent d'associations et d'entreprises locales qui avaient mis en place en coordination avec différents départements un standard de diffusion vidéo maintenant bien installé. Mais une d'entre elles commençait à prendre le dessus sur ce réseau d'offre vidéo fédérée : *FamousFrame*. Elle avait réussi là où d'autres concurrents avaient échoué en proposant une rémunération attractive pour les créateurs de contenu. Et par un heureux hasard, c'était une entreprise régionale faisant partie des nombreux projets lancés par le député Dessans.

Une lointaine connaissance de Farid y travaillait. Pas un ami particulièrement proche, mais avoir chauffé les bancs du lycée ensemble créait des liens dont il restait toujours quelque chose dix ans après. Même s'ils s'étaient éloignés, il avait encore son numéro, et

tous deux s'étaient perdus de vue en bons termes. Peu importe la décision de son producteur, il allait supprimer ce clip. Il fit défiler quelques secondes la liste des contacts sur son écran pour appuyer sur le nom du concerné : Mhamad. La sonnerie dura un long moment.

« — Ouais Mhamad, ça date, comment tu vas ?

— Farid ? Ça fait un bail ! Il est super tard là, tu sors d'où ? Pourquoi tu m'appelles ?

— Désolé gros, j'ai besoin d'un service urgent là.

— Ça fait des années qu'on ne s'est pas vu, tu m'appelles en pleine nuit pour ça ? Ça ne peut pas attendre tout à l'heure ? Je dois me lever pour aller au boulot dans deux heures là... Dit Mhamad qui parlait d'une voix encore à moitié endormie.

— S'il te plaît fais-le maintenant, faut que tu supprimes mon dernier clip de la chaîne.

— Quelle chaîne ?

— Ben, mon dernier clip, tu sais je fais du son depuis un moment donc mes clips sont sur *FamousFrame*.

— Ah tes trucs de rap là ? Tu m'appelles pour ça sérieux ? Tu ne peux pas le faire toi-même ?

— Je ne peux pas, répondit Farid presque honteux. Je n'ai pas les codes pour me connecter ce n'est pas moi qui poste les clips. Tu peux le faire ?

— Moi je suis censé gérer les sauvegardes et la stabilité de la



plateforme, Farid. Si je supprime sans qu'on me demande je vais me faire virer, tu comprends ça ou pas ? C'est pas le site à mon père, hein !

— Personne va te virer c'est moi qui prendrai la responsabilité, supprime je te dis.

— Ahahaha... Farid pour l'entreprise t'es personne, juste un client, de quelle responsabilité tu parles ? Si je supprime c'est mon nom qui va apparaître pas le tien, donc maintenant t'arrêtes tes bêtises là, et tu me laisses dormir ! »

Mhamad ne semblait pas vraiment réceptif. Farid tenta une autre approche, plutôt que d'opter pour le haussement de ton comme il l'avait fait avec son producteur.

« — Pense à la mère de Saibou si elle voit le clip Mhamad... Y' a un gars je ne sais pas d'où il sort mais il est venu m'énervé sérieusement tout à l'heure et il a l'air tellement chaud j'ai peur qu'il lui montre... S'il te plaît supprime.

— Quoi, y'a Saibou dans le clip ? Demanda Mhamad qui visiblement ignorait un certain nombre de choses.

— Oui, tu ne l'as pas vu ?

— Non, je ne regarde pas ces trucs-là moi, c'est pas mon délire.

— Raison de plus alors, fais-le pour Saibou, et pour sa daronne. »

Après un silence de quelques secondes et un soupir, Mhamad répondit.

« — Ok je le supprime.

— T'es un mec en or merci, t'inquiète dis rien à personne c'est moi qui...

— Y'a pas de « *dis rien à personne* », Farid. Tout le monde va le savoir. Si je le fais j'en assume la responsabilité.

— T'inquiète pas gros je te trouverai un truc je ne te laisserai pas dans la galère. T'es un vrai frère tu gères, merci !

— Je le fais juste après. Maintenant va dormir un peu et réfléchis à tes conneries.

— Bonne nuit.

— Salam. »

Farid raccrocha avec une sensation de soulagement. Les choses allaient sérieusement se compliquer pour lui, mais rien n'avait d'importance pour le moment. Il ressentait quelque chose qui ne se rapprochait de rien de ce qu'il avait éprouvé comme satisfaction récente. La chose avait un goût agréable malgré l'annonce de problèmes à venir. Il redécouvrait le sentiment de s'être surpassé pour accomplir quelque chose qui n'allait pas lui rapporter un rond, qui tendait vers plus haut, plus grand. Quelque chose s'approchant du bien commun. Il retourna se coucher sans s'imaginer qu'il deviendrait bientôt addict à cette sensation.

\*\*\*

Amin et Samir avaient passé le reste de la journée à rencontrer d'anciens amis du quartier, venus prendre de leurs nouvelles en apprenant leur passage. Installés depuis quelques temps dans la mégapole qui servait de capitale au pays, on était curieux de venir voir comment ils allaient, ce qu'ils devenaient, dans quel domaine ils travaillaient. Des amis de leurs parents, des amis d'enfance, des visages connus à la mosquée du quartier, l'assemblée improvisée sur le parking de la mosquée sur lequel ils avaient campé entre chaque prière fut peuplée presque jusqu'au soir.

La nuit commençant à tomber, le groupe se dispersa peu à peu, chacun regagnant son foyer. Seuls restaient au final les hommes célibataires et les couche-tard qui ne craignaient pas outre-mesure la mauvaise humeur de leurs épouses ou de leur mère. S'amusant de ce constat, Samir relança l'épineux sujet du mariage après la dernière prière en commun, alors qu'Amin et lui raccompagnaient Maxime à l'hôtel, à quelques minutes à pied.

« — Allez, chacun son tour, donnez des critères personnels, c'est quoi qui vous fait prendre la décision d'épouser une femme ? Des vrais critères persos hein, insista Samir, pas des trucs bateau. D'ailleurs tiens parle-nous de toi Maxime, t'es marié ?

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder, incha Allah.

— Ah félicitations ! Reprit Samir. Tu l'as rencontrée où ta future, dans ta ville mystérieuse et lointaine ?

— Je la connais plus ou moins depuis que je suis petit. C'est la fille d'un ami de mon père, qui l'a rencontré lorsqu'il est entré en islam. Ils se connaissent très bien et ils ont confiance l'un en l'autre. C'était un critère essentiel pour moi, si tu en veux un, le voilà. Ensuite un autre critère indispensable mais personnel c'est de bien se connaître soi-même avant.

— Tu avais quel âge quand ton père s'est converti, au fait ? Demanda Amin.

— Ne détourne pas le sujet Amin, ricana Samir. A ton tour, C'est quand que tu te maries, toi ? On se voit presque tous les jours et on n'en parle jamais !

— Moi je n'ai pas vraiment envie d'en parler, et j'ai pas de liste de critères, perso. Il faudrait déjà que j'aie suffisamment confiance en quelqu'un pour envisager l'idée du mariage.

— Ça y est, dit Samir, il va nous refaire l'homme mystérieux et solitaire.

— De quelle confiance tu parles ? Demanda Maxime.

— Confiance en l'époque, l'environnement, les femmes... Beaucoup de femmes aujourd'hui sont comme certains fruits qu'on trouve en supermarché. D'apparence très attirants pour tous ceux qui veulent regarder, mais celui qui y goûte se rend compte qu'ils n'ont aucune saveur. Quand c'est pas déjà pourri dedans...

— Tu exagères, dit Samir. Y'a encore des femmes bien quand même. Ça veut dire quoi sans saveur ?

— Je sais, j'ai pas dit le contraire, y'a des femmes bien répondit Amin. Et je demande pas l'impossible, mais si une femme est connectée en permanence au monde extérieur et cherche à lui plaire, qu'est-ce qu'il reste comme attention pour son mari à l'intérieur ?

— Et ça, c'est un critère personnel ou tu penses que c'est un besoin qui concerne tous les hommes ? Demanda Maxime.

— Je sais pas exactement, reprit Amin. Disons que ça touche tous les hommes mais beaucoup n'en sont pas conscients ou ne se l'avouent pas. En tout cas pour moi, une femme qui a un petit espace dans le cœur dépourvu d'orgueil où on peut trouver du repos... c'est important. Et pour l'époque ça serait déjà exceptionnel.

— T'es déprimant frère, je te l'ai déjà dit ? Soupira Samir.

— Oui plusieurs fois, dit Amin en haussant les épaules, mais bon écoute... t'as demandé, j'ai répondu. A ton tour, et toi alors tu as déjà une idée du genre de femme que tu cherches pour divorcer ?

— Déprimant, je te dis... ironisa Samir en se tournant vers Maxime. T'es sûr que c'est bien ce gars-là que t'es venu chercher ? En tout cas moi, j'ai déjà ma liste de critères ! Dit Samir.

— Ahahah, rit Maxime, tu as fait une liste de courses ? Vas-y déroule-là nous.

— Samir lui, il va faire passer un entretien d'embauche, avec une fiche de poste à sa futur femme ahaha, toujours dans son rôle de patron il n'en sort plus ! Ajouta Amin.

— Mais non pas à ce point, se défendit Samir. Disons que c'est des points que je trouve importants chez une future épouse.

— Quel genre de points ?

— Déjà, continua Samir, il faut que la femme ait un minimum de douceur dans son caractère, pas que ce soit un tigre qui me fait peur quand je rentre à la maison, tu vois ? Un peu comme Amin disait, mais sans son air de blasé, là. Ensuite il faut qu'elle ait une patte artistique un peu, j'aime bien ça. Et puis il faut qu'elle soit un minimum pieuse.

— Mais la piété est un critère aussi évident que relatif de nos jours, reprit Maxime. De quelle piété tu parles ?

— Ben, qu'elle fasse la *salât*, qu'elle se couvre correctement quand elle sort, et qu'elle... eh, mais rigolez pas ! Dit Samir en voyant les deux autres pouffer.

— Mais ça c'est évident Samir, c'est le premier critère d'un musulman lambda, dit Amin.

— Vous riez mais à une certaine époque, c'était pas forcément des critères si importants pour moi. J'étais un peu comme tous les mecs de cité de base, genre, une belle femme qui fait bien à manger, haha. La religion c'était un bonus, quoi. »

Les trois hommes étaient arrivés à l'hôtel où logeait Maxime. Samir et Amin l'accompagnèrent dans la chambre, poursuivant leur discussion. Maxime se livrait un peu plus sur sa personne, plaisantait avec Samir, qui commençait à le trouver sympathique.

Amin appréciait également Maxime, mais l'ayant rencontré dans un contexte particulier, ils n'avaient pas pris le temps de faire connaissance et n'avaient jusque-là parlé presque exclusivement que de l'affaire qui l'amenait. Il n'avait pu déceler de sa personnalité que les traits de caractère que laissaient transparaître les premiers échanges. Au cours de la soirée, Amin et Samir découvrirent un homme cultivé, curieux, au vocabulaire étoffé, et paradoxalement aussi réaliste qu'ambitieux. Mais l'homme restait discret sur ses origines, son parcours, ses activités et ses fréquentations.

La soirée se prolongeant, Maxime voyait passer l'heure et interrompit la conversation.

« — Je vais contacter ma famille pour leur donner quelques nouvelles. Il me faut d'abord récupérer du matériel dans la voiture, je descends les chercher et je reviens, dit Maxime.

— Tiens prends mon téléphone, dit Samir en lui tendant l'appareil. Ne te prends pas la tête à descendre.

— Merci pour le geste, que Dieu t'en récompense, mais il me faut un ordinateur et ma clé USB. Ton téléphone n'a pas le bon OS.

— Le bon quoi ?

— Le système d'exploitation. Laisse, ne t'en fais pas.

— On croirait entendre Amin, ricana Samir. Vous ne pouvez pas utiliser les téléphones et les ordinateurs comme tout le monde, juste un peu ? »

Maxime descendit en riant, laissant Samir et Amin seuls un bon quart d'heure à discuter. Lorsqu'il remonta, Samir annonça son intention de partir.

« — Allez, il se fait tard, dit-il en s'étirant. Tu viens Amin, on rentre ? Mohammed ne nous a laissé qu'une clé pour l'appart.

— Vas-y je te rejoindrai plus tard, je vais rester un peu avec Maxime.

— Tu restes jusqu'à quelle heure ? Moi je vais dormir, donc si tu rentres tard je ne pourrai pas t'ouvrir.

— Je vais rentrer très tard, compléta Amin. Tu fais le *fajr* à la mosquée sinon ? On se rejoint là-bas et je rentrerai avec toi à ce moment-là, incha Allah.

— Comme tu veux... tu vas être explosé mais c'est toi qui vois... Bonne nuit les frères, salam alaykoun, dit Samir en sortant.

— Wa alaykoun salam, répondirent Maxime et Amin ensemble. »

Amin n'était pas fatigué, et même s'il l'était, il aurait fallu qu'il le soit jusqu'à l'éroulement pour pouvoir fermer l'œil. Tout était en ébullition dans son esprit en ce moment. La proposition de Maxime le faisait cogiter à n'en plus finir, les récents événements dans sa ville natale, et le courrier de la police qui s'ajoutait à la pile de ses préoccupations ne lui laissaient que peu d'heures de sommeil.

La journée avait été consacrée aux retrouvailles avec d'anciennes connaissances du quartier, et même s'il avait gardé à l'esprit la présence de Maxime, il s'était pendant quelques heures senti presque



vingt ans en arrière, entouré des amis de son père dont la barbe et les cheveux avaient blanchi, et des anciens enfants avec qui il courait entre les piliers de la mosquée lors des fêtes de l'Aïd. Tous devenus de grands gaillards trentenaires, comme lui. L'espace d'un instant, c'était presque comme si tout était redevenu comme avant, même si quelques visages importants manquaient comme celui de Malek et ses frères, maintenant éparpillés aux quatre coins du globe.

Il repensa à Malek, et se demandait depuis quand il n'avait pas remis les pieds dans le quartier. Personne à la mosquée ne semblait avoir de nouvelles de lui, mais il avait déjà commencé à le perdre de vue vers la fin de leurs années de collège. Les nouvelles têtes ne le connaissaient pas, et les anciens n'en savaient pas davantage. Amin n'avait plus eu de nouvelles après le service qu'il lui avait demandé pour localiser Eric.

La pause nostalgie devait prendre fin, le présent le rappelait à l'ordre. Maxime qui l'avait laissé baigner dans ses pensées devant la fenêtre, attendait patiemment qu'il en sorte pour reprendre la conversation qu'ils avaient laissée en suspens. Amin s'efforça de mettre dans un coin de son esprit les problématiques de sa ville natale pour se remettre dans le bain des grandes questions qui accompagnaient la venue de Maxime. Il se dirigea vers son sac et sortit le courrier reçu juste avant son départ, signé du ministère de l'Intérieur. Il le tendit au jeune homme, qui le lut.

« — Ah... une invitation à discuter à ce que je vois. Commenta-t-il.

— A discuter sans doute, reprit Amin, et plus si affinités...

— Qu'est-ce que ça t'inspire ? Demanda Maxime.

— Que je ne peux pas rester ici, ni retourner reprendre ma vie comme si de rien n'était, dit Amin en repliant le courrier d'un geste sec. De toute évidence si mon nom est remonté quelque part ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne fassent le lien avec le black-out.

— Ajoute aussi l'accusation de triple meurtre qui pèse sur le professeur... dit Maxime.

— Je n'oublie pas... Même s'ils se trompent sur l'un des trois.

— Que la routine que tu as reprise depuis l'année dernière ne te trompe pas, elle aurait pris fin d'une façon ou d'une autre.

— De toute façon, je n'aurais pas pu reprendre durablement une vie normale après ce qu'il s'est passé. Je savais qu'il irait plus loin. Que vous iriez plus loin. Ça n'a jamais quitté mon esprit même si une partie de moi veut tourner la page et reprendre un semblant de vie d'avant.

— Alors dis-moi... qu'est-ce que tu comptais faire ?

— Je suis fier de ce qu'on a monté avec Samir, fier de lui, des progrès qu'on a fait ensemble, et ce n'est pas facile de laisser ça derrière moi. Mais tu l'as vu tout à l'heure... je n'aurai pas la patience s'il veut s'engager à raisonner des gens que je ne supporte pas. J'essaie de laisser la meilleure empreinte possible autour de moi, j'ai intégré l'idée que faire des petites choses pouvait avoir du sens, mais je ne trouverai pas ma place ici. Ton monde a l'air d'avancer tellement plus

vite...

— Dis-moi, qu'est-ce que tu penses avoir accompli le soir du black-out ? Demanda Maxime.

— Hm... j'avais l'impression d'avoir rebattu les cartes. Remis les compteurs à zéro... et en même temps de m'être précipité dans quelque chose de trop gros pour moi.

— Eh bien premièrement, ne surestime pas ce que vous avez fait. Bayart a dû te le dire, ce n'était qu'une diversion. Spectaculaire certes, mais rien de définitif. Un laps de temps précieux, mais éphémère. Les cartes sont rebattues, mais ces géants s'en remettent. Bayart nous a aidés sans s'en rendre compte, mais nous on ne va pas courir après les boîtes membres de *Logaith*, ils ne sont pas notre priorité.

— Je le sais, dit Amin. Il ne voulait que gagner un peu de temps, il me l'a dit. Mais pour faire quoi exactement, ça je ne l'ai jamais compris. Il m'a dit de me tenir prêt. Mais à quoi ?

— À tourner une nouvelle page de notre Histoire, et cette fois en tenant le stylo.

— C'est ambitieux. Et métaphorique.

— Tiens, on continue les métaphores : L'œil constamment braqué sur nous, vous l'avez aveuglé pour un laps de temps qui était suffisant. Quelle est la meilleure chose à faire selon toi, avant que la machine ne reparte de plus belle ?

— Sortir de cette prison, retrouver notre liberté, la vraie.

— C’est cette liberté là que je te propose, reprit Maxime. Avec le lot de contraintes qui l’accompagnent bien sûr.

— Bien sûr, confirma Amin.

— On n’est jamais vraiment libre d’autre chose que de choisir son maître, n’est-ce pas ?

— Je l’ai appris il n’y a pas si longtemps.

— Alors qu’est-ce qu’il te faut de plus ?

— Je ne sais pas, peut-être un déclic. Un signe que plus rien ne sera jamais comme avant.

— De toute façon, tout est voué au changement dans cette vie. Viens, on monte, je te propose un petit rappel, et de nouvelles infos.

— Allons-y, le rappel profite au croyant, répondit Amin.

— D’accord, viens, dit Maxime en se levant. Allons-nous-en, en haut, sur la terrasse du toit, il y fait meilleur et ça sera plus sympa d’en discuter à l’air libre.

— Allons-y, confirma Amin qui se demandait si Maxime avait voulu monter maintenant pour se mettre à l’abri d’éventuels micros, ou s’il voulait changer de décor pour marquer le coup de ce qu’il s’apprêtait à dire.»

Amin suivit Maxime et passa par l’escalier qui permettait de se rendre sur la terrasse du toit de l’hôtel. L’accès était en théorie interdit aux clients pour travaux (dont personne ne connaissait la date de fin) mais l’usage de la terrasse était toléré. Effectivement la

vue y était belle. Appuyé sur la rambarde, Amin pouvait admirer du haut de huit étages le quartier des Planaïses s'endormir. La nuit était calme, personne d'autre n'était présent.

« — Nous y sommes, dit Amin.

— La dounia est éphémère, et changeante, ça tu le sais. Mais si tu veux au moins une preuve que tout finira par basculer, rappelle-toi par exemple, de la promesse d'Allah concernant l'usure.

— C'est un bon exemple, confirma Amin. C'est une spirale qui finit souvent dans le chaos.

— Tout ce qui est construit sur le *riba* finit en cendres. Continua Maxime. C'est une promesse, c'est un passage inscrit dans l'Histoire de chaque peuple qui institue cette pratique. Nul ne connaît l'avenir, mais un croyant ne risque pas de beaucoup spéculer en prévoyant la suite d'un pacte bâti sur cette injustice, n'est-ce pas ?

— En effet... valida Amin. Je ne vais pas te contredire là-dessus.

— Le monde qu'on connaît, reprit Maxime, est bâti sur un contrat. Tout n'est que contrat dans les relations humaines, si tu veux. Peu importe que les gens se croient libres ou non, forts ou non, la réalité reste la même. Ils vivent tous à l'ombre d'un pacte, celui qui garantit l'ordre, qui nous fait citoyens d'une même nation, qui nous unit sous une même monnaie. Si ce pacte est rompu, et il y a de fortes raisons qu'il s'apprête à l'être, ne serait-ce pas un motif suffisant pour en anticiper la fin ?

— Plus que l'anticiper, la désirer... compléta Amin.

— Exactement. On se retrouve tous les deux dans ce projet parce que ni toi ni moi n'avons pu tenir en place en se sachant protégés par un pacte entaché d'usure. Même si nous sommes impuissants, nos cœurs rejettent cet état de fait de toutes nos forces, et c'est le moindre de nos devoirs.

— C'est vrai. Et on sait où ça nous mène. Dieu déclare la guerre à celui qui vit d'usure.

— On y vient, dit Maxime. Tu sais comme moi qu'une fois le feu de la guerre allumé, il n'épargne personne, et que tôt ou tard, il frappe à ta porte ?

— Tu parles du conflit à l'Est ? Moi je n'ai rien allumé, ceux qui nous gouvernent peut-être.

— Tu sais ce qu'Allah a promis à ceux qui mangent le *riba*. Alors réfléchis. Il nous concerne, parce que le vent qu'il va souffler jusqu'à nous, rappellera ce que des décennies d'insouciance ont enseveli, dit Maxime.

— L'insouciance a enseveli tellement de choses, de quoi je devrais me rappeler de plus ?

— Que rien n'est éternel en ce monde. Le contrat sera bientôt réduit en cendres et devra être réécrit.

— Je suis d'accord avec tout ce que tu dis, dit Amin. Mais tu sais ce qui est étrange ? C'est que je ne me rappelle pas avoir signé ce contrat...

— Haha, tu ne te rappelles pas avoir cliqué sur accepter sans lire les

conditions d'utilisation ?

— Rafraîchis-moi la mémoire ! Je ne sais même plus quand j'ai cliqué sur accepter ! Ironisa Amin.

— Très bien ! Tu y as apposé ta signature lorsque tu as reçu un numéro de sécurité sociale, par exemple. Tu t'es aussi engagé à le respecter quand tu as signé ton papier de naturalisation, et on le signe encore tous les jours quand on paye une facture, qu'on souscrit à un abonnement, ou quand on clique sur valider sans lire ces fameuses conditions d'utilisation.

— Cette signature me priverait de ma liberté, on nous aurait donc menti ? Demanda Amin provocateur.

— L'homme libre est celui qui garantit la validité de ton contrat par l'arme qu'il porte à la ceinture !

— Oui, moi, je ne porte pas d'arme, répondit Amin.

— Précisément. Si tu ne portes pas d'arme, c'est qu'un autre la porte pour toi. Quelqu'un la porte en ton nom. Lorsqu'ils signent des traités, c'est en ton nom. Lorsqu'ils prélèvent l'impôt, c'est aussi en ton nom. Lorsqu'ils se battent, c'est aussi en ton nom. C'est dans ce contrat que nous sommes nés. A l'ombre des institutions, qui ont fait venir tes parents dans ce pays.

— Ça a l'air très solennel pour des choses auxquelles on est habitué, qui font partie du décor, reprit Amin. Des piliers si banals qu'ils en sont devenus invisibles.

— Au point où personne n’imagine ce qui arrive quand ça changera.

— D’une certaine façon, je suis convaincu aussi que quelque chose va changer. Tout est sous tension et sur le point de craquer quand on regarde le monde, mais je n’ai rien trouvé d’autre à faire que ces petites choses.

— Toutes ces petites choses que tu fais, reposent sur ce contrat. Sa fin y mettra également un terme. Tout le monde le comprend à sa façon, que quelque chose doit changer et va changer. Le vent qui vient va déchirer ce qu’il reste de ce pacte qui fait la nation. Il va falloir le réécrire. C’est en partie ce qui m’amène.

— Et quel est donc ce vent aussi redoutable que porteur de vérité ?

— Les causes sont nombreuses... mais la plus urgente, c’est que la France va entrer en guerre, et ses voisins également.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— L’État va entrer en guerre, une partie de l’armée va refuser, faire sécession, et tenter un coup d’État, précisa Maxime.

— Et ensuite ? Demanda Amin sans questionner l’affirmation.

— Et ensuite ? Ensuite, je ne donne pas cher de celle qui se disait *une et indivisible*.

— La République ? Demanda Amin. »

Maxime acquiesça sans en dire davantage, laissant Amin peser ses propos et choisir si oui ou non il leur donnerait du crédit. Le propos était osé, mais cohérent. La situation politique était vraiment instable,



et la guerre en Ukraine menaçait de muter en conflit régional et de s'étendre. Jusqu'ici ils se comprenaient, malgré le discours de Maxime, teinté de mystère. Ce langage aurait semblé opaque et abstrait à un passant, mais les deux hommes semblaient parler la même langue.

Amin appréciait chez Maxime cette capacité à nommer les petites choses avec de grands noms, renouvelant sa lecture du monde et son chaos insaisissable, enracinant les futilités du quotidien dans un ordre plus grand.

Là où la plupart des hommes fermaient le livre après y avoir vu des signes incompréhensibles sans queue ni tête, Maxime semblait s'y retrouver. Là où la plupart des hommes voyaient des choses et des faits, se contentant de les subir, Maxime décrivait des idées, et des volontés. Amin comprenait ces mots comme si cette langue qu'il n'avait pourtant jamais apprise avait toujours été enfouie quelque part en lui. Il repensa à ce que ces nouvelles impliquaient, si elles étaient vraies, et quelles conséquences elles allaient avoir sur la terre qu'il observait du haut de ce toit.

« — Et eux, qu'est-ce qu'ils vont devenir selon toi ? Demanda Amin en pointant du menton son quartier natal désormais plongé dans la nuit noire.

— Eux ? Je ne sais pas, la plupart se soumettront sans doute au plus menaçant, dit Maxime en haussant les épaules.

— Je ne pense pas, répondit Amin en faisant non de la tête. Tu ne

connais pas cette ville, même les flics sont différents ici. Ils n'obéiront pas sans avoir leur mot à dire.

— Tout est possible, répondit Maxime. Ça dépendra de ce que Dieu a décidé pour eux.

— Comment tu vois l'avenir, toi ?

— L'autorité risque de se durcir au début. Puis ça risque d'éclater. Ça dépendra de ce que chacun est prêt à conserver de l'ordre actuel. Mais il y a un risque de fracture du pouvoir, l'éclatement en Cités-Etats par exemple, si aucune volonté commune de poursuivre l'idée de nation n'est retrouvée.

— La fin de l'État-nation ? C'est un peu rapide comme conclusion, dit Amin. Au-delà des grandes idées derrière le concept de république, il y a quand même un quotidien et une représentation des choses très ancrée, les gens y sont habitués, qu'ils aiment ça ou non. Qu'est-ce qui pousserait vraiment l'État à se morceler comme ça ?

— Le prix de l'essence ! dit Maxime en riant... Le pétrole est le sang qui coule dans les veines de l'État-providence. Plus sérieusement, je ne dis pas que l'État va disparaître. Mais il risque de ne plus être celui que tu connais aujourd'hui.

— Si vraiment l'État ne joue plus le rôle qu'il s'est donné alors oui il pourrait y avoir du changement, mais comment être sûr qu'on ne se trompe pas, et qu'on fait bien ce qu'il faut ?

— On n'en saura rien, répondit simplement Maxime. Mais tu sais quoi ? Personne ne sait jamais rien. Tous ceux qui se lèvent le matin avec

la garantie qu'ils pourront utiliser ce qu'il y a dans leur compte bancaire ne sont pas plus sensés que nous. Chacun investit dans ce en quoi il croît. Dans ce qui lui importe le plus.

— Qu'est-ce qui importe plus alors ?

— Ce n'est pas de savoir si l'État va disparaître, se transformer, se renforcer ou se diviser. Il n'a jamais cessé de le faire, car l'État n'est qu'une idée. Quelle que soit la réponse à cette question, ce qui importe est de savoir si nous, en tant qu'Hommes, en tant que volonté commune, nous portons un projet auquel nous croyons suffisamment pour vouloir poser notre signature sur le nouveau contrat. Quel qu'il soit, et sans se surestimer, sans penser qu'on construira quelque chose d'éternel.

— Oui, à part Allah, rien n'est éternel... dit Amin

— Rien, reprit Maxime en acquiesçant. L'État n'est qu'un mot. Derrière ce mot il y a des Hommes. Son démantèlement, sa métamorphose, sa renaissance, peu importe. Au-delà des institutions, et autres fictions juridiques, il existe des ponts invisibles qui lient les hommes à chaque chapitre de l'Histoire, un pacte tacite ou explicite. Ce qui compte, c'est qu'on puisse apposer notre signature lors du prochain pacte pour que personne ne signe encore en notre nom. Alors, seulement, nous serons libres.

— Pourquoi partir serait une meilleure option, si tout se joue ici ? Et à quoi bon construire quelque chose ailleurs si ici, on laisse les nôtres dépérir...

— Ici ou là-bas, rien n'est isolé. Ce qui se passe là-bas a des conséquences ici, et inversement. Tout le monde n'a pas vocation à partir, et nous gardons un lien avec ceux qui restent, quoi qu'il arrive. Mais ceux qui ne peuvent pas supporter de vivre ici ont peut-être leur place ailleurs.

— Ma place n'est pas ici, selon toi ?

— Selon moi, je n'en sais rien. Selon ceux qui m'envoient, oui. Et selon toi ?

— Selon moi aussi. Je n'ai jamais voulu idéaliser l'extérieur, surtout sans savoir où j'allais atterrir. Mais je me sens impuissant et inutile ici. Bayart le sait, il comptait sans doute là-dessus pour que je te suive... Mais je ne veux pas que mon départ soit une fuite.

— Partir n'est pas fuir, surtout si l'on garde un lien avec ceux dont nous partageons le destin, qui eux vivent ici. Les changements qui arrivent nous rendront plus utiles là-bas qu'ici. Je ne te propose pas de faire de plus grandes choses que celles que tu fais déjà ici, parce qu'Allah seul choisit pour quel acte Il accorde Sa miséricorde. Mais ce que je peux te dire, c'est que ce sera sans doute plus adapté à tes compétences.

— Et pourquoi ne pas les aider ici et maintenant ? Demanda Amin, alors qu'il connaissait lui-même la réponse à cette question.

— Certains le font. Mais toi, en es-tu capable ? Nous avons besoin de tout le monde, chacun à sa place. Il ne te reste plus longtemps pour choisir la tienne.

— C’est vrai, avoua Amin qui savait déjà où Maxime voulait en venir.

— Tu n’as pas les qualités ni le statut pour conseiller, prêcher, rappeler. Laisse ce travail à ceux qui ont le cœur façonné pour cette fonction. Par contre, le tien peut nous aider, ailleurs. L’arche a besoin de toi.

— Cette *arche*, c’est une façon de planter des graines lorsque le grand vent aura tout emporté ?

— Voilà. Tu le savais de toute façon... Tu l’as peut-être juste oublié.

— Oui, l’oubli n’épargne personne et il semblerait qu’il m’ait touché. »

Amin resta un instant silencieux, repensant à ce qu’il s’apprêtait à faire.

« — Je ne regrette pas ce que j’ai fait, je ne regrette pas le black-out. Surtout si ça a pu vous aider à mieux vous préparer pendant que la lumière était éteinte, déclara-t-il.

— Alors, tu disparaîs avec moi, avant que la lumière ne se rallume ?

— Oui.

— Très bien. Maintenant on peut parler plus en détails de ce qu’on attend de toi exactement dans ce projet, et nos objectifs. »

Amin ne parla plus, et laissa Maxime expliquer. Plus il écoutait, et plus il se retrouvait dans ce projet teinté d’inconnu mais fruit d’une intuition que beaucoup semblaient partager. L’Arche portait bien son nom. Un nom qui prenait tout son sens lorsqu’on saisissait l’inspiration coranique du projet. Une inspiration qui nourrissait tant

le volet introspectif que performatif de ce mystérieux groupe. Tout prenait sens pour Amin, qui comprenait maintenant parfaitement pourquoi Bayart et ses proches s'étaient embarqués dans cette aventure.

Maxime termina enfin, non sans quelques rappels utiles sur l'engagement qu'Amin s'apprêtait à prendre.

« — Il faudra que tu acceptes de ne plus revoir les tiens pendant un temps. Et lorsque tu reviendras, beaucoup de choses auront changé, avertit Maxime. Ne le fais pas pour moi, ni pour un autre que ton Seigneur, et ton propre salut. Tu porteras ta charge seul *yawm al qiyyama*.

— J'en suis conscient, répondit Amin. Je sais que je ne pourrai pas blâmer un autre que moi-même si un jour le regret me touche.

— Très bien.

— Est-ce que je dois... te faire une espèce d'allégeance, pour confirmer ? Demanda Amin.

— Une espèce ? Non, pas à moi en tout cas. Mais ça fera partie du processus, oui.

— Qu'Allah te récompense, je ne sais pas qui a lancé ce projet, mais c'est comme s'il épousait parfaitement mon intuition. Je suis prêt à te suivre, mais avant de partir, j'ai une dernière chose à faire.

— Je t'écoute. Demanda Maxime, curieux.

— J'ai confiance en Samir, je sais que lui peut faire ce dont je suis

incapable ici. Je ne suis pas le mieux placé pour conseiller les miens, mais à lui, je peux transmettre quelque chose que j'ai retrouvé grâce à toi.

— Quoi donc ?

— La volonté de se battre.

— C'est donc ça, le Amin, dont Michael m'avait parlé ! Dit Maxime. Enchanté !

— Tout le plaisir est pour moi cher frère. »

\*\*\*

L'appel à la prière retentissait entre les murs de la mosquée, que les fidèles rejoignaient en arrivant à pied ou via le parking, après y avoir garé leur voiture. La nuit commençait tout doucement à se retirer. Samir refermait les manches de sa chemise lorsqu'il vit Amin entrer dans la salle d'ablutions. Ce dernier, suivi de Maxime, qui n'avait pas non plus fermé l'œil de la nuit.

Peu de paroles en dehors des salutations, les trois hommes rejoignirent le reste des fidèles derrière l'imam et le suivirent dans la salât. Personne ne parlait à cette heure-là de la journée. L'intimité de la nuit accompagnait encore la mosquée et les fidèles à peine sortis du lit n'étaient pas aussi bavards qu'ils pouvaient l'être lorsque le soleil atteignait son zénith.

Une fois la prière terminée, Amin rejoignit Samir sur le parking. Malgré le besoin de sommeil qui le tirait, il utilisait ses dernières forces pour présenter à Samir l'idée qu'il avait eue pour gêner les dealers et saboter leur commerce.

« — Tu as dormi un peu ? Demanda Samir.

— Il restait à peine une demi-heure avant l'*adhan* donc je me suis dit autant rester debout. Comme on est vendredi, j'ai commencé sourate *Al Kahf*, répondit Amin.

— Bonne idée, tu n'aurais pas pu te lever de toute façon. Je te laisse les clés de l'appart si tu veux dormir, moi je vais rendre visite à un frère.

— D'accord. Attends avant de partir, je voulais te parler un peu, tu as un moment ?

— Je suis pas pressé... Quand tu veux.

— On fait un détour par le parc ? Ça nous laissera un petit moment...

— Allons-y, si tu veux vraiment pas dormir... Ricana Samir. »

Ils saluèrent Maxime avant que leurs chemins ne se séparent, et prirent celui qui menait au parc. Le petit sillon de cailloux leur laisserait bien une vingtaine de minutes de marche avant d'arriver. Samir n'avait pas pour habitude de voir son ami l'appeler ainsi pour échanger, mais il se doutait qu'une sérieuse discussion devait avoir lieu au vu de l'air plutôt sérieux d'Amin. Peut-être allait-il enfin livrer quelques-uns de ses secrets...



« — De quoi tu voulais me parler frerot ? C'est Ibrahim qui te tracasse ? Commença Samir.

— En partie, mais pas seulement... je ne sais pas par où commencer.

— Commence par le commencement.

— Bismillah. »

Samir se tut un instant pour laisser à Amin le temps de rassembler ses idées.

« — Il y a une différence entre nous, Samir, commença Amin. Tu sais sans vouloir me surestimer, je me suis souvent rêvé comme l'homme qui allait un jour tirer les siens des ténèbres et leur faire lever la tête, les élever vers quelque chose de meilleur. Une espèce de rêve où je suis un genre de guide, tu vois. Mais plus je te fréquente, et plus je me rends compte que je n'ai pas ce qu'il faut pour ça. Toi oui.

— C'est par rapport à ce dont on parlait l'autre fois ? Laisser les jeunes du quartier sombrer ou les voir et leur parler ?

— Oui.

— Et en quoi on est différent pour ça ?

— La différence, c'est que contrairement à moi, tu ressens un vrai lien avec eux. Tu t'inquiètes pour eux, même s'ils font les pires conneries, ça te rend triste et tu te sens responsable. Moi quand je les regarde, je n'éprouve que du mépris et de la colère.

— D'accord... Dit Samir pensif, qui commençait à faire le lien. Tu penses qu'il faut... avoir de la compassion pour espérer leur faire la

*da'wah ?*

— Pas seulement de la compassion. Une véritable affection. C'est ce chagrin que tu ressens qui te rend plus apte à leur faire le rappel. Il y a à peine un an je t'aurais dit que cette tendresse n'était bonne qu'à jeter, et qu'il suffit d'un caractère bien trempé pour les corriger. Mais j'ai appris que ça ne suffisait pas. Il y a autre chose dont je suis dépourvu. Je n'ai pas de miséricorde à leur égard. Toi oui.

— Tu es un peu sévère avec toi-même... et tu es en train de me charger d'un lourd fardeau. Tu crois que tu vas me missionner comme ça et rester planqué derrière ? Si je fais quelque chose, et je sais même pas quoi encore, tu le fais avec moi ! Renchérit Samir.

— C'est ça aussi dont je voulais te parler, dit Amin. Je ne pourrai pas rester avec toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu veux partir où ?

— Pour faire simple, je suis recherché par la police. Enfin, simplement convoqué à ce stade. Mais c'est qu'une question de temps avant que ça s'aggrave. Il y a beaucoup de choses auxquelles je ne veux pas te mêler pour pas que tu aies des problèmes, mais tu dois savoir que j'ai participé à des choses assez graves avec des gens qui sont encore plus dans le viseur que moi.

— Qu'est-ce que t'as fait... Dit Samir tendu qui essayait malgré tout de garder son habituelle bonne humeur. Un piratage de la NASA qui a mal tourné ?

— Non, pas la NASA. Et je ne vais pas rentrer dans les détails, mais

disons que j'ai quelque chose à voir avec le black-out de l'année dernière.

— Tu n'es pas sérieux là ?

— Si.

— Mais tu as fait quoi au juste ? C'est toi qui as tué le mec là, Eric... à la tête de Logaith ?

— Non je n'ai tué personne. Mais je suis impliqué donc je porte ma part de responsabilité. J'ai participé à l'organisation de ce hack géant si tu veux.

— Wow, c'est... c'est chaud quand même. Mais... pourquoi tu as fait ça ?

— Trop compliqué à expliquer... Et de toute façon on a tous les deux plus urgent à résoudre là.

— Moi peut-être, mais toi t'es dans une de ces sauces... Attends, c'est pour ça que Maxime est là ?

— Oui. Je vais rester quelques jours et ensuite on partira tous les deux.

— Je vois, dit simplement Samir.

— Et qu'est-ce que tu en penses ? Demanda Amin, qui voulait une réaction plus fournie.

— De quoi ? De ce que tu as fait ?

— Oui.

— J'en sais rien frérot. Je ne connais que du bien de toi. Je ne sais pas pourquoi t'as fait ça ni ce que les gars en face vous ont fait, mais j'imagine que t'as voulu faire un truc bien et que ça t'a échappé...

— Si pour toi je suis un criminel, dis-le...

— Je me laisse pas dicter ma définition du criminel par n'importe qui, dit Samir. Et je ne sais même pas ce que tu as fait exactement. Donc tu es mon frère, et tant que j'ai pas connaissance de tous les détails de l'affaire pour juger, je ne conclus rien. Dis-moi juste une chose, est-ce que quand tu t'es embarqué là-dedans tu pensais bien faire, ou c'était pour ton business ?

— Aucun business ne mérite qu'on en arrive jusque-là, même si je suis content que la boîte qu'on a montée fonctionne. Je l'ai fait parce que j'estimais que c'était ce qu'il y avait de bien à faire, dit Amin.

— Alors ça me suffit, dit Samir.

A ces mots, Amin eut subitement la sensation que le sol sous ses pieds n'avait jamais été aussi stable. Il avait l'impression de ressentir une fraction de ce qui unissait Hakim, David, Michael, ou Maxime et les siens. Un lien solide, venu d'un autre monde.

— Combien de temps tu restes ?

— Une dizaine de jours, peut-être moins.

— Et tu ne pars pas prendre ta retraite aux Bahamas, j'imagine ? Dit Samir qui retrouvait son sens de l'ironie.

— Tu me connais... Non, je pars terminer ce qu'on a commencé.

— Fais attention à toi frangin... J'espère juste que t'es avec des frères de confiance, qui craignent Dieu et savent ce qu'ils font. En tout cas, le frère-là, Maxime... Je sais pas pourquoi mais je l'aime bien.

— Fais attention à toi aussi Samir. Le monde va beaucoup changer et tu risques d'être encore plus en danger que moi, bientôt.

— C'est-à-dire ?

— Là je peux rien te dire de plus. Je vais essayer de te donner un conseil, retiens-le bien. Ça va être flou mais il faut que tu comprennes l'idée globale.

— Je t'écoute.

— Ne prends pas la paix pour un acquis. Ne prends pas la protection ou la stabilité de l'État pour acquise. Oublie tout ce qu'on t'a appris sur l'État depuis que t'es né. Reprends les relations à partir de zéro, avec des humains, des vrais. Ne fais pas confiance aux bureaucrates. Et change de monnaie dès que tu pourras même si tu dois revenir au moyen-âge en termes de confort.

— Quelle stabilité je suis censé oublier ? dit Samir d'un ton dubitatif.

— T'aimes pas quand je parle en codes je sais, mais j'ai promis de ne pas dévoiler certaines choses, et je n'ai pas trouvé d'autre moyen de te prévenir.

— T'es pas très doué pour les énigmes. Ton truc là ça veut pas dire grand-chose. J'ai pas tout compris... mais je garde ça dans un coin de ma tête.

— Voilà garde ça de côté. Maintenant je dois te parler d'Ibrahim et de ce que j'ai comme idée pour que cet endroit change. »

## Chapitre 5

*« La vie moderne est une constante accélération. Dans toutes les sociétés occidentales, les individus souffrent toujours plus du manque de temps et ont le sentiment de devoir courir toujours plus vite, non pas pour atteindre un objectif mais simplement pour rester sur place. »*

*Aliénation et accélération - Hartmut Rosa*

Pendant quelques jours, le drame qui endeuillait le quartier avait monopolisé l'attention de ses habitants. Mais les enfants d'Adam étant d'incorrigibles amnésiques, le quotidien et son lot de préoccupations reprenait très rapidement son terrain. Si rien ne venait renouveler le ressentiment causé par les deux derniers meurtres, l'affaire allait se tasser, et chacun retournerait à son quotidien fait de préoccupations déjà très nombreuses. Car en dehors des Planaïses, le monde continuait de tourner. Ce qui affectait les proches d'Ibrahim pourrait bientôt n'être qu'une peine noyée dans les fins de mois difficiles, les licenciements économiques, les divorces, les dépressions... La marche du monde imposait son rythme à tous, au

mépris des spécificités locales.

Connectés à la vitesse de la fibre optique et de la 5G, les tracas du reste du globe devenaient instantanément ceux de chacun. Crises économique, écologique, politique, sociale, ou conflits armés n'épargnaient personne de la peur et de la tristesse, sinon des coups. Le conflit ukrainien s'intensifiait, de même qu'augmentait le coût des denrées alimentaires, du carburant, de la monnaie. Ces indicateurs vitaux constituant la routine infernale mais inévitable d'un grand nombre de foyers, ils réussissaient l'exploit d'unir le monde entier autour de leurs caprices. En France, la crise politique s'aggravait suite aux dernières élections, emportées par le même parti une deuxième fois grâce au soutien presque muet d'un maigre tiers de la population. Maigre tiers lui-même dépouillé de ses trois quarts quelques mois après la prise de fonction des nouveaux représentants de l'État, après un subtil calcul électoral savamment mélangé à un cirque médiatique dont l'époque s'était fait la spécialité. Les élites dégageaient une étrange odeur de clergé comme on l'avait décrit dans les vieux livres d'Histoire, et la répartition des droits comme des richesses semblait toujours plus en décalage total avec le consensus équitable et juste promis par l'idéal démocratique.

Les nouveaux occupants de l'Élysée auraient presque souhaité une épidémie virale pour mettre un coup d'arrêt aux protestations qui se multipliaient et se radicalisaient toujours plus. Pour l'instant, le *statu quo* vivotait comme il pouvait, bénéficiant de la crédulité de ceux majoritaires, n'ayant pas ou ne prenant pas le temps de juger entre



les voix qui hurlaient de part et d'autre. Démêler le vrai du faux, le juste de l'injuste était un casse-tête sans nom dans cette pyramide fragile, où chacun reprochait au voisin du dessus ce qu'il s'empressait de faire à son voisin du dessous. Une population biberonnée au mythe de la fin de l'Histoire croyant à un État-providence censé les servir avec abnégation, se confrontait à une époque de mensonges, de privation et de désillusion. Une élite imbue et repue demandait au pion de base à qui on avait promis des soins et une liberté gratuite d'oublier la sécurité et l'abondance. Chacun tirait la couette de son côté, aucune entente ne semblait possible, le divorce se rapprochait dangereusement.

Derrière les interminables disputes sur les taxes, les subventions, le budget des uns et les magouilles des autres, se cachait une terrible fracture qu'on ne pouvait traduire en équation. On s'enfonçait dans des batailles de chiffres en inondant son adversaire de rationalité malveillante, quand la confiance mutuelle, préalable indispensable de n'importe quelle forme d'unité, s'érodait au mépris de tous. Chacun reprochait à l'autre son dogmatisme, et aucun récit ne semblait pouvoir unir les cœurs divisés de ceux dont la bouche jurait vouloir encore faire nation. Entre l'impératif écologique, les crises économiques et militaires, le tout conjugué aux complots sans fins de ceux qui dans l'ombre ne rataient aucune occasion d'accroître leur pouvoir ou leur richesse, le chacun pour soi devenait le seul credo commun.

Chacun hurlait ses slogans plus fort que l'autre dans une cacophonie

ingouvernable. Adorateurs de la planète, de l'euro, du dollar, de l'État, de la technologie, de la liberté ou de la sécurité devenaient inaudibles les uns aux autres. Les forces vives du pays s'entre-déchiraient, tandis que les autres se transformaient en amas d'âmes amorphes et égoïstes que la moindre peine envoyait en burn-out ou en dépression. Alors qu'on reprochait à ceux qui unifiaient Dieu leur incompatibilité avec les valeurs d'une République amnésique, ce même édifice tremblait sous le poids de ses contradictions et menaçait de voler en éclats du fait de son incompatibilité avec elle-même.

Un avenir sombre semblait se dessiner sur le vieux continent, que l'empire américain ne semblait pas pouvoir repousser, lui-même préoccupé par sa propre survie. Quitte à brader ou sacrifier tout ce qui pouvait l'être chez ses alliés historiques, l'oncle Sam se renfermait dangereusement sur lui-même.

Toute tentative de rétablir le contact finissait en dialogue de sourds. La scène politique et médiatique ressemblait à un étrange spectacle avec des géants aux langues de bois qui secouaient nerveusement leurs pantins désarticulés, eux-mêmes occupés à gigoter comme ils pouvaient pour frapper le pantin voisin. On y distinguait rien sinon toujours plus de chaos et de désordre. Presque tout le monde y participait, quelle que soit la part du gâteau qu'il avait pu se tailler dans cet énorme cirque. Car s'il y avait bien une chose qui mettait d'accord géants et pantins, dominants et dominés, mécontents et bien lotis, c'était le goût du gâteau. La plupart ne remettaient pas en question sa recette, mais uniquement la part qui leur était attribuée.

Après le décès d'Éric Alexandre, Laurent s'était définitivement fait à l'idée que le monde ne pouvait pas être sauvé. Ce député qui avait inspiré par ses initiatives une refonte révolutionnaire de l'écosystème des services numériques sur le territoire national n'était pas aussi optimiste qu'il le paraissait lorsqu'il présentait ses projets. Le peu qu'il plaçait d'espoir dans une solution globale à des problèmes globaux était mort avec son ami Eric, idéaliste de la tech dont il ne partageait pas toutes les vues mais dont il avait respecté l'ambition.

D'une certaine façon, Eric était comme son alter-ego, une autre version de ce qu'il aurait été lui-même s'il avait choisi de changer le monde par le haut. Mais Laurent était un homme du bas. Légèrement au-dessus du sol certes, mais profondément enraciné dans la terre qui l'avait vu naître. Sauver le monde n'était pas son objectif, il s'était donné pour seule mission d'épargner autant de souffrances que possible à son petit lopin de terre qu'il ressentait anachroniquement comme étant son fief.

Ce vendredi matin, il remuait comme d'habitude son café à la touillette, qu'il accompagnait d'un croissant au beurre. Installé à la table haute du coin cuisine dans son appartement du centre-ville de Toulon, il regardait en même temps que son assistant l'entretien d'un ministre avec une journaliste de la plus grande chaîne d'information continue du pays. Le ton était grave et l'entretien bien préparé. Jean-Pierre Sellier, ministre de l'Intérieur, intervenait aujourd'hui en direct pour annoncer la mise en place d'un nouveau corps de police, dont le but affiché était de réguler le climat social qui

se tendait à n'en plus finir. Le thème du jour était l'*écoterrorisme*.

« — Monsieur le ministre, poursuivait la journaliste, une année s'est écoulée depuis l'annonce de la création de la cellule anti-ZAD, quel bilan dressez-vous et quel est le rôle du nouveau dispositif que vous annoncez aujourd'hui. Quel en est l'intérêt concret pour les français ?

— Eh bien, la cellule d'assistance juridique, mise en place il y a un an, était un signal fort pour confronter à une justice ferme ceux qui, pardonnez-moi l'expression, mais jouaient avec la loi pour installer des campements illégaux et sabotaient l'économie de notre pays. Ce dispositif était une réponse démocratique à une démarche sauvage de la part de ces personnes qui se permettent d'entraver des projets d'une grande valeur économique, qui comme vous le savez, sont vitaux pour notre pays dans un contexte difficile pour la stabilité et la paix mondiale.

— Mais ce dispositif a-t-il porté ses fruits ? Pourquoi le remplacer ou le remanier ?

— Il a effectivement porté ses fruits, mais nous assistons aujourd'hui à un changement de discours et de mode d'action de la part des collectifs qui procèdent à ces occupations sauvages de terrains qui ne leur appartiennent pas. Ces groupuscules prétendaient jusqu'ici agir pour le bien commun, sous couvert de la loi. Nous voyons aujourd'hui que ce n'est pas le cas, puisqu'ils ont recouru à des moyens d'une grande violence, qui montrent, si l'on peut dire, leur véritable visage, au travers de ces actions que l'on peut qualifier d'écoterroristes.

— Vous faites mention des récents sabotages du chantier à Saint-Louis ?

— Notamment oui, poursuivait le ministre. Toutes les actions de sabotage et de destruction de systèmes d'irrigation comme nous avons pu le voir il y a quelques jours, sont des démonstrations de violence intolérables dans un État de droit, où l'on peut exprimer ses idées librement sans nuire à ses compatriotes. Nous avons porté la voix des Français dans les tribunaux tout d'abord, grâce à la cellule d'assistance juridique, car c'est notre rôle. Ces groupements radicaux ayant désormais fait le choix de la violence, nous allons donc y apporter une réponse appropriée, dans le cadre du droit bien sûr, et dans l'intérêt des Français et des Françaises.

— C'est donc la mission de la nouvelle brigade anti-ZAD que vous allez prochainement lancer ?

— La brigade républicaine de maintien de l'ordre, ou *BRMO* aura en effet pour mission, entre autres, d'empêcher ces personnes de nuire à l'ordre public, de protéger nos industries, nos agriculteurs, et de sanctionner ceux qui pensent pouvoir agir illégalement et rester impunis, sous couvert de leur prétendue motivation écologiste !

— Monsieur le ministre, à l'heure où la police réclame davantage de moyens pour lutter contre le trafic de stupéfiants, et où les services de renseignement sont déjà en surcharge, quels moyens comptez-vous attribuer à ce nouvel organisme ?

— Les résultats de l'année précédente en matière de lutte contre le

trafic de stupéfiants ont permis de mettre un immense coup d'arrêt à un certain nombre de réseaux qui sont aujourd'hui totalement démantelés. Cela a permis de soulager une grande partie des effectifs de police au sein de différentes brigades, qui seront donc réaffectés à ces nouvelles missions de maintien de l'ordre.

— Nous avons entendu dire que les services de lutte anti-terroriste seront également sollicités, qu'en est-il ?

— Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous avons affaire à des groupuscules, voire des nébuleuses, qui ont pour mode opératoire des actions terroristes. Et en considérant la conjoncture économique actuelle, la réindustrialisation de notre pays est une question vitale. Toute entrave à cette dynamique est une menace directe à l'ordre public. Il est de notre devoir de rassurer nos industriels mais également nos partenaires étrangers qui nous accompagnent dans cette relance économique. Il y a donc une partie des effectifs de lutte anti-terroriste qui seront affectés à ces brigades, et pourront donc apporter leur expérience et leur savoir-faire dans le cadre de cette nouvelle mission.

— Ne craignez-vous pas monsieur Sellier, monsieur le ministre, pardonnez-moi l'expression, de déshabiller Paul pour habiller Jean ?

— Je comprends où vous voulez en venir et je vous rassure tout de suite, il n'y aura aucun sacrifice fait dans la qualité des autres missions de la police, et je tiens d'ailleurs à remercier nos policiers qui, quelles que soient leurs affectations font déjà, et effectueront sans aucun doute un travail extraordinaire. Ils méritent notre respect

et notre soutien à tous. Mais notre monde change, les risques évoluent, et nous devons nous adapter.

— Monsieur le ministre, Jean-Pierre Sellier, merci d’avoir répondu à nos questions en direct sur CFR TV.

— Merci à vous. »

Laurent souffla du nez à la fin de l’interview. Tout ce qui venait d’être dit ne présageait rien de bon.

« — Alors, qu’est-ce que tu en penses ? Demanda son assistant.

— J’en pense qu’ils vont bien déshabiller Paul pour habiller Jean. Cédric m’a dit la même chose que le commissaire de Tremblon hier, ça a déjà commencé, on s’approche doucement du virage autoritariste, répondit Laurent.

— Que va-t-il rester de notre démocratie... se lamenta François.

— Pas grand chose, répondit Laurent sur un ton tranquille.

— Ça n’a pas l’air de t’alarmer plus que ça.

— D’après Cédric, ceux qui y vont le font pour les avantages financiers. Donc ces nouvelles brigades seront de piètre qualité, humainement parlant. On ne peut pas bâtir un corps d’élite en recrutant sur la base de la cupidité. Je m’inquiète davantage de ce qu’il va advenir de notre sécurité publique une fois que les effectifs de la police traditionnelle n’auront plus rien d’autre que leur bonne volonté pour accomplir leur mission.

— Ne sois pas catastrophiste, il y a sûrement un ou deux syndicats

policiers qui alerteront.

— Si tu discutais plus souvent avec Cédric, répliqua Laurent, tu serais aussi catastrophiste que moi.

— Mon rôle est d'organiser tes rendez-vous, pas d'y assister, rappela François.

— Certes. Et à ce propos, revenons-donc à nos moutons. Qu'est-ce qu'on a de plus urgent ? »

Laurent se leva de sa chaise, jeta son gobelet à la poubelle et s'installa à côté de son assistant sur le canapé. Il saisit l'ordinateur portable qui attendait sur la table basse et l'ouvrit pour consulter son agenda, ses e-mails et autres notifications. Laurent haussa un sourcil lorsque l'agenda afficha la semaine suivante.

« — Tu ne m'avais pas dit, lundi matin on est invité au siège français de Feekle apparemment ?

— Lundi ? Demanda son assistant en avalant vite le morceau de croissant qu'il avait dans la bouche. Ce n'est pas vendredi prochain ?

— Non, vendredi c'est un représentant d'Emazon qui vient pour ses nouvelles technologies de stockage, dit Laurent en fronçant les sourcils devant l'écran.

— C'est vrai, j'avais oublié qu'on les reçoit séparément ! Tu sais pourquoi d'ailleurs ? On ne s'entretient pas avec un délégué de Logaith directement, d'habitude ?

— La fondation Logaith ressemble de plus en plus à une coquille vide,



mon ami, soupira Laurent. Ce cher et regretté Éric avait réussi à fédérer des entités qui se livraient une farouche concurrence. Depuis qu'il n'est plus aux affaires, il semblerait que les industries membres de la fondation Logaith n'ont plus la même cohésion.

— Ma foi... Et quel est l'objet de la rencontre ? Demanda François.

— La présentation d'une nouvelle offre de *cloud computing*, d'après le courrier.

— Qu'est-ce que ça a de nouveau ?

— Dis donc François, c'est moi l'assistant ou c'est toi ?

— Moi je suis l'assistant, mais c'est toi qui sait nommer autre chose que le clavier et l'écran quand on parle d'informatique...

— Si j'ai bien compris les échanges avec la mairie de Toulançon, c'est une offre d'hébergement de nouvelle génération alimentée par de l'intelligence artificielle, ils veulent récupérer les parts de marché qu'on leur a prises après leur crash et ils invitent plusieurs responsables administratifs de la région.

— Et qu'en pense la préfecture ? Et les autres ?

— La préfecture a l'air enthousiaste, moi pas, ni les quelques personnes avec qui j'ai pu en discuter. Ils viendront pour voir, et pour profiter du repas certainement, mais la plupart ne souscriront pas, ils ont tous des parts dans les sociétés qu'on a créées et la demande est en pleine croissance. On reçoit même des demandes d'Allemagne et d'Espagne, tu sais bien.

— De toute façon ce n'est pas comme si le préfet ou ses équipes avaient coordonné quoi que ce soit après le black-out... fit remarquer François. Ce n'est plus vraiment le bureau régional qui donne le ton sur ce sujet depuis qu'on s'en est saisi.

— Et c'est très bien comme ça, appuya Laurent. Ils ne comprennent pas les enjeux, et si un crash complet ne leur a pas fait comprendre, rien d'autre ne suffira. Nos entreprises font très bien le boulot et la région est bien plus dynamique depuis le départ de Feekle & Co. Tout ce qu'ils veulent c'est récupérer un marché qu'on a pris.

— Il ne faudrait quand même pas mettre nos écoles et nos entreprises en retard technologique... Si on ne prend pas le train en marche, on risque d'être dépassé rapidement.

— Ce n'est pas une question d'avance ou de retard, François. C'est une question de confiance, de transparence et de maîtrise de ses flux d'information, autrement dit un énorme enjeu de pouvoir. Vu le climat que ce soit dans ce pays ou ailleurs, leur façon de faire n'a plus sa place.

— On verra bien ce qu'ils auront à nous présenter...

— Je sais déjà ce qu'ils vont nous présenter. On va y aller pour leur expliquer notre point de vue le plus clairement possible. Je vais appeler JB pour voir s'il est libre lundi.

— Ah, si JB vient, ça promet d'être drôle ! »

\*\*\*

Quelques kilomètres plus loin, la prière du vendredi rassemblait les croyants qui affluaient de toutes parts pour rejoindre la mosquée la plus proche. Amin et Samir marchaient en direction de la plus vieille mosquée des Planaïses, dans laquelle Abu Ayyub effectuait presque toujours le prêche. Ce jour-là était un jour particulier. Premier vendredi depuis les événements qui avaient secoué le quartier, les fidèles s'attendaient plus ou moins à écouter un sermon en lien avec ce qui s'était passé. Ils ne se trompaient effectivement pas, Samir avait passé presque toute la matinée à discuter avec l'imam qui, contrairement à ses propres habitudes passées, avait pris la peine d'écouter un discours empreint d'une énergie qu'il considérait autrefois comme dangereuse. Hâtim Abu Ayyub agissait depuis des décennies comme un catalyseur et un agent d'apaisement. Pensant préserver la paix et le bien, il dissuadait tout haussement de ton contre qui que ce soit, toute main levée contre quoi que ce soit, quelle que soit la raison. Inconsciemment partisan d'un pacifisme le plus radical, il avait longtemps cru à l'apaisement par la douceur comme seule arme.

Mais comme la réalité le lui rappelait cruellement et brutalement : Pas de paix sans justice. Il avait timidement, et intérieurement,

commencé à remettre en question sa vision du monde quelques années auparavant. Cette première étincelle avait eu lieu lors du cortège de départs en Syrie de jeunes pour la plupart déboussolés, ne trouvant pas leur équilibre dans l'image du musulman invisible et déresponsabilisé qu'on leur proposait. Comme un miroir de son pacifisme intraitable, il avait vu surgir de sa propre mosquée, comme dans tout le pays, une haine et une colère intraitable, qui ne voulait connaître ni compromis ni dialogue, ni apaisement. Quelques années plus tard, la crise syrienne s'était relativement stabilisée, il avait rangé cette idée au fond de sa tête pour reprendre son quotidien d'imam de quartier, harcelé par les problèmes de mariage, et de *roqya*.

Il avait même ironiquement affirmé un jour lors d'une *khotba* un vendredi : « *Tout ce qu'on a appris lors de nos études de sciences islamiques on l'a oublié, tellement les gens viennent à nous sans cesse avec deux problèmes : le sihr, et le mariage !* »

Mais la *khotba* du jour ne traiterait ni du mariage ni de la guérison de maux occultes. Le thème du jour, plus que jamais, porterait sur la responsabilité de chacun. Et sans en être conscient, il épousait les attentes et aspirations de nombre de fidèles aujourd'hui. Beaucoup d'entre eux ressentaient encore une profonde colère suite à la mort d'Ibrahim, et ne se satisfaisaient pas de l'enquête policière qui ne donnait aucune nouvelle et ne condamnerait de toute façon qu'un ou deux individus, laissant le problème de fond entier. Hâtim venait aujourd'hui avec une violente secousse, et un appel à l'action suggéré

par Samir, de qui il avait accepté la proposition. Il savait qu'il risquait potentiellement des problèmes avec les responsables associatifs de la mosquée, mais peu lui importait. Sa loyauté allait d'abord à la communauté de *Muhammad*, avant un quelconque président ou secrétaire général.

L'appel à la prière terminé, il monta les marches du minbar. Après l'introduction traditionnelle, comprenant les prières sur l'Envoyé, il entra directement dans le vif du sujet. Traduisant toutes les deux phrases ses propos de l'arabe au français, il veillait à ce que personne ne s'endorme ou ne se sente pas concerné par la parole du jour. Ce vendredi n'était pas comme les précédents dans cette petite mosquée du quartier des Planaïses. Les habitués fatigués qui piquaient du nez toutes les vingt secondes étaient pleinement éveillés et en alerte. Les retraits du premier rang qui attendaient un simple rappel étaient eux aussi secoués.

« — ... Quand on aborde le sujet du *halâl* et du *harâm*, il y a des sujets qui tout de suite nous viennent en tête. On a beaucoup parlé du trafic de drogue, c'est vrai, très souvent ces jeunes désœuvrés trempent dedans, mais il n'y a pas que ça les frères. Ça ne s'arrête pas au trafic, aux vols ou au vandalisme. Ça, c'est ce qui est le plus visible parce qu'il s'agit d'argent. Mais *wallahi* j'en suis convaincu mes frères, ce n'est pas qu'une question d'argent. C'est un mal plus large, beaucoup plus profond que ça. C'est un mélange d'oisiveté, de paresse, de cupidité, la valorisation de tout ça avec les clips, les séries, et l'absence presque *totale* d'incitation au bien qui produit et qui

aggrave ça.

Ces jeunes que vous voyez toute la journée, groupés devant l'immeuble, qui ne s'écartent même plus pour laisser les gens qui rentrent chez eux, ce sont pas tous des étrangers sans papiers venus du bled. Il y en a des comme ça mais il y en a d'autres, on les connaît vous et moi. Tous ces jeunes qui sèment le désordre, qui cassent parfois pour le plaisir, qui traînent dehors en permanence, ce sont les enfants *de qui* ? Quand ta femme a réussi à faire dormir ton enfant, à deux heures du matin, et qu'un inconscient passe avec sa moto-cross dehors et le réveille, dites-moi, ce sont les enfants *de qui* ?

Et ces jeunes-là, qui refusent de baisser la musique quand on leur demande, qui sont fiers d'être ignorants, qui tiennent le four du matin au soir, ou ceux qui passent leurs journées au café à fumer, tout le temps dans les magouilles, les arnaques et les affaires bizarres, ce sont les enfants *de qui* »

L'imam marqua un temps d'arrêt pour balayer la salle du regard et s'assurer que tout le monde était attentif. Au fur et à mesure du discours, le ton avait monté. Il ne parlait plus, il criait.

« — Ce sont les nôtres ! Les vôtres ! Si ce n'est pas les nôtres, c'est ceux du voisin, et beaucoup les connaissent ici ! Il n'y en a pas un parmi nous qui n'a pas un voisin, un cousin ou un lien quelconque avec ceux qui sont dans ces problèmes-là. On passe devant toute la journée, on ne dit rien, on les évite, on baisse la tête, depuis trente ans, pour certains plus, et voilà ce que ça donne !

Ceux qui avaient de la pudeur et qui se cachaient pour faire ça, ceux qui étaient là avant et qui vendaient leur poison certes, mais sans se tirer dessus pour un rien, ils sont où ? Je vais vous dire où ils sont : en prison, morts, ou repentis. Aujourd'hui, on a affaire à une autre génération *ya ikhwa*. On n'est plus dans les années 90, l'ambiance bon enfant, les voyous qui baissaient le regard et qui connaissaient le respect, c'est fini ça ! Cette génération, elle est le fruit de beaucoup de choses, certes l'époque n'est pas facile, mais c'est aussi le fruit de notre silence ! Cette génération qui fait le mal et qui te regarde dans les yeux fièrement, c'est la nôtre ! C'est celle qu'on a éduquée, qu'on le veuille ou non !

Le Prophète Muhammad, *'alayhi as-salat wa-assalam* a dit : « *Par celui qui tient mon âme dans Sa main, vous ordonnerez le bien et interdirez le mal ou bien vous ne serez certainement pas loin de voir Allah envoyer sur vous un châtiment venant de Lui. Vous L'invoquerez alors et Il ne répondra pas à votre appel* »

Alors vous attendez quoi ? Vous pensez que ça s'adresse à qui ? A la police ? Au gouvernement ? Au roi d'Arabie ou du Maroc ou de ne je sais où ? Non ! Ça s'adresse à nous tous ici ! Tous autant qu'on est ici aujourd'hui on a le devoir, l'obligation d'inciter notre entourage au bien. Ce n'est pas une recommandation, ce n'est pas un conseil ou une bonne action de moindre importance, non, C'EST UN ORDRE ! Un ordre, et une menace de la part du Tout-Puissant !

Et il n'y a pas de secret, il n'y a pas de recette magique, si tout le monde, tous ceux qui composent la communauté ici n'y mettent pas

du leur, alors vous savez quoi ? Ni la police ni l'État, ni personne ne pourra strictement rien pour vous ! Si demain votre fils prend une balle perdue comme le frère Ibrahim, qu'Allah lui fasse miséricorde, quel frère exceptionnel il était, ou si votre fille se fait agresser, ou pire s'ils vont les fréquenter et passer leur temps avec ceux qui sont dans la perdition, il ne faudra pas venir se plaindre ! Par Allah, on n'a plus le droit de se plaindre ! Parce que ça fait trop longtemps qu'on ne dit rien, qu'on regarde et qu'on laisse faire ! En pensant que ça ne nous concerne pas ! Parce qu'en ne disant rien, on leur laisse un espace d'expression et de développement, et ils vendent leurs saletés, ils s'en félicitent, et comme ils voient que personne ne les blâme pour ça ils continuent !

Et je ne vous parle même pas d'aller faire cesser à vous seuls toute la corruption de la terre, non ! Je suis pas en train de vous reprocher tout le mal du monde ! Mais parfois, juste UNE parole, suffit ! Une parole à un jeune, une parole sincère, bienveillante, ferme, si chacun d'entre nous on s'y met et qu'on arrête de passer devant comme des lâches, déjà vous verrez, l'ambiance ne sera plus la même !

Il y a un jeune frère qui a grandi ici, dit-il en désignant Samir. Ce jeune il est venu me voir tout à l'heure. Il m'a proposé quelque chose. Il m'a dit : « Sheikh, soit on considère qu'on est comme des moines et qu'on doit rester reclus de la société, soit on accepte qu'on vit dans ces quartiers, que ces jeunes font partie des nôtres et donc, c'est à nous de leur faire le rappel ! » Et vous savez quoi ? Je suis d'accord avec lui ! Avec ce jeune frère qu'Allah le récompense, on a quelque



chose à vous proposer, pour ceux qui ont le temps, après la prière de rester un peu, il expliquera son idée incha Allah.

Je vais terminer la khotba avec ce verset de la sourate Ali 'Imran, à propos des croyants :

*« Vous étiez la meilleure communauté qui soit sortie pour les gens, vous ordonnez le bien, interdisez le mal et vous croyez en Allah »*

Montrez-vous dignes de cette parole, et levez-vous pour la *salât*, qu'Allah vous fasse miséricorde. »

Le sermon terminé, les fidèles se levèrent en bloc derrière l'imam pendant que le muezzin annonçait le début de la prière. Une fois la dernière salutation faite, la plupart des fidèles se dirigèrent vers la sortie, tandis qu'un groupement non négligeable resta en place pour écouter l'annonce attendue. Beaucoup restaient par curiosité, certains avec la ferme intention d'agir quelle que soit la proposition. Samir et Amin se levèrent près de l'imam et échangèrent quelques mots avec lui, avant de se tourner tous les trois vers le groupe de fidèles qui les entourait. Samir prit la parole.

« — *BarakAllahu fikoum*, merci à ceux qui sont restés. Ce que je vous propose aujourd'hui c'est une première action de présence sur un point de deal. On sait qu'on ne va pas arrêter le trafic en un jour, et encore moins les autres comportements et la mentalité dont sheikh a parlé tout à l'heure. Mais voilà l'idée, c'est vraiment de montrer qu'on laissera plus faire, qu'ils ne se croient pas tout permis ici. Si possible incha Allah, il faudra faire ça régulièrement.

Je veux juste insister sur un point important, continua Samir, on n'est pas là-bas pour une bataille d'ego, pour montrer qu'on est meilleur qu'eux, et pour les humilier gratuitement. On est tous en colère, moi-même j'étais proche d'Ibrahim, mais le but ce n'est pas d'aller là-bas insulter, frapper, ou montrer qu'on est les plus forts et se venger. Ceux qui veulent venir pour en découdre, restez ici c'est pas la peine. Sheikh Hâtim a prévu une prise de parole sur place si vous voulez y assister. L'idée c'est de faire acte de présence et perturber leur trafic, faire fuir les clients, dans le calme. On y va sans aucune arme, pas de couteau ou je ne sais quoi, je répète : on n'y va pas pour régler des comptes, c'est compris les frères ? »

Parmi ceux qui s'étaient attroupés autour de Samir, une partie s'éloignèrent du groupe après s'être informés, s'excusant de ne pas pouvoir participer dans l'immédiat, tandis qu'une bonne trentaine d'hommes acquiesça et accepta l'idée.

« — On va commencer par le point qui est devant la médiathèque Mandela, il y a un grand parking sur l'Intermarché d'à côté. Ceux qui sont à pied montez en voiture avec des frères, organisez-vous, dans dix minutes on décolle incha Allah. On va laisser les autres quitter la mosquée d'abord, ensuite je passe devant suivez-moi, je suis en Clio bleue. Bismillah. »

Le message était passé, et la petite foule très enthousiaste. Ceux qui étaient venus à vélo ou à pied trouvèrent des automobilistes, l'imam et Amin montèrent dans la Clio de Samir qui devait mener le cortège. Une fois la foule sortie du parking, la quinzaine de véhicules restants

prit la direction de la médiathèque. Dans la voiture, le cœur de Samir palpitait. Il n'arrivait toujours pas à croire que l'imam, assis à côté de lui, avait donné son feu vert et son soutien pour une opération menée presque à l'aveuglette. D'un autre côté, cet acte imprévu avait du bon, il comptait en grande partie sur l'effet de surprise pour que rien n'ait pu être préparé avant par les dealers, qui passaient jusqu'ici une journée comme une autre.

La médiathèque Nelson Mandela surplombait un petit square accessible à pied, en face duquel devait se garer la troupe de Samir. De l'autre côté, la voie de tramway rendait le square inaccessible aux voitures. Seuls deux scooters, montés par des hommes cagoulés aux lunettes de ski au milieu du printemps, guettaient la voie à sens unique qui bordait la route du tram. De l'autre côté, un rabatteur à l'entrée du square acheminait les clients vers la cave de l'immeuble où s'étaient installés les vendeurs. Ils fournissaient à leurs clients essentiellement de l'herbe, de la résine, mais quelques sachets de cocaïne faisaient également partie du stock.

A la vue du cortège de voitures contournant la médiathèque par la voie de tram, l'un des conducteurs du scooter croisa le regard d'Amin, assis à l'arrière. Méfiant, il démarra son deux-roues pour suivre quelques dizaines de mètres la colonne de véhicules qui prenait place sur le parking. En voyant le mouvement d'hommes qui sortaient des véhicules en direction du square, il fit immédiatement demi-tour et se mit à klaxonner. Il n'avait aucune idée de ce que ces gens venaient faire ici, mais dans le doute, autant prévenir.

Un premier « *A-kha !* » lancé par l'un des rabatteurs du square attira l'attention d'une autre bande postée près du point de deal, qui ne comprenait pas d'où venait le danger.

Aucun uniforme ou flic en civil ne semblait être dans les parages. Une horde de quelques dizaines d'hommes, parmi lesquels des barbus en djellaba comme des costumes ou des tenues de mécanicien, se dirigeait vers eux. Les dealers et guetteurs se mirent à l'abri dans le hall de l'immeuble, se pensant à l'abri derrière le digicode, espérant voir se dissiper la troupe, tandis que les deux scooters rôdaient autour, curieux de voir où ils se dirigeaient. Lorsque la trajectoire du groupement ne laissait plus aucun doute, l'un d'eux mit les gaz et confia à l'autre la mission d'observer ce qui allait suivre.

Quelques guetteurs qui s'étaient éloignés de l'entrée de l'immeuble observaient de loin la scène en feignant n'être que de simples passants. Les autres qui s'étaient barricadés à l'intérieur de l'immeuble lâchèrent un cri de surprise lorsqu'ils virent un des hommes entrer le digicode de l'immeuble et entrer dans le hall. La fuite désormais impossible, les trois dealers s'approchèrent des nouveaux venus feignant l'incompréhension.

« — Vous quatre, s'il vous plaît, sortez d'ici, c'est fini pour aujourd'hui, leur dit l'imam.

— Quoi ? mais qu'est-ce que vous racontez monsieur pourquoi on doit sortir ?

— Allez, fais pas semblant, tu as compris ! Lança l'un des hommes

présents. Yahya, homme imposant d'une quarantaine d'années en djellaba et claquettes jouait de son physique pour intimider l'un des vendeurs. Y'aura plus de clients pour aujourd'hui la boutique est fermée !

— De quoi ? Quels clients monsieur nous on est juste là avec des amis, on discute c'est quoi le problème ?

— Tu sais pourquoi on est là frerot, dit Samir sur un ton plus calme et assuré, montrant qu'il n'était pas dupe non plus. Allez, s'il te plaît, viens sors, on va faire une petite assemblée si tu veux rester, sinon rentre chez toi. C'est fini pour aujourd'hui. »

Les quelques guetteurs en dehors du bâtiment voyaient s'approcher d'eux quelques-uns des hommes et se mirent à l'abri en reculant sur le chemin de terre à la sortie du square en direction du parc, d'un pas lent, toujours curieux, ne sachant comment se positionner face à ces intrus d'un genre nouveau. Ils avaient déjà eu plusieurs fois affaire à la police et savaient quoi faire dans ces cas, mais pour ceux-là, c'était une première. L'effet de surprise était réussi, ils étaient pour l'instant désarmés. Ceux qui ne se contentaient pas d'observer de loin étaient tous retranchés dans le hall, refusant de sortir.

Quelques minutes de discussion plus tard, les négociations n'aboutissaient toujours pas. Plus les minutes filaient, plus les quatre dealers voyaient réduits leur espoir de voir partir les intrus. Les clients déjà présents, d'abord légèrement curieux, avaient petit à petit déserté. Ceux qui arrivaient étaient tout d'abord surpris par l'attroupement mais prenaient quand même la route de la cave, puis

faisaient discrètement demi-tour lorsqu'ils constataient que leurs fournisseurs étaient visiblement occupés.

A l'intérieur du hall, le ton montait progressivement entre les deux camps. Retranchés dans les escaliers, les dealers discutaient à reculons, esquivant les mains qui tentaient de les attraper pour les faire descendre de leur perchoir. Toujours sous l'effet de la surprise, ils n'étaient pas encore ouvertement agressifs et jouaient la carte du déni. Les questions fusaient de divers membres de l'attroupement accompagnant l'imam, Amin et Samir, ne laissant presque aucune chance de répondre aux vendeurs d'herbe désarmés.

« — On est juste là posé tranquille, avec des copains c'est quoi le problème ? Vous êtes de la police peut-être ?

— Il y a quoi dans ta sacoche ? Demanda Samir à l'un des charbonniers.

— Je sais que tu habites pas ici toi, qu'est-ce que tu fais à squatter dans cet immeuble ? Lui demandait Yahya sur un ton accusateur. »

Le cirque continuait et le brouhaha gagnait la cage d'escalier, lorsqu'une vieille dame habitant l'immeuble ouvrit la porte et prit parti en comprenant ce qu'il se passait.

« — C'est très bien faites-les partir ! Disait-elle. Toute la journée ils sont ici à vendre du shit ou je ne sais quoi ! Ils font du bruit jusqu'à pas d'heure et sont malpolis ! Sortez-les d'ici une bonne fois pour toutes !

— Quoi ? N'ait le leader des dealers, mais elle raconte n'importe quoi

elle ! Elle aime pas ma tête parce que je suis noir c'est tout ! Raciste !

— Ça marchera pas avec nous ça, laisse tomber, dit Samir.

— On est venu pour ça madame, répondit Yahya avec un grand sourire et l'air rassurant, alors qu'il tentait d'attraper un des dealers qui reculait le pas hésitant.

L'un des quatre finit par se faire attraper une manche. Plusieurs hommes le saisirent et lui hurlaient de se laisser faire tandis qu'ils le faisaient descendre. Le leader continuait de nier, à deux doigts de sombrer dans l'insulte.

— *Wallah* vous êtes des oufs ! lâchez-moi, lâchez-moi ! »

— Comment ça on est ouf ? Tu jures par Allah pour continuer à vendre ta came, et c'est nous les fous ? Il y a un problème dans ta logique ! Répondit Yahya dont le torse et les bras bien nourris ne laissaient que peu de chances au pauvre dealer. Ce dernier tentait de retirer son bras plutôt frêle, pris dans ses énormes mains.

— Parle pas avec moi toi ! Eh lâche-moi je te dis ! La vie de ma mère je vais te frapper ! »

Surplombant la scène, au volant de leurs scooters, les deux guetteurs aussi ravitailleurs devaient réagir.

« — Appelle La Crosse, dis-lui ce qu'il se passe.

— Pourquoi je l'appelle *wesh*, tu veux qu'il nous monte en l'air ? Laisse c'est bon ils vont partir...

— Ils vont partir ? T'es bête ou quoi ? Lui demanda son acolyte. Ça fait

quinze minutes ils sont là. On a perdu v'la les ien-cli, appelle-le je te dis.

— Pour faire quoi ? Vas-y c'est bon ça va leur passer, ils font les frères muz un moment et les ien-cli viendront plus tard c'est tout.

— Pff t'es une tapette, je vais l'appeler moi. »

L'un des deux hommes composa rapidement un numéro sur le clavier T9 du dumbphone, la réponse ne se fit pas attendre.

« — Ouais, il se passe quoi là ? Y'a Choco qui m'a envoyé un SMS vous êtes où ? Demanda la voix du dénommé La Crosse au téléphone.

— On est devant le four. Y'a une bande de barbus là ils sont venus mettre le zbeul ça fait fuir les ien-cli on fait quoi ?

— Comment ça on fait quoi ? Tu te bouges et tu les vires !

— Ils sont au moins trente, La Crosse, on peut pas les bastonner comme ça.

— Comment ça trente ??! »

La Crosse avait crié au téléphone, suscitant un mouvement de recul de la main de la part du guetteur masqué, qui souhaitait préserver son oreille.

« — Surveillance et tiens-moi au courant. »

Le responsable de la funeste boutique attendait de voir avant de se déplacer. Les deux guetteurs continuaient d'observer. Les assaillants avaient réussi à faire sortir leurs quatre complices du hall, qui



quittaient les lieux en vitesse, venant les rejoindre en hauteur.

Chaque minute de plus faisait perdre des centaines d'euros à La Crosse et ses sbires, qui se transformeraient rapidement en milliers, partis dans les poches de la concurrence. Quelques-uns des jeunes impliqués dans le trafic parmi ceux qui restaient suivirent néanmoins la troupe de l'imam, curieux de ce qui était pour eux un divertissement comme un autre.

L'excitation du groupe de fidèles attira une petite foule, faisant passer à une soixantaine de personnes l'attroupement autour de l'imam, qui félicitait ceux qui l'avaient accompagné. Cet acte spontané, qui leur avait donné une victoire apparemment rapide et sans équivoque les réjouissait. La troupe d'hommes qui n'avaient pour le moment aucune vision à long terme, ne savaient absolument pas dans quel engrenage ils venaient de mettre le doigt, mais la satisfaction d'avoir brisé le cycle habituel des réactions leur suffisait pour le moment comme victoire.

L'imam organisa les fidèles en cercle avant de prendre la parole.

« —Al hamdoulillah, commença l'imam. Louanges à Allah avant tout, qui a mis dans le cœur des croyants l'attrait pour le bien et un dégoût pour le mal. Aujourd'hui, grâce à votre aide, nous avons dispersé ces voyous. Je ne sais pas pour combien de temps, mais c'est déjà un geste fort ! Ils reviendront certainement dès qu'on sera parti, mais incha Allah on reviendra aussi, et on persévéra jusqu'à ce qu'ils comprennent qu'ils ne sont pas les bienvenus ici, et que devant nous, ces comportements ne passeront plus ! »

Une vague d'approbation parmi la foule, et un silence plus tard, l'imam reprit.

« — Mais maintenant, il faut que je vous parle d'autre chose, chers frères. Parce que je sais que certains parmi vous maintenant, pensent que ce genre d'actions est suffisant. Ils pensent que ça y est, on a fourni assez d'efforts, on a fait quelque chose d'extraordinaire qu'on n'aurait jamais osé faire et on va dormir sur ses lauriers comme on dit, c'est ça ? Donc avant que vous vous preniez pour des héros ou que vous pensiez en avoir terminé, je vais vous expliquer pourquoi on ,’a même pas commencé le vrai travail encore. Et pour ça, je vais vous parler de vos propres défauts. Un défaut qui sommeille quelque part en nous et qui nous rapproche de ces gens qu'on veut ramener dans le droit chemin !

La cupidité. Cet amour de l'argent, de ce monde. Cette peur du manque, qui pousse dès le plus jeune âge les parents à harceler leurs enfants pour qu'ils aient des bonnes notes à l'école ! Comme si la réussite dans cette vie était la seule et unique condition pour satisfaire Allah !

Je m'adresse à vous tous ! Et ne transformez pas mes propos. Oui il faut être sérieux bien sûr, oui il faut rechercher le savoir, et une subsistance correcte, évidemment ! Mais est-ce que c'est seulement ça l'objectif final ? Est-ce qu'un diplôme, de l'argent et une maison ça fait de vous quelqu'un qui a compris son rôle sur terre et qui adore correctement son Créateur ? Vous allez dire non, bien sûr ! Mais regardez au fond de vous-mêmes et soyez honnêtes ! C'est quoi

l'objectif de tout ça ? Avec quelle intention vous faites ces choses ?

L'intention, l'intention change tout ! Quels que soient les actes, si l'intention est mauvaise vous allez propager une part de *fassad* parce que vous gardez cette part de mauvaise intention en vous ! Faites attention, attention à faire craindre à vos enfants la pauvreté plus que le mal ! Parce que s'ils voient qu'ils ne peuvent pas finir ingénieur, médecin, ou à je ne sais quel poste avec un bon salaire, qu'est-ce qu'ils vont faire ? Eh bien ils feront ce que vous leur avez appris, et ils iront chercher l'argent là où ils le trouvent ! »

Il marqua un temps de pause et balaya l'assemblée pour s'assurer d'avoir toute l'attention nécessaire. Tout le monde écoutait, même ceux qui étaient restés en retrait et observaient de loin le spectacle relativement hors du commun.

« Comme ces jeunes-là qu'on vient de disperser. Et là je m'adresse à vous aussi là-bas, je sais que vous m'entendez. Que ce soit dans la drogue, dans les magouilles, les arnaques, ou bien toujours à gratter le moindre euro sans aucune honte, aucune dignité... comme si cet argent allait tout vous apporter, comme si accumuler des euros était la solution à tous vos problèmes. Est-ce que c'est ça qu'on veut pour notre *oummah* ? Est-ce qu'on en est arrivé à craindre pour les nôtres la moindre petite privation, plus que les plus grandes perversions ? Malheureusement oui, pour beaucoup d'entre nous ! »

Quelqu'un ici connaît ce jeune ? Demanda l'imam en montrant Samir. J'ai envie de vous parler de lui parce c'est un contre-exemple de cette mentalité catastrophique qui est devenue une norme aujourd'hui. Il

s'appelle Samir. Depuis tout petit je le connais, il n'a pas eu une famille facile, des difficultés financières, je sais qu'il a galéré. Et même s'il a fait des faux pas, jamais il n'est tombé dans cette spirale, où l'argent passe devant tout le reste ! Il a eu des mois compliqués, il a été tenté, il a fait des erreurs, c'est quelqu'un qui est comme vous ! Et il a vécu avec moins que le minimum pendant des années, sans jamais se plaindre à personne ! Jamais je ne l'ai entendu se victimiser, ou dire *oui mais c'est dur, oui mais j'arrive pas à me marier, oui mais il faut remplir le frigo, oui mais, oui mais...* et puis on sait comment ça finit ça ! Ça finit par des *oui mais tout le monde le fait, oui mais il faut des marques chères, un sac Gucci pour ma copine, oui mais il faut bien un écran géant, il faut de l'argent pour mettre à l'abri les parents, oui mais il faut bien montrer qu'on est bien sapé, qu'on part en vacances à Dubaï*, et au bout d'un moment on ne sait même plus ce qu'on veut et où on va. »

Samir regardait maintenant le sol avec insistance, gêné d'avoir été pris comme exemple devant autant de monde, alors qu'il se sentait très largement indigne du mérite qu'Abu Hâtim lui attribuait.

« Samir a une vie simple, et il n'en est pas mort ! Cette vie-là, elle ne doit plus vous faire peur, ni pour vous ni pour vos enfants ! Par Allah on sortira pas de notre situation tant qu'on n'aura pas compris ça. Vous allez tous vous ancrer ça dans la tête et dans le cœur. On n'est pas innocent de ce qui se passe autour de nous. Indirectement on a notre part de responsabilité. Vous devez craindre une subsistance illicite bien plus que les difficultés de la vie ! À vous, vos enfants, vos

familles, vos proches. Ça ne suffit pas de le dire avec la langue, il faut en être convaincu, il faut que tous les actes suivent de façon naturelle, c'est ça le *tawakkul* ! »

L'assemblée était silencieuse, et Samir n'était plus le seul à fixer le sol. Ceux parmi les présents qui étaient capables de sonder leur âme au-delà de la surface savaient qu'ils étaient concernés. Les mêmes abandonnèrent toute la fierté qu'ils avaient ressenti quelques minutes plus tôt et se retrouvèrent au banc des accusés au même titre que ceux qu'ils étaient venus chasser.

Cette prise de parole percutante, s'adressant aussi bien à ceux venus démanteler le point de deal qu'à ceux qui l'animaient, réunissait tous les auditeurs sur une base commune. Il ne s'agissait pas d'un simple prêche destiné à pourrir les délinquants, traçant une frontière entre « *eux* » les pécheurs et « *nous* » les bienfaisants. Cette fois, la majorité silencieuse était directement ciblée.

Une fois l'allocution de l'imam terminée, les fidèles réunis discutèrent de ce qu'ils avaient tiré de l'expérience. Quelques heures étaient déjà écoulées depuis leur arrivée, et l'activité du point de vente était totalement à l'arrêt. Les clients les plus fidèles avaient simplement décidé d'attendre la fin des perturbations, tandis que beaucoup d'autres allaient se faire servir quelques rues plus loin, chez le réseau concurrent.

L'heure de la prière médiane approchait. L'imam Hâtim avait délégué quelqu'un d'autre pour assurer l'imamat de la prière du 'asr, car il comptait rester ici. Une prière de trente personnes en plein square

n'allait certainement pas passer inaperçue pour le voisinage, mais après une rapide concertation, la majorité des hommes présents décidèrent quand même d'effectuer la salât sur place. Quelques-uns s'excusèrent et prirent congé du groupe.

Du haut d'un balcon, un riverain filmait à l'aide de son smartphone l'attroupement en train de se mettre en rang. D'autres yeux numériques avaient également enregistré la scène, depuis les chemins entourant le square ou la route qui le surplombait. Certains des guetteurs, jeunes, pour qui tout était un jeu, avaient filmé leur propre débandade jusqu'à la fin de la prière. Sur les réseaux sociaux locaux, des vidéos avaient déjà commencé à devenir virales, faisant chauffer la modeste salle serveur du centre technique municipal. Elles se répandraient bientôt dans tout le pays.

Le dénommé La Crosse, responsable  $n+1$  de la bande de jeunes qui tenait le point de vente à son compte avait eu plusieurs fois ses sbires au téléphone. Il avait tout d'abord préféré attendre, espérant une dispersion rapide des intrus en pensant que les clients reviendraient une fois tout le monde parti. Ses nerfs commencèrent à être éprouvés lorsqu'on lui envoya au bout de quelques heures des messages et photos montrant certains clients allant se réapprovisionner au point de vente d'à côté, chez une succursale du réseau de Nordine.

Alors que le soleil commençait à se coucher, et les fidèles à se disperser, il décida de se rendre en personne sur les lieux. Les trois quarts de son chiffre d'affaires de la journée s'étaient envolés, et plus les heures passaient, plus il réalisait qu'une grande partie était

irrécupérable.

L'imam était toujours sur les lieux alors que le soleil commençait à se coucher, accompagné de Samir, Amin, Yahya et quelques autres hommes en sa compagnie avec qui il conversait. Alors qu'ils songeaient eux aussi à quitter les lieux, La Crosse débarqua et s'approcha d'eux. Il était venu seul, voulant être le plus discret possible. Bob, lunettes de soleil et cache-cou relevé jusqu'au nez empêchaient de distinguer son visage. Mais Samir n'eût pas besoin de lui demander de décliner son identité pour comprendre que le dénommé La Crosse était le gérant du commerce qu'ils avaient joyeusement bousillé. Il s'approcha de lui prudemment, suivi d'Amin, Yahya et quelques-uns de ceux qui les accompagnaient. L'imam restait en retrait avec les autres mais gardait une oreille dans leur direction.

« — C'est qui le chef ici ? Demanda-t-il en s'approchant de la troupe.

— S'il faut un chef, on ne l'a pas encore choisi, dit Samir, on est venu comme ça, tu veux quelque chose ?

— Je vais pas rester longtemps donc écoutez bien. Vous êtes qui en fait ? Vous voulez quoi ?

— On peut savoir à qui on a à faire ? Demanda Yahya.

— On m'appelle La Crosse ici, répondit l'homme.

— Tes employés ne t'ont pas prévenu ? Dit Samir en prenant l'initiative de répondre à l'invité. On est personne juste des amis d'Ibrahim, des gens du quartier, on est venu empêcher les jeunes de

dealer, et montrer qu'on ne restera plus passif.

— Écoutez, je sais pas ce que vous espérez, je suis désolé pour votre ami là, Ibrahim, mais moi j'ai pas le temps pour vos histoires, OK ? Là vous m'avez fumé au moins la moitié de mon chiffre depuis tout à l'heure.

— Le chiffre de quel commerce au juste ? Fit semblant de ne pas comprendre Amin, en s'approchant l'air provocateur. Pas sûr que ce soit très licite.

— Vous êtes des croyants vous ? Depuis quand un croyant ça se mêle des affaires des autres ?

— Et depuis quand c'est les voyous qui enseignent la religion en l'adaptant à leurs envies ? Répondit Amin, qui n'était maintenant plus qu'à un mètre.

Samir lui attrapa le bras pour le retenir.

« — Eh, parle doucement OK, répondit La Crosse, je ne suis pas ton pote. Vous tous ici, on a vos têtes, et pour certains on a vos noms t'as capté ? Donc fais pas le malin avec moi.

— Tu n'as pas de leçons à nous donner, reprit Samir, vous avez tué Ibrahim et en plus maintenant vous venez nous enseigner ce qui est bien quand on perturbe ce business de mort ? On a pris nos responsabilités et on est venu condamner le mal que vous faites, c'est tout.

— Et t'as cru que tu allais sauver le monde en un après-midi avec tes



potes ? Demandait La Crosse à la fois agacé et ricanant, perdant peu à peu patience. J'ai appris pour Ibrahim, c'était un accident personne ne lui en voulait. Mais là vous avez mis les pieds dans des histoires qui vont vraiment vous attirer des soucis. Un conseil, restez dans votre mosquée à prier, faites votre vie comme vous avez l'habitude comme des moutons, tout doux tout mignons, et venez pas chercher les problèmes. Sinon le prochain, ça sera pas un accident je vous le dis.

— C'est une menace ? Demanda Yahya.

— Ouais c'est une menace, c'est bien tu comprends vite le gros. Maintenant recule, j'ai un Glock dans la sacoche, tu t'approches de moi je te descends, c'est clair ? »

Amin qui tentait de s'approcher encore s'arrêta, retenu par Samir qui avait déjà commencé à l'éloigner d'un bras. La discussion n'irait pas plus loin. La Crosse était venu seul, remonté mais relativement calme. Il s'était contenté de faire passer un message. Celui-ci transmis, il repartit en direction de son deux-roues garé plus loin. Il l'enfourcha en jetant un dernier regard de défiance en direction du groupe, avant de disparaître suivi de deux des scooters qui avaient passé l'après-midi à observer.

La venue de cet inconnu avait jeté un froid relatif dans la petite assemblée qui se dirigeait vers les voitures laissées sur le parking. Sans le dire à voix haute, la même pensée les avait tous traversés : Et s'il avait raison ? Ils n'étaient pas de taille à affronter des malfrats qui ne reculaient déjà pas devant le pouvoir en place pour préserver leur

business. Ces habitués de la transgression craignaient donc encore moins ceux qu'ils voyaient comme un troupeau de moutons blancs dociles, inoffensifs, habitués à ne jamais griller ne serait-ce qu'un feu rouge.

Amin prit conscience à cet instant à quel point ils étaient vulnérables. Les règles du jeu n'étaient pas les mêmes des deux côtés. Dans l'état actuel des choses, il savait qu'ils n'étaient pas en mesure de protéger leurs familles si jamais représailles il y avait de la part des dealers. Mais Samir, qui l'avait devancé et avait anticipé la suite à plus long terme, en était venu à la conclusion suivante : si personne ne faisait rien, les choses n'allaient qu'empirer.

« —Je sais pas ce que vous en pensez, moi j'ai pas l'intention de laisser tomber, dit Samir déterminé. On est face à un choix difficile mais dans tous les cas l'issue sera la même. On a attendu trop longtemps et ça ne va qu'empirer si on laisse tomber. La preuve était déjà là, depuis vingt ans on ne fait rien, et c'est de pire en pire.

— Comment tu comptes faire akhi ? Demanda l'un des frères qui les accompagnait. Je suis d'accord avec toi, mais il faut avouer qu'on n'est pas du tout préparé à ça. Ils sont armés, ils ont l'habitude de menacer, de tuer et de tabasser, c'est des voyous. Nous on va faire quoi, appeler la police ? Comme s'ils allaient nous défendre ! C'est nous qui allons finir en garde à vue et prendre des amendes en plus de leurs menaces !

— Samir a raison, poursuivit l'imam. Il ne faut pas être surpris de ce qu'on vient de voir. Il s'est passé exactement ce qui devait se passer.

La question n'est pas de savoir si on veut arrêter ou continuer.

— Comment tu vois les choses alors, sheikh ? C'est quand même risqué de continuer...

— Leur mal va se propager de plus en plus, reprit Abu Ayyub. Ça sert à rien d'avoir peur maintenant, ça y est ils sont déjà passés à la vitesse supérieure. Le seul choix qu'on a c'est de savoir si le Jour du Jugement on pourra prétendre avoir fait quelque chose pour l'empêcher ou bien on est resté à regarder.

— Moi je dis qu'il faut continuer, dit Yahya qui n'avait pas été impressionné par le numéro du chef de bande. Sheikh a raison, si on ne dit rien c'est comme si on les laissait continuer. Ça va être vengeance sur vengeance et ça va jamais finir, jusqu'à ce que toute la ville soit dirigée par des cartels comme au Mexique.

— Pour ceux qui veulent, on continue, reprit l'imam. Mais on ne va pas agir de façon précipitée. Il faut bien réfléchir, peut-être qu'on fera les choses différemment la prochaine fois, mais on trouvera une solution, *incha Allah*.

— Il faudrait savoir qui est ce type quand même, on connaît pas son nom ni son visage, on sait même pas qui c'est ni pour qui il travaille... dit l'un des fidèles encore présents.

— Ça, ça peut s'arranger, dit Amin à voix basse.

— Toi quand t'as ce regard... répondit Samir à voix basse à destination de son ami. »

— On en reparlera demain, *incha Allah* dit l'imam en mettant fin aux discussions. Pour ceux qui le peuvent il faut venir tôt, à *salât al fajr*, pour faciliter ceux qui travaillent en journée. »

La troupe restante se dispersa. L'imam rejoignit la mosquée pour diriger la prière du *maghrib*. Après avoir salué le groupe, les autres regagnèrent leur domicile.

L'opération qui avait plutôt bien commencé s'était terminée sur une note mitigée. Ceux dont ils avaient perturbé les affaires avaient clairement annoncé qu'ils n'en resteraient pas là. Ce qui était, après tout, prévisible. Les images du groupe de croyants chassant les dealers la fleur au fusil avaient déjà commencé à faire leur effet sur les réseaux sociaux, mais au-delà de l'effet de surprise, le problème restait entier. Ils n'avaient aucune organisation, aucune stratégie, aucun objectif précis et aucune idée de la façon dont ils allaient bien pouvoir atteindre leur but somme toute relativement flou : chasser les vendeurs de mort de leurs rues.

Malgré tout, l'imam Hâtim, Samir, Amin et quelques autres avaient conscience que le simple fait de faire acte de présence était déjà un point marqué. Si l'information se propageait, elle avait d'autant plus de chance d'être suivie d'une solidarité à plus large échelle. Le message de raz-le-bol qu'ils étaient venus envoyer marquait déjà à lui seul un tournant dans l'histoire des relations entre la population apeurée et passive de ce quartier, et les narcotrafiquants.

Samir roulait avec Amin en direction du logement qu'on leur avait prêté, il voulait en savoir plus sur l'allusion de son ami plus tôt. Amin

avait les yeux rivés sur l'écran du petit ordinateur portable qu'il avait sur les genoux, un sourire en coin, attisant davantage la curiosité de Samir.

« — Alors, qu'est ce qui peut s'arranger, dis moi ?

— Le frère a dit qu'on ne savait même pas contre qui on luttait, non ?  
Commença Amin, énigmatique.

— Je t'écoute...

— Ce type se fait appeler La Crosse. Son nom en fait c'est Mehdi Rafik, fils de Mounir Rafik et Djemila Hechmati. Il n'habite même pas ici mais dans le village à la sortie de la butte verte, 9 allée de la Grande Paroisse, 20270 Saint-Vit.

— Comment tu sais ça ?

— Il a laissé le Bluetooth de son téléphone activé. Comme aucun téléphone n'a reçu de patch de sécurité depuis la panne de Feekle, certaines failles sont toujours ouvertes et facilement exploitables. En plus le sien ne sera plus supporté par le constructeur dans deux mois quoi qu'il arrive, donc si Feekle ne se manifeste pas d'ici là son téléphone sera une passoire pour toujours.

— C'est ouf... c'est pour ça que tu me dis tout le temps de désactiver le Bluetooth ??

— En partie oui.

— Attends mais explique-moi, qu'est-ce que t'as trouvé pour avoir aussi rapidement son nom et son adresse ? T'as tout capté avec ta

tablette bizarre là ?

— J’ai utilisé une faille dans son Bluetooth qui crée une passerelle wifi avec laquelle j’ai pu transférer un max de données le temps qu’on parlait avec lui. On est tombé le bon jour, il a envoyé des documents d’identité à sa sœur il y a quelques jours par mail pour la location d’un appartement. Tout est resté dans le dossier des téléchargements. J’ai plein d’autres infos intéressantes, dont son répertoire, des conversations, avec quelques numéros qui ont l’air d’être à ses charbonneurs, et même sa déclaration d’imposition si ça t’intéresse.

— Ah vas-y dis moi, combien il paye ?

— Zéro, monsieur est sans emploi.

— Évidemment...

— Je ne sais pas si les frères auront encore la force après le cirque qu’il nous a fait, dit Samir, mais si tu pars, tu sais que tes compétences vont nous manquer...

— Il n’y a franchement rien d’extraordinaire. Il faut qu’on trouve quelqu’un à qui je peux transmettre quelques outils et les bonnes méthodes et il fera l’affaire.

— Il nous faut un frère de confiance surtout, c’est pas n’importe quoi.

— Je crois que j’ai une idée.

— Malek ?

— Non oublie, j’ai plus de nouvelles depuis un moment, je ne sais pas ce qu’il est devenu. Je pensais à quelqu’un d’autre. Il est jeune, mais

lui je lui fais confiance. »

## Chapitre 6

*« Il est des heures qu'on nous enlève par force, d'autres par surprise, d'autres coulent de nos mains. Or la plus honteuse perte est celle qui vient de négligence ; et, si tu y prends garde, la plus grande part de la vie se passe à mal faire, une grande à ne rien faire, le tout à faire autre chose que ce qu'on devrait. »*

*Lettres de Sénèque à Lucilius*

Fatiha avait été raccompagnée par sa belle-sœur à l'heure du coucher du soleil. Depuis la mort d'Ibrahim, son mari, elle et Noura restaient difficilement seules et préféraient passer leurs journées ensemble avec la mère d'Ibrahim. Elle trouvait également chez sa belle-famille un soutien pour son fils, héritier d'Ibrahim que sa grand-mère et sa tante aimaient plus que tout. Noura l'avait déposée au pied de l'immeuble avant de repartir en direction de chez



elle. Fatiha fit entrer la poussette dans le Hall en cherchant les clés de la boîte aux lettres dans son sac à main.

Le courrier avait été abondant ces derniers jours. L'administration tentait à sa manière de lui faire oublier le décès de son mari en l'assaillant de documents et de formulaires en tous genres. Mais cette fois-ci, la petite porte métallique grinçante de la boîte aux lettres ne cachait aucun courrier. A la place, trônait seule une enveloppe mauve froissée, mais bien épaisse. Elle l'ouvrit, et cacha sa bouche pour retenir un cri de stupeur en voyant le contenu : des liasses de billets verts et jaunes. Par centaines, ou plutôt par milliers, ces euros avaient été déposés là intentionnellement. Par qui ? Peu lui importait. Si l'espace d'un instant la vue d'autant d'argent fit disparaître les soucis financiers de son esprit, sa raison et sa droiture reprirent très vite le dessus. Cet argent était taché du sang d'Ibrahim. Peu importe qui l'avait déposé là et peu importe la compensation qu'il espérait offrir, elle refuserait de l'utiliser.

Reposant l'enveloppe dans sa boîte aux lettres, elle prit l'ascenseur en direction de son appartement, ne sachant pas comment, et à qui, annoncer cette nouvelle.

\*\*\*

La Crosse était braqué sur son smartphone depuis le début de la soirée. Comme beaucoup de monde ce soir, il faisait défiler le flux infini de vidéos, de commentaires choqués, hilares, en colère, ou heureux des événements de la journée.

Les «*moutons rebelles*», surnom donné par son milieu à la bande sortie de nulle part pour perturber son point de vente, faisait des émules. Les commentaires venaient de toutes les catégories de population, chacun tenant à donner son avis sur les événements pour mieux le faire rentrer dans son récit. Chacun y allait de son petit commentaire, sa petite opinion.

*«Mashallah des vrais bonhommes, passez chez moi dans le 78 leur mettre une raclée, on a les mêmes !»*

*«Miskin ils ont cru qu'ils allaient perturber le business avec un sitting ? Eh c'est la rue ici c'est pas la mairie, y'a pas de vote.»*

*«Ce phénomène inquiétant d'islamisation des quartiers devrait interpellier notre ministre ! Mais il est apparemment trop occupé à dissoudre des associations patriotes ! C'est honteux ! »*

*«Je trouve leur initiative courageuse mais pourquoi lier cela à la religion en faisant des prières publiques de cette façon ? La délinquance est un problème qui nous touche tous, et la question ne devrait pas être communautarisée.»*

En quelques heures, les vidéos des prieurs en rang dans le square, et celles les montrant en train de disperser guetteurs et charbonneurs avaient envahi les serveurs et les smartphones de tout le pays. Mais

La Crosse n'avait que faire des discussions et avis des uns et des autres. Sa priorité était que cela cesse immédiatement. Qu'il n'y ait pas de deuxième fois. La marchandise que ces intrus l'empêchaient d'écouler était achetée à crédit. Crédit qu'il devait rembourser rapidement avec les recettes qui risquaient d'être bien maigres si le problème persistait.

Fulminant de rage, il faillit presque par mégarde appuyer sur le mauvais bouton lorsqu'une fenêtre d'appel s'afficha sur l'écran de son téléphone. Il décrocha à contre-cœur à l'appel de son créancier, mais ne prit pas la parole en premier. Connaissant Malek, il s'attendait de toute façon à recevoir des remontrances avant les salutations.

« — Le C ?

— Ouais le M ?

— Dis moi, c'est chez toi les vidéos là qui tournent depuis tout à l'heure ?

— Ouais laisse tomber y'a une bande de mongols qui sont venus nous saouler aujourd'hui.

— Et les ventes comment ça se passe, t'as pu écouler un peu ?

— T'inquiète les plus gros ien-cli on peut les servir ailleurs. Les mecs qui se la jouent frère muz là, ça sert à rien ce qu'ils font là c'est que du buzz. On gère.

— Tant mieux, tant mieux. Parce que je rentre dans deux jours là, il

me faut du cash rapidement.

— Deux jours ? T'avais dit une semaine, gros !

— Ben écoute, maintenant c'est deux jours. J'ai des choses urgentes à régler.

— Deux jours c'est chaud mec...

— Tu m'as dit que tu gérais non ?

— Oui je gère mais... même deux jours en temps normal c'est serré quand même.

— Même si y'a pas tout, tu payes ce que t'as.

— Et ma marge ?

— Ta marge tu la feras plus tard avec le reste du stock. Quand je descends il me faut tout, t'as compris ?

— Ouais ok... ok.

— Vas-y bonne soirée je te laisse.

— Vas-y... »

La Crosse avait raccroché encore plus dépité qu'il avait décroché. Insultant son créancier de tous les noms, il pestait autant contre les événements que contre son impuissance à fermer le clapet de ce prétentieux. Malek était son fournisseur principal, et même si Mehdi, alias La Crosse était seul maître de son terrain, Malek avait le bras bien plus long dans le secteur, et pouvait le faire sauter quand il voulait.

Deux jours pour rassembler ce qu'il devait à Malek était impossible. Son seul espoir pour gagner du temps était de faire jouer une tierce personne pour la mettre entre lui et Malek.

\*\*\*

La nuit était déjà tombée sur la cité. Après avoir fait un petit détour, Kamal avait garé son bolide sur le parking du White 25, un bar à chicha du quartier des Planaïses dans lequel il venait souvent. Il avait financé avec Nordine l'ouverture de l'établissement, et connaissait bien le propriétaire. Il passa la porte et traversa les lieux en saluant quelques clients habitués pour rejoindre l'arrière-boutique. Il tomba nez à nez sur Ousmane, qui le salua chaleureusement.

« — Eh l'ancien ! Ça fait plaisir de te voir ici ! Comment ça va ? Bien ? »

Le teint pâle de Kamal était difficile à discerner à la lumière bleutée, mais Ousmane sentit que l'énergique quarantenaire qu'il connaissait n'avait pas le moral au plus haut. Il n'en dit toutefois rien, et enchaîna sur un traditionnel échange de nouvelles.

« — Et Nordine, comment il va ? Tu l'as vu récemment ? »

— Il va très bien ! Monsieur va bientôt entrer dans le club des darons,

il se marie !

— Ah Mashallah, Mashallah super c'est bien ça !

— Et toi, comment ça va, la famille ? Bien, ça se passe ?

— Je reviens du Sénégal là, c'est un peu chaud mais la famille va bien ouais. Ils sont un peu à l'écart de la ville et tout ça donc y'a pas trop de problèmes chez eux.

— Et sinon quoi de neuf au quartier ? La boutique tourne tout roule ?

— La boutique tourne bien tout va bien, mais t'as vu les bails avec les frère muz là sur les réseaux ?

— Comment ça les bails ? Il s'est passé quoi ?

— Y'a deux petits frères là qui se sont fait shooter et tout, et plein de gars de la mosquée des Planaises ont fait une descente sur le terrain à La Crosse. Ils ont passé tout l'après-midi sur place c'était chaud ! Tu les connais ? C'est Nordine qui les a envoyés ?

— On n'a envoyé personne nous. De quoi tu parles ?

— T'es pas au courant ? Ça parle que de ça depuis tout à l'heure !

— J'étais occupé, j'ai pas touché à mon phone depuis hier quasiment. C'est quoi les vidéos, montre ? »

Kamal entra à son tour dans la boucle d'actus chaudes et prenait connaissance des derniers éléments. On distinguait difficilement les visages sur les vidéos mais on y voyait clairement depuis un balcon un groupement hétérogène de djellabas, de costumes et de pantalons

d'ouvriers s'installer sur le square pendant qu'autour, certains jeunes présents avant leur arrivée prenaient la fuite, d'autres rôdaient autour du groupe, à pied ou en scooter.

Ousmane riait en re-visionnant les images. Il savait qui était le propriétaire du terrain, connaissait de vue Reda, et se disait que c'était bien fait pour eux.

« — C'est les mecs à Malek ça, c'est sûr. Dit Ousmane. Ils l'ont bien cherché, c'est eux qui ont tué Reda et l'autre jeune qui avait rien à voir en plus.

— Oui c'est des mecs à Malek je les reconnais. Mais ils ont du cran là les barbus, je ne sais pas d'où ils sortent. A mon avis ils ne savent pas dans quoi ils s'embarquent.

— Pour l'instant on ne sait même pas qui c'est... je suis comme toi frerot je découvre, dit Ousmane en rangeant le smartphone dans sa poche.

— On verra bien... Écoute Ousmane, j'étais venu te voir pour autre chose, ça concerne ma part dans la boutique.

— Ah tu veux ta recette maintenant ? Attends je vais te la chercher.

— Non, ne va rien chercher. Je vais pas la prendre aujourd'hui. Je me retire.

— Comment tu te retires ? T'es sérieux ?

— J'ai perdu ma mère là y'a quelques jours, *Allah yarhamha*. Et... »

Kamal n'eût pas le temps de finir sa phrase qu'Ousmane l'avait pris

dans ses bras par réflexe, lui coupant la parole et lui envoyant quelques tapes sur le dos. Kamal accueille positivement son geste, lui rendant la pareille.

« — Non je savais pas ! Wallah c'est dur, *wallah* courage à toi frérot, *wallah* t'as raison prends un peu de temps pour toi, va voir la famille et tout repose toi...

— C'est pas une pause Ousmane. Pour l'instant tu le dis à personne, j'en ai pas parlé à Nordine. Mais j'arrête tout. Les fafs, les *ke-tru*, tout le reste c'est fini m'envoie plus personne, je vais pas continuer, je peux plus.

— Ah ouais carrément... je comprends, en vrai. Mais pourquoi t'en as pas parlé à Nordine ?

— Il est dans ses trucs... les affaires ou les soirées tu sais... Et j'ai entendu qu'il y avait eu un talion pour Reda, moi j'arrête avec ces histoires *wallah*, tu me connais je suis pas une fillette, mais je connaissais un peu la famille à Ibrahim, et ma mère vraiment ça m'a fait réfléchir,...

— Nan t'as raison franchement, force à toi t'as grave raison frérot. *Inchallah* on se rangera tous un jour dans le dîn avec des enfants pieux, t'as vu. Mais du coup je fais quoi de ta part je la laisse à Nordine ?

— Pour l'instant tu la gardes en lieu sûr. Et tous les mois tu vas poser deux balles dans les deux boîtes aux lettres à l'adresse que je vais t'envoyer. Pour ce mois-ci c'est bon j'ai déjà posé. Le reste je te dirai



plus tard quoi faire avec.

— C'est l'adresse de qui ?

— La première c'est à la mère de Reda, et l'autre c'est la veuve d'Ibrahim. Prends deux-cents pour toi pour le service. Je peux te faire confiance ?

— Vas-y mon frérot je m'en occupe y'a pas de souci. *Wallah* t'es un gars bien. Tu vas où du coup, tu retournes à la capitale ?

— Pour l'instant je vais rester quelques jours au quartier, ma sœur va rentrer du bled demain, faut que je la voie un peu. Après, je vais mettre les voiles je pense.

— Ça marche mon reuf, prends soin de toi tiens-moi au jus.

— On se capte bientôt j'essaie de repasser avant de partir.

— Vas-y le sang, quand tu veux. »

A quelques dizaines de kilomètres de Toulon, dans une des rares petites villes du coin à abriter un salon de thé offrant du wifi public, Maxime tapotait sur le clavier de son ordinateur installé à l'arrière de sa voiture, à l'arrêt. Il avait laissé Samir et Amin après avoir passé une partie de la soirée avec eux, à faire le bilan de leur audacieuse opération de blocage. Il n'aurait pas refusé une bonne nuit de sommeil mais un message reçu tardivement alors qu'il faisait son check-up habituel lui fit comprendre que la nuit allait être courte. A cette heure-ci, personne n'utilisait le réseau du petit salon de thé, ce qui lui laissait profiter du maximum que pouvait offrir le pauvre

débit DSL, connecté à un routeur wifi obsolète avant son achat par le propriétaire de la boutique.

On avait fait venir Maxime ici car il était le plus proche du secteur pour répondre à une demande urgente. Il n'en connaissait pas encore la raison exacte mais le message venait de son futur beau-frère, Hassan. Après les habituelles précautions d'hygiène numérique pour se connecter au serveur d'annuaire interne de l'Arche, il récupéra le dernier numéro *Session* en date de son interlocuteur. Ceux-ci changeaient en permanence et la communication directe ne devait être privilégiée que si les autres moyens d'échanges asynchrones n'étaient pas adaptés à la situation.

Une fois le long identifiant récupéré, il vérifia que son propre identifiant était également à jour et saisit dans le champ de texte celui de Hassan. L'homme répondit aussitôt.

«—Salam. T'es réactif ça fait plaisir.

— Tu disais que c'était urgent, je suis là. Vas-y je t'écoute.

— C'est maintenant qu'il faut le faire sortir du pays. On a besoin de toi pour une partie de bonneteau, t'as le numéro gagnant.

— Super. Mais on fait sortir qui au juste, pour mettre autant de moyens ?

— Apparemment c'est un haut fonctionnaire. Il est coincé dans un hôpital et risque de se faire descendre dès qu'il sort. Les mutins veulent sa tête.

— Quoi, déjà ? Je pensais qu'on en avait encore pour des mois avant qu'ils se mettent à se tirer dans les pattes.

—Apparemment pour son cas à lui c'est particulier. Il ralentit beaucoup trop les opérations. Ses collègues ont essayé de le mettre au placard mais il est têtu et il a le bras long.

—Pas assez long visiblement, sinon il ne nous aurait pas appelés. Mais en quoi ça nous regarde leurs histoires ? Que ce soit Marianne ou les mutins, ce n'est pas notre affaire, non ?

— Il nous a rendu un grand service il paraît. Ne me demande pas quoi, j'en sais rien, écrivit Hassan. Et d'après ton père, et le mien, c'est pas un mauvais gars. Il a toujours prôné l'apaisement et il est intervenu pour mon père auprès des services tunisiens quand ils l'avaient retenu en cellule sans raison. Pour moi c'est un mec en cravate comme un autre... Mais peu importe, il faut y aller, on y va.

— Soit, comment ça se présente ? Il est surveillé ?

— Il s'est fait récupérer par une ambulance qui l'a emmené à l'hôpital en simulant une crise de foie. Il est censé ressortir demain, mais il pense qu'il ne passera pas la nuit. Un mec bizarre surveille le parking et il y en a un dans l'hôpital qui surveille probablement la chambre. Un interne en médecine qui est dans le coup.

— Les hommes en question c'est des mutins de l'armée ?

— De l'armée ou d'autre part, aucune idée, les putschistes se diffusent un peu partout. Mais on sait qu'ils ne sont que deux ce soir et c'est notre seule chance de l'exfiltrer. On assure trois tronçons jusqu'à

l'Espagne, moi d'abord, puis toi sur 90 kilomètres, puis Ilyes fera le plus gros jusqu'à la frontière espagnole. Une de ses connaissances le récupère là-bas pour l'emmener au Maroc.

— Ça marche, où est-ce que je t'attends ?

— Je t'ai envoyé les points GPS, laisse ta voiture, prends la Twingo de Redouane pas loin de ta position. Je l'ai prévenu. Je le récupère de l'hôpital, et au prochain segment de route il repart avec toi. Tu pourras y être quand ?

— Vu que vous m'avez laissé une Twingo, je serai là pour 2h du matin, pas avant.

—Ok c'est très bien, nous on va commencer alors. Garde cet ID pour la soirée on se contacte dessus.

—*Allah y'shel*, fais attention à toi bro.

—Amin, toi de même »

Maxime raccrocha et se précipita hors de son véhicule. La petite Twingo reconvertie en véhicule électrique par un entrepreneur ingénieux l'attendait à quelques rues d'ici. Le plan était relativement simple, et le trajet assez court. Il conduisait la Twingo jusqu'au point de rendez-vous avec Hassan, escortait le haut fonctionnaire qu'on lui aurait livré pendant une centaine de kilomètres, et revenait à son point de départ.

Une foule de questions se pressait dans son esprit et il n'appréciait pas spécialement l'idée de se mêler des affaires internes de l'État.

Rester informé en gardant ses distances lui semblait suffisant. Mais leurs supérieurs, en l'occurrence son père et celui d'Hassan avaient certainement de bonnes raisons. La confiance fit son travail d'apaisement et Maxime se mit rapidement en route, surveillant l'heure au volant de la Twingo. La voiturette n'était pas une bête de course mais Maxime la poussait au maximum de ce qu'elle pouvait donner.

A quelques centaines de kilomètres de là, Hassan et deux autres hommes avec lui, Mathieu et Taha, se préparaient à passer à l'action. Le scénario rudimentaire pour détourner l'attention du premier gardien posté dans la voiture avait été l'idée de Mathieu. Misant sur l'instinct tribal du mutin, l'idée était de simuler une agression d'un jeune blanc en détresse par une racaille de type maghrébin pour l'attirer loin du parking. Pendant ce temps Hassan devrait pouvoir entrer et sortir sans que sa plaque ne soit identifiée.

Mathieu et Taha se mirent au niveau du lampadaire en face de la pharmacie pour s'assurer d'être vus, et débutèrent leur numéro. A renfort de grands gestes, de cris et de coups légers, Taha attira comme prévu le regard de l'homme posté sur le parking, qui ouvrit la porte de son véhicule et en sortit quelques secondes après avoir constaté les couleurs de l'agresseur et de l'agressé. Taha fit ensuite mine de traîner Mathieu derrière la pharmacie. L'appât semblait fonctionner, l'homme les suivit, montrant qu'il avait mordu à l'hameçon. Il fut accueilli derrière la pharmacie par un coup et un sac sur la tête, avant d'avoir pu discerner le visage des deux hommes.

Hassan pendant ce temps, courait aussi vite qu'il le pouvait, tentant d'aspirer autant d'oxygène que sa cagoule le lui permettait. Il était entré par une porte de service, hors de question d'emprunter la porte principale, ni l'ascenseur. Son cardio et ses jambes solides lui permirent de prendre les marches des escaliers par groupes de trois. Une fois au deuxième étage, il s'assura que personne ne le suivait. L'endroit avait l'air désert. Il aperçut au bout du couloir le numéro de la chambre qui hébergeait l'homme à exfiltrer. Personne devant. Le mutin chargé de le surveiller devait probablement être un des internes de garde. Un interne qui n'en était pas vraiment un. Hassan entendit des bruits de pas et des voix en direction de la salle où les équipes de nuit prenaient leur café. Sa cagoule et sa blouse blanche lui assuraient quelques millisecondes de discrétion, mais elles seraient insuffisantes s'il tombait nez à nez avec un interne ou pire, le mauvais interne.

Il ouvrit la porte de la chambre le plus silencieusement possible et chercha le bon lit, qu'il trouva immédiatement.

« — Aaah ! Qui êtes vous ?

— Chhhhh ! Ordonna Hassan. C'est mon père qui m'envoie, on va vous faire sortir d'ici.

— Ouf, j'ai cru qu'ils étaient venus pour me tuer... Dieu merci...

— Ah, vous croyez en Dieu, vous ?

— C'est une expression... Enfin bon, allons-y.

— Vous pouvez marcher ?

— Marcher oui, mais pas courir. J'ai bientôt soixante-dix ans et une jambe droite bien fatiguée mon garçon.

— Montez sur le fauteuil roulant alors, ça ira plus vite. »

Hassan chargea l'homme sur la chaise et sortit après un rapide coup d'œil à droite et à gauche de la chambre, comme un piéton avant de traverser la route. Les couloirs étaient malheureusement très longs. Pour éviter que le bip de l'ascenseur attire l'attention des internes de garde ce soir, il devait prendre celui qui était à l'opposé du bâtiment. Il était déjà bien engagé dans le couloir lorsqu'il entendit derrière lui un : « *Hey ! Qu'est-ce que vous faites ?* »

Hassan jeta un rapide coup d'œil derrière lui avant de s'apercevoir que l'interne qui l'avait interpellé sortait une arme de sa blouse. Il était bien tombé sur le mauvais interne, et du premier coup. Hassan accéléra, oubliant la discrétion, et disparut dans l'angle d'un couloir dans l'espoir de gagner quelques secondes. Impossible de l'emprunter jusqu'au bout, ce serait faciliter la tâche à leur adversaire. Sa seule chance était d'attendre caché à l'angle et bondir sur l'interne qui courait pour le désarmer par surprise.

Au moment où celui-ci surgit, Hassan le plaqua au sol, faisant tomber l'arme de sa main. L'homme était agile et se dégagea rapidement, mais Hassan, qui avait l'avantage en termes de masse musculaire, le fit tomber à nouveau pendant que le haut fonctionnaire en profitait pour ramasser l'arme et retourner sur le siège. Après quelques échanges de coups, Hassan put projeter son adversaire à quelques pas et abandonna immédiatement la lutte. L'interne complice des mutins

qui était de garde, avait aussi une très bonne garde, un bon souffle. Il était presque aussitôt debout et avait hurlé quelque chose dans ce qui semblait être un talkie-walkie pour appeler de l'aide. Pas une seconde à perdre. Hassan profita des quelques mètres qu'il avait gagnés en propulsant l'homme au bout du couloir pour repartir en direction des escaliers où le paquet humain l'attendait. Tant pis pour l'ascenseur.

Alors qu'il voyait l'interne fou furieux toujours à ses trousses, Hassan eut une idée. « Descendez ! » Cria-t-il au fonctionnaire, avant de soulever la chaise roulante et de la faire tourner pour l'envoyer de toutes ses forces sur celui qui leur fonçait dessus. Le tir fit mouche. La chaise percuta l'homme de plein fouet et l'envoya sur le mur, leur faisant probablement gagner quelques dizaines de secondes.

Privé de chaise, Hassan qui ne pouvait se permettre d'attendre l'ascenseur souleva son colis humain comme une caisse sans prévenir, et se rua vers l'escalier dont il ouvrit la porte d'un coup d'épaule.

En arrivant sur le parking, Mathieu lui jeta les clés de la camionnette, avant de sauter sur le siège passager d'une Polo que conduisait Taha.

« Montez à l'avant et attachez-vous bien. Ordonna Hassan. »

Hassan démarra la camionnette en trombe avant que l'exfiltré eut le temps d'attacher sa ceinture, qu'il tentait péniblement de faire rentrer dans l'attache.

Les deux moteurs hurlant gagnèrent la sortie de la ville en quelques minutes, a priori sans être suivis. La Polo qui les accompagnait se



sépara de la camionnette de Hassan après quelques centaines de mètres.

Hassan s'engagea sur la nationale à une vitesse indécente pour un tel véhicule, appelant Maxime d'une main, conduisant de l'autre.

«— Akhi, on est là dans une heure, t'en es où ?

— Trente minutes

— Ok. »

Hassan conduisit la camionnette en dix minutes au premier point de rendez-vous censé brouiller les pistes. Un vieux hangar près d'un chantier où les utilitaires abondaient. Deux autres véhicules les attendaient. Il descendit aussi vite qu'il était monté du sien, profitant de la nuit noire pour faire l'échange. Deux autres conducteurs qui attendaient prirent le volant de la Venault blanche qu'avait amenée Hassan. Lui et le haut fonctionnaire se dirigèrent vers un autre véhicule, attendant que les autres repartent. Les deux premiers chauffeurs partirent avec 2 minutes d'écart dans des directions différentes, Hassan partit en dernier.

Le reste de la route pour rejoindre Maxime était plutôt calme. Difficile de savoir si on les suivait discrètement où s'ils avaient été suffisamment rapides pour surprendre leurs ennemis. Ou plutôt, les ennemis de l'exfiltré, eux n'ayant en vérité pour le moment rien de personnel contre ceux qu'ils avaient contrariés. Hassan conduisait toujours nerveusement, l'œil attiré presque comme un aimant par les rétroviseurs qu'il balayait tous les quarts de secondes. Ce numéro de

bonneteau était malgré tout, se disait Hassan, un bon exercice...

Le petit bois dans lequel attendaient Maxime et deux autres chauffeurs était désert. Il devait marcher cinq minutes à pied pour rejoindre les autres conducteurs. Aucun bruit de moteur ne perturbait le calme des champs qui entouraient les bois. Un autre véhicule aurait été rapidement repéré dans un décor aussi plat, la petite forêt n'étant dotée que de deux entrées goudronnées.

Maxime l'attendait comme prévu au point de rendez-vous, et après une très brève salutation, prit en charge le paquet humain qu'il fit asseoir sur le siège passager de sa Twingo électrique. Comme précédemment, trois véhicules sortirent des bois et prirent des directions différentes.

Une fois sur l'autoroute, le haut fonctionnaire lâcha un soupir de soulagement. Tout semblait calme à présent, il y avait peu de chances qu'on les ait suivis, il s'estimait sauvé. Maxime ne savait pas vraiment comment il devait considérer son passager. Comme un invité de haute importance ou un colis comme un autre ? Il avait depuis un moment déjà développé une sorte de mépris de classe inversé envers ceux dont les pieds ne foulaient jamais un trottoir, la file d'attente d'une boulangerie ou d'un bureau de poste, et utilisaient mille intermédiaires pour éviter de toucher le monde sale des petites gens de leurs précieux doigts. Cette caricature qu'il n'avait jamais eu l'occasion de déconstruire avait la vie dure, comme tout bon cliché.

Croiser un de ces énergumènes à l'air pompeux, qui plus est sur le siège passager d'une Twingo, essoufflé et hors de son élément naturel

à savoir un bureau en acajou, avait quelque chose de déroutant. C'était comme si le haut de l'édifice était en train de s'effriter, et qu'il en recevait déjà les débris, prémices d'un effondrement plus conséquent.

« — Vous m'avez tiré d'un sacré bournier... merci jeune homme.

— Ne me remerciez pas, répondit Maxime, je fais ce qu'on me demande. Jamais je me serai douté qu'on travaillerait avec des gens comme vous.

— Hm, qu'est-ce que vous reprochez aux *gens comme moi* ?, dit l'homme.

— Rien, rien, je n'ai pas l'habitude, c'est tout. »

Le vieil encravaté dévisagea Maxime, qu'il n'avait pas eu le temps de regarder dans la précipitation du transfert. La réponse sèche avait piqué sa curiosité. Maxime ne tournait pas le regard, faisant mine d'être concentré sur la route. Il pensait ne pas avoir à échanger davantage avec le colis humain dont le statut ne lui inspirait aucune sympathie ou confiance, lorsque ce dernier affirma en souriant d'un air complice :

« — Vous êtes le fils de Xavier. »

Maxime détourna le regard de la route une seconde sous l'effet de la surprise pour dévisager à son tour son passager. L'encravaté du monde parallèle avait fréquenté son père ? Comment était-ce seulement possible ? Le faciès de l'énarque soixantenaire qu'on aurait pu coller sur n'importe lequel de ses semblables ne lui évoquait

strictement rien.

« — Comment vous connaissez mon père ? Et comment vous me connaissez ?

— Tu n'as pratiquement pas changé de tête en vingt ans, et ta cicatrice à la tempe est toujours là on dirait.

— Comment vous savez ça ? Dit Maxime qui avait presque mal pris le commentaire sur son air visiblement toujours trop juvénile.

— C'est moi qui ait retiré le caillou qui s'était enfoncé dans ta tempe droite lorsque tu es tombé de ton vélo tête la première sur le gravier ! Tu n'avais pas plus de six ans.

— Vous êtes qui ? Je ne vous connais de nulle part. Depuis quand connaissez-vous mon père ?

— J'ai rencontré ton père avant que tu ne sois né ! Il venait me solliciter au centre municipal pour son association de quartier lorsqu'il fallait trouver une salle de prière, pour vos fêtes. Mais ça date des années 80. C'était une autre époque... J'étais employé à la mairie de Mauras avant de passer les concours pour la haute fonction.

— Je ne m'en souviens pas...

— Peu importe, tu lui remettras le bonjour de Bernard. Je ne risque pas de le revoir avant ma mort, au vu de la tournure des événements...

— Vous ne comptez pas revenir plus tard ? Demanda Maxime dont la

curiosité avait été piquée.

— Jamais je n'aurais cru un jour que je quitterais mon pays comme un fugitif... soupira Bernard. J'ai donné toute ma vie à cette nation, à cet État surtout, pour me faire traiter comme un vulgaire nuisible quand j'ai voulu faire mon devoir. Pas une once de reconnaissance, ni de respect. Rien. Cela donne à réfléchir sur ce que l'on vaut en tant que société, en tant que civilisation... À quoi bon bâtir autant, se vanter de tant de progrès, de sophistication technique, si c'est pour perdre la plus élémentaire des valeurs humaines... Non je ne reviendrai pas. Je dis adieu à la France avec ce voyage. Toi et tes collègues, vous êtes les derniers visages que je vois sur ce territoire. Je serai trop vieux ou déjà enterré pour revenir quand les choses auront changé. Si ce jour vient...

— Sans indiscretion, je peux savoir pourquoi ?

— J'ai une carrière de plus de trente ans dans l'administration générale des finances publiques. J'ai connu des périodes d'un ennui mortel comme des périodes de crises aiguës. Mais depuis quelques mois, ce qu'on vit est inédit. C'est au-delà de toutes les tempêtes que le pays ait connu depuis Napoléon. Le premier ! J'ai l'impression de me retrouver à bord d'un avion dont les commandes ne répondent plus, ou pire, qui s'activent toutes seules.

— Un genre de corruption ? Des complots contre l'État ?

— C'est à l'intérieur de l'appareil d'État. Ceux qui préparent un coup d'État justement. La rumeur ne tardera pas à se répandre de toute

façon, ce que je t'apprends n'a plus grand chose de secret. Je ne serais guère surpris s'ils la lançaient eux-mêmes pour prendre la température de la foule.

— Et de quoi il s'agit exactement, si ce n'est pas trop indiscret ?

— Oh ne t'en fais pas pour la discrétion, ça sera bientôt à la Une de tous les tabloïds. C'est une sale histoire. Ça commence par des noms qui disparaissent, des documents. Des traces d'intrusion. Puis ensuite l'argent. Des sommes de plus en plus conséquentes qui disparaissent dans les méandres de l'administration, et maintenant des armes. Dernière nouvelle en date, un quart des munitions et plusieurs canons censés être livrés à l'Ukraine n'est jamais arrivé, et on est incapable de savoir où il a terminé !

— La contrebande peut-être ?

— De la contrebande de canon Caesar ? Soyons sérieux ! Les collègues de la Défense font les sourds, et les autres ministères s'opacifient de plus en plus, du moins lorsque c'est moi qui les sollicite. J'ai toujours rejeté le terme de bureaucratie lorsqu'il s'agissait de qualifier les institutions de la République, mais cette lenteur et cette inconsistance des organes dont j'ai la responsabilité devient intenable. Sans même parler du ministère de l'Intérieur et ses nouvelles missions sans queue ni tête... On a essayé de me reléguer au rang de gratte-papier mais ma curiosité mal placée m'a attiré des ennuis.

— Vous les gênez lorsqu'ils essaient de frauder le fisc, ou c'est une histoire de lutte entre partis politiques ?

— Ma curiosité gênante sur la tenue des finances publiques ne peut pas tout justifier, j'en ai la certitude. Ce n'est pas une bête affaire de fraude fiscale, non, pas de cette ampleur. Et quand on tire les fils on trouve des directions. Toutes les pistes que j'ai convergent vers l'Est du pays, mais dès que j'essaye d'établir un contact, je me retrouve avec un trou noir. Des documents qui se perdent, des ordinateurs qui s'effacent, des secrétaires amnésiques, des adresses qui ne mènent nulle part... Je n'avais jamais vécu ça. En tout cas pas à ce point.

— Vous savez qui est derrière ça ?

— Non, je n'en sais rien. Mais j'ai reçu une proposition ambiguë il y a quelques mois de la part d'une société privée que j'ai refusée, et les problèmes ont commencé. Les poursuivre, c'est comme poursuivre un fantôme. La société censée être à l'origine de la prise de contact a nié avoir envoyé qui que ce soit, et l'homme qu'ils ont délégué pour venir me parler s'est volatilisé. J'ai bien une idée sur le courant de pensée et les affinités politiques de ceux qui les ont envoyés, mais il me fallait des noms et des visages, on ne combat pas une idéologie avec la loi, on ne peut cibler que des individus, ou des personnes morales à la rigueur.

— Vous pensez qu'ils préparent les prochaines élections ?

— On entretient pas un tel niveau d'opacité pour une simple élection. A ce stade de gestation du mouvement, le doute n'est plus permis. Il va y avoir un coup de force à un moment ou un autre, similaire à ce qu'on a vu en Allemagne l'année passée, en beaucoup plus grand. Et ça ce n'est plus de mon ressort.

— Mais le coup d'État chez les Allemands a été démantelé, n'est-ce pas ?

— Nous ne sommes pas des Allemands mon garçon. Pour le meilleur et pour le pire ! La Cinquième République ne tiendra pas. L'ossature de l'État se dérobe, son système nerveux approche la crise d'épilepsie. Une bonne partie de la haute fonction en est réduite à lancer directives et invectives sans avoir le moindre retour. L'État est en permanence à deux pas de faire défaut sur sa dette et la tension nous mène vers un avenir imprévisible. Nous sommes à bord d'un vaisseau qui vogue vers l'inconnu, avec un capitaine fantôme.

— Qu'est-ce qui est impacté, exactement ?

— Une bonne partie de la haute administration, des ministères et des organes les plus vitaux au fonctionnement de l'État. Bercy, le trente-six, et d'autres. Tout est devenu lent et trouble. Notre dernier espoir était que les mutins se déclarent eux-mêmes, qu'on puisse au moins savoir dans quel trou ils se cachent. Mais aujourd'hui, c'est moi qui pars me cacher dans un trou. Je ne peux plus faire confiance à personne. C'est de sédition dont il s'agit, et ça dépasse largement mon simple rôle de comptable.

— Vous me faites pourtant confiance pour vous conduire à bon port.

— Ça n'est pas de gaieté de cœur. Mais j'ai confiance en ton père, ça m'a suffi.

— Je vous avoue être surpris... qu'eux aussi vous aient fait confiance si facilement.



— Il y a certaines choses que tu ignores mon garçon, et c'est mieux ainsi. Nous avons convenu d'un cachet qui lui sera remis, et mon silence avec, je ne me mêlerai pas de vos affaires. Je ne sais pas si vous valez mieux que les mutins qui veulent ma tête, mais désormais ça m'est égal. Je serai trop loin pour entendre ces idiots me traiter d'islamo-gauchiste complaisant. J'ai assez donné à ce pays, que je ne reconnais plus. Faites-en ce que vous voudrez, je prends ma retraite. »

Maxime resta silencieux, mettant fin à la conversation. Il avait l'impression de savoir déjà presque tout ce que le vieux fonctionnaire lui avait dit. Ce qu'il n'avait pas appris par l'Arche, il l'avait déduit de lui-même. Le témoignage de Bernard avait au moins pour mérite de faire vivre les choses d'un autre point de vue, à Maxime.

La fin du voyage se fit sans mauvaises surprises. Le moment venu, Maxime enclencha le clignotant, sortit de l'autoroute pour rejoindre le lieu de rendez-vous où Ilyes allait prendre le relais. Avant de quitter Maxime, le vieil homme se tourna vers lui et lui tendit un objet de la taille d'un petit doigt.

« — Tiens, j'ai un dernier service à te demander. Balance ça sur internet, et si tu peux, donne-le à des gens qui sauront en faire bon usage, ça ira plus vite.

— Qu'est-ce que c'est ? Et qui pourrait en faire un bon usage ?

— Ce sont des preuves que le contrat qui lie la nation à ses représentants est rompu. Il y a assez de preuves pour ouvrir les yeux à ceux qui ont encore envie d'y voir clair. Fais en sorte que ça

atterrisse dans les mains de journalistes, députés, associations d'anti-corruption, élus ou peu importe qui, ceux qui sauront faire du bruit avec.

— Et qu'est-ce qui vous garantit que je vais le faire ? Demanda Maxime.

— Personne. Mais si ce n'est pas vous, ça sera quelqu'un d'autre. Dit le vieux bureaucrate en souriant. »

Maxime prit la clé USB en le remerciant. Après avoir salué le haut fonctionnaire, il remonta dans la Twingo et prit la route du retour.

## Chapitre 7

*« Il est difficile de faire entendre la fuite silencieuse des heures à un peuple qui parle à tue-tête »*

*Malek Bennabi*

Ni tristesse ni angoisse n'avaient perturbé le sommeil de Samir. La note d'inquiétude sur laquelle s'était finie la journée fut dissoute par les dernières prosternations du soir. La nuit étrangement paisible après tant d'agitation, lui donnait le sentiment qu'un voile invisible protégeait sa volonté de toute secousse ou doute. L'intimité de l'aube qui accompagnait la prière du matin renforça cette bulle de sérénité qui le suivit sur le chemin de la mosquée, où il allait rejoindre le reste des fidèles.

Le comité restreint typique de la prière de l'aube attendait assis l'appel à la prière de l'imam. Samir effectua quelques *raka3at* le visage encore frais de l'eau des ablutions, puis jeta un regard autour de lui. La prière du *fajr* avait réuni les mêmes hommes qui avaient répondu à son appel de la veille. Il reconnut notamment les visages d'Abdelhalim, aussi attaché à la mosquée que les piliers qui tenaient le toit, et Yahya, demi-géant plein d'énergie qui dépassait d'une bonne tête tout le reste du rang.

L'appel à la prière venait de finir lorsque Maxime prit place aux côtés de Samir, après l'avoir salué ainsi qu'Amin, sans perturber le silence qui précédait la prière. Une fois la prière en groupe terminée, les trois amis se dirigèrent en direction de l'imam d'un même pas.

La nuit avait été propice à la réflexion, et chacun était curieux de voir la façon dont les événements de la veille avaient affecté ses compagnons. Toute anxiété semblait avoir disparu de leur visage et leurs paroles. Malgré les menaces du lascar, aucun n'avait vu sa détermination touchée. Pour tous les hommes présents, qui constituaient sans le savoir le noyau d'un espoir inattendu et enfoui de beaucoup de leurs frères, la décision était prise de continuer.

De cette initiative balbutiante, ils avaient goûté à une chose nouvelle dont aucun d'entre eux n'avait soupçonné l'existence. Ce consensus renforça leur confiance mutuelle, et ils se mirent très vite à aborder les finalités et suites à donner à leur action d'hier. La sensation d'enfin relever la tête, et l'union qui les avait animés la veille avait dépassé toute peur des représailles. A ce stade, tous n'avaient qu'une envie : recommencer.

L'imam Abu Hâtim, Samir, Amin, Maxime, Yahya, Abdelhalim et quelques autres qui n'étaient pas encore partis étaient assis en cercle et prenaient la parole tour à tour.

Après quelques délibérations, Samir, qui multipliait les prises d'initiative, avait mis d'accord le groupe pour rendre davantage publique leur action. Ne pas garder la chose confidentielle était essentiel. Chaque groupe de dealers du quartier devait à présent

savoir qu'il serait potentiellement la cible d'un de leurs raids. Il fallait franchir un cap, inverser la tendance et forcer les marchands de mort à se cacher, leur faire comprendre qu'ils étaient indésirables.

« — Vous utilisez quoi ici depuis que Fritter et Instagram sont en panne ? Demanda Samir.

— Ici les jeunes utilisent beaucoup un truc qui s'appelle *Feeder* et *PixelFed*, répondit Yahya.

— Haha, et les moins jeunes ?

— Les moins jeunes sont revenus aux SMS en général, mais il y en a pas mal qui utilisent *PascalPlace*, même tout le monde en fait. Même moi quand je veux les horaires d'un restaurant ou un numéro je vais dessus, on trouve tout.

— Je ne connais pas du tout, demanda Samir. Les noms me disent vaguement quelque chose mais c'est quoi ?

— Je saurais pas te renseigner davantage, répondit Yahya. Moi à peine quelques jours après la panne on m'a dit va dessus j'y suis allé. Mais ils en parlent beaucoup à la radio et pendant un temps y'avait beaucoup de pubs sur les arrêts de bus.

— Mais c'est quoi exactement ? Nous on utilise autre chose. Tu sais d'où ça vient ? Il y a du monde dessus ?

— J'ai la quarantaine, moi, je ne me prends plus la tête avec ces trucs, reprit Yahya. J'ai pas le temps, je vais là où les gens vont pour leur parler et c'est tout.

— C’est des entreprises de la région qui ont monté ça en vitesse après la panne, expliqua Amin, qui avait suivi la redistribution des cartes après les événements de l’an dernier. Je t’en avais parlé vite fait une fois. Ça a pas trop pris en Île-de-France, mais ailleurs ça a bien marché.

— Ah oui c’est pratique, reprit l’imam. En tout cas si on veut trouver les jeunes de Toulançon c’est dessus qu’ils sont. Et même jusqu’à Gilemont et Frenois c’est répandu. Mon fils fait ses études là-bas et ils utilisent tous ça.

— D’accord, je vais l’installer alors. On peut acheter de la visibilité ou pas ?

— J’ai un ami qui a fait de la pub sur Feeder pour son resto qui a ouvert, ça a bien marché ! Dit Yassin, un jeune homme qui jusque-là écoutait sans avoir pris la parole.

— Parfait on va faire comme ça alors. »

Il avait été décidé que l’engouement sur les différents réseaux sociaux, en particulier le service de *micro-blogging* régional, allait être embrasé pour renforcer davantage le mouvement. La récidive était prévue pour le jour-même. Samir prendrait la parole publiquement face caméra pour revendiquer l’action au nom de tous ceux qui l’avaient accompagné, et annoncerait face à tous leur intention de continuer dans le même sens.

Par réflexe issu de son précédent combat, Amin avait tenté de convaincre Samir de renoncer aux plateformes en ligne pour

propager son appel. Sa réticence naturelle à toute action en plein jour et davantage sur les réseaux sociaux lui faisait craindre un dérapage incontrôlé du mouvement.

Par dessus tout, Amin craignait que l'acte de fraternisation balbutiant, encore fragile, soit brûlé par la lumière des projecteurs qu'étaient les réseaux sociaux et autres médias. Le groupe ne comprit pas sa réticence. Les médias sociaux étant pour eux des vecteurs d'information comme d'autres, l'appréhension d'Amin, pour qui toute apparition médiatique était potentiellement un piège, était difficilement compréhensible. Lui leur parlait de temps d'attention, d'infobésité, de sur-médiatisation inutile et de malveillance sur les plateformes en ligne, tandis que les autres ne voyaient que l'importance de faire porter leur voix en utilisant les moyens à leur disposition, quels qu'ils soient.

Amin se retrouva rapidement gêné et isolé, voyant qu'il leur parlait de sujets trop éloignés de leurs préoccupations immédiates, et des questions les plus importantes à leurs yeux.

Samir prit la parole pour mettre fin au débat, comprenant la réticence d'Amin et étant le seul à saisir là où il voulait en venir. Il put le rassurer là où les autres tentaient de répondre à des questions qu'ils ne comprenaient pas, tout en leur traduisant le point qu'il jugeait essentiel.

« — Ne te trompe pas de combat frerot, lui avait répondu Samir en s'adressant d'abord à son ami. Il y a un temps pour chaque chose, et une façon d'agir à chaque degré. C'est toi qui dis ça d'habitude non ?

On est ici pour chasser le *fassad* de nos rues, et il faut utiliser les moyens à notre disposition. On ne va pas lancer une mode débile ou faire les malins pour le plaisir. Les limites doivent être claires, ça ne sera qu'un canal de communication, on est d'accord ?

— Ah, parce que tu pensais qu'on allait *ze'ma* lancer une chaîne comme ils font certains, et rentrer dans la course aux vues et je ne sais pas quoi ? Dit Yahya en riant. Mais jamais de la vie mon frère on n'est pas des gamins !

— Il faut pas que ça devienne notre lieu de débat, reprit Samir.

— Rien ne remplace notre assemblée ici, il faut qu'on soit tous clairs là-dessus dès le départ. On ne poste rien sans se concerter avant, on ne raconte pas nos vies, on n'en profite pas pour se faire de la publicité, on ne fait que s'adresser au public, dit l'imam pour proposer un cadre à leur action en ligne. »

Cet embryon de doctrine concernant les médias sociaux fit l'unanimité et Amin acquiesça, se rangeant derrière la décision collective, étant confiant sur la lucidité de Samir qui avait visiblement bien cerné les risques.

Une sorte de fierté toucha le cœur d'Amin, qui entreprit immédiatement de l'écraser. Il ignorait s'il avait quelque mérite dans ce changement d'attitude de la part de son ami, mais une chose était sûre, le Samir en face de lui n'était pas dans le même état que le jour où il l'avait récupéré à moitié inconscient dans une ruelle presque deux ans auparavant. Samir savait ce qu'il voulait, où il allait, par où



il passerait, et par où il ne passerait pas. L'assemblée fut dissoute une fois les détails des préparatifs décidés, et la prochaine cible choisie.

\*\*\*

Maxime était rentré épuisé dans sa chambre d'hôtel, mais n'avait dormi que quelques heures. Il s'était écroulé sur son lit avec la ferme intention d'ouvrir la clé USB, confiée par le technocrate repentí des finances publiques, dès que son esprit serait capable de mettre bout à bout deux phrases. L'étrangeté de la mission accomplie cette nuit n'était dorénavant qu'une question secondaire au regard des informations qu'il pourrait y trouver. L'homme de papier lui avait fait comprendre qu'elle recelait de quoi mener à la rupture une nation déjà largement fragilisée par les turbulences de son temps.

La curiosité l'emportant sur le besoin de repos, il ne dormit que quelques heures. À peine levé, il avait saisi son ordinateur portable avant d'avoir fini d'émerger, lança une page de navigation internet et parcourut la liste des ordinateurs d'occasion en vente sur *leboncoin*. Hors de question de brancher cette clé sur sa machine personnelle. Si le micro-code de la clé était infecté par un virus inconnu, aucune mesure de sécurité n'aurait pu l'en protéger.

Il trouva un ordinateur portable dans un état lamentable à quelques

kilomètres de sa position, à moins de cent euros. Le vendeur, bien content de se débarrasser de l'appareil en ruines, était réactif. Le rendez-vous fut vite convenu, et en moins de deux heures, Maxime était déjà de retour avec l'épave en sa possession.

Il la démontra pour en retirer la carte wifi, le dinosaure qui servait de disque dur, et l'alluma précipitamment en y branchant la clé. Elle semblait ne contenir que des documents Word, quelques *PDF*, des mails et des feuilles de calcul. Les noms des documents étaient tous plus hallucinants les uns que les autres, le fonctionnaire les ayant nommés :

« *Contrat de vente illégal hôpital St-Etienne.docx* »

« *Archive mails corruption compagnie des eaux de Paris.zip* »

« *Accord de répartition illégale des marchés Veodia Agrolia.pdf* »

« *Échéancier livraisons munitions d'artillerie Ukraine.xlsx* »

« *Accords de répartition illégale de marché Feekle.zip* »

« *Commissions contrat autoroute A79.xlsx* »

« *Calendrier prévisionnel de remboursements des soins 2020 — 2030.xlsx* »

« *Archive accords vin espagnol.zip* »

« *Contrat de vente vaccins Texier.pdf* »

« *Archive mails corruption réseau Lambert.zip* »

Maxime ouvrit au hasard un des documents, qui concernait la

construction de l'autoroute A79. Il s'attendait à avoir davantage de précisions sur le coup d'État en préparation, mais découvrit en lisant le document qu'il s'agissait en fait d'une liste infinie de potentiels scandales à en faire basculer l'exécutif. Il avait sous les yeux les raisons pour lesquelles le haut fonctionnaire exfiltré n'avait plus confiance en son propre camp et avait préféré jeter l'éponge quant aux éventuels mutins.

Sans prendre le parti des putschistes, il apparut clair à Maxime que l'homme qu'il avait escorté surveillait depuis longtemps les agissements de la classe politique française et qu'il ne leur accordait aucune confiance. N'importe quel journal d'investigation aurait payé très cher pour avoir ces documents entre les mains. Maxime défila quelques pages du document et s'arrêta sur un tableau mentionnant les commissions touchées par les élus et représentants de l'État pour la construction d'un complexe autoroutier très controversé.

« 19K : Étienne Dermit »

« 15K : Farida Belatif »

« 22K : Frédéric Erboi »

« 55K : Jean-Pierre Sellier »

La présence du nom du ministre de l'Intérieur actuellement en poste n'étonna nullement Maxime. Il avait sous les yeux le prix auquel était vendue la chose publique française par ses gardiens. On aurait pu établir une cartographie du lobbying à l'œuvre dans le pays uniquement à partir du titre de chaque document. Un des fichiers

mentionnant le département dans lequel était la ville de Toulançon attira son attention.

« Cloud Feekle — Régions.pdf »

La lecture était tellement passionnante que Maxime faisait aisément abstraction du vocabulaire pompeux et jargon juridique du texte. Un compte-rendu de réunion abordant la répartition du marché suite à une nouvelle offre de Feekle précédait un appel d'offre visiblement inutile puisque tout était déjà négocié. Une procédure d'apparence que Maxime ne mit pas longtemps à comprendre. Le document était le scénario écrit à l'avance de la façon dont le marché du *cloud computing* du pays allait être vendu à Feekle, moyennant commissions. Tout le monde était arrosé. Préfets, conseillers régionaux, recteurs d'académie, sociétés de consulting informatique. Une liste de noms et de rendez-vous avec des responsables locaux était mentionnée en fin de document.

Maxime trouvait le langage de certains e-mails et documents particulièrement efficace pour masquer la nature des projets à l'œuvre. Pris indépendamment, le contenu et les formulations détournées de chaque mail ou document pouvaient laisser planer le doute sur la réalité des intentions des auteurs. Difficile de distinguer la simple procédure et l'assommante comptabilité des réelles finalités des comptes-rendus, mails et tableaux de calcul. Ce n'est qu'une fois mis bout à bout qu'on pouvait constater la vente aux enchères la plus rapide et la plus silencieuse de tout ce qui pouvait être vendu.

Droits de passages, commissions à n'en plus finir, répartitions de

marché truquées dans des masses de formules à rallonge et d'artifices bureaucratiques, des devis pour travaux jamais réalisés mais dont les subventions avaient été empochées, tout y était. Grâce au remarquable travail de tri et d'agencement du fonctionnaire qui avait remis la clé à Maxime, tout ce charabia devenait limpide.

Dans un contexte pareil, Maxime saisissait de façon plus directe la motivation des putschistes. Il n'avait aucun parti pris entre le clergé républicain, qui se gavait à en rendre jaloux l'ancien régime, et le nouvel ordre autoritaire que préparaient les putschistes. Son allégeance étant de toute façon déjà faite.

Mais ces documents permettaient de prendre la température et d'esquisser la façon dont la fracture du pays allait se matérialiser. Si lui avait ces informations sous les yeux, eux en savaient probablement davantage. Il ignorait comment ils comptaient s'en servir, mais ces documents constituaient ensemble une véritable bombe pour mettre à l'arrêt la Cinquième République. Maxime était petit à petit en train de colorer un tableau dont il n'avait que le titre et un vague croquis en tête.

Mais pourquoi lui avoir remis cette clé à lui ? Et dans quel but ? Pendant un temps, Maxime se demanda si dévoiler tous ces documents en public n'allait pas faciliter le travail des putschistes, en retournant contre le pouvoir central le peu d'opinion publique favorable qu'il lui restait. Se disant qu'il lui manquait de toute façon sans doute beaucoup d'éléments pour comprendre l'ensemble, il décida de s'en remettre aux siens, lorsqu'il leur aurait transmis les

documents. Il ne comptait de toute façon pas agir sans leur aval, et son père qui semblait connaître l'homme escorté depuis longtemps saurait sans doute mieux percer ses intentions et motivations.

\*\*\*

Pendant ce temps, L'imam Abu Hâtim, Samir, Abdelhalim, Yahya et une cinquantaine d'hommes se dirigeaient vers le second point de deal qu'ils avaient décidé de perturber. Amin ne les avait pas accompagnés, préférant profiter du samedi, jour sans école, pour partir à la recherche de celui dont il espérait faire son successeur auprès de Samir.

Le message de Samir sur les réseaux sociaux avait fait une percée extraordinaire en quelques heures, sans même forcer sur la monétisation. Après leur publication le matin sur la plateforme vidéo et de micro-blogging local, l'enthousiasme généré promettait une foule nombreuse et un effet encore plus retentissant.

« Salam alaykoum, moi c'est Samir, vous avez sûrement entendu parler de l'action d'hier qu'on a initiée avec quelques frères. Je vous fais un message pour inviter tous ceux qui le veulent à rejoindre l'association de la mosquée des Planaïses pour une action de lutte anti-drogue cet après-midi. En tant que musulman, on a un devoir qui

est de ne pas laisser nos proches faire n'importe quoi, et ne pas laisser le mal se répandre sans rien faire. Sheikh Hâtim hier nous a parlé de ce qu'il faut changer en nous, mais ça n'empêche pas de s'occuper aussi de ce qu'il y a autour de nous.

On va se rassembler tous ensemble pour dire stop, pour ne pas laisser la rue aux vendeurs de drogue et à ceux qui sèment le désordre, qui font des morts innocents et incitent les jeunes à courir après l'argent sale. Ces personnes, leur religion on se demande si c'est pas le culte du gangster. Il faut leur montrer que les croyants n'ont aucune sympathie pour cette adoration du crime, qu'on ne cautionne plus ça !  
»

L'appel étant explicitement destiné aux musulmans, il avait volontairement connoté son discours, comme convenu lors de la petite assemblée du matin. Ce parti pris risquait d'être incompris par la majorité silencieuse et non-religieuse qui les regardait, mais l'imam comme Samir en étaient convaincus, le problème auquel ils faisaient face n'était pas un simple problème de délinquance, mais la conséquence d'une inversion de valeurs qui ne pouvait être combattue qu'en y opposant d'autres valeurs. Conscients qu'ils étaient réunis pour un combat de valeurs, puiser leur légitimité dans autre chose que leur foi aurait été inutile. Faire face à des gens qui prospèrent sur la transgression assumée et le rejet de toute forme d'autorité nécessitait inévitablement d'extirper le débat des méandres du droit pénal et des manifestations « *neutres* ».

Ce fut un franc succès : Deux-cent-cinquante personnes se

rassemblèrent sur le square Lamartine. Les guetteurs, charbonneurs et autres ravitailleurs qui avaient entendu parler de l'incident de la veille déguerpirent ou se fondirent dans la foule à l'approche du groupe. L'effet de masse produisit des résultats inattendus, même pour Samir. Lui et ceux qui constituaient de facto le noyau du groupe furent pris d'un vertige en voyant le monde qu'ils allaient devoir gérer, craignant d'éventuels mauvais comportements et des initiatives non sollicitées qui terniraient l'image du groupe.

Ils construisirent une estrade de fortune à partir de bois issu de cagettes traînant aux abords du secteur, ce qui lui permit d'attirer l'attention et de canaliser la foule. Une fois sur son perchoir, Samir jeta un coup d'œil aux alentours et en profita pour observer la tour qui lui faisait face. Deux hommes cagoulés le fixaient depuis un balcon. Il nota dans un coin de sa mémoire l'étage et l'emplacement du balcon et dirigea son regard vers le public.

« *BarakAllahu fikoum* d'être venus si nombreux, dit Samir en criant. Il va bientôt nous falloir une sono pour qu'on puisse s'adresser à tout le monde ! »

Samir remercia les nouveaux venus et rappela le but de leur présence. L'imam Abu Hâtim prit ensuite la parole pour donner le même prêche que la veille, à un public bien plus conséquent. Contrairement au ton de la veille qui s'adressait à un public plutôt restreint, celui du jour était teinté d'un espoir bien moins timide. L'imam Hâtim lui-même n'en revenait pas, et reconnut en lui-même un enthousiasme qu'aucun des précédents prêches ne lui avaient



procuré. Il n'avait plus face à lui des regards d'enfants punis venus écouter quelques remontrances, mais une foule attentive qui transpirait la volonté de changement.

Ce fut le sourire aux lèvres qu'il laissa de nouveau la parole à Samir, qui avait acquis en l'espace de vingt-quatre heures une popularité que lui-même ne comprenait pas. Sans le savoir, ils avaient réveillé et étaient en train de devenir les catalyseurs d'un souffle inédit non seulement dans le quartier mais dans tout le pays.

*« Al hamdoulillah ! Vous voir tous réunis me donne énormément d'espoir les frères, vous n'imaginez même pas ! Vous avez porté votre voix jusqu'ici et ça veut dire beaucoup de choses ! Mais il faut que ça ne soit que le début. Je vous en supplie, il ne faut pas vous laisser bouffer par la routine et la dounia qui vous attend en rentrant chez vous. Si vous voulez que ça serve à quelque chose, il faudra de la persévérance ! »*

Le reste de l'après-midi fut dédié aux discussions entre connaissances qui ne s'étaient pas vues depuis longtemps, et rencontres enrichissantes suivies d'échanges de coordonnées. La première vague de départ rendit le rassemblement un peu plus confidentiel, et Samir eut lui aussi son lot de belles surprises. Alors qu'il était absorbé dans une conversation avec le cercle des initiateurs du mouvement, il fut interrompu par une voix familière et une main qui lui attrapa vigoureusement le bras.

*« — Salam alaykoum ! Le revenant ! Comment ça fait plaisir de te voir ici Samir ! »*

— Wa alaykoum salam Ibrahim ! Tu dates mon frère, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Comment ça qu'est-ce que je fais ici ? La même chose que toi, tu crois que j'ai pas vu ton message ?

— C'est gentil d'être venu vraiment ça fait chaud au cœur, dit Samir en s'adressant aux deux hommes qui accompagnaient Ibrahim. Alors tu deviens quoi ?

— Ben, rien de spécial hein, al hamdoulillah on vit tranquille, pépère. La petite femme, les petits enfants qui ont grandi, le boulot, et l'asso qui m'occupe pas mal. Et toi depuis le temps ?

— Boh moi... dit Samir en soupirant. Je suis monté à Paris pour les études, j'ai fait un an de droit et ensuite j'ai arrêté, et j'ai fait des boulots à droite à gauche tu connais.

— Ahahah, un an de droit et tout le reste de travers, comme dirait l'autre ?!

— Voilà, plus ou moins, répondit Samir en ricanant. Mais là ça va faire un an qu'on a monté une boîte avec Amin, on a lancé une appli pour des entreprises de livraison, vraiment, ça a bien marché.

— Ah ben tu m'étonnes depuis la panne mondiale là il doit y avoir du boulot dans l'informatique pour tout reconstruire ahaha ! Il est avec toi Amin ? Demanda Ibrahim.

— On est descendu ensemble mais aujourd'hui il devait voir quelqu'un, il est pas venu.

— Vous êtes descendus pour Ibrahim c'est ça ?

— Ah, tu as appris pour Ibrahim ?

— Oui j'ai appris avant-hier *Allah y rahmo*. Ça m'a fait remonter loiiin à l'époque où on jouait au synthétique de la rue Montbar avec la fratrie Belkacem et les autres du quartier, tu te souviens ?

— Pareil, ça fait bizarre, vraiment, répondit Samir. Tu es toujours près du centre-ville depuis que t'avais quitté le quartier ?

— Non j'ai déménagé un peu plus loin vers Saint-Bernard. Mais même là-bas on a des dingeries, tu sais. Il y a deux ans on a eu une histoire comme celle d'Ibrahim, mais c'était mon voisin.

— Ah bon ? Il lui est arrivé quoi ?

— Au début on savait pas, on nous a annoncé sa mort dans des histoires de règlements de comptes, on s'est dit c'est chelou, on le voyait pas dans des délires bizarres de drogue, tu vois. Après on a appris qu'en fait les mecs qui l'ont poursuivi en bagnole en remontant toute l'autoroute, ils se sont trompés de gars ! Ils l'ont fait rentrer dans le mur et ils lui ont tiré dessus pour l'achever sans vérifier qui c'était ! Wallah *3ajib* !

— *SubhanAllah...* j'en avais pas entendu parler.

— C'est passé dans les journaux et tout. Ils ont mis les messages de ceux qui l'ont tué, vraiment des abrutis, ils se vantaient de l'avoir poursuivi et de lui avoir mis une, deux, trois balles alors qu'ils se sont trompés de voiture, ils ont pas vérifié ni la plaque ni la tête du

conducteur.

— C'est grave... c'est pour ça que t'es venu du coup ?

— Ah ben oui avec mon cousin, quand on a vu qu'il était arrivé la même chose à Ibrahim, et en plus la vidéo de cheikh Hâtim là franchement on s'est dit c'est bon. C'est pas grand-chose, tu vois, on sait que ça va pas arrêter les histoires du jour au lendemain, mais tout ce qu'on peut faire wallah faut le faire, c'est bon maintenant on peut pas rester juste comme ça à vivre dans notre coin maison, boulot, maison, boulot et attendre la prochaine catastrophe.

— Tu as tout dit frérot, appuya Samir.

— Je vais pas tarder à y aller là, je bosse de nuit. Vous avez prévu quoi pour la suite avec les frères ?

— Pour l'instant on sait pas encore, mais vu comment c'est parti je te cache pas que j'ai plein d'idées.

— Tu m'en parleras alors. Je te laisse mon numéro, si y'a besoin de quoi que ce soit, n'importe quoi même porter des cartons ou ce que tu veux, tu m'appelles d'accord ?

— *BarakAllahu fik*, j'y penserai !

— Tu ne m'oublies pas, hein ? Masha Allah on est dans une bonne lancée, là, faut pas s'arrêter ! Je suis un peu pris avec les enfants et le travail, mais vraiment n'hésite pas. »

Samir salua son ancien ami, et le regarda s'éloigner en souriant. L'ambiance de la place ressemblait presque à une sortie de la prière

de *l'Aïd*, avec un contexte légèrement différent. Une atmosphère pleine d'une volonté presque palpable. Le second rassemblement était un succès, et cette fois, aucun gérant du trafic ne s'était montré pour les menacer.

Ne sachant comment interpréter ce silence de leurs adversaires, Samir se contenta de profiter de la vue que lui offraient ceux en qui plus personne n'avait d'espoir. Ce qu'il avait vu l'avait réjoui, et il se réjouissait encore davantage de ce sentiment secret de voir s'écrire une nouvelle page de l'Histoire. Personne ne pouvait voir ce qu'il voyait, mais là où beaucoup ne distinguaient rien d'autre qu'un amas d'individus au destin futile, lui voyait des âmes d'un genre nouveau, et une terre fertile.

Samir ressentait sans se l'expliquer, que les hommes aujourd'hui rassemblés n'étaient pas simplement venus chasser quelques dealers. L'angle de vue bien plus large que l'imam Hâtim avait utilisé, avait établi un lien puissant entre les récents drames et des problèmes fondamentaux qu'il fallait déterriner. Ces pactes collectifs silencieux, faits d'ignorance, de paresse, d'oisiveté, de cupidité et de lâcheté que beaucoup semblaient vouloir aujourd'hui renier.

Vu de l'extérieur, cette banlieue sortie de terre après la seconde moitié du vingtième siècle n'était qu'une cage à ciel ouvert peuplée d'animaux sociaux aux aspirations aussi basses que leurs préoccupations quotidiennes : un toit, de la nourriture, des femmes, et quelques envies d'évasion toutes absorbées par l'écrasante puissance du marché moderne. Mais ce que Samir voyait devant lui

ne ressemblait plus à cette description dont il avait un vague souvenir issu de ses cours de sociologie du lycée.

Les hommes qui lui faisaient face n'étaient pas venus pour leur pouvoir d'achat et leur confort individuel, ni pour protester contre une quelconque oppression venue d'en haut. Pas d'esclaves venus demander qu'on mette un peu d'huile sur leurs chaînes, ni un bétail passif qui vivait au gré des politiques économiques en faveur des *défavorisés*. Samir entendait un murmure imperceptible traverser cette foule. Il sentait même mieux que l'imam l'ambition qui animait ces frères dans la foi, qui avaient répondu à son appel : *Nous voulons changer ce qu'il y a en nous, et nous acceptons les sacrifices nécessaires.*

De cette masse atomisée, déracinée, cette écume de l'histoire, émergeait quelque chose qui rompait avec le sommeil et l'attentisme des décennies passées. Comme un mort qui reprenait vie, encore hébété par le coma qui avait engourdi ses membres, cette assemblée était comme un spasme qui parcourait sa communauté bien aimée. Agitation encore trop confuse pour être assimilée à un mouvement ferme, mais rompant sans aucun doute avec l'immobilisme et les ténèbres des querelles futiles qui avaient obscurci l'horizon.



## Chapitre 8

*« La force motrice de l'accélération est également alimentée par une promesse culturelle forte : dans la société moderne séculaire, l'accélération sert d'équivalent fonctionnel à la promesse (religieuse) de vie éternelle. »*

*Aliénation et accélération - Hartmut Rosa*

A quelques kilomètres d'ici, dans l'appartement qui leur avait été prêté à Samir et lui, Amin préparait l'arsenal numérique qu'il allait devoir léguer à celui qui prendrait sa relève. Bien décidé à partir, il restait cependant déterminé à ne pas priver Samir de ses précieux outils qui leur permettraient de connaître plus en profondeur ceux qu'ils allaient devoir combattre. L'information était pour lui le véritable nerf de la guerre.

Conformément à son caractère paranoïaque lorsqu'il s'agissait de sa collection de jouets numériques, il travaillait volets fermés, disjoncteur coupé, pour être sûr qu'aucune suite de caractères qui



s'afficherait sur son écran ne puisse être saisie par un éventuel équipement malveillant. L'appartement n'étant pas le sien, il ignorait les éventuels ennemis et imprudences des locataires habituels.

Il n'avait que très peu de temps pour mettre en ordre un bazar dans lequel il avait toujours été le seul à devoir s'y retrouver. Entre les *exploits* dédiés aux mobiles, ceux aux serveurs, les codes sources mélangés avec les exécutables, les scripts non-commentés qui produisaient des erreurs dont il fallait parfois tenir compte et parfois non, des innombrables notes *.txt* aux noms aussi obscurs qu'humoristiques, la tâche n'allait pas être réglée en cinq minutes. Le moment venu de compiler le tout en une archive unique, il hésita un instant en regardant le dossier nommé ayn-jalut, avant de se rappeler la promesse qu'il avait faite au professeur.

Le travail fini, il rouvrit les rideaux, ralluma le compteur, et quitta l'appartement en direction de la résidence étudiante en bus. Pas de voiture disponible. Son premier chauffeur, Samir, était occupé à démanteler un point de deal, et le second, Maxime, ne répondait plus à ses messages depuis la veille.

Descendu du bus, il fit quelques pas pour aller effectuer la prière du *maghrib* dans la petite salle de prière du foyer africain près de la résidence, et se remit en route. Quelques minutes séparaient le foyer de la résidence étudiante. Son cousin n'allait pas tarder à rentrer de l'université, il l'attendit sur un banc, avec un livre des éditions *Haniffiya* dans une main, et une pomme dans l'autre.

Il venait de jeter son trognon dans la poubelle à côté du banc lorsqu'il

vit son jeune cousin aux cheveux frisés passer le portail. Ce dernier qui l'avait reconnu et qui n'était pas surpris de sa visite se dirigea vers lui, en sortant les clés de la résidence.

« — Salam alaykoum, Souleymane, dit Amin en tendant une main à son cousin.

— Wa alaykoum salam, ça fait bizarre de te voir ici, les autres galèrent pour t'avoir à ce qu'on m'a dit !

— Quels autres ? Demanda Amin.

— Les oncles, les tatas... même ta maman.

— J'irai voir mes parents demain incha Allah. Désolé c'est un peu compliqué en ce moment pour moi. »

Une fois montés, ils s'installèrent devant le bureau de Souleymane, qui débarrassa rapidement divers emballages et bricoles inutiles qui y traînaient. Amin tira le rideau et jeta un œil au mobilier et objets qui les entouraient. Il fut satisfait de voir que son cousin avait les mêmes habitudes austères que lui. Aucun objet à hauteur d'écran posté derrière le bureau, des murs totalement nus, très peu de mobilier.

« — Bon, commença Souleymane, tu m'as pas mal fait rêver avec tes messages de film d'action là, qu'est-ce que tu as pour moi ?

— C'est fini l'époque où on se faisait des histoires et des scénarios, cette fois c'est une vraie mission que je t'amène.

— Si j'ai bien compris je dois le faire tout seul, même si j'ai pas encore

compris quoi...

— Oui. J'ai pas mal de choses à te montrer, je vais t'expliquer ce dont Samir aura besoin, ensuite je dois partir.

— Partir... genre comment ?

— Partir du genre je risque de ne plus être joignable pendant au moins quelques années

— Tu as l'intention de prévenir tes parents ?

— Non je peux pas... ils vont poser trop de questions et puis, ils ne comprendraient pas. J'ai fait un message vidéo qu'il faudra leur remettre quand tu les verras, mais attends que je sois parti

— Tu sais que tu vas leur faire du mal...

— Ça fait longtemps que j'ai passé cette étape et que je vis avec, Souleymane. Savoir que ma mère dort mal à cause de moi me pèse tous les jours, mais au stade où j'en suis de toute façon je n'ai pas d'autres choses à faire, c'est la seule solution. Je ne leur servirai à rien ici, beaucoup de choses vont changer et je serai plus utile là où je vais.

— Je m'en doutais déjà de toute façon, vu tes messages... Bon allons-y, explique-moi le projet.

— Ok, *Bismillah*. Depuis la mort d'Ibrahim, tout est allé très vite. Avec Samir et quelques frères de la mosquée on s'est lancé dans une chasse aux dealers.

— Vous essayez de retrouver ceux qui l'ont tué ?

— Non c'est plus que ça, on.. enfin ils ont décidé d'en finir avec eux et de ne plus leur laisser le terrain. Il va falloir les traquer, savoir qui travaille pour qui, identifier les rivaux et ramasser tout ce que tu peux pour que les frères avancent pas dans le noir et sachent où et quand frapper. Tu n'as pas vu les annonces de Samir sur les réseaux ?

— J'ai une tête à aller sur les réseaux ? Demanda Souleymane l'air moqueur.

— Vu que t'as presque la mienne à part les cheveux... non, ahaha. Mais il va falloir t'y mettre au moins pour cette affaire. Je sais, c'est pas agréable mais crois-moi c'est bien moins pire qu'avant depuis la panne de Logaith.

— Comment cet instrument de torture qu'est Instagram pourrait exister en moins pire ?

— Toutes les plateformes tournent sur le protocole ActivityPub maintenant, donc tu peux *dev* tes propres clients qui re-balancent ce que tu veux dans des flux RSS et t'as plus qu'à filtrer ensuite. Je ne sais pas qui dirige votre région mais ils sont efficaces !

— Trop bien ! S'exclama Souleymane qui devait être parmi les rares personnes à quelques kilomètres à la ronde à avoir compris la phrase du début à la fin.

— Je t'ai laissé tout ce qu'il faut dans la clé. Je te conseille d'aller aux toilettes maintenant parce qu'on va pas s'arrêter avant minuit minimum. T'as prié le *icha* ?

— Pas encore, tu penses qu'on en a pour combien de temps ?

— Au moins six heures, dit Amin en regardant sa montre. On prie le icha et on s’y met ?

— *Bismillah* »

Souleymane effectua ce qu’il pensait à juste titre être sa dernière prière avec son cousin avant longtemps, et tous deux se mirent à l’œuvre.

Amin n’était pas sarcastique lorsqu’il avait parlé de tout faire sans pause jusqu’à minuit. Ce qu’il présentait à son cousin requérait une concentration maximale et ininterrompue, d’autant plus qu’il ignorait le temps qu’il lui restait à passer dans sa ville natale. Heureusement pour tous deux, Souleymane apprenait vite, et bien. Les heures défilaient sans qu’ils ne les voient passer. Amin ouvrait les dossiers, faisait défiler les scripts, exécutait quelques programmes en guise de démonstration, sous les hochements de tête et les questions précises et concises de son cousin qui avait déjà accepté la mission et prenait à cœur son nouveau rôle. Souleymane se levait régulièrement pour s’étirer et chasser l’engourdissement qui s’emparait de ses membres, tout en continuant d’être pleinement attentif. Amin faisait les cent pas dans le studio en donnant des conseils et des instructions lorsqu’il laissait le clavier à son cousin. Éclairés par les seules lumières de l’écran et d’une petite lampe de bureau, ils ne virent pas la nuit s’approfondir.

« — Maintenant il faut que je te montre ça, au cas où. Dit Amin en sortant un sachet en plastique de son sac à dos, contenant quelques puces toutes similaires.

- Des cartes wifi ? Pourquoi faire ?
- Ça c'est au cas où tu te fais griller des adresses MAC.
- Je la changeais tout le temps de toute façon, pas de risque, non ?
- On ne sait jamais, un oubli peut arriver. Et si c'est le cas, tu crames la carte wifi et t'en prends une autre.
- Hm.. pas sûr que ça rentre dans mon laptop ce format.
- Pour tout ce qui concerne cette mission, tu bosses pas avec ton pc perso. Je vais te laisser ce PC portable là.
- J'espère qu'il y a du HDMI pour la brancher sur un écran externe... travailler sur du douze pouces ne m'emballe pas trop.
- Oui je t'ai mis un adaptateur HDMI avec, et tu peux brancher un clavier USB, mais fais gaffe.
- Encore heureux, il manquerait plus que je doive taper tes one-liner de la mort sur ce mini clavier... commenta Souleymane.
- C'est un modèle répandu et assez facile à démonter, continua Amin. T'auras des pièces détachées pour pas grand-chose si ça casse, et les cartes wifi que je te laisse sont compatibles avec.
- D'accord. Et pour les contacts, rappelle-moi c'est qui déjà ?
- Toi tu n'auras à contacter personne d'autre que Samir normalement. Et tu ne rends de comptes qu'à Samir et uniquement Samir, OK ? S'il y a un souci avec Samir, va voir Abu Ayoub de la mosquée des Planaïses, et Samir te dira à quels autres frères tu peux

faire confiance par la suite s'il y a besoin de renfort technique. Il te contactera avec les identifiants que je t'ai montrés sur la messagerie *Briar* ou *Oxen*, rien d'autre. Pas de contact de visu, si vous vous voyez à la mosquée c'est un salam et c'est tout, personne doit pouvoir t'identifier, j'imagine que tu t'en doutes...Ta première mission c'est de récupérer toutes les informations que tu peux sur ceux qui sont impliqués dans le deal aux Planaïses. Qui commande, qui livre, qui charbonne. Prends le temps qu'il faut mais le but c'est de savoir qui fait quoi pour mettre la pression sur les bonnes personnes après.

— OK, ça marche. Dit Souleymane en encaissant les instructions. »

Leur session de travail fut ponctuée de petites pauses hors-sujet. Amin prenait le temps de discuter avec son cousin avant de lui dire au revoir. C'est avec un pincement au cœur qu'il lui serra la main au moment de son départ. Samir vint récupérer Amin en voiture quelques rues plus loin, pour mettre un maximum de distance entre lui et la résidence de Souleymane.

Une fois retournés à l'appartement prêté par Mohammed, les deux amis en profitèrent pour échanger les dernières nouvelles, aucun des deux ne pensait à aller se coucher dans l'immédiat. Samir racontait leur succès et les quelques rencontres qu'il avait faites, pendant qu'Amin lui expliquait comment il devrait communiquer avec Souleymane après son départ.

« — Je vais me faire un thé, t'en veux un ? Demanda Amin à Samir.

— Je préfère un café, y'en a ? *BarakAllahu fik* »

Pendant qu'Amin se dirigeait vers la cuisine pour remplir le chauffe-eau électrique, et mettre en route la cafetière, Samir entama le visionnage d'une vidéo sur son téléphone. Amin ne distinguait rien du son qui émanait de l'appareil jusqu'à ce qu'il revint avec les deux tasses près de la table du salon. Il crut tout d'abord reconnaître la voix familière qu'il n'arrivait pas à identifier lors du trajet en voiture depuis Paris, et s'arrêta net debout en voyant le visage qui s'affichait à l'écran.

« — Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Demanda Samir en voyant son ami debout le regard figé sur son écran.

— Je le connais lui... c'est lui que t'écoutais dans la voiture à l'aller ?

— Ben oui... c'est cheikh Ismaïl, tu connais ?

— Oui et non... c'est qui exactement ?

— C'est un prédicateur ultra connu ! Il était imam d'une petite mosquée à Mauras, depuis quelques mois il fait un carton sur les réseaux, vraiment ses rappels sont excellents masha Allah. T'en as pas du tout entendu parler ? Faut que tu sortes de ta grotte un peu ! »

Amin posa les tasses et reprit ses esprits quelques instants, se sentant l'espace d'une minute quelque peu honteux de vivre à l'écart de la vie de sa propre communauté. Il avait passé des mois sans voir ce qui était devant ses yeux... L'homme qui prêchait à l'écran, il était certain de l'avoir vu. C'était lui qui semblait être à la tête de la bande qui avait exfiltré le professeur le soir du black-out. L'homme aux yeux dont le noir était marqué lui avait adressé une seule phrase en le



regardant, une phrase qu'il n'avait jamais oubliée. « *Aucune prison ne tiendra bien longtemps à partir de maintenant.* »

« — *Wesh* ça va frère, on dirait que t'as vu un mort là ? Demanda Samir, voyant qu'Amin était toujours braqué sur le prédicateur. Vas-y dis-moi, tu le connais ?

— Je l'ai vu une fois, avoua Amin. Mais je peux pas t'en dire plus.

— Ah parce qu'il a un lien avec tes histoires de l'année dernière ?

— Plus ou moins, dit Amin.

— C'est bon t'inquiète, tiens tes promesses et garde tes secrets.

— De toute façon je crois que tu le connais mieux que moi, continua Amin en prenant place à côté de Samir et en lui présentant une tasse. Dis-moi, c'est qui exactement ?

— Alors lui c'est un bonhomme comme t'en as jamais vu dans ta vie, dit Samir.

— Oui enfin, jamais vu... reprit Amin

— Oui bref, voilà, quoi tu me comprends. Ce frère-là, il est allé récupérer lui-même son fils parti en Syrie au tout début de la guerre. Et il a un discours que je trouve vraiment pertinent, pas dans l'excès ni d'un côté ni de l'autre. C'est le genre d'équilibre qui manque à beaucoup d'autres frères je trouve.

— Attends, comment ça il est parti récupérer son fils ? Pour pas qu'il aille se battre là-bas dans les groupes ?

— C'est ça. Il a raconté son histoire dans une longue interview, là il parle d'autre chose c'est plus un rappel sur la foi, tu vois. Mais je te l'enverrai si tu veux.

— Attends j'ai besoin de comprendre un truc, demanda Amin. Comment il est parti, et revenu ?

— Il était dans l'humanitaire à la base donc il a profité d'être là-bas pour récupérer son fils et le forcer à rentrer.

— Non mais je veux dire... comment ça se fait qu'il continue à se balader comme ça et qu'il s'est pas fait reprendre à la douane ?

— Pourquoi il se ferait arrêter à la douane ? T'as pas compris Amin, je t'ai dit qu'il était contre le fait que son fils s'implique dans le conflit là-bas. Il a rien fait d'illégal, justement.

— Non c'est toi qui comprends pas Samir, légal ou pas légal ça n'a aucune importance pour les services de police dans ce genre d'histoire. J'en connais qui ont eu des problèmes pour bien moins que ça.

— Ah, ben j'en sais rien moi... s'il a eu des problèmes ou pas... de toute façon il ne vit pas en France, donc je sais pas.

— Ah bon il est où ?

— Aucune idée, mais franchement on s'en fiche : Intéresse-toi au fond, c'est toi qui me répètes ça d'habitude ! »

Samir était surpris par la focalisation d'Amin sur le personnage, chose qui ne lui ressemblait pas du tout.

« — Tu as raison, oublie, fais-moi écouter que je puisse profiter du rappel. Conclut Amin. »

Samir remit la vidéo en route, et en quelques minutes son ami comprit pourquoi le prédicateur qui se faisait appeler sheikh Ismaïl touchait si facilement. Il s'exprimait avec un ton calme, une bienveillance et une certitude perceptible de l'autre côté des pixels. Ses mots étaient justes et impactants, choisis avec un soin qu'il avait rarement vu.

Les questions qu'on posait habituellement sur ce genre de prédicateurs ne lui passèrent même pas à l'esprit. Quel courant de pensée, quelle école juridique, quelle *3aqida*, *minhâj* ou *tariqa*... tout ça était hors de propos. Il réussissait là où beaucoup échouaient, saisissant les cœurs et les esprits en ne mentionnant que des bases de la foi. Un rappel qui touchait tout croyant en revivifiant l'amour de l'essentiel, et le rejet du superficiel.

\*\*\*

A quelques kilomètres de là, Laurent Dessans prenait une sortie sur la départementale qui le ramenait chez lui, plus tardivement qu'à son habitude. Lui qui n'était déjà pas un habitué des journées courtes, celle-ci avait été encore plus chargée. La petite route qui le conduisait

à son village de résidence, en périphérie de la ville de Toulançon, était calme à cette heure-ci. L'avantage, se disait-t-il ironiquement, était qu'il évitait les bouchons en sortant si tard. Il écoutait distraitement la radio parler d'un meurtre dans une cité dont il avait vu le nom sur un panneau à l'entrée d'un rond-point, sans que cela n'attire davantage son attention.

Laurent vivait dans une réalité parallèle à celle de ses administrés, et ne se préoccupait généralement pas des faits divers. Ses soucis à lui étaient moins les petites effusions de sang que la gestion des problématiques liées de près ou loin à sa circonscription. Des malheurs d'une autre ampleur, plus silencieux mais aussi implacables, qui touchaient le territoire dont il se sentait responsable.

Lui qui espérait passer une soirée reposante après une journée faite de négociations et tergiversations à n'en plus finir allait être déçu. Son épouse l'accueille moins chaleureusement qu'à l'accoutumée et le laisse s'installer seul pendant qu'elle retourne rapidement à son bureau après lui avoir ouvert.

« — T'as l'air ailleurs, dit Laurent en posant son manteau et en s'installant dans le canapé. Ça a été aujourd'hui ? Tu as l'air occupée, tu ne travailles pas le samedi d'habitude.

— Ça ne concerne pas le labo, répondit-elle sans lever le nez de son écran d'ordinateur. Il y avait une réunion un peu urgente avec l'association de protection des arbres et d'autres équipes liées aux *soulèvements du vivant*.

— Qu'est-ce qu'il se passe encore... soupira Laurent qui voyait venir sa chère et tendre.

— Il se passe qu'ils comptent commencer un chantier illégalement alors qu'il était suspendu et qu'il y a encore des recours en justice.

— D'accord... pas facile... et Eliott est au lit ? fit Laurent en tentant d'évacuer le sujet.

— Il est vingt-trois heures bien sûr qu'il est au lit... Tu as de ces questions des fois...

— Tu n'est pas obligée d'être désagréable, je demandais simplement.

— Tu n'aurais pas besoin de demander si tu n'avais pas passé la journée au conseil municipal, reprit-elle immédiatement.

— Il y a des urgences à gérer, c'est compliqué en ce moment tu le sais bien...

— Ça oui, des urgences il y en a, mais on n'a pas les mêmes. »

La vie de couple de Laurent et Sophie traversait une phase difficile qu'aucune épreuve telle que la routine ou l'envie de nouveauté n'avait réussi à égaler. La géologue qu'il avait épousée une dizaine d'années plus tôt avait globalement toujours été satisfaite de lui, et c'était réciproque. Ni lui ni elle n'avaient été du genre à se laisser dicter ses sentiments par la passion volatile qui était pourtant le fondement et la boussole d'une inquiétante majorité des couples de l'Occident moderne. Laurent le savait, si son épouse lui en voulait, c'était en rapport avec la cause qu'elle chérissait tant. Le parcours

politique des deux époux avait débuté sur leur lieu de rencontre, dans un meeting politique d'un parti de gauche qui avait explosé en plein vol il y a quelques années déjà. Elle avait très vite délaissé la politique des déconnectés du caillou, comme elle les appelait, pour se concentrer sur ce qu'elle estimait être plus concret.

Lui, avait choisi non pas de rester dans la politique, mais d'en faire réellement, comme il le prétendait. Désireux de redonner son sens le plus noble à un terme qui ne qualifiait plus que des carriéristes dont les capacités d'anticipation ne dépassaient pas le mandat, il tentait contre vents et marées de reconnecter les volontés de sa région pour créer un véritable espace de consultation où on se préoccupait réellement de l'avenir commun.

Sa femme ne le voyait pas de cet œil, lui reprochant de tomber petit à petit dans le piège qu'il s'était juré d'éviter. Depuis quelque temps, leurs querelles portaient presque exclusivement sur ce projet pharaonique d'autoroute A79 qui, outre la rentabilité douteuse du projet, posait des problèmes à cause des expropriations nécessaires, et la destruction de l'environnement via l'artificialisation des sols.

« — Je sais ce que tu attends de moi, tenta Laurent pour entrer dans le vif du sujet, mais c'est pas comme ça que ça fonctionne... Protéger nos paysages nécessite aussi de donner aux collectivités les moyens de le faire. Et ce projet peut apporter beaucoup plus qu'il détruira. S'il est rentable, c'est Toulançon et tout le département du Val d'Or qui en bénéficiera...

— Non, répondit sèchement Sophie, tu es profondément naïf, et tu

sais ce que j'en pense. Les compagnies qui ont empoché le contrat se moquent de la rentabilité. Si le projet n'est pas rentable, les escrocs d'industriels proches de cette république bananière demanderont une compensation à l'État ! Et s'il est rentable, on n'en récoltera que plus de béton et quelques poussières d'euros. Rien qui ne vaille de ravager la biodiversité de cette région !

— On n'a pas l'intention de se laisser baratiner comme ça, répondit Laurent en tentant un rapprochement, mais si toi et tes copains vous continuez à vous entêter, vous allez causer plus de mal que de bien. On va passer pour des hippies et se faire rire au nez par l'opinion publique, il faut être plus intelligent qu'eux.

— Plus intelligent ? Tu as vu comme moi les annonces du ministère non ? Ni la loi ni les collectifs de chercheurs ne les feront changer d'avis. Moi je suis certaine qu'ils ont déjà empoché les commissions d'Aneva et qu'ils ont déjà pris leur décision. Et toi tu ne fais rien !

— Explique-moi ce que tu veux exactement, parce qu'on dirait que j'ai des pouvoirs magiques et que je refuse de les mettre à ta disposition...

»

Sophie ferma l'ordinateur portable d'un geste bref et se retourna pour faire face à son mari.

« — À t'entendre, je croirais parler à un quidam insignifiant ! Bien sûr que tu peux faire quelque chose ! Tu as l'oreille des élus locaux qui sont impliqués, le soutien des syndicats et je ne sais quels autres amis encore avec qui tu passes tellement de temps... Tu connais forcément

quelqu'un qui peut arrêter ce projet ou au moins les forcer à discuter ! Il faut juste un peu de courage et arrêter de réfléchir avec un *CERFA* à la place du cerveau !

— Je ne suis qu'un député... avec beaucoup d'argent certes, mais pas assez.

— Ne me la fais pas à moi s'il te plaît. Les autres députés de la région ou même probablement de tout le pays n'ont pas le quart de ton influence, ici. Partout en dehors d'ici j'entends des « *Mr Dessans par-ci, Mr Dessans par-là* », et quand tu rentres à la maison tu me fais le pauvre messie incompris que personne n'écoute ? Allons ! Pas à moi !

— Tout ce que je fais Sophie, je le fais dans l'intérêt de ce territoire et de ses habitants, si j'en suis là aujourd'hui c'est parce que je suis capable de tenir parole, et que je ne cède pas aux pressions d'où qu'elles viennent, y compris de mes proches ! J'agis prudemment quand il le faut, et je frappe fort quand il le faut également !

— Tu oublies pourquoi les gens t'ont choisi, reprit-elle. Tu oublies pourquoi moi je t'ai choisi. On croyait voir enfin un homme de cœur qui n'a pas peur de se mouiller.

— Les gens m'ont choisi, répondit Laurent, parce qu'ils me font confiance pour servir le bien commun à long terme, même s'ils doivent faire des sacrifices dans l'immédiat. Et j'aimerais que tu me fasses autant confiance...

— Alors prouve-moi que tu fais de la politique autrement qu'avec une langue de bois et des mesurette bureaucratiques.



— C'est tout ce que tu comprends de mes actions ? Demanda Laurent les sourcils relevés et les bras croisés.

— On a une urgence vitale, des entreprises qui agissent illégalement sur notre sol, qui vont bétonner des terres fertiles et abattre des arbres centenaires, et toi tu proposes de patienter pour attendre... attendre je ne sais quoi !

— Oui, parce que je vois la préservation du territoire autrement. Il n'y a pas que les arbres qui font vivre ce territoire, il y a des gens qui y vivent, une économie complexe qu'il faut protéger, et on peut en profiter pour mettre d'autres territoires en valeur. Si on leur présente un autre projet de réaménagement...

— Réaménager quoi ? Vous allez remplacer des arbres vieux de deux-cent ans en six mois ? Et tout ça en payant des gens pour creuser des trous et les reboucher ensuite ? Pour quoi faire ? Ah oui je connais, préserver des emplois ! Et depuis quand les emplois qui détruisent des terres peuvent nourrir des gens ? Avec toutes les commissions qu'ils prennent et les aberrations dans ce projet, y'a rien qui te choque ? Mais enfin ouvre les yeux Laurent on dirait qu'on vient de se rencontrer...

— C'est trop radical comme vision des choses Sophie... Personne n'est aussi borné sur le sujet à part tes amis les écolos radicaux... Bien sûr que je suis contre cette artificialisation des sols, mais il faut savoir...

— Si c'est tout ce qu'on est pour toi, des écolos radicaux, alors je te laisse dormir dans ton monde de gens très sérieux, dirigés par un État

responsable et intègre, qui fait les choses pour le bien de ses citoyens.

— Si tu crois que je suis si naïf...

— Oh que oui tu l'es.. Tu vois le monde à l'envers ! »

Sophie s'était levée de sa chaise exaspérée et se dirigea vers l'entrée après avoir mis son ordinateur portable dans son sac.

« — Où est-ce que tu vas ? Demanda Laurent.

— Prendre l'air, il y a des restes dans le four, réchauffe et sers-toi.

— Merci... »

Laurent regarda son épouse partir sans vraiment savoir comment réagir. Se retrouver seul en fin de soirée après une dispute n'était pas la façon dont il avait imaginé le week-end, mais l'agitation émotionnelle de son épouse le laissait désespéré. Satisfaire tout le monde était impossible, il le savait bien, et bien qu'il n'ait pas la même passion pour l'étude des sols et de la biodiversité que sa femme, il partageait depuis longtemps ses opinions sur le sujet.

Ce projet était celui qu'il n'avait pas vu venir, trop occupé avec les innombrables menaces qui mettaient en péril un équilibre économique précaire en ces temps de crise. Bien qu'écouté et respecté, il se sentait parfois impuissant devant les forces écrasantes des vagues de l'Histoire qui s'abattaient sur lui. Depuis son balcon, au deuxième étage d'une maison surplombant une des sept collines entourant la ville de Toulon, il pouvait voir les lumières de ceux qu'il s'était, sans trop savoir pourquoi, fait un devoir de protéger. Son

épouse avait raison, son influence n'était pas anecdotique. Laurent avait réussi, en ces temps troubles, à créer un mouvement qui traversait, du moins sur une large partie de la région, le privé et le public, les partis et les administrations. Ses interlocuteurs pouvaient aussi bien être des chefs d'entreprise que des fonctionnaires, des artisans, des avocats, des maires, des investisseurs.

Alors que toutes les institutions autour de lui se fragilisaient, il avait vu de ses yeux tous ces gens chercher sans même en être conscients, un intermédiaire de confiance, un leader, quelqu'un qui sait où il va. Il avait pris conscience de ce rôle qui n'était écrit dans aucun contrat, aucune déclaration mais que quelqu'un se devait de prendre. Un rôle qui n'était écrit nulle part ailleurs que dans l'identité même de l'Homme, dont le besoin de croire en quelqu'un ou quelque chose pour lui montrer la voie était au-dessus de toutes les formes de gouvernance et d'artifices politiques. Dit plus simplement, Laurent était ce genre d'homme encore capable de comprendre le sens des choses qu'il faisait, quand la majorité ne se contentait que de vérifier la conformité à un ordre établi. Pourtant, alors qu'il levait les yeux sur la colline qui cachait le tracé de la future autoroute que son épouse redoutait, il avait la certitude que quelque chose lui échappait. Parmi tous les vents d'inquiétude qui agitaient sa région et son temps, l'un d'entre eux semblait être encore trop opaque pour qu'il puisse voir à travers. Il fut pris de l'intuition que cette histoire d'autoroute avait un lien, sans qu'il puisse clairement le déterminer, avec les récentes annonces du ministère de l'Intérieur et sa lutte contre la frange la plus radicale de la lutte écologiste. Pour le comprendre, il lui

faudrait peut-être toucher les choses sans les gants de papier qui le séparaient du vivant. Il lui fallait toucher le monde et l'appréhender au-delà du simple calcul économique et politique, à la manière de son épouse.

Mais passer d'un monde où l'on parlait d'euros, d'investissements, d'emplois, de croissance, de contrats et de lois, à un autre où la terre et ce qui y poussait était la référence première, avait quelque chose de déroutant.

Il savait sans le savoir, que son monde fait de noms savamment inventés n'était qu'une construction abstraite. Avec le temps, cette abstraction dans laquelle il évoluait lui semblait plus réelle que le monde réel pour lequel s'emportait son épouse.

« *Tu vois le monde à l'envers !* » Lui avait-elle dit.

Il lui fallut faire tourner cette phrase dans son esprit encore quelques minutes pour faire le lien avec son intuition. Effectivement, l'abstrait était devenu plus réel que la terre sur laquelle il marchait, les fruits et l'ombre des arbres. Même s'il désapprouvait les méthodes des cercles de fréquentation de son épouse, que le ministre avait affublés du sobriquet d'« *écoterroristes* », il concédait sans l'avouer à sa femme qu'elle avait raison sur ce point : Il y avait bien là un renversement du réel.



## Chapitre 9

*« Avec les progrès de la technoscience, on se met à imaginer un niveau élevé de confort pour tous. Ce fantasme de délivrance de la nécessité matérielle et de la souffrance est partie intégrante de l'imaginaire social de notre civilisation. »*

*Reprendre la terre aux machines – L'atelier paysan*

Sophie était sortie sans son téléphone, allumé et laissé chez elle comme le lui avaient conseillé ses amis lors de l'atelier d'auto-défense numérique. Sans moyen de prévenir ses amis qu'elle était en route, elle craignait qu'ils ne partent finalement sans elle, mais si elle se dépêchait, le timing bien que juste pouvait encore être suffisant.

Une fois sa voiture garée sur le parking du laboratoire où elle travaillait, elle descendit en vitesse se changer dans les buissons, et ressortit prendre quelques affaires dans la voiture. Une trousse de secours, un sécateur, une lampe frontale. Elle avait troqué son accoutrement de respectable femme quarantenaire, son joli manteau, ses bottines et son écharpe en laine blanche contre le parfait attirail

de l'anarchiste venu casser du flic à une manif. Lunettes de ski, tenue noire de la tête aux pieds, chaussures de randonnée, personne n'aurait pu reconnaître la respectable géologue travaillant au *CEREMA* derrière cette dégainé.

Elle courut aussi vite qu'elle le put pour atteindre le centre technique municipal quelques rues plus loin où se préparait l'assaut du soir. Elle frappa sur la porte en métal en jetant des regards furtifs autour d'elle.

« — C'est moi ! Dit-elle à mi-voix.

— Sophie ! Purée tu nous as fait peur ! On pensait que tu viendrais pas ! »

Un autre skieur lui avait ouvert la porte, qui donnait sur une salle dédiée à l'origine à stocker des vélos hors-service. Lesdits vélos avaient été empilés dans un coin, et se tenait à la place au centre de la pièce relativement étroite un groupe d'une dizaine de personnes éclairé par un seul néon. L'équipe de ce soir était un des derniers groupements à partir pour rejoindre le rassemblement nocturne, après un petit crochet par le chantier pour y taguer une abatteuse d'arbres et quelques bulldozers. La motivation à l'origine de ce mouvement pouvait ressembler, d'une certaine manière, à ce qui avait soulevé des habitants du quartier des Planaïses non loin des lieux. Le trop plein, le sentiment d'injustice leur avait intimé de se lever, chacun en invoquant les noms qu'ils estimaient légitimes.

Mais l'histoire de Sophie Sharko n'était pas celle de la veuve vivant à quelques dizaines de kilomètres, qui avait perdu son mari lors d'une

fusillade entre voyous du bas de l'échelle. Sans pour autant que ce ne soit du mépris, ces faits divers sonnaient pour elle comme une routine insignifiante, entièrement imputable à l'incompétence et la corruption des responsables politiques. Son attention et sa colère étaient davantage dirigées vers le haut que le bas de la pyramide. De même que tous ceux qui étaient présents ce soir, Sophie avait cru la première moitié de sa vie qu'elle vivait dans un pays dirigé par des gens responsables et pourvus d'un minimum d'intégrité.

Elle avait cru depuis sa naissance que la peur de l'avenir n'était qu'un lointain souvenir, qu'on voyait à la télévision, très loin de l'endroit où elle vivait, et qu'on étudiait dans les livres d'Histoire, très loin de l'époque où elle vivait.

Elle avait cru que les litiges les plus sérieux trouvaient leur apaisement dans les règles de l'art de l'État de droit. Elle avait cru qu'on prononçait la justice dans les tribunaux, que les fautifs de tous rangs reconnaissaient l'établissement de la preuve, admettaient leurs erreurs et payaient leur dette à la société de bonne foi. L'État était pour elle jusqu'à sa vingtaine entamée, un étau d'une fermeté sécurisante. Et surtout, elle ne concevait pas qu'un État puisse se retourner contre ses citoyens, puisque comme on le lui avait appris, elle s'était répété inlassablement : « *l'État, c'est nous !* »

Et puis, comme ses camarades, elle avait passé la seconde moitié de sa vie à encaisser les désillusions jusqu'à ne plus faire confiance à la moindre parole qui sortait d'un politique ou d'un de ces hommes assis sur une montagne de billets dépassant la cime des arbres. Son mari



étant au milieu de tout ce cinéma, une exception, en raison de sa façon particulière de nouer des liens, qui transcendaient les institutions, les loges maçonniques, et les processus de reproduction sociale.

Elle avait vu des dépositaires de l'autorité publique mentir ouvertement pour empocher des commissions, placer leurs pions comme de vulgaires dictateurs qu'on lui avait désignés toute son enfance comme des exemples détestables de corruption. Elle avait vu la consultation populaire réduire au fil des crises, jusqu'à être définitivement évincée. Elle avait vu des élites placées sur le trône par le sacre démocratique ressembler à s'y méprendre à une caricature de la royauté qu'elle pensait ne jamais voir ailleurs que dans les cours d'Histoire. Elle avait vu des politicards pour qui l'avenir se limitait à cinq ans, investir les fonds publics dans des projets visant à creuser des trous puis à les reboucher. Elle les avait vus appeler cela «croissance économique».

Elle avait vu le débat public se rétrécir pour ne devenir que la série de nuances d'une seule et unique question : Quelle prière faut-il adresser à l'État pour être exaucé ? Elle avait vu l'État de droit se transformer en droit de l'État, dont la logique obscure masquait de moins en moins bien une tyrannie pharaonique.

Elle l'avait d'abord ignoré, puis en avait ri, puis avait pris peur. La peur l'avait gagnée après avoir compris que ses propres enfants, la terre qui l'avait vue naître et les arbres qui l'avaient protégée, allaient eux aussi servir de trou à reboucher. Un sacrifice acceptable sur

l'autel de la croissance économique, jugeaient les techno-sages. Cette peur enfanta de la colère lorsqu'elle réalisa qu'en plus de tout ça, les trous creusés puis rebouchés ne profitaient principalement qu'à des monstres financiers hors-sol, nourris par leur cupidité, gérés par des technocrates, protégés par le clergé médiatique et scientifique.

Au début, comme toute bonne croyante, elle avait prié l'État de respecter sa parole, celui en qui elle plaçait sa confiance, comptant sur sa sagesse, sa justice et son usage légitime de la force, pour la protéger, elle et les siens. Mais la couronne bureaucratique et sa noblesse technocratique ne lui avaient renvoyé que du mépris, lorsque ce n'était pas tout simplement un silence de mort.

Le dialogue rompu et les sobriquets devenant légion pour nommer ceux qui refusaient la dépossession, la pollution, l'artificialisation ; vinrent alors le dégoût et la colère. Elle finit donc par mécroire à *l'État-providence*, tout-puissant et bienfaisant, qui rejoint le cimetière des mythes en compagnie des pharaons, des légendes gréco-romaines et des idoles païennes.

Mais cette rupture ne signait pas la fin du lien encore solide qui la reliait à son espace civilisationnel. Toujours prisonnière de l'accélération du temps, de l'urgence matérielle dictant ses croyances, ses pensées, ses faits et gestes, Sophie et les siens n'avaient pas *pris* le temps de se ré-enraciner dans une nouvelle foi, lui substituant faute de mieux, une lutte pour la survie.

La réunion de ce soir visait à préparer la protection d'une allée d'arbres centenaires destinés à être déracinés. Quelques mouvements

d'ampleur nationale avaient envoyé des soutiens aux associations locales qui luttait contre ce projet. La nébuleuse écologiste du pays était en pleine mutation. Les échanges entre les pro et les anti autoroutes avaient dépassé le stade du courrier recommandé ou des lettres ouvertes et prenaient la forme de manifestations animées. Les manifestations pacifiques finissant par dégénérer en affrontements avec les forces de police et les occupations des terrains contestés sous forme de *ZAD* devenaient une tradition pour chaque projet mêlant de près ou de loin une industrie.

La zone à défendre installée près de Saint-Antoine, à la sortie sud-est de la ville, avait pris la forme d'un énorme squat organisé et coordonné par les membres d'associations écologistes locales. Sophie faisait à l'origine partie d'un groupe de scientifiques dont elle était la représentante locale pour contrer le projet que tous estimaient absurde et délirant. Elle s'était efforcée un temps de ne travailler qu'avec des associations promouvant des actions pacifiques, encadrées par la loi.

Mais à ce stade du dialogue, les représentants de la science n'avaient plus leur mot à dire. Les industriels qui avaient empoché les contrats s'étaient fait une spécialité de prendre de vitesse les chantiers avant que les recours n'aboutissent, pour mettre les contestataires devant le fait accompli. Les élus soutenant le projet après avoir été arrosés de promesses ou de commissions faisaient la sourde oreille et ne se souciaient ni de loi ni de discours moralisateurs sur la perte de la biodiversité.

Dans l'assemblée disposée debout en cercle autour de la table, chacun prenait la parole à tour de rôle. Mathieu Brail, ancien comptable qui avait choisi de dédier sa vie aux arbres, clôturait la rencontre après avoir détaillé son plan.

« — Un grand merci à vous tous, à toi aussi Sophie qui nous a finalement rejoints. Je suis vraiment heureux de voir qu'on peut réunir comme ça différentes associations de différents domaines, dans un but commun. J'ai la quarantaine passée, et voir à la fois des jeunes et des moins jeunes s'engager pour notre avenir, pour notre survie, ça donne de l'espoir. Ça me donne envie d'en faire plus pour vous tous.

— C'est toi qu'on remercie Mathieu de prendre autant de risques et d'être aussi engagé !

— Merci ! Bon le risque il est là c'est vrai, avec les collègues on va jouer aux cascadeurs et rester perchés un moment sur les arbres donc j'appréhende un peu, mais on n'a plus le choix parce qu'en face ils ne respectent plus rien, donc là il faut faire du bruit. Bon... on va faire un récap avant de récupérer le matériel, et on décolle.

Les rôles furent distribués, et le petit groupe se mit en route vers la ZAD. Sophie s'était porté volontaire pour conduire deux *écureuils*, sur place. Elle conduisait sa voiture avec pour passager Mathieu, Anaïs, et un cameraman à l'arrière, Bertrand. Il ne restait plus que vingt-quatre heures avant que le sac de nœuds administratifs qu'ils avaient mis en place pour retarder le projet n'expire. Connaissant les investisseurs, il était certain que les travaux débuteraient lundi à

minuit pile, au commencement du nouveau jour administratif. Ce délai laissait le temps aux militants d'aller accrocher des banderoles aux arbres, faire grimper les écureuils et préparer la manifestation qui allait avoir lieu en milieu de journée dimanche.

La bande filait via la départementale pour rejoindre la propriété abandonnée sur laquelle s'était installé le QG des Zadistes. L'ambiance y était festive, le décalage avec le sérieux qu'ils accordaient au sujet étant typique du milieu militant. Les éléments les plus radicaux se fondaient dans la masse d'un public plutôt jeune et bon enfant, auxquels s'ajoutaient quelques propriétaires terriens âgés dont les plantations ou habitations figuraient sur le tracé de l'autoroute.

Ce fut dans la bonne humeur que les militants assistèrent les écureuils à s'installer dans les arbres, leur fournissant éclairage, casse-croûte et matériel. Les banderoles sur lesquelles on avait tagué en grandes lettres « *A79 : Projet illégal soutenu par les industriels* », ou « *État criminel ! Désobéissance civile !* »

Comme pressenti, les machines abatteuses d'arbres et une bonne dizaine de camions de CRS étaient au rendez-vous. Les militants entouraient les arbres, faisant face aux hommes en noir et aux représentants du consortium qui avaient empoché au rabais le contrat d'autoroute. Entre les deux regroupements qui se faisaient face avec défiance, un petit attroupement composé des représentants des mouvements écologistes, des responsables d'Aneva et de fonctionnaires envoyés par la préfecture argumentaient.

« — Vous êtes bien conscients que vous retardez un projet d'utilité publique, en soutenant des délinquants perchés dans des arbres ! Disait un des hommes d'Aneva.

— Baissez d'un ton monsieur, s'emportait Sophie profondément exaspérée par le discours infantilisant de l'agent missionné par le groupe privé. Nous n'en serions pas là si vous n'aviez pas sciemment ignoré la charte environnementale, l'évaluation des risques sanitaires et les bases élémentaires du respect des citoyens !

— Nous sommes dans un État de droit madame, il fallait signifier ces éléments à l'adjoint du préfet ici présent si vous étiez vraiment dans une démarche de respect du droit !

— Vous plaisantez ? Dit en enchaînant l'avocat, parlant au nom du collectif « *Le béton c'est non* ». On a fait des recours à n'en plus finir. On a envoyé des courriers à la Première ministre, à la déléguée des droits, et aucune réponse ! Vous faites la sourde oreille depuis trois mois et maintenant vous venez nous chanter la loi ? Un sourd qui chante, ça sonne faux monsieur ! »

Sophie faisait partie de l'équipe, elle appuyait de son bagage scientifique les armes juridiques des avocats de son camp. L'objectif était pour eux d'empêcher les employés d'Aneva d'endormir avec leur jargon technocratique la foule, et l'administration.

Les lampes torches éclairaient les grimpeurs qui, perchés sur les platanes, agitaient fièrement leurs banderoles face aux machines.

Après une bonne demi-heure de tergiversations, Aneva décida

finalement de plier bagage sous la pression du groupe. Les militants avaient obtenu un répit de quelques heures, peut-être plus. Une victoire éphémère. Les encravatés du consortium autoroutier rassuraient de leurs mots doux les représentants de l'État sur le respect des procédures, tout en martelant leur volonté de reprendre les travaux au plus vite. Dans ce jeu trouble, les représentants du préfet brillaient par leur inconsistance. Cet équilibrisme hypocrite cachait mal leur adhésion au projet de construction, au mépris des conséquences soulevées par les manifestants.

Ils annoncèrent maintenir la suspension des travaux pour une semaine supplémentaire. Ce délai était bien trop court pour pouvoir conduire une étude sérieuse ou débattre de quoi que ce soit, mais suffisant pour disperser la foule et réduire le délai en douce plus tard. Cet artifice leur permettrait de jouer sur la cacophonie administrative, pour au final mettre les associations devant le fait accompli.

Comme chaque fois, la responsabilité serait diluée dans l'administration tentaculaire qui caractérisait si bien la Cinquième République.

Ce fut sous les huées des manifestants que les abatteuses et le cortège d'Aneva quitta les lieux, suivis de la délégation du préfet. Cette petite victoire offrit une occasion au rassemblement de fêter le départ de leurs adversaires.

Sophie se mêla à la foule, oubliant un instant ses angoisses et l'ampleur du travail qui restait à abattre. Leur action de ce soir n'était

qu'une goutte dans l'océan, elle le savait. Quelques banderoles et des grimpeurs ne suffiraient pas à déjouer une machine aux racines multi-séculaires, dont la marche implacable écrasait le monde entier sous ses assourdissantes promesses de progrès. Pourtant si déterminés, ils étaient bien peu de choses pour la machine à gouverner, face des milliards d'âmes, d'euros, et de la force d'inertie du système.

Leur bonne conscience environnementale faisait figure de nourrisson dans l'impitoyable compétition des idéaux, face à un vieil empire de machines et de bureaucrates dont la confiance collective et inconsciente de la masse, était acquise de longue date.

Ils étaient comme un homme réveillé en sursaut dans un véhicule lancé à grande vitesse, ne sachant même plus pourquoi il y étaient montés, hurlant aux autres passagers qu'il fallait s'arrêter maintenant, au milieu de nulle part.

Eux qui pour beaucoup avaient même oublié comment se déplacer sans ce véhicule et qui n'étaient même pas sûrs de pouvoir tenir sur leurs jambes, mais qui suffoquaient dans l'habitacle de ce véhicule, et qui avaient perdu toute confiance dans le monstre mort-vivant qui tenait le volant sur le siège conducteur.

Sophie quitta les campeurs au milieu de la nuit. Elle estimait avoir fait sa part pour l'instant, sans vraiment savoir si c'était suffisant, sans vraiment savoir ce qu'il faudrait faire demain pour contrer une nouvelle fourberie du monstre industriel qui ne dormait jamais. Elle enviait parfois son mari qui semblait toujours savoir quoi faire, sa



capacité à planifier et à transmettre un plan minutieux et des instructions claires. Pour lui, tout était possible, logique, ou inévitable.

Même si elle lui reprochait son air assuré, presque calculateur, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il manquait à tous ces collectifs de défense de l'environnement une vision à long terme et une véritable structure pour la servir. Leur organisation n'était pas mauvaise, loin de là, mais chaotique et parcellaire, elle se contentait d'agir sur la défensive, s'opposant ici et là, s'éparpillant parfois, sans jamais voir plus loin que la prochaine lutte qui les attendait au tournant.

C'était dans un autre registre que la nuit s'exprimait au quartier des Planaïses. Malek arrivait au volant d'une voiture qu'il conduisait depuis presque huit heures, directement d'Italie. Les deux hommes qui l'accompagnaient n'avaient pas dit un mot de tout le trajet. Il était de toute façon trop nerveux pour parler, et eux n'étaient de toute façon pas là dans le cadre d'un covoiturage. Seul le bruit du moteur couvrait le silence nocturne de l'autoroute presque déserte à cette heure-ci. Malek tapotait nerveusement sur le volant. Ses deux passagers, eux, affichaient un calme nonchalant qui ne dissipait pourtant pas leur dégainement menaçant. Vu leur profil, même une grimace comique n'y aurait de toute façon rien changé.

Depuis une dizaine d'années, Malek ne mettait presque plus les pieds dans cette ville qui l'avait pourtant vu naître. Pris dans ce qu'il aimait appeler le *commerce international*, il passait la majorité de son temps dans des déplacements entre l'Europe de l'Est et l'Afrique du Nord. Ses affaires sur place étaient généralement confiées à d'autres

membres de sa famille, cousins, oncles, frères. Rien n'aurait a priori dû le ramener dans cette ville, dans laquelle il n'aimait pas qu'on le reconnaisse. Mais l'accumulation de problèmes, qui formaient maintenant un bon gros sac de nœuds, le forçait à mettre la main à la pâte lui-même pour débloquer la situation, et se soulager d'une part de ses dettes. Quelques semaines plus tôt, un malencontreux aléas des affaires lui avait fait perdre un important chargement entre le Congo et le Soudan, avec lequel il espérait rembourser un dû auprès d'un créancier qui savait se montrer plus menaçant que lui. Il se retrouvait maintenant privé d'un deuxième bénéfice à cause d'une révolte de barbus dans le quartier qui écoulait l'objet de son investissement. Ledit créancier craignant des difficultés pour son obligé lui avait donc gracieusement flanqué deux gardes-du-corps qui étaient là davantage pour s'assurer que leur protégé ne se fasse pas traire par un autre que leur employeur. Doutant de sa bonne foi, et craignant sans doute pour sa sécurité, son créancier l'avait fait accompagner de deux hommes qui l'escortaient partout.

Ce voyage n'avait qu'un but. Il espérait pouvoir extraire des liquidités dans un délai très court, en récupérant à l'avance une partie de ses investissements dans la dernière livraison de stups du quartier des Planaïses. La Crosse n'était pas du genre à rembourser en avance, mais un simple coup de pression aurait d'ordinaire fait l'affaire. C'était sans compter la mauvaise idée de ses associés de se mettre à dos le réseau rival, et une horde de barbus qui avait sérieusement perturbé les ventes ces derniers jours, à cause d'un règlement de comptes mal orchestré par Majid. Excédé, Malek n'avait trouvé

d'autre solution que de se déplacer lui-même..

Malek trouvait cette idée ridicule et le rendait encore moins discret, mais le choix ne lui avait pas vraiment été laissé. Son véritable choix, il l'avait fait il y a quelques mois en passant un marché avec leur employeur, ou bien il y a plus longtemps encore, lorsqu'il avait décidé qu'une vie de crime lucratif valait mieux qu'une vie honnête et modeste. Peu importait de toute façon où était le commencement, il était venu avec la ferme intention de repartir vivant, avec une dette de moins. À l'entendre régulièrement se vanter de ses réussites, on aurait pu croire Malek à l'abri du besoin, influent et en sécurité partout où il allait. Mais il était malgré ses trente-six ans déjà dans ce qui ressemblait à une fin de film. Endetté, son impulsivité lui avait fait prendre des risques inconsidérés dans de nombreux endroits du globe, lui apportant plus d'ennemis que d'amis. Lui qui se rêvait en grand patron n'ayant qu'à lever le doigt pour être obéi se retrouvait aujourd'hui à devoir descendre lui-même, sous la menace, mettre les mains dans le cambouis à un niveau qu'il pensait avoir quitté depuis ses années de lycée.

Après s'être procuré un téléphone dans une de ces boutiques du centre-ville qui ne fermaient jamais, il roula jusqu'au parking du cinéma pour y garer la Golf noire. Il sortit du véhicule sans prendre la peine d'attendre les deux autres hommes qui de toute façon le suivaient sans attendre d'injonction de sa part. Sa casquette, ses lunettes de soleil et sa veste en cuir étaient totalement hors de propos dans cette nuit éclairée par les seuls lampadaires et d'une douce

chaleur de début mai. Il composa dix chiffres sur le clavier et mit son téléphone à l'oreille s'appuyant sur la rambarde métallique du pont qui donnait sur le fleuve. Il patientait avec la sonnerie face à l'eau totalement calme ce soir-là. Les deux babysitters, vêtus de façon similaire, imitèrent Malek et prirent appui sur la rambarde, un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Après quelques sonneries, Majid décrocha.

« — Ouais c'est qui ?

— C'est moi, dit Malek sans prendre la peine de saluer son associé. Je suis sur place là, t'es libre demain soir ?

— Pourquoi, y'a quoi demain soir ? »

La lenteur faussement innocente du type agaçait Malek, qui était déjà suffisamment sous stress pour tolérer en plus qu'on le fasse tourner en rond. Leur distributeur, La Crosse, l'avait renvoyé face à Majid, qui se servait de lui comme bouclier face à la demande précipitée de Malek. La livraison peinait à s'écouler au vu des troubles actuels qui secouaient la ville, et La Crosse n'avait aucune envie de payer en avance une somme qu'il n'était déjà pas sûr de récupérer. Il avait donc fait jouer la rivalité entre ses investisseurs pour gagner du temps. Malek soupira et reprit la conversation légèrement plus agacé.

« — Comment ça y'a quoi ? Tu fais exprès ou quoi ? La Crosse m'a fait un cinéma en me disant que c'est toi qui lui mettais des coups de pression pour pas qu'il me paye, et tu fais genre t'es surpris de m'entendre, *ze'ma* ?

— Je comprends pas y’a quoi à discuter, en fait, dit l’associé sur un ton tranquille à l’autre bout des ondes. On a toujours fixé les délais en commun, donc depuis quand tu demandes des avances aux *kheddem* sans consulter personne ?

— J’ai des trucs urgents à régler, et on n’en serait pas là si t’avais pas géré le terrain n’importe comment.

— Qu’est-ce que j’y peux moi si les problèmes arrivent tous en même temps ? Mais vas-y je serai là demain. Par contre si je viens, y’a Doudoune qui vient aussi.

— Pourquoi tu veux l’amener, lui ? C’est quinze pour cent sa part, il a rien à voir là dedans.

— Quinze, c’est pas zéro, gros. Si je viens, il vient, sinon personne ne vient, c’est tout.

— D’habitude tu veux toujours le tenir à l’écart et là maintenant tu veux qu’il vienne ? Demanda Malek, dont l’agacement se faisait clairement entendre.

— Ouais, répondit simplement Majid.

— Vas-y c’est bon ramène-le. Dit Malek, voulant en finir au plus vite.

— Gymnase ?

— Oui, 23 heures, la porte du milieu.

— Vas-y à demain.

— A demain. »

Malek raccrocha, l'échange avec Majid l'avait agacé. Il tenta d'expliquer avec son niveau rouillé d'albanais l'état de la situation aux deux hommes qui l'accompagnaient. Ils ne répondirent rien, se contentant d'un hochement de tête, et le suivirent lorsqu'il retourna en direction du parking. Ce mutisme ne faisait qu'ajouter à sa nervosité. Mais l'idée de leur reprocher ouvertement, comme il le faisait pour tout et n'importe quoi chez les gens en général, ne lui avait pas effleuré l'esprit avec ces deux hommes-là.

Sa relation avec ses associés s'était détériorée depuis quelques mois. Il fallait dire que les nouveaux venus sur le marché perturbaient leurs habitudes. Malek avait toujours laissé Majid gérer les affaires locales, jusqu'au récent assassinat de Reda. Mais ce qui était censé protéger leur terrain avait au contraire poussé leur concurrent à s'affirmer davantage. Nordine organisait lui-même à distance, caché quelque part en Espagne, les détails logistiques des derniers règlements de comptes. Sa façon de faire entièrement verticale et centralisée avait fait connaître son nom de ses alliés comme de ses rivaux.

Pour Malek, cet empilement de problèmes arrivait au pire moment. Une révolte de barbus sur les bras n'était vraiment pas la bienvenue, et ajoutait un manque à gagner aux habituelles saisies policières et divers problèmes du métier.

Le réseau tenu par Malek et Majid avait résisté à des tensions et des coups durs, mais risquait aujourd'hui plus que jamais de voler en éclats s'ils ne trouvaient pas rapidement une façon de sortir de cette mauvaise passe. Et ce sans même parler des dettes personnelles de

Malek, qui risquaient de le mettre hors-jeu à très court terme. Dettes qu'il n'aurait jamais imaginé avoir quelques années plus tôt, tant il était scrupuleux dans ses affaires. Mais le temps avait brisé le barrage mental qu'il avait érigé pour se protéger de sa propre avidité. L'insatiable envie d'accroître ses succès et ses profits l'avaient enchaîné dans une spirale infernale, faisant sauter ses verrous psychologiques et moraux un à un.

Malek mit le contact et quitta le parking, après avoir informé les hommes de son créancier de sa prochaine destination : Il lui fallait un calibre. Qu'il s'agisse de négocier avec des alliés, ou intimider un ennemi, aucun argument désarmé ne faisait le poids face à un autre qui l'était.

## Chapitre 10

*« Sous la pression d'un rythme sans cesse accru, les individus font désormais face au monde sans pouvoir l'habiter et sans parvenir à se l'approprier. »*

*Aliénation et accélération - Hartmut Rosa*

Un soleil doux et un ciel dégagé avaient accueilli ce dimanche au quartier des Planaïses, pour ne plus le quitter de la journée. Ce temps propice aux sorties en famille ou entre amis voyait le parc se peupler de petits attroupements, barbecue et pique-niques.

Samir et ses nouveaux acolytes ne faisaient pas exception à la règle. Il était sorti en compagnie de l'imam Hâtim, Yahya, Amin et quelques autres et tous avaient pris place à l'entrée du parc, où ils avaient constitué leur désormais habituel cercle.

En mettant un pied dans l'herbe, Samir fut pris d'un frisson de



nostalgie. Le décor avait peu changé et l'ambiance qui régnait dans le parc était presque exactement celle qu'il avait connue plus jeune. Excepté le grillage métallique repeint en jaune, tout y était. Les mères de familles sur les bancs et les tables qui surveillaient leurs enfants de loin grimper sur les jeux, le petit terrain de foot synthétique où il avait passé une bonne partie de son enfance, la patinoire municipale en fond qui n'avait pas bougé d'un poil, de même que l'école maternelle qui semblait simplement avoir rétréci à ses yeux.

L'endroit avait gardé son authenticité, et visiblement aucun promoteur immobilier n'avait réussi à convaincre la mairie de venir y implanter un centre commercial ou autre espace bétonné. Les quelques changements qui avaient été effectués n'étaient que des améliorations : quelques chemins mieux tracés, des tables de pique-nique en plus, rien d'invasif ne venait casser le décor. Pour Samir, c'était un voyage dans le temps dans un lieu dont il redécouvrait l'importance enfouie quelque part dans son propre cœur.

Le pique-nique improvisé rassemblait des habitués de la mosquée des Planaïses mais aussi quelques connaissances des uns et des autres qui venaient se greffer à l'assemblée. Dans la droite lignée de l'initiative lancée depuis maintenant deux jours, Samir prenait à cœur son rôle aux contours encore mal définis, et profitait de l'occasion pour enraciner plus profondément ses actions dans une démarche à long-terme.

Il avait d'ailleurs annoncé ouvertement sa présence sur ses réseaux, espérant créer un contact avec les jeunes proches du milieu des stups,

qui avaient entendu parler de son action. La parole était au départ prise par l'imam qui profitait du beau temps pour partager quelques méditations et paroles prophétiques à propos des bienfaits du Créateur. Puis quelques jeunes qui passaient reconnurent Samir, qu'ils avaient vu défiler assez souvent sur leurs écrans ces dernières heures, ne tardèrent pas à rejoindre les lieux au compte-gouttes.

Ce furent d'abord deux lycéens venus récupérer un ballon envoyé trop loin qui, absorbés par l'énergie que dégageait l'assemblée, finirent par rester. Puis quelques autres adolescents à vélo qui ramenaient leur roue avant au sol pour freiner près du spot, puis des passants attirés par la foule et curieux de voir ce qui se disait.

Samir les observait d'un coin de l'œil, et les interpella lorsque l'imam termina son propos.

« — Vous pouvez vous asseoir, vous savez !

— Ah non merci monsieur, on écoute juste comme ça, répondit un des lycéens, l'air timide.

— C'est vous Samir ? Demanda un autre, un peu plus jeune et moins gêné.

— Oui c'est moi, vous pouvez me tutoyer hein, j'ai pas cinquante ans non plus !

— Moi j'ai cinquante ans mais vous pouvez me tutoyer aussi ! Reprit l'imam en ricanant. »

Les ados restaient fixés sur Samir et attendaient que le plus

audacieux d'entre eux prenne la parole pour poser les questions qu'ils n'osaient pas formuler eux-mêmes. Mais Samir reprit l'initiative.

« — Y'a des grands qui parlent de toi au quartier. Ils disent que tu travailles pour la police et qu'ils te payent pour tuer leur business.

— D'accord, et vous en pensez quoi ? Demanda Samir.

— Je sais pas, dit le plus jeune en haussant les épaules, j'ai juste entendu ça.

— Les autres vous avez entendu ça aussi ? Demanda Samir.

— Ouais un peu, dit l'un des ados, après on dit des trucs partout, mais moi je trouve ça bien ce que vous faites, empêcher les dealers, et tout.

— Je travaille pour personne, j'ai une entreprise de livraison en région parisienne c'est ça mon travail. Maintenant, si ce qu'on nous reproche c'est de gêner le trafic, effectivement on va peut-être nous prendre pour des policiers, mais c'est pas le cas.

— Mais pourquoi vous faites ça alors si vous êtes pas payés ? Demande un autre resté silencieux jusque-là, et qui n'avait pas osé passer au tutoiement.

— Est-ce que tout ce que vous faites dans votre vie vous attendez d'être payés pour le faire ? Demanda Samir.

— Non pas tout mais bon...

— Mais bon quoi ?

— Non mais il veut dire, reprit l'un de ses compagnons, que en gros tu fais des trucs un peu dangereux donc c'est normal d'être payé pour ça.

— Ce que nous faisons, les enfants, reprit l'imam Hâtim, c'est justement pour casser ce schéma-là que vous avez dans votre tête. Vous avez grandi avec l'argent comme motivation pour tout. Et on peut pas vous en vouloir, si les adultes autour de vous n'ont transmis que ça. Mais si vous réfléchissez un peu à la vie, que vous comprenez comment le monde tourne autour de vous, vous verrez que les meilleures choses qui existent, l'argent ne suffit pas pour les obtenir. »

Les jeunes avaient cessé de parler et affichaient un air à mi-chemin entre l'introspection et l'incompréhension.

« — Par exemple, reprit Samir, qu'est-ce qu'il y a de mieux pour vous dans la vie ?

— Euh, c'est-à-dire mieux ?

— Qu'est-ce qui vous ferait très plaisir si vous pouviez avoir une chose là comme ça ?

— Ben je sais pas...

— Un iPhone 15 Pro Max ! Dit l'un d'eux en ricanant.

— Mais non arrête, t'es bête ! Le reprit l'un d'entre eux à voix basse.

— Mais non laisse-le c'est intéressant, reprit Samir. Qu'est-ce que tu trouves de bien dans cet iPhone ?

— Il est stylé, je sais pas moi. Il est puissant, il fait des belles photos,

voilà quoi.

— Intéressant, dit Samir. D'accord, et tu crois qu'ils avaient quoi en tête ceux qui ont inventé l'iPhone ?

— Je sais pas mais ils ont gagné beaucoup d'argent maintenant ! Apple ils sont riches !

— Ah, donc déjà tu reconnais qu'il y a quelque chose que tu ne sais pas. Personne n'a une idée ? Quelles étaient leurs motivations à votre avis ?

— Non mais monsieur Samir, reprit le vuvoyeur, Apple c'est une entreprise américaine ils pensent qu'à l'argent c'est pas un bon exemple...

— Au contraire c'est un bon exemple, reprit Samir. Amin s'y connaît bien en entreprise de technologie il va vous dire ce qu'il y avait dans leur tête ! »

Amin pris au dépourvu avait tout de même suivi la conversation et avait déjà en tête quelques contre-arguments. Il savait peut-être mieux que tous ceux qui étaient réunis que les dollars ou les euros étaient une motivation insuffisante et que l'ambition, même empreinte de vanité avait pour moteur de vrais idéaux. Eric en avait été pour lui l'exemple vivant.

« — Il y a deux choses, commença Amin. Premièrement, le type à l'origine de l'iPhone c'est un homme très bizarre qui avait énormément de défauts mais il avait un talent, c'est la créativité. Et pour être créatif à ce niveau, il faut être capable de s'intéresser à

autre chose que l'argent.

La deuxième chose, c'est qu'un projet comme l'iPhone ne peut pas exister dans un environnement où tout le monde veut un résultat tout de suite. Il faut un cadre qui permet un minimum de confiance, et des gens capables d'investir sur le long terme pour financer ça.

— Oui mais bon, reprit un des ados qui n'avait pas compris, ils ont quand même gagné beaucoup d'argent...

— Ça fait quand même beaucoup d'argent, il n'y a pas de doute... compléta Amin. Je vous dis pas qu'il y a zéro cupidité. Mais elle est dosée, contenue par des règles, de la patience. Et si vous n'êtes pas capables de vouloir autre chose qu'un résultat immédiat, même si vous gagnez beaucoup d'argent un jour vous serez incapables de le garder. Vous allez tout cramer très vite et vos enfants se retrouveront encore plus pauvres que vous.

— Comme les gars qui vendent de la drogue ?

— Oui par exemple, confirma Samir.

— C'est vrai que eux, ils pensent qu'à l'argent et ils le dépensent très vite... fit remarquer l'un des ados.

— Tu en connais ?

— Euh pas trop, enfin un peu des fois j'en vois quoi, répondit l'ado gêné.

— Ce qu'il faut que vous compreniez, c'est que nous ici, on ne prend pas tous ces risques pour de l'argent. On le fait parce qu'on aspire à

quelque chose de plus grand, et qu'on veut le bien pour nos petits frères et nos petites sœurs, dit Samir.

— Mais pourquoi vous déménagez pas là où c'est mieux, si vous avez de l'argent ? Comme ça, vos petits frères et petites sœurs ils vivront dans un endroit où y'a moins de problèmes, non ?

— De qui tu crois que je parle quand je dis petits frères et petites sœurs ?

— Vous avez pas un frère ou une sœur, monsieur Samir ?

— Non, là je parle de vous. »

Un silence d'incompréhension fit le tour de la bande avant que Samir ne reprenne la parole.

« — Bien sûr qu'on peut trouver mieux ailleurs, et pour certains qui n'ont pas la force, c'est peut-être mieux, reprit Samir. Si je n'ai pas d'autre choix, moi aussi je partirai peut-être un jour... Mais pas avant d'avoir essayé de faire le bien là où je suis. Et en plus de ça, je suis convaincu que vous pouvez faire des choses meilleures que de courir après l'argent.

— On comprend monsieur Samir... mais bon, vous êtes pas beaucoup à penser comme ça.

— Peut-être que je me trompe, mais je pense que beaucoup peuvent penser comme ça si on les y invite.

— En tout cas les grands de mon quartier ils vont pas se laisser inviter comme ça, haha !

— J'ai pas dit que ça serait facile, pour certains le rappel suffira, d'autres ont sans doute besoin de quelques coups de bâtons...

— Oui mais si on est quatre péons à faire des trucs bien, et que tout le monde fait n'importe quoi autour de nous, ça sert à quoi au final ? On va juste être perdants...

— Pour les vrais croyants, le perdant c'est celui qui gaspille son temps et sa vie à noircir son âme plutôt qu'à l'éduquer. Parce que la seule chose dont on est responsable c'est soi-même. Et c'est comme ça qu'on reconnaît ceux qui font le bien pour leur Seigneur. Ils le font sans attendre que les gens le fassent avant eux. Est-ce que vous êtes croyants ?

— Moi, oui ! Dit l'un d'entre eux.

— Moi je sais pas, la vérité, j'y connais rien à la religion et tout ça... répondit un autre.

— Si t'es croyant, reprit Samir, ton vrai problème c'est pas de savoir si les gens font le bien et ce qu'ils y gagnent, mais de savoir si toi, tu es prêt à faire le bien quand personne autour de toi ne le fait. »

A ce stade, Samir ne représentait pour eux qu'une curiosité dont ils essayaient de comprendre les motivations. Leur intérêt pour ce qu'il leur disait était un début, mais largement insuffisant. Samir espérait leur transmettre la saveur du beau geste désintéressé, et les sortir de cette avilissante position de suiveurs, qui les condamnait à n'être que de vulgaires imitateurs dans le bien comme dans le mal.

Après les ados, de jeunes pères de familles commencèrent à prendre



la parole, devant un attroupement qui atteignait presque les cent personnes. Le rendez-vous au départ relativement confidentiel s'était transformé en véritable événement autour duquel s'agglutinaient des groupes très hétéroclites.

On y parlait sans micro, à tour de rôle, l'assise étant disciplinée par la carrure imposante et la voix forte de Yahya, qui distribuait la parole avec une aisance presque instinctive. Le reste des échanges fut riche et prenant. Doucement mais sûrement, ce qui n'était il y a quelques jours qu'une petite initiative prenait la voie de la consolidation.

Cet échange avait motivé Samir, qui se sentait plus que jamais appartenir à cet endroit. Il voulait offrir le meilleur à ces jeunes, et plus généralement à l'endroit qui l'avait vu naître et ceux qui y vivaient. La lutte ne pouvait pas se concentrer uniquement sur le trafic, il fallait offrir des opportunités aussi modestes soient-elles à ceux qui appelaient sans le verbaliser à ce qu'on leur présente un autre rêve.

Les récents événements lui avaient donné de l'espoir, mais parmi ceux qui l'accompagneraient, jeunes et moins jeunes, il espérait que la volonté d'agir vertueusement ne soit pas passagère, et qu'ils soient capables d'affronter l'implacable épreuve du temps, qui broyait les hommes vides et aspirait les âmes avides. Pour toute personne qui avait compris quelles viles chaînes étaient ces bouts de papier colorés et ces rêves en plastique, c'était la seule chose qui pouvait ressembler à une définition satisfaisante de la liberté.

« — Amin ?

— Oui ? Répondit son ami, qui regardait comme lui le parc sans dire un mot depuis que le groupe s'était dispersé.

— Tu vois le projet *Amanah Express* qu'on pouvait pas lancer sur Paname, j'ai envie de tenter ici, y'a moyen que tu m'aides avant de partir ? Demanda Samir.

— Si tu veux. Mais n'oublie pas que je ne serai bientôt plus là pour m'en occuper, rappela-t-il.

— Oui mais même si c'est ton idée à la base, de toute façon, une fois que c'est lancé ça peut tourner sans toi, non ? Je vais juste te presser encore un peu le citron, j'ai besoin de voir si c'est faisable ou pas.

— Ok, t'as prévu de dormir cette nuit ?

— Tant que j'ai une machine à café...

— Allez, *Bismillah* !»

\*\*\*

Lundi matin. Laurent n'avait pas l'intention de toucher aux petits-fours. L'invitation dans la belle bâtisse de verre flanquée du gigantesque logo « *Feekle* » ne faisait ni chaud ni froid au député qui attendait dans un coin de la salle de réception pendant que les autres

invités papotaient. Plusieurs personnalités de la région avaient été invitées directement aux locaux de la firme, tous frais payés, pour se voir présenter cette nouvelle offre révolutionnaire de *cloud computing*.

Des directeurs d'établissements et leurs référents techniques, quelques proches de Laurent dans les diverses administrations de son département, ainsi que son assistant, François, l'avaient accompagné. Un autre allié du député avait également libéré du temps pour l'accompagner, Jean-Baptiste Kefler. Cet homme jouait le rôle de joker technique de Laurent, pour éviter à tout moment que les évangélistes de Feekle ne les encerclent de jargon pour vendre leurs solutions à tout prix.

JB n'était pas seulement un farouche opposant aux géants américains de la tech inscrit à diverses associations nationales et locales de promotion de l'informatique souverain. Sa maîtrise pluri-disciplinaire des sciences informatiques lui permettait de comprendre en un clin d'œil la substance et les compromis de n'importe quelle solution logicielle qu'il avait en face de lui. Et surtout, il avait la confiance totale de Laurent.

JB était le maître d'œuvre de la récente transformation technique de Toulon et ses environs après le crash. A chaque étape de la transformation des usages numériques du territoire de l'année qui venait de passer, il avait conseillé Laurent et guidé ses choix dans les nouvelles offres de service. La mise en place d'une plateforme de vidéos en ligne très vite devenue rentable et de la plateforme de

micro-blogging PBP, connectée à d'autres instances régionales faisaient partie de ses succès. Laurent endossait sous le feu des projecteurs le rôle du politique respectable et innovant, JB, dans l'ombre, concevait les solutions avec ses équipes et s'assurait de la bonne tenue des projets.

Ce quarantenaire à la barbe de quelques jours, aux cheveux bouclés et au ventre sur lequel son chat aimait faire la sieste, se chauffait l'hiver avec des ASIC S9 et avait quelque part dans ses placards un t-shirt RSA d'Adam Back qu'il sortait de temps en temps. Il ne l'avait pas mis pour l'occasion, mais son polo et jean faisaient quand même tâche au milieu des encravatés qui l'entouraient et leurs beaux costumes bleutés.

Le cadre de l'entrevue était très particulier. Même si chacun venait en théorie de son propre chef et à son propre compte, une bonne partie des noms qui accompagnaient le député savaient très bien qu'aucune décision ne serait prise sans l'accord de Laurent, et son JB. Cela n'empêchait pas les invités d'apprécier l'occasion et savourer les encas proposés par Feekle, en discutant avec les autres responsables régionaux invités.

« — Un café, Laurent ? Demanda un directeur d'école qui l'accompagnait.

— Non merci Fred, j'ai pris le mien avant de venir.

— Moi aussi mais ça n'empêche pas d'en reprendre, tu rates quelque chose, ils sont très bons. Et toi JB, quelque chose ?

— Non merci, tout ce que j'accepte de Feekle c'est du code source, quand il est bien documenté, rien d'autre, répondit JB.

— Hein ?

— Laisse tomber, fit Laurent d'un geste de main, j'ai pas compris non plus, mais ça veut dire non. »

Frédéric ricana et laissa les deux hommes pour retourner rejoindre les autres. Ils furent bientôt pris en charge par la principale intervenante, Marion Dupuis, une chargée marketing de Feekle, qui les conduisit à la salle de présentation. Malgré les difficultés que traversait la firme et la fondation Logaith à laquelle elle appartenait toujours plus ou moins, un soin particulier était toujours de mise pour préserver l'image de marque. Les locaux respiraient l'esprit *corporate*. La moquette, les logos lumineux en trois dimensions, le verre sur lequel on pouvait manquer de se cogner tellement il était propre, et le mobilier aux couleurs de Feekle mettaient facilement la plupart des clients en confiance. La plupart.

Après quelques couloirs, elle les fit entrer dans une salle de présentation et asseoir sur des fauteuils plus confortables que ceux d'une salle de cinéma. La comparaison qui traversa l'esprit de François, s'expliquerait très vite. Après quelques remerciements et une courte présentation, Marion Dupuis leur proposa rapidement de visionner un film de présentation, pour ceux qui ne connaîtraient pas, ou pas assez, la mission de l'entreprise.

Le son d'une qualité remarquable et le soin apporté à la production

de la vidéo mirent les invités dans l'ambiance rapidement. Sur l'écran géant, défilaient en accéléré des constructions de centres de données, des nuages qui traversaient le ciel en accéléré, des ingénieurs, des gens en cravate, accompagnés d'une musique qui semblait dire presque littéralement « *Nous sommes l'unique futur, votre confiance nous est due* ».

JB, assis à côté de Laurent, masquait à peine ses soupirs d'exaspération devant la mise en scène pensée uniquement pour des gens bien habillés, qui portaient des chaussures pointues et utilisaient un rasoir plus fréquemment que lui. Le narratif autour de la marque ne l'intéressait pas, et tous les artifices marketing pensés pour rassurer et donner envie lui faisaient l'effet inverse. Il songeait déjà à des montages photos parodiques de la présentation qu'il partagerait avec ses équipes de développeurs, mais s'efforça pour le moment à rester concentré et à garder le fil, quitte à se pincer le nez.

Une fois le film de quelques minutes terminé, Marion Dupuis, toujours munie d'un sourire figé comme si son visage était sur pause, se mit au centre de la scène pour prendre la parole. Laurent ne pouvait lui en vouloir, la miss s'efforçait d'être *corporate*, mais son attitude rappelait celle d'une stagiaire mal à l'aise qui appliquait maladroitement des conseils marketing lus dans un magazine juste avant la présentation. Cette attitude semblait moins déranger les autres invités qui écoutaient attentivement.

Sans faire mention du tarif, sauf pour mentionner qu'il n'y en avait pas - et les licences gratuites étaient anormalement nombreuses -

Marion Dupuis déroula avec un enthousiasme toujours très *corporate* la liste des offres de Feekle en services numériques. La prestation avait pour but d'affirmer clairement que Feekle était certes de retour, mais plus fort que jamais. Les mots magiques pleuvaient dans son discours : *intelligence artificielle, technologie innovante, simplicité d'utilisation, offre personnalisée, algorithmes de pointe, transformation de l'industrie, confidentialité, souveraineté des données*, tout y était, avec l'exhaustivité et la cohérence d'une liste de courses du mois. Une fois le speech terminé, Miss Dupuis renvoya la balle à son public.

« — Si vous avez des questions nous serions très heureux d'y répondre de notre mieux, je vous écoute. »

Les invités se regardèrent les uns les autres sans prendre la parole, aucun n'osant aborder le premier la question des tarifs.

« — Monsieur Lambert, tenta Dupuis, vous vouliez des détails sur la suite bureautique il me semble ?

— Oh c'était juste pour comprendre un peu le fonctionnement mais je n'ai pas de question particulière, merci, je vais laisser mon responsable technique vous poser les siennes.

— Merci Gérard, commença un référent technique présent dans l'assemblée, alors ma question concerne l'authentification des services si nous y souscrivons séparément, est-ce qu'il est possible d'y lier notre propre autorité d'authentification Oauth2 ?

— Non ce n'est pas possible, répondit un des ingénieurs avant-vente qui se tenait aux côtés de Marion Dupuis. Mais en vérité vous n'aurez

pas besoin d'utiliser votre annuaire nous fournissons un service d'annuaire très performant.

— Oui j'ai bien compris, mais ma question ne concernait pas la performance, plutôt le stockage des données et la possibilité de garder un contrôle sur notre base de données utilisateurs.

— C'est une mauvaise pratique en termes de sécurité, répondit l'ingénieur de Feekle en faisant *non* de la tête. Vous savez, un annuaire auto-hébergé est beaucoup plus sensible aux cyberattaques et en cas de panne, tous vos utilisateurs seront bloqués. Nos annuaires nouvelle génération sont redondants et nous vous garantissons une disponibilité 24h/24.

— Oui enfin j'ai quand même perdu l'accès à mon compte feekle-mail pendant six mois lors de la panne donc...

— C'est un autre sujet, coupa sèchement l'ingénieur. Effectivement l'attaque terroriste de l'année dernière nous a fait perdre de nombreuses données sur une certaine période, mais rassurez-vous nos annuaires nouvelle génération sont maintenant préparés à ce type d'attaque. C'est ce qui fait notre force, nous avons appris de nos erreurs et sommes en mesure de vous proposer une robustesse à toute épreuve.

— Très bien mais pour l'instant nous utilisons notre propre autorité OAuth2 et je voulais juste savoir si c'était possible avec votre solution, merci. »

L'homme était légèrement vexé d'avoir été pris de haut par le



représentant de Feekle mais n'insista pas. Une telle attitude était surprenante venant d'une entreprise en situation de difficulté qui luttait pour récupérer des parts de marché perdues. Les quelques autres questions donnèrent globalement des réponses similaires. Les invités exprimaient leurs besoins, les représentants de Feekle y répondaient en niant les besoins qui leur étaient présentés et vantaient l'efficacité de leur modèle tout-en-un sans tenir compte des réticences de leur public.

Laurent Dessans finit par prendre la parole.

« — Je n'ai pas de question, dit-il, mais j'aimerais saluer la détermination de votre exposé. Si je peux me permettre, il y a quelque chose de perturbant dans votre approche, c'est que vous semblez mieux savoir que nous ce dont nous avons besoin ! »

La remarque installa un malaise que Marion tenta de dissiper.

« — Pardon ? Je ne vous suis pas, dit-elle en riant pour détendre l'atmosphère. Nous sommes leader dans notre domaine, alors nous proposons ce que nous estimons de plus bénéfique pour...

— Bénéfique pour quoi ? Continua Laurent. Pour l'emploi ? Apporter de la valeur ? Madame, vous vous comportez comme si vous représentiez une nouvelle tendance inédite qui allait révolutionner le marché. Or, il se trouve que nous sortons de 20 ans de monopole - le vôtre - et nous n'avons jamais connu une période aussi prospère dans ce domaine que l'année qui vient de s'écouler. C'est-à-dire la seule où vous n'étiez pas là.

— Monsieur je n'en doute pas, continua Marion sans capituler, mais les technologies évoluent et vous ne pouvez pas vous permettre de priver vos territoires de nouvelles technologies indispensables pour dynamiser votre croissance.

— Dynamiser quoi au juste ? Quelque chose que vous avez étouffé pendant 20 ans ? Poursuivait Laurent. Nous savons déjà votre employeur et moi ce qu'il va se passer : Vous allez éventrer notre tissu économique pour en extraire toute la valeur et l'expédier outre-Atlantique. Ne dites pas non, je sais pertinemment de quoi je parle. Vous êtes jeune et dynamique Mme Dupuis, mais vous avez la mémoire courte. Depuis le départ de Feekle du marché de l'IT, le monde continue de changer. En bien ou en mal c'est un autre débat, mais toujours est-il que les besoins d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui. Votre modèle monopolistique a montré ses limites et le marché des services numériques a continué de croître sans vous.

— Eh bien... euh très bien je comprends que votre région a développé le secteur peut-être mieux que d'autres, bégaya Marion Dupuis qui commençait à laisser transparaître sa surprise mais il faut... vous devez... enfin, prendre en compte les limites que vous allez rencontrer si vous n'attirez pas assez de talents dans des domaines de pointe tels que l'intelligence artificielle.

— En l'espace d'un an, continua machinalement Laurent, nous avons fait revenir par dizaines, voire par centaines, des natifs de cette région pour faire grandir une foule de micro-entreprises et des services publics numériques gratuits financés par plusieurs

fondations. De quels talents vous parlez, au juste ? De ceux qui ont vous ont quittés après les incidents de l'année dernière ? Ne vous inquiétez pas, ils sont revenus tout seuls. »

La conversation avait radicalement changé de ton. Laurent savait parfaitement qu'il créait un malaise et qu'il brisait une vitre que personne ne touchait lors de ce type de meeting où tout était feutré et cotonneux, mais il comptait bien faire comprendre à Feekle que le terrain était déjà pris, et invitait indirectement les autres invités à s'intéresser à leurs projets.

Marion finit par rentrer dans le jeu de concurrence que Laurent avait lancé. C'était un type de démarchage inédit pour elle, mais puisqu'il avait commencé...

« — Sans vouloir vous offenser, l'industrie du numérique progresse à l'aide d'une masse critique que vous êtes incapables d'atteindre avec les moyens d'un seul département. Je doute que vos grilles salariales puissent rivaliser avec les standards de Feekle, Mr Dessans. Nous ne jouons pas dans la même cour.

— Mme Dupuis... Que voulez-vous nous vendre au juste ? Du logiciel ? Nous savons le faire nous-mêmes, dorénavant. Des plateformes ? Nous savons aussi le faire seuls. Des équipements ? Du savoir-faire ? Tout ceci peut se trouver sur le marché directement auprès des fabricants à un prix bien plus abordable pour les collectivités locales. Nous n'avons plus l'envie ni les moyens de dépenser les sommes astronomiques de licences d'exploitation que vous nous vendiez autrefois.

— Mr Dessans, quoi que vous ayez contre mes employeurs, n’essayez pas de nier notre position de leader dans l’innovation logicielle. Vous risquez de faire prendre un retard considérable à votre région si vous persistez sur ce modèle obsolète qui est le vôtre».

Ce fut ensuite JB qui s’invita dans la conversation, pour poser des questions plus techniques.

« — Étant donné nos nouveaux standards j’aimerais quand même savoir si l’ensemble des services que vous avez proposés sont compatibles, on ne sait jamais. Vous avez des API ActivityPub pour les plateformes sociales ?

— Heu.. non on ne fait pas ça, répondit l’ingénieur de Feekle.

— Ah merci, dit l’ingénieur qui avait posé une question plus tôt, j’avais pas osé demander ça !

— Je vois, et si jamais on a des besoins plus sensibles, votre LLM tourne sur des serveurs *off-line* ?

— Non plus, ce n’est pas notre philosophie, et c’est peu performant comme approche, en réalité.

— Tiens, j’aimerais revenir sur ce mot magique que vous n’arrêtez pas de prononcer à tout bout de champ, la *performance*, dit-il d’un ton faussement naïf. C’est quoi exactement pour vous cette performance qu’on ne trouve nulle part ailleurs ?

— Eh bien, commença l’avant-vente de Feekle, si nous sommes aussi sûrs de nous à ce sujet c’est parce que nous disposons des ressources

les plus conséquentes tant en termes d'infrastructures que d'optimisation grâce à nos experts dans divers domaines.

— Oui mais ce n'est pas la question, enchaîna JB qui avait failli s'endormir en écoutant la réponse. Pour qu'un produit soit performant, il doit remplir du mieux possible un objectif défini. Comment vous pouvez parler de performance alors que vous ne comprenez même pas quels sont les nôtres ? A aucun moment vous n'avez posé la question et vous vous êtes contentés de définir nos objectifs à notre place.

— Je ne vous suis pas... répondit l'ingénieur. La performance est une mesure universelle, il n'y a pas vraiment de...

— Non c'est pas un concept universel, continua JB qui était lancé. Vos chaussures par exemple, elles sont sans doute très performantes pour impressionner les fans de talons, mais pour les balades en forêt je vous garantis que les miennes sont bien plus performantes !

— Excusez-moi... Pourquoi on parle de chaussures, déjà ? Demanda l'ingénieur en cravate sur un ton dédaigneux.

— Le niveau du recrutement a chuté chez Feekle, dites donc... En tant que client potentiel ça ne me rassure pas. En même temps, quand on met tout le budget dans le mobilier...

— Monsieur, je ne vous permets pas. Je pense qu'on va arrêter la conversation ici, il y a peut-être d'autres invités qui ont des questions.

— Moi j'en avais encore... dit JB.

— Merci, mais non merci. »

Le reste des accompagnants avait regardé tout d'abord gêné puis amusé le match qui se jouait en double. François masquait difficilement un fou-rire derrière une pochette cartonnée. Aucun d'entre eux ne serait client. Malgré leur compréhension limitée des enjeux, leur confiance allait vers celui qui les avait sauvés lors du crash de l'année dernière. Ceux qui ne connaissaient pas les technologies proposées par JB étaient maintenant curieux. Hormis les petits-fours, Feekle n'avait plus grand-chose qui les intéressait.

Marion avait suivi l'échange entre les deux techniciens et si elle n'avait pas saisi le jargon qu'ils utilisaient, elle avait saisi quelque chose qui lui échappait jusque-là. Le public n'était pas aussi réceptif qu'attendu et les différents invités semblaient tous avoir de nouveaux besoins que Feekle ne pouvait pas combler. L'insolence de Laurent et JB avait même servi pour mettre en avant leurs services auprès des autres invités...

Ce que les autres cachaient poliment, Laurent et JB l'exposaient en l'assumant. La confiance autrefois universelle et indiscutée dans une poignée de monopoles impénétrables était devenue du passé suite au grand black-out. L'ère où les géants technologiques pouvaient vendre leurs produits à toutes les strates de la société sans avoir besoin d'offrir autre chose que des petits-fours et des goodies semblait révolue. Ils devraient dorénavant se réinventer.

Marion ne s'avouait pas vaincue pour autant, il restait une dernière carte à jouer, celle de la menace. Les invités se levaient pour partir

tout en continuant d'échanger entre eux. Elle profita d'un moment où Laurent était seul pour venir lui parler.

« — Mr Dessans, nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde et je suis navrée qu'un partenariat ne puisse être conclu avec vous ou vos collaborateurs. Mais vous devez savoir une chose.

— Effectivement, pour être direct avec vous, j'ai des parts dans les nombreuses entreprises de services numériques qui ont vu le jour récemment, donc en réalité, nous sommes concurrents maintenant madame. Mais que vouliez-vous me dire ?

— Fort bien, je suis contente pour vous, mais si vous souhaitez vous passer de nous, il faudra aussi vous passer de nos fournisseurs d'infrastructures partenaires au sein de la fondation Logaith, dit-elle avec le sourire toujours très *corporate* qui ne la lâchait pas.

— C'est-à-dire ? Demanda Laurent curieux et méfiant.

— Oh, vous ne saviez pas ? Fit-elle l'air faussement désolée. Les clients qui choisissent nos services bénéficient de tarifs préférentiels sur des machines comme les serveurs par exemple. Je crains que ces équipements ne deviennent trop chers pour votre région si vous persistez à nous traiter de la sorte.

— C'est une menace ?

— Non ! Bien sûr que non. Une simple information.

— La fondation Logaith a des problèmes bien plus urgents, ne jouez pas à ça avec moi, dit Laurent tendu. Et vous n'avez aucun pouvoir de

décision sur les tarifs des fabricants de serveurs.

— La fondation Logaith a effectivement pris du retard sur ses missions, rectifia Marion, et les divergences sont plus fréquentes qu’auparavant, mais ne vous inquiétez pas, le cap est maintenu et nous sommes toujours à la pointe de l’innovation.

— Eh ben voyons, je vois mal qui dans cette structure aussi grosse prendrait le temps et la peine de se soucier de notre petite région pour nous ennuyer avec ce qu’on met sur nos ordinateurs... Surtout que votre histoire d’accords tarifaires est plus que louche. Avant d’aller sur un terrain aussi dangereux, il faudrait vérifier que tout ça soit légal, madame...

— Soyez sans crainte, je veillerai personnellement à ce que ça le soit.  
»

Un grand sourire de Mme Dupuis clôtura la conversation, et la représentante de Feekle s’en alla en tournant les talons. Laurent regretta presque d’avoir eu une trop grande bouche mais JB le rassura rapidement. Ces intimidations étaient vaines.



## Chapitre 11

*« L'armée se figeait dans les conceptions qui avaient été en vigueur avant la fin de la dernière guerre. Elle y était d'autant plus portée que ses chefs vieillissaient à leur poste, attachés à des errements qui avaient, jadis, fait leur gloire. »*

*Mémoires de guerre, L'Appel – Charles de Gaulle*

**I**l n'était pas coutume de voir un détenu au profil aussi sensible au centre pénitentiaire de Saint Prévay. D'ordinaire les problématiques de ce genre étaient gérées en interne au ministère des Armées. Mais la situation dépassait le ronronnement administratif habituel des dernières décennies, et les circonstances n'avaient pas laissé d'autres choix à la direction du renseignement intérieur, sous ordre direct du ministre, de rompre avec la tradition carcérale.

Le général Vauclin était assis menotté dans une cellule de la maison

centrale, dont les mesures de sécurité étaient plus exigeantes que les autres établissements. Fixant le plafond, son crâne chauve collé sur le béton froid pivota vers le bas lorsqu'un bruit derrière la porte annonçait son ouverture. Deux gardiens entrèrent dans la cellule, laissant quelques autres à l'extérieur.

Celui qui était accompagné d'un plateau le présenta au détenu sans aucune forme de salutation. Il le posa sur la table, et fit signe au général qu'il était l'heure de manger.

Le général s'installa à la table en plastique et tenta de détendre l'atmosphère. Il ne semblait ni inquiet ni en colère.

« — Bonjour à vous messieurs, tout de même. Nos différends ne doivent pas nous faire oublier nos manières, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse des gardiens qui se contentaient de le fixer.

« — Je vous aurais bien conviés à ma table mais comme vous le voyez je manque de sièges, vous m'en excuserez... Ça ne vous dérange pas de rester debout pendant que je mange ?

— C'est la procédure. Répondit simplement un des gardiens.

— Les procédures, très important, fit le détenu en hochant la tête. D'ailleurs en parlant de procédure, vous avez des nouvelles de mon jugement ? Demanda Charles Vauclin.

— Dans votre cas, je pense pas que vous puissiez prétendre à quoi que ce soit pour le moment.

— Quelle curiosité, pour un ministère si soucieux des procédures et

de l'application du droit, de retenir un homme sans enquête digne de ce nom, ni aucune forme de procès, non ?

— Vous êtes quand même gonflé de parler de droit après ce que vous avez fait, fit remarquer l'autre gardien.»

Celui qui venait de poser la question, Yann, cachait du mieux qu'il pouvait sa curiosité. Il était tout de même impressionné par cet invité d'un genre totalement nouveau, qu'il ne savait pas vraiment comment appréhender. Aucun des gardiens n'avait la totalité des éléments de son dossier, mais le détenu qui était en face d'eux avait été mis sous verrou, paraît-il, parce qu'il préparait un coup d'État. La différence était de taille par rapport à leurs autres clients, presque tous issus du banditisme.

L'entière des services d'État était en ébullition quant à cette affaire. La chasse aux sorcières au sein de l'armée avait démarré, et s'appêtait à passer la deuxième.

Le général mis en cause avala sa bouchée et prit un air solennel pour répondre à la remarque du gardien.

« — Ce que j'ai fait, commença-t-il, pendant si longtemps, c'est accorder ma confiance à des gens qui se sont essuyé les pieds dessus, ont méprisé tout ce que nos prédécesseurs ont bâti, et sont prêts à le démolir pour profiter de quelques années de faste supplémentaires.

C'est à mes yeux, le crime le plus inacceptable auquel j'ai participé par mon silence. Alors oui, vous pouvez me juger sur ça.

En revanche, si vous voulez me juger sur ce que j'ai fait

dernièrement, et que je continuerai de faire sitôt sorti d'ici je vous le dis sans crainte, ce n'est pas le genre de dossier qu'un autre juge que l'Histoire peut prétendre instruire. »

Les gardiens restaient silencieux, mais étaient désormais attentifs, et avaient rangé leur mépris bureaucratique pour écouter l'esprit et le cœur en alerte. Voyant cela, le général menotté poursuivit.

« —Je l'ai fait pour moi, je l'ai fait pour la France, pour vous, et même pour ceux qui m'ont mis ici, s'ils changent de bord avant que les choses s'accélèrent. »

« — Nos élus du moment ont pris la décision de jeter la nation dans une guerre dont elle ne ressortira pas entière. Vos oreilles n'entendent peut-être pas grand chose, assourdies par ces murs, mais vous devez savoir qu'aucun d'entre vous ne sera préservé de ce qui vient. La France millénaire, ou ce qu'il en restera, s'apprête à être dissoute dans le chaos du mondialisme. Vos biens, vos enfants, vos cotisations, votre liberté , votre sécurité et surtout votre insouciance vous seront arrachés sans aucune forme de procès, comme ils me l'ont été.

La décision n'est pas encore rendue publique, mais ceux qui sont attentifs en voient déjà les signes. La BRMO n'a pas été créée uniquement pour mater quelques anarchistes mangeurs de graines, ou écoterroristes. C'est une police politique taillée pour discipliner une nation qu'on envoie à la guerre.

Je suis un militaire, la guerre ne me rebute pas, c'est mon métier, ma

vocation. Ce que je répugne en revanche, c'est voir mes hommes, mes enfants, mourir pour une cause qui n'est pas la leur. Et tout ceci n'est que l'aboutissement de choix désastreux qu'il est temps de refuser.

Alors vous pouvez me traiter de sédition, de fou, ou n'importe quel sobriquet officiel que vos chefs décideront de me flanquer pour me salir, me dissuader, mais tout ce cirque ne servira à rien. Personne ne fera marche arrière, ceux qui sont avec moi ne croient plus un mot qui sort de la bouche de vos pachas. »

Le général détenu posa sa fourchette dans l'assiette vide et la tendit au gardien sans ajouter un mot. Il ne reçut aucune réponse et se contenta de les regarder sortir de sa cellule.

Les deux gardiens qui avaient accompagné son repas finirent leur journée comme ils en avaient l'habitude, en gardant le discours dans un coin de leur tête. Ils ne se retrouvèrent qu'en fin de journée, au moment où l'un d'eux quittait le centre, pour échanger quelques mots.

« — Dis, tu penses qu'il disait vrai l'autre taré là, de tout à l'heure ? Demanda Yann à son camarade.

— J'en sais rien, répondit son collègue, et de toute façon c'est pas nos affaires. Moi j'ai postulé pour rejoindre la BRMO, donc ces conneries de vieux militaire j'en ai rien à carrer. Il peut déblatérer tout ce qu'il veut, en attendant c'est lui qui est au trou, et il n'est pas prêt d'en ressortir.

— C'est clair que pour un révolutionnaire, il arrive un peu vite en fin

de parcours. Ça me rappelle l'autre fou furieux de Daillet.

— Ah oui, le mec qui s'était planqué en Malaisie là ?

— Ouais voilà ! Allez bref j'y vais. Tu fais des heures sup aujourd'hui toi ?

— C'est ce fêtard de Quentin qui m'a demandé de faire sa nuit aujourd'hui, j'ai vu avec le chef et c'est bon je lui prends son tour pour cette fois, il prendra une de mes nuits la semaine prochaine.

— Ça marche allez bon courage Yann, et bonne soirée à vous les gars !

— Rentre bien ! »

La nuit s'annonçait relativement banale au centre pénitentiaire malgré l'invité spécial arrivé ici depuis quelques jours. Yann s'installa tranquillement devant une des salles de contrôle des caméras, un bon livre à la main lui fit passer les premières heures de la nuit. Tout était calme, et Yann était plongé dans sa confortable routine, lorsqu'une anomalie le tira de sa lecture. Un des écrans s'était éteint.

Il soupçonna un bug et prit immédiatement la radio pour en avertir le service technique mais aucune réponse. Après un soupir, il se leva de son fauteuil, confia la supervision des écrans restants à un autre collègue et traversa le couloir pour descendre lui-même au deuxième étage se renseigner directement auprès des concernés.

« — Les gars y'a un problème avec la caméra BU31. Et ma radio ne marche plus... ou bien vous ne répondez pas ?

— Ah salut Yann, oui on a un souci ça fait cinq minutes qu'on a des

coupures je comprends pas ce qu'il se passe mais on est sur le coup t'inquiète, tu peux remonter. »

Yann regagna son poste après avoir tout de même averti son chef. Il avait à peine ouvert son livre que les écrans attirèrent à nouveau son regard, le faisant passer de la lassitude à l'état de choc. Sur l'écran, une quinzaine de véhicules venaient de défoncer le grillage de la cour principale et se dirigeaient en trombe vers la maison centrale qui abritait les détenus les plus sensibles.

Il eût à peine le temps de sortir son téléphone avant que la quasi-totalité des caméras ne tombent une à une. Sa radio toujours HS, il sortit son téléphone personnel de sa poche pour tenter d'appeler au plus vite son chef, mais le petit écran tactile titrait ce soir-là « *Aucun signal* ».

D'un geste rapide, il prit en photo le dernier écran qui affichait un véhicule ressemblant à un fourgon militaire, avant que celui-ci ne s'éteigne également. Aucune alerte n'avait été donnée. Yann tenta d'enclencher l'alarme, qui ne fonctionnait pas non plus.

« — Bordel il se passe quoi ? Plus de radio plus rien, et j'ai entendu un énorme bruit de l'autre côté de la cour ! »

C'était un de ses collègues qui débarquait en trombe dans son bureau accompagné de quatre autres membres du personnel de garde ce soir-là.

« — Allez voir ce que fichent les gars du service informatique ! Moi je monte prévenir le chef. Déclara Yann en courant hors du bureau. »

Intuitivement, Yann évita l'ascenseur et se rua sur les escaliers qu'il gravit par trois jusqu'à atteindre le bureau de son chef. Celui-ci était paniqué, et vivait le moment comme un chef qui avait pris racine dans son bureau. Autrement dit, très mal. Accroupi devant la fenêtre et regardant la scène, ou du moins ce qu'il était possible de voir. Le chef respirait fort, n'épongeait même pas sa sueur, et tremblait comme jamais Yann ne l'avait vu trembler.

Tous les lampadaires avaient été éteints sans qu'ils ne puissent déterminer à ce stade si les intrus les avaient attaqués ou désactivés comme le reste de leurs équipements. Yann filmait par réflexe, tentant d'être suffisamment discret pour ne pas être aperçu de l'extérieur.

« — Chef... c'est quoi ça ?

— Je n'en.. je n'en sais rien Yann. Appelle le responsable aux renseignements, dis-leur de nous envoyer l'armée parce que là... je comprends rien... dit-il sur un ton paniqué.

— Ils sont de l'armée chef j'en suis sûr. Ils viennent pour récupérer l'autre taré. Ils sont nombreux.

— Comment ça ? T'y vois quelque chose toi ? Il fait tout noir on voit rien !

— On dirait des véhicules de l'armée de terre...

— Fait chier, dit le chef dont la colère surpassa la trouille l'espace d'un instant... on l'avait dit à Sellier, et à son cabinet, il voulait le coffrer en lieu sûr... foutu ministre ! Patrick aurait jamais dû accepter



que ce soit dans notre établissement !

— On fait quoi chef, on y va ?

— On va où ? Tu es sérieux Yann ? Tu vas y aller avec ta petite arme de service ? Même le RAID serait pas suffisant vu comment ils sont équipés !

— Une lumière vient vers nous, baissez-vous chef ! »

Une torche en provenance de la cour avait braqué le bureau du dernier étage où ils se trouvaient. Yann s'éloigna de la fenêtre et courut hors du bureau pour redescendre au service technique, laissant son chef gérer sa crise de panique seul.

Au même moment, les intrus pénétraient dans le bâtiment le plus sécurisé du complexe où était retenu leur chef. Un surveillant du centre au rez-de-chaussée paniqua et leva immédiatement les mains en l'air lorsque les torches fixées sur les canons des fusils assaillants le braquèrent, après avoir broyé la porte avec un équipement qu'il était incapable de nommer.

« — Bonsoir, si vous coopérez il ne vous arrivera rien, annonça l'un des assaillants derrière sa cagoule. Désolé pour la porte. Nous sommes venus chercher le général. Donnez-nous carte d'accès, clés, badges nécessaires pour atteindre la cellule A38.

Le surveillant fournit ce qu'on lui demandait sans se faire prier et resta accroupi sous son bureau pendant que deux hommes se chargeaient de le faire passer du rôle de surveillant à surveillé. Il avait de toute façon déjà essayé de contacter sa direction ou

demander des renforts en entendant le bruit des moteurs, sans succès.

Quelque part dans l'établissement, le général attendait. Charles sourit en entendant rugir les moteurs des VBMR Griffon au dehors, et se leva de son lit.

A peine quelques minutes plus tard, une voix se fit entendre de l'autre côté de la porte.

« — Mon général, vous êtes là ?

— Je suis là, et heureux d'entendre une voix familière ! »

La porte fut ouverte avec les clés que les mutins avaient réussi à se procurer. Charles se retrouva enfin accueilli par des combinaisons entièrement noires qui n'étaient d'ordinaire jamais utilisées sur le sol national pour autre chose que de l'entraînement. Armée jusqu'aux dents, la compagnie entière qui avait fait irruption dans le centre pénitentiaire avait usé d'un mode opératoire réservé d'ordinaire aux OPEX. Le général les suivit après avoir enfilé une tenue que lui avaient tendue ses hommes, et se dirigea vers la sortie d'un pas pressé, couvert devant et derrière.

Les autres détenus essayaient de comprendre ce qu'il se passait, ceux qui le pouvaient par le petit rectangle vitré de leur cellule, les autres en regardant dehors, d'autres l'oreille collée sur la porte. Beaucoup s'étaient mis à faire un vacarme assourdissant, hurlant des encouragements, sifflant, et criant des mots incompréhensibles. Le personnel du centre pénitentiaire était plongé dans une confusion

encore plus grande. Aucun d'entre eux ne risqua quoi que ce soit, et ceux qui étaient armés déposaient leur flingue de service au sol, les mains en l'air, dès qu'un des assaillants pointait une lampe sur lui.

Yann était avec les techniciens qui tentaient de comprendre ce qui leur arrivait.

« — J'ai jamais vu ça, disait l'un d'eux. On dirait qu'ils ont brouillé tous les signaux radio. On peut plus communiquer avec personne. Mais dehors ils ont dû s'en rendre compte ils vont sûrement nous envoyer de l'aide, non ?

— Essaye les communications filaires, répondit Yann qui n'y connaissait rien mais voulait à tout prix résoudre le problème, à mon avis mieux vaut compter sur personne tant qu'on a pas pu joindre quelqu'un dehors.

— Le premier lien fibre est HS, et le deuxième lien était en maintenance depuis hier. Mais pourquoi des militaires français nous attaquent, je comprends pas ? Ils veulent quoi ?

— Normalement j'ai pas le droit de vous le dire, commença Yann, mais on a incarcéré il y a quelques jours un général qui prévoyait de faire un genre de coup d'État.

— Quoi, sérieux ? Et nous on est là, et personne nous met au courant !? »

La conversation fut coupée par une unité d'assaillants qui pénétra les bureaux. Les hommes cagoulés, casqués, fusils et torches braquées sur leurs cibles procédaient à la phase d'intimidation avant

d'exprimer leur requête.

« — Si vous coopérez, on ne vous fera aucun mal, les gars. Annoncez l'un d'eux. On veut les enregistrements des caméras, nos informaticiens vont vous poser des questions, répondez à tout et ça se passera bien pour vous. Avant ça je veux voir tous les téléphones ici sur la table, et tout ce qui a un micro ou une caméra, pareil. »

Yann, qui était derrière un bureau, prit les cinq secondes qui lui restaient avant que les assaillants ne soient trop proches, pour extraire la carte Micro SD de son smartphone et la cacher là où personne n'irait voir. Il n'était pas entièrement sûr que les photos et vidéos prises ce soir soient dans la carte mémoire plutôt que la mémoire du téléphone, mais son appareil étant presque tout le temps plein, les chances étaient quand même bonnes pour que le logiciel ait basculé le stockage sur la carte externe.

Trois hommes moins lourdement équipés que les autres prirent place au centre du bureau pour commencer à traiter le sujet technique. Les assaillants prirent les appareils des employés qu'ils ouvrirent un à un, avant de passer à la perceuse toute puce de mémoire qui s'y trouvait. Les fonctionnaires du centre pénitentiaire leur donnèrent les clés de la salle serveur, dont les disques subirent le même sort. Yann assista impuissant à la scène, couvert par le bruit que produisait le matériel en train d'être broyé.

Les mutins agissaient comme s'ils savaient déjà où trouver le moindre élément qu'ils cherchaient. Leurs techniciens s'occupaient d'extraire les disques des baies de stockage avant de les passer à la scie en

cloche et à la perceuse, transformant puces mémoire et plateaux de disques durs en poussière de plastique et de métal. L'opération était déjà incroyablement osée, le moindre indice permettant d'identifier un seul assaillant devait être écarté.

« — La baie de secours, maintenant. Demanda l'un des assaillants.

— Que.. quelle baie ? La redondance est gérée dans le bureau là-bas et vous l'avez déjà .. enfin je crois que... c'est bon, non ? Fit mine d'ignorer l'un des fonctionnaires. »

Visiblement peu patient, un des techniciens cagoulés posa violemment sous les yeux de l'employé une liste de noms et un schéma que celui-ci reconnaissait très bien. Il ignorait comment ce document qu'il avait lui-même rédigé avait fini sous son nez. Sa comédie prit vite fin et il indiqua où la salle se trouvait.

La petite troupe conduisit donc sous bonne escorte les fonctionnaires dans une autre salle du bâtiment, avant de s'attaquer aux machines qui subirent le même sort que leurs pauvres sœurs. Broyage, perçage, tout ce qui contenait de la donnée finit en poussière.

L'opération se termina sans autre incident notable, et le signal téléphonique fut de retour environ une heure après que l'entière des véhicules aient quitté la prison.

\*\*\*

Au même moment, dans un bureau de l'Élysée, l'actuel chef d'État, Nicolas Dantin, s'apprêtait à recevoir le ministre de l'Intérieur qui avait insisté pour ne pas avoir à attendre le lendemain. La nuit était déjà bien avancée et les soucis du président étaient déjà assez nombreux pour avoir à accueillir d'autres mauvaises nouvelles. Fidèlement au style particulier de la démocratie française, un sujet d'une importance cruciale était discuté entre deux membres de l'exécutif, sans autre forme de consultation.

« — Nicolas, on vient d'avoir un énorme incident, commença Jean-Pierre Sellier à peine après avoir pénétré la salle où se trouvait à cette heure-ci le président, seul.

— L'Ukraine me prend déjà assez de temps en ce moment Jean-Pierre, j'espère que ce n'est pas encore pour me parler de la mutinerie ? »

Le ministre ne prit même pas la peine de s'asseoir et parlait debout en face du bureau.

« — Si, répondit sèchement le ministre. Vauclin s'est évadé. Et pas tout seul. Une compagnie entière est venue le sortir. D'après les témoignages qu'on a commencé à recevoir du personnel sur place, ils étaient plusieurs dizaines.

— Et où sont-ils maintenant ?

— Je l'ignore... on cherche.

— Mais enfin Jean-Pierre ! Ce n'est pas possible ! Comment des dizaines de militaires peuvent prendre d'assaut une prison et sortir un type comme ça sans être repérés, on a les services de

renseignement du Rwanda ou quoi ?

— Inutile de t'énerver sur moi... Tu m'as demandé de gérer les écolos et les militaires en même temps que les autres sujets déjà brûlants dont j'ai hérité à ma prise de poste ! Je ne peux pas tout faire, et nos ressources sont en tension extrême ! On ne peut pas travailler sur ce sujet dans la discrétion éternellement, si tu veux allouer plus de moyens au problème, il faudra officialiser la menace.

— C'est hors de question, répondit le président. Officialiser la menace c'est faire de la publicité gratuitement à ces putschistes, et créer une panique générale, on n'a vraiment pas besoin de ça.

— Qu'est-ce qu'on est censé faire alors ? J'ai une réunion DGSI demain, il faut qu'on leur présente une feuille de route claire, et vite...

— Gonfle le discours et les moyens sur les écoterroristes, il faut qu'on se débrouille pour expliquer que ça concerne aussi des militaires, individuellement.

— Ça n'a pas de sens, c'est trop gros... on a déjà mis toute la comm là-dessus, on risque de perdre encore plus de crédibilité si on continue. Il faut au moins impliquer l'armée dans l'enquête.

— Non Jean-Pierre, répondit sèchement le président absolu, on ne va pas impliquer l'armée pour le moment. Tous les suspects sont des militaires à l'heure actuelle.

— On est quand même pas au stade du soulèvement général, dit Jean-Pierre. Ça reste encore embryonnaire.

— Annule ta réunion de demain matin avec la DGSI, reprit Nicolas en l'ignorant. Venez tous directement ici. Je vais convoquer ceux en qui on peut avoir confiance et on prendra des mesures avec eux.

— Très bien.

— Je vais convoquer aussi la DGFIP, d'ailleurs tu as des nouvelles de Bernard Bardou ? Il sera content de pouvoir nous dire qu'il avait raison... Je voulais le tenir à l'écart mais il a déjà beaucoup bossé sur le sujet tout seul, son travail pourrait servir.

— Mon cabinet n'arrive plus à le joindre depuis quelques jours, répondit Sellier. Il devait être opéré dans un hôpital près d'Orléans, mais il a disparu après un incident là-bas. »

Un silence d'une seconde suivit le brusque relèvement de tête de Dantin, qui leva le nez de son téléphone.

« — Et c'est maintenant que tu me le dis ? Reprit le président.

— J'ignorais que tu tenais à lui plus que ça... vu comment il t'insupportait du temps où tu étais aux finances.

— Je ne le supporte pas, mais c'est un de ceux qui connaît le mieux le sujet, du moins sur la question des chiffres. Tu l'as laissé filer ?

— Il a une interdiction de sortie du territoire depuis un moment. Impossible qu'il ait quitté la métropole.

— On aurait dû l'avoir de plus près... il a dû se faire attraper par les mutins, soupira le président.

— C'est toi qui a fait bloquer sa demande de protection policière



Nicolas, je te rappelle...

— Oui, oui c'est bon... je sais. Il m'énervait à insister constamment, comme s'il voulait se donner de l'importance... j'avoue avoir mal considéré la gravité de son cas.

— On n'est pas sûr qu'il ait été enlevé, le connaissant il a peut-être lui-même organisé sa fuite.

— Mets quelqu'un dessus, et retrouve-le. Il a accès à certaines informations, si elles tombent entre de mauvaises mains...

— On est déjà saturé, je te l'ai dit... même moi je fais des nuits interminables.

— Mobilisez davantage, concentrez-vous sur les mutins, rognez dans les effectifs des stup s'il le faut. Il peut nous faire de gros problèmes si on ne le retrouve pas rapidement.

— Certaines banlieues sont agitées en ce moment, on ne peut pas du jour au lendemain retirer des ressources aux stup pour les affecter à cette affaire...

— Jean-Pierre, tu te moques de moi ? On a une mutinerie qui se fomenté chez les militaires, un haut fonctionnaire qui connaît les dossiers les plus sensibles des comptes publics a disparu, et tu me parles de prioriser quelques dealers qui se tirent dessus pour de la cocaïne et de l'herbe ?

— Entendu, se ravisa Sellier, essaye de formaliser ça dans une note, que je puisse l'expliquer à mes services...

— On leur expliquera demain, répondit Nicolas. Commence dès maintenant. »

\*\*\*

Malek attendait assis dans la grange, dans un des petits villages qui entouraient la ville de Toulançon. Les deux Albanais ne l'accompagnaient pas cette fois, bien qu'ils aient longtemps insisté pour ne pas le lâcher. Malek avait difficilement réussi à leur faire comprendre que leur présence risquait de tout faire rater. Malek s'était toujours présenté seul et le vendeur aurait refusé la présence d'observateurs inutiles. Il fallait ajouter à cela que son contact n'aurait de toute façon pas accepté deux étrangers de plus, lui qui répugnait déjà la tête d'Arabe qu'était son client.

Cet ancien militaire ne s'en cachait d'ailleurs pas, et faisait régulièrement des remarques ou des blagues d'un humour douteux à celui qui venait chercher du matériel chez lui. Mais les affaires transcendant le racisme, leurs relations restaient malgré tout cordiales. Pierre se présenta donc avec la marchandise, cachée dans le double-fond d'une caisse à outils qu'il ouvrit devant Malek.

« — Voilà, là t'en as pour vingt munitions.

— Nickel, voilà pour toi, dit Malek en tendant l'enveloppe.

— Allez casse-toi et fais pas de conneries avec ça, comme d'hab. »

Malek était plus nerveux qu'à l'ordinaire, mais Pierre ne sembla pas le remarquer. L'étrange confiance qui avait toujours accompagné leurs transactions ne semblait pas compromise cette fois non plus. Malek retourna à son véhicule à pied en traversant les champs, et son contact quitta la grange abandonnée quelques minutes après. Les deux Albanais attendaient leur débiteur à côté de la voiture, scrutant les environs pour être sûrs qu'on ne leur tendait pas un guet-apens.

« — Que pour ça, tu venir ici ? Demanda un des deux hommes en voyant Malek cacher l'arme et les munitions dans une cache métallique sous le coffre de la voiture

— Si t'avais accepté de me prêter le tien j'aurais pas eu besoin, je te rappelle.

— Non. Arme à nous, pas de prêt.

— Oui ben, j'avais compris, c'est pour ça qu'on est là. C'est bon on y va. »

Malek fit vrombir le moteur en direction des Planaises.

Ses associés l'attendaient au gymnase du collège Voltaire, dont le dénommé Doudoune détenait un double des clés. Malek alluma l'autoradio pour tenter de se changer les idées, mais malgré la gravité des nouvelles qu'il entendait, aucune ne parvint à l'inquiéter plus que ses affaires personnelles. La guerre en Ukraine ou la corruption de tel responsable politique n'y changeait rien.

Il n'aimait pas tenir ce genre de réunion en pleine ville, mais il avait de toute façon l'intention de faire un tour aux Planaises. Le gymnase

offrait l'avantage d'être à l'abri des regards et n'avait pas de vis-à-vis, protégé des plus hautes tours HLM par les pins qui entouraient le bâtiment. Le dénivelé, qui plaçait cet ancien hangar au centre d'un terrain en forme de cuvette, participait également à l'isoler.

Une des portes métalliques était déjà entrouverte lorsque Malek se présenta à l'intérieur. Un jeune homme assis sur une chaise, un petit téléphone à la main, les salua et les fit entrer. Malek traversa les gradins et le terrain en direction des vestiaires, d'où provenait la seule lumière. Tout le reste était plongé dans le noir.

Malek frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt. Il s'engouffra dans le vestiaire suivi de ses deux gardes du corps imposés, à la surprise des deux hommes à l'intérieur, qui eux étaient venus seuls.

« — Tu nous ramènes qui là ? Demanda Majid, en voyant les deux Albanais.

— C'est bon, ils sont avec moi, tenta Malek, j'ai un business avec eux.

— Ils restent à la porte, ils rentrent pas. Dit Majid, catégorique.

— Ils sont concernés, insista Malek, ils viennent.

— Eh,eh, d'où ils sont concernés ? Quand je t'ai dit je ramène Doudoune tu m'as fais un cinéma parce qu'il est à quinze, et tu te pointes avec deux roumains, et on sait même pas d'où ils sortent ? Tu te fous de qui ?

— Déjà ils sont Albanais pas Roumains, ensuite écoute : Il vaut mieux pour nous trois qu'ils rentrent. Si je suis ici c'est que t'as très mal géré

notre marchandise, et j'ai un business avec eux donc ils sont concernés c'est tout, insista Malek en fixant Majid dans les yeux.

— T'as des business avec tout le monde toi... T'aurais pas le numéro à Bill Gates aussi j'ai un projet à monter, commenta Doudoune. »

Le regard de Majid croisa celui d'un des deux Albanais. Cet échange suffit à faire comprendre à Majid la raison de leur présence. Malek était dans de sales draps, c'était évident. Mais Majid, qui avait l'habitude de piloter les affaires seul en l'absence de Malek, était aussi dépassé par les événements et avait donc besoin de son associé pour trouver une solution dans les délais les plus brefs. Doudoune et lui acceptèrent de les faire rentrer et prirent position sur les bancs qu'ils avaient placés en rectangle.

L'atmosphère au départ tendue s'assouplit petit à petit avec les prises des nouvelles mutuelles. Les désaccords entre les parties prenantes étaient là, mais tous avaient au moins un objectif commun : faire repartir le commerce le plus vite possible. Majid et Doudoune avaient des informations, Malek des moyens et le plus gros capital investi.

« — D'après ce que La Crosse m'a expliqué, dit Malek, y'a les *bubar* de la mosquée qui foutent le *zbeul* et empêchent les clients de se pointer. Ça fait plus de dix ans qu'on travaille et on a jamais eu ce genre de problèmes, donc soit il me mitonne pour ne pas me payer, soit c'est vrai et je vous écoute.

— J'avoue j'ai jamais vu ça non plus, répondit Majid. Oui, La Crosse a raison. Là c'est chaud. Y'avait déjà Nordine qui n'arrêtait pas de

prendre nos terrains, et plusieurs équipes ne veulent plus bosser avec nous. Ils se fournissent chez lui maintenant. On a envoyé un avertissement, mais les mecs ont mal fait le boulot et résultat, ils ont tué un frère muz' qui était là on sait pas pourquoi. De là les mecs de la mosquée se sont mis à venir faire leur speech vers les fours, pour dissuader les petits et leur faire la morale, patati patata, bref ça a démarré comme ça.

— Les charbonneurs n'ont presque rien écoulé depuis trois jours, compléta Doudoune. Les gars sont obligés de vendre en donnant des rendez-vous aux clients un par un ça ralentit grave l'écoulement des stocks.

— Ok, qui c'est les... commença Malek

— Attends, attends, le coupa Majid. Avant faut qu'on éclaire un truc quand même, c'est quoi cette histoire avec La Crosse ?

— Je l'ai appelé pour lui demander de me rembourser plus tôt que d'habitude, j'ai un truc urgent à régler, avoua Malek.

— On a bien compris que t'as un truc urgent, les mecs avec toi, c'est pas des baby-sitters, tu leur dois combien ? Demanda Majid en jetant un coup de menton en direction des deux Albanais.

— Pourquoi tu veux savoir ?

— On est transparent avec toi, sois transparent avec nous. Combien ?

— Soixante-dix..

— Tu comptais demander les soixante-dix à La Crosse ?

— Non, juste ce qu'il me doit, le reste je le récupère ailleurs. C'est toi qui gères ça d'habitude je sais, mais là j'avais juste une urgence, c'est tout. Tu veux savoir autre chose ou c'est bon ?

— Non c'est bon.

— Ok, reprit Malek. Les moutons rebelles qui pourrissent le business là, c'est qui exactement ? Vous êtes sûrs qu'ils sont pas envoyés par Nordine ?

— Non je pense pas. On m'a dit qu'il y avait eu aussi des problèmes à la tourelle sur un terrain à lui.

— On a pas trente-six solutions. S'ils persistent il faut en fumer un, dit Malek le plus normalement du monde.

— C'est pas forcément un bon plan... fit remarquer Doudoune. Y'en a déjà un qui s'est fait descendre et ça les a démarrés, si on en fume un deuxième ça va être pire, non ?

— Non, répondit Malek. Le premier c'était un accident. Le deuxième ça sera un avertissement.

— T'es d'accord avec ça toi ? Lança Doudoune perturbé, en direction de Majid.

— Je suis ouvert à tout, dit simplement Majid. C'est eux qui cherchent les problèmes de toute façon. On n'a pas le temps de jouer avec eux. »

Quelques décennies plus tôt, peu de voyous auraient mentionné aussi naturellement le fait de s'en prendre à ceux qui véhiculaient une apparence et un discours religieux. Mais Majid, malgré son nom à

consonance arabo-musulmane, ne connaissait rien de plus de ces religieux que quelques mots de vocabulaire islamique dont il ignorait même le sens. Il avait grandi dans une famille pour laquelle la foi était une question lointaine qui concernait uniquement les plus démunis et ceux qui pétaient un boulon. Pour Malek en revanche, les choses étaient différentes. Malgré une famille instable et une mère décédée lors de son enfance, il avait eu un semblant d'éducation islamique, et avait fréquenté les groupes réputés comme étant les «*pieux*» du quartier, bien qu'il ne gravitait autour que sur un cercle éloigné. Mais plus d'une décennie de choix plus tard, sa seule religion était le marché, et aucune loi n'était à ses yeux supérieure à celle de l'offre et la demande.

« — Vous avez des infos sur leurs blases, ou qui dirige ? A part l'imam ? Demanda Malek.

— On sait qui les organise. Répondit Majid. Ils ont lancé un appel vendredi, et on a envoyé des petits prendre des photos le matin suivant. Y'a des têtes qui reviennent souvent.

— Montre les photos. »

Doudoune tendit un smartphone dont la coque était usée et la vitre brisée à Malek, qui pinça l'écran pour zoomer sur les visages. La photo était prise d'assez loin et le soleil n'était pas encore totalement levé. Mais la lumière était suffisante pour qu'il puisse distinguer un visage familier.

« — Le mec là, je le connais. Dit Malek en pointant Amin du doigt. »



Malek fixait l'écran. Il avait sans trop savoir pourquoi, gardé un certain contact avec Amin, sans doute car ils partageaient un intérêt commun pour des facettes sombres du monde numérique. Mais de ce faible lien affaibli par le temps, il ne restait presque rien.

« — Ils veulent quoi exactement à ton avis ? Demanda Majid.

— J'en sais rien, répondit Malek les yeux toujours rivés sur la photo. Mais pour les plans révolutionnaires à deux balles, lui c'est un spécialiste. S'il se passe un truc, c'est sûr qu'il y est pour quelque chose. Il s'appelle Amin.

— Ok. Et c'est quoi ton idée ? Demanda Majid.

— Déjà je vais essayer de lui parler, dit Malek en direction de Doudoune.

— Et s'il veut rien entendre, ou que c'est pas lui la tête ?

— Si ça marche pas je le monte en l'air. Avec votre accord. »

Doudoune ne répondit pas. Majid attendit un instant avant de répondre.

Aucune amitié, encore moins une fraternité oubliée depuis son désintérêt pour la question Divine, ne pouvait perturber Malek. Il devait solder une dette urgente, sa vie était en jeu, il y avait un obstacle. Fin de la réflexion. Enlever la vie n'était plus depuis longtemps un problème pour lui, lui qui avait connu des endroits du monde où pullulaient les armées irrégulières, les trafiquants de corne, de métaux rares...

« — Moi ça me va. J'ai pas de temps à perdre avec leurs conneries. Si tu peux les raisonner en parlant, vas-y. S'ils percutent pas, on en fait un. Comme t'as dit ça leur servira d'avertissement.

— Je suis pas hyper chaud, on pourrait pas essayer autre chose avant ? répondit Doudoune.

— Écoute Doudoune, y'a rien d'autre à essayer sinon on en discuterait, c'est comme ça que ça marche de toute façon, je connais le milieu. Tu veux ta recette oui ou non ?

— Bien sûr que je veux ma recette, mais avant de fumer encore des mecs on peut réfléchir à une autre façon de les calmer, non ?

— Y'a pas d'autre façon si Malek n'arrive pas à les intimider. Écoute, je suis pas là pour faire de la formation, d'accord, dit Majid en haussant le ton. D'habitude je travaille en autonomie, même Malek je le vois presque jamais. Je t'ai fait croquer quinze pour cent déjà c'est beaucoup, donc si t'es pas chaud tu te retires mais dans tous les cas tu me laisses gérer.

— Par contre, les coupa Malek, il faut que ça aille vite. Le mec me connaît donc si je vois vite qu'ils sont pas ouverts à la discussion, je le descends le soir même.

— Tu comptes lui parler directement ? Demanda Majid.

— Oui, ça sert à rien d'envoyer quelqu'un d'autre, moi il me connaît ça sera plus simple.

— Il te connaît ? Autant le monter en l'air direct alors, moi je prends

pas le risque qu'il te grille toi ou l'un d'entre nous dit Majid.

— Laisse-moi faire, répondit Malek. De toute façon mon nom est déjà grillé.

— Il te connaît comment, le mec là ? Amin ? Il sait ce que tu fais ? Demanda Doudoune.

— Il s'en tape. Pour lui je fais juste du business non déclaré sur le net donc il me balancerait pas pour ça. Mais j'ai un compte à régler avec lui. Je lui avais donné un tuyau il me l'a fait à l'envers, j'en suis sûr.

— Comment ça ?

— Des trucs du net laisse tomber, pas le temps d'expliquer. »

La discussion se termina sur quelques détails techniques avant que le moment de partir n'arrive. Malek quitta la pièce en premier, suivi de Majid puis de Doudoune. Alors que Doudoune se dirigeait vers le parking, Majid retint Malek d'un geste de la main pour lui parler, en faisant signe à Doudoune de l'attendre dans la voiture.

« — Dis la vérité, le mec tu vas le monter en l'air direct mais t'as juste besoin de lui tirer des infos en fait ? Demanda Majid.

— C'est à peu près ça...

— Pourquoi tu l'as pas dit tout à l'heure ?

— Pour calmer Doudoune... Je t'avais dit qu'il fallait pas le ramener. Je veux plus bosser avec lui la prochaine fois, tu sais pas le gérer et moi non plus donc à quoi il sert ?

— Je sais... répondit Majid. Mais si on l'implique pas il restera pas, et comme c'est compliqué en ce moment, j'ai besoin de sa maille pour boucher des trous.

— Y'a combien de secteurs qui sont passés chez Nordine ?

— Plusieurs. Les Tourelles depuis un moment, et un peu près du vieux château aussi. Les mecs de là-bas donnent pas de nouvelles, donc à mon avis ils ne veulent plus bosser avec nous. Nordine attire tous les nouveaux vers lui, alors il faut vraiment qu'on règle cette histoire de *frères muz* rapidement pour s'en occuper. C'est les Planaïses qui sont les plus touchées pour le moment.

— Je sais, moi y'a les deux Albanais qui me lâchent pas et c'est du sérieux donc si les affaires repartent pas vite, ça va être tendu. J'ai pas le temps de jouer.

— Pour le job, tu comptes y aller toi-même ?

— Oui. Et j'ai deux gars qui peuvent m'aider, pas ces deux-là, mais le cousin à Raf et un pote à lui.

— Ok, et t'es équipé ? Tu me dis sinon j'envoie les mecs qui ont fait Reda.

— Non non, tes mecs là c'est des bouchers, ils savent pas faire, c'est à cause d'eux qu'on en est là, t'as oublié ? Tes fous de la gâchette se croient dans un clip et rafalent sans regarder sur qui ils tirent... Le cousin à Raf il est jeune mais propre, il m'a déjà aidé sur un autre coup. Et pour le matos j'ai ce qu'il faut, je suis passé chez Pierre.

— Pierre, l'autre facho là ? Il répondait même plus et de toute façon il m'a saoulé j'ai laissé tomber avec lui.

— Il saoule mais sa marchandise est propre.

— Il fait ses munitions lui-même à ce qu'on m'a dit, renchérit Majid. J'ai pas confiance.

— Je sais ce que je fais, je préfère ça que vos pétoires qui tirent une fois sur deux. Il a fait l'armée c'est pas un amateur.

— Vas-y je te laisse gérer, conclut Majid en gardant son vrai ressenti pour lui, tiens-moi au courant. »

Le duo se sépara sur cette conclusion. L'accord auquel ils étaient parvenus laissait quelques jours de plus avant qu'il faille envisager autre chose. En apparence, ils se quittaient en bons termes, avec un plan pour régler les problèmes que rencontrait leur affaire. Mais c'était en réalité la dernière fois qu'ils se voyaient. Majid ne faisait plus confiance à Malek, ne voyait aucune issue à cette histoire, et avait déjà décidé de disparaître.

Il s'était lancé dans cette aventure pour l'argent facile, pas pour s'embourber dans des guerres de clans et de contrôle du terrain. Les dernières semaines avaient été rudes, tous les avertissements qu'il avait envoyés à Nordine et sa bande n'avaient fait que renforcer sa présence. Il n'osait le dire à personne, mais ce concurrent lui fichait les jetons. Le peu qu'il savait de lui au travers de ses propres constats et de ce qu'on lui rapportait, lui laissait le sentiment d'avoir affaire à un psychopathe qui prenait très au sérieux son commerce et se voyait

faire carrière dans ce milieu.

Majid lui, était là pour prendre son argent, et se tirer. Une tout autre vision du métier.

« — Alors tu voulais lui dire quoi ? Demanda Doudoune une fois que Majid avait fermé la porte côté passager.

— Comprendre son histoire avec les Albanais là, mentit Majid. C'est des trucs persos, tu le connais pas d'assez longtemps pour qu'il se confie.

— Ah ouais... mais c'est sérieux son histoire ?

— Oui. Trop. En fait pour te dire la vérité, tout commence à devenir trop sérieux et ça me gonfle.

— Comment ça ? Demanda Doudoune en démarrant le véhicule.

— Ces mecs qui parlent de Nordine comme si c'était un parrain de la mafia dans un film, les embrouilles de Malek... Et même les petits sur le terrain qui se prennent pour des Pablo Escobar. C'est pénible moi je suis pas dans ce délire, je fais mon blé, c'est tout. J'en ai marre de ces conneries.



## Chapitre 12

*« Vous ne croyez plus une seule idée qui ne serait pas issue d'un vilain calcul »*

*Ralph Muller - la science nous tue*

Ce lundi commençait comme n'importe lequel des quinze derniers pour Mhamad. Du moins, il s'efforçait de le faire ressembler aux autres. Lui qui d'ordinaire jetait quand même un œil à sa boîte mail professionnelle le week-end ne l'avait pas ouverte du tout cette fois. La suppression du clip de Farid allait lui coûter son job, il le savait, et n'avait pas besoin de plus de détails.

Il passa son badge sur le portique du bâtiment, et fut presque surpris de le voir s'ouvrir. Quelques bonjours et deux étages plus tard, il entra dans son bureau, dont la fenêtre donnait sur le fleuve. L'open-space était encore vide, il aimait arriver avant tout le monde et savourer son café devant la fenêtre dans le calme.



Sa routine n'avait pour l'instant pas été perturbée, même lorsque ses collègues s'installèrent à leurs postes. L'un d'entre eux lui glissa quand même un petit « *Heureux de t'avoir connu !* » en plus des salutations.

Son premier café fini, il retourna à son poste et démarra l'ordinateur. Ce fut le dernier geste de sa carrière chez *FamousFrame*. Incapable d'ouvrir sa session et d'aller regarder sa messagerie, il fixa pendant dix bonnes minutes le logo *Fedora* qui s'affichait à l'écran, pendant que les lieux prenaient vie autour de lui. Personne ne lui adressa plus la parole, avant que son n+1 entre dans le bureau pour venir le chercher.

« Mhamad, tu viens avec moi »

Il s'exécuta sans dire un mot ni saluer son supérieur, qui ne lui adressa plus la parole, et se contenta de le suivre dans le couloir. Quelques chuchotements et regards mal placés plus tard, il était dans le bureau du DSI, avec qui son supérieur le laissa seul. Le directeur des systèmes d'information avait voulu voir en personne celui qui était responsable de la plus grande catastrophe depuis que la jeune plateforme avait vu le jour. Ce dernier, vêtu d'un ensemble de bleus divers qui se mariait bien avec sa cravate tout aussi bleue, lui fit signe de s'asseoir sur une chaise en face de son bureau, avant d'aller fermer la porte.

Il s'affala sur son siège après un énorme soupir, et leva les yeux en direction de Mhamad, qui ne disait toujours rien.

« — J'étais au téléphone avec le producteur, commença-t-il. Il a escaladé tous les services en insistant pour parler avec un informaticien, et comprendre ce qui s'était passé. Je déteste parler aux clients c'est pour ça que je fais ce job... mais là on avait pas le choix. »

Voyant que Mhamad ne parlait pas, il poursuivit.

« — Ça va nous coûter une jolie somme en dédommagement, et on a pu reposter le clip qu'il nous a envoyé. On pourra récupérer une partie du *watchtime* et des stats de vues grâce à l'équipe data, mais les commentaires sont perdus... Dis, tu fais le mort ou quoi ? Je te parle !

— Oui je vous entends, mais que voulez-vous que je dise... répondit Mhamad l'air gêné.

— Mais qu'est-ce qui t'es passé par la tête, enfin ! J'aimerais au moins comprendre ! Pourquoi tu as supprimé ce clip ? Tu veux ruiner la boîte ou quoi ? On a mis presque un an à bâtir la confiance avec les vidéastes et les marques ! Le député Dessans y a investi de sa fortune personnelle ! C'est un honneur qu'il nous fait ! On est à la tête du plus grand réseau de plateformes vidéos fédérées du pays ! Tu te rends compte du signal que tu envoies en faisant ça ? Explique-moi bon sang, qu'est-ce qui t'es passé par la tête !

— Bon... si vous voulez vraiment comprendre, le rappeur qui joue dans le clip m'a appelé pour le supprimer. Parce qu'une connaissance commune à nous qui joue dedans est morte, et par respect pour sa famille on...

— C'est lunaire, c'est lunaire ce que j'entends... coupa le DSI. Tu veux détruire le travail de milliers de personnes parce que ton ami qui est mort joue dans un clip où il y a des obscénités ? Mais ce n'est pas nos affaires ! Tant que c'est légal on s'en fiche ! On est pas en Arabie saoudite ici ! Et puis même, bon sang, si le pauvre gamin qui est mort ne voulait pas y être, il fallait y réfléchir avant !

— C'est vrai... je sais, vous pouvez pas comprendre, mais désolé il fallait que je le fasse. J'imagine que je suis viré ?

— Tu crois que je t'ai fait venir pour te donner une promotion peut-être ? Oui, tu es viré ! Évidemment ! Et on va te coller un fameux procès au derrière, en prime !

— Ça sert à rien, j'ai pas de quoi payer de toute façon...

— Je sais bien que tu peux pas payer, mais on est obligé de le faire ! Imagine notre réputation si n'importe quel employé peut rentrer comme ça dans nos systèmes et supprimer ce qu'il veut sans conséquences ? L'image de la boîte est ruinée !

— J'en aurais pour combien à peu près ?

— J'en sais rien et je m'en fiche, répondit le DSI. De toute façon vu l'état de la justice à mon avis tu ne seras pas jugé avant dix ans. C'est surtout un procès pour les médias, et pour rassurer le marché.

— Ok. Je peux prendre mes affaires et y aller du coup ?

— Prends tes affaires mais ton chef t'amènera au-dessus avant que tu partes. Il y a JB qui veut te voir.

— C'est qui *Jibé* ?

— Jean-Baptiste Kefler, un ami proche du député Dessans, cofondateur de FamousFrame, et un très bon ingénieur. Il va nous aider à réparer ta gaffe et à comprendre comment tu l'as faite.

— C'est vrai que niveau sécu, on devrait revoir certaines choses... dit Mhamad à voix basse.

— Sans blagues ! Tiens tu pourras te vanter de ça au moins, grâce à toi on va renforcer la sécurité et le système de sauvegarde ! »

Sans l'avouer ouvertement, le DSI ne savait pas quoi penser du comportement de Mhamad. Il s'attendait à des dégâts plus sévères sur les sauvegardes, des revendications plus poussées, voire même un refus de coopération pour combler la faille qu'il avait utilisée. Mais ce dernier semblait accepter son sort sans protester, comme si cette simple action qui lui coûtait pourtant son poste était son unique objectif.

Mhamad quitta le bureau soulagé. Le premier mauvais moment était passé, le second serait la confrontation avec son épouse. En passant prendre ses affaires, il envoya un rapide message à Farid pour le tenir informé « *ça y est je suis viré, mais ils ont remis ton clip en ligne* ».

Son chef, qui ne lui avait toujours pas adressé un mot, le conduisit quelques étages plus haut où l'attendait Jean-Baptiste. Ces étages étant réservés à la hiérarchie, Mhamad n'y avait jamais mis les pieds.

Ce dernier avait pris place dans un bureau à la décoration soignée, et semblait massacrer son clavier depuis un moment lorsqu'ils

entrèrent dans la pièce. Ses cheveux à peine coiffés lui frôlaient les épaules, et sa barbe qui poussait dans le chaos contrastait avec l'étage plein de gens parfaitement rasés où il se trouvait.

« — Ah, vous voilà, lâcha-t-il d'un ton neutre, sans lever le nez de son écran.

— Bonjour m'sieur Kefler, je suis Fabrice Courteau, responsable de l'équipe *infra*, et voilà Mhamad, celui qui nous a causé pas mal de problèmes... »

Fabrice était gêné, et Mhamad également. Il savait qu'il mettait Fabrice dans une situation délicate, même si son chef n'était pas responsable de la politique de sécurité désastreuse qui les avait conduits là, ni de la folie d'un de ses employés. Mhamad, ne sachant où poser le regard, observait l'arrière de l'écran du PC de JB, envahi de stickers en tous genres.

« — Venez , asseyez-vous à côté de moi. Vous verrez mieux les dégâts de ce côté-là de l'écran.

— C'est clair qu'il en a fait des dégâts le Mhamad, dit Fabrice en lâchant un rire gêné qui n'avait aucune chance de détendre l'atmosphère...

— Il n'est pas le seul responsable. Corrigea JB. Si votre *infra* était mieux gérée, ça n'aurait jamais pu arriver. Bon, on peut se tutoyer ? Mhamad c'est ça ? Prends place et explique-moi ta gaffe si tu veux bien.

— Tu as besoin que je reste ou je peux y aller ? Demanda Fabrice.

— Je peux te rappeler dans une petite demi-heure Fabrice ? J’aurai besoin de toi pour vérifier deux ou trois trucs sur le fonctionnement des sauvegardes et m’assurer que le bonhomme ne m’a pas raconté d’âneries.

— Ça marche, je vous laisse, à plus tard.

— Bon allons droit au but, reprit JB une fois Fabrice sorti. On m’a montré les hyperviseurs et *ComSave*, j’ai vu un peu comment c’est monté, mais je comprends pas comment t’as pu y accéder, déjà, d’une part, et en plus extraire un seul fichier pour le supprimer sans toucher le reste.

— Ok, dit Mhamad. Vu que l’équipe de prod est encore jeune on les dépanne souvent, donc en fait on a des clés SSH nominatives sur les serveurs de prod aussi. Et la sauvegarde pareil c’est nous qui la gérons.

— Attends, tu as accès à la fois à la prod, aux plateformes de dev et aux backups à toi tout seul ?

— Oui.

— Va falloir corriger ça. À partir d’aujourd’hui c’est fini. Si la prod a besoin d’une intervention de votre part ça sera sous le contrôle d’un de leurs responsables. Maintenant explique-moi par quel miracle tu n’as pas tout simplement supprimé la totalité des sauvegardes.

— J’avais qu’une seule vidéo à supprimer, dit Mhamad en haussant les épaules. Mon but c’était pas de couler la boîte, juste aider une vieille connaissance à honorer une personne décédée récemment.

— Donc tu n’as touché à rien d’autre ? Impressionnant... C’est le piratage le plus bizarre que j’ai vu de ma vie, enfin après le black-out de l’an dernier et la chute de *Logaith*.

— L’artiste qui tourne dans le clip était d’accord. J’ai rien supprimé d’autre. Je voulais juste retirer sa vidéo par respect pour sa famille et comment dire... même si ils les font pour se donner un style, certains de ceux qui jouent dans ces clips n’en sont pas fiers devant leurs familles. Et c’est dur à porter pour elles une fois qu’ils sont morts.

— Si tu veux mon avis, le net se porterait bien mieux sans cette vidéo, avoua JB. Moi ça me parle pas ces conneries, et je trouve ce clip ridicule. Mais je fais mon job. Et comme j’ai moi-même des billes dans cette entreprise, on va éviter de la faire couler, si tu veux bien.

— Je comprends.

— Maintenant explique-moi pour la sauvegarde. Tout est compressé et classé par date, tu l’as extraite comment sans tout péter ?

— Ben le format des sauvegardes est un standard classique, c’est du gzip. Donc après avoir supprimé la vidéo sur la prod, j’ai extrait toutes les archives des backups qui la contenaient et j’ai tout recompressé ensuite.

— T’as décompressé-recompressé sans avoir à t’authentifier ? Y’a pas de signature cryptographique des backups ?

— Non.

— Tu avais un boulevard en fait, c’est dingue. De toute façon, il aurait

fallu corriger ces choses-là sans tarder. J'avais pas encore mis le nez dans l'*infra* mais là il va falloir. C'est bon tu peux y aller.

— Quoi c'est tout ?

— Oui, rappelle ton chef si tu le croises, bon courage et à plus. Merci ( ou pas ) d'avoir travaillé chez *FF* ! »

Mhamad quitta la pièce sans savoir à quoi s'en tenir vis-à-vis de JB. Ni amical ni hostile, ou mi-amical mi-hostile ? L'ingénieur-investisseur l'avait traité avec une relative courtoisie et un ton jovial malgré quelques signes d'agacement. La discussion aurait presque pu se dérouler dans le cadre d'une simple réunion comme il avait l'habitude d'en faire avec ses collègues et son responsable. Quoi qu'il en soit, cette réunion serait sa dernière ici.

Il fit encore un dernier passage par le bureau RH et prit quelques minutes de discussion avec un collègue croisé dans le bureau. Ses quelques babioles traînant sur son bureau lui furent amenées vers la sortie, il ne terminerait pas la journée sur place. À 11h, on l'invitait à quitter les lieux. Une fois dehors, son téléphone machinalement sorti de sa poche, il lut les nouvelles notifications. Farid avait répondu.

« C'est pas grave, t'as géré ! Moi j'ai rompu de mon côté aussi. Faut que je te raconte, on peut se capter aujourd'hui ou t'as pas le temps ? »

L'ex-employé de *FamousFrame* n'avait pas le courage de rentrer affronter son épouse dans l'immédiat, il avait donc le temps. Et quitte à perdre son emploi, il appréciait l'idée d'en savoir un peu plus sur la



suite de l'intrigue concernant ce clip.

« Vas-y j'ai le temps. T'es loin du Royal Snack ? Je peux y être dans une demi-heure environ »

Le trajet fut un moment nostalgique pour Mhamad. Il n'avait plus mis un pied aux Planaïses depuis le déménagement de ses parents, à la fin de ses années de lycée. Comme beaucoup des familles qui avaient grimpé quelques étages de l'ascenseur social, ils avaient quitté les Planaïses. La règle était la même que pour tous les quartiers sensibles : Ceux qui réussissent s'en vont.

Il prenait les virages et choisissait les rues sans hésitation, comme s'il n'avait jamais oublié les lieux. Presque rien n'avait changé. Mais dans ce décor où poussait déjà une nouvelle génération, il n'était maintenant qu'un étranger.

Farid lui fit oublier ce sentiment lorsqu'il le vit entrer dans le *Royal Snack*. Le futur ex-rappeur qui n'avait été qu'une connaissance sans plus dans son adolescence se transformait soudain en ami chaleureux. Il eut droit à un grand sourire et accolades. Ils prirent place autour d'une table après que Farid eut commandé quelque chose pour lui.

« — Alors raconte, demanda Farid. Tu t'es fait *haggar* ou ça va ?

— Franchement je sais même pas... Répondit Mhamad. Le DSI était vénèr, mais normal quoi. Après j'ai vu un des boss... Et lui ça va. Enfin bref, il me faudra peut-être un peu de temps pour réaliser, je crois.

— Vraiment désolé frerot... Dit Farid. Mais ça m'a fait grave du bien

t'imagines même pas. Ça y est j'ai tout envoyé balader maintenant. Mon producteur il en peut plus il arrête pas d'essayer de m'appeler, je sais même pas s'il va pas me mettre dans un coffre mais je m'en tape je me sens léger frère, c'est un truc de ouf...

— T'es bizarre quoi, quand même. Pourquoi tu t'es mis là dedans si t'es content de tout envoyer balader comme si c'était une corvée ?

— C'est pas une corvée mais bon t'as vu, au début c'était prenant, et un délire avec des potes, Hamid aussi tu le connais je crois ? Bref le son au début c'est grave cool mais la vérité, quand on a commencé à dépasser les 400K, 500K vues, c'était que des problèmes. Je m'embrouillais tout le temps avec le producteur, fallait faire ci, fallait aller là, lui il voulait m'essorer j'en avais marre. Tu vois les choses autrement après, alors que j'ai même pas une grosse *fame* de ouf tu vois.

— Et la vidéo du coup... Elle est revenue en ligne, il est content ton producteur ?

— Attends, mate ce que j'ai fait. »

Farid mit son smartphone face à Mhamad qui fit défiler l'écran. La vidéo était bien en ligne mais quelque chose avait changé. Un déferlement de commentaires négatifs insultant le producteur n'en finissait plus, et des pouces pointant le bas s'entassaient en direct.

— T'as fait ça depuis ce matin ? Je suis à peine sorti du bureau t'as fait comment ?

— Ah, gros... Reprit Farid fier de lui. J'ai pas que des mauvais gars

dans mes fans. J'ai posté une vidéo sur Fritter, PixelFed et tous mes réseaux persos. J'ai dit ça y est j'arrête tout, j'ai un ami qui est mort faut arrêter les conneries. En plus y'avait déjà la hype du fait que le clip avait disparu tu vois. Donc tout le monde m'a pris pour un hacker pendant un moment, c'était énorme. Et tu rajoutes la vague de Samir, et des autres frères muz là, ça a pris direct. J'ai expliqué que mon producteur veut pas retirer le clip, qu'il respecte pas la famille des morts, tout ça. Je leur ai dit d'aller signaler en masse, et ça n'a pas raté !

— Tant mieux, t'as bien fait. Mais t'as pas peur que ton producteur te mette dans la galère ? Ou dans un coffre comme tu dis ? Dit Mhamad en finissant avec un ricanement mêlant stress et gêne.

— J'en ai rien à faire frère. Il arrêta pas de me menacer, il me disait je vais en parler à Majid, je vais appeler des gars tu vas voir, blabla. Je lui ai dit appelle qui tu veux, parles-en à ta grand-mère si t'as envie, c'est pas mon problème frère, ça y est tout ça c'est fini.

— Je suis content que tu t'en sortes. Si au moins j'ai pu aider un peu...

— Pas qu'un peu frère. Je cogitais déjà t'as vu. Même quand j'ai raccroché avec toi, la vérité je me suis dit : il va rien faire, il va me laisser tomber. Mais quand le matin j'ai vu que la vidéo avait disparu, j'ai dit ouais, y'a encore des vrais frères.

— Tant mieux, tant mieux. Al hamdoulillah. Il faut que les autres suivent. Ce qui se passe, c'est trop vraiment, j'ai vu un gars qui s'appelait Ibrahim il est tombé pour rien miskin, ils ont pas de

cerveau, pas de cœur, les gars qui font ça... Ils sont en roue libre.

— On se fume pour des conneries, ça va trop loin, appuya Farid... Saibou, il était ghetto tu vois. Je vais pas te dire il était dans le dîn et c'était un gars parfait mais c'était un pilier t'as vu. Le voir comme ça, ça m'a mis une claque... Je crois j'ai pas encore complètement compris, mais la mort ça te met une claque frère c'est dur...

— T'as vu les rassemblements qu'ils font au quartier là ? Y'a un imam, Samir et des anciens ?

— Ben je me suis pris la tête avec un pote à Samir justement... Le gars c'est un malade il m'a embrouillé dans le funérarium j'ai cru que j'allais le fumer, on nous a fait sortir carrément. Mais Samir est grave monté en trois jours il fait v'la les vues même moi j'ai pas compris !

— Son message parle à tout le monde, c'est pour ça. Tout le monde en a marre, même toi t'en as marre. On va nulle part comme ça, la vérité, il a raison.

— Tu vas les rejoindre cet après-midi toi ? Demanda Farid.

— Où ça ?

— Ils vont bloquer un four encore, aux Tarterets.

— On y va ensemble si t'es chaud ? Demanda Mhamad enjoué.

— Nan pas encore.. je préfère pas trop me montrer pour le moment mais je soutiens à fond. C'est des gars qui sont dans la religion, tout ça, moi ça fait longtemps j'ai pas fait une seule prière, t'as vu. Ça va gêner je pense.

— Il est jamais trop tard pour reprendre, tant que t'es vivant.

— La vérité frerot, je sais même plus où j'en suis dans tout ça, avoua Farid. Là je lâche une carrière sur un coup de tête mais il faut que je prenne le temps de me poser avec moi-même et réfléchir. Ça fait beaucoup d'un coup en ce moment.

— C'est la meilleure chose à faire. Pose-toi et réfléchis, ça te fera du bien. Moi je vais y aller je pense, répondit Mhamad. De toute façon j'ai rien d'autre à faire aujourd'hui. Autant aller grossir les rangs. »

La discussion prit fin et Farid se leva avant Mhamad pour aller régler l'addition.

« — Ça sera par carte chef.

— T'es sûr frerot ? C'est moins dix pour cent si tu règles par espèces.

— Moins dix pour cent ? S'étonna Mhamad. C'est cool ça, c'est un cadeau de la maison ?

— Non khouya, c'est la nouvelle norme dans la restauration maintenant. On vous offre la moitié de la TVA.

— Et vous récupérez l'autre moitié ? Dit Mhamad en souriant. »

Le serveur sourit en réponse et encaissa le billet tendu par Farid. Ils avaient tous deux vaguement entendu parler de mouvements de grèves de l'impôt à la radio, mais s'étonnaient de la voir appliquée y compris dans les petits snacks comme celui-ci. Difficile de dire si le geste était une façon de soutenir le mouvement des restaurateurs en colère du pays, ou de profiter de l'occasion pour partager la TVA avec

les clients. Une chose était sûre, s'ils pouvaient se permettre de le faire au vu et au su de tous, cela signifiait que les tentacules de Bercy avaient d'autres chats à fouetter.

Mhamad arriva à la mosquée avant l'heure de la prière. Il reconnut Samir au milieu d'un groupe d'hommes debout près du parking, engagés dans une discussion qui semblait concerner les préparatifs de l'opération du jour. Il salua l'assemblée et demanda s'il pouvait rejoindre le mouvement, s'enquérant également de l'heure du rendez-vous.

« — On décolle à quatorze heures incha Allah. Désolé aux frères qui doivent retourner bosser, on fera d'autres descentes les soirs et les week-ends, c'est en cours de réflexion.

— On vient tous, chacun seul ou on partage les voitures ?

— Le mieux c'est de partager les voitures, ça évite les bouchons. Si on peut mettre cinq ou six personnes par voiture comme on fait depuis quelques jours, c'est mieux. Tu veux venir ? Tu travailles ou pas cet après-midi ?

— Plus maintenant répondit Mhamad. Je me suis fait virer ce matin et j'ai pas envie de rentrer maintenant... donc je suis dispo.

— Ahahaha, tu dis ça normal akhi, répondit Samir. Il t'est arrivé quoi ? C'est pas trop grave ?

— Je peux vous raconter si vous voulez. Mais je bossais chez *FamousFrame* et j'ai supprimé un clip de Farid, un rappeur de la région.

— Ah c'est toi qui l'as supprimé, *subhanAllah* ! Oui j'en ai entendu parler ! En plus on l'a croisé ce mec là. Je vais aller chercher deux frères en voiture là, tu m'accompagnes ?

— Ça marche !

— On vous laisse les frères salam alaykoum, je vais chercher Amin et je reviens pour la *salât*.

— Vas-y akhi à tout à l'heure. Répondit Yahya. Ramène-le avec sa niaque, le Amin il est déter lui *masha Allah*. »

Samir fit signe à Mhamad de le suivre en cherchant la clé de la voiture dans sa poche d'une autre main. Mhamad chercha du regard le véhicule qui avait émis le *bouip bouip* et prit la place passager.

« — Bon je sais même pas comment tu t'appelles akhi, commença Samir en démarrant. Moi c'est Samir mais bon tu m'as reconnu j' imagine.

— Ouais j'ai vu quelques vidéos de vous avec tout ce qu'il se passe là, donc très content de te rencontrer frérot. Moi c'est Mhamad.

— Mhamad, tu le prononces *Mamad* ou *M'Hammad* avec le *Hâ* ?

— Prononce ce que t'es capable de prononcer haha, je suis d'origine ivoirienne. On prononce Mohamadou mais mes collègues disent Mamad, voilà.

— De toute façon, tu portes le nom du plus noble des Hommes ! Allez, raconte-moi ce qu'il t'est arrivé. Ça m'intrigue parce que ce clip là justement on s'était embrouillé avec Farid quand on l'a croisé. Il allait

voir un ami qui s'est fait tuer par une bande rivale.

— Oui il m'en a parlé vite fait. C'est lui qui m'a demandé de le supprimer en fait. Il m'a appelé en pleine nuit, d'habitude j'ai même pas mon téléphone avec moi. Mais là il était à côté donc j'ai décroché.

— C'est lui carrément ? Ah ouais on pensait qu'Amin avait abusé mais ça a porté ses fruits on dirait.

— Il lui a dit quoi en fait ?

— Je sais plus en détails mais laisse tomber... Le principal c'est qu'il y ait réfléchi. »

Mhamad raconta quelques détails de l'affaire à Samir, profitant de l'occasion pour faire connaissance. La petite citadine s'arrêta en face d'un bâtiment duquel sortit Amin. Ce dernier prit place à l'arrière après avoir salué les deux autres.

« — Il ne vient pas Maxime ? Demanda Samir. »

— Non il est occupé, et il fuit la foule et les caméras. Répondit Amin.

— On a trouvé pire que toi ça veut dire ? Ahahah ! »

Amin regarda Mhamad intrigué.

« — Amin, devine c'est qui le frère à côté de moi. Reprit Samir.

— Je sais pas, je t'ai jamais croisé akhi, t'es du coin ?

— J'ai grandi ici mais on s'est jamais vu je crois. J'ai déménagé y'a longtemps.

— C'est lui qui a supprimé le clip de Farid.



— Tu travailles chez *FamousFrame* ? Demanda Amin, qui avait déduit.

— Plus maintenant, je me suis fait virer ce matin. »

Mhamad raconta à nouveau dans les grandes lignes son histoire. Quelques minutes plus tard, avant d'être arrivés à destination, Amin tapota sur l'épaule de Samir.

« — Arrête-toi là vite fait s'il te plaît, je dois chercher un truc. »

Samir s'exécuta, curieux des lubies de son ami toujours aussi impulsif. Amin traversa la rue en direction du distributeur et revint avec un rouleau de billets qu'il tendit à Mhamad en montant.

« — Tiens c'est pour toi, c'est en partie à cause de moi que tu t'es fait virer.

— Quoi ? Non frère je prends pas. Farid a fait son choix tout seul, et moi j'ai fait mon choix tout seul. Garde ton argent.

— Si, tu prends.

— Ben non je t'ai dit.

— T'aurais pas été obligé de faire ce choix si j'avais pas embrouillé Farid. Je pensais pas l'avoir marqué autant, j'étais en colère.

— Je sais pas ce que tu lui as fait, mais moi je l'ai vu tout à l'heure et il allait très bien. Je regrette pas, je pense toujours que c'était la meilleure chose à faire. Tu me dois rien. T'en fais pas pour moi, la subsistance c'est Dieu qui la donne. »

Amin resta pensif un instant, montrant qu'il se couchait devant

l'argument.

« — Comme tu veux akhi, je les laisse à Samir si un jour t'as besoin tu les trouveras chez lui. »

Après un bref passage à la mosquée, Samir et le noyau dur du mouvement mirent en marche une dizaine de véhicules en direction de la cible du jour. C'était le premier point de vente qu'ils avaient pris d'assaut quelques jours plus tôt, près de la médiathèque. Des discussions sur la répartition des cibles avaient déjà commencé pendant l'habituelle rencontre à l'aube, mais l'idée cette fois-ci était de revenir harceler le même point de vente avec tout le monde pour montrer leur détermination.

L'appel avait eu le même succès que les fois précédentes. Samir et les autres furent soulagés de voir que le mouvement n'avait pas encore commencé à faiblir. L'idée d'élargir ces simples manifestations à un mouvement de fond sur le long-terme commençait naturellement à émerger. Mais le temps que la structure prenne forme, il leur fallait au moins marquer leur présence et s'assurer que le peuple les appuyait toujours. Si tant est qu'ils puissent faire de cette masse sans aspiration commune, un peuple.

L'opération se passa encore mieux que la première fois. Tous les guetteurs déguerpirent, et ceux qui avaient eu l'idée de se cacher à l'intérieur du bâtiment y renoncèrent, sachant que le digicode qui n'avait pas changé était connu des invités.

Une centaine de personnes au total était rassemblée sur la place,

attirant les regards intrigués des passants. Ils dispersèrent clients et vendeurs. Les assaillants, disposés en groupes d'environ quinze personnes, prenaient place là où guetteurs et autres petites mains du trafic occupaient les lieux avant eux. Le passage vers l'entrée du bâtiment était peu fréquenté et le groupe s'écartait de temps en temps pour laisser passer une mère de famille avec un caddie, ou d'autres habitants qui rentraient simplement chez eux.

L'atmosphère créée par le rassemblement allait également être une occasion de resserrer les liens. L'imam Hâtim accueillait les nouveaux-venus, discutait avec eux, entouré de Samir, Yahya, Amin, Abdelhalim et les quelques autres constituant le noyau du mouvement.

Chaque rassemblement appuyait un peu plus de façon naturelle le leadership du groupe. Les apparitions de Samir sur les réseaux sociaux avaient fait de lui le porte-parole et le visage connu du groupe, vers lequel se dirigeaient naturellement ceux qui ne connaissaient pas l'imam ou le reste du groupe.

Aussi, ils furent surpris au milieu de l'après-midi de voir arriver une vingtaine de visages qui n'étaient pas du quartier, se frayant un chemin dans la foule pour venir les voir.

« — As salam alaykoum wa rahmatullah, c'est toi Samir ? »

C'était le meneur du nouveau groupe, un homme à la longue barbe vêtu d'une djellaba couverte d'un manteau qui s'adressait à eux. Samir lui rendit son salâm et lui demanda d'où ils venaient.

« — On est de Valente, mosquée de Montrose, mâ sha Allah il y a du monde ! Dit l'homme en scrutant la foule. On est venu grossir un peu le nombre, ça fait quelques jours qu'on regarde un peu ce qu'il se passe sur les réseaux ! »

L'imam, Samir et les autres eurent à peine le temps de leur souhaiter la bienvenue qu'un autre groupe venu plus tôt rejoignit leur assemblée.

« — Ah, vous aussi vous êtes de Valente ? Il fallait nous le dire, on serait venu ensemble ! Dit l'un d'entre eux.

— On avait demandé à la direction de la mosquée si on pouvait faire une annonce officielle mais ils ont pas vraiment voulu, ils ont peur de s'attirer des problèmes. En plus, l'imam attend ses papiers, c'est compliqué. Mais ouais, faut qu'on trouve une façon de se coordonner insha Allah ! »

La fin d'après-midi arriva rapidement, et l'assemblée diminua de moitié. Les uns retournant au travail, les autres partant chercher les enfants à l'école. Restèrent ceux qui avaient pu libérer l'après-midi. Avant la clôture, un cercle de délibération se forma progressivement, offrant une opportunité de débriefing, et de synchronisation des informations avec les nouveaux groupes. Samir prit la parole pour présenter à ce qui était d'une certaine façon la « *délégation de Montrose* » le fruit de leurs délibérations locales du matin.

« — L'idée, poursuivait-il, c'est de pérenniser le mouvement, et de le structurer. Là vous voyez, on a reçu deux groupes de Montrose, les

frères auraient pu s'organiser pour venir ensemble, ça aurait fait moins de voitures.

— Ça peut paraître un détail, appuya l'imam, mais c'est ces détails logistiques-là qui vont permettre d'avancer de manière plus simple, insha Allah. Si on prend pas rapidement des bonnes habitudes, si on met pas des points de repères, ça va être le chaos et ça va démobiliser tout le monde.

— Je suis d'accord pour l'organisation de la logistique, tout ça, dit un dénommé Abdallah, venu avec la délégation de Montrose. Mais, après, les frères je voulais vous demander, c'est quoi la suite ? Vous avez commencé à réfléchir où vous voulez aller, avec tout ça ? Parce que bloquer les points de deal c'est bien, mais il va falloir gérer tous les jeunes qui voudront toujours de l'argent coûte que coûte, après...

— Faut pas résoudre un problème et en créer d'autres, tu veux dire ? Demanda Yahya.

— Voilà, c'est ça.

— Pour ça il faut qu'on soit tous alignés sur ce qu'on veut faire, dit Samir. Moi j'ai quelques idées, déjà par exemple implanter ma boîte ici parce que ça peut créer une alternative pour ceux qui cherchent vraiment à s'en sortir vous voyez ?

— Ça suffira pas, dit Abdallah en hochant la tête. Les petits de votre quartier je les connais un peu. Je passais souvent par ici avant. C'est pas juste une question de travail akhi, comme il disait l'imam Hâtim l'autre fois, y'a un vrai problème de cupidité. Et ça peut paraître

bizarre mais, c'est bien vu dans leur milieu en fait. C'est comme une espèce de culture de l'avidité, tu vois ?

— On pourrait organiser des tournois de foot ou des activités pour les plus jeunes le soir déjà, non ? Ceux que les parents laissent traîner. Proposa quelqu'un.

— Bonne idée, reprit un autre. Il y a les sans-papiers aussi qu'on retrouve beaucoup là-dedans, on pourrait leur proposer des jobs payés un minimum, même si c'est pas déclaré mais au moins ça serait un début de cadre un peu.

- On en avait parlé une fois ! Reprit un autre. Par exemple, il y a tout le temps de l'entretien jamais fait dans le secteur des Tarterets, je connais quelqu'un qui travaille à la mairie il m'a dit ça fait quinze ans que c'est en attente, et ça bougera pas. Donc autant qu'on prenne des trucs comme ça. Mais faut trouver le financement après. »

Les échanges d'idées s'amplifièrent, et Samir passa quelques temps à observer le grand cercle qui s'était formé sans prendre la parole. L'idée de lancer une fondation au nom d'Ibrahim pour fédérer toutes les initiatives faisait son chemin. Un coup de coude d'Amin le déconnecta de l'assemblée, pour le faire se pencher sur l'écran du petit ordinateur qu'il tenait entre les mains.

« — J'ai reçu ça, regarde. »

« On m'a dit que t'étais dans le coin. Y'a du mouvement en ce moment aux Planaïses. Il faut qu'on se voie demain. C'est extrêmement urgent. Tu m'as mis dans la galère. black-out. »

« — C'est Malek ? Demanda Samir.

— Oui c'est lui.

— Il veut quoi ?

— J'en sais rien, parler on dirait.

— Pourquoi il a mis black-out ? Ça veut dire quoi ?

— Rapport avec Logaith, tout ça...

— Ça veut dire qu'il sait probablement.

— Franchement n'y vas pas. Il disparaît des années pour ressortir avec ça... C'est bizarre. Appelle-le déjà pour voir un peu comment il est.

— Non, fit Amin en hochant de la tête. Il parle jamais au téléphone. Et moi non plus je veux pas l'avoir au tel. On discute que par *Briar*.

— Ok... Mais moi je pense que ça a un rapport avec le quartier aussi. C'est pas pour rien s'il a disparu des radars. Il fait des trucs bizarres...

— Samir, dit l'imam en interrompant leur aparté. Dis-nous un peu ce dont tu parlais ce matin.

— Ah oui, j'arrive. On en reparle après, dit-il à Amin en lui faisant un signe de la main. »

Une partie des regards étaient maintenant tournés vers Samir, qui interrompit son aparté avec Amin pour se reconnecter au groupe.

« — C'est pas pour plomber l'ambiance les frères, mais en parallèle de tous les projets qu'on veut mettre en place, il va aussi falloir penser à

se sécuriser, parce que là, ce qui nous attend, ça ne sera pas facile.

— A quel niveau ? Demanda un homme de Montrose.

— Là pour l'instant, al hamdoulillah, il n'y a eu aucun blessé, aucun vrai clash dur. Les dealos et leurs fournisseurs n'ont pas réagi. Mais il faut pas se leurrer, ça va pas durer. Certains ici connaissent un peu comment ça se passe, moi-même j'ai fréquenté un peu leur milieu... Là on les a sérieusement perturbés il faut s'attendre à des menaces, des pressions, voire des attaques, les frères. Et c'est pas la police qui va nous protéger d'eux, je vous le dis tout de suite.

— La police ils feront rien c'est clair, dit un des hommes présents. Dans ma rue quand il y a des blessés, ils escortent juste les pompiers qui viennent récupérer le corps si y'a un mort ou des blessés, et ils repartent. Ils se mêlent de rien.

— En vrai, ils en ont marre, ça se comprend... Dit un autre.

— Ouais, mais on les paye pour quoi ? Reprit un troisième.

— C'est pas le sujet, les frères, c'est pas le sujet, recadra Samir. Ce que je suis en train de vous dire c'est qu'il va falloir prévoir ça pour pas paniquer et partir dans tous les sens quand ça arrivera. »

Un silence de quelques secondes fit le tour de l'assemblée. Certains n'y avaient pas pensé et étaient venus la fleur au fusil, mais d'autres comme Samir savaient très bien que leurs actions aussi pacifiques soient-elles n'auraient pas qu'une réponse subtile et mesurée. Le milieu du petit banditisme, même s'il avait ses petits génies et ses businessmen avisés, restait le repère d'impulsifs et de fauves qui



mordaient lorsqu'on leur retirait leur steak.

« — Tu proposes quoi ? Demanda Abdallah.

— La première chose, c'est si on doit répondre à de la violence de leur part, et je dis bien *SI*, il faut que ce soit discuté, et validé en groupe d'abord. Si chacun commence à régler ses comptes de son côté en cas de problème, on sait déjà où ça va. C'est là où on est. Si on veut remplacer le chaos par de la justice, ça implique de renoncer aux vengeances personnelles même si ça vous touche dans votre chair, vous voyez ce que je veux dire ? »

L'ensemble acquiesça, se rangeant derrière l'anticipation dont Samir faisait preuve.

« — Deuxième chose, reprit-il dans un silence quasi-complet, il faut aussi qu'on se consulte pour tout ce qui est déclaration publique. Là, comme vous avez vu, c'est moi qui parle sur les réseaux, mais je ne fais rien tout seul. Tout ce qui a été annoncé c'est discuté avant. Des fois c'est Yahya qui parle, des fois c'est sheikh Hâtim, mais vous comprenez l'idée, c'est de cadrer au maximum le discours pour garder les rangs serrés, et une seule parole. Pour l'instant c'est notre seul atout, si on le perd on repart de zéro. »

La fin de la discussion fut l'occasion d'aborder d'autres aspects logistiques et organisationnels. Samir et son groupe faisaient tout pour que l'agrandissement du mouvement se fasse de la façon la plus fluide possible, sans donner le sentiment de vouloir le contrôle pour le plaisir. Ils furent soulagés de trouver face à eux un public à l'écoute

et prêt à venir renforcer le mouvement en s'intégrant à la dynamique. Le peu d'expérience en leadership de Samir lui suffisait pour capter l'attention. Le sheikh Hâtim avait fixé le cap à long terme : l'ennoblissement des cœurs. Samir, lui, était celui qui avait une vision à moyen-terme la plus claire. Le grand voyage incertain dans lequel ils s'étaient lancés avait besoin de jalons, et il était pour le moment celui qui était le plus capable de les fixer.

Tout le monde se quitta avec une motivation renforcée, et les invités venus d'autres quartiers agréablement surpris par l'ambition et la maturité des fidèles de la mosquée locale. Ce sentiment d'avancer unis vers un objectif commun dans un ordre relativement bien pensé renforçait leur confiance.

Samir fit un crochet par la mosquée pour déposer Mhamad, effectuer la prière du *maghrib*, et prit avec Amin la direction de l'appartement. La nuit commençait à s'installer, ils étaient épuisés mais Amin ne pouvait pas se permettre de laisser Samir se reposer maintenant. Alors qu'ils étaient en route, il insista auprès de son ami pour mettre le cap en direction de l'hôtel où Maxime logeait. Samir lâcha un long soupir, et fit un tour de rond point supplémentaire pour prendre la sortie qu'il aurait bien voulu laisser derrière lui pour cette fois.

« — Un dernier effort fréro, je serai bientôt plus là pour t'embêter pendant un moment.

— J'aurais préféré que tu restes pour m'embêter encore ; et dormir ce soir. Mais si c'est la dernière fois avant longtemps autant en profiter ! »

Amin scruta l'ordinateur posé sur ses genoux pour voir si Maxime enverrait d'autres précisions, mais il ne reçut rien. Ce dernier était très peu loquace par messages, c'était déjà exceptionnel d'en avoir reçu un. Amin avait rapidement compris les habitudes de Maxime à ce niveau, et avait donc pris au sérieux la demande. Sur le terminal restait affiché en bas de l'écran son message :« *Venez vite quand vous finissez. C'est important* » . Rien d'autre.

Amin ferma finalement l'écran pour s'offrir un moment de contemplation de l'instant. Samir au volant, lui sur le siège passager, à bord de cette Clio dans laquelle ils avaient parcouru tant de chemin, à bord de laquelle ils avaient eu tant de discussions animées. Cette sensation de regarder les traits blancs défiler pendant qu'ils méditaient ensemble, débattaient, plaisantaient ou se chamaillaient, lui manquerait inévitablement.

Samir ne disait rien, sans doute à cause de la fatigue, mais Amin le savait pensif. Son départ relativement précipité ne lui plaisait pas, mais Samir s'efforçait de l'oublier en remplissant ses pensées de la façon dont il allait gérer l'absence d'Amin dans l'entreprise plutôt que dans sa vie.

Une fois arrivés sur le parking de l'hôtel, Samir coupa le contact et resta un instant ainsi, sans se lever de son siège. Le moteur avait arrêté de meubler la conversation, forçant l'un de deux à prononcer quelque chose.

« — Tu pars dans combien de temps avec Maxime ?

— Deux jours, ou trois maximum.

— T'as tout filé à ton cousin ? Les infos que t'avais trouvées sur les trafics, et tes trucs de hacker, là ?

— Oui t'en fais pas il a tout ce qu'il faut. Il attend que tu le contactes, je lui ai donné ton identifiant Oxen et Briar.

— OK. Et le message de Malek au fait, tu comptes y aller à son rendez-vous ?

— Je pense que oui. Il m'a dit de venir, et avec personne d'autre.

— C'est vraiment bizarre, je te le redis bro, je le sens pas.

— C'est Malek... et le RDV est dans un lieu public. Tu veux qu'il fasse quoi ?

— On l'a pas vu depuis dix ans au moins. Le bon vieux temps c'est fini akhi, tu sais pas ce qu'il est devenu. Ça me surprend. D'habitude c'est toi le parano de service.

— Je veux comprendre ce qu'il sait. C'est peut-être à cause de lui que j'ai été convoqué. J'ai pas le temps de me méfier là, il faut que je sache, c'est tout.

— La lettre des flics que tu as reçue ?

— Ouais.

— Fais comme tu veux frère, fais juste attention à toi. Ce qui me fait peur aussi c'est que ça a peut-être un rapport avec le quartier directement.

— Peut-être...

— Bon, on va le voir ce Maxime ?

— Bismillah. »

Les deux amis franchirent la porte de l'hôtel, passant devant le poste d'accueil vide et se dirigeant directement vers l'escalier. Une fois en haut, Maxime leur ouvrit rapidement, et retourna immédiatement sur la petite table où l'ordinateur était posé, leur faisant signe de s'installer.

Amin, qui commençait à connaître sa gestuelle et ses expressions faciales, fut intrigué par sa concentration. Samir s'écroula sur le lit pendant qu'Amin pencha le nez sur l'écran qui absorbait Maxime.

Des documents défilaient. Le jeune homme lisait vite. Ou peut-être ne lisait-il qu'en diagonale. Même l'œil expérimenté d'Amin n'arrivait pas à suivre, mais les quelques mises en page et le vocabulaire qu'il avait pu cerner lui faisait penser qu'il avait à faire à quelque chose d'important. Maxime finit par s'interrompre pour tourner le regard vers Amin et Samir.

« — Désolé. Je vous ai même pas proposé, il y a du thé si vous voulez. J'étais concentré, ce que j'ai là c'est juste hallucinant, et il faut que je vous montre.

— Vas-y montre, dit Amin. On dirait que t'es en train de lire des documents déclassifiés de je-ne-sais-quoi.

— C'est presque ça. Vous le voyez en avant-première avant que ça

sorte dans la presse. Il y a toutes les magouilles des deux dernières décennies du gouvernement et de beaucoup, beaucoup, de monde dans ce pays. Samir tu veux pas venir voir ?

— Boh.. En quoi ça peut m'intéresser ? Répondit-il la voix fatiguée. Faites vos trucs d'agent secret là, et prévenez-moi quand ça me concerne, je suis éclaté.

— Ça concerne tout le monde, reprit Maxime en faisant défiler un énième document. Il y a largement ce qu'il faut pour mettre fin à la Cinquième République là-dedans. Il n'y a quasiment pas une institution pour qui il manque des preuves de corruption. C'est la compromission la plus documentée de l'Histoire...

— La Cinquième République, rien que ça... reprit Samir avec la même voix. Youpi, on a des politiciens corrompus, on le savait déjà. Ça va changer quoi exactement pour nous ? Et pour ce quartier ?

— Ce que ça va changer ? Tout ! Ton quartier ne sera pas épargné. Là ça y est c'est la rupture. Ça va tellement être le chaos qu'il faut s'attendre à tout...

— Ouais, ben ça m'aide pas à comprendre, dit comme ça. »

Samir se releva quand même, sa curiosité l'emportant sur sa fatigue pour cette fois.

« — T'as pas du café ? Demanda-t-il.

— Non, dit Maxime, j'aime pas ça, que du thé.

— Bon, il paraît que ça réveille donc je vais quand même me faire une

tasse. Z'en voulez ? »

Les deux autres répondirent par l'affirmative sans lever les yeux de l'écran. Maxime avait ouvert un document dont le nom contenait le département du Val d'Or.

« — Tiens, ça va t'intéresser ça, c'est le département où est situé votre cité.

— Ça dit quoi ? Demanda Samir.

— Les noms des sociétés qui ont acheté des marchés en graissant des pattes. Dans le numérique, l'agro-alimentaire, le BTP. Apparemment y'a un énorme chantier d'autoroute pour désenclaver la ville, et une masse d'arrangements.

— Waw... dit Samir en touillant le sucre dans sa tasse. Et ça fait quoi ?

— Vous réalisez pas ? Demanda Maxime.

— Si, expliqua Amin. Mais je comprends Samir. Ça fait des années, voire des décennies, qu'on est habitué à voir ce genre d'infos. Tu crois que cette fois ça va changer ?

— La question est même pas de savoir si ça va changer. Les fois précédentes c'était des fonctionnaires ou des élus véreux mais isolés, là c'est même les organes de contrôle qui sont compromis. Tous ces documents ça veut dire qu'il n'y a plus un euro d'argent public auquel on peut faire confiance. Vous ne vous rendez pas compte du rôle de l'État dans ce pays, et ce que ça représente s'il implose.

— C'est dur à imaginer quand même, reprit Samir. On a grandi avec

le discours matin et soir, que ces mecs-là c'est tous des corrompus. Pourquoi aujourd'hui ça nous concerne plus qu'hier ? Y'a des morts dans mon quartier natal, des petits se tirent dessus pour un rien, sont éduqués par des charlatans et des vendeurs de déchets de luxe... ça, ça me parle, tu vois. »

Maxime prit un moment pour réfléchir à la réponse de Samir. Amin et lui venaient d'un milieu différent du sien. La foi, qui les rapprochait, n'effaçait pas les différences de leurs parcours. Ce que représentait pour lui la fin du régime politique que ses grands-parents avaient bâti était pour eux un amas flou et lointain d'intrigues de cour. Une cour pour laquelle ils n'éprouvaient même pas la rancœur qu'il pouvait ressentir.

« — Avant on avait des soupçons, c'est pas pareil d'avoir les preuves. Comment vous pensez que les gens vont réagir, dit-t-il, si les administrations sont fermées, ne serait-ce que temporairement ? Si les assurances ou les banques sont en faillite, si les écoles, les tribunaux, les hôpitaux sont fermés. Si la police est débordée, si les magasins ne sont plus approvisionnés, si plus aucune prestation sociale n'est versée ? Si y'a des vols, des agressions partout ? La chute d'un gouvernement c'est pas rien, je dis pas que ça va se passer comme ça, mais on va quand même vers l'inconnu...

— Je comprends ce que tu dis, répondit Samir qui retrouva tout à coup l'air sérieux qu'il avait endossé la journée. Mais tu sais, les scénarios catastrophes, moi, j'y crois pas trop. En tout cas, pas tant qu'il y a pas un truc du genre une explosion nucléaire ou un ouragan



qui détruit le continent. Les hommes sont résilients, on survivra à des problèmes politiques du genre. Peut-être même qu'on trouvera plus de solutions que de problèmes. T'as l'air de savoir d'autres trucs qu'on sait pas, donc peut-être qu'une grande purge nous attend, une dictature ou un grand massacre, mais la seule chose qui m'importe, moi, c'est qu'on sorte de notre situation même si rien ne change, et que tout continue comme avant. T'es croyant mon frère, tu sais que Dieu est puissant, et tu sais qu'on est responsable que de nos propres actes, non ?

— Sans aucun doute possible, répondit Maxime.

— Voilà. Alors tu sais comme moi que tout ça, ça nous regarde pas. En tout cas pas directement. Peut-être qu'on aura à l'affronter, mais la vraie question c'est dans quel état on va l'affronter, qu'il s'agisse d'une période de troubles ou de tranquillité. Si c'est pour continuer à courir derrière du papier magique chacun dans son coin, chacun pour sa peau, en laissant nos petits frères et nos petites sœurs avec comme seul état d'esprit la cupidité et le désespoir en Allah, alors ça change quoi qu'on s'en sorte ou pas ? Ça change quoi qu'on survive quelques années de plus ou de moins, avec un peu plus de confort ou un peu moins ? Si on est juste là à bouffer comme des bêtes et espérer gruger ce système, craindre ou espérer sa chute pour en avoir une plus grosse part, pour moi on a perdu. Quoi qu'il arrive c'est ça la plus grosse défaite et la plus grosse catastrophe. Monsieur Sellier et le patron le plus riche de France peuvent bien faire ce qu'ils veulent, moi je ferai ce que j'ai à faire. »

Amine ne put s'empêcher de sourire en entendant ce discours, et jeta un regard en direction de Maxime. Un regard qui voulait dire « *Tu vois, il perd pas le nord* ». Voyant qu'il n'y avait pas de réponse, Samir s'exclama :

« — Vous dites plus rien les frères, je vous ai gênés ou quoi ?

— Non, non, tu m'as pas gêné du tout, répondit Maxime avec le sourire qu'Amin lui avait transmis. Si tu gardes le cap, incha Allah tu iras loin, et si tu rassembles les tiens autour de ces idées, tu les libéreras d'un grand fardeau.

— Raah vas-y, répondit Samir qui retrouva son caractère nonchalant, tu m'as pris pour un leader de résistance ou quoi ?

— Ouais, repris Maxime en plaisantant. Résistant aux dealers Nazi ! De Gaulle avec une barbe, ahahaha !

— Je veux juste aider mon quartier, frère, la mentalité pourrave qui s'est répandue ça me plombe, j'ai pas envie de tout regarder moisir les bras croisés c'est tout.

— Sisi vas-y t'es le de Gaulle de ton quartier, moi j'ai confiance en toi tu m'as totalement convaincu ! Déclara Maxime entre le rire et le sérieux.

— Mon général, dit Amin pour en rajouter, tu peux me remettre du thé s'il te plaît ?

— Vas-y je suis de Gaulle avec une barbe et qui fait la prière, t'as vu ça où toi ? Ahahah...

— De Gaulle avec une barbe qui va sauver son village Colombey-les-deux Mosquées ! Quelle époque...

— Ah le monde a changé hein... poursuivit Maxime. Maintenant y'a un paquet de gaulois qui font la salât et des bédouins qui financent l'athéisme.

— Tout a changé, le monde entier ressemble plus du tout à ce qu'il était y'a cinquante ans donc forcément la France aussi a changé... fit remarquer Amin.

— En bien ou en mal tu trouves ? Demanda Samir.

— Les deux pour moi, répondit Maxime. C'est étrange mais je pourrais dire les deux. Y'a des choses meilleures, et d'autres moins bien qu'avant.

— Je suis d'accord, approuva Amin. Et étant donné qu'on en fait partie d'une façon ou d'une autre, elle changera encore, en bien ou en mal. Suivant comment nous on changera.

— En bien ou en mal.

— Et sinon, tu vas faire quoi de ces documents ?

— Les faire circuler, répondit Maxime. Ils vont déjà être publiés par d'autres personnes mais le but c'est qu'il y ait plusieurs sources. Moi et ceux avec qui je suis, on n'est pas les seuls à les avoir. C'est un ancien fonctionnaire qui les a fait fuiter, il a mis des mois à rassembler tout ça. Je vais l'envoyer à un gars de ta région qui a du pouvoir ici, et à quelques journalistes.

— Qui c'est le gars qui a du pouvoir ici ? Demanda Samir.

— Laurent Dessans. Un député. c'est quelqu'un d'assez fortuné, il a pas mal de boîtes dans la région. Il fait un peu de tout, il a même des associations caritatives.

— Et à quoi ça sert d'envoyer ça à un politicard comme les autres ? Sûrement dans des espèces de clubs de riche en plus ?

— C'est pas un politicard comme les autres justement, regarde ça, dit Maxime en tournant l'écran en direction de Samir. »

« Vous comprendrez naturellement que cette négociation comme les précédentes doit se tenir à l'écart du groupe Astra et de Mr. Dessans, afin de ne pas nuire à la bonne tenue du projet. »

« — Ça veut dire que le gars est mis de côté à chaque fois qu'il y a des combines ?

— C'est bien, tu comprends le langage véreux ! Dit Maxime. Oui en gros c'est ça.

— C'est pour quel projet ?

— Ça c'est pour l'autoroute A79. Ils veulent l'exclure du financement mais aussi de la négo. Ils ont peur que sa femme écolo lui monte la tête et qu'il fasse planter le projet. Mais y'a pas que ça. J'ai vu son nom passer dans d'autres dossiers, même quand y'a pas de rapport avec l'écologie ils l'écartent gentiment à chaque fois. Pourtant il a l'air d'avoir de l'influence dans votre coin.

— Ce que je comprends, dit Samir qui avait pris la main sur le laptop

et faisait défiler les mails volés, c'est qu'ils veulent lui prendre son terrain, surtout. Tous les projets ont l'air d'être concurrents à ce qu'il fait ou les boîtes dans lesquelles il investit.

— T'es chaud ! Reprit Amin. J'ai essayé de lire un peu j'ai rien compris...

— Ah frère c'est toi qui m'a formé à ces bêtises en plus, rappelle-toi ! Quand tu me forçais à m'intéresser au flux d'investissement, au vocabulaire mystique des marketeux et des secrétaires alors que ça me sortait par le nez !

— Ah, moi je te forçais parce que je pouvais pas le faire, reprit Amin en riant. Il fallait bien qu'un de nous deux le fasse ! Moi c'est la tech mon job !

— Mais ce que je comprends pas, continua Samir à l'intention de Maxime, c'est pourquoi tu veux lui envoyer ces documents ? S'il l'apprend c'est ça qui risque de créer le chaos plus qu'autre chose, non ?

— Moi j'obéis aux ordres... on m'a dit de lui envoyer, j'envoie.

— Tu réfléchis comme un robot, pense à ton rôle là-dedans frère, insista Samir. Si tu sais que ça va participer au chaos, même s'il va l'avoir d'une autre façon, autant pas prendre la responsabilité d'avoir provoqué ça non ? Même partielle...

— Justement, non. J'ai pas tous les paramètres pour comprendre, mais à mon avis l'intérêt de le mettre au courant c'est de limiter au maximum le chaos dans son secteur. Il faut qu'il l'ait de plusieurs

sources pour qu'il y croit. Et si c'est envoyé à lui spécifiquement, c'est qu'il est un des rares qui peut faire quelque chose pour pas que ça parte en vrille. Et ça sera pareil ailleurs je pense.

— Et pourquoi il ferait ça ? Il a de la thune il a qu'à se barrer dans un autre pays si ça pète.

— De ce qu'on m'a dit, il est pas comme ça. Il faut pas caricaturer tout le monde, sinon tu comprendras rien. Et lui, sa thune est ici justement. Il investit tout dans sa région, donc si elle coule il coule avec. Il se voit comme une espèce de Batman j'imagine...

— Qui t'as dit ça ?

— Arrête de me faire parler toi, déjà ! J'en ai trop dit.

— Hm, t'en sais des choses toi dis donc, t'es bizarre frère ! Tu débarques de nulle part pour me prendre Amin et là tu sais des trucs sur un gars de ma région que même moi je connaissais pas...

— Qu'est-ce que tu veux, c'est ça de travailler dans l'ombre, ironisa Maxime.

— Vas-y c'est bon parle pas... fais-moi juste une copie des documents.

— Si tu veux. »

Le sujet politique les occupa encore jusqu'au milieu de la nuit. Puis Amin, se souvenant du message qu'il avait reçu, mit au courant Maxime, mettant un terme aux débats animés auxquels Samir participait activement, semblant avoir oublié sa fatigue.

« — C'est qui ce Malek ?

— C'était un ami d'enfance. On le voyait de temps en temps au quartier et à la mosquée avec son père et ses frères. On était même allé chez eux une fois.

— Ça répond pas à ma question... dit Maxime. Pourquoi il t'envoie ça et comment il est au courant que tu as quelque chose à voir dans le black-out ? Le professeur est au courant ?

— Non, même moi je sais pas ce qu'il veut ni ce qu'il sait. Il faut que je le voie justement.

— Moi si on me demande mon avis, commença Samir...

— Et je le connais déjà... coupa Amin.

— ... c'est pas une bonne idée, je vous le dis.

— S'il sait des choses sur le black-out moi aussi faut que je sache, reprit Maxime. C'est peut-être lui qui a balancé Amin aux flics et peut-être qu'il en sait encore plus.

— Pour moi ça n'a rien à voir avec vos histoires, dit Samir en hochant la tête. A mon avis ça a un rapport avec les planaises. Il est impliqué dans le trafic, je sais pas comment, mais je le sens. C'est trop étrange qu'il soit dans la galère maintenant et qu'il ait rien dit pendant presque un an.

— Y'a qu'un moyen de le savoir, conclut Amin.

— Je vais venir avec toi, répondit Maxime.

— Vaut mieux que j'y aille seul.

— Non. T'es malade ou quoi ? Si ce type est dangereux on ne sait pas comment ça peut tourner. Et moi je repars les mains vides, on m'a chargé de te ramener. Je viens c'est tout. On le voit et on décolle immédiatement après.

— Ça veut dire que vous partez demain ? Le RDV est ce soir. Enfin la nuit prochaine je veux dire.

— Si on reste trop, on va finir par se griller. On connaît pas ses intentions donc l'idéal c'est de pas lui laisser le temps de réagir.

— Et vous partez où, exactement ? Tenta Samir.

— Ça je peux pas te le dire, tu te doutes bien.

— Si le mec vous en veut, il pourra vous retrouver.

— Oh non. On a de quoi disparaître t'en fais pas.

— T'as l'air très sûr de toi, dit Samir.

— C'est pas la première fois que je fais ce genre de choses, et je suis pas tout seul. Donc t'en fais pas, avec moi, ton pote ne risque rien.

— Je te le confie, t'as intérêt à pas me le casser, répondit Samir sur un ton à mi-chemin entre l'humour et le sérieux.

— Eh je suis là hein, et c'est bon je suis pas en sucre les frères, on dirait que vous parlez d'un colis avec écrit *fragile* dessus. Reprit Amin. »





## Chapitre 13

*« Nous sommes les serviteurs d'Allah, nous foulons le sol, nous nous asseyons par terre, nous nous y couchons, et cela ne nous rabaisse pas le moins du monde devant Allah. Au contraire, Allah augmente notre récompense de ce fait, et élève nos degrés. Et c'est ainsi que nous faisons preuve d'humilité devant notre Seigneur. »*

*Abu Ubayda ibn al Jarrah*

**K**amal tournait en rond dans son appartement en y faisant ce qu'il n'y faisait presque jamais : le ménage. Comme si cette idée de mettre de l'ordre dans sa vie avait débordé sur la mise en ordre de son lieu de vie, il ramassait canettes et emballages laissés à l'abandon pour les mettre dans un sac poubelle. Des couverts qui n'avaient pas vu leur tiroir depuis des mois y retournaient finalement. Il s'interrompait plusieurs minutes pour souffler en regardant par la fenêtre ou s'allonger sur son lit et fixer le plafond, avant de recommencer.

Sans aucune idée de ce qu'il allait faire à partir de maintenant, il se concentrait sur l'immédiat, c'est-à-dire les objets qui étaient dans son champ de vision. Dans son esprit ressortait un ancien refrain « *Ouais l'ancien, il serait peut-être temps de raccrocher.* »

Mais cette phrase ne l'amenait pas loin. Raccrocher pour faire quoi ? Aller où ? Avec qui ? La chanson qu'il avait en tête ne l'aiderait pas davantage. Il n'avait pas touché un verre d'alcool depuis soixante-douze heures et redécouvrait avec stupeur la véritable sobriété comme une douche glacée. Persuadé qu'il n'avait jamais eu de problème avec l'alcool, il le découvrait lors de son sevrage imprévu.

La sensation était désagréable, et à ses yeux plus violente que le milieu difficile dans lequel il avait pourtant évolué pendant des décennies. Difficile, désagréable, mais salulaire. Le train de ses pensées s'accélérait considérablement, lui renvoyant en pleine face tout ce qu'il avait mis sous le tapis. Il accueillait comme il le pouvait le flot d'informations et de nouveaux anciens soucis qu'il espérait pouvoir résoudre pour se racheter. Tous ses proches qu'il avait blessés, tous ces gens qu'il avait dépouillés, ces autres qu'il avait aidés à empoisonner, ces femmes qu'il avait humiliées, souillées, jetées. Sa légende qu'on murmurait dans le milieu de la nuit de Toulançon n'avait à cet instant plus aucune importance.

Il se retrouvait depuis plusieurs jours devant l'angoisse existentielle qui caressait régulièrement toute âme humaine, mais qui dans son cas prenait plutôt la forme d'un avion de ligne qui l'aurait choisi comme piste d'atterrissage.

Il maudissait les nombreux billets qu'il retrouvait dans presque tous les recoins de son appartement. Sous une chaussette, une assiette, par terre, et même dans les toilettes. Ces papiers de couleurs qui rendaient envie beaucoup de ceux qui suivaient ses traces n'avaient à cet instant pour lui plus aucune valeur. Il les jetait dans un sac de sport comme des mouchoirs sales. Sans savoir précisément ce qu'il allait en faire, il était à peu près sûr qu'il ne les garderait pas. En tout cas pas tous.

Sa volonté de se racheter ne suffisait pas à apaiser son cœur. Le décès encore proche de sa mère lui avait collé un vertige qui ne l'avait pas laissé tranquille depuis. Alors qu'il ramassait des bouteilles vides en vidant les fonds d'alcool qui y restaient, un vieux téléphone des années 2000 se mit à danser sur la table. Il le coupa une fois, puis deux, puis finit par l'éteindre.

Un autre se mit à sonner peu après. Ce dernier subit le même sort avant d'être balancé sur le lit. Un mauvais rebond le projeta au sol et envoya la batterie sous une commode. Il était occupé à essayer de l'en extraire avec le balai, lorsqu'un troisième appareil sonna. Ça ne pouvait être que Nordine. Personne d'autre n'avait autant de lignes pour le joindre.

Il décrocha rapidement pour lâcher un « Ouais désolé, je suis occupé, je te rappelle » *avant de raccrocher sans même écouter la réponse. La réponse par SMS ne tarda pas :* « D'où tu raccroches comme ça enfoiré ?! Je te dis que c'est urgent ramène-toi ! ».

Kamal ne répondit pas. Il ne répondrait jamais. Sans savoir comment

l'annoncer à son vieil associé, il ne lui parlerait que pour lui annoncer son départ. Connaissant Nordine, il s'attendait à une crise de nerfs et peut-être même à des menaces, mais aucune menace n'aurait changé sa décision. Les récents événements avaient définitivement bousillé le mode pilote automatique qui dirigeait sa vie de petit mafieux vieillissant et plus jamais il ne pourrait y retrouver goût. Ceux qui tenteraient de le rattraper, il s'en occuperait. Ce fut sur ces pensées qu'il bloqua Nordine d'un énième appareil, cette fois-ci un smartphone.

Une fois le contact bloqué, il ouvrit machinalement comme presque tout le monde l'application de réseau social la plus proche de son pouce. Le flux *Feeder* semblait inondé de photos, posts et vidéos en lien avec les récents événements de Toulançon. Il avait visionné quelques vidéos des rassemblements de l'avant-veille et depuis, l'algorithme qui organisait son fil d'actualités ne lui proposait que ça.

La vue de Samir au milieu d'une assemblée lui envoya encore dans la face une vague de souvenirs qui ne l'avaient pas encore rattrapé jusque-là. Il se revoyait l'accompagner à la mosquée, défendre Samir contre des petits caïds de sa classe, l'accompagner aux cours d'arabe le dimanche matin dans sa première voiture, comme le grand frère qu'il n'avait pas eu. Il revoyait les quelques années à tenter d'apprendre ensemble ce qu'ils pouvaient du Livre Saint, dont l'existence même lui revint comme une énième gifle sur une joue déjà en sang. Malgré la douleur que ce flux incessant provoquait en lui, il se consolait en interprétant cette réaction aussi positivement qu'il le

pouvait : « *Au moins, ça veut dire que mon cœur n'est pas encore mort* ».

Il n'avait pas posé son front au sol depuis le lancement du premier iPhone, mais décida qu'il retournerait dès l'aube dans une maison du Seigneur pour tenter de rétablir un contact. Son pactole accumulé lui aurait permis de disparaître sans problème, mais l'idée de se retrouver au soleil jusqu'à la fin de ses jours et mener une existence que beaucoup qualifieraient de paisible lui semblait à cet instant presque pire que la mort. Il n'avait le cœur à aller nulle part, de toute façon. C'était au quartier des Planaïses que tout avait commencé, c'est ici qu'il terminerait.

\*\*\*

La mosquée ouvrait ses portes et accueillait ses fidèles une fois de plus. Abdelhalim appelait à la prière. C'était celle de l'aube, la dernière qu'Amin et Samir accompliraient en commun avant longtemps. Au moment de se mettre en rang, Samir remarqua que, contrairement à l'accoutumée, la première ligne était complète, et qu'une deuxième s'était formée. C'était inédit dans presque toutes les mosquées où il avait mis les pieds.

Exceptées les petites salles de prière dont les rangs ne pouvaient contenir plus de vingt fidèles, jamais il n'avait vu une mosquée de cette taille compléter un rang à la prière de l'aube. Alors qu'il faisait

ce constat en regardant à l'arrière, il ne put rater l'armoire à glace qui avait pris place à la deuxième rangée : Kamal. Ce dernier regardait au sol et ne le vit pas. Samir reprit sa place lorsque Abdelhalim annonça le début de la prière, se promettant qu'il irait lui parler après. Mais à peine le *salâm* de fin prononcé, Kamal se leva et s'en alla, ne laissant pas le temps à Samir de le voir partir.

L'habituelle réunion du matin devait consister à énumérer les projets qu'ils voulaient rassembler sous la nouvelle association. Samir devait présenter son projet le premier. Il se retrouvait dans la position délicate de devoir vulgariser un projet assez technique à une audience qui ne l'était pas. C'était habituellement un des développeurs de son équipe ou Amin qui se chargeait de cette tâche, mais cette fois-ci son ami avait insisté pour que lui-même s'en charge.

« -\* De toute façon c'est toi le maître à bord maintenant, et tu peux te débrouiller sans moi, je sais que tu maîtrises le sujet.\* » Lui avait dit Amin.

Le projet consistait en une nouvelle plateforme mêlant livraison de proximité et services à la personne, pour étendre l'activité de son entreprise à la ville de Toulon et ses environs. L'hébergement et la maintenance serait assurée par eux-mêmes. Une grande partie des bénéfices serait ensuite reversée aux autres activités non-rentables pour dynamiser le mouvement. Samir faisait de son mieux pour leur communiquer les détails avec le plus de pédagogie possible. Mhamad qui était familier du domaine, et qui les avait rejoints ce matin, écoutait avec attention.

Il était prévu de présenter le projet lors du blocage prévu l'après-midi même. Samir devait encore terminer quelques aspects de la présentation, mais comme ces opérations avaient un très fort potentiel médiatique, tous étaient d'accord qu'il ne fallait pas rater l'occasion.

Vulgariser le protocole HTTP et la façon dont fonctionnait la livraison de marchandises dans une ère post-Logaith n'était pas évident du tout. Mais même Yahya, qui était le profil le moins technique du groupe, avait l'air d'être emballé par l'idée. L'attention que Samir arrivait à maintenir le rendait plus confiant pour la prise de parole devant une plus grande assemblée prévue après.

Une fois la présentation de Samir validée par le reste du groupe, les autres projets arrivèrent, avec chacun un responsable s'engageant à le superviser.

Yahya avait échangé avec des frères de la mosquée de Montrose pour organiser des travaux rémunérés pour les sans-papiers. Abdelhalim qui était réputé pour avoir le contact facile avec les jeunes s'était proposé pour animer des discussions autour d'activités sportives que d'autres l'aideraient à animer. D'autres encore avaient proposé l'idée d'assurer un roulement de gardiens dans les lieux mal éclairés la nuit. Les échanges étaient vifs, et encore animés de l'enthousiasme de la veille. L'objectif était d'harmoniser les projets pour qu'ils soient prêts à être communiqués le jour même. L'ambition était grande, mais peut-être pas davantage que leur détermination.

Le tour des sujets prit fin, chacun repartant avec les félicitations et les



encouragements du reste du groupe. La coordination entre les projets promettait d'être un énorme défi en plus des autres, mais la question était prise au sérieux pour maximiser les chances de réussite.

L'assemblée était sur le point de se dissoudre lorsqu'un homme entra dans la mosquée le pas pressé, se dirigeant vers le groupe en trotinant sur la moquette.

Son air paniqué attira rapidement l'attention de tout le monde, l'homme cinquantenaire en habits de travail, plutôt frêle et le crâne quasiment chauve remontait ses lunettes rondes toutes les cinq secondes.

« — Je suis vraiment désolé de vous déranger les frères, moi c'est Saïd, j'habite rue de Vesoul derrière la clinique. J'ai eu un gros problème cette nuit. Je crois qu'il y a des jeunes qui m'ont reconnu hier quand on bloquait le point de deal, cette nuit ils ont brûlé ma voiture... Elle est totalement détruite je ne peux rien récupérer, on sent l'odeur dans toute la rue...

— *SubhanAllah* ! Qui a fait ça ? s'exclama Yahya.

— J'ai passé la nuit à rassurer mes enfants et ma femme, j'ai quasiment pas dormi après le départ des pompiers. Un des coupables est un ado qui habite mon bâtiment, j'en suis sûr. Mais là, j'ai pas le temps de m'en occuper, je dois aller travailler. J'ai un chantier qui commence dans une heure il faut absolument que j'y sois, quelqu'un peut me déposer là-bas ?

— Il est où ton chantier ? T'as regardé s'il y avait des bus ? Demanda

Yahya.

— C'est en dehors de la ville, près d'Avalon y'a aucun bus qui va là-bas, ni train ni rien. C'est à une heure d'ici en voiture.

— Moi je peux t'accompagner, dit Abdelhalim, mais pour le soir je sais pas si je pourrai venir te récupérer.

— Vas-y, prends ma voiture, lui dit Samir en lui tendant les clés.

— Quoi ? Tu es sûr ? Demanda Saïd un peu surpris par le naturel avec lequel Samir avait fait la proposition.

— Oui t'inquiète pas, j'en ai pas besoin aujourd'hui, je reste aux Planaïses. C'est la Clio bleue près du portail. Les papiers sont dans la boîte à gant. »

Saïd ne réfléchit pas davantage, remercia chaleureusement l'assemblée et sortit en trotinant.

« — Eh ben, ça commence les problèmes ! Commenta Yahya.

— On le savait de toute façon. Ces gamins-là faut les retrouver, faut se soutenir et tenir sans se laisser intimider. Dit simplement Samir.

— Tu veux les retrouver avant la police ?

— Même si on y allait en rampant on les retrouverait avant eux, commenta Mhamad.

— Si la police les attrape tant mieux. Mais nous on doit gérer les conséquences sur le mouvement. Reprit Samir. Mais il faut pas qu'on réagisse à chaud. Aujourd'hui on fait ce qu'on a prévu, on laisse ce

sujet pour la prochaine fois. »

Le sujet mobilisa le groupe encore un moment, alors que le soleil achevait de se lever. Cette situation allait être le premier cas d'agression qu'ils allaient avoir à traiter, il fallait trouver la réponse la plus appropriée. Le sujet était très délicat car répondre à des actes violents sans tomber dans la vengeance aveugle nécessitait de trouver d'autres moyens de pression sur des jeunes que rien ne semblait pouvoir canaliser.

Samir, aidé de l'imam, dut même calmer les ardeurs de certains qui s'emportaient et proposaient une vendetta immédiate et impitoyable. D'autres se firent discrets, et Samir en vit même un s'éclipser discrètement, ayant sans doute pris peur en comprenant ce que signifiait le début des représailles.

Se retrouvant sans véhicule, Samir demanda à l'imam s'il pouvait utiliser un bureau ou une table quelque part, pour achever la présentation de son projet.

Avant que ce dernier ne puisse répondre, le gérant de la mosquée, un cinquantenaire au poil grisonnant mais bien taillé, l'air renfrogné et au ton sec qui passait par là, prétexta que les tables étaient rangées et qu'il ne fallait pas les sortir pour ne pas gêner.

*« Les bureaux ne sont ouverts qu'aux membres de l'administration de la mosquée. »* Avait-il simplement dit avant de continuer sa route sans un salam.

L'imam ne s'interposa pas et s'excusa devant Samir, qui s'en alla sans

leur en tenir rigueur.Plus difficile à comprendre que les raisons du refus, il y avait cette tension et cet agacement dans la réponse du gérant. Le jeune homme ne comprenait pas cette froideur, mais préféra ne pas garder de rancune contre le responsable et se dirigea vers la sortie. Ce fut Abdelhalim, qui après avoir assisté à l'échange, proposa à Samir un lieu où il pourrait travailler tranquillement.

« — J'ai une petite table et une chaise dans ma caravane. C'est pas très grand mais tu peux poser ton ordinateur si tu veux.

— *BarakAllahu fik*, désolé je sais pas où me poser, l'appartement est trop loin donc ça ne sert à rien que je rentre maintenant pour revenir tout à l'heure.

— Il n'y a pas de souci, akhi, viens, je vais t'installer. »

Le cinquantenaire svelte à la barbe grise, le guida au fond du jardin de la mosquée, derrière des buissons, Samir découvrit une caravane dont l'extérieur rouillé faisait peine à voir. Les pneus crevés semblaient ne pas avoir servi depuis une décennie au moins, mais les vitres étaient impeccables et le tout semblait tenir bon. Abdelhalim ouvrit la porte de la caravane, et fit entrer Samir. L'intérieur contrastait radicalement avec l'extérieur. Tout y était en parfait état, bien que l'étroitesse du lieu ne laissait pas beaucoup de mobilier ou de décoration à admirer.

Un lit métallique, un évier, un petit frigo et des placards en bois semblaient indiquer que l'endroit servait véritablement de lieu de vie à quelqu'un. Samir n'osa pas poser de question et suivit Abdelhalim

au fond du véhicule. Derrière une petite porte, il lui présenta une table et une chaise de bureau très confortable et lui fit signe de s'installer. L'endroit lui était curieusement agréable. Samir ouvrit son ordinateur sur la table et remercia Abdelhalim, qui le laissa seul.

La voiture brûlée de Saïd lui trottait toujours dans la tête, mais Samir luttait pour s'en tenir à ce qui était prévu. Ne pas laisser leurs adversaires dicter le rythme lui semblait vital. Il craignait toutefois que tout le monde ne soit pas prêt à suivre, l'inconnu dans lequel ils s'embarquaient pouvant en effrayer plus d'un. Mais rester caché à regarder les choses se déliter en espérant que son tour viendrait en dernier ne lui paraissait pas envisageable. Et les jours qui venaient de s'écouler avaient montré que son sentiment était assez largement partagé.

Il chassa l'événement de son esprit pour se concentrer sur ce qu'il avait à terminer. Il fallait encore appeler le reste de son équipe sur Paris pour vérifier que la version alpha du service était bien fonctionnelle. Heureusement, il ne travaillait presque qu'avec des têtes brûlées, dont la première était Amin. Ce dernier avait veillé à ce que les quatre autres personnes recrutées aient l'esprit assez agile pour correspondre aux besoins de réactivité d'une startup. En deux jours, ils avaient ressorti et peaufiné un prototype de l'application qui pourrait rapidement être mise en service. L'architecture de code extrêmement modulaire qu'Amin avait construite leur avait été salutaire.

Samir mettait potentiellement une partie de son année de bénéfices

dans un trou noir, et il voulait s'assurer que tout le monde était conscient des risques. Mais même sans connaître la ville natale de Samir et sans partager son attachement à développer son quartier natal, ils se montrèrent enthousiastes. L'engouement de Samir était contagieux. La visioconférence avait réuni toute l'équipe à l'exception d'Amin. Le dernier sujet abordé fut celui des fonds nécessaires.

« — Florim, tu as vu avec les comptables pour ajouter le nouveau compte au bilan ? Demandait Samir.

— Oui c'est bon, la banque a mis du temps à valider mais c'est réglé. Et le virement est passé, ça devrait arriver dans pas longtemps.

— Ok bien. Ça ne presse pas de toute façon, on ne pourra pas lancer ça avant minimum une semaine mais si ça bloque il faut qu'on le sache avant.

— Demande à Amin, il va encore nous dire d'utiliser le Bitcoin plutôt que de passer par les banques, ahahaha, dit Rayan en riant.

— Laisse tomber Rayan. Déjà vous savez qu'Amin s'en va, donc personne pourra s'occuper de maintenir cette *feature*. Et j'en ai parlé au comptable il m'a dit que fiscalement c'était un cauchemar de gérer les cryptos, donc on va rester sur le système de points en plus de l'euro pour le moment. Il faut d'abord voir si le projet marche. »

Samir mit fin à la visio pour rouvrir son fichier de présentation, après avoir remercié son équipe, et son Seigneur d'avoir mis sur sa route des gens d'une telle qualité. L'annonce du départ d'Amin avait été un micro-séisme qui s'était vite éclipsé. Ils se rendirent compte en

récupérant son travail, et ses dossiers, qu'Amin avait fait le nécessaire pour ne pas être indispensable au fonctionnement de la petite entreprise. Chaque membre de l'équipe avait pu se saisir d'une partie de ses tâches avec à sa disposition une documentation claire et une organisation impeccable. Amin travaillait de façon presque anormalement soigneuse. Samir soupçonna qu'il avait dès le début de leur entreprise prévu un éventuel départ inopiné.

Ce fut justement ce dernier qui interrompit sa session de travail, en entrant dans la caravane.

« — Ah t'es là ! Abdelhalim m'avait dit que je te trouverais ici. C'est sympa l'intérieur, mieux rangé que ton appart !

— En même temps c'est pas difficile, haha, répondit Samir. Mais tu sais, je crois qu'il habite là, en fait.

— Miskin, il a pas d'autre endroit où aller ? Interrogea Amin.

— Je le connais pas plus que toi, akhi...

— Ok... bon désolé je sais que tu bosses, je viens pour te tenir au courant pour ce soir. Maxime va m'accompagner au centre ville voir Malek.

— Et Malek a accepté ?

— Il le saura pas. Maxime restera à l'écart. Je voulais y aller tout seul mais Maxime refuse. Je crois qu'il me considère comme son colis à livrer, donc il veut pas me lâcher.

— C'est ce que j'ai compris aussi bro. Il te lâchera pas. Et tant mieux,

j'ai confiance en lui, vaut mieux pas que t'y ailles seul.

— C'est à minuit trente, au parc Micaud. Normalement y'a du monde à cette heure-là, des squatteurs, des couples... donc t'inquiète pas, je pense qu'il tentera rien.

— J'espère...

— Enfin... Montre voir tes notes pour la présentation, ça donne quoi ?

— Ah frère, j'ai l'impression de retourner en cours où je devais préparer mes devoirs. En plus c'est en extérieur donc j'aurai ni support ni rien, que mon phone. T'as ramené la sono ?

— Ouais elle est à l'entrée du local de nettoyage.

— Nickel. Tu viens pas cet aprem ?

— Nan désolé, je vais passer voir mes parents avant de partir, Maxime va m'y accompagner.

— Ils ne savent pas que tu pars, j'imagine ?

— Non. Mais Maxime m'a promis que je pourrai garder contact avec. Je vais installer ce qu'il faut chez eux, là, justement. Il m'a filé deux Raspberry Pi et des Micro SD de rechange. Faut que je les planque là-bas, et ils recevront un message qui leur expliquera comment les utiliser.

— Tu veux que je passe les voir de temps en temps ?

— Ça pourrait leur faire plaisir, mais bon ils sont un peu loin maintenant, c'est à une heure d'ici en voiture. Souleymane ira aussi



de temps en temps, au moins pour vérifier discrètement que le matos fonctionne.

— Fais ce que t'as à faire frérot... De toute façon, honnêtement, dis-moi, même si t'avais pas reçu la lettre, tu savais que t'allais partir à un moment, non ?

— Oui... Avoua Amin.

— Florim a trouvé ce que tu lui as laissé sur le GitLab, il m'a dit tout est nickel et comme tu le harcelais tout le temps pour lui montrer des trucs, il sait déjà où sont tes affaires et comment reprendre ton taf.

— Je saurais pas t'expliquer pourquoi... Mais je sais depuis longtemps que je dois le faire. Bayart m'en a parlé un jour comme si c'était un exemple fictif... mais c'était réel.

— Il t'a dit quoi ?

— Si un jour on me proposait un projet pour construire quelque chose, et que je devais dormir au sol dans une maison en tôle et sans l'eau courante, si je signais.

— Et t'as signé sans avoir aucun détail de plus ?

— Oui.

— Ah bah bravo.

— Mais c'était un exemple. Je pense qu'il était pas totalement sérieux quand il en parlait et que c'était pour un autre projet, mais je pense savoir ce qu'ils attendent de moi là-bas. Il faut que j'y aille, je sers à rien ici, j'ai fait ce que j'avais à faire.

— J’aurai droit à un Raspberry Pi pour te parler moi ? Demanda Samir pour changer de sujet.

— Ouep, le voilà. Tu sais l’utiliser ?

— Qu’est-ce que tu crois, j’ai fréquenté le hacker de Logaith pendant un an, quand même, je sais utiliser PGP et démarrer une clé Linux, moi !

— Pas si fort...

— Ah oui, pardon. »

Samir ne ressortit de la caravane que quelques minutes avant la prière. Un mélange d’excitation et d’appréhension l’avaient saisi alors qu’il s’aligna avec les fidèles pour débiter la prière, entre Yahya et Abdelhalim. Les dernières prosternations furent longues. Les autres partageaient le même étrange cocktail émotionnel que Samir, et il ne put s’empêcher de penser qu’ils faisaient à cet instant les mêmes invocations.

Alors qu’ils s’apprêtaient à prendre la direction du parking, une femme en jilbeb bleu s’approcha de l’imam une enveloppe à la main. C’était Fatiha, la veuve d’Ibrahim. Samir s’arrêta avec quelques-uns des membres du groupe pour écouter. La femme parlait d’une voix faible, sa démarche était lente, témoignant d’une grande fatigue, et elle était accompagnée par une amie qui semblait avoir le même âge. C’était la sœur du défunt.

« — Salam alaykoum, sheikh, dit-elle d’une voix à peine audible. J’ai trouvé ça dans ma boîte aux lettres. Je sais que c’est les gens qui ont

tué mon mari. Ou bien ceux qui étaient dans le gang de Reda. Je n'en veux pas, prenez-les pour la mosquée. Ils essaient de se racheter, peut-être que c'est une espèce de code d'honneur entre eux, ou je ne sais pas, mais je n'en veux pas. Je leur en voudrai pour toujours, je pardonnerai à personne, et je ne toucherai pas leur argent sale. »

L'imam Hâtim, qui était touché par le geste autant qu'il était ému devant l'état de leur sœur en islam, avait lui aussi du mal à s'exprimer. Ce fut Yahya, dont la voix ne connaissait jamais le trac, qui la remercia chaleureusement en lui proposant tout d'abord de garder la somme car elle en aurait sans doute besoin. Elle s'exprimait avec les larmes aux yeux, mais insistait pour ne pas toucher à cet argent.

Samir se sentit tout d'abord honteux en assistant à la scène. Dans leur fougue, ils menaient depuis plusieurs jours des actions contre le milieu qui avait tué Ibrahim sans s'être souciés de l'état de son épouse, et de sa famille. Il se promit de repasser les voir, et demanda à Fatiha de se manifester si elle avait besoin de quoi que ce soit.

« — J'ai encore de quoi payer le loyer pour ce mois, ensuite on verra, kheyr incha Allah, j'ai une famille, je suis pas toute seule, ne vous inquiétez pas.

— Tu es sûre oukhti ? Insistait Yahya. Il faut nous le dire, il n'y a pas de gêne. On va bloquer des dealers tous les jours pour ce qu'ils ont fait à ton mari, qu'Allah lui fasse miséricorde, donc si sa famille a besoin de quelque chose, il faut pas hésiter !

— Merci pour tout ce que vous faites, répondit-elle. Merci de prendre ça au sérieux, merci pour vos efforts, et pour les risques que vous prenez. Il ne faut pas vous mettre en danger, mais Ibrahim serait fier de voir autant d'activité. Il était toujours là pour les aider, ces jeunes, il essayait de les raisonner et leur trouver des solutions. Mais là je pense qu'il aurait été d'accord avec vous. Il faut plus les laisser faire. Il y a un moment pour la douceur et il y a un moment pour être ferme. On peut pas se laisser marcher dessus comme ça, laisser l'égarement se propager, et rester dans notre coin en espérant que ça nous touche pas. J'ai écouté votre intervention sheikh, vous avez raison on est tous responsables. Il faut donner un autre modèle à ces jeunes, il faut être ferme avec eux, ne pas faire semblant de rien voir et les fuir en ayant peur. Ça suffit. C'est pas le modèle de notre Prophète, *alayhi salât wa salam*. »

Ses salutations sur le Prophète déclenchèrent un écho dans la petite assemblée qui l'écoutait l'oreille tendue, avec émotion. La scène en avait touché plus d'un et avait achevé de raffermir leur intention. Un simple remerciement de la famille du défunt pour qui ils avaient lancé cette initiative, c'était un coup de boost à leur moral.

L'imam retourna rapidement à la mosquée cacher l'enveloppe et ressortit en direction de sa voiture. Samir, qui se retrouvait sans voiture, monta sur la banquette avant de la camionnette blanche d'Abdelhalim, qui lui avait proposé une place.

« — Ça fait deux fois que tu m'offres une place aujourd'hui ! Qu'Allah t'accorde une place encore plus grande au paradis !

— Amin khouya, amin ! Répondit Abdelhalim en démarrant le moteur.

— C'est toi qu'on appelle le dixième pilier de la mosquée ? Demanda Samir.

— Ahaha, tout le monde pense que la mosquée n'a que neuf piliers, mais en fait elle en a dix ! Le dixième, presque personne ne le connaît, il est dans le local électrique !

— D'accord, donc le onzième alors ? Reprit Samir avec une pointe d'amusement.

— Je suis souvent là c'est vrai, je suis divorcé depuis un moment, et je ne peux plus voir ma fille, ça me laisse du temps...

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Demanda Samir.

— C'est une longue histoire akhi ! Plus tard si tu veux, je te raconterai.  
»

Le témoignage et la gratitude de Fatiha leur avaient redonné à tous une dose de courage et de détermination supplémentaire. La troupe se mit en route. Le déferlement sur la cage 2B du square Émile Zola surprit encore les petites mains du trafic qui s'éparpillèrent sous les cris des assaillants. Cette fois encore, tout se passa relativement pacifiquement. La troupe fut rejointe progressivement par des groupes d'hommes qui étaient guidés pour se garer. Yahya avait organisé une équipe de bénévoles pour ne pas gêner les riverains et organiser les parkings. Cela leur permettait aussi d'avoir une vue panoramique sur tous ceux qui approchaient leur cible.

En quelques minutes, les chaises de bureau en piteux état des guetteurs furent débarrassées, les vendeurs cachés dans le parking, expulsés sans se faire prier, et un petit groupe se dévoua même pour ramasser les déchets qui enlaidissaient le lieu déjà bien terne.

Cette fois, et contrairement aux précédents rassemblements, des journalistes étaient également de la partie. Quelques pigistes venus tordre les événements pour remplir quelques pages d'un torchon filmaient discrètement, tandis que d'autres interrogeaient avec le matériel nécessaire les passants, leur demandant la raison de leur venue et ce qu'ils pensaient de ces initiatives.

L'occasion était parfaite pour annoncer le projet. Samir n'aurait pas à dépenser un euro en budget publicité. Qu'il soit plébiscité ou dénoncé, l'important était qu'il soit relayé. Ce fut d'abord l'imam Hâtim qui prit la parole, et en profita pour annoncer la nouvelle association qui fédérerait les projets qui commençaient à être discutés. L'imam profita de son allocution pour faire un prêche sur la diversité des moyens d'action pour faire le bien, y compris les moyens économiques.

Comme toute initiative, leur projet avait besoin de financement. Le bénévolat était indispensable, mais insuffisant. Il insistait dessus, mais sans toutefois faire d'appel direct au don. Son objectif était de préparer le terrain à ceux qui s'exprimeraient après lui, qui poseraient eux-mêmes les bases du circuit financier de leur projet.

C'était là que Samir devait intervenir en premier lieu. Contrairement à ce à quoi beaucoup s'attendaient, il venait avec une proposition

directe de financement, sous la forme d'une activité commerciale.

« — Je vous présente le projet *Amanah Express* ! Annonçait-il micro en main une fois son tour venu. Ceux qui me connaissent un peu savent déjà que j'ai lancé une société de livraison sur Paris. Comme beaucoup de transporteurs, on s'est basé sur le système HPTN. On a tous connu un temps le chaos des grosses entreprises de livraison après le crash, et pour résumer c'est cette interconnexion entre les entreprises de transport de marchandises qui a pris le relais. Ce standard, il permet à des sociétés de transport de moyenne taille de se coordonner sans passer par les grosses sociétés de livraison. C'est un service que beaucoup connaissent maintenant, qui couvre des distances qui font, on va dire, la taille d'un département.

Aujourd'hui, ce qu'on va lancer, c'est un service de transport sur de très courtes distances, et une plateforme super intuitive pour que tout le monde puisse prêter, vendre, acheter ou échanger des objets du quotidien. Avec ça, vous pourrez vous faire livrer n'importe où des choses que vous commandez directement sur l'appli, et qui sont proposées par des gens qui vivent près de chez vous ! Ça peut être n'importe quoi. De la vaisselle, une caisse à outils, un aspirateur, de la nourriture, des courses...

La vraie nouveauté, c'est le système de points. Pour tous ceux qui n'ont pas de compte en euros, vous pourrez être rémunérés en points que vous pouvez dépenser sur le réseau, et dans les entreprises partenaires. »

Samir, qui revenait souvent sur ses notes, tentait de convaincre le

mieux possible l'assemblée nombreuse qui lui faisait face. Par dessus tout, il craignait que des accusations de récupération commerciale de l'initiative lui soient lancées. Parler d'argent à un public qui ne manipulait que les sommes leur permettant de vivre rendait très vite méfiant.

« — A quoi ça sert dans notre projet, c'est ça que vous voulez savoir j'imagine, enchaîna-t-il. Vous vous dites, est-ce que celui-là il est pas venu nous vendre son truc ? Oui, je vends un truc ! Mais pas pour engranger des bénéfices et disparaître avec.

Tous les bénéfices de ce projet serviront à financer tout ce que les autres vont vous proposer après ! Je m'y engage devant vous tous et tout sera transparent ! L'objectif, c'est de donner une opportunité à tous ceux qui ont du temps et qui ne trouvent pas facilement du boulot après la fermeture des entreprises de livraison dans la région. Ça s'adresse en premier lieu aux jeunes qu'on est venu dissuader de dealer. Alors, est-ce que vous allez gagner autant ? Certainement pas ! Est-ce que ça conviendra à tout le monde ? Certainement pas non plus ! Mais si vous pensez que c'est le moment d'arrêter de se complaire dans la cupidité, l'oisiveté et le manque de respect pour ceux avec qui vous vivez, alors ça peut vous intéresser !

Il y a d'autres frères à qui je vais laisser la parole. Ils ont aussi leur projet à présenter. Et il y a des initiatives pour tout le monde. Si vous n'avez pas de papiers, si vous êtes dans une situation difficile, si vous êtes trop jeunes pour travailler, venez quand même, on va discuter et on verra ce qu'on peut faire. Là, j'adresse un message à tous ceux qui



sont sur le terrain et qui ont comme excuse « *on a pas le choix* » ou bien « *on a rien d'autre à faire* ».

Dans ce quartier y'a plein de problèmes à résoudre ! On a une grosse organisation qui est en train de se mettre en place. Et on vous lâchera pas ! Dans tous les sens du terme. On vous traquera partout, dans tous les parkings, les cages d'escalier, les squares, on vous laissera plus vendre votre poison ! Par contre, on s'engage à ne pas vous laisser seuls et sans repères, éduqués par des stars à deux francs qui n'en ont rien à faire de vous et vous enseignent la cupidité et l'égoïsme. Ces repères catastrophiques qui ne vous apprennent qu'à ajouter plus de misère et de corruption à l'endroit où vous vivez ! On a l'intention d'aller loin, de transformer complètement la vie dans ce quartier, et insha Allah d'y construire un nouveau modèle.

Ceux qui veulent construire quelque chose, qui veulent vraiment sortir de là, on vous dit venez, on a besoin de vous ! La force et l'énergie que vous mettez à tout détruire autour de vous, venez la mettre dans un projet fait par les vôtres ! On est financé par personne, ni la mairie, ni la préfecture, on touche aucune subvention. J'aurais pu rester dans mon coin à faire mon argent tranquillement, aujourd'hui j'investis mes bénéfices pour vous !

Ceux qui se demandent d'où on débarque, on vous répond qu'on débarque du même endroit que vous. Ceux que vous voyez, c'est les frères silencieux qui supportaient vos bêtises sans rien dire depuis des décennies ! Si vous vous demandez ce qu'on vient faire : on vient récupérer le terrain ! Notre objectif, c'est que plus personne ne dise

que nos quartiers sont des endroits qui craignent, où ça sent mauvais, où on peut se faire agresser par des jeunes qui n'ont plus rien dans le crâne et dans le cœur ! Où c'est chacun pour soi et où personne ne se sent en sécurité !

On va venir vous chercher, je répète ! Chaque jeune qui s'ennuie et qui tire des sacs, ou qui guette toute la journée pour se payer un iPhone ou des sapes de marque ! Chaque sans-papier qui fait ça pour manger ou se loger ! Chaque jeune en scooter qui a encore assez d'énergie pour réveiller à 2h du matin des enfants et des gens fatigués ! On vous tend une main, soit vous la prenez soit vous la prenez pas, mais le but à partir de maintenant c'est que le discours change. Il y aura du travail, des activités, des projets, et on a besoin de tout le monde ! »

Le message fut bien accueilli et les quelque trois-cents personnes rassemblées acclamèrent le groupe. Samir laissa la place à d'autres membres de son groupe venus présenter leur projet, qui bénéficièrent de l'entrain créé par Samir. L'espace d'un instant, tout devenait possible. Des parents, des grands-parents, des habitants qui avaient désespéré depuis longtemps que quelqu'un se saisisse du problème de cette auto-destruction d'une génération, retrouvaient espoir. Après que chacun ait fait sa présentation, donné des informations de contact des organisateurs, ils annoncèrent la forme légale du projet : ce serait une fondation. Elle fut nommée en l'honneur de leur frère défunt :

*La Fondation Ibrahim.*

Cette annonce marqua la fin de leur prise de parole publique. Les personnes les plus pressées quittèrent les lieux tandis que le reste se morcelait en petits attroupements où les discussions sur les thèmes allaient bon train. Certains venaient voir l'imam, Samir ou les membres de la mosquée des Planaïses pour demander des détails sur tel ou tel aspect du projet, ou pour apporter leur aide via leurs compétences et leur temps libre.

Alors que Samir saluait une personne avec qui il terminait de discuter sur le projet, ce fut au tour d'une journaliste et son cameraman d'approcher le jeune homme. Elle fut rapidement repérée par le groupe qui était d'abord méfiant mais voyant le logo d'un quotidien de la ville, ils les laissèrent. Samir jeta un bref regard à Abdelhalim et à l'imam qui acquiescèrent en signe de confiance. C'était le premier exercice de ce genre pour Samir.

« — Bonjour, Sylvie Mairey du quotidien *Le Toulançais*, annonça la journaliste. Peut-on s'entretenir avec vous un instant, si vous le voulez bien, afin de nous parler un peu de ce que vous faites ici, de votre engagement ? Ce qui vous motive à continuer ces rassemblements ?

— Bonjour, répondit Samir. Pourquoi pas, ça ne vous dérange pas si on enregistre aussi ?

— Non, pas de souci, répondit-elle. »

Samir fit signe à Yahya d'enregistrer l'entrevue. L'idée était de garder une trace en cas de déformation mais aussi d'éventuellement utiliser

l'occasion pour alimenter leur propre communication.

« — Alors dites-nous, depuis plusieurs jours vous faites partie du mouvement qui organise ces prises d'assaut des lieux de votre quartier où sévit le trafic de stupéfiants, quel est le but de ce mouvement, et qu'est-ce qui lui a donné autant d'ampleur ?

— Notre objectif, commença Samir avec un ton sérieux, c'est faire comprendre aux dealers, mais aussi à tous ceux qui ne respectent pas les habitants du quartier, que l'impunité est terminée. Ce n'est pas juste contre le trafic de drogue même si c'est une grande partie du problème, c'est aussi contre l'abandon des valeurs morales élémentaires. On est ici pour redonner sa place au respect, à la solidarité, à l'altruisme dans nos quartiers. C'est une initiative de la mosquée des Planaïses, mais je pense que ça peut parler à tout le monde. On veut rendre nos lieux de vie plus conviviaux, et en finir avec la normalisation de ce chacun pour soi. Cette mentalité qui est devenue une norme, voire une fierté pour certains.

— Vous parlez de valeurs morales, et comme on a pu le voir, votre mouvement est lancé au nom de la religion, de l'islam. Pourquoi avoir choisi cette approche plutôt qu'une autre plus ouverte, plus universaliste par exemple ?

— Vous savez, dans la vie chacun agit au nom de ce en quoi il croit. Ici beaucoup de personnes sont musulmanes ou se revendiquent d'un héritage culturel musulman, donc ce sont des valeurs qui fédèrent beaucoup d'entre-nous. Et c'est, je pense, le dernier socle moral qui peut nous faire dire stop à ces dérives.

— Mais vous luttez contre des activités qui sont inscrites dans la loi française comme illégales, pourquoi est-ce que ce n'est pas suffisant selon vous ?

— Ceux qui agissent au nom de la loi, ce sont les institutions. La justice, la police, etc. Nous, on n'a pas la légitimité pour agir au nom de la loi. Mais la loi ne suffit pas pour éduquer et influencer les gens à faire le bien. La preuve c'est que de toute façon, les dealers et autres délinquants ne la respectent pas.

— Mais il y a beaucoup d'associations, ici aux Planaises ou ailleurs, qui luttent contre la délinquance depuis longtemps. Par l'Art par exemple, mais aussi des voyages, du soutien scolaire... Des éducateurs qui luttent pour que les jeunes aient un avenir, qu'est-ce que vous pensez de leur travail ?

— Je connais quelques associations comme ça oui, et j'en ai rencontré, quand je vivais ici, des personnes formidables qui s'engagent à fond pour améliorer les choses, éloigner les jeunes du trafic, de l'argent facile. Mais leurs moyens sont limités, et souvent les jeunes qui vont les voir sont déjà dans une démarche personnelle pour sortir de ça. Nous on est là aussi pour tous ceux avec qui ça ne marche pas, qui n'écoutent personne, qui ont besoin que quelqu'un s'oppose à eux frontalement. Mais des gens de chez eux, pas des institutions car malheureusement on sait que le dialogue est compliqué à ce niveau...

— Donc vous dites que l'approche universelle, ou comment dire... laïque, n'est pas suffisante ?

— Si c'était suffisant, on ne serait pas ici. Vous savez, moi je suis né et j'ai grandi ici. Et quand j'étais jeune, il y avait des problèmes, mais pas autant. Aujourd'hui les gens vivent dans la peur et l'insalubrité. Parce que personne ne croit qu'il est possible d'améliorer les choses. C'est inscrit dans le mode de vie des gens de craindre les balles perdues, les agressions, les bouteilles en verre cassées dans les parcs pour enfants... Et ceux qui réussissent s'en vont systématiquement. Donc je pense que la bonne approche n'a pas encore été trouvée.

— Donc vous dites à tous ceux qui œuvrent depuis des décennies, que leur travail a échoué ?

— Je ne veux blesser personne en disant ça. Je respecte tous ceux qui, à leur façon, luttent contre la dérive dans nos quartiers. Et certainement qu'ils ont pu sauver quelques personnes des dangers de la rue. Mais les associations, ou les éducateurs ne s'attaquent pas au cœur du problème, qui n'est pas seulement financier. Elles n'ont pas l'aura culturelle suffisante pour peser dans la balance, vous voyez ? Nous, on pense que les valeurs de notre religion peuvent fédérer et responsabiliser davantage des jeunes qui n'ont plus de repères. La morale, ça ne s'apprend pas dans le Code civil, ni le Code pénal.

— Comme vous avez dit, beaucoup de gens sont de culture musulmane ici. Qu'est-ce qui vous fait penser que votre approche religieuse, un peu virulente il faut le dire, excusez-moi, n'a pas déjà été tentée ?

— C'est très simple à vérifier, répondit Samir en souriant. Votre journal a 52 ans n'est-ce pas ? Est-ce que vous ou quelqu'un de ce

journal a déjà posé cette question par le passé ? »

Le regard confiant de la journaliste s'estompa quelques secondes, elle réfléchissait. Puis ses sourcils se levèrent et son visage s'illumina comme une machine qui aurait été reconfigurée et redémarrée.

« — Ah ! Écoutez c'est une très bonne question je demanderai à nos confrères un éclairage historique sur ce sujet, ça pourrait être très intéressant ! Merci beaucoup pour votre échange ! Pouvons-nous avoir une adresse e-mail ou un numéro de téléphone à joindre ?

— Oui avec plaisir ! »

Samir regarda la journaliste s'éloigner avec le sourire en coin, et sous le regard interloqué de Yahya. Les autres autour étaient relativement surpris par le ton plutôt agressif du média qui avait pourtant une réputation de tempérance assez ancienne.

« — Celle-là je m'y attendais pas, dit-il l'air choqué. Elle travaille pour CFR TV ou quoi ? »

Les questions étaient déplacées et la chroniqueuse cherchait la petite bête, c'était évident. Aucune demande sur la raison de leur colère, sur leurs peurs, les risques pris face à des personnes réputées pour leur violence et leur inconscience. Aucune autre forme d'empathie, ou même de neutralité. Seul lui importait le croustillant sujet qui allait faire vendre plus de titres : l'islam.

C'était le jeu, Samir le savait. Alors que les autres semblaient surpris, lui était parfaitement serein. Si Maxime disait vrai, ils auraient de toute façon bientôt des motifs d'inquiétude bien plus urgents.

« — Pas besoin de s'inquiéter, les rassura-t-il. On fait ce qu'il y a de mieux à faire, peu importe ce qu'ils pensent. Personne ne nous protégera du chaos, et certainement pas les médias.

— T'as l'air confiant akhi, lui lança sarcastiquement Yahya. Comme si tout allait s'arranger tout seul et qu'ils allaient nous laisser tranquilles... Là tu peux être sûr que dans deux jours elle nous ramène le préfet. Et qu'on va faire la Une de toutes les télés du pays comme des dangereux barbus.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'on a à craindre ? Le pays est en train de se déchirer. Le préfet est incapable de régler les problèmes de sa région, pas plus que ses supérieurs au gouvernement. Un jour ou l'autre, de toute façon, l'État n'investira plus rien dans nos quartier parce qu'il n'en aura plus les moyens. Autant s'y préparer et arrêter définitivement de compter sur eux.

— Ah ouais, tu vois loin akhi, c'est bien... répondit simplement Yahya, laissant suggérer qu'il était convaincu.

— On réglera pas les gros problèmes si on réfléchit qu'à court terme. Pourquoi on s'investirait autant sinon ? Conclut Samir.



## Chapitre 14

*« Car l'injustice s'alimente à toutes les bassesses et à toutes les complaisances. Et, pour tout dire, l'indifférence est aussi néfaste que l'encouragement de l'injustice. »*

*A la lumière du Coran et du hadith – Ali Merad*

**A**cette heure, le parc Micaud était fermé au public. Il était donc difficile d'accéder à la plage en contrebas qui était déjà interdite en journée, et protégée par une barrière. Mais les couche-tard, les jeunes couples et autres espèces nocturnes connaissaient une entrée discrète permettant l'accès à la petite plage qui donnait directement sur le fleuve. Toutes ces habitudes avaient rendu normal le fait qu'il soit fréquenté à des heures tardives.

La police ne venait plus chasser les occupants depuis longtemps, et les occupants des terrasses qui surplombaient le lieu en face n'étaient pas choqués non plus. Aux environs de minuit, une trentaine de personnes étaient occupées à discuter, certains autour de bières, d'autres d'alcools plus forts ou de substances tout aussi nocives mais illégales à la vente.

Le lieu était relativement sale.

Maxime ne cacha pas son dégoût lorsqu'ils passèrent devant une première fois, en direction d'un parking à quelques dizaines de mètres de là. Ils étaient en route pour le rendez-vous que Malek avait donné à Amin. Samir avait promis d'essayer de rester réveillé le temps de son retour

« — Ça craint ce coin... Il t'a vraiment donné rendez-vous ici ? Tu le voyais ici avant ? En plus c'est pas du tout discret... Demandait Maxime.

— Non, d'habitude on se rencontrait aux Planaises quand on était petits. Jamais j'aurais fréquenté des endroits comme ça.

— J'espère que l'exception en vaut la peine, dit Maxime en soufflant d'agacement.

— Je pense que oui. S'il sait des choses à propos de moi et mon implication dans le black-out, mieux vaut qu'on soit prévenus.

— Oui, et c'est la seule raison pour laquelle j'ai pas protesté plus que ça. J'ai demandé aux autres là-bas et ils sont ok pour ça.

— Dis-moi comment on procède ? T'as des techniques d'agent secret à me donner ou un micro caché, ou un truc comme ça ? Dit Amin sur le ton de la plaisanterie pour détendre l'atmosphère.

— Qu'est-ce que tu me parles d'agent secret, moi je suis électricien, de base. Et les gadgets technologiques, c'est ta spécialité normalement.

— Oui, j'en ai prévu un. Un dictaphone en forme de porte-clés de

voiture, ça devrait suffire à enregistrer la conversation.

— Ah, tant mieux ! Dit Maxime. Bon j'ai quand même quelques conseils pour toi, dit-il en se garant sur un parking de quelques places.

— Je t'écoute.

— Là on est à environ cent-cinquante mètres du lieu de rendez-vous, je peux te voir de là-haut depuis la voiture. Si jamais y'a le moindre problème tu hurles bien fort « *tu fais quoi, tu fais quoi* », Et soit j'interviens d'ici, soit je descends.

— Comment tu peux intervenir d'ici ? Demanda Amin.

— Pose pas trop de questions. Ça y est t'as mis ton micro comme il faut ?

— Ok, je pense que c'est bon.

— Bismillah, tape pas la discute trop longtemps, prends ce qu'il y a à savoir et tu reviens.

— Compris akhi, je fais vite. »

Amin sortit du véhicule et descendit sur la petite plage et prit la direction d'une petite entrée cachée derrière les buissons qui bordaient la route. Il s'engagea ensuite dans la descente d'un vieil escalier plus vieux que son arrière-grand-père, en faisant attention de ne pas glisser sur les pierres partiellement couvertes de mousse. Sa capuche l'empêchait d'avoir une vue assez large des prises sur les côtés, mais elle le protégeait au moins du vent assez fort ce soir-là, et

des éventuels regards qui se tourneraient vers lui. Il n'attirait de toute façon pas l'attention. Cet endroit était assez fréquenté.

Arrivé sur la petite plage de sable parsemée de canettes de bières, il prit place sur un tronc d'arbre couché qui était libre, à une vingtaine de mètres de l'eau, et jeta quelques regards autour de lui espacés de quelques secondes, attendant Malek. Les autres groupes présents sur place ne lui accordèrent pas plus d'attention. Le stress lui irritait le cuir chevelu et lui donnait envie de se gratter mais il gardait ses mains dans ses poches pour les protéger du vent assez frais.

Son attente ne fut pas longue. Un homme vêtu d'une veste en cuir et d'un jean serré, le visage totalement à découvert, les cheveux frisés au vent et les lunettes carrées reconnaissables de loin se dirigea vers lui. Malgré les presque quinze ans qui les séparaient de leur dernière rencontre, Amin reconnut immédiatement Malek. Celui-ci s'assit à côté d'Amin sur le tronc d'arbre et lui tendit une main à serrer.

« — Ça fait longtemps... commença Amin.

— J'ai pas beaucoup de temps là. Les retrouvailles, ça sera pour une autre fois. »

Malek était froid. Amin ne s'attendait de toute façon pas à un accueil chaleureux mais une partie de lui espérait que cet ami d'enfance partagerait au moins un petit quelque chose de nostalgie, et de respect pour leur relation passée. Il n'en était rien, le Malek qu'il avait en face de lui était une autre personne.

« — Vas-y je t'écoute, tu veux savoir quoi ? Demanda Amin en laissant

tomber le ton amical qu'il avait tenté d'utiliser.

— Déjà première chose, quand tu m'avais demandé le contact du gars qui pouvait localiser des numéros de tel, c'était pourquoi faire ?

— J'avais un truc à régler... dit Amin.

— Un truc à régler avec le mec le plus influent de l'industrie de la tech ?

— C'est compliqué... je peux pas te donner tous les détails, répondit Amin, qui craignait que l'autre insiste pour en savoir davantage.

— J'ai pas besoin de savoir de toute façon, c'est fait. Mais juste comme ça, t'es impliqué avec ceux qui l'ont buté ou pas ?

— Moi j'ai tué personne, se défendit-il assez pitoyablement. Et depuis quand tu veux savoir ce genre de choses ? T'as pris ta commission et c'est tout, non ? Tu connais la règle : si c'est hors sujet, y'a pas besoin de savoir.

— Je voulais juste savoir... mais y'a autre chose que je voulais te demander aussi.

— Vas-y.

— Y'a un gros bordel à la cité depuis quelques jours. Moi j'y mets quasiment plus les pieds, mais j'ai des affaires là-bas. Et on m'a dit que tu foutais le zbeul avec tes gars de la mosquée. Il faut que tu leur dises d'arrêter. Et vite.

— Des affaires ? Quel genre ? Demanda Amin, qui avait de toute façon compris.

— Tu connais la règle, renvoya Malek. Hors sujet, t’as pas besoin de savoir. Mais je te connais, t’es un pro pour exciter les gens, alors dis-leur d’arrêter.

— Moi j’ai pas le pouvoir de leur dire d’arrêter, dit Amin. Et de toute façon, ils n’écouteront pas, tout le monde en a marre de ce qui se passe...

— C’est qui les leaders de la bande ? Y’a Samir là, le mec qui fait le chaud sur les réseaux, le gros là, Yahya, qui fait les chantiers, l’imam, qui d’autre ?

— T’es bien renseigné... mais ne te fatigue pas à chercher des têtes. C’est un mouvement de fond, ils veulent nettoyer le quartier de cette mentalité pourrie, et pas que des stups. Pourquoi, tu leur veux quoi ?

— Je te connais, Amin. Me dis pas que t’y es pour rien. Je sais que t’as le sang chaud, t’es un excité de la cervelle.

— T’auras bientôt une preuve que c’est pas moi. Je pars dans quelques jours et tu verras, ça va continuer, insha Allah.

— Tu dis encore insha Allah toi ? Demanda Malek, l’air moqueur.

— Tant que j’aurai une langue pour le dire, oui.

— T’es un mec intelligent. Les histoires de religion et tout ça, je pensais que t’aurais tout balancé depuis longtemps.

— On doit pas avoir la même définition de l’intelligence alors.

— Vas-y, arrête de me faire le mec pieux qui veut faire des trucs bien, souffla Malek exaspéré. Je t’ai connu, tu vendais des *zero-day* à celui

qui payait le plus, et t'étais toujours dans les bons coups.

— Ta définition de l'intelligence ressemble étrangement à ma définition de la cupidité. Et non, j'ai arrêté, je fais plus ça depuis longtemps, j'ai pris un autre chemin, et tu as pris le tien on dirait.

— Écoute, j'ai pas vraiment le temps de faire de la philo avec toi, là. Soit tu parles, soit on arrête.

— Je t'ai dit que j'ai aucun pouvoir pour calmer les frères, et même si j'en avais, je les inciterais encore plus. Je savais que t'avais vrillé mais pas à ce point-là. Si j'avais su, je t'aurais rien demandé pour Haurus.

— Y'a rien à sauver, c'est ça que vous avez pas encore compris. Vous allez vous fatiguer pour rien et devenir fous en voulant élever des raclos. Vous-mêmes vous êtes paumés et vous voulez sauver des gens paumés de... je sais pas quoi. La vérité, tu fais pitié mec, je te pensais plus malin que ça.

— Et toi tu crois que tu me fais pas de la peine à parler comme si t'avais été créé par une liasse de billets ? T'auras aucune info, et je ferai rien pour toi. Si c'est pour ça que tu m'as fait venir, tu peux repartir.

— Bon, si tu veux la jouer comme ça, on n'a plus rien à se dire, alors.  
»

Malek se leva brusquement et repartit de là où il était venu, prenant une autre sortie que celle qu'Amin avait utilisé pour descendre. Amin resta planté là quelques secondes, marqué par la conversation. Il soupçonna Malek de l'attendre plus haut ou plus loin pour l'agresser,

mais ses doutes se dissipèrent à mesure qu'il approchait de la voiture de Maxime. Personne en vue.

« — Purée, c'était rapide ! Dit Maxime après qu'Amin eût fermé la porte et se soit installé sur le siège passager.

— Même moi j'ai pas compris... il voulait des infos, il voulait que je pousse les autres à arrêter de perturber le trafic, j'ai refusé, il était ultra vénèr, et il est parti.

— Donc il trempe dedans ton gars... très bizarre... commenta Maxime en jetant des regards autour d'eux.

— Bon... on fait quoi ? Demanda Amin.

— Déjà, on se tire d'ici. Ils sont vraiment chelous tes amis d'enfance... Bon sinon il t'a dit quelque chose sur Logaith ?

— Il sait que je suis impliqué, c'est certain. Mais il n'a pas l'air de savoir comment. C'est risqué pour vous de m'embarquer, tu penses ? Il vaut mieux qu'on annule et que je reparte sur Paris ?

— Non, pas besoin. N'oublie pas qu'on travaille avec quelqu'un d'un peu plus problématique et d'important que toi, sans vouloir te vexer. De toute façon, là où on t'emmène c'est pas la police française qui viendra vous chercher.

— C'est toi qui vois, répondit Amin. »

Maxime enclencha nerveusement la première et quitta le parking aussi vite que possible. A cette heure-ci, le centre-ville était presque désert. Le pont le plus rapide pour prendre la direction des Planaïses



étant en travaux, il devait faire un détour par le nord du centre-ville et redescendre par des rues moins pratiques pour le conducteur qui voulait passer ses nerfs sur son accélérateur.

Amin et Maxime étaient silencieux, chacun réfléchissant à ce qui venait de se passer. Quelque chose clochait c'était certain, mais impossible de savoir quoi. Maxime s'engagea dans une rue étroite à sens unique, chemin le plus rapide pour les envoyer sur l'autoroute. Maxime était énervé, mais le stress du rendez-vous était pour lui passé. Son colis était en bon état, donc tout allait bien. Amin, lui, était toujours en état de vigilance extrême. Alors qu'ils étaient au milieu de la voie à sens unique, Maxime se mit à râler sur une voiture devant eux qui avançait beaucoup trop lentement.

« Allez, là ! Y'a personne devant, tu fais quoi mon gars ! S'énerva-t-il sur la Volkswagen noire qui les précédait. »

La voiture finit par s'arrêter totalement, à la surprise de Maxime comme d'Amin. Impossible de contourner le véhicule, qui s'était arrêté en plein milieu de la rue alors qu'aucun obstacle ne gênait le passage. Cinq secondes suffirent à Amin pour comprendre qu'il s'agissait d'un piège.

« — Recule ! Recule ! Recule ! Cria-t-il à toute vitesse. »

Maxime ne se fit pas prier, sans même avoir compris de quoi il s'agissait, son instinct fit confiance à Amin et il enclencha immédiatement la marche arrière. Ce geste les sauva à la seconde près de la seconde menace, qui arrivait de derrière. Le bruit de la

boîte à vitesse masqua le moteur du scooter qui débarquait au croisement de la rue, au même moment qu'eux. Maxime le heurta de plein fouet, et la voiture envoya par-dessus le toit l'un des deux passagers du deux-roues. Le second était étalé au bord de la rue, le sang sortant déjà de son casque.

Amin était encore sidéré par l'impact, mais c'était cette fois Maxime qui fut plus vif. Ce qui glissa sur le bitume lui attira immédiatement le regard. Il s'agissait d'une arme. Un fusil assez proche de ce qu'il pensait être une arme type fusil d'assaut Kalachnikov. Ces deux-là étaient mis hors d'état de nuire, mais la voiture qui leur avait bloqué la route était certainement complice, et constituait toujours une menace.

Maxime avait immédiatement reconnu le modèle de l'arme à terre, et ouvrit la porte en même temps que le passager du véhicule qui leur avait barré la route. Il se jeta sur l'arme qui traînait à quelques mètres de la voiture, laissant le temps à l'homme de sortir une arme de poing et de le viser. Amin reconnut avec horreur la silhouette de Malek, et son veston en cuir.

Une première détonation transperça l'air avant qu'Amin n'eût le temps de faire le moindre mouvement. Malek avait tiré en direction de Maxime, qui représentait la menace immédiate, bien qu'Amin fut sa véritable cible. Manque de chance pour lui, l'homme à qui il avait acheté ses munitions était un ancien militaire proche de l'extrême droite, qui prenait un malin plaisir à piéger les cartouches à destination de la racaille, à raison d'une balle par chargeur. Ce fut

précisément cette munition-là qui se retrouva ce soir-là devant le percuteur du Glock 21 dans les mains de Malek.

L'arme explosa dans les mains du tireur qui lâcha un cri de douleur et fut déstabilisé. Maxime n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui s'était passé, et avait répondu au tir raté de Malek sans se poser davantage de question. Avec une dextérité inattendue d'Amin comme du tireur, Maxime toucha le levier latéral du fusil pour vérifier qu'il n'était pas en position de sûreté et tira deux rafales en direction de Malek.

Le malfrat fut projeté au sol avec force, et la voiture de laquelle il était descendu redémarra sans même fermer la portière du siège passager. Voyant que la menace immédiate était écartée, et que les deux autres au sol ne bougeaient pas, Maxime se rua sur son coffre et en sortit une bâche en plastique avec laquelle il recouvrit l'arme, avant de l'y jeter précipitamment et retourner au volant. Il termina la marche arrière et s'engagea hors de la rue.

« — Je te l'avais dit, ils sont chelous tes amis d'enfance ! Cria Maxime qui avait compris, même sans savoir comment, que cette altercation avait un lien avec le rendez-vous d'Amin.

— C'était Malek, c'était lui, c'est certain ! Tu vas bien ? Il t'a pas touché ?

— J'ai rien. Soit il a mal visé soit son flingue avait un problème, je crois qu'il lui a pété entre les mains c'est fou, *subhanAllah* !

— Comment c'est possible ?

— Mauvaise munition, ça peut arriver si les balles sont trop chargées en poudre...

— Où t'as appris à tirer comme ça toi ? Comment t'as pris l'arme ? Wallah j'ai rien compris !

— C'est pas le moment d'en discuter, là on se tire d'ici ce soir, on n'attend pas un jour de plus.

— Attends, l'arme dans le coffre pourquoi tu l'as prise ? On peut pas la garder !

— Il y a mes empreintes dessus, réfléchis ! On va la jeter dans le fleuve. »

Les routes maintenant totalement désertes facilitèrent la tâche à Maxime. Il s'arrêta au-dessus d'un pont, sortit l'arme de son coffre et la jeta avec la bâche en plastique dans le fleuve avant de remonter en vitesse dans la voiture et se diriger vers l'autoroute pied au plancher.

\*\*\*

Le black-out avait occasionné de nombreuses pannes en tous genres dont certains secteurs d'activité ne s'étaient toujours pas remis. Internet avait pris un coup et n'avait pas terminé de se remettre de la panne la plus grave de son histoire. En revanche, parmi les technologies qui n'avaient pas été impactées et avaient même continué à se répandre, on pouvait compter la localisation par GPS.

Plus onéreux mais moins facile à repérer que les Air-tags, qui eux se vendaient comme des petits pains, les balises GPS de poche s'achetaient pour le prix d'un plein d'essence et n'étaient plus réservées à des obscures administrations de renseignement étatiques.

Le bandit moyen pouvait s'en procurer par les messageries cryptées qui avaient rapidement repris du service après le black-out, en attendant que la vente en ligne récupère pleinement ses capacités.

C'était un de ces bibelots électroniques qui avait été collé sous la voiture de Majid sans que celui-ci ne s'en rende compte. Il n'avait plus de nouvelles de Malek depuis trente minutes, ce qui était très mauvais signe. Le travail aurait déjà dû être terminé depuis longtemps. L'hypothèse la plus probable était que la police l'avait arrêté, peut-être, au hasard, à cause de ce choix stupide de régler ses comptes en plein centre-ville.

Peu importait de toute façon ce qui était advenu de son associé, Majid avait en réalité décidé de mettre les voiles. Il aurait très bien pu continuer à administrer son petit narco-fief sans Malek, disposant d'un contact direct avec les fournisseurs à l'étranger. Mais la pression et les corvées de la gestion lui étaient devenues insupportables. Depuis quelques temps, chaque liasse de billets qu'il ajoutait à sa planque, chaque kilo d'euros qu'il parvenait à blanchir, lui faisaient sonner toujours plus fort dans sa tête : *A quoi bon ?*

Le pseudo-prestige du voyou de cité ne l'intéressait plus, la prison ne lui disait rien non plus, le décalage avec son cadre de travail était devenu trop grand. Le moment était venu de se tirer. Façon Ben Ali,

façon Bachar El Assad, ce micro-tyran comptait bien ce soir laisser tous ses proches sur le carreau et se tirer avec la caisse. Il avait craint lors du passage chez sa sœur qu'elle ne lui pose trop de questions, mais sa mauvaise humeur et son habituel caractère irascible l'avaient aidé à n'attirer aucun soupçon. Il était maintenant sorti de la ville et se dirigeait au milieu de la forêt des Chahutes, où son pactole et ses passeports l'attendaient.

Les petites routes labyrinthiques de l'immense forêt avaient pour avantage de perdre tout éventuel poursuivant, et les nombreuses sorties rendaient impossible un encerclement efficace. Seul Malek et un de ses cousins connaissaient cette planque. Majid la trouva telle qu'il l'avait désirée : déserte.

La voiture garée sur un petit espace qui n'était pas recouvert par la végétation, Majid marcha les deux minutes à pied qui le séparaient de la planque. Les herbes hautes et les ronces ralentissaient sa progression. Aidé d'une lampe de poche réglée au minimum, il ouvrit la porte du cabanon en ruines, dont les pierres recouvertes de mousse le rendaient difficilement discernable de la végétation à moins de cent mètres. La porte en bois n'était pas en bon état mais suffisait à cacher la lumière. Majid posa la lampe sur une étagère et commença son œuvre. Il y avait plusieurs couches de planches au sol à ouvrir délicatement, et il fallait aussi creuser un peu.

Il se mit à extraire un à un du creux des épaisses planches pourries et enfouies dans le sol les paquets de billets soigneusement et solidement emballés. La moitié était sortie des profondeurs du sol

lorsqu'il entendit un bruit de branchage semblant venir de l'extérieur. Il s'arrêta un instant, retenant son souffle, guettant autour de lui quelle brindille il aurait pu faire craquer pour expliquer ce bruit. N'entendant rien, il reprit son travail en accélérant le rythme.

Ce que Majid ignorait, c'est qu'un seul Albanais avait accompagné Malek au centre-ville. Le deuxième était parti en chercher un troisième, qui non seulement parlait français bien mieux que les deux premiers mais avait apporté la balise qu'ils avaient placée sous sa voiture. Malgré les difficultés qu'ils avaient eu à trouver l'endroit, ils étaient bien là. Majid n'eût la certitude qu'il n'était plus seul que lorsque la porte fut défoncée, et une arme de poing braquée sur lui, en même temps qu'une lampe puissante qui l'aveugla. Les yeux fermés, il tâtonna au sol pour tenter de trouver son arme mais cette hésitation fut trop longue.

L'un des deux hommes fondit sur lui et le plaqua au sol. S'ensuivit une mêlée de quelques secondes où Majid tenta de repousser son assaillant, avant de s'avouer vaincu après quelques hurlements du deuxième homme qui pointait une arme sur lui.

« — Ton ami s'est fait descendre, dit l'autre une fois Majid calmé. Et il nous a dit que tu étais son garant. Donne-nous l'argent.

— Quoi ? Comment ça ? Vous avez tué Malek ?

— Non, pas nous, l'homme que vous vouliez buter. Lui a tué Malek.

— Le mec de la mosquée ? Impossible, ils sont pas calibrés ces gars. C'est vous ! Vous avez fait quoi ?

— Rien, idiot ! Ton ami, mort c'est tout ! En cas de problème, il t'a désigné comme garant, tu dois rembourser celui à qui Malek doit de l'argent.

— Eh, je vous dois rien moi ! Malek il s'est mis dans ses délires tout seul, je vous connais pas, moi. Répondit Majid en tentant une nouvelle fois de se débattre.

Le deuxième homme lui bloquait les mains dans le dos. L'homme peinait à maintenir Majid en place, mais il était en sous-effectif, et le camp d'en face était mieux équipé dans l'immédiat.

« — Ça, c'est pour nous. Remboursement de Malek pour *babai*.

— Je le connais pas ton *babai*, tu touches pas à ma thune, c'est clair ? »

Majid ne pouvait pas savoir si Malek l'avait vendu sans l'en informer ou si ces hommes mentaient, mais le fait qu'ils aient pu le suivre jusqu'ici laissaient planer de sérieux doutes sur la complicité de son défunt collègue.

Porté par la rage davantage que par la raison, Majid pencha sa tête en avant pour prendre de l'élan avant de la ramener en arrière et cogner violemment le nez du deuxième homme, qui lâcha ses mains l'espace d'un instant. Il tenta de se jeter au sol pour saisir son arme mais l'autre fut plus rapide et n'hésita pas à faire feu.

Majid fut touché à la gorge et à l'artère pulmonaire. Le temps de saisir son cou pour tenter dans un geste désespéré d'arrêter l'hémorragie avec une main, le tireur acheva son œuvre macabre et envoya encore quelques munitions dans le crâne et le ventricule gauche du pauvre



homme qui fut mis définitivement hors d'état de nuire.

Quatre hommes perdus en une seule nuit. Dont deux têtes de réseau. Frappé à la tête, le clan historique qui tenait le trafic de stupéfiants de la cité des Planaïses avait été touché ce soir-là plus durement que jamais.

\*\*\*

Les pompiers, aidés du premier véhicule de police qui pût arriver sur place, avaient bouclé la rue Maurice Bertier, sur laquelle était encore allongé le corps sans vie de Malek. Des riverains aussi curieux qu'effrayés scrutaient la scène par leurs volets. Des photos circulaient déjà sur les messageries privées et les fils d'actualité des réseaux sociaux.

« — T'es allé constater les dégâts ? Demandait un des officiers de police à son collègue.

— Arf non... moi je touche pas à ça... j'ai appelé le commissaire il a l'habitude lui, il va s'en charger.

— Pareil, si j'approche je vais gerber... »

Franck Lantier arriva quelques minutes plus tard constater les faits. Il était effectivement plus aguerri que les deux autres, le poil presque

totallement blanc de sa courte barbe grisonnante en témoignait autant que son grade.

« — Bonjour, soirée agitée on dirait... »

L'homme salua les pompiers, ses collègues, et s'approcha de la scène de crime. Il comprit rapidement ce qui s'était passé en voyant les armes et les tenues des trois corps. Un règlement de comptes. Franck franchit la rubalise blanche et rouge entourant le corps de Malek pour observer les dégâts et estimer le type d'experts qui seraient requis pour faire le rapport. Il était du genre à bien faire son travail, méthodique, rassurant envers ses collègues, cordial bien que pas très bavard.

Mais Franck était aussi un flic *ripou*. Après avoir fait le nécessaire, il s'éloigna un instant de la scène prétextant le besoin de passer un coup de fil. Il composa un numéro sur un petit téléphone qui n'était pas son terminal professionnel, ni personnel. Au bout de deux sonneries, Nordine avait décroché.

« — Allô ? Y'a un souci ? On avait dit que cette ligne servait pour les urgences uniquement.

— Ouais y'a un souci, répondit Franck. Qu'est-ce que tu fous dans le centre-ville purée ?

— Le centre-ville ? Il y a quoi ?

— La dépouille de Malek Benjelloun en sang, et deux mecs à l'autre bout de la rue pas encore identifiés. »

Quelques secondes de silence, puis Nordine reprit la parole.

« — C'est pas moi. Cette fois je te le garantis.

— C'est qui alors ? A part toi et ses collègues y'a personne qui a de bonnes raisons de le descendre. Et tu m'avais dit que ça sortirait pas de la cité des Planaïses, ces histoires.

— Laisse-moi un moment, je vais gérer ça, mais je te dis que c'est pas moi. Tu me connais, je te préviens toujours avant, pourquoi cette fois je te préviendrais pas ?

— J'en sais rien. Mais magne-toi de faire redescendre la pression, on a d'autres urgences qui nous tombent dessus, c'est le foutoir chez nous, je t'ai fait confiance pour gérer ton cirque, il faut pas que ça déborde.

— Je fais au mieux, je te rappelle. Merci pour les infos le R. Je rajoute ça sur ton prochain cadeau.

— Ouais. »

Franck retourna observer la scène après avoir raccroché. Il n'avait aucune raison de ne pas croire Nordine. Ce dernier avait l'air sincèrement surpris. La relation entre Franck et Nordine était compliquée. Au début, simple indic, Nordine était monté dans la hiérarchie du trafic local en même temps qu'il gagnait la confiance de Franck et d'autres policiers impliqués. La promesse de Nordine était simple, et alléchante pour des policiers débordés qui avaient désespéré de mettre un jour fin au trafic tentaculaire : « *Laissez-moi faire et je vous fournirai du chiffre pour votre hiérarchie, et le calme sur les terrains que je contrôle.* »

Le contrat avait tenu quelques années malgré quelques éclats ensanglantés. Jusqu'aux dernières semaines où, rattrapé par son appétit insatiable, Nordine avait voulu s'attaquer aux derniers terrains de la ville qui ne se fournissaient pas directement chez lui. Les Planaïses étaient un lieu historiquement tenu par une autre filière qui avait ses propres contacts, et refusait que qui que ce soit livre sur leur terrain. Sûr de lui et de l'assise qu'il avait dans la région, Nordine s'était lancé dans cette conquête qui commençait à s'enliser.

\*\*\*

Amin tabassait le bouton de l'interphone en bas de l'immeuble pour que Samir ouvre. Maxime était prêt à laisser le moteur tourner, pour mettre les voiles immédiatement, mais son colis humain l'avait aidé à retrouver son calme. Personne ne semblait les avoir suivis. Il réussit même à convaincre Maxime de monter avec lui saluer Samir une dernière fois.

Samir ouvrit la porte de l'appartement rapidement, et les fit entrer dans le salon. Amin ramassait les quelques affaires qui lui appartenaient dans l'appartement pendant qu'il expliquait à Samir ce qui venait de se passer. Samir était abasourdi.

« — Malek ?! C'est pour ça qu'il s'est éloigné de tout le monde...

— On avait raison tous les deux je crois, répondit Amin. C'était à propos du quartier mais aussi à propos des histoires de tech et de

Logaith.

— Faut qu'on prévienne les autres, dit Samir. Ils vont sûrement pas s'arrêter là. Il t'a donné d'autres infos ?

— Il a essayé d'avoir des infos sur l'organisation à la mosquée, savoir qui était impliqué. Je pense vraiment qu'il fait partie de la tête d'un des réseaux ou quelque chose comme ça. Apparemment il était directement impacté par les blocages des points de deal, ça a l'air de leur avoir fait très mal, expliqua Amin. »

Amin expliquait du mieux possible tout ce qu'il avait pu tirer de cet entretien à Samir, puis Maxime mit un terme à leur conversation en annonçant leur départ immédiat.

« — Il faut pas nous en vouloir, frerot, mais nous il faut qu'on parte là tout de suite, signala Maxime. Si y'a une enquête ça risque d'arriver jusqu'à nous et on te causera plus de problèmes si on est là que si on part.

— Fais ton truc t'inquiète pas... répondit simplement Samir. On s'y attendait de toute façon. Après une voiture cramée, ils allaient forcément essayer de menacer en tuant quelqu'un... Il faut que je retourne voir Souleymane en espérant qu'il ait avancé dans ses recherches. On doit savoir qui fait quoi dans leur réseau et savoir qui a donné l'ordre.

— Je pense vraiment qu'il faisait partie de la tête, supposa Amin.

— Peut-être, mais attends laisse-moi réaliser ce qui vient de se passer, déjà. On t'a tiré dessus, frerot, tu te rends compte.

— Bon, techniquement, c'est moi qu'ils ont ciblé. Mais mieux vaut pas rentrer dans les détails. Tu dois juste savoir qu'ils ont essayé de nous tirer dessus, et qu'on a pris une de leurs armes pour riposter.

— Oui, c'est évident, tout le monde va croire ça, ironisa Samir. D'ailleurs, si les condés m'interrogent, je dis quoi ?

— La vérité, répondit Maxime. Tu leur dis tout ce que tu sais sur moi, et sur les tireurs. Qu'ils ont essayé de tuer Amin et qu'on s'est sauvé après ça.

— J'espère que ça suffira... Je vais me faire bombarder de questions. Tout le monde va me demander où est passé Amin...

— Tu ne sais pas où on va, réponds que tu ne sais pas, tout simplement. Expliqua Maxime. Je suis sérieux, ne cache rien, dis-leur mon nom. Ils te ficheront peut-être la paix.

— Euh... d'accord »

Mille questions se bousculaient dans la tête de Samir. Une d'entre elles sortit tout de même du tumulte : Pourquoi Maxime était si serein, jusqu'à lui demander de dire tout ce qu'il savait sur lui ? L'interrogé sourit et lâcha une petite information pour rassurer celui avec qui il avait commencé à tisser des liens malgré tout.

« — Si ça peut te rassurer, tous les policiers du pays auront bientôt des soucis bien plus importants que de me courir après, répondit ce dernier. Ni moi ni les miens ne sommes une menace urgente pour eux. Et pour brouiller les pistes on sait y faire.

— Est-ce que tu t'appelles vraiment Maxime ? Demanda Samir.

— C'est comme ça que mes parents m'appellent, ça te va comme réponse ?

— Ça peut... Et puis, franchement, moi aussi je vais avoir bien plus urgent à gérer. »

Maxime tendit une main chaleureuse à Samir, et son plus grand sourire fraternel.

« — Ce fut un plaisir akhi, j'espère qu'on se reverra. Amin sait bien choisir ses amis.

— Je te retourne le compliment, répondit Samir. Content d'avoir fait ta connaissance, Maxime l'agent secret de je-ne-sais-qui. Prends soin du colis et donnez des nouvelles autant que possible. »

Amin, qui était resté statique et ne savait pas comment dire au revoir à Samir, tenta de baragouiner quelque chose. Mais Samir prit les devants et le plaqua brusquement contre lui en lui appliquant de gros coups sur le dos.

« — Et toi, prends soin de toi aussi, frérot. Merci pour tout ce que t'as fait pour nous. T'es parfois insupportable, mais je t'aurais échangé contre personne comme associé.

— T'auras plus à me supporter, la boîte peut tourner sans moi, dit Amin gêné en accueillant positivement l'embrassade de Samir. »

Les adieux étaient un peu trop rapides au goût de Samir, mais il comprenait le souci de Maxime. En disparaissant vite, Samir pourrait

sans inquiétude dire ce qu'il savait sans les compromettre. Il était reconnaissant envers Maxime d'avoir fait l'effort de ne pas le mettre dans l'embarras de la confiance.

Annoncer la moitié des informations aux autres membres de la Fondation Ibrahim l'aurait mis dans une position de gêne, qui aurait vite été sentie. Ses interactions avec les policiers lors d'un éventuel interrogatoire auraient également été plus compliquées. La transparence était un pilier de son action. Maxime l'avait parfaitement compris, et tacitement respecté.

Il regarda une dernière fois par la fenêtre le véhicule noir de Maxime quitter le parking, et s'engager sur la rue dans un vrombissement de moteur qui l'emmena après quelques instants hors de son champ de vision.

Une heure plus tard, Toulançon était maintenant loin derrière Amin. L'autoroute était calme, et la pression commençait réellement à redescendre. Amin aurait presque pu oublier qu'on avait tenté de le tuer deux heures plus tôt. C'était maintenant l'excitation et l'appréhension de la nouvelle page de son histoire qui s'apprêtait à s'emparer de son attention.

Assis sur le siège passager, il finissait de réaliser qu'il quittait son quartier natal, et même son pays natal, conduit par un inconnu, dans un endroit inconnu. Maxime était réellement un mystère à lui tout seul. Son insistance pour accomplir la tâche qui lui avait été confiée, tout en montrant une certaine flexibilité ces derniers jours, l'avait aidé à connaître un personnage aussi sympathique qu'intrigant. La



question qu'avait posée Samir lui traversa à nouveau l'esprit.

« — Tu sais que Samir risque de donner ton prénom quand il sera interrogé, donc c'est pas ton vrai nom, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Maxime ? Ahahaha, vous avez fait une fixette dessus, on dirait.

— Enfin, je veux dire, t'as clairement une tête à t'appeler Maxime, mais est-ce que c'est ton vrai nom ?

— Maxime, répondit Maxime, c'est le nom que mon grand-père du côté de mon père voulait me donner à ma naissance. Mais mes parents ne voulaient pas. Mon grand-père est mort deux mois après ma naissance.

— Et c'est ça qui a fait changer tes parents d'avis ?

— Mon père s'était disputé avec lui, entre autres, à cause de ça. Ils n'ont jamais compris pourquoi il avait insisté autant. Mais quand il est mort, ils ont changé d'avis en hommage pour lui, oui. Ils ont voulu faire changer mon nom, mais c'était un enfer administratif.

— Pour un changement de prénom ?

— Oui, l'officier d'état civil était un bureaucrate borné, il est allé jusqu'à saisir le procureur. Mes parents ont décidé qu'ils n'avaient pas besoin de l'État pour me donner un nom et ont continué à m'appeler Maxime, même si sur tous mes papiers, ce n'est pas ce qui est écrit.

— Eh ben, t'as des problèmes avec Marianne depuis que t'es né, en

fait ! Ironisa Amin. »

## Chapitre 15

*« Logiquement, il n'y a aucune autre issue à cette évolution que le sacrifice de toutes les énergies individuelles et politiques à la machine de l'accélération. »*

*Aliénation et accélération - Hartmut Rosa*

**L**a tour E du square Victor Hugo avait vu le jour lors du grand plan de construction lancé par l'État pour loger les familles françaises de classe moyenne. Des Polonais, des Italiens, des Algériens commencèrent peu de temps après à habiter le quartier, dispatchés par l'administration. Aïcha, jeune mère de trois enfants, dont l'aîné s'appelait Kamal, habitait au troisième étage de cette tour.

Lorsqu'elle pendait le linge sur le balcon, elle entendait souvent un couple voisin se hurler dessus. L'appartement était pourtant à l'autre bout du couloir, mais tous les étés, la fenêtre ouverte laissait tout le quartier écouter les engueulades du couple. Le petit Samir, fils de Kenza, la voisine en question, ne pouvait rien faire d'autre qu'endurer sans comprendre les crises de sa mère. Du haut de ses quelques années, il ne comprenait pas pourquoi ses parents mettaient

autant d'énergie à se détester.

Les disputes cessèrent lorsqu'ils décidèrent de se séparer. Alors qu'il avait cinq ans, Samir constata du jour au lendemain que son père n'habitait plus avec eux. Mais son quotidien n'en fut pas pour autant meilleur. Grande fêtarde, sans emploi, la mère de Samir était consommatrice d'alcool à temps plein. Le pauvre gamin faisait peine à voir. La maîtresse d'école de Samir le voyant souvent arriver à l'école seul, mal coiffé et les vêtements sales, s'en inquiétait comme de nombreuses mères qui venaient déposer leurs enfants.

Après une première discussion dans le bureau de la directrice avec la mère de Samir, cette dernière promit de faire un effort et se ressaisir. Elle traversait une période difficile, élevait son enfant seule, n'avait pas l'air méchante. Le premier entretien avait suscité sa compassion. Mais la situation se répétait. Une fois, deux fois, trois fois.

Au deuxième rendez-vous dans le bureau de la directrice, celle-ci menaça de contacter une assistante sociale. La mère de Samir commença à se montrer menaçante.

*« — Personne ne me retirera mon gosse ! Si vous y touchez je vous tue même si je dois finir en prison, c'est compris ! »*

La sympathie de la directrice disparut rapidement envers Samir, comme sa mère, le petit devenant tantôt la brute tantôt la victime de ses camarades de classe.

*« Ces gens ne veulent pas faire d'efforts, qu'ils se débrouillent ! »* avait-elle dit lors d'un café avec la maîtresse de Samir. Le problème fut

bientôt celui de l'école primaire, la directrice l'oublia.

Mais à mesure qu'il grandissait, Samir supportait de moins en moins les crises d'alcool de sa mère, qui lui hurlait dessus pour tout et rien. Le début de son enfance, il l'avait passé résigné, sans repères, sans se plaindre. Une bouteille en verre jetée sur lui, le manquant de peu et finissant sa course sur le frigo un mercredi en pleine journée, fut la goutte de trop. Samir, à sept ans environ, quitta la maison en colère bien plus qu'il n'était triste.

Alors qu'il pleurait de rage devant la cage d'escalier, Kamal, alors âgé de seize ans, passa devant lui et ne put rester insensible à son état.

« — Eh petit, ça va ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est ma mère ! Hurla Samir. J'en peux plus elle est folle, elle boit tout le temps de l'alcool, et elle veut pas qu'on l'aide ! Moi j'en ai marre ! »

Kamal était gêné, et ne savait pas quoi faire à part tenter de raisonner le gamin, qu'il ne voulait pas laisser seul en bas de la cage d'escalier.

« — C'est dangereux de rester dans la rue seul à ton âge. Il y a des gangs de Roumains qui kidnappent les enfants ! »

Samir, qui à cet âge ne savait pas situer la Roumanie sur une carte et n'avait jamais vu l'ombre d'un Roumain de sa vie, se fichait bien de ce que Kamal pouvait inventer pour le faire remonter. Il refusait. A force de discussions, il finit quand même par le faire rentrer à l'intérieur de la cage d'escalier. Samir ne hurlait plus, les larmes prirent ensuite le relais, puis il finit par se calmer et rester assis à fixer le mur, devant

Kamal qui avait observé le garçon traverser toutes ces phases, méditatif.

Pris de peine devant le piteux état du jeune garçon, il décida de le faire monter chez lui.

« — Tu as pris le goûter ?

— Non. J'ai pas envie. Dit Samir d'une petite voix encore chevrotante.

— Tu es sûr ? Moussa, mon petit frère, il a ton âge, il a une Nintendo 64. Tu veux pas monter jouer ?

— C'est quoi une Nintendo ?

— C'est un truc qu'on branche à la télé et on peut faire des courses de kart dessus. Allez, viens, tu vas voir. »

Samir se laissa convaincre et monta avec Kamal au troisième étage. Ils traversèrent le couloir en passant devant la porte de son appartement. Elle était fermée, la mère de Samir n'avait pas l'air de s'inquiéter de l'absence de son fils, et lui ne voulait de toute façon pas y retourner.

Kamal présenta Samir à Moussa, en lui faisant discrètement signe de ne pas se moquer de ses vêtements. Moussa, assez mature pour son âge, et compatissant avec la situation de Samir, joua le jeu et tenta de changer les idées de Samir.

« — Elle est pas là, ta maman ? Demandait Samir alors qu'il buvait une *pom'pot*.

— Non, elle est partie faire les courses. J'ai fini, tu viens, on va jouer à

*Mario Kart ? »*

Kamal laissa Moussa et Samir seuls et les quitta pour aller rejoindre un ami du lycée.

L'après-midi chez Moussa fut une bouffée d'air pour Samir. Il pouvait presque rivaliser avec Moussa à Mario Kart après quelques courses seulement. Aïcha finit par rentrer, et constata sans rien dire la présence du fils de la voisine chez elle. Elle se contenta de faire éteindre la console aux enfants, estimant qu'ils y avaient assez joué. Moussa prit Samir dans sa chambre pour lui montrer ses véhicules à friction. Kamal, qui rentra peu de temps après, expliqua la situation à sa mère.

« — Il m'a fait de la peine *miskin*, je l'ai fait monter pour jouer avec Moussa, impossible de le faire rentrer chez lui. »

Aïcha fut touchée par la situation de Samir comme par le geste de son fils, et valida son attitude. A cette heure-ci, Samir avait oublié l'espace d'un instant son foyer à problèmes et jouait comme un enfant normal avec Moussa, heureux d'envoyer la voiture à friction toujours plus vite sur la rampe qu'ils avaient bricolée à partir de cartons de lait.

« — Il faut lui changer son t-shirt, le sien est trop sale et il y a un trou derrière. Prends-en un dans le tiroir de Moussa, ordonna Aïcha à Kamal, alors que la soirée s'était bien installée. »

Kamal s'exécuta. Aïcha, femme pleine de tact et de respect, ne voulait pas ordonner à Samir de changer son t-shirt frontalement. Elle ignorait comment il aurait pris la demande, s'il avait seulement la

notion de propreté, et comment il allait raconter l'incident à sa mère.

Elle prétextait avoir besoin de Moussa pour l'appeler dans le couloir, alors qu'elle passait avec une bassine d'eau. Une fois sûre que Samir le suivait, elle passa près du garçon et fit mine de trébucher, renversant de l'eau sur son T-shirt.

« — Oh pardon ! Excuse-moi !

— C'est pas grave madame, je le ferai sécher à la maison.

— Attends tu vas avoir froid, enlève-le et prends celui-là, je vais faire sécher le tien. »

Samir accepta le nouveau vêtement et passa le reste de la soirée avec Kamal et Moussa. La sœur de Moussa finit par rentrer également, et fut mise au courant de la situation de Samir. Ce fut cette dernière qui fut missionnée pour aller frapper à la porte de la mère de Samir, car il fallait bien que ce dernier rentre chez lui...

La jeune ado réussit à établir un contact apaisé avec Kenza, qui la suivit jusqu'à l'appartement où Aïcha l'attendait. Samir, qui avait presque oublié la dispute, commençait à raconter à sa maman sa journée, alors que celle-ci écoutait, à moitié honteuse, et un peu reconnaissante, la mère d'Aïcha lui expliquant que Samir et Moussa étaient maintenant amis et qu'il pouvait passer quand il voulait. Prenant la maman à part, Aïcha proposa de l'aide à Kenza, qui hébétée et sujette à une nouvelle migraine, écoutait en acquiesçant.

Vint le moment de partir. Samir fut tout d'abord réticent, puis, rassuré par le fait qu'il pourrait bientôt revenir, accompagna sa



maman sur le palier, pour se chauffer.

« — Son t-shirt sèche, il est trempé ! Expliquait la mère de Kamal. Je vous le ferai apporter demain ! »

Samir lui, continuait à parler de sa journée en chaussant ses baskets.

« — Dis maman, on pourra avoir une Nintendo ?

— On verra mon chéri,... ça dépend »

La sœur de Moussa et Kamal, qui avaient compris malgré leur jeune âge la situation de Kenza, prirent discrètement leur petit frère en aparté pour l'inciter à prêter sa console à Samir.

« — Mais non c'est à moi ! Rechignait Moussa en chuchotant. Je veux pas lui donner ! Il a qu'à s'en acheter une !

— Sa maman a pas d'argent, t'es bête ou quoi ? Prête-lui et je te donne vingt francs la prochaine fois que papa me donne des sous !

— Sûr ?

— Promis.

— Bon d'accord. »

A moitié convaincu, Moussa débrancha la console et la proposa à Samir, qui fut enchanté de la proposition.

« — Tu vas voir maman, c'est trop bien, tu joueras avec moi à *Mario* ? »

Kenza prit son fils et ils rentrèrent tous deux dans une paix rare, et un calme presque inédit. La rencontre avec Aïcha avait touché Kenza, et

elle accepta de faire quelques courses avec son fils. La soirée fut paisible, et les quelques jours qui suivirent la journée plus calmes également.

Le rythme apaisé fut malgré tout de courte durée. Amant parmi les plus jaloux, l'alcool récupéra sans trop de mal son ascendant sur la mère de Samir. Kenza recommença à s'enfoncer, et Samir à fréquenter davantage les rues du quartier que sa maison.

Jeune protégé de Kamal, Samir bénéficia toutefois d'un entourage relativement sain, si l'on en exclut sa mère. La mosquée des Planaïses étant à ce moment à son apogée, de nombreuses activités pour les jeunes y étaient organisées. Samir et Kamal y suivirent tous deux les classiques cours d'éducation islamique dispensés aux enfants. Ce fut Aïcha qui paya l'inscription de Samir. Kamal, toutefois, restait relativement à distance de la vie associative de la mosquée, préférant fréquenter des lieux moins bien famés. Ils se voyaient de temps en temps, mais de moins en moins. Ce fut à cette époque que Samir se lia d'amitié avec Amin, le jeune fils de l'imam, lui et Moussa formaient un trio inséparable le temps de quelques années.

Samir voyait quand même encore Kamal de temps en temps. Ce dernier, qui l'avait pris sous son aile durant toute sa scolarité, et lui avait évité de mauvaises fréquentations, restait proche, mais changeait. Kamal ne s'intéressait plus aux questions existentielles. Le concept d'adoration lui devint rapidement étranger, ou plutôt il y substitua la passion pour des choses plus mondaines. Lui qui avait pourtant grandi dans un cadre plutôt religieux, choisissait une voie

que sa mère Aïcha le regardait emprunter, impuissante. Mais la complicité entre Samir et Kamal restait, au point où Samir commençait à en savoir plus sur Kamal que Moussa, son propre frère, à qui il cachait ses activités parallèles.

Un événement particulier officialisa la route prise par Kamal. Alors que Samir avait treize ans, Kamal qui en avait maintenant vingt le fit venir dans le petit bois qui bordait le parc pour lui montrer quelque chose. Une dizaine d'autres jeunes de quinze à vingt ans étaient rassemblés autour de Kamal, qui avait promis un spectacle pour prouver ses dires datant de quelques jours plus tôt. Moussa n'avait pas été convié, jugé trop bon élève, et potentiel cafteur.

Samir, dubitatif mais suivant la troupe avec Kamal, prit place pour observer sortir l'objet de leur visite. S'assurant qu'ils étaient à l'abri des regards, Kamal déballa sous la stupeur générale une arme de poing.

« — Je l'ai acheté à un gitan, c'est un modèle récent utilisé par l'armée allemande se vanta Kamal.

— C'est un vrai ? demandait l'un des gamins présents.

— Bien sûr, tu crois qu'on rigole nous, ou quoi ?

— C'est même pas un vrai, insista l'un d'eux. Ça coûte super cher un vrai pistolet, déjà. Où t'as eu l'argent ? Ton père il est camionneur !

— Vas-y tire avec pour voir ! Demanda un autre »

Kamal, se laissant emporter par la troupe de gamins et son ego, se mit

en position pour faire une démonstration.

Le coup partit dans un arbre, qui envoya des éclats d'écorce et de bois sous les cris d'excitation et de stupeur de la jeune troupe, qui s'éparpilla en courant par peur d'être prise sur le fait.

Samir ne comprenait pas comment celui qui l'avait incité au bien se montrait aujourd'hui si présomptueux, déviant, dangereux. Mais leur relation perdura toutefois quelques temps. Ce fut Kamal qui fit fumer son premier joint à Samir. Ce dernier, constamment pris entre deux mondes aux injonctions contradictoires, s'efforçait tant bien que mal de suivre une voie similaire à celle d'Amin, en flirtant avec celle de Kamal. Malgré quelques écarts, Samir arrivait à rester relativement à l'équilibre, s'interdisant certains excès, succombant à d'autres.

Son père n'avait jamais jugé utile de reprendre contact avec lui, et la mère de Samir continua d'osciller entre hauts et bas jusqu'à ce qu'il quitte le foyer. Mais malgré une cellule familiale compliquée, il n'avait plus été laissé à lui-même. Aïcha fut comme une seconde mère pour lui, et en dépit des problèmes à la cité des Planaïses, Samir fut constamment maintenu dans un cadre, bien qu'il passa plus de temps que d'autres à faire des zigzags sur les bords.

La famille de Kamal finit par déménager, le père ayant trouvé un meilleur emploi dans une zone résidentielle mieux fréquentée. Kamal finit par prendre sa place dans les tristes souvenirs de Samir. La distance avec Moussa, parti étudier à l'étranger, s'installa également. Samir avait quant à lui choisi un cursus de droit à la capitale qui allait l'éloigner un temps des Planaïses.



## Chapitre 16

*« Aucune personne vivante ne délaisse ce qu'elle désire sauf afin  
d'obtenir ce qu'elle désire encore plus. »*

*Le livre de l'amour – Ibn Taymiyya*

**S**amir avait commencé à ranger ses affaires. Il devait de toute façon rendre l'appartement le lendemain, et n'arrivait pas à fermer l'œil malgré l'enchaînement des nuits courtes. Une fois le tout chargé dans la voiture, il décida de profiter du moment pour retourner aux sources. Là où il avait grandi. La tour E du square Victor Hugo était toujours debout, et il pouvait la voir depuis le parking. Il atteignit le petit parc aux pieds de l'immeuble après quelques minutes de marche. La nuit était fraîche mais pas suffisamment pour le faire rentrer. Il entra dans le petit parc pour enfants, passa près du toboggan, et s'assit sur un banc.

Il leva la tête en direction du troisième étage, cherchant des yeux le balcon dans lequel il avait grandi. L'appartement était occupé par de nouveaux habitants, visiblement. Il pouvait voir depuis le bas un séchoir, des caisses en plastique, un vélo d'enfant et quelques autres bricoles.

Le balcon qui avait autrefois été celui d'Aïcha et ses enfants racontait une scène similaire. Le temps qui le séparait du moment où il vivait ici semblait si lointain. Presque comme un autre espace-temps. Sa solitude prit fin lorsqu'il entendit grincer la porte du petit parc. Une armoire à glace avait visiblement eu la même idée que lui, en pleine nuit. Samir reconnut immédiatement Kamal, qui avançait le pas lent, calme, les mains dans les poches. Il s'assit près de lui sans dire un mot, sans laisser transparaître de surprise de voir les lieux occupés.

« — Tu me cherchais ? Demanda Samir.

— Non.

— Comment tu savais que j'étais ici ?

— J'en savais rien. On a eu la même idée, j'imagine. »

Samir ne savait pas quoi dire à Kamal. Il le soupçonnait de faire partie du trafic, mais ne l'avait jamais vu sur les points de deal qu'ils occupaient depuis quelques jours. Le silence reprit sa place, laissant les deux hommes remonter leur histoire. Les retrouvailles se faisaient dans une ambiance étrange, aucun des deux ne sachant comment aborder l'autre. Aucun des deux n'avoua la nostalgie qui les avait pourtant conduits ici au même moment. Samir reprit la parole, faisant comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis deux semaines.

« — Comment va Moussa ? Ça fait longtemps que je l'ai pas vu, tenta-t-il.

— J'en sais rien. Je l'ai pas vu depuis huit ans.

— T'as continué dans tes conneries... répondit Samir. T'as plus aucune nouvelles, rien ?

— Ma mère est décédée y'a quelques jours. Il est avec Halima au Maroc pour l'enterrement, c'est tout ce que je sais. »

La nouvelle fit à Samir l'effet d'une sorte de déchirure temporelle. Il lui semblait l'espace d'un instant qu'il avait été arraché de son enfance pour être catapulté dans un espace-temps inconnu où tous ses repères s'écroulaient. Il encaissa toutefois aussi rapidement que possible, refusant de se laisser abattre par le refus du destin qui l'attendait de toute façon.

« — *Allah yarhamha*, répondit-il. C'était une femme bien. Je lui dois énormément...

— Moi aussi, répondit Kamal. Et j'ai fait le *hmar*. J'ai jeté tout ce qu'elle m'a donné pour... Je sais même pas quoi. Je lui dois tout et je pourrai jamais rien lui rendre. Tu me crois si je te dis que j'ai chialé comme jamais depuis que je suis né,... quand je l'ai appris ? Si j'étais suicidaire, je me serais déjà mis une balle, je crois.

— Si t'es encore capable de te remettre en question c'est que ton cœur n'est peut-être pas encore mort. Il est jamais trop tard si tu veux changer.

— C'est facile à dire pour toi. T'es resté dans le droit chemin, t'as fait des études, t'essayes d'aider les petits du quartier... le profil du gentil, comme dans les films.

— J'en ai fait aussi des conneries, tu les as oubliées ? Mes études...



Quand je suis monté à Paris j'ai fait un an de droit, et tout le reste de travers, comme dirait l'autre. Des jobs à droite à gauche, des galères...

— Ah ouais ? Je pensais que t'aurais réussi tes études, t'étais un gamin intelligent.

— Pff, tu parles. J'ai fait un an et le droit ça m'est sorti par les trous de nez. Pour les études, ça suffit pas d'être intelligent. Il faut de la discipline, et un réseau, aussi. J'avais ni l'un ni l'autre. »

La conversation gardait un ton étrangement banal, coupée du contexte, presque hors du temps. Samir discutait pourtant avec quelqu'un qui était potentiellement un rival, qui était peut-être même ici pour le tuer. Mais Kamal semblait dans le même état d'esprit. Tous les deux avaient besoin de s'extraire un moment de ce qu'ils vivaient, et prendre des nouvelles comme de vieux amis se croisant par hasard. Le présent finit pourtant par les rattraper violemment.

« — Et ton pote-là, le fils de l'ancien imam, Amin. Il va comment ?

— Amin ? Al hamdoulillah il va bien. Mais il a failli se faire tuer ce soir. C'est Malek qui lui a tendu un guet-apens. Il s'est tiré. Là où personne le trouvera.

— Jure ?! Pourquoi ?!

— D'après ce que j'ai compris Malek gérait une partie du trafic et on a bousillé son chiffre d'affaires en bloquant les points de vente habituels. Les clients vont se fournir en dehors du quartier maintenant. Tu bosses avec lui ?

— Non, répondit Kamal. Ça y est, moi j'ai décidé d'arrêter tout ça. Mais je bossais avec quelqu'un d'autre. Le camp d'en face, si tu veux.

— Qu'est-ce que ça change pour moi ? Vous auriez fait pareil, de toute façon...

— Non, abuse pas. On veut se faire respecter, mais on sait respecter un minimum, aussi. On touche pas à ceux qui sont pas dans les affaires. Pas les enfants, pas les femmes, pas les mamans.

— Ibrahim, il était dedans peut-être ?

— Ibrahim, c'est les mecs à Majid qui l'ont tué. Ils visaient le mec à côté de lui. Nous, on fait pas ça. On n'aurait pas...

— Je comprends pas, interrompit Samir. T'as dit que tu voulais lâcher tout ça. Pourquoi tu continues à les défendre ?

— C'est pas de la défense, frère, c'est juste... de l'objectivité, quoi. Mais en vrai, t'as raison. J'ai choisi d'arrêter parce que même chez nous ça allait trop loin. Mon associé, il a trop faim, il s'arrête pas.

— C'est qui ? C'est un mec d'ici ? Demanda Samir.

— Je vais pas balance comme ça, je lâche pas des noms. Et fais gaffe, tu devrais pas en lâcher aussi si t'as affaire aux condés. Même si c'est pour le bien du quartier, il faut que ça reste au quartier. Tu vas perdre ta crédibilité si tu parles aux flics.

— Parce que j'ai une crédibilité ?

— Tu te rends pas compte, mais y'en a beaucoup qui me partagent tes vidéos. Même des petits qui ont déjà vendu ou fait des TP, y'en a qui

ont arrêté. T'en as motivé plein. »

La remarque faisait plaisir à Samir. D'un côté, elle montrait que leur travail n'était pas inutile, mais d'un autre, il savait parfaitement que cette popularité était une porte ouverte à une infinité de problèmes, et qu'il fallait la surveiller étroitement. Il se remémora les conseils d'Amin concernant son exposition sur les réseaux. Qu'il le veuille ou non, et même si le projet dépassait largement sa personne, il en était de fait le porte-parole.

« — Bref... reprit Samir pour changer de sujet. Content que tu réfléchisses à tout ça, en tout cas. T'as repris la salât ? Je t'ai vu hier matin au *fajr*. »

— Oui... J'ai remis beaucoup de choses en question en pas longtemps, comme si j'avais pris une énorme claque. Et je suis tombé sur des vidéos de *sheikh* Ismaïl Fethullah, je sais pas si tu connais ?

— Bien sûr, ses prêches sont percutants, appuya Samir.

— C'est ça ! C'est comme si je réapprenais des choses que j'avais pas comprises quand on me les a apprises y'a trente ans... Y'a même un extrait que je fais tourner en boucle tellement je gamberge dessus... attends je te montre. »

Kamal sortit un smartphone de sa poche qu'il déverrouilla, avant de lancer une vidéo et de mettre l'écran devant Samir. On y voyait le prédicateur en vêtements du vendredi faire un prêche sur le minbar.

« Souvent je discute avec des gens et on en arrive au moment où ils ne savent pas ce qu'ils attendent pour faire le bien. Ils n'ont aucune

conviction, ils suivent la vague. Et quand tu leur demandes qu'est-ce qu'ils attendent, ils répondent que de toute façon le monde est comme ça, qu'il a toujours été comme ça, et que ce sera toujours comme ça.

Ça c'est une erreur de conception, mes frères et sœurs. Le seul qui a toujours été le même, qui est le même et qui restera toujours le même, c'est Allah *subhanahu wa ta'ala*. TOUT le reste est voué au changement ! Absolument tout est en mouvement.

La question, c'est de quel côté du mouvement tu te situes, mon frère ou ma sœur. Est-ce que quand les choses bougent dans le bien, tu y participes ? Est-ce que quand les choses bougent dans le mal, tu t'en désavoues ? C'est ça la question que chacun doit se poser. Passer son temps à dire que le monde est comme-ci ou comme-ça, pour justifier son inaction, ou ses propres méfaits, c'est méconnaître la réalité de cette vie, et nier la responsabilité qu'Allah nous a donnée !

Si vous considérez que vous n'êtes pas responsables, comme des animaux, ou des objets, alors ne vous étonnez pas si on vous traite comme des animaux, ou comme des objets ! »

Samir avait déjà entendu cet extrait, mais l'entendre à nouveau, avec cette voix énergique, cet apaisement mêlé de fermeté, c'était comme reprendre deux fois du dessert.

« — C'est puissant, *masha Allah*... Et du coup... tu comptes faire quoi maintenant ? Interrogea Samir.

— Je sais pas frère. Pour être honnête avec toi, tu t'es lancé dans une mission impossible, une tâche ingrate, mais j'ai rien de mieux à faire

que de te proposer mon aide. Je sais pas comment, mais j'ai envie de participer à votre mouvement.

— D'habitude, les voyous qui se rangent, ils font leur hajj et ils disparaissent. Tu comptes pas faire pareil ?

— Ouais je vois le délire j'y ai pensé mais... ça me parle pas.

— Pourquoi ?

— Sans me la raconter tu vois, je peux dire que j'ai été fort et fier dans tout le mal que j'ai fait. Tout ce que j'ai fait de mal, je l'ai fait bien, si tu vois ce que je veux dire. Je me vois pas être faible et fuir quand je choisis de faire les choses bien.

— Ça fait plaisir à entendre. »

Samir rentra à l'appartement le cœur léger. Le fait de voir le début d'un résultat s'esquisser, de retrouver le Kamal qu'il avait perdu, avait chassé la peur et l'incertitude qui tentaient de se frayer un chemin dans son cœur.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'il se rendit à la prière du fajr, et à l'habituelle réunion qui la suivait.

L'assemblée fut choquée d'apprendre le flot de nouvelles, mais Samir réussit à remotiver les troupes en quelques mots. L'entretien confirma son ressenti initial : ceux qui étaient là, étaient prêts à braver des risques jamais pris jusqu'ici pour réformer leur milieu. Samir transmettait naturellement sa détermination, qui était de toute façon partagée par la majorité des hommes assis en tailleur qui

formaient le cercle.

*« Si on s'arrête maintenant, on leur envoie le signal qu'on a peur et ça va reprendre en pire. Expliquait-il. Si on continue, on leur montrera qu'ils sont en face de ce qu'ils n'ont jamais vu, et on sèmera le doute dans leurs certitudes. On doit leur enlever de la tête que la loi de la jungle est la seule qui vaut. Ça a déjà commencé, et ça les frères c'est déjà une énorme réussite. »* Avait-il conclu.

Ils avaient tous en mémoire les menaces du dénommé « *la crosse* » et les voyaient se réaliser sous leurs yeux. Sans être naïf sur l'attitude à adopter face aux plus dangereux, il avait été décidé d'un commun accord de ne pas user de représailles violentes pour le moment. Maxime, en se défendant, leur avait posé un problème en même temps qu'il les avait grandement aidés.

L'époque étant à l'ensauvagement, ils étaient tous conscients qu'il faudrait à un moment ou à un autre user de la force pour imposer leur nouvel ordre, et dissuader les plus acharnés et les plus désespérés parmi les voyous. Les faits étalaient face à eux l'impasse de leur situation : Retourner au pacifisme d'avant la mort d'Ibrahim, et tolérer la corruption qui s'étendait autour d'eux, ou tenter de lutter contre, et déclencher par là-même une vague de violence qui les avait fait lever.

Mais face à la tempête de choix, de risques et d'événements tragiques, une ligne de conduite émergea peu à peu de leurs échanges : user de la violence ou non était un choix secondaire tant qu'ils gardaient le cap de la réforme. L'usage systématique de la force, ou le

renoncement à la violence étaient les deux doctrines qu'ils souhaitaient éviter. Ils n'étaient pas ici pour régler des comptes personnels, et la réforme collective, l'acquisition des vertus nécessaires à l'élévation d'eux tous et ceux qu'ils impacteraient, cela impliquait de ne céder ni à la lâcheté ni à la tyrannie. S'il fallait faire usage de la force, il serait décidé au préalable, avec des limites clairement établies. Et s'il fallait faire preuve de clémence ou de patience, cela ne devait pas être par peur ou par crainte, seul devait compter leur objectif commun.

Cet équilibre réussit à rassembler les plus frileux envers l'usage de la force, et les plus téméraires qui sans se l'avouer désiraient en partie en découdre. Samir représentait la synthèse des deux ailes, et captait presque naturellement les objections et les propositions. Ses craintes de la veille sur un effritement de la volonté furent balayées par la puissante synthèse qu'ils réussirent tous à construire.

Même si les regards se tournaient globalement vers l'imam lorsqu'on recherchait une validation, celui-ci n'hésitait pas à régulièrement rediriger les requêtes vers divers membres de l'assemblée, instituant de ce fait un véritable esprit consultatif. Samir était très souvent désigné pour ce qui était du volet offensif de leur projet, et accueillait avec gratitude et humilité cette responsabilité qui lui était tacitement offerte.

Après la réunion, deux sujets prioritaires avaient été choisis : d'une part, un énorme recensement de tous les besoins logistiques nécessaires à la réalisation des projets annoncés et, d'autre part,

commencer à traiter les actes de vengeance comme la voiture brûlée de Saïd l'ouvrier. La présence de Kamal pour la première fois dans l'assemblée lui avait donné un nouveau ton. Impressionnant par son aspect, Kamal avait aussi de précieuses idées et renseignements qu'il leur fournissait en s'efforçant de ne pas donner de noms. Le nouveau venu témoignait par sa présence d'un vent de changement qui donnait confiance face aux choix difficiles qu'ils avaient faits jusqu'ici, et qu'ils devraient faire à l'avenir.

Samir échangeait avec Yahya, Kamal et quelques autres sur le parking lorsqu'un scooter s'approcha d'eux à basse vitesse. Le groupe eût d'abord un mouvement de recul, mais l'homme à bord du T-max leva la main en signe de paix. Il arrêta son scooter en le garant de façon à ne pas gêner, et se dirigea vers eux d'un pas pressé. Aucun homme, parmi ceux présents, ne semblait le reconnaître. La mosquée n'était à cette heure-ci fréquentée que des pieurs qui étaient presque tous partis travailler ou vaquer à leurs occupations.

Leur crainte se dissipa lorsqu'il releva sa visière pour montrer au moins une partie de son visage. Sa silhouette taillée sur le même modèle que celle de Kamal suggérait une fréquentation assidue de la salle de sport. Ses mains et ce qu'ils pouvaient voir de ses yeux laissaient deviner un homme d'origine sub-saharienne, mais impossible d'en savoir plus sur lui. Il jeta un regard suspicieux en direction de Kamal, avant de regarder le reste du groupe. Ce fut Yahya qui salua le premier.

« — Salam alaykoum wa rahmatullah akhi, tu as besoin de quelques



chose ?

— Oui, salem, je viens parler à l'imam, Abu Ayyoub. Il est là ?

— Si t'as un message, dis-le nous, on lui transmettra répondit Samir.

— Non, c'est pour lui et les gérants de la mosquée. Mais j'ai des choses à vous dire aussi.

— On t'écoute. Explique-nous.

— Ce que vous faites là, il faut arrêter ça. Vous vous rendez pas compte, vous allez aggraver les choses.

— Tu es le porte-parole d'un réseau de stup ? C'est vos affaires qu'on a aggravées c'est ça ? Demanda Samir sans se dégonfler.

— Y'a un des fournisseurs, Malek, certains ici le connaissaient. Il s'est fait tuer cette nuit. Un autre qui nous donnait les infos pour les livraisons et qui coordonnait un peu les secteurs, Majid, il s'est fait tuer aussi. Vous êtes en train de faire de la place à Nordine dans toute la ville avec...

— Nan c'est pas Nordine, coupa immédiatement Kamal. Vous avez...

— Toi, ferme-là, déjà, pourquoi tu parles ? Pourquoi tu l'ouvres ? »

L'homme avançait le torse bombé vers Kamal, qui répondait déjà à la provocation en sortant ses muscles. Les deux furent arrêtés par le reste des hommes présents qui s'interposèrent.

« — Oh, c'est quoi ça ! Vous importez pas vos querelles de gangs ici ! C'est clair ? Cria Samir. Kamal, t'as dit que tu les défendrais plus !

Donc arrête, maintenant !

— Je défends personne là, je te donne une info. Je connais très bien Nordine, voilà, comme ça tout le monde sait. De toute façon, il le sait, lui. Boubakar, c'est ça ?

— Ouais, c'est moi, répondit l'autre. C'est bon, lâchez-moi, je vais rien lui faire. »

Yahya et les autres lâchèrent Boubakar. La tension redescendit tout juste assez pour permettre un échange sans insultes et sans invectives.

« — Kamal m'a expliqué qu'il était avec vos concurrents. Moi, il m'a promis qu'il arrêterait d'y participer et je le crois. Donc vos rivalités, vous les laissez dehors. Explique-nous, réitéra Samir. Il se passe quoi ?

— Il se passe que les mecs de votre pote-là, Nordine, commande ses larbins depuis l'Espagne. Il a fumé deux têtes de réseau qui gèrent les livraisons de came au quartier.

— Je peux t'affirmer avec certitude que c'est pas Nordine ou Kamal qui a tué Malek, répondit Samir. Majid, je ne sais pas qui c'est, on m'a pas parlé de lui. Mais Malek, il a essayé de tuer un des frères qui était avec nous, il s'appelle Amin. Y'avait un gars un peu chaud avec lui, un de ses potes, venu de Paris, il a ramassé un flingue tombé après avoir renversé le scooter de deux shooters avec sa voiture. C'est avec ça qu'il a tué Malek. Je l'ai appris cette nuit, et je te jure par Allah, que jamais on a tenté quoi que ce soit contre eux, on savait même pas qu'ils étaient impliqués dans ces histoires. On n'est pas en contact avec

ce mec-là, Nordine. Kamal le connaît, mais pas nous. Kamal, il est arrivé ce matin, y'a aucune collaboration, ou je ne sais quoi entre nous et Nordine.

— Dis Wallah, demanda Boubakar intrigué.

— Wallah il t'a dit la vérité, continua Yahya. Alors pourquoi tu viens comme ça menacer ? Alors que c'est vous qui avez essayé de tuer un des frères de la mosquée ? Un frère d'ici en plus, il est né aux Planaises c'est le fils de l'ancien imam !

— Moi... moi... j'étais pas au courant. Personne m'a rien dit, j'ai fumé personne. Je suis venu parler justement, pour trouver une solution avec vous. Tu vois, je suis venu en paix, si je voulais vous fumer, je l'aurais fait sans descendre de ma bécane. »

L'homme avait l'air sincèrement déboussolé. Ce qu'il apprenait par des bouches à la réputation plutôt fiable remettait en question ce qu'il pensait savoir du milieu dans lequel il traînait. Il n'aurait pas hésité à faire parler les armes contre un concurrent, mais la mosquée et ceux qui la fréquentaient étaient pour lui comme un espace sacré à ne pas toucher. Il reprit toutefois la parole pour apporter sa version des faits dans une démarche sincère.

« — Kamal, si tu t'es rangé, *bsahtek Wallah*, tant mieux pour toi. Mais tu vois, je vais vous dire la vérité, c'est Nordine qui fout le boxon dans ce quartier. Depuis qu'il a commencé à livrer aux Planaises y'a que des problèmes.

— Mens pas frerot, répondit Kamal. Y'avait moins de problèmes avant

c'est vrai, mais y'en avait.

— Ouais, y'en avait mais c'était pas pareil. Moi, j'étais là à l'époque des anciens, déjà, c'était plus calme, et tu le sais. Ça descendait pas des mecs pour rien. Ça faisait attention aux petits, à pas cibler n'importe qui... On discutait, on trouvait des solutions pour partager le terrain. Là, y'a plus de dialogue, ça fume des mecs pour des sommes à trois chiffres, c'est trop...

— Je sais bien mon gars, je sais bien. Pourquoi j'arrête tout, à ton avis ? Demanda Kamal. »

Après un long soupir, Boubakar reprit la parole sur un ton plus doux, presque mélancolique.

« — Nous, on a été éduqués par des gens qui avaient un minimum de respect, même si on fait des trucs pas propres, faut dire la vérité. Mais on l'a pas transmis ce respect, on a nous-mêmes éduqué des petits qui respectent plus rien.

— C'est vrai..

— Nordine, il t'a dit qu'il allait arrêter ? Demanda-t-il à destination de Kamal.

— Non, il sait pas encore que je me retire.

— C'est un dangereux, lui. Je sais pas pourquoi t'es parti avec lui, mais c'est un psychopathe, s'il le faut, il est capable de tout brûler pour son business, je te le dis. Le gars vit dans un film, il est plus dans la réalité. A trente ans il brasse des millions, ça lui est monté à la tête.

— Frérot, pour nous vous faites tous partie du même problème, résuma Samir. Ça sert à rien de nous dire lui il a commencé-ci, l'autre il a fait ça. Peut-être que l'un a fait plus de mal que l'autre, mais nous on va pas continuer vos guerres de clans, on est là pour y mettre un terme. Demain si y'a un mec de chez vous qui vient et qui nous dit qu'il veut se ranger, sa rancœur il la laisse derrière lui avec sa came, t'as compris l'idée ? On résoudra rien en continuant ces conflits stériles. Faut laisser ça au passé, demander pardon, et vous-mêmes pardonner. C'est une étape indispensable si vous voulez vraiment évoluer.

— Faut du cran pour pardonner, frère... répondit Boubakar. Y'a des histoires sombres, tu sais pas toi.

— Sans pardon, on ira nulle part. Tu penses que c'est pas dur pour nous ? Demanda Samir. Tu crois qu'on a envie de vous pardonner quand on vous voit tuer nos frères pour des bêtises ? Par Allah c'est dur. Mais si on reste là-dedans on n'avancera pas. »

Boubakar ne répondit pas. Ces quelques mots avaient relancé un processus de gamberge qu'il avait réussi à éviter jusqu'ici. Il remercia Samir et les autres, puis repartit sans même remettre le message qu'il était venu déposer pour l'imam. Voir Kamal ici, dans cette position, lui avait fait l'effet d'un miroir. Il n'avait que la trentaine mais voyait en lui son futur s'il continuait, et s'il restait en vie. Pour la première fois depuis longtemps, il pensait l'avenir au-delà de quelques semaines, ou quelques mois.

Sans se l'avouer, il était quand même impressionné par la démarche

de ces hommes, que certains appelaient en se moquant « *moutons rebelles* ».

Ils parlaient directement à ceux qui leur causaient du tort, sans prendre d'intermédiaire ni solliciter une quelconque autorité politique. Même lors de son passage éclair à la mosquée, aucun n'avait menacé d'appeler la police. Cette opposition d'un genre nouveau ne laissait de toute façon personne indifférent. Des familles endeuillées et en colère, il en avait vu. Mais quelque chose lui disait que cette fois-ci, c'était différent. Et s'il se passait vraiment quelque chose, il ne fallait pas traîner avant de sérieusement s'y intéresser.

\*\*\*

Alors que Samir n'avait pas pris le temps de se poser devant les documents que Maxime lui avait remis, ceux-ci commençaient doucement mais sûrement à faire leur effet. Maxime n'avait pas menti, la fuite sortait de tous les tuyaux ; internet, journaux, radios, le flot de documents était inarrêtable. Les premières heures, cela ressemblait pour le Français moyen à un énième scandale de corruption. Les titres comme « *Énorme scandale de corruption généralisée* » ou « *L'État profond dévoilé* » passaient tout d'abord presque inaperçus tant l'exagération devenue une norme avait usé

l'esprit des consommateurs d'information continue. L'image déjà désastreuse de la classe politique n'aidant pas, il fallait un peu de temps au public pour comprendre que cette fois-ci l'ampleur du problème mettait en danger de mort l'édifice public bâti depuis plusieurs siècles.

Nombre de pigistes avaient fait nuit blanche. C'était au premier qui aurait lu, trié, synthétisé, authentifié le plus vite la masse de documents compromettants. Il y avait du travail pour tout le monde. Le petit journal d'une municipalité de moyenne taille avait autant à dire sur l'implication de ses locaux que le canard à la portée nationale habitué des grands noms et des hautes sphères.

La densité des informations était telle que beaucoup ne savaient plus où donner de la tête. Toute l'industrie médiatique francophone était en ébullition et voyait un programme de publications déjà tumultueux bousculé comme jamais. Les réseaux sociaux n'étaient pas en reste. Les passionnés d'OSINT décortiquaient par groupe de cinquante des documents répartis par spécialités. Sur les plateformes de micro-blogging les messages fusaient, des plus alarmistes aux plus cyniques. Le clan des « *yorarien* » expliquait déjà en quoi le nouveau scandale ne changerait fondamentalement pas la classe politique et financière concernée par les documents qui, selon eux, absorberait le choc en attendant que tout le monde retourne regarder ailleurs.

Laurent Dessans avait déjà reçu la nouvelle et profitait de la matinée pour jeter un œil à ce qui avait rempli sa boîte mail et sa messagerie vocale alors qu'il n'était pas encore 9h du matin.

François était également à son bureau, et épluchait déjà les contrats et les mails croustillants, sans se rendre compte encore de l'ampleur des dégâts.

« — C'est indécent... disait-il. Après, il ne faut pas s'alarmer trop vite. Une partie au moins de ces documents est peut-être fausse. On ne sait pas encore d'où vient la fuite et qui l'a organisée. Ça concerne tellement de monde qu'on dirait vraiment un travail bien préparé. Peut-être un faux dossier des Russes, grossi avec de l'IA.

— Si les Russes ont autant de détails sur le tissu économique de la France pour pondre un dossier pareil, vrai ou faux, c'est de toute façon un énorme problème, répondait Laurent d'un air légèrement alarmé. C'est fort possible qu'il y ait une part de faux... mais beaucoup de choses sonnent bizarrement vrai.»

Les deux hommes épluchaient les mails et contrats qui concernaient leur région. Tous les noms mentionnés leur étaient familiers, et celui de Laurent y passait même de temps en temps. Ce dernier avait l'impression d'avoir ouvert le téléphone de certains associés ou élus locaux avec qui il échangeait régulièrement. Le malaise s'éclipsa rapidement lorsqu'il vit avec quel ton on parlait de lui. Sans être le parfait entrepreneur, ou le parfait élu sans peurs ni reproches, il n'avait rien fait d'assez louche qui le fasse tenir dans ces documents aux côtés d'autres accusés.

Il était à cet instant comme le public qui se réveillait un matin et tombait sur une pile de preuves à charge contre la colonne vertébrale, les artères et les poumons de la République française.



« — À ton avis, au doigt mouillé, comme ça, quel pourcentage est vrai ?

— À en juger comme ça, si je devais donner une estimation ? Dit Laurent pensif. Je pense que tout est vrai.

— Tu ne laisses même pas le bénéfice du doute ? D'un bricolage à partir de vrais contrats et de vrais mails avec des petits LLM pour imiter le style des gens, non ?

— Ça m'étonnerait, répondit Laurent. Il y a trop de données récentes, même avec de l'IA il faudrait beaucoup plus de temps pour monter un tel dossier.

— Oui... Tu parles d'un dossier... c'est une bombe !

— Oui, et pas une petite. Vu le volume, l'explosion va faire beaucoup de bruit, et très loin. Ça ne touchera pas que le sommet de l'État, ça va secouer très fort jusqu'en bas.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? Demanda François.

— Ce qui me fait dire ça, c'est que tu vas appeler ce cher Étienne, et lui demander où il en est avec son retournement de veste concernant les terrains de Frémont.

— Attends, Quoi ? Tu as trouvé quelque chose là-dessus dans les documents ?!

— Oui, regarde. »

Laurent tourna l'écran de son ordinateur portable en direction de François qui lisait médusé le mail qui s'affichait à l'écran.

« Rebonjour, voilà l'offre de la société EdgeInfo portée par M. Dessans. Je pense que vous n'aurez pas de mal à formuler une offre plus intéressante. Mettez Nicolas en copie de votre réponse pour qu'il lance la procédure. De mon côté, je me charge de prévenir Mr Dessans que le projet prendra plus de temps que prévu, et le redirigerai vers le complexe sportif à rénover.

Cordialement. »

« — L'enflure, s'exclama François. Il veut nous refiler le vieux stade moisi au lieu des terrains qu'on lui avait demandés ? Il sait très bien qu'on va dire non, c'est pour nous éjecter !

— Appelle-le. »

François composait déjà le numéro, qui ne tarda pas à décrocher. La voix du dénommé Étienne saturait presque le haut-parleur. Il était furieux.

« — Écoutez, si c'est encore pour me parler de cette fuite de documents, j'ai autre chose à faire ! Arrêtez de croire tout ce qu'on trouve sur internet !

— Oui, bonjour Étienne, c'est François, du cabinet de conseil de Laurent Dessans.

— Ah, François ! Euh, oui, excuse-moi, j'ai pas vu ton numéro, il y a des journalistes qui m'appellent depuis ce matin, je ne sais pas comment ils ont eu ce numéro mais ça me gonfle !

— Ton numéro justement, figure-toi que je l'ai devant moi sur un

document. Je voulais te demander, concernant les terrains de Frémont pour notre projet immobilier, vous avez pu étudier notre offre de vente ?

— Euh... justement, je voulais vous en parler. En fait la mairie a décidé d'en faire autre chose donc ils ne seront pas mis en vente, je suis vraiment désolé. Mais j'allais justement appeler Laurent pour....

— Attends en fait je t'explique, coupa François en prenant un ton faussettement naïf. J'ai ici un mail que tu aurais écrit, avec notre offre en PDF à destination d'un commercial d'Emazon, c'est fou ce qu'on peut trouver sur internet aujourd'hui, hein !

— Quoi ? Euh, non écoute ce mail c'est sûrement un malentendu, les terrains ne sont...

— Figure-toi que le mail dit que tu vas nous jeter sur le bord de la route, pardon du jeu de mot, pour laisser le contrat à Emazon, c'est quand même pas véridique tout ça ?

— Quoi ? Mais enfin pourquoi je ferais une chose pareille... Et de toute façon ce n'est plus moi qui gère ce dossier en plus. Étienne bégayait.

— Ah, tu me rassures, feignit François. Parce que j'ai justement un autre document avec une preuve d'un virement de 30000 euros sur le compte d'une de tes sociétés. Et devine quoi, le gros lot est de la part d'Emazon, c'est fou les coïncidences. On pourrait croire qu'ils t'ont payé pour que tu leur laisses le contrat !

— François, écoute, j'en parlerai directement avec Dessans, on doit...

— Bonjour Étienne, je suis là tu peux me parler !

— Ah.. Bonjour Laurent. Écoute je suis occupé là je te rappelle bientôt !

— Oui c'est ça rappelle-moi. Il faut qu'on discute plus largement de tout ce qui concerne le tronçon de l'A79 en projet.

— Euh.. quel rapport ?

— Le rapport c'est que tout ce qu'on a sous les yeux montre que toi et d'autres, vous vous êtes bien moqués de nous !

— Mais enfin ! Tu vas quand même pas croire ça !

— Donne-moi une bonne raison de ne pas le croire ?

— Je... je te rappelle !

— Voilà c'est ça, rappelle-moi. »

Étienne avait raccroché, laissant Laurent irrité et médusé devant la réponse. Il n'avait même pas l'ombre d'un argument pour sa défense. Il avait nié et fui comme un enfant pris la main dans le sac.

« — Je te parie un truc... dit Laurent à son assistant.

— Quoi donc ?

— Si ce coup fourré d'Étienne c'est vrai, tout le reste est vrai.

— Mon Dieu... fit François encore sous le choc. J'appelle Agrolia ?

— Appelle Agrolia et tiens-moi au courant. Je dois aller voir Cédric aujourd'hui, dit Laurent qui enfilait déjà son manteau.

— Tu penses que Agrolia va nous la faire à l'envers aussi ?

— C'est certain. Si Étienne a touché de l'argent pour laisser la priorité à Emazon, je pense que tous les autres ont fait pareil. Le projet du tronçon A79 n'est là que pour ouvrir la région à ceux qui leur ont graissé la patte. Tout ce qui est sur le tracé de l'autoroute va être vendu à ces géants et ils vont nous laisser les miettes et les ruines les moins bien situées.

— Mais pourquoi ils nous auraient promis autant de terrains, alors ?

— Pour nous endormir. Et j'ai été assez naïf pour les croire. Ma femme avait raison sur ce point. Je ne les porte pas dans mon cœur, mais les Zadistes du coin me semblent moins fous tout à coup.

— Allons ! Tu vas pas te transformer en militant écolo du jour au lendemain quand même ?

— Non, personne n'y croirait. répondit-il. Mais on va mobiliser tout ce qu'on peut pour bloquer ce projet. Y compris des Zadistes et des singes qui grimpent aux arbres, s'il le faut. Je suis loin d'être rancunier, mais on ne me roule pas dessus comme ça, c'est une question de principe. Personne ne touchera à ces terrains avant qu'on puisse s'asseoir sérieusement tous autour d'une table et que chacun y mette un peu du sien.

— Je préfère entendre ça, dit François en terminant sa tasse de café d'une traite. Je m'y mets de suite !

— Ce qui me rend vraiment triste, commenta Laurent, c'est que le décès d'Eric n'aura servi de leçon à personne.

— Sans vouloir te vexer, je ne vois pas bien quel rapport il y a entre sa disparition et nos affaires locales ?

— La cupidité, ce tonneau des Danaïdes...

— Tu nous fais le penseur anti-capitaliste ? Tu veux qu'on passe en revue ton patrimoine ?

— Ma période anti-capitaliste est loin derrière, je te l'accorde, mais sans me prendre pour une espèce de riche philanthrope, je connais mes limites. Et j'avoue que je suis sidéré de voir que de moins en moins de personnes savent s'en fixer. C'est pour moi ce qui a conduit Eric droit à sa perte, il était trop gourmand, je lui ai reproché plusieurs fois.

— Ça je m'en souviens...

— Et voir des membres de la fondation Logaith gratter le moindre mètre carré de terrain quitte à soudoyer des élus locaux... C'est comme si ses erreurs n'avaient inspiré personne.

— Peut-être que ce n'était pas des erreurs, pour eux ? Demanda François. Tu connaissais Eric mieux que la plupart d'entre eux, mais tu avais des distances avec sa vision que d'autres n'avaient pas.

— C'est possible. En attendant, je compte bien leur partager ma façon de voir les choses. Allez, à tout à l'heure. »

\*\*\*

Le rassemblement du jour promettait d'être fort en émotions. Samir avait convenu avec les autres d'annoncer la tentative d'assassinat sur Amin quelques heures avant le rassemblement. Ils risquaient de démotiver les participants comme faire redoubler d'ardeur les plus déterminés. C'était quitte ou double.

Ce fut double. Le déferlement sur la laverie effraya même les petits guetteurs qui avaient parfois assisté aux précédents rassemblements en se faisant discrets. Cette fois, ils en vinrent à craindre pour leur intégrité physique. Samir avait bien précisé qu'aucune forme de violence physique ne devait être utilisée tout en rappelant qu'ils se réservaient le droit d'y recourir uniquement après consultation et déclaration claire de leurs limites. Yahya dut tout de même maîtriser un père de famille d'origine algérienne qui arrivait déchaîné, ceinture à la main. Il s'en fallut de peu qu'un charbonneur ne soit roué de coups par le vieux moustachu en colère.

Ils annoncèrent les personnes tuées au cours de la nuit, disparitions qui avaient déjà commencé à faire déferler un véritable raz-de-marée dans le milieu du trafic local.

« — Ils ont essayé de tuer un des nôtres pour nous dissuader, ils en ont perdu quatre ! Leurs armes se sont retournées contre eux et nous, on est toujours là ! J'adresse un message à ceux qui font partie de ces réseaux : quand est-ce que vous allez réfléchir ? Vous allez mourir pour du papier et des vêtements avec des logos dessus ? Ça ne vous pose pas un problème à vous, de mourir pour ça ? Vous croyez qu'on a peur ? Vous êtes ridicules ! Par Allah vous êtes ridicules à courir

derrière de l'argent comme des zombies ! » Criait Samir à destination des complices du trafic, qu'il savait présents.

« — Je jure devant Allah, et c'est pas dans mes habitudes de jurer pour rien, que ce n'est pas moi qui ait décidé de les abattre, je n'ai pas d'arme, et ce n'est pas moi qui ait tiré sur eux. Le frère qui a été ciblé n'a fait que se défendre ! Et si vous croyez qu'on se laissera faire, il va falloir oublier ça immédiatement !

Tout ce qu'on a fait jusqu'ici, c'est pour vous enlever du crâne que la seule motivation valable dans ce monde, c'est l'argent. Je vais dépenser toute ma force et mon argent pour ruiner votre trafic ! Si on doit prendre des risques, on le fera, y'a aucun calcul, aucune menace qui va marcher avec nous ! Ça y est c'est fini le temps de la passivité !

Oubliez l'époque où les musulmans étaient des gens pacifiques qui restaient dans leur coin. On n'a plus de coin pour se cacher, si c'est pas vous qui nous empoisonnez la vie, c'est les ennemis de l'islam, et ceux qui détestent les musulmans ! On est là, on n'a plus rien à perdre, on va sortir de notre trou et récupérer le terrain qu'on vous a laissé, je répète et je signe ! Avec l'accord de tous les frères qui organisent ce rassemblement !

On va pas vous laisser tranquilles. Aucune cage d'escalier, aucun square, aucun squat, aucun parking ! On va tellement vous harceler que vous allez regretter l'époque de la police ! »

Le ton était donné. Audacieux, peut-être, même un peu trop téméraire, mais indiscutablement frappant. Sympathisants comme



adversaires ne restèrent pas indifférents à cette prise de parole. Avant que le message ne commence à se diffuser par les ondes et les câbles optiques, quelques jeunes têtes du bas de la pyramide du trafic réalisaient aux premières loges ce qu'il se passait devant eux. Parmi eux, ceux qui ne connaissaient de l'islam que le nom et quelques formules tout en se revendiquant musulmans. La posture de Samir leur était inconnue. L'image du musulman doux et inoffensif jusqu'à la caricature était ébranlée pour laisser place à quelqu'un qui portait le feu et la foi sans les mettre en contradiction. Un embryon de remise en question commençait à poindre dans les esprits de petits guetteurs et autres ados élèves de l'école des voyous. De tous les rôles qu'on leur avait présentés, Samir ne rentrait dans aucune case.

Et parmi la foule, peut-être autant que les autres sinon plus, Abu Ayyoub avait vu son vieux cœur être saisi par la promesse de Samir. L'imam, présent mais discret, avait suivi la prise de parole du jeune homme avec fierté. Lui qui avait vu des décennies de stagnation et de « *pas de vague* » se transformer petit à petit en cauchemar, se réjouissait de ce changement. Brutal, mais salutaire. Il n'avait pas parlé à Samir des débuts de critiques qu'il recevait de la part de certains responsables de la mosquée, mais ce qu'il voyait le rassurait sur sa décision d'appuyer le mouvement.

Il était touché par cette force de proposition, cette volonté incarnée par un jeune natif de la cité qui malgré son parcours difficile n'avait jamais lâché la foi et donnait l'espoir d'un renouveau. Samir, par son attitude, sa gestuelle, son vocabulaire, s'adressait à une partie de la

population qu'il ne pouvait toucher que difficilement. S'identifier à Samir était plus facile pour les jeunes en détresse et en perdition que s'identifier à une figure telle que lui.

Quel était le sens du mot *imam* en ces temps sombres ? Quel était après tout son rôle ? Résoudre les problèmes des fidèles par la parole de Dieu lui semblait une tâche trop lourde à porter seul. Et surtout, ce cantonnement à un rôle presque ecclésiastique était une impasse. Cette image immaculée de l'homme saint et intouchable, faussement bienveillante, lui collait à la peau. Pour le pire bien plus que pour le meilleur. Davantage qu'un signe de respect pour la religion, c'était surtout un excellent moyen pour le diable et ses alliés de mettre de la distance entre les croyants de divers horizons, pour leur empêcher au final, tout acte de fraternisation. Isoler les uns dans une illusion de piété définitivement acquise, et les autres dans une succession infernale de transgressions et de désespoir, tel était le résultat.

Hâtim Abu Ayyoub, contrairement à d'autres leaders locaux et d'autres parmi ses semblables dans le pays, avait eu la force de mettre son ego en retrait pour accepter de donner une multiplicité de visages à leur mouvement. Il lui faisait ainsi prendre du volume, de la consistance, et un maillage solide commençait déjà à se tisser. Pour la première fois depuis des décennies, il se sentait moins seul, et soutenu dans la lourde tâche qu'on lui avait confiée au-delà du fait de guider la prière.

Ce qui le rendait encore plus fier, était que Samir semblait tacitement conscient de ce choix. Il prenait son rôle au sérieux sans jamais

outrepasser l'accord tacite de consultation en toute chose. C'était d'ailleurs l'attitude de tous ceux qui constituaient le noyau dur du mouvement, tous conscients d'appartenir à quelque chose de plus grand qu'eux. Ce puissant mélange de musellement des egos et de partage des rôles donnait à leur groupe une aura palpable bien au-delà du seul cercle de la mosquée.

A la fin de sa prise de parole, Samir fut acclamé et descendit ensuite de sa petite estrade. Les discussions allaient bon train et Samir passait de groupe en groupe pour échanger avec ceux qui avaient répondu présent.

Le thème de l'organisation des nouveaux projets fut remis au centre, signe que personne n'avait perdu le nord. Le début de répartition des tâches occupa les personnes réunies, qui restèrent même après le départ de Samir. Il aurait voulu rester plus longtemps, mais devait s'éclipser pour rendre les clés de l'appartement qui lui avait été prêté. Une fois l'appartement rendu, il fut conduit à la mosquée par Abdelhalim et sa camionnette, pour y déposer les quelques affaires qu'il ne pouvait mettre nulle part, n'ayant pour le moment pas de véhicule.

Alors qu'ils garaient la camionnette sur le parking, Samir apercevait de nouveaux visiteurs inattendus discutant avec le président de l'association culturelle qui servait de forme juridique à la mosquée. Ses interlocuteurs étaient en bleu, portaient écusson et arme à la ceinture. La police avait décidé de se joindre à la partie. Samir souffla, puis invoqua son Seigneur avant de se diriger vers l'entrée pour

écouter la conversation, se préparant déjà à en être l'objet principal.

« Samir Lakhdar ? »

A peine avait-il eu le temps d'approcher qu'un des policiers s'était déjà tourné vers lui en lui demandant son nom. Lorsque Samir confirma, le policier réagit immédiatement avec un discours visiblement appris par cœur. Il lui lisait ses droits. A la surprise des quelques fidèles présents, Samir fut embarqué par les policiers dans le but d'être placé en garde à vue, après avoir vu ses mains menottées dans le dos. Ce dernier accepta sans autre chose qu'un profond soupir, n'essayant même pas de se défendre verbalement, comme si cet événement était la suite normale et évidente de tout ce qu'il avait accompli jusqu'ici.

Le froid du métal sur ses poignets le surprit au final davantage que la présence des hommes en bleu. Il n'était pas naïf, leur arrivée n'était qu'une question de temps. Au vu de la taille de leurs manifestations improvisées, il était même surprenant qu'il n'y ait pas déjà eu de présence policière pour ce motif. Totalement novice en la matière, Samir ne pensa pas à réclamer la présence d'un avocat.

Pendant la quinzaine de minutes qui le séparait du commissariat, Samir entendait les policiers assis à l'avant du van discuter de la fuite de documents et des ministres impliqués.

« — Si ça peut mettre un bon coup de pied dans la fourmilière c'est pas plus mal. Ça fera du ménage. Disait l'un d'eux.

— Te réjouis pas trop vite, le ménage c'est nous qui allons se le coller,

avec des moyens ridicules comme d'habitude. Répondit un autre. »

Trois autres agents étaient assis avec Samir à l'arrière. Celui qui lui avait annoncé son placement en garde à vue aborda la conversation.

« — Et toi, tu sais pourquoi t'es là ?

— Honnêtement non, répondit Samir. J'ai tué personne, si c'est ce que vous me reprochez, je suis innocent. »

La réponse fut un rire général des policiers présents dans la camionnette.

« — On devrait renommer cette caisse le taxi des innocents, rétorqua l'un des policiers. C'est vrai quoi, on passe nos journées à transporter des innocents !

— Y'a pas trente-six solutions, répliqua un autre en direction de Samir. Soit c'est toi, soit un voyou d'une bande rivale.

— Je fais pas partie d'une bande moi, ce que je fais c'est pour arrêter le trafic dans mon quartier justement.

— D'accord monsieur l'officier des stups, ironisa le conducteur, garde tes excuses pour l'audition. »

Le fait d'être accusé de la sorte, avec un scénario déjà écrit à l'avance ne laissant aucune porte à un examen plus approfondi du contexte exaspérait Samir. La colère s'installait en lui. D'autant plus que les hommes en uniforme avaient brillé par leur absence pour tout ce qui l'avait conduit ce jour-là dans cette camionnette. Le meurtre d'Ibrahim et les autres règlements de comptes semblaient pouvoir

continuer sans être gênés, et on le mettait aux fers, lui, pour un simple soupçon ? Il avait connu plusieurs banlieues difficiles depuis son installation en région parisienne, mais aucune ne semblait abandonnée à ce point des forces de l'ordre. Le simple fait que les manifestations contre les points de deal n'attirent même pas l'attention de la municipalité et des services de police en disait long sur leur état d'esprit.

Il tempéra sa colère, en se rappelant le fait qu'il avait pris le rôle de porte-parole du mouvement en connaissance de cause. Même si abandon il y avait, ce genre d'entretien était au final inévitable à un moment ou à un autre. Aussi, il était naturel que la police attrape celui dont on voyait la tête partout. Il aurait de lui-même répondu favorablement à une demande d'audition libre mais se dit qu'ici l'intimidation faisait partie des coutumes, et puis s'ils le soupçonnaient vraiment de meurtre, fut-ce sur des voyous que personne ne regretterait, un courrier recommandé avec des fleurs contre signature n'était pas non plus le plus approprié pour prendre contact avec lui.

Arrivés dans le sous-sol du commissariat, les fonctionnaires de la BAC le firent descendre de la camionnette, et l'entourèrent en lui faisant signe d'avancer. L'ascenseur assez grand pour tous les contenir les emmena au deuxième étage, où Samir découvrit des bureaux plutôt agités. Il n'avait jamais mis les pieds dans un commissariat, mais il sentait instinctivement que le fonctionnaire à la bedaine dansante qui passa devant eux en trotinant l'air inquiet, indiquait une situation

non ordinaire.

La traversée du couloir les mena à un autre ascenseur, qui s'arrêta à l'étage des cellules de garde à vue. Samir fut placé en cellule individuelle en attendant son premier entretien avec un agent de la police judiciaire.

La première heure lui sembla extrêmement longue. Samir restait tantôt assis, tantôt se levait pour faire quelques pas dans les quelques mètres carrés de la cellule entièrement en béton sans aucun mobilier pour couvrir les murs beiges à la peinture usée, excepté la fine banquette posée sur le bloc gris qui servait de lit et de siège à la fois.

Il finit par s'y allonger, d'abord pour reposer ses jambes, mais son corps ne manqua pas l'occasion de lui rappeler les heures de sommeil dues. Il s'endormit presque immédiatement, et ne se souvint même pas d'avoir répondu « *hmpf non merci* » à un policier venu lui demander s'il voulait manger.

Il fallut le secouer pour le réveiller. Samir se leva après quelques heures d'un sommeil plutôt réparateur sous les injonctions du fonctionnaire de police qui venait le faire sortir pour l'emmener à l'interrogatoire.

On le fit asseoir en face d'un officier de police judiciaire occupé à taper sur son clavier, l'air renfrogné. Samir attendit patiemment et profitait pour relever tous les signes qui lui permettraient de comprendre ce qui n'allait pas dans ce commissariat. N'étant pas familier des lieux, il n'aurait de toute façon pas pu comprendre

grand-chose, mais la curiosité l'occupa quelques minutes, le temps que l'OPJ daigne s'intéresser à lui. Après un soupir et un geste de la main pour écarter son clavier, ce dernier saisit une feuille A4 pour y lire le nom de l'invité.

« — Monsieur Lakhdar. Samir Lakhdar. Je me présente, officier de la PJ de Toulançon, Pierre Cheminot. Nous sommes ici pour clarifier les faits, et déterminer votre implication dans les faits qui font l'objet de cette enquête. Vous pouvez garder le silence mais il vaut mieux pour tout le monde que vous coopériez. En raison de la nature des faits qui vous sont reprochés, vous n'aurez pas le droit dans l'immédiat à la présence d'un avocat. »

Samir écouta sans répondre, voyant que l'homme avait commencé à taper sur son clavier. Il n'avait pas d'avocat, et n'espérait de toute façon pas grand chose d'un commis d'office. Il avait entendu parler des méthodes douteuses de certains flics qui allaient jusqu'à inventer des preuves, mais se méfiait tout autant de ces êtres en robe qui parlaient un jargon déconnecté du sens qu'il donnait au mot *justice*. Suivant son intuition, ou peut-être la voix éternellement rebelle d'Amin qui parlait dans sa tête, il décida de ne pas se lancer dans l'engrenage procédural, et de voir ce qu'il pouvait tirer d'une discussion franche avec ce policier. Il avait eu le temps de retrouver son calme et l'occasion lui parut bonne pour profiter de l'instant comme une expérience où il apprendrait à connaître sans filtre cette institution et ses méthodes. Et avant tout, à comprendre ce qu'il y avait dans la tête de l'homme de l'autre côté du bureau.



Il avait en face de lui un officier de l'écrasante administration de la Cinquième République, dont les fonctionnaires avaient la réputation d'agir comme des automates d'une machine défectueuse, et de ne prendre de liberté que pour opprimer davantage ceux qu'ils avaient entre leurs mains.

L'homme ne regardait même pas Samir, il agissait comme dans une journée qu'il avait visiblement vécu des dizaines ou des centaines de fois, à parler à des individus aussi formatés que lui, aucun ne prenant le temps de réellement s'intéresser à la raison de sa présence dans la pièce. Était-ce seulement un homme ? Ou bien un des infinis rouages d'une machine à broyer la chair humaine qui userait mécaniquement de tous les moyens possibles pour le faire tomber avant de succomber à son tour, avalé par la machine qu'il servait ?

L'enquête ne motivait visiblement pas du tout l'officier. Signe d'une lassitude, ou signe peut-être, qu'ils n'avaient rien contre lui. Samir songea qu'il était sans doute un poisson pêché parmi une liste de noms également en interrogatoire en ce moment-même dans le bâtiment. L'officier reprit la conversation avec un soupir, se tournant vers Samir comme s'il regrettait son écran.

« — Vous êtes ici dans le cadre d'une enquête sur un quadruple homicide cette nuit-même à Toulançon et ses environs. Dont trois au centre-ville, et les récents événements nous ont conduit à penser que vous pourriez être impliqué dans cette affaire, en tant que facilitateur ou co-auteur de ces homicides. »

Samir fut l'espace d'un instant tenté de ne rien dire, de n'accorder

aucune confiance à celui qu'il avait devant lui, d'oublier sa démarche et répéter mécaniquement comme il avait entendu certains le dire « *Ne rien dire sans la présence d'un avocat* », mais il se ravisa.

Il se rappela les derniers conseils que Maxime lui avait donnés avant de partir. Tout dire. Son besoin de transparence trouvait du réconfort dans cette demande, et lui simplifiait la tâche.

« — Eh bien... commençait Samir. Je ne sais pas quoi vous dire. Je n'ai tué personne. Je n'ai jamais touché une arme de ma vie, et je n'ai pas commencé cette nuit.

— Et est-ce que vous avez des informations ou des soupçons qui pourraient nous conduire à celui ou ceux qui ont commis ces homicides ? Des noms, des descriptions ? Demandait mécaniquement le policier.

— Oui, il s'appelle Maxime. »

Le policier fixa un instant Samir, doublement surpris par le nom qu'il venait de lâcher, et la facilité avec laquelle il avait craché le morceau.

« — Maxime ?

— Oui. C'est l'ami d'un ami, je ne le connais que depuis quelques jours. Ils étaient au centre-ville, et ils se sont fait attaquer par des têtes du trafic de stupe.

— Et ce... Maxime ? C'est ça ? Qu'est-ce qu'il faisait avec votre ami au moment où, d'après vos dires, ils se sont défendus contre leurs agresseurs présumés ? Et selon vous pourquoi est-ce qu'ils étaient

leur cible ? Maxime était-il impliqué dans une bande rivale de trafic de stupéfiants ?

— Non, ils sont impliqués dans ce qu'on fait depuis plusieurs jours au quartier des Planaïses. C'est pour ça qu'ils ont été ciblés.

— Je vous demande pardon ?

— Si vous suivez un peu l'actualité de la ville, vous êtes sans doute au courant que l'un de nos amis d'enfance, qui était innocent, a été tué par des trafiquants lors d'un règlement de comptes. Tout ce que je fais depuis ce jour avec ceux qui m'aident, c'est d'essayer de chasser les trafiquants du quartier. Ils ont voulu se venger et ont tenté de tuer un de mes amis proches, mais ça s'est mal passé et les trafiquants qui lui en voulaient se sont fait... abattre par Maxime, qui était avec mon ami, Amin.

— Vous savez, pour nous, tout le monde est innocent tant qu'un magistrat n'en a pas décidé autrement, dit le policier avec une pointe de sarcasme... Et vous, où étiez-vous pendant le déroulement de ces faits ?

— Je dormais, dans un appartement qu'on m'avait prêté.

— Qui nous prouve que ce n'était pas vous au volant de cette voiture et que ce Maxime existe vraiment ?

— Pardon ? Demanda Samir ne sachant quoi répondre.

— Quelle preuve avez-vous à nous présenter que vous n'avez pas inventé cette identité de Maxime et que vous n'avez pas vous-même

planifié ces exécutions en plein centre-ville ?

— Mais... comment je pourrais vous prouver ça ? Je ne sais pas, moi, regardez les téléphones qui ont borné dans les environs, c'est comme ça que vous faites non ?

— Le rapport d'expertise temporaire que nous avons reçu indique qu'il n'y avait qu'un seul téléphone à bord du véhicule dans lequel votre ami Amin était. Le vôtre était effectivement aux Planaïses mais ce dont on vous soupçonne c'est de l'avoir volontairement laissé pour brouiller les pistes.

— Et juste pour ça, vous pensez que je suis impliqué ?

— Pourquoi votre ami passerait-il là où vous logiez cette nuit pour repartir aussitôt, sinon pour vous déposer ?

— Il est passé dire au revoir.

— Juste... au revoir ? Pour aller où ?

— Je n'en sais rien.

— Votre histoire ne tient pas debout monsieur Lakhdar, il y a trop de zones d'ombre.

— Que voulez-vous que je vous dise, je ne vais pas inventer. Je vous ai dit ce que je savais.

— A quelle heure avez-vous été mis au courant des homicides ?

— Lorsque mon ami est passé à l'appartement.

— À supposer que vous n'étiez pas l'auteur ou le complice des

homicides perpétrés cette nuit, pourquoi n'avez-vous pas directement fait le 17 après l'avoir appris ? »

Samir était pris de court, quelle explication fournir face à ce scénario pré-écrit contre lui ?

« — Écoutez monsieur l'agent...

— Officier Cheminot.

— Monsieur l'officier Cheminot. Vu ce que je risque en perturbant le trafic, j'aurais très bien pu être pris pour cible, et c'est peut-être moi le prochain sur la liste. Et honnêtement, si ça avait été moi la cible cette nuit, et que j'avais eu un moyen de me défendre, je l'aurais utilisé comme ils l'ont fait. Donc peut-être que ça arrivera et j'espère me retrouver à nouveau devant vous pour vous dire que cette fois c'est moi le coupable. Je n'en aurai pas honte et l'assumerai totalement. Mais pour cette fois, ce n'est pas moi. Je ne peux rien vous dire de plus, j'ai été transparent avec vous, faites ce que vous voulez.

»

L'officier dévisagea Samir un instant. Malgré son mode pilote automatique, une étincelle de surprise atteint quand même son esprit jusqu'à lui faire hausser un sourcil. Le suspect ne semblait pas particulièrement déterminé à se défendre, à se dédouaner. Il se déchargea une fraction de seconde de son rôle d'enquêteur pour considérer personnellement l'homme qu'il auditionnait. Pour la première fois depuis longtemps, il avait presque envie de croire à la sincérité d'un accusé. Samir ne rentrait dans aucune des catégories

d'Arabes de cité qu'il avait eus devant lui jusque-là, du pire au meilleur. Celui-là, en apparence parfaitement identique aux autres, avait un truc en plus qu'on ne voyait pas au premier coup d'œil.

Si pour les tribunaux, tout suspect était innocent jusqu'à preuve du contraire, pour l'exécutif, c'était l'inverse. Tout client qui passait dans leurs geôles était d'emblée vu comme un coupable par l'ensemble du corps de police, habitué à la ruse des avocats et accordant plus de crédit à leurs propres collègues qui ramassaient souvent les prévenus en flagrant délit. Son étincelle de questionnement prit fin et l'officier reprit le programme humain qui rythmait le moindre de ses gestes et de ses mots. Il recommençait à interroger Samir lorsqu'on frappa à la porte.

Cheminot fut interrompu par deux collègues venus le déranger pour une affaire visiblement urgente. Ils refusèrent d'en dire davantage devant Samir, et les trois hommes s'isolèrent dans un bureau voisin pour discuter.

« — Bon, qu'est-ce c'est que ça ? Demanda-t-il. Je suis en pleine audition, là ! Ça ne pouvait pas attendre ?

— Le procureur ne veut rien entendre, expliqua l'un des deux hommes. Il faut préparer la perquiz sur deux têtes locales de la RV maintenant, et partir dès que possible.

— Quoi ? Mais c'est à Saint-Gobain ! S'il est pressé il a qu'à confier ça à la gendarmerie de Moutier, ils sont pas loin !

— La gendarmerie est totalement mobilisée contre des militaires,

apparemment c'est assez grave. Là, c'est le conseil d'administration d'AxiosImmo qui a pressé le procureur de régler cette affaire, répondit son collègue.

— Ça devient agaçant...on est en train de devenir la police privée de l'industrie du BTP... Bon je me prépare, mais j'en toucherai un mot au procureur.

— Tu montes avec nous ?

— Non je vais prendre le Van de René. Allez-y, je passe récupérer le dossier et je vous rejoins en salle de crise, il faut que je termine l'autre d'abord.

— Le rebeu, là ? Te prends pas la tête avec lui... c'est leurs histoires de came de toute façon y'a les stups qui s'en occupent, on leur filera le machin. Un de plus ou un de moins...

— Le bureau des stups est en effectif réduit, répondit Cheminot toujours agacé. Ceux qui candidatent pas pour la BRMO sont occupés ailleurs. BRMO qui était justement censée nous décharger du dossier écolo...

— Te prends pas la tête, Pierre...

— Oui, oui j'ai compris. De toute façon on ne peut pas l'envoyer devant le juge à ce stade, il va expédier le dossier. Autant s'en débarrasser, on verra plus tard, quand on aura plus de matière... »

L'officier retourna auprès de Samir avec la ferme idée de l'expédier au plus vite, mais non sans y mettre la forme pour intimider le jeune

homme. Après un bingo judiciaire qu'un novice aurait pris pour une condamnation à la perpétuité à exécution immédiate, il libéra Samir qui n'en revenait pas de sortir aussi vite. On l'avait arrêté comme un dangereux criminel et enfermé pendant une durée qu'il était incapable de quantifier pour ensuite le relâcher comme si de rien n'était ? Il savait déjà que la bureaucratie judiciaire pouvait produire des situations absurdes, mais le vivre aux premières loges, c'était autre chose.

Alors que l'OPJ raccompagnait Samir à la sortie, ils croisèrent dans le hall un des membres de la BAC qui l'avait interpellé.

« — Ah, déjà dehors ? Dit-il avec une ironie qui masquait un agacement très salé. À quoi ça sert qu'on vous les ramène si c'est pour les remettre en liberté après une nuit au trou ?

— Écoute Bertrand, répondit l'OPJ tout aussi agacé, tu crois que j'ai que ça à faire de courir derrière des banlieusards et leurs histoires de came ? Tu es au courant qu'on a bien plus sérieux à gérer en ce moment. »

Les formalités et la paperasse terminées, Samir était dehors, avec une absence totale de visibilité sur la suite de son cas vis-à-vis de la police et de la justice. Son intuition lors de l'arrivée se confirmait, quelque chose d'anormal perturbait le fonctionnement déjà très tendu de l'engrenage police-justice.

Il rangea dans les poches de sa veste les effets personnels qu'on lui avait rendus, dont son téléphone. Sa batterie étant vide, il ne pouvait



pas demander à ce qu'on vienne le chercher. Il se souvint qu'il n'avait même pas pensé à chercher l'heure ou à la demander.

Le soleil avait l'air à peu près au même stade où il l'avait laissé la veille, ce qui lui sembla tout d'abord curieux. Il descendit les marches du commissariat pour s'engager dans une des rues principales du quartier Saint-Pierre.

Ce fut en arrivant à l'arrêt de bus le plus proche qu'il comprit que plus de 24 heures s'étaient écoulées depuis son interpellation. La date affichait un jour de plus. Il n'eût pas le temps de contempler l'affichage plus longtemps, le bus arrivait. Il extirpa d'une de ses poches la carte bancaire qu'il passa rapidement sur le valideur et monta à bord, direction Les Planaises.

La ligne 10 du réseau de bus de la ville de Toulon passait par le centre-ville, que Samir découvrit avec surprise en pleine ébullition. Une manifestation aussi soudaine que massive encombrait les rues, forçant le bus à ralentir et à marquer de longs arrêts à chaque passage piéton.

Certains manifestants brandissaient des pancartes exigeant la démission du maire, d'autres avaient imprimé sa tête en grand avec le slogan « *Justin Delheure, c'est juste un voleur !* » inscrit en rouge dessus. Samir avait l'impression d'avoir disparu une éternité. Non pas que le pays fut dans une stabilité et un calme exemplaire lorsqu'on lui avait passé les menottes, mais voir ces rues marchandes habituellement symbole d'insouciance dans un décor apocalyptique lui donnait quand même un sacré coup de vieux.

Des cordons de CRS protégeaient les accès à l'hôtel de ville, et certaines zones étaient brouillées par les fumigènes. Des poubelles renversées jonchaient les rues, et la plupart des boutiques et terrasses avaient baissé le rideau métallique. Le bus était bloqué, et le chauffeur échangeait à travers la radio des compagnies de bus pour trouver une solution. Il allait sûrement faire un détour. Du moins quand il pourrait avancer...

C'était comme se réveiller d'un coma. Quittant à peine le calme de la cellule, retrouver le monde extérieur dans cet état avait quelque chose d'encore plus perturbant. Après une vingtaine de minutes totalement à l'arrêt, et pris entre deux voitures sans possibilité de sortir de l'impasse, le chauffeur annonça aux passagers :

« — Mesdames et messieurs, le bus va rester bloqué ici pour le moment, je suis désolé mais impossible d'avancer. La place du 8 mai est inaccessible et on a aucune info sur l'heure de rétablissement de la circulation, je vais ouvrir les portes pour ceux qui veulent descendre»

Samir suivit sans commentaires en dehors du bus la foule qui râlait et exprimait avec vigueur son exaspération. Lui était surtout surpris, et tentait de comprendre ce qu'il se passait. Il n'avait pas encore pris le temps de lire les documents que Maxime lui avait copiés, mais il se doutait que plusieurs noms des administrations locales devaient être mentionnés dans les affaires qui venaient d'éclater au grand jour. Coincé en centre-ville, il n'avait nulle part où aller excepté le studio de Souleymane qui était à trente minutes à pied. C'était l'endroit

familier le plus proche qu'il connaissait.

Il espérait y trouver le jeune cousin d'Amin chez lui, pour pouvoir charger son téléphone et se mettre à jour vis-à-vis des derniers événements. S'éloigner de la zone la plus tendue était aussi une meilleure solution pour éviter de se faire ramasser par une des nombreuses escouades de policiers présents, et passer une deuxième nuit sur le béton de la garde à vue.

A mesure qu'il s'éloignait des points les plus chauds, la foule se faisait moins dense, et les rues retrouvaient peu à peu un décor normal. Lorsqu'il ne fut plus qu'à 15 minutes de la résidence étudiante, il releva la capuche de sa veste sur sa tête et la serra autant qu'il pouvait pour éviter d'être facilement identifiable. Son visage était connu et il ne voulait pas attirer d'ennuis à Souleymane.

Une seule sonnerie à l'interphone suffit. «Ouais, c'est moi». Souleymane lui ouvrit. Samir monta les étages via les escaliers et trouva Souleymane sur le pas de la porte, qui l'attendait. Ce dernier le fit rapidement entrer et referma derrière lui.

«— Salam alaykoum, tu vas bien ? Tout le monde te cherche depuis hier akhi, t'as été relâché ?! Demanda Souleymane.

— Ouais... et tu devineras jamais comment. Ça va toi ? Ça fait longtemps qu'on s'est pas vus !

— Oui je me rappelle, ça date.. j'étais petit à l'époque où tu as rencontré Amin. Pourquoi tu es venu ici ?

— Le bus est bloqué au centre-ville, le chauffeur a fait descendre tout

le monde, c'est une dinguerie ce qu'il y a vers la mairie, la ville est en feu !

— Pas que la ville, confirma Souleymane. Y'a d'énormes dossiers qui ont fuité qui mettent en cause un paquet d'élus et de personnalités importantes dans toute la France. Même des juges, des préfets et des procureurs sont concernés. Ça a pété en un seul coup, les rassemblements pour les manifs se sont montés en même pas une nuit !

— Oui je sais j'ai vu quelques documents vite fait avant qu'on m'embarque. Mais sinon, comment ça va, les autres ? Les actus au quartier ? Tu as des nouvelles ?

— Tu connais les réseaux, ça parle comme d'habitude. Mais sinon les frères avec l'imam Hâtim ont continué le boulot, j'ai tout suivi d'ici, y'a un quelqu'un qui streamait en direct. Il y a encore eu un rassemblement sur le point de deal des Tarterets, ils ont continué même si tu n'étais pas là.

— Parfait, al hamdoulillah, s'exprima Samir. Il faut surtout pas qu'ils soient perturbés, faut continuer.

— C'était bien bondé en plus masha Allah. Dis au fait... il s'est passé quoi avec Amin ? C'est vrai ces histoires ? Quelqu'un a essayé de le tuer ?

— Ah frère... ton cousin a un talent pour se mettre dans des histoires pas possibles, mais à quand même s'en sortir à chaque fois... Il y avait un frère avec lui qui conduisait. Maxime. C'est lui qui a percuté le

scooter et qui a tiré sur Malek.

— Il est en sécurité, là ?

— Je pense, oui. Il est parti, comme prévu, mais un peu plus tôt. Il m'a dit qu'il t'avait fait une formation express pour nous aider à pister les dealers. Tu as du nouveau pour nous là-dessus, d'ailleurs ?

— Oui ! Répondit Souleymane. Il faut que je te montre ce que j'ai trouvé. Mais là tu sors du commissariat, tu veux pas rentrer te reposer un peu, prévenir les autres... tout ça ?

— Mon appart est à 500 kilomètres, tu veux que je rentre me reposer où ? Et mon tel est mort, donc je peux prévenir personne. Ce qui m'a gavé c'est qu'ils me prennent pour un voyou qui veut juste régler ses comptes, ils voient pas du tout qu'on essaye d'arrêter ça, au contraire. Mais bon je savais à quoi m'attendre.

— C'est fou qu'ils comprennent rien quand même, j'espère que ça t'a pas démotivé, dit Souleymane.

— Démotivé ? Tu crois que j'attendais leurs félicitations pour continuer ou quoi ? J'ai toujours la pêche t'en fais pas. En plus j'ai rattrapé pas mal de sommeil. J'ai fait que dormir en cellule... Montre moi tout maintenant, t'en fais pas. De toute façon j'aurai pas de bus avant demain vu comme c'est parti.

— Comme tu veux... tu t'arrêtes jamais toi, c'est Amin qui t'a transmis ça ?

— J'en sais rien, peut-être qu'il m'a transmis son mode bélier qui

fonce tout droit, haha. Bon faut que je rattrape mes prières d'abord et on s'y met. Tu sais si je peux charger mon téléphone ?

— Ah oui, dit Souleymane avec un léger sarcasme, ton spyware hors de prix tu peux le brancher dans la salle de bains si tu veux, laisse-le éteint.

— T'exagères, haha ! On croirait entendre Amin. C'est lui qui l'a nettoyé en plus.

— Ouais je plaisante, je me doute qu'il t'aurait pas laissé le fréquenter d'aussi près sans le nettoyer un minimum. Les prises de courant ici sont HS. Branche-le dans la salle de bains. Et c'est la serviette bleue pour les ablutions.

— Merci akhi, vas-y prépare tout, j'arrive»

Pendant que Souleymane ouvrait les pages, documents, enregistrements audios, vidéos, et les petits schémas qu'il avait soigneusement confectionnés, Samir se dirigera vers la salle de bains pour faire ses ablutions et rattraper ses prières. Il resta quelques secondes en face de son téléphone après l'avoir branché, espérant le voir se rallumer rapidement, mais celui-ci affichait l'icône de charge, encore trop épuisé pour redémarrer.

Vint ensuite la session briefing. Souleymane expliquait les identités et les liens qu'il avait pu extraire à partir du travail commencé par Amin, et qu'il s'était efforcé de continuer dans la limite du temps et des moyens dont il disposait.

Mais le renseignement obtenu n'était pas maigre. Il disposait, grâce

au répertoire et à plusieurs historiques de conversation, des numéros de quelques petites mains du trafic, mais aussi de photos de certains lieux où était parfois cachée la marchandise lorsqu'elle devait changer de main sans échange face à face.

Samir était heureux de voir Souleymane autant impliqué. Même s'il ne s'était pas montré une seule fois aux assemblées à l'aube, ou aux actions de blocage, il semblait informé d'absolument tous les événements, et surprit parfois Samir en mentionnant certains détails que lui-même avait oubliés ou ignorait.

Ne connaissant pas encore assez bien le jeune étudiant, Samir avait adopté avec Souleymane l'attitude qu'il avait en présence de son cousin. Il retrouvait chez lui certaines manières et mimiques d'Amin, mais il ignorait tout de celui qui allait être son nouveau référent technique. Aurait-il le mental et le cœur assez solide pour le suivre là où il l'embarquait ? Quel niveau de pression pouvait-il supporter ? Quels étaient ses projets et ambitions personnelles, et dans quelle mesure étaient-elles compatibles avec la tâche qu'Amin lui avait confiée ? Le faisait-il par respect pour son cousin ou par conviction ? Samir délaissa un instant ses questionnements devant l'entrain de Souleymane, qui partageait avec lui le fruit de son travail.

L'ordinateur du jeune étudiant était une mine d'or. Les informations récoltées permirent aussi à Samir de voir à quel point leurs actions avaient désorganisé le trafic, et ce bien plus qu'il ne l'aurait espéré. Il commençait aussi à poser des noms sur des visages, et des noms sur des points de connexion.

» — Et t'as extrait tout ça juste à partir du téléphone de La Crosse ?

— Mehdi Rafik tu veux dire ? Oui. Et figure-toi que j'y ai encore accès, mais ça risque pas de durer plus de quelques jours, voire quelques heures, je pense.

— Pourquoi ? Demanda Samir.

— C'est un peu technique, tu veux que je t'explique quand même ?

— Explique, frère. J'ai fréquenté ton cousin qui me parlait d'algorithme de hachage et de PGP au petit déj'. Je comprends pas tout mais j'ai les bases, quand même.

— Amin a déployé son payload en exploitant une faille qui vient du driver Bluetooth des SoC Qualcomm. Cette faille est assez rare, et on peut encore l'utiliser parce que ni Feekle ni aucun constructeur de smartphone ne déploie plus de mises à jour depuis un an. Et là on peut encore avoir un accès root au téléphone du gars à cause d'un buffer overflow exécutable sur sa version d'Android. Mais maintenant, Feekle reprend du service. J'ai vu dans le dernier bulletin de sécurité que les deux failles ont été patchées il y a trois ou quatre jours. Et le phone a téléchargé la mise à jour. Donc au prochain redémarrage on n'aura plus rien.

— Ok je crois que j'ai à peu près compris... répondit Samir. Et c'est sûr qu'on pourra pas réutiliser ce bug, cette faille, pour rentrer à nouveau ? Tu peux pas, genre, véroler la mise à jour ?

— Non. J'ai pas les moyens pour refaire une sorte de fausse mise à jour qui serait infectée, c'est beaucoup trop long et c'est impossible



d'y arriver tout seul. Le payload tourne en RAM, donc à la prochaine extinction ça sera perdu, c'est inévitable.

— Ok c'est déjà pas mal. Je peux regarder un truc ? Demanda Samir.

— Vas-y.»

Samir prit la souris de la main de Souleymane et fit défiler les messages qu'il voyait à l'écran. L'un d'eux, plus récent de tous, posté le jour-même quelques heures plus tôt, attira son attention.

«— J'ai envie de tenter quelque chose, dit-il.

— Ah, c'est quoi ? Demanda Souleymane curieux.

— Là tu vois, le mec a posté une photo y'a deux semaines, je crois qu'il avait planqué de la came ici. Et dans le message de ce matin il met à l'autre «livré», au même endroit. Et y'a pas de confirmation comme quoi ça a été récupéré.

— Ça veut dire qu'elle y est encore ? Tu comptes faire quoi ?

— Hmm...

— Attends je crois que j'ai compris...

— Ouais. On va en parler avec les autres d'abord, je vais rien faire tout seul. Mais j'ai envie de leur montrer qu'on peut les taper à la caisse. Si on arrive à récupérer cette came et à la cramer, ça va les affoler encore plus.

— Tu sais que si c'est toi qui est pris avec ce stock de drogue, tu vas direct en prison ?

— Ouais... c'est un risque. Je compte pas prendre la décision tout seul, c'est juste une idée pour l'instant.

— Tu peux pas dénoncer l'endroit à la police et qu'eux aillent le chercher ?

— Non, on travaille pas avec la police. Tout repose sur une relation directe avec les gens, et même avec ceux qu'on chasse, ça fait partie du contrat pour garder notre authenticité. Si on commence à bosser avec les stupés ou n'importe quel service de police, on perd toute crédibilité. Et en plus ils ont leurs propres priorités. Vu ce qu'ils ont à gérer en ce moment, je pense pas qu'ils comptent mettre plus de moyens dans la lutte anti-drogue.

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'ils ont à gérer ? Demanda Souleymane.

— T'as pas vu comment c'est le boxon dehors ? Les flics qui m'ont relâché avaient une urgence ailleurs. Il n'a rien voulu me dire l'OPJ, mais j'ai entendu un bout de conversation, je suis sûr qu'un truc grave se prépare. Vu ce qui a fuité, ça m'étonne même pas.

— Oui... C'est un volcan qui a explosé. Je me demande ce que ça va donner... Mais ne te fais pas d'illusion, y'a quand même encore des services anti-stupés et des trucs comme ça.

— Possible, répondit Samir. En tout cas nous on continue et il ne faut pas compter sur eux ni sur personne. On va être livrés à nous-mêmes et ça risque d'être plus chaud mais il faut tenir. Les frères qui nous accompagnent dans cette histoire le savent. Il faut qu'on ne laisse aucun répit aux dealers pour leur faire comprendre que l'ancienne

époque, c'est terminé.

— Quelle ancienne époque ? Demanda Souleymane.

— Celle où ceux qui appellent au bien renvoient une image de lâcheté. Où le bon musulman c'était l'homme invisible.

— C'est un peu caricatural... mais je comprends l'idée. »

Le téléphone de Samir, qui était sorti du coma, sonna la fin de la conversation. C'était l'imam Hâtim, qui s'inquiétait du sort du jeune entrepreneur.

«— Allô, salam alaykoum, sheikh ! Oui, je suis sorti, je suis pas loin du centre-ville, là.

— Al hamdoulillah ! Tu vas bien ? On n'avait pas de nouvelles de toi et on savait pas quand tu allais sortir ni où te trouver !

— Oui je vais bien, ils m'ont relâché assez vite. J'ai pas exactement compris pourquoi, mais je suis libre.

— Tu veux qu'on vienne te chercher ?

— Quelqu'un a une voiture ? Si c'est le cas, je veux bien.

— Il y a Abdelhalim qui peut venir avec sa camionnette. Tu es où exactement ?

— Euuuh je vous donne un point de rendez-vous, c'est mieux. Près du Super U, ça vous va ?

— Ok, il me dit que c'est bon. On vient de faire le *maghrib*, il arrive dans trente minutes environ.

— *BarakAllahu fik*, j'arrive.»

Samir raccrocha. Il effectua la prière du *maghrib* avec Souleymane avant de saluer ce dernier, et prendre la direction du rendez-vous fixé.

Abdelhalim l'attendait comme prévu sur le parking du Super U, fermé et désert en cette fin de soirée. Son chauffeur n'avait pas lancé de conversation, et répétait en suivant à voix basse la sourate Maryam que l'autoradio tout droit sorti du vingtième siècle diffusait dans l'habitacle. Assis sur le siège passager, Samir prit un moment pour écouter. Il était fatigué, et le fait qu'Abdelhalim ne l'assaille pas de questions était plutôt agréable. Peut-être avait-il lu dans ses pensées ? Ou peut-être était-il très attaché à une certaine routine de lecture du Coran, et ne s'interrompait sous aucun prétexte ? Dans tous les cas Samir lui était reconnaissant et profita d'une bonne vingtaine de minutes de méditation.

Son niveau d'arabe n'était pas suffisant pour comprendre la totalité de la sourate, mais il était suffisamment imprégné du vocabulaire coranique et connaissait assez bien la sourate pour en voir défiler les thèmes dans son esprit. Pendant un instant, il oublia presque le rythme effréné de sa vie, ses préoccupations, ses plans, ses calculs. Il contemplait silencieux le récit des souffrances de Maryam, qui malgré sa piété notoire fut accusée de débauche lorsqu'on apprit qu'elle était enceinte de Issa. L'espace d'un instant, il ressentit la détresse de la jeune femme qui, malgré ce qui pouvait sembler à l'œil inconscient une humiliation terrible et injuste, s'accrochait à son Seigneur et lui

restait fidèle.

La suite de la sourate le sortit presque totalement de son échelle de temps pour le replacer dans l'Histoire multi-millénaire qu'était celle de la foi et ses épreuves, au point que son quotidien et ce qu'il avait affronté de plus dur ces derniers jours lui semblaient insignifiant en comparaison.

Lorsque la récitation fut finie, Abdelhalim éteint l'autoradio pour s'adresser à lui.

«— Comment tu vas akhi ? Lui demanda simplement le presque soixantenaire.

— Ça va bien, ils m'ont pas trop fait de problèmes pour le moment, al hamdoulillah.

— Et s'ils t'en avaient faits, tu dirais quand même al hamdoulillah ?»

La question surprit Samir, qui s'attendait plutôt à des questions sur sa garde à vue ou les dernières nouvelles.

« — Dans tous les cas, la louange est à Allah. Mais je n'ai pas été malmené et ils ont été plutôt corrects avec moi, si on oublie les quelques paroles déplacées... c'est ça ta question ?

— C'est pas ça ma question, rétorqua paisiblement Abdelhalim. Ce que tu as vécu, c'est pas le plus important. C'est comment tu l'as vécu. En toi-même. Est-ce que tu sais pourquoi tu dis al hamdoulillah dans toute situation ? Même les plus mauvaises et les plus difficiles ?

— Bonne question... Il n'y a pas si longtemps, je t'aurais répondu

que... C'est comme ça. Mais avec tout ce que j'ai vécu depuis, je commence à comprendre la présence d'Allah dans tous les aspects de la vie, et comment il nous guide quand on chemine vers lui.

— Si tu as compris ça, akhi al habib, t'es assez bien armé pour affronter tout ce qui peut t'arriver ! On va faire la salât al 'icha à la mosquée, et ensuite je te dépose où ?

— Ah... j'avais oublié. J'ai rendu l'appartement qu'on nous a prêté avec Amin. Je pense que je vais prendre un hôtel.

— Il vaut mieux pas que tu te balades seul au centre ville, akhi. Le soir c'est mal fréquenté, et en plus vu ta situation tu dois faire attention.

— Je ne sais pas où aller alors, je vais pas rentrer à Paris maintenant, c'est trop loin... on peut dormir dans la mosquée ?

— Non elle est fermée la nuit, les responsables n'aiment pas l'ouvrir quand il n'y a pas de surveillance. Mais si tu veux, il y a une banquette libre dans ma caravane !

— Ah, si la caravane n'est pas utilisée, je veux bien !

— Elle est utilisée, je dors dedans, mais en plus de mon petit lit de camp dans le bureau où tu as travaillé, il y a le petit séjour avec une banquette, tu peux dormir dessus. Si monsieur n'est pas douillet, haha !

— Non ça devrait aller ! *BarakAllahu fik*, en tout cas !»

Arrivés à la mosquée, Samir essaya de se faire discret pour ne pas

attirer l'attention. Il aurait bien voulu un peu de repos mais s'efforça de répondre du mieux qu'il pouvait aux sollicitations. Les questions étaient nombreuses, les autres s'inquiétaient pour lui. Et leur souci, aussi bienveillant soit-il, contrastait beaucoup avec l'apaisement olympien d'Abdelhalim, auquel il avait assez vite pris goût.

La mosquée se vida petit à petit de son monde, et Samir accompagna Abdelhalim dans la routine du soir : Extinction des lumières, de la sono, vérification du matériel, des robinets, fermeture des volets, rangement des chaises, aspirateur. Un tour à la cuisine à l'étage, le gaz fut coupé, la vaisselle qui traînait près de l'évier rangée. Samir découvrit l'homme à tout faire de la mosquée des Planaises. Il le suivit ensuite vers la caravane, dans un noir presque total. Les lampadaires de la rue n'éclairaient que très peu l'enceinte de la mosquée entourée de haies assez hautes.

« — Voilà ton lit, akhi. Moi, je dors là-bas, comme je t'ai dit. Si tu veux aller aux toilettes, mets le papier sur la porte, la serrure est cassée. »

Samir remercia Abdelhalim et enleva ses chaussures pour s'installer sur l'étroite banquette tout juste assez longue pour le soutenir de la tête aux pieds.

« Akhi, tu peux venir m'aider une seconde ? »

Abdelhalim l'appelait depuis l'autre pièce. Samir s'y rendit et le trouva en train d'essayer d'ouvrir le lit de camp qui avait l'air coincé.

« — Tiens, appuie sur ce truc, là, moi je vais tirer par là.

— Il est cassé ? Demanda Samir.

— Non c'est juste que je l'utilise pas souvent, le mécanisme est un peu coincé. Ah c'est bon, *Allah y barek fik* ! Tu peux aller dormir ! »



## Chapitre 17

*« Les industriels, quant à eux, pressent les institutions publiques de délivrer dérogation sur dérogation de rejets de polluants, »*

*Stopmicro – ce que signifie relocaliser*

Officiellement, Sophie passait la soirée chez une copine. Officieusement, il était décidé d'avance qu'il serait un peu tard et qu'elle ferait mieux de rester. Le téléphone de Sophie devait rester chez son amie pour y borner toute la nuit et rendre aussi vraie que possible sa présence sur place. Officieusement toujours, cette amie servirait d'alibi dans une opération bien ficelée par des militants écologistes qui avec le temps avaient développé des moyens de brouiller les pistes rivalisant dangereusement avec ceux du grand banditisme.

Le paradoxe étant qu'ils se plaignaient des moyens de répression policière utilisés à leur encontre en même temps qu'ils durcissaient leurs actions. Les « désarmements », ou sabotage d'engins de chantier, étaient de plus en plus fréquents, dans un pays déjà secoué par la surcharge de crises qui s'empilaient les unes sur les autres et

menaçaient de briser le fragile équilibre de la paix sociale.

Les autres étaient honorés que la femme d'une figure publique comme Laurent Dessans soit du côté explosif du militantisme écologique. Elle était entrée en contact avec les unités de sabotage au fil des discussions, par des contacts de contacts, à force de s'investir dans le milieu.

Sophie, plutôt que de rester en retrait et de se contenter de son rôle d'observation aux côtés des commentateurs scientifiques, et des associations modérées qui occupaient la ZAD, avait franchi le cap et rejoint le collectif RV, la *révolte du vivant*, ou la dernière mutation en date de la branche radicale de l'écologie.

Elle avait glissé de rencontres en rencontres pour se retrouver pleinement investie dans les groupes d'actions coup-de-poing et s'impliquait directement dans l'organisation des destructions de chantiers, des sabotages d'équipements poétiquement nommés « *désarmement* ».

Avec la RV, il n'était plus question de négocier, de promouvoir par le dialogue la justice sociale, écologique, ou tout autre type de lutte intersectionnelle. Une seule chose comptait : mettre ce qu'ils nommaient la *techno-structure* hors d'état de nuire.

Cette nébuleuse avait séduit nombre de militants engagés dans diverses causes réputées de gauche et du mouvement écologiste, pour qui la seule chose qui comptait était de mettre fin à la destruction de la planète. Elle avait patiemment phagocyté les milieux les plus

modérés de la mouvance, séduisant les exaspérés du green-washing et des absurdités administratives. Toute la frustration produite par la bureaucratie, la cupidité des sociétés privées, la complaisance coupable d'élus locaux, avait nourri un mouvement qui ne cherchait plus aucune forme de dialogue. Leur stratégie était simple : rendre leur territoire hostile à toute forme de projet industriel. Chaque pelleteuse, chaque tracteur, ou tout autre type d'engin de chantier était une cible. Chaque usine, chaque chantier était à faire fermer.

Le but de l'opération de ce soir était de mettre hors service des engins de chantier destinés à raser des espèces protégées d'arbres qui figuraient sur le tracé de l'autoroute A79 censée joindre Toulon par le nord. Le reste du mouvement écologiste avait fait ce qu'il pouvait, Sophie avait assisté à toutes les étapes en première ligne. Les recours en justice ne menaient à rien. Ou plutôt, menaient à des condamnations qui étaient royalement ignorées par le consortium à la tête du chantier, appuyé par des personnalités politiques locales et une partie de la magistrature.

Parmi les documents qui avaient fuité récemment, figuraient des échanges intimant de reprendre au plus vite les travaux, et un accord avec un magistrat pour accorder en appel une dérogation à la société en charge du projet. Une mine d'or pour les militants, qui y avaient trouvé suffisamment d'informations pour leur permettre avec un peu d'OSINT, de connaître l'emplacement des engins destinés à effectuer le chantier.

Sophie avait tenu à financer de sa large poche le matériel d'intrusion

et de sabotage, en plus d'assister à l'opération. Des disqueuses, les béliers improvisés, la colle et tout un arsenal d'outils sortis tout droit d'un magasin de bricolage figuraient au menu.

Deux véhicules faisaient partie de l'opération. Une voiture citadine censée rester à l'entrée pour la garder ouverte, et une camionnette transportant le matériel et un groupe électrogène, qui après avoir passé le grillage de l'entrepôt foncerait dans le bâtiment pour y détruire les deux débusqueurs forestiers *Caterpillar 521B*, une pelle hydraulique sur chenille, et un camion benne.

Sophie se préparait à sortir de chez son amie, avec qui elle avait passé une partie de la soirée, et s'était même allongée dans le lit censé l'accueillir. Son téléphone sonnait pour la troisième fois dans la soirée. C'était Laurent, qui visiblement insistait. Après un dernier SMS expliquant : « *Je suis chez Ludivine, ne me téléphone plus, on discutera demain* », elle mit l'appareil en silencieux et le posa l'écran vers le bas sur la table de chevet du lit qu'elle n'occuperait pas pendant une bonne partie de la nuit.

L'air du dehors était légèrement frais, mais pas suffisamment pour justifier de sortir avec le bonnet, les lunettes de ski et l'écharpe que Sophie avait enfilés avant de quitter le domicile de son amie. La camionnette l'attendait en bas, elle y grimpa, et le véhicule démarra avant même qu'elle n'ait refermé la porte. À l'intérieur, l'ambiance était particulière. Un mélange d'excitation, de détermination et de légère anxiété y régnait.

« — Tout le monde a son alibi OK ? Demanda le chauffeur.

— Oui, tout est bon, Mathieu, évidemment, on serait pas là, sinon !  
Allez, roulez ! »

C'était la plus jeune du groupe qui avait pris la parole, Anaïs, une étudiante en école de journalisme qui participait aux actions coup-de-poing à ses heures de sommeil perdues. La route d'une heure qui les séparait du chantier fut animée de discussions tournant autour du mouvement au début, puis le silence gagna peu à peu sa place alors qu'ils s'approchaient des lieux de l'opération, guettant la présence de véhicules qui auraient pu les suivre. La route était à cette heure-ci et à cet endroit, vide.

Un bref arrêt au milieu d'un bosquet peu avant d'arriver fut l'occasion de changer les plaques. Aussi rapide qu'une équipe de Formule 1 lors d'un pit-stop, les plaques furent modifiées par d'autres numéros, et le convoi repartit en direction de sa cible. L'entrepôt de la société VICCI Autoroutes était désert à cette heure-ci. Le complexe offrait l'avantage d'être en rase campagne, éloigné des habitations, offrant une cible isolée à des acteurs assez bien préparés pour entrer dans les lieux par effraction.

C'est ce que fit le commando auquel participait Sophie. Le grillage, sur une portion épousant la forme du véhicule, fut découpé à la disqueuse, et la camionnette roula à toute vitesse sur le terrain abîmé pour rejoindre le chemin goudronné qui menait à la porte d'entrée. Anthony, qui avait suffisamment installé d'alarmes dans sa vie pour savoir comment les désactiver, fit son œuvre pendant que le reste de l'équipe forçait à la disqueuse une nouvelle fois, la porte en tôle de

l'entrepôt.

Les pauvres monstres mécanisés étaient maintenant sans défense. Le gang cagoulé déchaîna sa colère en mêlant rage et méthode.

Les vitres des véhicules furent brisées grâce aux béliers improvisés faits de longs tubes de métal coiffés de forets. Les scies circulaires sectionnaient les câbles pour en faire des spaghettis, la colle chaude fut déversée sur tout circuit électronique qu'ils parvinrent à défaire de l'armure de métal ou de plastique qui leur servait de coque. Même les leviers de vitesse et les panneaux de commandes furent mis en pièces. Les pneus du camion n'eurent eux non plus aucune chance face aux lames à denture alternée des disqueuses. Une fois les véhicules mis hors d'état de servir, les assaillants prirent deux minutes de plus pour faire subir le même sort au reste du matériel présent dans l'entrepôt. Sophie, la main crispée sur le talkie-walkie, demandait régulièrement des nouvelles au véhicule éclaireur. Lorsque le temps prévu fut écoulé, elle le signala aux membres du groupe pour les inciter à sortir. Cinq obéirent sans broncher, mais Sophie eût plus de mal à tirer Anaïs vers la sortie, qui était occupée à exploser au marteau caméras, ordinateurs, tuyaux et autres bricoles.

\*\*\*

Laurent rappuya une dernière fois sans grande conviction sur la touche d'appel. Quelques sonneries plus tard et toujours rien, il se leva du canapé, s'étira un grand coup pour désengourdir son corps qui pensait que la nuit avait commencé.

Son épouse passait la nuit chez une amie, soit. Entre elle et lui, il était convenu depuis longtemps qu'il ne devait pas la déranger dans ce genre de soirée, pour la laisser souffler, prendre l'air. Soit. Mais quelque chose le démangeait, ce soir-là. Il était impatient d'aborder un sujet important concernant son engagement dans l'écologie, mais même cette discussion aurait pu attendre le lendemain.

Ce qui l'empêchait de trouver le sommeil après sa journée éreintante tenait du détail. Une petite anomalie dans les habitudes de connexion de sa femme. Les réponses expéditives par message l'avaient été encore plus que d'habitude, et Sophie ne lâchait que rarement son smartphone même lorsqu'elle passait des soirées entourées d'amies. Or son profil indiquait que la dernière connexion remontait à plus de quatre heures. Un record olympique pour celle qui faisait tourner à plein régime le lecteur d'empreinte digitale de son smartphone tant elle le déverrouillait souvent.

Sans savoir s'il s'inquiétait vraiment ou s'il avait juste envie de mettre sur la table le gros sujet au plus vite, Laurent prit les clés de la voiture posées sur le bureau. Après un rapide passage dans la chambre de son fils pour voir s'il dormait toujours, il vérifia que les caméras de surveillance étaient toujours accessibles sur son smartphone, et sortit de la maison par la porte du garage.

Alors qu'il était minuit passé, il prit la route en direction de chez Ludivine, dont il connaissait l'adresse pour y avoir déposé Sophie une fois, lorsque sa voiture était en réparation. La vingtaine de minutes qui le séparait de sa destination fut dépensée en cogitation. Laurent faisait défiler dans son esprit les histoires les plus folles. Est-ce que sa femme avait eu un accident ? Est-ce qu'elle le trompait ? Est-ce qu'elle était à une réunion secrète avec des écologistes radicaux ? Est-ce que son téléphone était en panne ? Est-ce qu'elle passait simplement une bonne soirée et l'avait tout simplement laissé sur une table ?

Le panneau indiquant la sortie vers la petite commune de Saint-Germain-le-doubs arrêta le flux de pensées. Laurent ralentit et s'approcha de la maison les phares allumés pour ne pas risquer de faire peur, mais le moteur électrique du véhicule, quasiment silencieux, lui permettait de ne pas trop attirer l'attention.

La maison était observable depuis la grille d'entrée assez basse pour permettre d'observer depuis l'extérieur. Une seule pièce était allumée, celle du salon. Il fut pris d'une envie de descendre de son véhicule pour aller sonner chez elle, mais hésita en imaginant le ridicule qu'il afficherait et le malaise qu'il provoquerait en expliquant simplement *« elle n'est pas sur son téléphone depuis quatre heures donc je me suis inquiété »*.

Voulant s'assurer qu'il n'avait pas fait le chemin pour rien, il fit quand même plusieurs fois le tour de la bâtisse en voiture pour s'assurer de son constat initial : toutes les pièces étaient éteintes, sauf celle du salon. Et à travers la fenêtre, on pouvait voir Ludivine seule,



devant sa télévision. Un seul verre sur la table. Rien n'était normal. Il prit son courage à deux mains et assumait d'avance l'éventuelle situation de ridicule qui l'attendait, se disant qu'il valait mieux ça que d'apprendre un drame ou une mauvaise nouvelle après tout le monde. Il sonna au portail.

La réaction fut immédiate, la lumière du couloir d'entrée s'alluma, et Ludivine ouvrit la porte d'entrée, avec précaution pour voir qui était l'intrus. Lorsqu'elle vit Laurent, elle rentra rapidement prendre de quoi se couvrir et vint à sa rencontre l'air inquiète.

« — Bonsoir, Laurent ? Mais que fais-tu ici ?

— Bonsoir Ludivine, désolé, en fait je m'inquiète, Sophie ne répond pas au téléphone et...

— Et ? C'est une raison pour venir la déranger ? Elle n'a pas le droit à une soirée tranquille ?

— Non ce n'est pas ça... se défendit-il face au ton accusatoire, c'est juste que...

— Que quoi ? Une femme n'a pas le droit de passer une soirée sans son mari, c'est ça ?

— Mais non, enfin, c'est ridicule, je...

— Sophie va très bien, pas besoin de t'inquiéter !

— Je peux lui parler une minute ?

— Non !

— Enfin Ludivine, quand même, je ne vais pas la manger, je veux juste...

— Non, c'est non ! Sophie a besoin de prendre l'air un peu ! Tu garderas pour toi ta masculinité toxique pour ce soir ! Tu la verras demain c'est tout, bonne soirée ! »

Laurent fut pris de vitesse, et laissé sans droit de réponse. Elle avait claqué la porte. Il fut tenté de sonner à nouveau, et hausser le ton mais se ravisa. Ludivine savait où était Sophie, c'était certain, mais elle ne voulait pas le dire. Cela excluait la thèse de l'accident, mais pas les autres. Il regagna sa voiture plus furieux qu'inquiet, et mit le contact. Ce fut en sortant par le petit rond-point de la commune qu'une réponse commença à se dessiner. Laurent croisa une camionnette blanche à la conduite sauvage, et distingua au volant un visage qu'il était certain d'avoir déjà vu quelque part. Le souvenir lui revint en quelques secondes, il était militant d'un groupe à la réputation « *d'écoterroriste* »

L'arrière de la camionnette n'était pas vitré, mais les deux sièges à l'avant indiquaient que l'arrière était sans doute autant rempli. Laurent était prêt à parier que Sophie s'y trouvait.

Préférant ne pas faire une scène devant un groupe qu'il ne connaissait pas, il prit le chemin du retour et passa le reste de la nuit à faire les cent pas dans le salon. Son attente ne fut pas vaine. Sa femme rentra à six heures du matin, et déboula dans le salon aussi furieuse que lui, qui fulminait déjà depuis quelques heures, incapable de trouver le sommeil.

« — Alors maintenant, tu m’espionnes ! Depuis quand tu me suis chez mes amies ? Je n’ai pas le droit d’avoir une vie c’est ça ?

— Oh arrête avec ça ! Ça suffit ! Cria Laurent. Ou étais-tu, bon sang ? Qu’est-ce que tu faisais dans la camionnette de ce type ? Je sais très bien qui c’est, ne joue pas à l’idiote avec moi !

— Pourquoi est-ce que ça te regarde ?

— Ça me regarde parce qu’on est mariés et que tu es mère de famille, que tu le veuilles ou non ! Si tu me trompes avec un bouffeur de graines qui grimpe aux arbres, j’ai le droit de le savoir !

— Quoi ?! Mais comment tu peux croire une chose pareille ? Non, je ne te trompe pas, idiot ! J’étais en opération de désarmement, si tu veux savoir ! »

Sophie avait répondu sous le coup de la colère mais s’en voulait déjà. Elle en avait trop dit.

« — En opération ? Désarmement de quoi ?

— T’as pas à le savoir. Le bouffeur de graines qui conduisait s’appelle Mathieu, et si tu le connais tu sais très bien de quoi il s’agit.

— À quoi tu joues, exactement ? Sophie... dis-moi la vérité.

— J’essaie de faire ce que je peux pour ne pas que ma région se transforme en parking géant, voilà à quoi je joue !

— Quoi, c’est cette histoire d’autoroute ? Ne me dis pas que tu es allée avec ces voyous t’en prendre à du matériel de construction ?

— Dans le mille ! Et qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu n'as pas assez d'argent comme ça ? Tu as peur de perdre un investissement avec un de tes copains c'est ça ?

— Je n'en ai rien à faire de ces abrutis et leur autoroute, et leur fric ! Ce qui m'importe c'est ma famille ! Tu crois que tu es encore étudiante et célibataire pour faire des sottises pareilles ? Tu as quarante ans passés ! C'est de nous et d'Eliott dont il s'agit ! Tu veux qu'il passe son adolescence à visiter sa mère derrière des barreaux ?

— Je veux que mon fils grandisse dans un monde où il y a encore de l'espoir ! Où il n'y a pas du béton et du désert à perte de vue ! Voilà ce que je veux ! Toi tu n'y comprends rien, tu es trop occupé avec tes calculs en croyant bien faire, et tu travailles avec eux, et...et tu... »

La colère céda la place à un flot de larmes, Sophie s'effondrait sur le canapé la tête dans les bras pendant que Laurent restait silencieux, redescendant en pression. D'une certaine façon, il commençait à la comprendre. Lui-même qui n'avait jamais vraiment cru aux combats des hurluberlus qui se jetaient sur des arbres devait bien admettre qu'il fréquentait un milieu corrompu et animé presque exclusivement par l'accroissement de richesses qui pour la plupart, ne se mangeaient pas.

Il s'assit à côté de son épouse et lâcha un grand soupir avant de reprendre la parole.

« — Tu sais quoi, de toute façon c'est tant mieux. Je sais pas si toi et tes camarades cinglés avez raison, mais je me suis fait rouler dans la

farine hier... donc il va falloir que je revoie mes positions...

— Qu'est-ce que tu racontes, encore ? Dit Sophie en levant la tête, l'air agacée malgré la tristesse encore visible sur son visage.

— Tous ceux avec qui je me suis associé sur des projets autour du tracé de l'autoroute m'ont menti. Des cabinets de conseil proches du gouvernement et des boîtes américaines ont raflé tout le marché, ils comptaient me laisser les miettes.

— Belle reconnaissance envers celui qui les a sauvés du black-out l'an dernier... dit Sophie, qui retrouvait peu à peu son sarcasme et voulait en savoir plus tout à coup.

— Oui.. soupira Laurent. J'ai passé la journée à lire des horreurs et pour être honnête, même moi ça me surprend.

— Quelles horreurs ?

— Tu as entendu parler de la fuite de documents ? Personne ne sait d'où vient un dossier aussi bien monté, c'est sûrement toute une administration derrière, mais une bonne partie de ce qu'on y trouve est vraie. J'ai pu vérifier certaines choses avec mes propres informations, et si tout est vrai, ce qui nous attend est encore pire.

— Oui j'en ai entendu parler, mais je n'avais pas besoin de cette fuite pour savoir que tout ce beau monde est corrompu... Et c'est quoi qui nous attend ?

— La guerre.

— La guerre ? De quoi ?

— Hé oh, ma chérie ! On a une guerre en Europe qui dure depuis quelques années déjà. La guerre en Ukraine. Une mobilisation partielle va être décrétée sur plusieurs échéances, progressivement.

— Ça je ne l'ai vu nulle part... dit-elle douteuse.

— C'est parce qu'il y a encore trop d'infos à trier. C'est JB et ses amis de l'OSINT qui m'ont remonté ça. Y'a pas à dire, ces armées de gamins juste avec un clavier et une connexion internet sont plus efficaces que beaucoup de services d'investigation payés par nos impôts... Pour l'instant tout n'est pas encore clair, mais le risque est très sérieux. Et plus j'y réfléchis, plus je me dis qu'au final c'était inévitable.

— Oh mon Dieu...

— Enfin... le temps que ça arrive, on a deux ou trois choses à régler, reprit-il. Mais je suis prêt à y mettre les moyens qu'il faut, la ville de Toulançon et tout le département ne les suivront pas dans cette folie, je ne veux qu'aucune de ces boîtes de malheur ne touchent ma terre... Et en ça, je vous rejoins.

— Ta terre ? Tu parles comme un seigneur féodal du douzième siècle...

— Peu importe ce que mon titre de député signifie pour l'État, à mes yeux c'est une responsabilité envers le Val d'Or. On ne sera pas d'accord sur tout, mais je ne peux que reconnaître que vous aviez raison sur un point.

— Un seul ? Et lequel ?

— Que ça ne sert à rien de discuter avec des technocrates, des bureaucrates, et des oligarques. Ça ne veut pas dire que j'approuve tout ce que vous faites, mais je suis prêt à vous accorder plus de crédit, et de revoir ma copie sur mes relations avec l'appareil d'État...

— C'est un bon début... mais si seulement tu retrouvais ta sincérité, ton humanité d'autrefois... tu ne verrais pas le mouvement écologiste comme une bande de hippies illuminés.

— Je te promets de faire un pas vers eux, sans mépris, sans jugement hâtif. Il me faudra sans doute du temps. Mais en attendant, promets-moi de ne plus prendre autant de risques, Sophie.

— Pourquoi pas... Mais je ne comprends pas où tu veux aller, exactement ?

— Ça prendra le temps qu'il faut pour y arriver, mais j'espère une autonomie politique pour le Val d'Or. »

\*\*\*

« — Debout ! »

Samir émergeait péniblement, tâtonnant au sol pour tenter de saisir son smartphone et y lire l'heure. La lumière de la caravane s'alluma, affectant une nouvelle tâche à son seul bras qui n'était pas engourdi :

protéger ses yeux.

« — Qu'est-ce qu'il se passe ?! Demanda-t-il hébété.

— Salât ! C'est le dernier tiers de la nuit, debout !

— Mais... c'est pas encore l'heure du fajr ?

— Oui, et alors ? Tu comptes appeler les gens au bien en dormant dans les heures où il faut prouver tes intentions ? Allez, debout ! Insista Abdelhalim.

— Mais... Bon, ok, j'arrive. »

Le réveil fut difficile. Le froid saisit Samir dès qu'il commença à s'extirper en dehors de la fine couverture qu'il avait eue pour la nuit. Il se frotta les yeux pour lire correctement l'heure sur l'écran tactile : *4h32*.

Il but une gorgée d'eau et se rinça la figure avant de suivre Abdelhalim dehors, qui se dirigeait vers la mosquée. Ce dernier ouvrit une des portes et y rentra, accompagné de Samir.

L'eau chaude n'avait pas encore quitté le chauffe-eau à cette heure-ci. Ce fut donc le contact de l'eau glacée des ablutions qui acheva de le réveiller.

« — Est-ce que tu savais qu'au tout début de la révélation, la prière de nuit était obligatoire pour les croyants ? C'est comme ça que le Prophète *alayhi salât wa salam* a éduqué ses Compagnons. Quand on veut sincèrement implorer l'aide d'Allah, on ne dort pas le dernier tiers ! »



Samir acquiesça, méditant le propos autant que son cerveau encore embrumé le lui permettait. Même Amin, qui était plutôt scrupuleux sur le suivi de la sunnah, ne l'avait jamais poussé aussi loin dans la pratique. Ni personne d'autre, d'ailleurs. Abdelhalim semblait appartenir à une catégorie de croyants que Samir ne connaissait que via des récits et des modèles théoriques.

Alors que la nuit se terminait, Abdelhalim faisait résonner la sourate Yusuf dans les murs de la mosquée. Samir découvrait avec une émotion particulière la récitation de son nouveau compagnon de route. En plus d'être belle, la récitation était vivante. Abdelhalim semblait vivre les versets comme un spectateur de cinéma visionnerait un film prenant.

Cette relation avec le Livre Saint était inédite pour Samir, qui avait l'impression de voir un personnage tout droit sorti des siècles passés tant la chape de plomb moderne avait lessivé ses contemporains et normalisé la lassitude, y compris parmi les croyants. Le peu qu'il avait pu apprendre d'Abdelhalim ne lui avait offert que surprise après surprise. Étonnement après étonnement. En observant sa manière d'être, de parler, de prioriser les choses, de lire le monde, il laissait à Samir le sentiment de n'avoir jamais vu un croyant de sa vie avant ce jour. Il découvrait un exemple vivant ce que signifiait vraiment la dévotion sincère et exclusive au Seigneur des mondes, dont la beauté rendait instantanément futile tout ce que le monde avait à offrir d'autre.

La nuit prit fin et le soleil s'annonça peu à peu, amenant avec lui les

premiers fidèles qui arrivaient à la mosquée, parmi eux l'imam Hâtim. Kamal fut également présent lors de la prière de l'aube.

Le rassemblement du jour portait principalement sur l'organisation des projets annoncés. Le souci de l'imam Hâtim était qu'ils s'intègrent au mieux à la vie associative pré-existante, car la mosquée des Planaïses, bien que n'étant pas le seul organisme qui portait le collectif, en était un des piliers.

Samir écoutait les intervenants tour à tour, attendant de pouvoir annoncer les informations que Souleymane avait pu récupérer. Mais avant que son tour ne vint, un adolescent demanda à le voir en personne, en s'approchant discrètement de lui et essayant d'éviter les autres. Sa capuche était serrée au maximum et un cache-cou lui recouvrait presque tout le visage. Il avait l'air craintif.

« — Monsieur Samir, je peux vous parler ? »

Samir s'excusa auprès du groupe et s'écarta pour écouter ce qu'il y avait de si particulier pour lever un ado de son lit avant l'heure de l'école.

« — Salam alaykoum, tu t'appelles comment ? Il est tôt encore, tu es venu tout seul ? »

— Oui. On m'a dit que vous vous réunissez tous les matins ici et comme tout le monde dort au moins je suis sûr que personne ne me voit, je voulais te montrer ça.

— C'est quoi ?

— C'est ceux qui ont brûlé la voiture de tonton Saïd.

— Tu es le neveu de Saïd ?

— Non, c'est un voisin, mais on l'appelle tonton, mon papa le voit souvent. »

Samir regardait l'écran du smartphone qui lui était présenté. Le cadrage laissait à désirer, mais on voyait clairement les visages de deux jeunes hommes d'environ 15 ou 16 ans vider un bidon d'essence sur le capot de la voiture de Saïd. L'un d'eux se retourna un instant dans une direction proche de la caméra, qui filmait d'en haut, permettant grâce au lampadaire de distinguer un visage.

« — Tu les connais ?

— Oui, je sais qui c'est, c'est le grand frère d'un gars de mon école, il s'appelle Ahmadou. L'autre je sais pas qui c'est mais il traîne souvent avec deux gars, Nassim et Grégory.

— C'est bien la cage 27 de la rue Palissy, où Saïd habite ?

— Oui, voilà.

— Super, vraiment merci beaucoup, petit. Tu peux m'envoyer la vidéo ?

— Oui, attends, tu peux me faire un partage de connexion ? J'ai pas de forfait. »

Samir s'exécuta et récupéra la vidéo que lui transférait le jeune homme.

« — Vous ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai donnée, hein ?

— Personne ne saura que c'est toi. Je suis fier de toi petit, pourquoi tu as fait ça ?

— Ben c'est pas bien ce qu'ils ont fait, tonton Saïd il est grave gentil. Vous allez les dénoncer à la police ?

— Non, je vais voir avec les autres comment régler ça, mais on n'ira pas voir la police.

— Ouf, souffla le garçon. Je suis content. Parce que si on apprend que c'est moi qui ait filmé, et que tu l'as envoyée aux flics, on va me traiter de balance et je vais avoir des problèmes.

— De toute façon, là, tu les a balancés, mais tu as bien fait. C'est l'impunité qui les renforce dans ce qu'ils font. Ils se sentent en sécurité dans le quartier quand ils font ça, il faut que ça cesse, répondit Samir. C'est eux qui vont avoir peur, maintenant.

— Oui, je vous l'ai balancé mais vous c'est pas pareil, vous êtes pas flic et en plus vous êtes du quartier, ça reste ici. C'est bien comme ça. Allez, je dois vite rentrer avant que mes parents se lèvent.

— Tu as fait la prière ?

— Non je fais pas la prière, moi.

— Tu devrais, ça change la vie ! Repasse plus tard si tu veux apprendre, on ne sait jamais... »

Le gamin haussa les épaules, sans en dire plus, et sortit en trotinant, laissant Samir extrêmement satisfait. Retrouver ceux qui avaient

brûlé la voiture de Saïd le réjouissait, mais ce n'était pas ce qui le contentait le plus. Le comportement du jeune garçon était révélateur de quelque chose de plus profond : on lui faisait confiance. Cet acte était le signe que la légitimité de leur groupe grandissait, et qu'ils gagnaient du terrain sur l'espace périphérique des trafiquants. C'était une étape indispensable pour commencer à renverser la vapeur, et donner à tout ce milieu le sentiment d'insécurité permanent.

Il retourna voir le reste du groupe avant qu'il ne se disperse pour annoncer la nouvelle. La discussion portait sur savoir quoi faire. Samir, qui avait un nom et une adresse, proposait d'aller traiter directement avec les parents du jeune qui avait montré son visage sur la vidéo. L'idée était de mettre un coup de pression phénoménal en démontrant des capacités d'investigation et de dévoilement.

Il songea à aborder dans la foulée les informations acquises des mains expertes de Souleymane mais craignit ajouter un sujet supplémentaire à une assemblée déjà bien occupée.

Il y avait peut-être une chance de relier les deux sujets si grâce à Ahmadou ils arrivaient à corréliser aux mêmes responsables l'incendie de la voiture et les messages indiquant où se trouvait la dernière livraison de drogue. Préférant vérifier avant de lancer tout le monde sur un nouveau problème, il s'abstint donc.

L'idée d'en parler à la police fut soulevée par une seule personne, qui fut vite dissuadée par les autres.

« — Ils ont déjà assez à faire, et ça ne va faire que rajouter des

tensions si on se met à sous-traiter le travail de la police »

Samir proposait une action dans l'esprit de ce qu'ils avaient fait jusque-là : se saisir eux-mêmes du problème, sans compter sur personne, et prendre tout l'espace possible dès qu'ils pouvaient le faire.

Mais au-delà de ça, Samir espérait profiter de l'occasion pour offrir une porte de sortie à un jeune qu'il supposait perdu et sans cadre. Faire peur n'était que la première étape. Il n'avait pas détaillé aux autres ce qu'il comptait proposer à l'agresseur, ne pouvant prévoir sa réaction, mais si celui-ci montrait ne serait-ce qu'une once d'ouverture au dialogue, il souhaitait tenter la main tendue avant de présenter le bâton.

L'assemblée fut levée sur ce sujet, les travailleurs partant rejoindre leur poste, les autres dédiant leur matinée à préparer les projets lancés au nom de la Fondation Ibrahim.

Samir eût le temps de distinguer la mine renfrognée qu'affichait le président de l'association de la mosquée, qui n'avait jusqu'ici jamais participé à leurs réunions, et dont la distance était de plus en plus visible.

\*\*\*

« — Hé Guillaume, viens un peu voir ça.

— Oh purée... même les ordinateurs, ces hippies de malheur n'ont rien laissé debout. On peut quand même récupérer la tour ?

— Je sais pas... le disque dur a pris un coup. Ils y sont pas allés à la disquetteuse comme sur les engins de chantier mais c'est pas vraiment mieux... »

Guillaume et Quentin constataient les dégâts causés durant la nuit à leur entrepôt. Le chantier de ce matin devrait être reporté, faute de matériel. Leur patron était furieux et hurlait au téléphone en faisant les cent pas. En les voyant tripoter l'ordinateur, il courut vers eux en agitant sa main libre d'un signe négatif. Les ouvriers avaient découvert en arrivant à l'entrepôt un carnage comme ils n'en avaient jamais vu de leur carrière.

« — Ne touchez pas à ça ! Personne ne touche à rien tant que la gendarmerie et l'assurance n'ont pas constaté les dégâts ! Vous sortez vous aussi, tout le monde dehors ! Cria le patron.

— La gendarmerie arrive quand ? Ça fait une heure qu'on les attend.

— Ils sont pas dispos, c'est la BAC de Toulon qui va venir, on m'a dit, répondit un collègue.

— Encore occupés ? S'exclama leur chef. Mais qu'est-ce qu'ils foutent, on a un entrepôt parti en fumée avec des centaines de milliers d'euros de matériel ! C'est presque au niveau d'une attaque

terroriste ! Qu'est ce qu'ils peuvent avoir de plus urgent !

— J'en sais rien, chef... moi c'est ce qu'on m'a dit au téléphone, c'est tout. »

Le cadre repartit dans son coin, râler et gesticuler, pendant que Guillaume et Quentin s'assirent sur un bloc de béton dans le parking, attendre. Un représentant de l'assurance entra bientôt dans l'enceinte de l'entrepôt, suivi de plusieurs 4x4 semblant appartenir à la police. Quelques-uns descendirent des véhicules. Le meneur de la file s'avança vers le chef de Guillaume pour se présenter.

« — Bonjour, commandant Jasek, brigade anti-criminelle. On nous a appelés pour un sabotage ? »

Les présentations furent brèves et le sujet fut très vite mis sur la table : ces saletés d'écolos empêchaient les honnêtes gens de travailler, et menaçaient la sécurité économique de la nation.

Le chef de Guillaume, qui représentait la société AxiosImmo, s'excitait, faisait de grands gestes, exprimait ses attentes envers la police de son pays, qu'il estimait disait-il, sous l'oreille attentive du commissaire qui notait en acquiesçant les informations importantes.

L'équipe d'experts mandatés par l'assurance passa la journée à récolter des détails et des preuves. Guillaume prit quant à lui quelques photos, dont certaines finiraient rapidement dans la presse locale.

Saïd était également présent, faisant partie de l'équipe qui devait travailler sur ce chantier. Après l'annonce que la journée de travail



allait être annulée, les machines nécessaires faisant défaut, il rentra chez lui plus tôt que prévu. Alors qu'il garait la voiture de Samir sur un parking loin de chez lui par précaution, et s'apprêtait à terminer à pied le chemin qui le menait jusqu'à son bâtiment, une notification sur son téléphone attira son attention. C'était justement Samir, qui lui proposait de passer à la mosquée après son travail pour discuter de son souci de voisinage.

Ayant terminé plus tôt, Saïd se rendit pour la prière du 'asr à la mosquée, où il trouva le jeune homme en compagnie de l'imam et d'autres personnes occupées à parler logistique. Samir interrompit sa conversation pour aller à sa rencontre.

« — Salam alaykoum ! Tu es revenu tôt !

— Oui, exliqua-t-il. Il y a un groupe d'écologistes radicalisés qui ont complètement détruit le matériel du chantier. Même les pelleteuses, j'ai jamais vu autant de dégâts, on aurait dit une scène de guerre, *subhanAllah...*

— Vu ce qu'il se passe en ce moment, plus rien ne m'étonne, répondit Samir. Et sinon pour ta voiture, tu as des nouvelles ? L'assurance va rembourser ?

— Y'a plus d'assurance, akhi, ils ont résilié le contrat une semaine avant qu'elle soit brûlée. J'avais choisi une offre chez Autosur, ils ont des prix intéressants mais j'aurais pas dû y aller...

— Ah, toi aussi ? Je connais quelqu'un chez Autosur, il a eu le même problème, répondit Samir, je me demande pourquoi ils font ça...

— J'en sais rien, wallahi ça me fatigue... Je devais prendre une nouvelle, mais j'ai pas encore eu le temps de m'en occuper.

— Pour l'instant tu peux garder la mienne, ne t'en fais pas.

— Tu es sûr ? Moi je veux pas te déranger, peut-être que tu en as besoin, répondit l'homme que la gêne faisait grimacer.

— T'inquiète pas, je te dis, insista Samir. Mais j'ai du nouveau pour toi. On a retrouvé les deux gamins qui ont brûlé ta voiture, regarde. »

Saïd lança la vidéo qu'on lui tendit, et réagit immédiatement lorsqu'il aperçut le visage d'un des coupables.

« — Voilà, c'est lui ! C'est celui-là, j'en étais sûr, il habite à l'étage au-dessus du nôtre, tout le temps je me prends la tête avec lui, il laisse les portes ouvertes, il salit le hall...

— Ce qu'on voulait te proposer, c'est d'aller le voir directement pour le mettre en face de ce qu'il a fait.

— On va aller chez lui comme ça ? Sa mère rentre tard le soir... il n'y aura personne là.

— Son père n'est pas là ?

— Je sais pas où il est son père, je l'ai vu une fois ou deux en cinq ans, il est au bled où je sais pas où. On ne le croise jamais. Les gamins comme ça c'est malheureux vraiment... mais qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? Moi je suis un algérien, j'ai le sang chaud, tu sais pas comment ça peut partir, ya khoya Samir...

— Le but c'est de l'intimider, déjà, et essayer de voir qui est derrière.

Il n'a que seize ans donc il a sans doute agi sur ordre ou sur incitation, c'est des grands qui lui ont monté la tête. Yahya termine son travail à 20h, il vient avec nous aussi. Abdelhalim sera là et quelques autres frères aussi.

— Et je lui dis quoi ?

— Laisse-moi parler d'abord. L'important c'est qu'il voie que tu es là. On va voir avec sa mère si on peut trouver une solution pour qu'il arrête de suivre les grands de son coin, ensuite on lui proposera de se racheter.

— Il aura pas les moyens de racheter ma voiture... souffla Saïd.

— Lui non, mais ceux qui l'ont envoyé peut-être. J'ai des infos qui peuvent nous aider à faire pression sur eux, si c'est ceux à qui je pense. »

Samir ne voulait pas dévoiler entièrement ce que Souleymane avait trouvé avant de pouvoir établir un lien de façon certaine, espérant susciter suffisamment de confiance pour éviter de tout détailler .

Saïd lui, était dubitatif, mais n'osa pas dire non à Samir. Jusqu'ici, ce jeune homme s'était montré d'un soutien honorable, et le père de famille lui était reconnaissant de prendre sa situation autant à cœur. Il accepta, et tous se retrouvèrent comme convenu quand le soir vint.

À l'heure du rendez-vous, Saïd attendait en bas de l'immeuble l'arrivée de la camionnette d'Abdelhalim, qui conduisait la troupe. Le groupe était comme en ordre de bataille, et attirait déjà les regards de quelques passants, dont des habitués des lieux qui tenaient encore le

mur à cette heure tardive. Ils ne cachèrent pas leur surprise en voyant la petite troupe menée par Samir traverser le parking. Sans même qu'ils n'aient prévu de mettre en scène et diffuser l'événement, un smartphone les filmait déjà depuis une des tours.

« — Oh, il se passe quoi les frères ? Demanda poliment l'un des jeunes assis sur un muret.

— On va voir le jeune qui a brûlé la voiture de quelqu'un, annonça ouvertement volontairement Samir.

— Ah, ok... »

L'entrée dans le bâtiment et la montée dans l'escalier du HLM passés, la troupe frappa à la porte du jeune pyromane, Samir se présentant seul devant l'œil du judas pour ne pas effrayer la mère de famille. On entendait du bruit dans l'appartement, ce qui indiquait que même les enfants n'étaient pas encore au lit. Ce fut une malienne d'une cinquantaine d'années qui ouvrit la porte en même temps qu'elle intimait à un des enfants qui courait dans le couloir d'aller dans sa chambre.

« — Oui c'est pour quoi ? Demanda-t-elle.

— Ahmadou est là ? On voudrait lui parler et vous parler aussi.

— Qu'est-ce qu'il a fait encore ? Oh mon Dieu mais qui vous êtes, tous, là ? Ahmadou ! Ahmadou ! Qu'est-ce que tu as fait, encore ? »

Par chance ils n'étaient pas arrivés trop tôt et le jeune Ahmadou était déjà chez lui. Il signala sa présence en répondant de l'autre bout du

couloir assez étroit, et finit par venir après insistance de sa mère, pour se décomposer en direct lorsqu'il vit d'abord Samir, puis Saïd, et enfin le reste de la troupe qui l'accompagnait.

« — C'est, c'est pas moi ! Wallah c'est pas moi, c'est les autres ! »

Le jeune voyou qui paradait fièrement sur la vidéo était instantanément redevenu un adolescent. Son orgueil disparut l'espace d'un instant pour lui donner l'air d'un enfant qui n'assumait pas sa bêtise après avoir été pris la main dans le sac.

Samir expliqua rapidement la situation à la mère du garçon en montrant la vidéo. Horrifiée, mais rassurée par l'air conciliant de Samir, cette dernière accepta de les laisser entrer. Elle leur indiqua le salon tandis qu'elle retenait ses larmes et menaçait Ahmadou.

Yahya, qui suffisait à lui seul à bloquer la porte du salon, se plaça devant pendant que Samir et Saïd s'asseyaient sur demande de la mère, qui se confondait en excuses et jurait qu'elle n'avait jamais donné une telle éducation à son fils.

« — Maintenant, ce qu'on veut savoir, c'est est-ce que tu as envie de te racheter ? Demanda Samir. Là, tu vois, tous tes potes ne pourront pas te défendre. C'est fini ce jeu du plus chaud, tu comprends ? Là, tu as mis dans la galère toute une famille, Saïd a besoin de sa voiture pour aller au travail. C'est toi qui va payer ses factures s'il ne bosse pas ? C'est toi qui va nourrir sa famille ? Et tout ça pour quoi ? Pour défendre les grands qui t'ont chauffé ? Pour te faire croire que t'étais quelqu'un ? »

Samir s'exprimait calmement, l'effet du nombre étant efficace, il n'avait pas à élever la voix pour être écouté. Tout le monde le fixait, Ahmadou restait muet.

« — Réponds ! Demanda sa mère qui masquait à peine sa colère.

— Je sais pas... Mais l'assurance elle va rembourser, non ?

— La voiture n'était plus assurée. L'assurance a rompu le contrat un peu avant que vous ne la détruisiez, expliqua Samir.

— Ah bon... je savais pas, désolé monsieur, balbutia Ahmadou.

— Tu es désolé ? S'exclama Saïd qui bouillonnait de colère.

— Ben oui.

— Et c'est tout ? Ton désolé, tu crois qu'il va réparer quelque chose ?

— Ben non je sais, je suis pas bête... lâcha Ahmadou d'une voix confuse.

— Si, moi je crois que tu es bête ! Continua Saïd. Je crois que tu es un imbécile, qui vit dans un cinéma, qui croit qu'on peut tout casser et qu'il y aura toujours quelqu'un pour payer ! Tu te crois dans un clip avec ta musique de sauvage tous les jours en bas du hall, je vois quand tu ne vas pas en cours ! Tu crois quoi !

— Doucement Saïd, doucement... on veut d'abord discuter, savoir qui t'a envoyé faire ça ou si tu l'as fait tout seul, expliqua Samir qui voyait l'homme s'échauffer.

— Ouais, je vais pas en cours ça sert à R l'école, c'est pas ça qui va me

rendre riche, et alors c'est quoi le rapport ? Répondit Ahmadou qui réagissait à Saïd et ignorait les demandes de Samir.

— Tu vas finir comme un clochard, voilà c'est quoi le rapport ! Moi j'en ai marre des jeunes comme toi qui pourrissent tout, qui détruisent tout, et qui...

— Ta voiture je vais pas la payer de toute façon j'ai pas l'argent, c'est bon, laisse-moi tranquille ! Dégage ! »

Le ton était vite remonté, Saïd ayant rompu avec le ton calme que Samir essayait d'imposer. Abdelhalim tenta d'apaiser la situation, mais Saïd ne s'arrêtait plus. Rassuré par la présence du nombre, il lâchait tout ce qu'il avait sur le cœur devant le jeune ado qui, se sentant provoqué, avait repris sa mauvaise langue et ses sales manières comme bouclier.

« — Tu vas me rembourser cette voiture ! Je me fiche de comment, mais tu vas rembourser ! Avec le shit que tu vends, je suis sûr que tu as de l'argent !

— Et si je paye pas, tu vas faire quoi ? Provoquait Ahmadou du haut de ses seize ans.

— Sinon je vais appeler les flics !

— Vas-y appelle-les, wallah j'en ai rien à faire ! »

Samir s'en voulait, cette situation était prévisible, il aurait pu et dû mieux préparer les choses en amont. Mais dans l'immédiat, il devait calmer Saïd qui risquait de faire plus de dégâts et sortait clairement

du principe tacite de l'action concertée.

« — Saïd, stop, *subhanAllah* ! On va régler ça entre nous, arrête de le provoquer ça sert à rien ! Et toi Ahmadou tu te calmes !

— Mon fils va aller en prison... se lamentait la mère de l'ado. »

Saïd était hors de contrôle et commença même à faire peur à Ahmadou, qui perdit sa langue. Son petit ego et ses jeunes muscles à peine taillés par quelques séances de musculation ne servaient à rien devant la carrure imposante et rompue aux travaux difficiles du cinquantenaire au crâne chauve et rouge pivoine. L'homme aurait pu à cet instant lui arracher la tête d'une seule gifle.

Pour la première fois depuis longtemps, Ahmadou avait peur.

« — Ça suffit, cette irresponsabilité, il doit payer, c'est tout ! C'est ça qu'on veut, non ? Mettre fin à leur impunité ! Hurlait Saïd.

— Oui, mais pas comme ça. Là, tu laisses parler ton nafs, c'est tout, akhi... tenta Abdelhalim.

— Je suis en colère et j'ai le droit ! Il va apprendre ce petit ! Vociférait Saïd.

— Tu sais quoi, ma voiture je te la donne, si tu veux ! Lança Samir.

— Quoi ?

— Ma voiture, répéta Samir, si tu te calmes, je te la donne. Demain tu viens on fait les papiers, je te la donne, même les taxes, je prends tout en charge. »



Un silence de quelques secondes fit même taire Ahmadou, qui comme les autres n'était pas sûr d'avoir bien compris.

Profitant du silence pour reprendre la parole, Samir continua.

« — Il n'a pas l'argent pour rembourser, et même s'il l'avait il a sûrement déjà tout dépensé. Ce que je vous propose, reprit-il : Saïd, je te donne ma Clio. Elle est en super bon état, je l'ai fait réviser y'a pas longtemps. Et toi, en échange, Ahmadou, tu t'engages à venir nous aider à l'association pendant six mois, deux fois par semaine minimum. On va mettre en place des repas quotidiens, d'autres choses aussi, et on a besoin de bras pour aider à l'organisation.

— Tu es sûr, akhi ? Ces jeunes-là, ils ont rien dans le crâne, tout ce qu'il leur faut c'est une bonne correction... dit Saïd avec une voix plus calme.

— Sûr et certain. Des corrections il faudra peut-être en distribuer, mais il vaut mieux essayer toutes les options avant. Alors, tu es d'accord ou pas ?

— Mais toi, tu vas faire comment ?

— T'en fais pas pour moi, je me débrouillerais, réponds seulement.

— Eh bien... oui, d'accord, ça marche on fait comme ça khoya. *BarakAllahu fik*, vraiment. Qu'Allah te préserve.

— Et toi, Ahmadou, tu acceptes le deal ? Demanda Samir en se tournant vers le jeune garçon.

— Ouais... ouais, c'est bon j'accepte.

— Tu es sûr, tu donnes ta parole ? C'est maintenant qu'il faut être un homme et montrer si t'es solide ou pas. Si tu t'engages, tu tiens ta parole, on va pas te faire de cadeau éternellement, le défia Samir.

— Oui, oui c'est bon je donne ma parole, répondit précipitamment Ahmadou sans vraiment réfléchir. »

L'accord fut conclut, avec assez de témoins pour le rendre notoire. La mère d'Ahmadou, presque en larmes, raccompagna la troupe vers la sortie en remerciant chaleureusement Samir. Les autres enfants, plus jeunes, et qui n'étaient toujours pas au lit, regardaient totalement silencieux, conscients que quelque chose d'inhabituel se passait, sans saisir quoi.

Content d'être arrivé à quelque chose qui ressemblait à un pas en avant, Samir laissa le sujet des commanditaires et les autres questions à Ahmadou pour une autre fois. Inutile de chercher à en obtenir davantage aujourd'hui, tout le monde avait besoin de repos, il était temps d'y aller.

Avant de sortir, Saïd glissa un dernier mot à destination d'Ahmadou, à mi-voix.

« — Sois digne de la chance qu'il t'a donnée. Ce jeune-là, il a fait un grand sacrifice pour toi, montre que tu le mérites. »

Ahmadou se contenta d'acquiescer et regarda la troupe sortir. Cette rencontre l'avait secoué, et il passerait la soirée allongé sur son lit, le téléphone éteint, à cogiter les yeux fixés au plafond. Sa mère ne lui adressa plus la parole avant le lendemain.

La balle était dans son camp. Il pouvait tenter de tenir parole, ou faire comme si de rien n'était et continuer sa vie à la dérive. Si Saïd le dénonçait, que risquait-il à part un séjour au poste, comme il en avait déjà connu plusieurs ? Ces gens-là n'allaient de toute façon pas l'agresser ou le dépouiller s'il ne tenait pas parole, non ?

D'un autre côté, le geste de Samir lui avait fait quelque chose. Dire qu'il était touché était encore un peu tôt pour un cœur qui ne percevait l'humilité que comme une faiblesse. A ce stade, impossible de poser un nom sur ce sentiment, mais il était bien là. C'était quelque chose de presque envoûtant. Quelqu'un comptait sur lui. Quelqu'un avait été honorable envers lui et l'appelait à l'être à son tour. Et pas n'importe qui. Samir commençait déjà à avoir une réputation, et la haine qu'il suscitait parmi les grosses têtes du réseau n'allait pas sans une forme de crainte, à deux pas du respect. Cet étrange mélange ruisselait vers le bas pour impacter les petites mains de la voyoucratie comme lui.

Sa fierté mal placée et les railleries que lui lanceraient certainement ses compagnons de route l'empêchaient de se projeter. Il y risquait une partie de son prestige de voyou en formation, pour entacher son image d'une aura de garçon docile, pire insulte possible, qui lui serait naturellement exprimée selon le patois local (tapette,...). Mais il sentait comme tout le monde que le vent tournait, et que quelle que soit sa réaction, les choses ne seraient plus jamais comme avant. Le choix se présentait à lui sans qu'il n'ait à faire le premier pas, c'était peut-être l'occasion d'embrasser ce changement.

Il s'endormit sans vraiment avoir pris de décision, mais presque sûr au fond de lui-même qu'il saisirait la perche tendue par Samir.

\*\*\*

Doudoune sentait le stress monter. Malgré l'air sûr de lui qu'il tentait de communiquer aux trois autres hommes présents dans la cave, l'interminable sonnerie n'annonçait pour lui rien de bon. La Crosse ne décrochait pas, soit parce qu'il ne pouvait pas, soit parce qu'il ne le craignait pas. Dans les deux cas, le business qu'il essayait de reprendre après la mort de ses deux acolytes Malek et Majid, souffrirait de sa perte.

Le trafic ne connaissait pas de repos, alors que les corps de ses deux associés n'étaient pas encore sous terre, il avait déjà accepté de recevoir les fournisseurs habituels de ses défunts collègues. Trois hommes mandatés par leur patron, totalement indifférents au sort de leurs anciens partenaires. Doudoune espérait par cette manœuvre prendre de vitesse les autres potentiels successeurs au trône de Majid et s'imposer de facto comme l'interlocuteur naturel.

Les autres s'impatienzaient, mais l'éternel bip prit fin et la voix de Mehdi agacée sortit du haut-parleur.

« — Ouais arrête de me sonner là, j'attends un appel important. »

Il raccrocha immédiatement, laissant Doudoune honteux et confus, devant un rire nerveux d'un des hommes qui assistait à la scène.

« — Il joue à quoi lui, c'est un malade. Rigole pas je vais le rappeler je vais le monter en l'air il va comprendre. »

Il rappela et cette fois-ci l'autre décrocha plus rapidement, et plus énervé.

« — Je t'ai dit de pas me rappeler, tu comprends pas ou quoi ?

— D'où tu parles comme ça enfoiré ? Je t'appelle pour la livraison à Majid.

— Majid il est plus là, qu'est-ce que tu me veux ?

— Ben c'est moi qui le remplace, si tu payes la moitié de ce qu'il t'a passé comme marchandise on t'avance la prochaine livraison.

— Tu remplaces rien du tout, et ce que je dois à Majid, je te le dois pas à toi, t'as compris ?

— Commence pas à faire le fou mon gars, tenta Doudoune qui sentait la situation lui échapper. T'as des dettes, tu les règles, c'est tout. En plus, là on va monter à Montrose pour calmer les gars à Nordine donc si tu veux ta part du terrain, t'as intérêt à te pointer.

— Je me pointe de rien du tout. C'est plus mes histoires maintenant, je marche tout seul et je te dois rien. De quelle prochaine livraison tu me parles ? C'est le zbeul on est obligé de rencontrer les clients un par un avec les muz qui pètent un plomb. Il me reste encore v'là des sachets

à écouler.

— Tu devais prendre encore plusieurs kil, c'est ce qui était prévu, rappela Doudoune.

— T'as craqué, toi ! Tu vis sur une autre planète. Je prends rien tant que j'ai pas écoulé ce que j'ai, et de toute façon je prendrai plus rien chez toi.

— Arrête de me manquer de respect comme ça, bouffon, je vais te monter en l'air je te dis...

— Écoute gros, répondit Mehdi en soupirant, je vais être cash avec toi, tu fais peur à personne. Les autres osent pas te le dire, moi je te le dis. Y'a personne qui te respecte. T'es une grosse lavette, t'as une grande bouche, tu fais mal à la tête mais t'es que du vent, t'as capté ? Maintenant qu'il y a plus Majid, jamais je travaille avec toi. Me rappelle pas, on se connaît pas, c'est clair ? »

Il raccrocha sans laisser le temps à Doudoune de répondre. L'ivoirien fulminait et insultait devant eux son téléphone qui se contentait maintenant d'afficher l'heure. Les autres hommes présents avaient déjà tiré les conclusions nécessaires : leur hôte n'était certainement pas un partenaire intéressant.

Doudoune voulait par cet appel montrer en direct qu'il restait le point central de distribution dans la région, mais cette mise en œuvre catastrophique d'une idée déjà mauvaise, d'une maladresse rare et au-delà du ridicule, l'avait desservi plus qu'autre chose.

L'un des hommes présents avait lu et noté le numéro du dénommé La

Crosse qui s'affichait à l'écran, faisant de Doudoune un intermédiaire inutile, voire encombrant. Deuxièmement, si celui qui était censé être le semi-grossiste du secteur n'inspirait aucun respect, il n'écoulerait rien. Les trois hommes s'étaient déjà levés et commençaient à partir alors que Doudoune s'efforçait de monter un scénario pour justifier son incompetence.

« — Nan mais lui il est spécial faut pas l'écouter, il pète tout le temps un plomb et après il change d'avis, c'était déjà comme ça avec Majid, il faut le calmer vous inquiétez pas, je vais parler avec lui.

— Je vais être honnête avec toi comme l'autre, dit l'un des hommes avec un fort accent du Rif, mon patron voudra pas bosser comme ça. Laisse tomber, on part.

— Ça veut dire quoi, ça ? Demanda Doudoune qui peinait à masquer l'inquiétude dans sa voix.

— Qu'est-ce que tu comprends pas, *anta hmar* ou bien ?

— J'ai compris, j'ai compris c'est bon, répondit Doudoune qui avait été intimidé par cette simple phrase et l'air irrité du type. »

Les trois hommes partis, il resta seul à jurer, cracher, et pester dans la cave, shootant au passage sur un carton. Lui qui s'imaginait déjà régner en maître et mener une vie calquée sur le mythe que véhiculait l'industrie du gangsta-rap se faisait rattraper par la réalité à peine son film commencé.

Il restait de toute façon déterminé à mater le réseau de Nordine qui s'installait à Montrose, et commença donc à rassembler ses troupes

par SMS pour leur indiquer où ils se retrouveraient pour récupérer armes et matériel. Ceux qui répondaient le plus vite étaient les plus jeunes, encore naïfs et sous hypnose quasi permanente de leur playlist musicale.

Mais Doudoune espérait conserver quelques vétérans qui n'étaient pas derrière les barreaux. Reconnaisant qu'il n'avait pas le nécessaire pour faire cavalier seul ni mener la danse, il devait s'entourer des plus expérimentés qu'il pourrait trouver. Boubakar était de ceux-là.

Il composa son numéro, en s'interrogeant. Pourquoi n'avait-il pas eu de nouvelles après la mission qu'il lui avait confiée ? Boubakar lui ferait-il face de façon aussi insolente ?

« — Ouais mon gars, c'est moi, s'introduit Doudoune. Ça va ?

— Ça va tranquille, répondit Boubakar d'une voix fatiguée. T'as besoin de quelque chose, frérot ?

— Je me demandais où t'étais, t'as livré le message à l'imam ?

— Nan j'ai rien livré gros, je suis fatigué je te cache pas... Là, il faut que je me repose un peu. »

Cette réponse irrita profondément Doudoune. Il avait besoin, en tant que capitaine - autoproclamé - que tout le monde soit en alerte pour ne pas que la barque tenue par Majid coule après lui, mais les soutiens les plus importants lui faisaient défaut. Pire encore, ils se comportaient soudainement comme si rien n'avait d'importance, rien n'était urgent, et ne semblaient pas le considérer. La Crosse aurait



visé juste ? Personne ne le respectait ? N'était-il pourtant pas le plus à même de reprendre le rôle que Majid avait laissé vacant ? Il fut pris d'une envie d'oublier la diplomatie et le fragile vernis de solidarité en vigueur dans son petit écosystème pour passer aux menaces.

Toutefois, ce que l'arrogance et la cupidité lui avaient laissé de lucidité l'en dissuadèrent. Il était inutile de précipiter la désertion de son interlocuteur, ou de se le mettre à dos. Il reprit la parole sur un ton conciliant, se voulant tout de même motivant.

« — Je comprends gros, c'est pas facile, ça va vite, essaya-t-il. Il se passe des trucs de ouf depuis une semaine-là, ça s'arrête pas, mais il faut pas lâcher tu comprends ? Les mecs en face, eux, ils vont pas nous lâcher, on perd v'là le terrain, que ce soit à cause des muz ou Nordine, c'est maintenant qu'il faut être des bonhommes et pas se laisser bouffer, t'as capté ?

— Hm... je vais te dire la vérité le D, c'est... en fait je suis fatigué de tout ça, wallah. Majid et Malek...

— Faut pas lâcher maintenant, insista Doudoune. Regarde ce qu'ils ont fait à Saibou ? Tu veux le venger ou pas ? Faut pas s'affaiblir, le sang, ils attendent que ça. On monte au quartier Montrose pour faire un des sales chiens qui ont fumé Saibou, il faut que tu viennes. »

Un long soupir pour réponse, et Doudoune reprit son discours. Celui-ci se voulait fédérateur et revivifiant, mais ne réussissait en réalité qu'à dégoûter davantage Boubakar de faire quoi que ce soit. Doudoune incarnait malgré lui le plus absurde et le plus ridicule de

cet écosystème criminogène.

Boubakar se débarrassa aussi poliment que possible de son interlocuteur, mais avec l'air de celui qui ne décrocherait pas au prochain appel. Doudoune le savait, il venait de perdre un homme de plus, et celui-ci signalait en réalité la fin de son règne avant même qu'il ne commence.

## Chapitre 18

*« La souffrance n'est donc pas une option, elle finit par frapper de manière universelle. Celles qui sont subies nous attirent généralement vers le bas ; alors que celles qui sont choisies peuvent nous mener vers ce qu'il y a de meilleur. »*

*Louis Saillans – Chef de guerre*

**D**e retour à la caravane d'Abdelhalim, Samir était allongé sur la banquette qui lui servait de lit et s'apprêtait à aller dormir, répondant à quelques messages avant de mettre son téléphone en mode avion. Il était minuit passé, mais le groupe de discussion créé par Souleymane sur une application plus sûre selon lui était le sujet de la soirée. Samir accueillait Yahya, Omar, l'imam Hâtim et quelques autres intimes du mouvement en leur expliquant les fonctionnalités de base. Il s'apprêtait à lancer l'ultime bonne nuit sur le groupe mais un message privé de Souleymane lui remit un shot

d'adrénaline.

« Je viens de perdre l'accès au téléphone de La Crosse mais j'ai vu un dernier message avant. L'autre dit qu'il va passer récupérer le paquet le matin très tôt. On fait quoi ? »

Samir resta un instant figé devant le texte. Ils allaient perdre l'opportunité qu'il aurait aimé exploiter. Il ne leur restait que quelques heures pour agir, mais il n'avait encore consulté personne et ne pouvait prendre la décision d'aller récupérer lui-même une marchandise dont il n'aurait pas su quoi faire seul.

Dans le doute, il décida de soumettre quand même la proposition au groupe, comme un pavé dans la mare.

« Mon informaticien me dit qu'il y a une cargaison de drogue cachée qui va être récupérée demain matin. Je n'ai pas eu le temps de vous en parler mais je comptais vous demander ce que vous en pensez d'aller la récupérer pour la détruire ? »

Son message fut rapidement lu, Samir vit la confirmation de lecture de deux, puis trois, puis quatre membres du groupe, aucune réponse. Vingt secondes passèrent. Puis trente. Ce fut Yahya qui décocha le premier « *Je suis partant* ».

L'imam Hâtim répondit légèrement dubitatif : « *Mais qu'est-ce qu'on va faire avec cette marchandise ? L'idée en soi est bonne mais il nous manque de la préparation, non ?* »

Omar, un autre membre du groupe, vint appuyer l'approbation de Yahya :

« Ils ont essayé de tuer deux frères et vont sans doute réessayer, bien sûr qu'il faut le faire rapidement. Ça peut les dissuader et les déstabiliser. »

*« Pour la préparation ne vous inquiétez pas, je passe à mon box chercher l'incinérateur et quelques outils et je vous rejoins, j'ai tout ce qu'il faut. On attend juste le feu vert de sheikh. »*

La réponse ne tarda pas. L'imam Hâtim posta dans le groupe :

« D'accord, moi je suis d'accord pour prendre le risque. C'est une action forte avant l'étape de la violence directe, et tant qu'on peut l'éviter il faut le faire. Si on peut brûler leur marchandise sur place, allons-y, Bismillah ! »

L'avis de Samir vint compléter le consensus : *« Ils ne savent pas d'où vient notre info, donc ça peut être encore plus fort : ils vont douter les uns des autres et ça va les désorganiser, les ralentir. »*

En cinq minutes, les onze membres du groupe étaient d'accord pour écourter leur nuit. Samir n'avait presque rien eu à dire, le consensus s'était fait de façon entièrement naturelle. Il sentait que depuis la tentative de meurtre contre Amin, la volonté de porter atteinte aux intérêts des trafiquants n'avait fait que croître. La surenchère devait être maîtrisée, mais pour se faire entendre, ils devaient frapper fort. Ce genre d'actes était de toute façon inévitable, alors saisir l'opportunité qu'ils avaient leur apparaissait à tous comme une évidence. Il vit Abdelhalim répondre également par l'affirmative, et lui lança de l'autre côté de la caravane :

« — On prend la camionnette ?

— Prépare-toi, et on y va.

— Bismillah. »

Samir riait presque d'excitation et de surprise. La facilité avec laquelle il avait eu l'accord du groupe le réjouissait. Cette capacité à prendre rapidement des décisions importantes constituait un atout majeur. Car il serait impossible de lutter efficacement sans être aussi agiles que leurs opposants. Pour ce faire, il fallait conserver un difficile équilibre entre un noyau dur assez restreint mais massivement suivi. Il redoutait le fait d'intégrer trop de monde dans le processus de décision, et ce petit groupe de discussion était parfait pour ça.

Malgré sa maigre expérience dans la direction de projets, il avait en tête les innombrables fois où Amin critiquait l'inertie des grosses

structures en forme de mille-feuille, et pouvait citer lui-même les exemples que son ami ressassait en permanence en guise de preuve. Samir avait été rapidement convaincu même s'il s'amusait souvent de la capacité de radotage de son ami.

Cette discussion était également l'occasion de faire vivre à Souleymane à distance l'état d'esprit du groupe. Lui qui n'assistait pas aux réunions matinales mais pouvait maintenant lire les échanges du noyau dur du mouvement. L'entrain était palpable, y compris pour une action aussi décisive et rapide que celle qu'ils s'apprêtaient à exécuter.

Samir se rhabilla en vitesse, ce que ne prit pas la peine de faire Abdelhalim, qui enfila simplement un gilet au-dessus de sa djellaba avant de faire tinter les clés du Trafic. A peine dix minutes plus tard, trois véhicules à bord desquels la bande de barbus la plus téméraire de la ville se dirigeait vers le terrain vague situé à la sortie de la ville. Il avait reconnu l'endroit au premier coup d'œil lorsqu'il l'avait vu sur l'écran de Souleymane.

Décharge sauvage que se renvoyaient les deux municipalités frontalières dans un assommant ping-pong bureaucratique qui durait depuis deux ans, la zone était un angle mort de l'œil républicain.

Le propriétaire du terrain était juridiquement responsable de la gestion de ce dépôt illégal et de son élimination, mais n'avait pas les moyens d'assurer le nettoyage, dont la facture s'élevait maintenant à quatre chiffres, taxes comprises. Le résultat était triste à voir. Un amas de sacs poubelles, de carcasses de voitures désossées, de

briques, de tuiles en morceaux, d'électroménagers contenant trop peu de métaux pour intéresser les ferrailleurs et autres objets originaires des usines venus terminer leur route ici.

Samir avait reconnu le lieu grâce à un panneau qu'on voyait en fond sur la photo. C'était un panneau usé qui indiquait la direction de Toulançon, inchangé depuis sa naissance et dont la pliure était imprimée dans l'inconscient de tous les habitants de la région.

Bien qu'aucun d'entre eux n'ait la moindre expérience dans la destruction de produit stupéfiant, l'opération se déroula presque comme si chacun savait ce qu'il avait à faire. Pendant que certains surveillaient les deux côtés de la route qui menait au terrain, désert à cette heure-ci, les autres s'affairaient à sortir le matériel que Yahya avait apporté dans un Venault Kangoo.

« — C'est quoi ce truc ? Demanda Omar en voyant le baril sur roues entouré de câbles et de boîtiers.

— Ça c'est mon assistant, akhi ! Un incinérateur portable ! Je l'ai pris pour les chantiers qui produisent beaucoup de petits déchets, c'est ultra pratique. Ça te brûle n'importe quoi sans fumée ni odeur ! Un petit bijou que j'ai fait venir d'Allemagne, c'est presque introuvable ici.



— Masha Allah il faut que je m'en trouve un, ça peut servir aussi quand je fais les haies !

— Les frères, interrompit Samir, on discutera bricolage un autre jour, là il faut pas traîner ! »

Samir fit rouler l'incinérateur portable qui affichait fièrement « *PowerASH 7600* » pendant qu'Abdelhalim déroulait le câble électrique pour le relier au groupe électrogène installé dans le véhicule. Installer le matériel d'abord était une idée de Samir pour afficher clairement leurs intentions si jamais on les surprenait à déterrer de la cocaïne et de la résine de cannabis en pleine nuit.

L'imam Hâtim et Abdelhalim, eux, portaient les lampes et éclairaient le chemin de ceux qui faisaient le reste du travail. Vint ensuite le moment des recherches. Tout le monde se tourna vers Samir, qui montra la photo censée indiquer la cache. Ils se mirent à chercher dans ce cimetière du consumérisme un amas de tables et de chaises en plastique en ruines.

L'endroit fut reconnu par Omar qui appela les autres une fois l'emplacement trouvé. On y déplaça l'incinérateur, et l'excavation commença. Ils ne durent pas creuser beaucoup pour trouver la cargaison. Quelques coups de pelle sur une zone de terre encore

fraîche, et deux cartons furent extraits du sol.

« — Astagfirullah... Alors c'était vraiment vrai ! Ils cachent la drogue ici ! S'exclama Omar.

— C'est stocké ici en attendant la distribution je pense, répondit Samir.

— T'imagines ça fait combien d'argent tout ça... Lança Ahmed.

— Et combien de problèmes, surtout ! Compléta Abdelhalim.

— On ouvre, ou on fait brûler comme ça ? Demanda Yahya.

— On va d'abord vérifier que c'est bien ça, ouvre juste les cartons vite fait, donne-moi les gants Yahya. »

Un coup de canif sur le scotch qui entourait les cartons révéla la marchandise. Deux kilos de poudre soigneusement emballés dans le premier paquet, et des blocs de résine jaunâtre pour un total de cinq kilos dans le deuxième. Samir saisit les paquets à l'aide des gants et les plaça dans l'incinérateur.

« — Ça te dérange si je mets les gants à cramer avec, Yahya ? Je t'en repayerai.

— Vas-y, akhi, y'a pas de souci. Pas besoin de me rembourser, c'est pour la bonne cause !

— *BarakAllahu fik* ! Qu'Allah fasse de toi quelqu'un qui dépense de sa personne et de ses biens dans son sentier ! Répondit Samir. »

Une fois le feu allumé dans le baril et le tout refermé par le couvercle, Yahya mit en route l'incinérateur. Les hommes attendaient autour, dans un moment où seule la machine brisait le silence et où rien n'était éclairé à part celle qui accomplissait sa tâche. Quelques minutes à peine après, un léger filet de fumée blanche s'échappa du couvercle.

« — Ah, c'est bon ! Fit Yahya. »

Le couvercle fut enlevé pour dévoiler quelques cendres au fond du baril. La promesse du PowerASH était tenue : Aucune odeur, aucune fumée. Tous se félicitèrent du travail accompli avec une facilité qui leur laisserait peut-être plus d'heures de sommeil que prévu. Avant de partir, Samir prit quelques photos de l'endroit où ils avaient déterré le poison et resta un instant devant le lieu.

« — Il faut qu'ils sachent que c'est nous et personne d'autre, pour éviter qu'ils attribuent ça à un vol de leurs concurrents. Dit Samir en réfléchissant à voix haute.

— J'avais pas pensé à la comm... Dit Yahya. On va faire comment ?

— Mon ingé pourra les contacter, il a les numéros qu'il faut. Mais ça sera avec un compte bidon pas traçable, donc la photo de l'endroit seul suffit pas.

— Quel ingé ? Ah, le frère avec le pseudo bizarre qui a créé le groupe de chat ?

— Oui, voilà, confirma Samir.

— On pourrait mettre un message dans le trou et les laisser le découvrir ?

— Non, il risquerait de s'abîmer et puis ça prouve rien, un papier. N'importe qui peut écrire un nom et accuser quelqu'un dessus. Tu sais quoi, prends-moi en photo avec.

— Quoi ? T'es sérieux ? Demanda Yahya.

— Ben oui, répondit Samir. A moins que quelqu'un d'autre veuille montrer sa tête. Pour l'instant la mienne est connue de tout le monde, même de la police, et tout le monde connaît mes intentions. Donc y'a pas de surprise. Tant pis si ça me fait encore une nuit en GAV.

— Pourquoi pas... Après tout, tu es le porte-parole depuis le début, conclut Hâtim.

— On est tous logés pareil dans cette histoire, mais toi t'es un grand malade akhi ! Heureusement que t'es là, qu'Allah te préserve ! Allez, vas-y prends la pose ! Dit Yahya d'un ton amusé. »

Samir ne prit pas de pose particulière, se tenant droit à côté du trou dans la terre, mais fixait l'objectif comme s'il fixait le destinataire de la photo, le regard presque trop sérieux. Il récupéra son téléphone des mains de Yahya et transféra immédiatement la photo à Souleymane avec les instructions.

*« Envoie ça à ce cher La Crosse alias Mehdi Rafik, et dis-lui : C'est que le début. »*

Le groupe se sépara après des salutations croisées, et chacun rentra chez lui avant que le troisième tiers de la nuit n'eût débuté. Samir pût profiter de quelques maigres heures de sommeil avant qu'Abdelhalim, réglé comme un coucou, ne l'arracha de son lit comme la veille.

\*\*\*

La réunion de la prière matinale fut l'occasion de discuter comment annoncer publiquement l'action effectuée cette nuit. Le cercle était composé des membres les plus assidus mais qui n'avaient pas pu participer à l'opération. Après quelques félicitations aux couche-tard, et quelques délibérations, il fut décidé que Samir annoncerait publiquement sur leurs plateformes de communication la destruction du stock de drogue trouvé la nuit.

Tout allait bien, l'entrain et la motivation accompagnant chaque personne lorsque le cercle fut rompu et que chacun partit pour ses occupations de la journée, lorsque l'imam fut appelé depuis le coin opposé de la salle de prière par le président de l'association de la mosquée. Le mécontentement visible sur son visage inquiéta Samir,

qui voulut s'approcher d'eux mais fut tiré par le bras.

« — Laisse, t'en mêle pas, lui dit Abdelhalim, qui l'avait retenu. S'il veut te parler il viendra te voir, là c'est Abu Ayyub qu'il veut. »

Samir obéit et quitta les lieux avec son compagnon pour discuter des nombreuses tâches que leur projet commençait à exiger. Ils attendaient du monde pour ce soir. La petite mosquée de quartier qui n'accueillait que de timides activités deux ou trois fois par semaine s'apprêtait à se transformer en fourmilière associative. L'émulation créée autour du mouvement des délogeurs de dealers avait attiré à la mosquée des profils qui n'y auraient probablement jamais mis les pieds.

Les distributions de repas promettaient aussi d'être exigeantes en denrées et en main d'œuvre. Yahya et d'autres habitués des maraudes de quartier avaient commencé à coordonner plusieurs groupes aux activités similaires pour leur offrir un espace plus large, et une logistique améliorée. Chacun apportait son talent dans une harmonie des débuts qui faisait plaisir à voir. Un programme de nettoyage des rues vit aussi le jour, mobilisant toutes les tranches d'âge.

Samir espérait capter dans le mouvement une population qui trempait dans les mauvais coups par nécessité, dans le double but de réduire l'étanchéité entre leur milieu et le sien, pour y recueillir à la fois du renseignement et étendre leur appel. Le cas de Samir était inédit dans le milieu associatif islamique français. Sans qu'il ne soit ni

érudit, ni prêcheur, ni savant, tous ses compagnons de route lui reconnaissaient cette humilité, cette volonté de bien faire, le tout couronné par l'inscription de ses actes dans la voie plus large de la réforme des cœurs dans le sentier de l'unicité divine.

Le clergé séculier perdant progressivement son éclat, la perte de sens et de repères moraux réduisaient les notions de bien et de mal à de fragiles délimitations entre les désirs individuels. Samir comme beaucoup d'autres savait, et sentait, que faire le bien pour soi-même était insuffisant lorsqu'il s'agissait de redresser un peuple entier à la dérive, et les quelques initiatives de bienfaisance laïques qui existaient encore dans la région témoignaient du désintérêt de leurs contemporains pour le credo humaniste.

Samir savait les hommes et femmes de son temps tiraillés par les tentations, épuisés par la course à la survie ou à la réussite, et perdus dans un océan de slogans tous plus creux les uns que les autres. Quand bien même aucune époque n'était bonne pour ces contes enfantins, on ne pouvait pas trouver pire moment de l'Histoire pour ramener l'Homme à lui-même.

« — Au fait, c'est ce soir qu'il vient le jeune Ahmadou, non ? Demanda Samir à Abdelhalim alors qu'ils discutaient de l'organisation. Il faudrait quelqu'un pour l'encadrer un peu et s'occuper de lui, je pourrai l'accueillir mais je pense que je vais être pris toute la soirée.

— Tu as l'air d'accorder beaucoup d'importance à ce jeune homme, fit

remarquer Abdelhalim.

— Je ne veux pas croire ce que disent beaucoup de gens sur cette jeunesse. Qu'elle est bonne à rien, qu'elle est perdue, irrécupérable...

— Beaucoup de gens te diraient que tu te fatigues pour rien.. mais beaucoup de gens ne voient pas plus loin que les apparences dans cette vie. Alors je partage ton avis.

— Peut-être qu'ils auraient raison et que je me fatigue pour rien, mais j'ai envie d'essayer. Moi-même j'étais sur un chemin tordu avant de rencontrer Amin. Je penchais parfois d'un côté, parfois de l'autre... Il m'a un peu réveillé, à sa façon. Et de toute façon, qu'est-ce qu'on a de mieux à faire au rythme où va le monde ? Je ne sais pas ce qu'en pense ta génération, mais pour la mienne, on a passé un cap. Le monde n'est plus comme avant. Et paradoxalement c'est ce qui pousse les jeunes à se lancer encore plus tête baissée dans les pièges et illusions de cette vie.

— J'aurais pu être de l'avis de l'ancienne génération si tu m'avais posé la question il y a vingt ou trente ans. Mais si cet effondrement des promesses du monde moderne est un truc de la nouvelle génération, alors j'ai sûrement rajeuni, haha !

— Peut-être que je caricature en clivant comme ça les générations. Mais c'est une impression globale que j'ai quand je discute avec les gens. Nous, on a même plus l'illusion de se dire qu'en se contentant de vivre tranquille, on évitera les problèmes et que la société prendra soin de nous. Tout s'écroule, plus rien ne tient et surtout pas une



parole de politicard, donc autant faire ce qu'on retarde depuis déjà trop longtemps et vraiment réfléchir au sens de sa vie.

— Moi je ne connais pas beaucoup cette jeunesse, je traîne qu'avec des vieux, plaisanta Abdelhalim. Mais tu veux que je te dise, tu m'as donné envie d'essayer aussi. Et tu as convaincu Abu Ayyub aussi. Et Saïd. Et beaucoup d'autres avec des cheveux gris et des barbes blanches ! Alors peut-être qu'il ne s'agit pas que d'un truc de jeunes, finalement ?

— Peut-être, c'est vrai. Ça a démarré tellement vite, *subhanAllah*. Ça donne de l'espoir. J'aurais pas pu aller aussi loin si la réponse n'avait pas été aussi forte. Et ici les anciens ont répondu présent comme les plus jeunes. Pourtant il y a beaucoup de têtes que je ne reconnais pas dans les rassemblements, beaucoup de nouveaux. Le quartier a bien changé, mais je ne sais pas comment, vous avez réussi à garder une certaine identité au fil des années... Le dialogue est plus facile qu'ailleurs. J'ai le sentiment que les gens sont plus réceptifs même si on va au clash et que c'est violent.

— Tout le monde attendait quelque chose, d'une façon ou d'une autre, et sans savoir quoi. Parfois il y a des modes passagères et, tu connais l'être humain, il se lasse vite. Mais même moi je sens quelque chose de différent, ici.

— J'espère ne pas me tromper ! Pour Ahmadou finalement, tu pourras t'en occuper un peu ? Pas besoin de le mater, mais juste de voir s'il arrive à établir un contact, à trouver une place, à être actif...

— Tu peux compter sur moi incha Allah, akhi Samir. Je veillerai sur ce jeune comme si c'était mon fils.

— *BarakAllahu fik*. Mais d'ailleurs, tu as des enfants non ? Une fille ?

— J'ai une fille oui mais... Je ne l'ai pas vue depuis ses huit ans...

— Depuis ses huit ans ?!

— C'est une longue histoire... Plus tard si tu veux, je te raconterai.

— C'est la deuxième fois que tu me dis ça ! Rappela Samir. Il faudra vraiment que tu me racontes !

— Oui promis, dès qu'on peut se poser un moment tranquille je te raconte ma vie si tu veux.

— Je retiens que tu as promis ! Allez, je te laisse, qu'Allah te préserve, je vais me poser sur mon PC et bosser un peu, je dois publier l'annonce pour l'incinération d'hier aussi.

\*\*\*

La Crosse fulminait de rage dans le squat qui hébergeait les quelques clandestins qui travaillaient pour lui. Il faisait les cent pas dans ce qui servait de cuisine en frappant dans la porte de temps à autre. Il n'en revenait pas qu'on ait purement et simplement cramé toute sa came.

Lui qui hésitait encore avant de rallier définitivement le réseau de Nordine, il n'avait maintenant plus le choix. Son petit fief si cher à ses yeux ne tiendrait pas longtemps sans nouveaux financements. Ceux qui suivaient encore comme Doudoune se compteraient bientôt sur les doigts d'une main, les petits qui ne voulaient pas renoncer à leur billet commençaient à se rabattre sur d'autres business et arnaques du moment, mais lui ne s'y résolvait pas.

De tous les distributeurs locaux, son équipe était la plus solide et la plus conséquente. Et au-delà de l'argent, un petit pincement au cœur l'empêchait de se dire qu'il fallait abandonner cet édifice aussi laid soit-il, et voulait le faire perdurer.

En attendant, il interrogeait, scrollait, appelait, pour tenter de savoir si le message qu'il avait reçu était bien réel, ou si c'était un montage pour récupérer sa came sans risquer de représailles. Cette histoire de moutons rebelles lui sortait par les trous de nez. Lui qui avait hésité au début, il songeait sérieusement à tirer dans le tas de cette foule de crétins qui se prenaient pour des héros, histoire de rappeler qui faisait la loi dans ce bled, et qui était sérieux lorsqu'il menaçait.

Mais l'aura de Samir avait commencé à toucher les plus petits. Ils les entendait lorsqu'il passait près d'eux, parler de lui avec une animosité qui cachait mal une certaine forme d'admiration. La Crosse savait pourtant à quoi s'en tenir avec cette horde de mômes naïfs et cupides. Il les recrutait sur la base de leur crédulité, et le mythe du voyou supérieur comme modèle. Pas étonnant dès lors, qu'une autre figure montante, qui plus est d'un genre nouveau, attire leur attention.

Le dernier coup de scroll qu'il lança sur son appli de micro-blogging posa la cerise sur le gâteau de son désarroi. Une déclaration officielle de la nouvelle « *Fondation Ibrahim* » revendiquant ouvertement, à la vue de tous et même des flics, la destruction de SA marchandise. C'était À LUI ! Comment une bande de barbus pieux et de pères de famille censés rester dans leur mosquée à frotter le sol de leur front, et dans leurs usines à casser leur dos de smicards, pouvaient OSER se mêler de SON argent ?!

L'appel de Nordine lui imposa un retour au calme. Il ne fallait pas dégoûter son nouvel employeur.

« — Ouais, allô boss ? Ça va ou quoi ?

— Tranquille mon gars, et toi ?

— Oui, écoute, là je viens de perdre *vlà* la marchandise à cause des *muz*, ça commence à me *ze'ef*, donc si t'as un moment pour discuter de ça aussi quand on se verra, ça serait vraiment cool... Vous avez le même problème en plus, nan ?

— T'en fais pas on y réfléchit avec mon ami pianiste depuis un moment déjà. Je vais t'envoyer l'heure et l'adresse de la villa par tu sais où, reste branché.

— Ok, ça marche, merci boss. »

La Crosse raccrocha en s'accrochant à l'espoir que lui tendait Nordine. Il était également curieux de rencontrer ce fameux

« *pianiste* » dont on lui avait tant parlé et qui avait construit le système de communication redoutablement efficace et intraquable, selon ses dires, qu'ils utilisaient.

Il reçut quelques minutes plus tard un message indiquant une adresse, accompagné d'un court message :

« Viens à l'heure et bien sapé, y'aura de la miss. »

\*\*\*

La soirée avait débuté à la mosquée des Planaïses. Aussi chargée que prévu, l'ambiance qui y régnait rappelait celle des fêtes de l'Aïd. Les volontaires avaient fait un excellent travail de préparation, pour les adultes comme pour les enfants. Une conteuse donnait une représentation aux plus petits enfants dans une tonnelle installée pour l'occasion, tandis que sur la pelouse de l'autre côté de la mosquée, on organisait des jeux sportifs pour les plus grands et les pré-ados. Deux colonnes de tables avaient été installées sur la terrasse de gravier, une pour les hommes et une autre pour les femmes. Ceux qui voulaient s'asseoir y manger étaient les bienvenus, mais à côté, pour les plus timides et les plus pressés, le stand de distribution de

repas le plus conséquent organisé dans le quartier avait pris place. Yahya s'était à lui seul chargé de réconcilier et d'aspirer dans le mouvement deux responsables de petites associations d'aide aux nécessiteux séparés pour des broutilles plusieurs années auparavant, créant chacun dans son coin son œuvre caritative.

Les retrouvailles entre les deux chefs, Youssef et Ibrahima, virèrent presque aux pleurs, et donnèrent un spectacle émouvant à ceux qui avaient suivi l'histoire comme ceux qui découvraient le drama en même temps que sa résolution. Autrefois si grand et important, le différend qui les opposait leur paraissait à tous deux ridicule. Aspirés par la force que la Fondation Ibrahim avait initiée, de nombreuses querelles de chapelle et conflits d'égos se faisaient broyer au passage. La fraternisation était parfois faite par Samir lui-même, qui savait transmettre à tout ceux qu'il croisait la nécessité de rester concentrés sur l'objectif et d'oublier les futilités. Il passait auprès de nombreux groupes remercier tous ceux qui avaient donné de leur temps pour donner un nouveau visage à la communauté musulmane des Planaïses.

Au-delà de la démonstration de générosité, Samir attendait autre chose de cette soirée. En plus de pouvoir se faire une idée du profil des plus pauvres du quartier lui-même via les distributions de colis alimentaires et biens de première nécessité, il espérait instituer un phare d'aide d'urgence pour couper l'herbe sous le pied de toute excuse fondée sur la nécessité.

Chaque clandestin, SDF ou autre personne recevant un paquetage

correspondant à ses besoins se voyait remettre une fiche mentionnant les lieux et horaires de distribution alimentaire, en plus d'une liste d'offres de petits jobs rémunérés pour les plus fiers qui n'oseraient pas abuser de la générosité des fidèles de la mosquée. Parmi eux figurait le poste de livreur pour l'entreprise de Samir, mais on y trouvait tout type de tâche, allant du ramassage des déchets à la cuisine en passant par les déménagements.

La démarche pouvait sembler grossière, mais le message se voulait clair : toute personne prise à participer au trafic de stupéfiants au quartier en prétextant le manque se verrait démenti à partir de maintenant.

Les moyens financiers n'avaient pas manqué. L'enveloppe que la veuve d'Ibrahim avait donnée pour la mosquée s'était vue renforcée par de nombreux dons qui avaient couvert les besoins d'entretien et d'organisation des événements à venir pour quelques mois au moins.

En bout de rangée, la veuve d'Ibrahim, sa sœur et sa mère furent installées et entourées comme des reines. Leurs besoins étaient comblés instantanément, elles qui depuis plusieurs jours déjà ne manquaient de rien. La contemplation de cet immense rassemblement leur donnait à elles aussi les larmes aux yeux. Penser qu'Ibrahim était, par son geste aussi bienveillant qu'il lui avait été fatal, l'étincelle qui avait déclenché ce renouveau, les remplissait d'émotion.

Au milieu de toute cette foule, Ahmadou s'agitait avec un enthousiasme qui le surprenait lui-même. Abdelhalim lui avait lancé un grand sourire amical lorsqu'il le vit passer le portail, et le prit en charge comme il l'avait promis à Samir.

« — Tu t'appelles comment, tonton ? Lui avait demandé le jeune homme qui paraissait face à lui sous un jour nouveau.

— Moi, c'est Abdelhalim. Mais tu peux m'appeler tonton, si tu veux.

— Euh... ok, répondit Ahmadou encore gêné. Bon, je sais pas trop quoi faire du coup. Il y a quelque chose pour moi ?

— Tu arrives au bon moment, je dois remplacer le spot de lumière là-bas dont le câble est fichu. Tu vas m'aider à le transporter, viens. »

Cette immersion dans un nouvel environnement fut l'occasion pour Ahmadou de découvrir des codes et un univers qui lui étaient totalement étrangers. Ici, on se souciait très peu de la marque de ses vêtements, personne ne prenait au sérieux les influenceurs bling-bling, et les véhicules d'exhibition tout comme la plupart des produits de luxe n'étaient même pas un sujet.

Il put tout de même s'insérer dans quelques conversations footballistiques, en se faisant reprendre quelques fois sur son vocabulaire. Avec gentillesse, mais non sans fermeté. Au cours de la



soirée, il aperçut brièvement Saïd, devant qui il ressentit une certaine gêne, mais ce dernier lui sourit avant de disparaître dans la foule, dissipant ses craintes. Ni Samir ni qui que ce soit n'avait fait circuler de bruit sur ses actes. Ici, il repartait de zéro. A la manière de tous ceux qui nourrissaient le mouvement depuis le début des événements, Ahmadou était comme aspiré. La soirée aurait pu se terminer ainsi, comme suspendu dans un autre univers qu'il découvrait, mais un événement vint lui rappeler ce qu'il avait oublié.

Abdel, Karim et trois bambins dont la voix n'avait pas encore mué observaient de l'autre côté du grillage leur compagnon s'affairer et discuter avec ces gens d'une autre planète. Médusés, ils échangeaient des commentaires oscillant entre le mépris et l'incompréhension.

« — C'est Ahmadou ? Eh, regardez, il est là ! Elle avait raison sa daronne !

— Nan c'est pas lui, jure ?

— La tête de *oi-m*, c'est lui, *té-ma* ce bouffon, il fait le coursier !

— Jure ! C'est un ouf, il a craqué ou quoi ? » Alors qu'Ahmadou longeait un des murets de la mosquée les plus éloignés de la foule pour y déposer une caisse à outils qu'Abdelhalim lui avait confiée, il passa près de ses *shab* qui l'appelèrent discrètement.

« — Eh, *psst* ! Ahmadou, eh !

— C'est qui ? Abdel ? Répondit Ahmadou plus confus que s'il avait été pris en flagrant délit à chanter en tutu rose dans sa salle de bains.

— Ouais, c'est nous ! Viens wesh, tu fais quoi ?

— Nan je peux pas, partez les gars je viens pas ce soir. »

Abdel, le plus âgé mais aussi le plus proche d'Ahmadou, était aussi le plus exaspéré, alors que les autres riaient encore de voir leur ami dans une situation qu'ils estimaient humiliante.

« — Il t'arrive quoi frère ? T'as péte un plomb ou quoi ? Tu fous quoi avec eux là ?

— Je me suis engagé à aider, faut que je termine.

— Engagé à quoi ? Ils t'ont engagé à un truc ces tapettes ? Laisse tomber et viens wesh, arrête ton délire ! »

Ahmadou fut pris d'une seconde bouffée de chaleur causée par la gêne. L'image de gentil garçon poli qu'il renvoyait en ce moment à ses compagnons de zonage était ridicule et il le savait. Malgré la gêne, il ne rebrousse pas chemin. Sans en être encore totalement conscient, il avait déjà pris sa décision lorsqu'il avait franchi le portail de la mosquée.

« — Samir a passé un marché avec moi. Il a donné sa caisse au gars à qui on a cramé la Picasso, et j'ai donné ma parole que j'allais rembourser avec mon temps en aidant ici. J'ai donné ma parole je la tiens, c'est tout, dit-il dans une tentative de sauver un peu l'honneur devant une bande qui n'aurait pas autant ri s'il s'était déguisé en caniche.

— Quoi ? T'as peur d'eux ? Depuis quand t'as peur de ces mecs-là ? Ils

vont rien faire, appelle Doudoune, il va les calmer si y'a un problème ! Samir il fait trop le chaud *wala* faut le calmer, il t'a retourné le crâne ! T'es un bonhomme ou une bonniche ?

— C'est toi qui t'es fait retourner le crâne ! Répliqua Ahmadou. C'est bon je viens pas je t'ai dit, et vous-mêmes arrêtez vos conneries-là, ça mène à rien tout ça *w'allah*. Tous les soirs on zone, on fait rien, là au moins je me rends utile ! Tout le monde participe à améliorer la vie du quartier, il se passe des vrais trucs !

— Vas-y arrête de rigoler toi, tu vas nous faire griller ! Lança Abdel à destination d'un des mômes qui ricanait de plus en plus fort.

— De toute façon, je viendrai pas, c'est bon les gars, barrez-vous.

— D'où tu me fais le mec religieux, tu connais même pas un morceau du Coran !

— Eh ben alors ? Je vais apprendre.

— Apprendre quoi ? Toi t'es croyant, déjà ?

— Peut-être, t'en sais rien.

— C'est bon, je parle même pas avec toi, *wesh* t'es un bouffon. Allez les gars, on se tire. Ahmadou c'est un gros lâche et un traître, c'est tout ce que t'es. »

Ahmadou eût un pincement au cœur en voyant ses acolytes disparaître dans l'obscurité, et resta quelques instants à regarder l'endroit d'où Abdel l'avait invectivé. Il avait raison, Ahmadou ne savait même pas s'il était croyant, ne connaissait pas un mot du Coran

et n'avait d'héritage islamique que l'idée vague et lointaine que ses parents s'affiliaient à l'islam. Au moins lors des enterrements. Toujours incapable à ce stade de savoir où il allait, sa direction était tout de même choisie. Il se passait quelque chose ici, et il voulait en être.

\*\*\*

A quelques dizaines de kilomètres de là, La Crosse se rendait à l'invitation de Nordine. Malgré le risque, il avait préféré se rendre au rendez-vous seul. Il n'était de toute façon pas du genre à avoir peur, et le Beretta italien sous son siège agissait sur son esprit superstitieux comme un talisman protecteur.

Arrivé sur le parking de la villa, son Audi garée et son arme glissée à l'arrière de sa ceinture, il vérifia sa dégainé une dernière fois dans le rétroviseur. Persuadé d'être original dans son déguisement de mafieux italien du vingtième siècle, il prit la direction de l'entrée de la maison. L'endroit était à bonne distance de la ville, et le bruit des basses secouant tardivement l'air ne risquait pas d'ennuyer d'éventuels voisins. La villa au milieu des pins en jetait moins que celles qu'il avait l'habitude de louer en bord de mer, mais le lieu était suffisamment équipé et animé pour détendre ses invités.

Un videur l'attendait dans un uniforme noir devant l'entrée principale, tandis que deux autres hommes gardaient l'entrée arrière menant à la pelouse et à la piscine. Le soin apporté à l'organisation donna une impression de sérieux à La Crosse, qui se sentit flatté de fréquenter autre chose que des soirées sympathiques mais jamais organisées et toujours réalisées à l'arrache avec ses habituels collègues.

Il se présenta au chauve qui gardait la porte, et après une formalité, il fut introduit à l'intérieur où le bruit des baffles l'arracha instantanément au calme forestier qui avait accompagné son voyage. Il fut immédiatement accueilli par Nordine, qui le salua comme s'il s'agissait d'un vieil ami.

« — Hey, qui voilà ! Salut mon gars, ça va, t'as fait bonne route ?

— Tranquille merci, c'est sympa ici, tu passes souvent dans le coin ?

— On a déjà loué l'endroit quelques fois pour des anniversaires, mais je passe pas si souvent que ça ici. C'est le pianiste qui connaît bien le propriétaire.

— C'est qui le pianiste ?

— T'inquiète pas je vais te le présenter. Tu veux boire quelque chose maintenant ou bien on se pose d'abord ?

— C'est comme tu veux !

— A mon avis c'est mieux qu'on parle affaire maintenant, nan ?

— Allez, je te suis. »

Nordine traversa la grande pièce principale, peuplée de femmes mal vêtues et d'hommes concupiscent se trémoussant sur le rythme de la sono, en suivant Nordine, qui adressait quelques salutations au passage. Il le fit monter à l'étage, où les baffles étaient moins audibles et où l'on pouvait déjà se parler sans hurler. Ils pénétrèrent un des salons à l'étage, où les attendait un homme habillé d'un costume noir mat qui semblait absorber la lumière autour de lui. Il correspondait assez bien à l'image que La Crosse se faisait d'un pianiste. Le décor aidait également à sa manière. Les meubles en bois massif et les tables de marbre, entourés par des tableaux qu'il était incapable de nommer donnaient l'impression d'avoir passé le portail d'une autre dimension en comparaison avec l'étage du bas.

La Crosse ignorait si l'effet était voulu, mais il était impressionné. Rencontrer ses anciens rivaux et les découvrir si organisés, si distingués, le rassurait d'avance sur ce qu'il allait conclure ici comme marché, alors même que rien n'avait encore été mis sur la table.

L'homme posa son ordinateur portable aussi fin qu'une enveloppe sur la délicate nappe en lin brodé qui recouvrait la table marbrée et serra la main de La Crosse sans se lever, puis lui fit signe de s'asseoir.

« — Héhé, c'est toi le pianiste, c'est ça ?

— En effet, Nordine aime bien m'appeler comme ça.

— C'est pour ta dégaine ou bien t'es vraiment pianiste ? Demanda La Crosse en prenant place sur le canapé.

— C'est le seul gars avec qui je travaille qui a fait le conservatoire,

ricana Nordine. Donc ouais, on l'appelle comme ça. »

Les banalités passées, vint ensuite le sujet qui les avait réunis. Nordine entra dans le vif du sujet et déroula ce que lui et Anas attendaient de La Crosse. Ce dernier, qui était venu avec l'idée qu'il allait s'agir d'une négociation d'égal à égal, se sentait subtilement mis en position d'exécutant dans ce que présentait Nordine. Il était question, d'emblée, de réattribuer quelqu'un à la gestion des Planaïses, qui était décrite dans le langage de Nordine comme une vitrine s'inscrivant dans une franchise plus large. Mehdi, alias La Crosse, était mal à l'aise au début, mais plus il écoutait, et plus il comprenait comment ce réseau avait surpassé le chaos primitif que constituait le trafic de stupéfiants dans la ville avant son arrivée.

« — Nous, on se moque pas de nos associés, termina Nordine. Quand tu signes avec nous, tu sais combien tu vas toucher en mandats si tu tombes, et on te place une partie de ton bénéfice en crypto et en bourse, pour toi ou tes proches si tu veux.

— Franchement, frérot... tu m'en mets plein la vue, là ! Ricana La Crosse qui tentait d'évacuer sa gêne par un compliment avant d'évoquer ce qui le chiffonnait. Mais je comprends pas un truc. Je vais être cash avec toi t'as vu, on va pas tourner autour du pot. Là ça veut dire que si je bosse avec vous, mon terrain ça reste mon terrain, ou pas ? Moi mes habitudes, c'est récupérer le stock de mes fournisseurs, ensuite je dispatche dans les secteurs en fonction des besoins et des gars dispos.

— Je sais, dit Nordine, c'est une nouvelle façon de travailler. Faut oublier un peu l'ancienne méthode, t'as capté ? L'avantage pour toi c'est qu'on gère aussi une partie des risques, vu qu'on a plusieurs spécialités dans la maison. Ça te permet en partie de te décharger de ça aussi, tu vois ?

— Les risques, continua La Crosse, ça fait partie du métier. Surtout en ce moment, c'est chaud. En plus des flics à gérer, y'a les *muz* qui nous font déplacer les clients à l'autre bout de la ville pour les servir... Mais c'est des choses que tu ne peux pas gérer quand tu ne connais pas. Pareil, les petits pour les gérer faut les connaître.

— Mais bien sûr, évidemment qu'on va pas confier la gestion des terrains à des mecs qui connaissent pas ! Le pianiste va te faire un topo pour que t'aies la vision, il explique mieux que moi. Ensuite on parlera terrain toi et moi mais il faut que tu aies la vision d'ensemble. »

Anas qui était resté jusque-là silencieux se pencha en avant et prit une grande inspiration comme s'il s'apprêtait à donner un cour magistral à un jeune étudiant. La Crosse aurait très mal pris cet air trop sérieux en d'autres circonstances, mais l'assurance que dégageait l'homme malgré sa silhouette fine dans son costume attisa sa curiosité. La Crosse ingurgita la tirade sans l'interrompre une seule fois.

« — Ta façon de décrire ton boulot, commença le pianiste, c'est dépassé. Le problème, c'est que tu penses encore avec le terrain au centre des affaires. On a passé cette époque. Tu peux me dire que je



n'ai jamais vendu une barrette, ni vidé un sachet de blanche de ma vie, et tu auras raison. Mais aujourd'hui c'est la donnée qui dirige l'économie. La data est au cœur de tous les aspects de la vie, surtout les activités commerciales, et ceux qui la maîtrisent, maîtrisent tout ce qu'elle touche même s'ils ne connaissent pas le métier.

Tu penses que les ingénieurs qui ont entraîné l'IA Alpha-go étaient les meilleurs joueurs de Go ? Tu penses que les ingénieurs qui développent les systèmes de conduite autonome sont les meilleurs pilotes ? Tu penses que ceux qui ont donné la parole aux modèles de langages sont des maîtres de la prose ou des linguistes ? Absolument pas. Tout leur pouvoir vient de la maîtrise de la donnée et la puissance de calcul.

Je sais ce que tu vas me dire, l'intuition humaine dépasse ça, que ton métier est irremplaçable, comme beaucoup d'autres. Certains disent aussi que tout ça est fragile et peut se crasher en un clin d'œil, et nous laisser sans rien. Mais regarde autour de toi. Il y a un an à peine, on a connu le plus grand crash de l'histoire de l'informatique, et les dégâts ne sont même pas encore tous réparés. Est-ce que ça a fait disparaître internet ? Est-ce que ça a fait reculer la numérisation ?

Non ! Elle change de forme, et les acteurs majeurs d'hier ne sont pas ceux d'aujourd'hui, mais le changement est là pour rester. Et ce changement il amène quoi, dans notre cas à nous ? La même chose que partout ailleurs : la mutation de l'économie en plateforme. C'est la plateforme qui compte maintenant, pas le terrain. Les clients maintiennent une connexion avec la plateforme et la gardent tant

qu'ils sont sûrs qu'elle les sert où et quand ils veulent.

Sans vouloir te vexer, comment tu crois qu'on a progressé partout dans la région et y compris sur vos terrains depuis quelques années ? La clé, c'est la *data*. On a misé sur la connaissance, là où tes anciens patrons n'ont pas voulu évoluer. On connaît mieux qu'eux leurs clients. On connaît mieux qu'eux l'actualité politique et économique de la région, et on les a devancés dans le marketing digital là où vous avez stagné. Vous étiez encore au SMS quand on a ouvert notre première plateforme de commande cryptée<sup>1</sup>.

Les difficultés que vous rencontrez aujourd'hui avec les religieux de votre quartier, les aviez-vous prévues ? Savez-vous comment y réagir ? Vous pensez qu'il s'agit d'un simple débordement et que tout retournera à la normale ? C'est une erreur. L'époque change, et ce mouvement est là pour rester. Il montre la fragilité de votre modèle économique. En ce qui nous concerne, nous avons choisi de le voir comme un bouleversement structurel du marché, un changement qu'il faut embrasser plutôt que s'épuiser à vouloir éteindre. C'est l'erreur que faisaient tes anciens patrons, et que font encore tes anciens collègues. Nous avons déjà intégré et digéré ce changement.

Ces « *frères muz* » comme vous les appelez refusent que leurs rues servent à vendre la marchandise ? Très bien, nous vendrons sur internet. Nous avons la capacité de mobiliser des livreurs et d'attirer la clientèle avec des offres même en dehors de ce quartier. Et comme l'intégration et la communication avec nos autres secteurs sont

---

<sup>1</sup> Il s'agit effectivement d'un anglicisme : « *on dit chiffrer selon l'académie française* » je vous mets donc au défi d'utiliser le terme *courriel* et *gomme à mâcher* de la même façon.

fluides, le transfert de la demande se fera sans douleur et le client garde la même qualité de service. Comme tu le vois, je n'ai jamais mis les pieds dans un seul *four* de ma vie, comme vous dites. Mais qu'est-ce qui est meilleur, si vraiment ce qui t'intéresse c'est le profit ? S'accrocher à une pseudo-crédibilité ou bien s'accrocher à ce qui *in fine* rapporte ce qu'on est tous venus chercher dans ce business : du cash ?

Ça ne veut pas dire qu'on ne donne pas d'importance à la connaissance du terrain. Mais cette connaissance est cumulée à toutes les autres et rationalisée pour permettre une *vraie* gestion de capital. Si on t'a fait venir aujourd'hui, c'est parce que tu as une certaine connaissance du métier. Mais plus tu vas progresser et plus tu vas gagner en compétences, et donc tu seras utile ailleurs à des postes à plus haute valeur ajoutée. Entretemps, tu auras formé des jeunes qui connaîtront le terrain tout aussi bien que toi et qui prendront le relais, pendant que toi tu passeras à des choses qui te rapporteront encore plus, et qui t'exposeront moins. Vois ça comme une évolution de carrière traditionnelle, si tu veux. Tu fais simplement partie d'une société d'import-export qui sait valoriser ses talents, et c'est ce qui nous démarque de la concurrence. »

La Crosse resta scotché devant le discours. Ce type qui s'exprimait comme un trader avec ses airs de parfait gendre lui avait fait exploser le cerveau. Nordine n'eût pas de mal par la suite à le convaincre de coopérer. La fin de la discussion scella l'allégeance de Mehdi Rafik au nouveau baron *data-driven* local de la drogue. Plus qu'un contrat, le

petit voyou avait la sensation en sortant de la pièce de repartir avec un cerveau sur-développé.

Il avait été séduit par la ruse et l'ambition de Nordine autant que par l'élégance et l'assurance du pianiste.

Lui qui venait au départ pour remplir ses poches repartait avec un ego gonflé par la sensation de faire partie de quelque chose de plus grand. Les quelques flatteries glissées par Nordine et Anas avaient fait mouche assez rapidement. L'Homme était réputé dans son secteur pour avoir la tête relativement froide mais se montrait au final plutôt impressionnable une fois qu'on y mettait les moyens.

Les trois hommes finirent par quitter la pièce et marchèrent quelques pas ensemble, avant qu'Anas n'annonce qu'il prenait congé d'eux.

« — Tu restes pas un peu pour profiter avec nous ? Demanda La Crosse.

— Non merci, vous m'excuserez, madame m'attend ! Répondit Anas en souriant.

— Ah monsieur est casé, petite femme, petite maison, tu fais tes horaires comme un banquier et tu rentres, haha ! Dit La Crosse en ricanant. Mais viens, ça fait du bien de se détendre un peu, t'es trop sérieux !

— Non, laisse-le, monsieur n'est pas comme nous, répondit Nordine en plaisantant. Lui c'est le genre de mec qui emmène sa dame à l'Opéra et qui passe le week-end au musée ou aux vernissages, tu vois le délire ?

— C'est assez caricatural, mais pas mensonger non plus, répondit Anas le sourire en coin. Sur ce messieurs, je vous laisse. Bonne soirée à vous ! »

Le pianiste les quitta. Mehdi et Nordine descendirent rejoindre la fête. Une fête comme on en faisait partout, tout le temps, pour tout et surtout pour rien. Qu'importe le pourquoi, le comment se suffisait à lui-même. Les *homo festivus* n'avaient pas besoin d'un motif pour fêter, la fête étant en soi un des fétiches de leur néo-paganisme. La Crosse passa le reste de la soirée à profiter des plaisirs éphémères mis à disposition par son hôte, avec qui il partageait le même goût pour la célébration du néant.

## Chapitre 19

*« Une action minime peut devenir immense de par son intention, et une action immense peut devenir minime de par son intention. Sache que la sincérité de l'intention et la dévotion des actes à Allah est une chose difficile qu'on ne peut atteindre qu'avec l'aide d'Allah, en luttant constamment contre soi-même et en demandant rigoureusement des comptes à son âme. »*

*'Abd Allah Ibn Al-Mubâarak*

**S**amir avait enchaîné les rencontres depuis l'aube presque sans interruption. Le quartier entier était en ébullition, l'enthousiasme se répandait aux autres banlieues de la ville et commençait même à impliquer d'autres villes du département. La coordination avec les autres mosquées volontaires pour participer aux projets mis en place posait un tel défi logistique qu'on commençait même à utiliser le service de transport mis en place par

Samir pour faire transiter les denrées alimentaires et le matériel que les âmes charitables mettaient à disposition. En parallèle, la destruction du stock de stupés par leur groupe avait produit un effet tout à fait inattendu : Un afflux d'informations massives de la part d'habitants du quartier. Après avoir vu le coup de maître, chacun voulait participer avec ses moyens pour leur permettre de réaliser d'autres coups semblables. Samir se contentait pour le moment de transférer toutes les informations à Souleymane faute de temps pour les traiter, mais cette participation spontanée d'anonymes qui peuplaient la ville lui donnait du baume au cœur.

Au-delà de leur région, en revanche, même si les réseaux sociaux avaient d'abord suivi l'affaire avec un certain engouement, la retombée se faisait déjà sentir. Le climat pesant et le flux d'informations infini défilant sur les écrans avait déjà relégué les titres de la cité des Planaïses loin dans les résultats de recherche, et bas dans les fils d'actus, algorithmiques ou non. Le pays reprenait son rythme habituel, et aucune autre banlieue de l'hexagone ne semblait pour le moment prendre la direction de la *Fondation Ibrahim*.

Le plus gros canard de la presse locale, en revanche, venait justement de sortir son numéro contenant un article consacré au sujet qui agitait la cité des Planaïses. Un des habitués de la mosquée qui passait, tendit le tabloïd à Samir en lui disant « *tiens regarde ils parlent de nous dedans, et de toi surtout, t'es leur star on dirait, haha !* »

Aux côtés de l'énorme scandale de corruption et des nouvelles sur la

guerre en Ukraine, une petite case du *Toulançais* parlait de la lutte anti-drogue et questionnait « *Une nouvelle émanation islamiste ou un mouvement populaire contre la violence des quartiers ?* »

L'article citait les déclarations de Samir mais aussi d'autres responsables associatifs de la ville, qui regardaient le mouvement avec hésitation.

« *Si c'est pour aider les jeunes à sortir de la drogue et de la petite criminalité comme on en trouve malheureusement beaucoup, alors oui je suis pour. Mais si c'est une façon de radicaliser la jeunesse et de l'éloigner des valeurs universelles, je pense qu'il ne faut pas laisser faire.* » commentait la présidente du collectif « *Toulançon Jeune et Vert* » via une citation de la journaliste qui avait rédigé l'article.

Le ton de l'article était teinté de l'habituelle infantilisation et du ton moralisateur typique du clergé médiatico-intellectuel, mais le contenu était tout de même assez pertinent pour que Samir le lise jusqu'au bout. Il s'arrêta sur un passage où la journaliste citait la réponse d'un président de club sportif de la ville, Kader Alami.

« Vous me posez la question, répondait-il, mais pour moi la réponse c'est le sport. C'est tout le sens de notre engagement, on ne fait pas que de la compétition, notre association a aussi un but social. Ça fait vingt ans qu'on aide des jeunes de Toulançon à sortir de cet horizon funeste du trafic. Eux, ils ont choisi la religion, j'ai rien contre, pourquoi pas, mais je trouve que c'est dommage de se fermer comme ça. Ça peut être une solution pour certains mais au final, est-ce que ce



n'est pas mieux de choisir quelque chose qui nous rassemble tous ? »

Abdelhalim, qui lisait derrière son épaule, l'interrompt lorsqu'il aperçut Kamal qui se dirigeait vers eux. Il traversa le parking pour les rejoindre sur une des chaises installées en face de la caravane.

« — Salam alaykoum, lança-t-il d'abord en direction d'Abdelhalim, qui lui rendit son salut.

— Wa alaykoum salam, répondit Samir en se levant et en lui tendant une main. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je voudrais te parler de quelque chose, tu as cinq minutes ? »

L'armoire humaine était restée debout et invitait Samir à le rejoindre plus loin. Ce dernier jeta un regard en direction d'Abdelhalim qui lui sourit et prit lui-même l'initiative de quitter l'endroit.

« — C'est pour un truc grave ? Tu sais, tu peux parler devant lui... Ça risque rien, il fait partie du mouvement, ici ils l'appellent le dixième pilier de la mosquée, j'ai une totale confiance en lui.

— Oui je sais, mais c'est gênant j'ai pas trop envie que ça se sache. C'est par rapport à une enveloppe. J'ai vu dans une poubelle l'enveloppe avec le nom de la veuve d'Ibrahim, et c'est mon écriture. Je la connais cette enveloppe, c'est moi qui l'ai fait déposer chez elle.

Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

— C'est toi qui lui a remise ? Demanda Samir surpris.

— Oui, enfin pas directement, mais via quelqu'un, elle était censée arriver chez elle, oui. Pourquoi elle est là ?

— Ah, ben écoute, c'est elle qui l'a ramenée... Tout le monde pensait que c'était les meurtriers de son mari qui voulaient se racheter.

— Les sous-hommes qui taffent avec Doudoune, là ? Jamais ils donneront un euro à une veuve. Tu vois, c'est pas pour le défendre mais Nordine, lui, il pense à ces choses-là. Même si là ça vient pas de lui mais il pense à faire croquer son entourage un peu, c'est pas une pince.

— Je t'ai dit de laisser vos guerres de clans en dehors d'ici, Kamal, le reprit Samir. Peu importe si ton ancien collègue a plus de morale ou je ne sais quoi, il participe au *fassâd* de la même façon. En tout cas, elle n'a pas voulu de cet argent et elle l'a ramené ici. On l'utilise pour payer les frais de la mosquée et de l'organisation des projets.— C'est pas plus mal... Répondit Kamal. Au moins je sais qu'il est entre de bonnes mains. Mais c'est très noble de sa part, à la sœur... C'est pas toutes les femmes qui auraient refusé cet argent même s'il venait des types qui ont tué son mari.

— Malgré les difficultés, ici tu peux être choqué tous les jours par la noblesse d'âme de certains, qui sont très discrets. C'est ce qui me pousse à rester. Quand on regarde de loin, on dirait une cité pourrie comme il y en a partout dans ce pays. Avec des rues sales, des gens

égoïstes, cupides, chacun dans son coin... Mais il y a quand même des gens bien, ça mérite nos efforts et ça donne de l'espoir.

— Ça fait plaisir à voir, c'est sûr. Moi qui suis sorti de tout ça depuis longtemps et qui reviens.. Ça motive. Mais je voulais te dire autre chose aussi. La destruction de la came, vous auriez pas dû faire ça comme ça, tout seuls.

— C'est-à-dire ? Demanda Samir.

— Ce que je veux dire... Commença Kamal, c'est que tout le monde est pas prêt à suivre ou à s'adapter à tout ce que vous faites, tu vois. Il y en a qui sont sensibles, comme Boubakar qu'on a vu l'autre fois. Ça, tu vois, c'est un gars, tu sens que tu peux discuter avec, il connaît le respect. Mais y'a des gars qui vont pas le prendre comme ça, tu l'as bien vu avec ton pote qui a failli se faire tuer.

— On sait Kamal. Tu crois qu'on y va la fleur au fusil ? On sait très bien que c'est risqué et qu'il y a des voyous qui tirent déjà pour pas grand chose en face.

— D'accord, mais si vous voulez jouer sur leur terrain, il faut que vous laissiez faire des mecs qui connaissent un peu le milieu, tu vois ?

— On joue pas vraiment sur leur terrain, on essaie surtout d'arrêter leur cirque...

— T'as pas compris. Ces mecs-là, à partir du moment où tu te mêles de leurs affaires, t'es rentré dans leur territoire. Ils en ont rien à faire que tu sois muslim, que tu fasses ça pour la veuve et l'orphelin. Même au-delà des histoires de thune, tu touches à leur terrain : Tu les défies.

C'est... des réflexes assez primaires, mais c'est un mental que vous avez pas.

— Et tu suggères quoi ? Demanda Samir.

— J'ai parlé avec Boubakar, figure-toi... Lui aussi veut arrêter les stupes, tout ça, sortir de l'engrenage. Mais c'est pas pour se la couler douce et rester en retrait. Donc je pensais à monter genre une petite équipe pour tout ce qui est... sécurité et opérations sensibles, tu vois ?

— Ahaha, tu veux monter des forces spéciales, en gros ? Ricana Samir.

— Ouais, je suis sérieux, si vous allez là-dedans, vous allez en avoir besoin, crois-moi. Vous avez évité un deuxième drame jusqu'ici, mais crois-moi ça risque de ne pas durer. Surtout avec la nouvelle génération, ils n'ont plus aucune notion de... dosage, tu vois. L'accès aux armes est devenu beaucoup trop facile, la barrière d'entrée est trop basse et tu te retrouves avec des ados abrutis par les réseaux, ultra-complexés et frustrés incapables de parler pour régler un problème. À la moindre contrariété ça *shlasse* et ça *tire*.

— Allez fréro, me fais pas le vieux sage, souffla Samir avec sérieux. Rappelle-toi comment toi-même tu fantasmais sur les guns quand on était minots.

— Ouais je me rappelle, bien sûr. Mais dis-toi que c'était rien, ça... Je te le dis faites vraiment attention à vous, et si vous allez jusqu'au bout, moi je vous suis y'a pas de souci, mais il faut faire les choses... correctement, tu vois.

— On en parlera avec les autres, je peux pas te répondre seul, et

m'engager pour tout le monde. Sois là demain matin après le fajr, si tu veux.

— Ça marche. »

Les deux anciens compagnons échangèrent un moment sur l'histoire du quartier, debout devant la caravane. La discussion dériva sur les noms et les têtes connues. Samir s'aperçut au final que Kamal avait une meilleure connaissance que lui des habitants des Planaïses. Sa vie à Paris l'avait éloigné une bonne décennie durant laquelle une nouvelle génération avait poussé, et de nouveaux arrivants s'étaient ajoutés à la vie locale.

Même si les têtes qu'il voyait souvent à la mosquée lui étaient pour la plupart familières, une partie non négligeable de ce petit peuple lui était inconnu. N'ayant pas affaire à une communauté qu'il connaissait parfaitement, il avait plusieurs fois craint d'être en décalage avec les aspirations locales lors de ses prises de parole en public.

Mais les événements lui avaient montré que les nouveaux venus comme les fraîchement nés étaient imbibés de l'identité particulière du Val d'Or. Ce trait commun invisible facilitait la communication et l'orientation des volontés vers un but commun.

Un événement de l'autre côté de la place attira leur regard. A côté du parc des enfants, Abdelhalim semblait participer à une discussion agitée en compagnie de l'imam Hâtim, et du président de l'association

de la mosquée. Samir ne pouvait les entendre de là où il était, mais le ton qui montait le poussa à se diriger vers le trio. Il s'arrêta après qu'Abdelhalim lui fit signe de la main de ne pas s'approcher.

« — Ça va continuer jusqu'où comme ça ? Demandait le responsable aux deux autres. Et vous, vous n'avez pas honte de les suivre ? Celui-là, dit-il en désignant Samir de loin, c'est un gamin, il connaît rien, et vous vous faites tout ce qu'il dit ? Hier c'était la capture de stocks de drogue, demain ça sera quoi ? S'il vous ordonne de tuer quelqu'un, vous allez le faire ?

— C'est quoi cette façon de penser Salah ? Répondait Hâtim. On n'est pas des enfants, on sait très bien ce qu'on fait. Je dis pas que tout se passe bien, il y a des dangers, mais la situation change. Tu ne vas rien comprendre si tu réfléchis comme en 90. Ça y est, c'est fini ce temps-là avec Abu Ahmed et les autres... Et ce jeune-là, écoute-moi bien, il a quelque chose de spécial, une envie de faire des choses, de construire. Si tu n'es pas d'accord avec les décisions qu'on prend pourquoi tu ne viens pas en discuter après le fajr ? On est toujours là et toi tu t'en vas directement après la prière...

— C'est à vous que je m'adresse, reprit Salah, pas à lui. Vous êtes ses aînés, vous devez lui dire à lui et tous les autres, que ça va trop loin ces histoires. Il nous a déjà ramené la police, la prochaine fois ça sera quoi ? Le GIGN ? Vous allez mettre en danger la mosquée pour... on sait même pas pourquoi !

— Salah, ce n'est pas comme ça qu'on fonctionne, essaya à son tour Abdelhalim. Tu dis qu'on le suit n'importe où mais ce n'est pas vrai. A chaque fois qu'on veut faire quelque chose, on en discute, on choisit les solutions, et on y va tous ensemble. Je comprends que tu aies peur mais ça ne va rien régler de se mettre à l'écart de toute façon. Cette jeunesse qui aime Samir, et même les plus âgés moi j'ai vu des pères de famille, des hajj vieux comme toi et moi, qui participent et qui disent : ça suffit. Là c'est trop.

— Non, c'est ce que vous faites qui est trop !

— Mais ça c'est toi qui le penses tout seul, tu ne veux même pas en discuter comme Hâtim t'a proposé, pourquoi ?

— Pourquoi je vais discuter avec lui, moi ? J'ai deux fois son âge ! Normalement les jeunes ils écoutent et ils suivent, c'est tout ! C'est vous qui n'êtes pas normaux de discuter avec lui ! Il n'a aucune formation religieuse, je ne sais même pas s'il a des diplômes. D'où il vient pour tout retourner comme ça ? S'il veut faire le malin, qu'il laisse la mosquée en dehors de ça !

— D'où il vient ? Mais c'était un ami d'Ibrahim... et nous aussi on est touchés par sa mort. Pourquoi tu restes focalisé sur lui ? Reprit Abdelhalim. On est des dizaines, même des centaines, à participer, à discuter, à organiser... Il a un rôle de leadership naturel qu'on ne peut pas nier, ça c'est certain. Mais si vraiment on voit des choses mauvaises, des choses qu'on ne peut pas tolérer en tant que musulmans, et pour le bien de la communauté, on va lui dire ! Et on ne va pas se gêner ! On t'invite toi aussi à ...

— C'est bon *khalîni*... Vous comprenez rien de toute façon. Quand la mairie va s'en mêler, là vous allez réfléchir. »

Le responsable s'écarta d'eux la mine mauvaise, et retourna le pas pressé en direction de l'escalier qui menait aux bureaux, à l'étage. Lorsqu'il croisa au passage le regard de Kamal, Samir crut lire en lui le temps d'une fraction de seconde un air terrorisé.

Samir et Kamal s'approchèrent des deux hommes pour tenter de comprendre la situation.

« — Qu'est-ce qu'il se passe ? Demanda Samir.

— Ah... ne t'en fais pas, répondit l'imam Hâtîm. Salah n'aime pas le changement. Lui il veut une mosquée calme, pas de bruit, pas trop d'activité, et pas de problèmes... Mais bon, kheyra incha Allah. S'il veut plus qu'on s'organise ici, on ira ailleurs et puis c'est tout.

— Si on doit juste changer d'endroit, c'est pas un souci, on peut trouver un terrain ou un local, non ?

— Il n'y a pas que ça, appuya Abdelhalim. S'il ramène la mairie, ils vont nous faire des problèmes avec des histoires de mise aux normes... Dans le jardin il y a des cabanes qu'on est censé ouvrir, ma caravane n'a plus de papiers depuis des années... Je ne sais pas s'il ira jusqu'à les chercher lui-même, mais Salah quand il est énervé on ne peut pas savoir.

— C'est lui, là, qui vous fait des problèmes ? Dit Kamal en pointant l'étage où s'était rendu le responsable.



— Tu le connais ? Demanda Samir surpris.

— Ouais, je le connais, ouais. Il faudra que je passe le voir pour lui parler moi aussi. »

Kamal regardait les sourcils froncés en direction de l'étage. Samir et les autres, perplexes, ne disaient rien.

« — Yassin est arrivé avec deux frères de Montrose, s'exclama Abdelhalim pour changer de sujet. Je vais aller les voir.

— Je vous laisse aussi, à plus tard incha Allah »

Samir observait Kamal qui restait fixé sur la fenêtre.

« — Tu veux aller le voir maintenant ? Tu veux que je vienne avec toi ? Demanda le jeune homme.

— Non, il vaut mieux que j'y aille seul.

— C'est bizarre, comment ça se fait que tu le connais ?

— À une époque j'avais besoin de conseils et je cherchais quelqu'un de pieux...

— Je savais pas que tu avais essayé de sortir de tout ça avant.

— Plusieurs fois, répondit Kamal. Mais bref, faut que je lui parle ce soir.

— Franchement c'est pas si grave si on ne peut plus utiliser l'endroit pour s'organiser. On ira ailleurs et puis c'est tout. Il faut pas commencer à créer des problèmes à l'intérieur de la mosquée Kamal...

— Tu peux pas comprendre, y'aura aucun problème fais-moi confiance. Il vous embêtera plus.

— Dis-moi au moins... Tu comptes faire quoi ? Tu me fais peur là.

— Je peux pas te dire sans tout griller, mais je vais rien lui faire. En tout cas pas avant de t'avoir tout dit. Juste, fais-moi confiance. »

Samir soupira, mais fit quand même le choix de faire confiance à Kamal. L'Homme gardait son caractère éclectique, et son début de repentir n'en faisait pas quelqu'un de sage et rangé du jour au lendemain. Toutefois, Samir le voyait sincère, et le fait qu'il ait choisi leur mouvement plutôt qu'une retraite laïque pour se ranger lui donnait envie de l'encourager en ce sens.

Ils se quittèrent après que Kamal eût tout de même formulé la promesse de ne rien faire d'autre que lui parler avant d'avoir eu l'accord du reste du groupe pour agir, quelle qu'eût été l'action.

Le soir même, après la clôture de la dernière prière, Kamal attendait sur le parking alors que la mosquée se vidait. Kamal attendait devant la voiture de Salah, les bras croisés, le pied appuyé contre le muret.

Lorsque Salah s'en approcha en cherchant ses clés, il fut pris d'un sursaut. Le colosse, difficilement discernable à cette heure-ci en raison de sa tenue sombre, lui avait fait peur. Et la peur le frappa une seconde fois lorsqu'il vit le visage de qui l'attendait.

Le soixantenaire affichait une grimace qui ne lui avait pas totalement ôté son air renfrogné. Kamal s'était placé entre lui et la porte de sa voiture.

« — Hein ? Qu'est-ce que tu fais là toi ! T'as pas honte de faire peur aux gens comme ça ! Pars !

— Wa alaykoum salam déjà, commença Kamal. Ça fait longtemps hajj, ça va ? »

Aucune chaleur ni un quelconque enthousiasme n'émanait de la voix du gaillard. Le ton était sarcastique, ce qui eût pour effet d'irriter encore plus le président de l'association.

— Oui ça va ! J'ai rien à te dire ! Maintenant laisse-moi monter dans ma voiture !

— Attends, je suis venu discuter un peu, par rapport aux projets, tout ça, j'ai vu que c'était un peu chaud avec l'imam Hâtim et Abdelhalim tout à l'heure.

— Ça concerne la gestion de la mosquée ! Ça ne te regarde pas, toi ! Il fait partie du bon comportement du croyant de se mêler de ce qui le regarde !

— Ok. On va parler de ce qui me regarde alors. Tu te souviens l'orphelinat que tu devais faire construire en Mauritanie avec l'argent que je te donnais tous les ans ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Attends je vais te rafraîchir la mémoire : Quand j'étais venu te voir y'a quelques années pour qu'on puisse mettre en place des projets pour les enfants orphelins au bled avec une partie de mes revenus, je t'ai tout confié, tu m'as dit que tu gérais, *yek* ? Tu te souviens quand je te demandais : *Alors, ça en est où ? Est-ce que ça avance ?* Et toi tu me disais, oui, oui ça avance c'est bien lancé, on a recruté des gens, y'a des maçons qui travaillaient dessus...

— C'est de l'histoire ancienne ça ! Je croyais qu'on n'en parlait plus !

— Ben j'ai envie d'en parler aujourd'hui. J'ai changé d'avis. Et laisse-moi terminer, qu'on soit bien au clair. Tu te souviens quand je suis venu visiter, tu m'as fait asseoir et tu m'as dit qu'il y avait rien ? Rien du tout ? Que les 35000 euros tu les avais claqués dans des maisons pour toi au bled ? Tu t'étais acheté une caisse là-bas avec, tu faisais le saoudien, tu t'en rappelles de ça ?<sup>2</sup>

— Me parle pas comme ça, hein ! Je suis ton aîné ! Tu me dois le respect ! Tu n'es qu'un voyou, je ne te dois rien du tout !

---

<sup>2</sup>

Irréaliste ?

— T'as mangé l'argent des orphelins, je te dois aucun respect, répondit sèchement Kamal. Je suis pas savant ni spécialiste du Coran mais il me semble que ça fait partie des péchés les plus graves, non ?

— Et alors ? Tu veux quoi ? T'as rien fait et on a dit que c'était fini cette histoire ! Tu vas faire quoi aujourd'hui ?

— La seule chose qui m'a retenu de te tuer c'est qu'on allait dire de moi qu'un voyou avait tué un homme pieux. Personne n'aurait compris. Mais je te jure devant Allah, que j'ai passé des nuits et des nuits entières à me dire que j'allais te faire disparaître de la circulation.

— Tu me menaces ?! Tu veux que j'appelle la police ?!

— Attends je t'ai pas encore menacé, j'y arrive justement. Ton histoire pour le moment, y'a que moi qui la connaît. Tu vois, je suis peut-être un voyou mais je respecte l'honneur des gens. Par contre, s'il arrive quoi que ce soit à un des frères de la fondation à cause de toi, je balance tout à tout le monde avec les preuves, et tu pourras dire adieu à ton image de chibani pieux et respectable, que tu montres à tout le monde.

— Je t'ai dit tu n'as pas à te mêler de ça !

— T'as pas le choix, *3emmi*, tu comprends ça ? Je suis pas en train de négocier avec toi là, je suis en train de t'expliquer, d'accord. Les frères, ils font un travail de dingue, ça fait des années que les gens attendent ça, et toi tu viens avec ton petit ego pour tout casser ? Je te le dis : tu les laisses tranquilles, ou bien je déballe tout, et t'inquiète

pas que j'ai gardé les preuves. Y'a 3emmi Mounir, Saïd et Moustapha au bled j'ai encore contact avec eux. Si tu poses un problème, je balance tout !

— C'est quoi ces façons de faire de mafieux...

— Deuxième menace, continua Kamal sans tenir compte de l'air méprisant du chibani qui se savait coincé, si par ta faute le sang d'un d'entre eux coule et qu'il s'avère que t'y es pour quelque chose, c'est toi qui va payer aussi, t'as compris ? »

L'homme, qui ne faisait plus face à Kamal mais tournait le regard de honte, acquiesça. Le message était passé. Salah n'avait aucun intérêt à ce que cette histoire s'ébruite. L'homme s'était construit en plusieurs décennies une image d'homme de religion, respectable et honorable et faisait reposer sa vie entière sur cette illusion.

Mais malgré les apparences, il était rongé par le même mal qui sévissait partout ailleurs. Cette avidité et cette cupidité au-delà du tolérable faisaient de ce vieux barbu en djellaba un ennemi de la cause autant que les marchands de mort portant des *Nike* ou des vêtements de luxe pour nouveaux riches.

Un homme de religion se faisait recadrer par un autre à peine sorti de sa carrière de malfrat. Pire encore, le malfrat s'était fait escroquer par l'homme de religion. Bien qu'il ne se trouvait à cet instant aucun témoin pour observer l'ironie de la situation, cet événement participait au changement de paradigme qui s'étendait désormais à

chaque foyer et chaque cercle social du quartier des Planaises.

## Chapitre 20

*« La guerre est un choc de volonté. On n'a de volonté qu'à la mesure de ce que l'on est prêt à perdre. »*

*Raphaël Chauvancy*

**D**e toute l'Histoire de la Cinquième République, l'Élysée n'avait jamais connu une tension aussi haute. Depuis plusieurs semaines l'ambiance était à la chasse à l'homme, éclipsant toutes les autres intrigues de cour et même les dossiers internationaux les plus brûlants. Le général Vauclin avait disparu dans la nature et personne n'était capable de mettre la main sur le dangereux putschiste.

Encore quelques jours et l'affaire serait connue de tous les médias. Plusieurs services de renseignement extérieur avaient proposé leur aide dans la gestion de cette crise mais le président de la République, Nicolas Dantin, avait insisté sur le fait que la France devait gérer cette crise seule.

Le pentagone, le MI6 britannique et l'ambassade israélienne avaient envoyé des signaux montrant leur disponibilité et leur volonté de leur



prêter main forte, mais l'État-major savait ce qu'il en coûterait d'accepter un tel coup de main dans des affaires internes aussi sensibles. Cela signifierait mettre à nu absolument tout le corps militaire, l'appareil d'État, et permettre à ces *alliés* de s'immiscer profondément dans les artères de la République.

Dantin était assis à une des extrémités du bureau ovale pour un conseil de défense qui perdait jour après jour son caractère exceptionnel. Les ministres de la Défense, des affaires étrangères étaient présents, ainsi que le directeur général de la DGSI et autres têtes de l'appareil d'État dont la présence avait été requise.

Dantin ne pouvait s'empêcher de penser, pendant que chacun prenait la parole à tour de rôle, qu'il y avait peut-être assis à cette table un espion à la solde des putschistes. Même si tous montraient leur dévotion et leur détermination à ne pas faire éclater le régime en plein vol, ce qu'ils avaient pu observer des mouvements des séditions étaient si minutieux et pertinents qu'il y avait forcément des pions au plus haut sommet.

Le seul corps qui semblait relativement épargné pour le moment était l'appareil policier. Le ministère de l'Intérieur était le fer de lance de cette traque et c'était Jean-Pierre Sellier qui avait permis la mise aux fers une première fois de la tête des rebelles, avant son évasion.

Tout le monde semblait patiner autour de la table dans la proposition d'un plan autrement plus convaincant que le renforcement des effectifs dédiés à ce problème. Ce fut Sellier qui, spontanément et après un long soupir, adressa au ministre des Armées la suggestion

qui allait faire mouche.

« — Louis, le dossier ukrainien est brûlant tu le répètes sans cesse. Et la situation s'aggrave de jour en jour ici. Donc moi je ne vois qu'une seule solution pour faire d'une pierre deux coups c'est d'avancer le lancement de l'OPEX pour occuper l'armée. C'est pas très beau dit comme ça, mais ça résoudrait beaucoup de problèmes. »

Un silence parcourut l'assemblée avant que le général Louis Sentier ne reprenne la parole.

« — J'apprécie ton franc-parler Jean-Pierre. Écoute, je n'osais pas le proposer aussi frontalement, disons qu'il y aurait eu d'autres moyens d'avancer l'idée, mais si tu veux mon avis, c'est oui.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Demanda Nicolas qui avait compris mais attendait des précisions.

— Les renseignements territoriaux et la sécurité intérieure sont en surcharge. Si on veut traiter efficacement le problème et mettre aussi un coup d'accélérateur sur la question de l'écoterrorisme, il ne me paraît pas idiot d'avancer le déploiement des troupes en Ukraine, sans attendre l'hiver prochain. Ceux qui sont au cœur de cette sédition devront d'une manière ou d'une autre participer pour ne pas éveiller les soupçons d'une part, d'autre part ça les maintiendra hors du territoire où on pourra plus facilement les encadrer, et ça nous laissera plus de marge de manœuvre pour démanteler les cellules cancéreuses sur le sol national. »

Dantin réfléchit un moment avant de répondre.

« — C'est la meilleure solution qu'on ait, je dois dire. Nos alliés européens attendent un engagement de notre part pour défendre la frontière ukrainienne, et notre réticence nous décrédibilise étant donné que même la Belgique a déjà envoyé des troupes de soutien. Le cessez-le-feu risque de ne pas tenir si le front ukrainien s'effondre, et on ne peut plus compter sur nos alliés américains. Si ça peut nous donner de l'air ici, je suis partant. Messieurs, qu'en pensez-vous ?

— Une simple question monsieur le président, demanda Sellier. Sur demande pressante des représentants de la FNSEA mais aussi d'autres associations d'industriels, il faut que nous renforçons les effectifs de la BRMO pour lutter contre les actes de sabotages des écologistes radicaux. Mais la question de l'entrisme islamiste reste en suspens, il ne faut pas, après les annonces que nous avons faites, montrer un signe de faiblesse à ce niveau aussi... Les partis d'extrême droite se jetteraient sur l'occasion pour nous le reprocher !

— Pour ça ne t'en fais pas, répondit Nicolas Dantin, je suis passé à Bercy hier. C'est eux qui sont en charge du dossier. La majorité des mesures sont des sanctions financières, il n'y a pas besoin de faire déplacer des agents, geler des comptes bancaires et expulser quelques imams radicaux devrait suffire. Avec une bonne communication, les finances peuvent confier le sujet à leurs effectifs sans solliciter les tiens.

— En parlant de Bercy, reprit le général Sentier. Le déploiement des troupes en Ukraine devait impliquer la mise en place rapide de la nouvelle taxe qui a été abandonnée. Le parlement sera-t-il prêt à faire

valider ce dispositif ? Sans ces nouveaux budgets nous pourrions difficilement tenir un engagement à moyen terme.

— Le parlement suivra, ne vous en faite pas, rassura Dantin. Ça a également été discuté avec Bercy, les derniers détails de la réforme fiscale viennent d'être validés.. »

Le reste des hommes présents émirent tous un avis favorable. L'exécutif tout entier se sentait tellement pris à la gorge que n'importe quelle entrée d'air était bonne à prendre. Le caractère absolutiste du régime devenait difficile à masquer. Les gesticulations de l'assemblée et du sénat n'aboutissant qu'à des 49-3 ou des adoptions en procédure accélérée, ne suffisant plus à entretenir l'illusion d'un régime parlementaire.

Mais aux grands maux les grands moyens, la Cinquième était en danger de mort, et risquait d'entraîner avec sa chute un chaos total. La solution adoptée n'était en réalité qu'une accélération de plus dans la fuite en avant d'un régime chancelant, mais du point de vue de ses élites, c'était la seule. Les scandales créés par la fuite massive de documents, l'insécurité grandissante, le complot d'une partie de l'armée, tout ça ne laissait pas d'autre choix que la diversion pour éviter la remise en question. Et au vu des problèmes, il en fallait une énorme.

Les prêches médiatiques sur la menace islamiste ne suffisaient plus, même les débats incessants sur l'immigration n'arrivaient plus à calmer une population qui persistait à demander des comptes à ses gestionnaires, quand bien même elle s'entre-déchirait. Sans l'assumer

pleinement, les élites républicaines avaient fait d'un vieux discours de bistro leur politique officielle : « *Une bonne vieille guerre moi j'vous dis, ça règle tout !* »

\*\*\*

Samir n'avait plus écouté les infos quasiment depuis son retour au quartier des Planaïses. Son quotidien mouvementé ne lui laissait pas le temps d'ingérer des informations qui ne concernaient pas directement son contexte.

Et ces informations affluaient. En masse. La destruction du stock de came avait provoqué un effet inattendu. Cette preuve de détermination avait éveillé un espoir chez une masse silencieuse et craintive, mais au plus près du trafic, et très bien informée.

Souleymane avait proposé à Samir de passer le voir dès qu'il aurait un moment. Ce dernier s'exécuta dès qu'il eût un moment pour s'éclipser. Abdelhalim conduisit Samir à quelques rues de la résidence étudiante, pour préserver la discrétion de l'emplacement du jeune *techos*.

Une fois arrivé au studio, Samir se déchaussa pendant que Souleymane retournait à son poste.

« — Désolé je sais que j'arrive un peu tard, je sais que t'as des études et des trucs à faire mais de mon côté c'est pas évident non plus, s'excusa Samir.

— T'inquiète rien de spécial, les cours sont assez tranquilles pour moi.

— Tiens, tu faisais quoi ? Demanda Samir en voyant à l'écran s'afficher des lignes qui n'avaient visiblement rien à voir avec l'objet de sa venue.

— Je consolidais mes UTXO, j'en profite vu que les frais sont assez bas pour le moment.

— Tes *utéiquoi* ?

— C'est rien laisse tomber, dit Souleymane en fermant la fenêtre et redémarrant la machine. Regarde plutôt ça. »

Les messages et images s'affichaient les uns après les autres à l'écran, Souleymane essayant d'en caser un maximum sur la dalle de 24 pouces.

« — Vas-y montre-moi, je t'avoue que j'ai rien regardé, je t'ai transféré tout ce qu'on m'envoyait mais je sais même pas de qui ça vient, ni ça dit quoi, j'ai lâché plus de *vu* aux gens que je l'ai fait de toute ma vie...

— Ça, c'est une sœur en coloc avec son frère qui a pris en photo des bouteilles de GHB qu'il planque dans leur appart. Commença Souleymane. Ça, dit-il en montrant une autre photo, c'est une trousse qui contient du faux maquillage et des doses d'héroïne dans le local technique d'un HLM. Ça, c'est un collégien qui dit avoir vu des

échanges suspects dans son école, mais il n'a pas vraiment de preuves. Par contre il a des photos des accusés, donc on doit pouvoir faire quelque chose avec. Ça arrive de partout, ils attendent tous qu'on vienne les aider ou qu'on confisque les stocks... »

Samir observait une à une les photos, lisait les messages, et recoupait avec ce qu'il savait des réseaux de trafic de stupés aux Planaises.

« — Comment c'est possible que tout surgisse en même temps comme ça... *SubhanAllah*. Comment on va faire ? Je sais même pas si les autres seront prêts à recommencer et si oui à quelle échelle...

— En tout cas, reprit Souleymane, vous les avez touchés, tous ces gens. Je pense qu'ils veulent participer à la légende que vous êtes en train de créer, chacun à leur façon... Moi qui pensait qu'on serait dans le noir après la perte du téléphone de Mehdi Rafik... au final on croule sous les infos.

— Je crois que c'est ça, acquiesça Samir. On a montré qu'on pouvait le faire une fois, ça a ouvert une brèche et tout le monde veut participer. Mais n'on est pas la brigade des stupés, on peut pas traiter tout ça. Il faut qu'on en discute avec les autres.

— Qu'est-ce que je fais en attendant ?

— Le compte sur lequel je reçois les messages, je vais en faire un compte partagé pour toi et moi, j'en utiliserai un autre à titre perso. Tu peux commencer à répondre aux gens en les remerciant et en leur disant qu'on réfléchit à ce qu'on peut faire et qu'ils seront tenus au courant rapidement, incha Allah.

— Ça marche. Tiens-moi au courant. »

Samir quitta rapidement le studio en direction des Planaïses, qu'il rejoignit en bus. Cette confiance massive de la part de gens qu'il ne connaissait pas pour la plupart, le touchait, lui donnait envie d'en faire plus. Il était décidé à dédier tout son temps dans la réforme de son quartier natal, oubliant presque qu'il y avait un monde en dehors de cet endroit riche en événements et en personnalités exceptionnelles.

Mais le reste du monde allait frapper à sa porte le soir-même, pour lui rappeler son existence. Il était vingt heures, le soleil commençait à se coucher. Alors que Samir prenait un repas dans un snack en compagnie de Yahya, la télévision du petit restaurant diffusait des images attirant l'attention. Le visage du président apparut, remuant les lèvres sans qu'on ne puisse immédiatement entendre ce qu'il disait.

« — Eh Hamza, monte le son s'il te plaît y'a un truc important, on dirait. Demanda Yahya à un des serveurs du snack. »

Ce dernier s'exécuta. La dizaine de personnes présentes à l'intérieur fut captée par l'écran, de même que deux riverains qui discutaient dehors près de la vitre.

« Mes chers compatriotes, c'est un moment difficile que nous aurons à traverser... »

« — Qu'est-ce qu'il va nous annoncer encore celui-là ? Commenta un des clients qui finissait son tacos trois viandes. »



« Comme vous le savez, les accords de paix récemment signés entre la Russie et l'Ukraine sont un espoir de paix pour notre continent. Mais faute de moyens, l'armée ukrainienne n'est plus en capacité d'assurer seule la surveillance de la ligne de front. Nos alliés européens ont d'ores et déjà envoyé du soutien matériel, financier, mais aussi humain, pour assurer la défense et le respect du traité par l'armée Russe. »

« — Je vous parie qu'il va envoyer des troupes ! Commenta un client.

— Attends, chut, frérot, écoute... répondit un autre. »

« Des milices que nous soupçonnons d'agir pour le compte de la Russie perturbent régulièrement la ligne de front alors même que le cessez-le-feu a été signé. Il est de notre devoir, en tant qu'Européens, en tant que Français, d'être aux côtés de nos alliés, de ne pas laisser cette paix si durement acquise voler en éclats par notre manque de vigilance, par notre faiblesse. Je ne le permettrai pas. C'est pourquoi j'ai décidé, après discussion avec notre état-major et une large consultation au sein des ministères, d'engager des soldats français dans la défense de la ligne de front ukrainien. Ces armées auront pour but de sécuriser la ligne de front, mais aussi de réprimer toute tentative d'infiltration de milices pro-Russes derrière les lignes ukrainiennes. »

« — Eh ! Je vous l'avais dit ou pas ? Hein ? Qui c'est qui l'avait vu venir, hein ? »

« Dans le même temps, j'en appelle à votre solidarité à tous. Cet effort

va mobiliser des moyens considérables, et nous ne pouvons pas laisser notre armée faire face à d'aussi grands dangers sans la soutenir du mieux que nous pouvons. C'est pourquoi nous proposerons en procédure accélérée, une loi qui fera appel à notre solidarité à tous. Nous proposerons au parlement une cotisation qui prendra la forme d'une nouvelle taxe pour l'effort de guerre, qui sera directement allouée aux dépenses de notre armée. »

« — Et celle-là, tu l'avais vue venir, celle-là ? Répondit un client à celui qui avait fait la première prédiction. »

L'allocution du président laissa dans la salle une ambiance particulière. Samir ne pouvait s'empêcher de penser que Maxime et Amin savaient. Impossible de savoir comment, mais ils le savaient, c'était certain. Pendant que les commentaires autour de lui allaient à tout-va, il se remémorait les conseils d'Amin.

« Oublie la stabilité »

La France entrait en guerre, doucement mais sûrement. L'enrobage autour de la protection de la ligne de front n'était qu'un adoucissant pour ne pas jeter le pays entier dans un engagement de haute intensité en une nuit.

\*\*\*

Laurent n'avait pas raté le 20h, le premier qu'il avait vu depuis quelques années déjà. Alors qu'il avait voulu libérer sa soirée pour la passer sur le canapé familial, il n'avait pas résisté à la tentation de jeter un œil à son smartphone qui semblait s'exciter. Prétextant une urgence, il se permit de le déverrouiller, poussant son épouse à mettre en pause le film qu'ils regardaient en compagnie de leur fils. L'annonce semblait urgente, importante, de premier ordre, il fallait à tout prix passer sur le journal télé du soir. Tout d'abord réticente, son épouse avait elle-même fini par lui suggérer de mettre la une, après que son téléphone n'ait pas arrêté de vibrer. Ses amies avaient attisé sa curiosité, de même que ceux de Laurent.

« — Eliott, mon chéri, va dans ta chambre, on va mettre quelque chose d'important, ce n'est pas pour les enfants.

— Mais pourquoi ? Maman, je suis plus un gamin, j'ai envie de voir aussi !

— Laisse-le, appuya Laurent, il a douze ans, il faut qu'il comprenne le monde dans lequel il va vivre.

— C'est non ! Insista Sophie. Il y a d'autres façons d'apprendre à connaître le monde qui l'entoure qu'en écoutant la propagande d'un escroc professionnel !

— C'est qui l'escroc ? Le président ? Hahaha ! Ricana Eliott.

— Dans ta chambre ! »

Laurent se contenta de soupirer, Eliott obéit malgré une crise assez sévère. On lui avait piqué sa soirée télé, et si c'était à cause du président, escroc ou pas, il était désormais son ennemi.

« — On aurait pu regarder demain... marmonna Laurent.

— Bon, allez, mets la chaîne. Ne fais pas comme si c'était que pour moi ! Je vois les messages de JB qui s'empilent dans ton téléphone, là !

— Bien.. allons-y »

*« ...nous proposerons au parlement une cotisation qui prendra la forme d'une nouvelle taxe pour l'effort de guerre, qui sera directement allouée aux dépenses de notre armée. Elle concernera l'immobilier, mais aussi les plus-values financières. La taxe sur la valeur ajoutée sera également revue à la hausse, afin que chacun, à son niveau, participe de cet effort qui doit nous concerner tous, en tant que nation... »*

« — Bon.. ben ça va encore finir en 49-3, commenta cyniquement Laurent.

— Ça va finir en rien du tout ! S'exclama Sophie. Tu es le député le plus riche de France, tu vas m'acheter tous les autres pour qu'ils votent la censure ! Dit-elle sous le coup de l'émotion.

— Un peu de sérieux, je t'en prie... Je finirais derrière les barreaux avant même d'avoir fait un seul virement. »

Sophie ne répondit pas et continuait de regarder médusée le président annoncer le plus grand changement qu'allait connaître le

pays depuis plus de soixante-dix ans.

« — Les Français peuvent dire adieu à leur épargne. Je suis prêt à parier que cette taxe ne suffira pas et qu'ils vont geler les livrets A en cours de route. Commenta Laurent.

— Laurent, tu te rends compte de ce qu'il se passe là ? On est entraîné dans une foutue guerre et toi tu penses à « *l'épargne des Français ?* » Ça va être une catastrophe pour l'environnement, encore une fois ! Les industriels vont massivement être mobilisés pour produire des munitions, le gouvernement va vouloir rapatrier la production d'autres éléments essentiels à une économie de guerre, et donc encore des usines, plus de pollution... C'est infernal, vraiment c'est infernal...

— Je te le concède, ça va remettre en route de plus belle la machine à polluer. J'espère seulement que les députés encartés chez les partis écouteront autre chose que leur esprit de clan et leurs vilains calculs cette fois...

— Tu parles, répondit Sophie. Même chez LGR ils deviennent gagas quand on parle de la guerre. J'ai aucune confiance en cet énergomène qui nous sert de président. S'il annonce ça, c'est que c'est déjà décidé ailleurs. Le parlement n'y pourra rien, Dantin et sa clique feront plier tout le monde, d'une façon ou d'une autre. »

Laurent ne répondit pas, ou plutôt, il répondait à JB qui le bombardait de messages.

« Ma femme pense à la pollution... Moi je pense surtout qu'on va se faire plumer et qu'on marche tout droit vers une dictature militaire. »

« Pas tout à fait une dictature. En tout cas, ceux qui ont leurs économies en euros ou en foncier vont morfler, c'est certain. Heureusement que tu as une part de patrimoine en BTC ! »

« Heureusement que j'ai un ami qui m'a harcelé pour que j'investisse une partie de mes avoirs dedans ! »

« Quel ami formidable, tu en as de la chance ! D'ailleurs, un autre conseil de cet ami : tout le cash que tu as mets-le rapidement en BTC avant que les banques se mettent en ordre de bataille. Je mets ma main à couper qu'il te restera pas un rond à la fin, cette guerre va ruiner le pays. »

« Du calme. C'est un simple déploiement de l'armée. On n'est pas encore à la conscription ni à la guerre totale. »

« Question de temps. Je t'aurais prévenu. »

« Tu n'as sans doute pas tort, comme d'habitude. Mais tu sais ça ne vaut pas vraiment le coup d'avoir du patrimoine si tu ne peux pas l'échanger contre le patrimoine des autres... »

« C'est-à-dire ? »

« Si mes avoirs sont en sécurité sur du BTC, mais qu'autour de moi tout le monde reste piégé avec des économies en euro, et que je ne peux rien faire avec mes petits coins-coins, à quoi ça sert ? Vivre tout seul au milieu d'une économie en ruine... »

« C'est vrai que c'est compliqué... Il faudrait une plateforme d'échange locale basée sur une surcouche de BTC pour que tous ceux qui veulent

échapper à l'écrasement monétaire puissent échanger entre eux sans l'accord des banques... »

« Si seulement il existait un tel système... »

« Si seulement quelqu'un avait passé ces dernières années à développer ça dans son coin et à me harceler chaque semaine avec son système parfait... »

« Ouais »

« Ouais »

« T'es un grand malade JB, tu le sais ça ? »

« Tu passes demain matin 10h ? »

« Allez ! »

\*\*\*

François était encore plus atterré que l'épouse de Laurent. Lui qui pensait avoir à la maison la personne la plus émotive de la région, son assistant se montrait encore plus expressif. Laurent était assis sur le siège passager du véhicule tandis que lui s'emportait contre le président, contre la classe politique, et surtout contre son pauvre volant et les autres automobilistes qui se trouvaient sans le vouloir

associés au problème.

« — On n'aura pas vécu ça en deux siècles de démocratie ! En deux siècles ! Depuis la *sainte fichue* prise de la Bastille en 1789 ! Mais avance toi, tu vois bien que c'est rouge en face !

— Tu veux parler de la déclaration de guerre ? Demandait Laurent qui gardait toujours son calme.

— Je parle de tout ! De la situation ! Cette bande de pleutres, d'aspirateurs à fric vivants ! Plutôt que de rendre des comptes sur le plus gros scandale de corruption à leur peuple, pour remettre un peu d'ordre, ils lancent une guerre ! Une nouvelle guerre ! Et en Europe ! Et contre la Russie, en plus !

— C'est pas comme si personne d'autre ne le faisait. Le Premier ministre israélien a montré la voie. Quand on lance une guerre, celui qui est tout en haut de la tour garde sa chaise.

— On est en France, Laurent ! En FRANCE ! Pays des droits de l'Homme ! De la *liberté*, de la *fraternité* ! De l'*égalité* même ! Jamais on aura vu une telle compromission de nos élites en...

— Regarde devant toi, tu vas ramasser un vélo, à force !

— Depuis la *sainte prise de la Bastille* ! Deux siècles !

— C'est du panache et du sang froid qu'il faudra opposer à cette indécence, François. Pas d'une vaine indignation qui n'a fait que nous rendre plus dociles jusqu'aujourd'hui.

— Certes...



— Si j’ai annulé tous mes rendez-vous ce matin pour aller voir JB c’est parce qu’il a quelque chose pour nous qui pourrait sérieusement changer la donne.

— Mais c’est quoi au juste, son nouveau délire ? J’aime beaucoup JB et je sais que tu l’apprécies plus encore, n’y vois aucune offense, mais en quoi un jouet technologique pourra nous éviter la ruine et le déshonneur qui nous attend ?

— Ce n’est pas tout à fait un jouet. Et ça n’a rien de nouveau, on bosse dessus depuis des années. Surtout lui, en fait. Le projet est resté dans les cartons car irréalisable.

— Et c’est maintenant qu’il est réalisable ?

— Il faut rester prudent, mais je pense que oui. Tu auras noté dans l’allocution de notre cher président, des références nombreuses à une augmentation des taxes en tous genres. En particulier de l’immobilier. Tout ça, mon cher François, peut exister grâce à la monnaie qu’ils contrôlent comme un *Game Boy*. Et c’est la monnaie qui cristallise la confiance que l’on place en ce système. Si nous voulons le défier, il nous faut aussi défier sa monnaie.

— Je crois que c’est la première fois depuis des années que je t’entends utiliser le mot *système*. Sophie t’aura donc retransformé en le hippie que tu fus jadis ?

— Je cite JB en forçant un peu le ton, mais le cœur y est. »

François stoppa la conversation le temps de faire son créneau, pendant que Laurent avertissait Jean-Baptiste de leur arrivée. Le geek

premium, ami proche de Laurent, les attendait devant la porte du loft. Ancien entrepôt totalement réaménagé, JB avait fait de son habitat un véritable antre de technologie.

Le grand sourire qu'il tendit à François en même temps que sa main faillit enlever à ce dernier sa mine bougonne. Les deux hommes suivirent JB dans le salon et montèrent à l'étage, qui donnait vue sur la pièce du bas. L'espace était totalement ouvert. En une seule et même pièce on y trouvait cuisine, bureau, salon, chambre et data-center. Seuls les serveurs étaient séparés du reste par une construction vitrée au-dessus de laquelle sortait une voie d'aération.

JB les fit asseoir devant ce qui aurait pu être une tour de contrôle d'aéroport au vu des huit écrans qui s'empilaient sur deux lignes. Les sièges de bureau étaient confortables, tant mieux, ils étaient là pour quelques heures. L'ingénieur, croisement culturel atypique pour lequel il aurait fallu créer une case nommée *crypto-anarcho-capitaliste* commença son discours par un préambule sur l'annonce présidentielle de la veille, avant d'enchaîner directement sur le sujet monétaire. L'homme était passionné, et heureux de pouvoir présenter le fruit de son travail à des oreilles attentives.

A peine deux semaines en arrière, François aurait balayé d'un revers de la main tout ce qui sortait de sa bouche. Mais ce qui n'était qu'un délire d'amateur de cryptographie le mois dernier devenait à sa grande peur un discours parfaitement cohérent.

« — Ce qu'il va se passer, expliquait-il, même si je ne suis pas madame Irma, c'est que progressivement tout l'appareil productif et toute

espèce de propriété privée va être mise au service de la guerre. Ni plus ni moins. Le système monétaire va s'emballer, et s'écrouler. Quand, je ne sais pas, mais bientôt, c'est une certitude. Même le réseau internet risque d'être fortement perturbé. Donc il faut absolument qu'on ait un système monétaire suffisamment robuste, suffisamment local, mais compatible avec le reste du monde. C'est tout l'intérêt de la solution que je vous présente. C'est un protocole de couche deux, qui permet une convertibilité en Bitcoin. Jusqu'ici je t'ai pas perdu François ?

— T'en fais pas pour moi, continue... du moment que Laurent arrive à suivre.

— J'arrive à suivre l'aspect technique, mais sur la réalisation pour moi c'est de la science-fiction, JB. Il nous faudrait une masse suffisante de gens prêts à investir dans ton système, des partenaires fiables qui participeraient à ce protocole, et surtout que Bercy ne nous tombe pas dessus avec une pile haute comme ton plafond de vilains chefs d'accusation...

— J'y viens, poursuivit JB. Pour la masse de gens, elle sera au rendez-vous, ne vous en faites pas. Il y a juste deux ou trois personnes à convaincre, et j'ai les noms, ensuite le reste suivra. Les partenaires fiables, ils vont affluer en masse quand je vais vous montrer la raison pour laquelle Bercy sera bien trop occupé...

— Une surprise ? J'aime les surprises, dit François. »

JB bascula sur un autre écran, changea également de clavier, et ouvrit

un terminal dans lequel il entra plusieurs commandes. Après ce qui semblait être une course d'obstacles faite de mots de passe et de charabia incompréhensible pour François, une vidéo s'afficha à l'écran. Une voix s'exprimait. Elle était modifiée, les noms étaient bipés, mais on comprenait ce qui se disait.

« — Chef... c'est quoi ça ?

— *Je n'en.. je n'en sais rien biiiip. Appelle le responsable aux renseignements dis-leur de nous envoyer l'armée parce que là... je comprends rien...*

— Ils sont de l'armée, chef j'en suis sûr. Ils viennent pour récupérer l'autre taré. Ils sont nombreux.

— Comment ça ? T'y vois quelque chose toi ? Il fait tout noir on voit rien !

— On dirait des véhicules de l'armée de terre...

— *Fait chier, on l'avait dit à Sellier, et à son cabinet, il voulait le coffrer en lieu sûr... foutu ministre ! biiiip aurait jamais dû accepter que ce soit dans notre établissement !»*

« — Remets-moi ça au début, dit immédiatement Laurent après que la vidéo fut coupée net.

— Mon Dieu.. Mais qu'est-ce c'est ce truc ? S'exclama François. »

Jean-Baptiste ignora la question et remit la vidéo. On voyait un véhicule blindé entrer dans une cour en forçant l'entrée, suivi d'un deuxième. Le décor et la langue du cameraman ne laissaient aucun doute quant au fait que la scène se déroulait bien en France.

« — Ça... dit Laurent en parlant lentement, c'est la *pire* chose qui pouvait arriver. Encore *pire* que ce qu'on a entendu hier au journal...

— La pire, mais c'est aussi notre seule chance de réussir.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Coupa François. De quoi est-ce que vous parlez ?

— Enfin François, qu'est-ce que tu vois, là ? Demanda JB en montrant l'un des véhicules.

— Un véhicule militaire ? C'est quoi ? Un enlèvement ?

— Pas un enlèvement, répondit Laurent. C'est une sédition. Et si les rebelles sont suffisamment organisés et déterminés pour agir de la sorte, et qu'en plus ils font partie de l'armée, c'est qu'ils sont à un

stade où plus rien n'est contrôlable.

— Ça expliquerait pourquoi le ministère de l'Intérieur a disparu dans un trou noir ces derniers mois ?

— Ça explique bien plus que ça, reprit JB. Ça explique pourquoi la guerre avec la Russie a été déclarée maintenant, ça explique pourquoi on retrouve des hauts fonctionnaires suicidés tous les mois, quasiment...

— Et ça explique pourquoi il est urgent de se dépêcher de sortir de cet enfer institutionnel qui va imploser, compléta Laurent.

— Mais... Attendez, ça veut dire qu'il ne va pas y avoir une guerre qu'en Russie, mais... en France ? »

François resta un moment muet à compter les trains qu'il se prenait en pleine face. Il était un ami proche de Laurent, mais il était aussi un simple assistant parlementaire dont le travail entier reposait sur la bonne santé de la République. Sa routine bien que mouvementée s'exécutait chaque jour dans une sorte d'harmonie prévisible, prédictible, presque scriptée.

Il avait horreur de l'incertitude, et comprenait à peine les

implications d'autant de changements. Les deux autres avaient l'air de pouvoir dérouler les conséquences bien plus loin que lui, avec un calme qui le terrifiait autant qu'il l'intriguait. Mais il ne comprenait pas en quoi la solution que JB leur proposait était... une solution. Il lui était inimaginable de voir son pays s'entre-déchirer ou même de vouloir planifier quoi que ce soit dans ce contexte. Ce genre de récits était bon pour les livres d'Histoire.

Pas pour les gens du monde présent, pas pour les citoyens de la post-Histoire, ceux qui avaient compris les erreurs du passé, qui ne les reproduiraient plus jamais. Pas pour lui. Jamais il ne s'était imaginé devoir vivre une période où le cadre sécurisant d'une institution faisant consensus n'assurerait plus la paix. Il était incapable d'imaginer la vie après une fracture de la nation car pour lui, rien n'existait en dehors de la nation.

La nation avait toujours existé de son vivant, et elle existerait après lui. C'était comme ça. On l'avait habitué à cette idée dès le berceau, puis sur les bancs de l'école, puis lors de ses cours à l'université, puis sur sa fiche d'imposition et sur ses amendes pour stationnement gênant ou excès de vitesse.

Il s'imaginait un instant vivre sans l'omniprésence rassurante du sigle républicain sur les courriers. C'était impossible. Rien d'autre n'était possible. Pour lui, la fin de la République, ce serait la fin du monde. Et à la fin du monde...tout le monde meurt.







## Chapitre 21

*« On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »*

*Le petit prince*

**S**amir s'était levé seul une heure avant l'aube, pour la première fois. Sans même attendre l'éclaboussure d'eau qu'Abdelhalim lui administrait pour le tirer de son lit, il effectuait déjà ses ablutions lorsque ce dernier vînt le chercher. Son nouveau rôle exigeait de lui courage et persévérance, mais il ne pouvait durer dans cette voie sans revoir également son hygiène spirituelle. Abdelhalim l'avait convaincu que tenir le cap sur le long terme, compte tenu des difficultés, des risques mais aussi des tentations, nécessitait une assiduité particulière au dernier tiers de la nuit.

Oublier la cause première de tous ses engagements ne le mènerait à terme qu'à tomber dans les travers des luttes sacrificielles : l'orgueil du combattant, l'esprit partisan, ou la vengeance pure.

L'objet même de leur combat exigeait de lui qu'il sache mesurer sa haine et sa colère envers ses adversaires, et il était impossible d'y parvenir sans accrocher son cœur à un cordage assez solide pour résister aux vagues de l'envie de représailles et de vengeance qui

surgiraient tôt ou tard sur sa route.

« — Masha Allah, déjà debout ! Félicita Abdelhalim.

— Plus besoin de me pousser, tu m’as bien transmis le message !  
Répondit Samir en souriant.

— Alors j’ai transmis la meilleure chose au monde ! »

Les gouttelettes fraîches de l’eau sur son visage finissaient de réveiller Samir, qui avançait le pas léger dans la mosquée. En quelques jours, il avait commencé à effleurer ce qui faisait le plaisir matinal d’Abdelhalim.

Ce silence complet, cette heure où rien n’avait encore d’importance, où le vacarme du monde sensible n’avait pas encore saturé son attention, ouvrait l’esprit et le cœur, les rendant attentifs au rappel. A cet instant, plus que n’importe quand dans la journée, son faible niveau spirituel lui permettait tout de même de frôler ce qui donnait sens à toute chose. Cet amour inconditionnel de *l’Absolu*, de *l’Unique*, qui méritait qu’on rassemble la moindre parcelle de volonté pour Le satisfaire.

Cette nouvelle sensation, qui effrayait la part encore plongée dans les

soucis mondains, lui entrouvrait la porte vers une nouvelle lecture du monde. Comprenant un peu plus chaque jour l'assiduité et la dévotion dans le moindre geste et la moindre parole d'Abdelhalim, Samir comprenait le fossé qui séparait les *étrangers à ce monde* du reste des mortels. L'homme était présent à leurs côtés chaque jour, se mêlait à la foule, se préoccupait de leur sort, mais vivait dans une dimension qui leur était insaisissable.

L'heure de la prière de l'aube arriva. Étonnamment, plus aucune trace du responsable agacé. Samir nota dans un coin de sa tête qu'il devait demander des explications à Kamal. Le cercle matinal fut consacré à la question des informations affluant de toutes parts

D'autres membres de l'assemblée évoquèrent aussi des prises de contact avec d'autres banlieues, situées pour la plupart dans des villes plus petites du département du Val d'or. Les détails logistiques traités, il fut décidé qu'on poursuivrait dans la voie prise lors de la première incinération de drogue.

Chose étonnante, presque personne n'aborda la déclaration du président faite la veille. La France entrait en guerre, mais eux l'étaient déjà. Il sembla à Samir que chacun avait tacitement compris que l'objet de leurs réunions devait rester centré autour de leurs capacités d'actions immédiates, et à leur échelle. Rien n'empêchait d'en discuter en dehors, mais ce moment précis était perçu par tous comme réservé à un projet. Un projet au-delà de la lutte contre le trafic de stupéfiants, dont le cœur consistait à balayer humblement devant le quartier qui leur servait de porte, avant de se soucier du

sort du monde.

Samir était heureux que cet esprit-là n'ait pas encore abandonné l'assemblée, et il poussait lui-même en ce sens. Il rassurait à chacune de ses prises de parole ceux qui avaient décidé de lui donner du crédit. Lui qui débarquait de nulle part, dont la famille n'était connue de presque personne, dont le parcours était assez chaotique, n'aurait eu aucune chance d'être écouté presque partout ailleurs qu'en cet endroit, à peine quelques semaines plus tôt. Mais ceux qui portaient le projet, et le portaient avec eux, étaient des cœurs qui avaient su s'attacher à sa sincérité, sa capacité à réformer sa personne malgré les penchants, et son dévouement à purifier leur jeunesse du culte de la cupidité.

La priorité du jour pour Samir était de développer son offre de transport de courte distance, de façon à servir d'appui logistique aux autres projets. Un peu à la manière de certains entrepreneurs, qui devenaient leur propre client pour développer leur service, il avait pour objectif de faire de la Fondation Ibrahim le premier demandeur en transport de courte distance. Il comptait financer la plupart des courses de ses propres deniers, et comptait donc prendre contact avec les différents pôles qui exprimaient des besoins en déplacement de matériel et de denrées alimentaires, pour leur avancer les sommes nécessaires.

Avant de commencer son travail, Samir profita d'un instant de flottement pour s'approcher d'Abdelhalim, occupé à ramasser des chaises laissées dehors.

« — Je peux t'aider ? Demanda Samir.

— *BarakAllahu fik, akhi al karim*, c'est gentil mais tu peux y aller, tu dois avoir du travail.

— J'ai un peu de temps, ne t'en fais pas, je ne vais pas faire le ministre non plus. Et puis, j'attends toujours que tu me racontes ton parcours.

— Ah, c'est ça que tu veux !

— Vas-tu reporter encore une fois ? Je ne t'en voudrais pas, sache-le ! »

Abdelhalim regarda Samir un instant, lui souriant et l'invita à prendre une des chaises qui restaient.

« — Allez, assieds-toi, je vais te raconter mon parcours passionnant, puisque tu y tiens tant.

— Bismillah, je t'écoute.

— Alors... Pour résumer. Je suis né ici dans les années soixante. Mon père est turc et ma mère tunisienne, ils se sont rencontrés ici et puis mon père s'est fâché avec ma mère et il est parti... je ne l'ai jamais revu depuis que je suis enfant.

— J'ai un peu le même parcours, *subhanAllah*, en tout cas mon père c'est un peu pareil. Il nous a abandonnés assez tôt, fit remarquer Samir. Ma mère était d'origine algérienne et lui tunisien.

— C'est vrai ?

— Oui, mais pardon, vas-y, continue. Comment tu es arrivé ici, à vivre à côté de la mosquée, comme ça ?

— Ça fait presque seize ans que je vis ici. Avant ça, j'étais marié, j'avais un travail, une maison, une épouse. Je ne connaissais rien de l'islam, j'étais pas musulman. Mais un jour, j'avais mis au défi un collègue au travail, un musulman. Je lui ai dit si tu es capable de me prouver que Dieu existe je crois en ta religion. A l'époque je disais ça pour rigoler parce que j'avais déjà un peu étudié la religion chrétienne, les spiritualités hindoues, le judaïsme aussi, et tout ça... Et finalement j'ai perdu contact avec ce collègue, mais plusieurs années

plus tard j'ai trouvé l'islam, al hamdoulillah.

— Ta mère tunisienne ne t'avait pas enseigné l'islam ?

— Et ta mère algérienne ne t'avait pas enseigné l'islam ?

— Elle était algérienne, mais pas musulmane... fit remarquer Samir.

— Eh bien, tu as ta réponse ! Donc je me convertis, je rencontre la mosquée avec à l'époque le père de ton ami, Amin, qui faisait le jourmou'a et qui parlait un peu avec les jeunes, comme ça. Sauf qu'à l'époque, j'étais déjà marié. Et ma femme, ça ne lui a pas plu du tout. Mais vraiment pas du tout.

— *SubhanAllah...* ça a dû être une épreuve.

— Le dialogue était compliqué, on avait une fille de cinq ans, et elle a tout fait pour m'en éloigner. Elle est allée raconter des choses horribles à la police, et puis auprès des juges, et à l'époque c'était le 11 septembre, donc moi avec ma grosse barbe j'avais une cible dessinée sur la tête, tu vois. Résultat j'ai fait un an de prison.

— Un an ? Mais pourquoi ?!



— Comme ça... Le psychiatre et les psychologues ont dit que ma fille allait très bien, qu'elle n'était pas traumatisée par son père... Mais il y avait ma belle-mère qui leur a monté la tête. Elle ne voulait pas que sa fille reste avec un musulman. Alors les deux se sont vraiment liées contre moi, et la juge les a crues, je n'ai rien pu faire... J'ai fait un an de prison, ensuite j'ai perdu mon travail, et puis il y a eu le divorce, je me suis retrouvé endetté avec des sommes énormes que je ne pouvais pas payer puisque je ne travaillais plus. Personne ne voulait m'embaucher comme j'avais fait de la prison.<sup>3</sup>

Donc j'ai fini à la rue. J'ai vivoté comme ça quelques années, et puis j'ai rencontré un gitan pour qui je faisais des petits boulots, comme ça. Il ne pouvait pas me payer donc il m'a donné une vieille caravane comme salaire, et depuis, c'est ma maison comme tu as pu le constater. Jusqu'ici aucun huissier n'est venu me la prendre, et puis de toute façon mon ex-femme a arrêté de me courir après. Comme elle a vu que j'étais SDF et que je ne pouvais plus rien payer, au moins elle a eu cette miséricorde-là.

— On dirait un film, ta vie...

— Ahaha, il faut pas en faire un film, je déteste faire du cinéma !

— Dans quel sens du terme ?

— Dans tous les sens du terme !

— Mais ta fille, tu ne l'as plus jamais revue depuis ?

— Non, plus jamais...

---

<sup>3</sup>

Irréaliste ?

- *SubhanAllah* c'est triste... Elle doit avoir grandi maintenant.
- Elle va avoir vingt-sept ans dans deux mois.
- A ta place je ne sais pas comment j'aurais géré la situation...
- Tu sais, on va dire beaucoup de choses sur mon parcours, on va me plaindre, avoir pitié de moi, mais *subhanAllah* j'ai jamais été aussi bien qu'ici. Si ce n'est ma fille qui me manque, et savoir qu'elle va grandir avec la détestation de son père ; par Allah je suis vraiment bien ici. J'ai un toit où dormir, j'ai de quoi me nourrir, j'ai la santé malgré mon âge, c'est des bienfaits énormes j'ai pas besoin de plus, je saurai jamais remercier assez Allah pour ça, déjà.
- Je sais pas quoi dire, tu m'as retourné le cœur pour la journée...
- Dans le bon sens, j'espère.
- J'espère. C'est un parcours qui rend triste en même temps qu'il donne de l'espoir.. »

\*\*\*

Un imprévu de nature agréable, pour une fois, perturba la journée de Samir. Après la prière du Dohr, un responsable du foyer de travailleurs maliens de la rue Saint-Jean demanda à le voir lui et

l'imam Hâtim. Samir put lire la reconnaissance dans son regard avant même de l'avoir salué.

La tête dans le guidon, Samir ne s'était à vrai dire presque pas préoccupé des conséquences positives de leurs actes, mais d'après le retour de cet homme, la vie dans sa rue avait déjà commencé à changer. D'après ses dires, les guetteurs s'y faisaient rares, voire parfois totalement invisibles, et les habitants n'avaient plus peur de les chasser eux-mêmes, appuyés si nécessaire par un groupe de volontaires qu'on trouvait présent à la mosquée des Planaïses à toute heure.

Une partie de la jeunesse, dans la quête inévitable de reconnaissance sociale, s'était même mise à imiter les comportements de ceux qui n'étaient désormais plus des croyants discrets et craintifs, mais présents et vecteurs d'ordre.

Mais cette fougue typique de la jeunesse allait malheureusement apprendre aux membres de la Fondation Ibrahim que la bonne volonté ne suffit pas.

Alors qu'il devait se rendre accompagné de l'imam Hâtim et Abdelhalim à l'invitation à manger au foyer malien le soir-même, Samir reçut un message urgent de Souleymane.

« Ça bouge du côté de la laverie, des rixes entre ados signalées par une mère de famille depuis un balcon. »

Accompagné de deux frères de foi présents à la mosquée et prêts à aider, Samir mit le cap sur l'endroit indiqué par Souleymane.

Ahmadou, qui ne lâchait plus Abdelhalim après les cours, fut également du voyage, prenant place à côté de Samir à l'arrière de la camionnette.

« — C'est bien, tu es assidu masha Allah ! Lui lança Samir.

— Merci, sourit Ahmadou gêné, c'est tonton Abdelhalim qui me donne envie de venir, on parle de pleins de trucs, c'est trop intéressant. »

Les quelques minutes qui les séparaient de l'endroit furent courtes. La circulation étant faible à cette heure-ci, ils purent atteindre les lieux avant que les jeunes ne se dispersent. L'arrivée du convoi fit l'effet d'une machine à arrêter le temps dans le square.

Abdelhalim, sur les conseils de Samir, fit rugir le vieux moteur de son ancêtre et s'arrêta après un virage brusque en plein milieu de la petite place entourée par les blocs en béton depuis lesquels quelques regards et caméras les scrutaient déjà.

A la vue des véhicules, trois ados prirent la fuite, tandis que deux autres étaient retenus par un duo qui voyait l'arrivée de la troupe comme un appui inespéré.

« — Il se passe quoi ici ? Dit Samir en sortant en trombe du véhicule.

— Lâche-moi ! Hurlait l'un des ados à ses adversaires.

— Il étaient en train de détruire le banc m'sieur Samir ! Avec ses potes ils s'amusaient à éclater les lattes en bois alors on a voulu

l'arrêter, mais ils ont pas voulu ! »

Aymen, l'ado qui s'exprimait, était parmi les mieux bâtis de la troupe présente, et visiblement leader de l'opposition à la destruction du banc.

« — Lâche-le, demanda Samir.

— Mais il va se sauver !

— C'est pas grave, c'est quoi ton nom ? Demanda Samir à l'un des prisonniers.

— Karim

— Ok, on va rien te faire Karim, t'en fais pas, lâche-le. »

Samir fut pris d'une forme de gêne en voyant l'état des deux ados qui avaient été retenus. Des traces de coups étaient visibles sur leur visage et sur le bras de l'un d'eux, qui portait un t-shirt. Aymen s'expliqua. Les protagonistes se connaissaient visiblement tous, et certains étaient occupés à taper la balle dans le square pendant que d'autres s'acharnaient sur le banc, ce qui avait fait éclater la dispute.

Les agresseurs du banc n'étaient visiblement pas assez nombreux ni assez forts et s'étaient fait maîtriser par leurs adversaires, qui en pensant bien agir avaient vengé le banc un peu trop violemment.

« — Pourquoi vous les avez frappés comme ça ? Demanda Samir en tendant un mouchoir à l'un des ados qui saignait du nez.

— Ils voulaient pas s’arrêter, expliquait Aymen. En plus la dernière fois ils ont cramé la poubelle là-bas, on leur a dit la prochaine fois on va vous éjecter comme Samir fait avec les autres ! Y’en a marre de se laisser faire là.

— Mais qu’est-ce que tu fais l’élève modèle, za’ma ! Protesta l’autre. Une fois je t’ai vu en train de caillasser le chien de la dame du bloc C ! Là y’a Samir tu fais le mec mais personne te croit ici !

— Le chien c’était pas moi ! Moi je lui avais juste jeté un bout de gravier pour gole-ri après c’est Enzo qui s’est ramené avec des grosses pierres !

— Eh stop ! Calmez-vous là. Je connais pas vos histoires je suis pas venu ici pour distribuer des bons points et dire qui est le gentil ou le méchant. Mais Aymen, t’as pas à faire des trucs comme ça ! Si y’a un problème tu le signales, tu prends des photos, des vidéos, des noms et t’envoies. Si tout le monde fait comme toi, ça va devenir la jungle ! »

La bande adverse fut relâchée et s’enfuit rapidement, laissant Samir avec Aymen, et quelques autres ados arrêtant leur balle et leur vélo pour se rapprocher du spectacle du soir.

Samir se sentait coupable, même si dans le fond il appréciait voir une inversion de l’enthousiasme. Désormais, il devenait aussi *cool* de punir des fauteurs de trouble que de détruire gratuitement son environnement pour montrer sa force. A mesure que leur mouvement infusait la vie locale, ils se retrouveraient confrontés à

des incivilités de nature de plus en plus variées, et non systématiquement liées au trafic de stupéfiants.

L'incident était un signal à prendre au sérieux. Si personne ne cadrait ces initiatives, il suffisait d'une lame mal placée pour qu'un nouveau drame survienne. Samir savait cette jeunesse éclectique et avide de prouver sa force.

Pendant qu'Abdelhalim tentait, de façon pédagogique et avec le crédit d'une génération de plus, d'expliquer que ce type d'initiative était plus propice à générer du chaos qu'autre chose, Samir était en intense méditation.

Expliquer, éduquer, constituait un effort de longue haleine. C'était indispensable, mais il lui fallait à cet instant quelque chose qui allait marquer les cœurs et cadrer cette énergie qui pouvait donner le meilleur comme le pire.

Soudain, sortant de son silence, il s'approcha brusquement du jeune justicier et lui saisit la main.

« — C'est quoi ton nom ?

— Euh... C'est Aymen, répondit l'ado troublé par la démarche et l'air grave que prenait Samir

— Aymen, tu vas prendre un engagement devant moi.

— Attendez, eh Samir, Samir, je peux filmer ? Demanda l'un des ados présents.

— Vas-y filme. Aymen tu vas prendre un engagement devant moi. Tu veux améliorer la vie du quartier, tu veux qu'on soit unis et qu'on avance ensemble organisés et pas éparpillés ?

— Ouais ! Fit l'autre qui se prêtait maintenant au jeu.

— Alors jure devant Allah deux choses : Que tu vas d'abord mettre toutes tes forces à t'appliquer à toi-même la justice, et qu'à chaque fois que tu devras agir sur une injustice que tu vois, tu n'utiliseras pas la force avant d'avoir ma permission !

— Je le jure !

— Tu jures quoi ?

— Je jure par Allah, je vais me... m'améliorer et être juste, et ne pas utiliser la force sans ton accord.

— Moi aussi je m'engage !

— Et moi aussi ! »

Les quelques ados qui étaient autour posèrent tous leurs mains sur celle de leur acolyte, à la surprise de Samir qui était lui-même surpris de l'engouement généré par ce qui lui était d'abord apparu comme une mesure d'urgence.

Samir n'avait pas la moindre idée d'une situation où il aurait pu leur déléguer l'usage de la force sans qu'il n'ait lui-même à intervenir, mais la beauté de l'instant prit le dessus sur les considérations logiques et pratiques du serment qu'il venait de recevoir de cette



petite troupe.

Abdelhalim observait en silence, un sourire en coin, accompagné du cadre en fin de journée et du couvreur encore en habits de travail qui les accompagnait. Ahmadou assistait lui aussi avec une certaine fascination à l'étrange moment qui ne faisait pas partie de ses codes.

La scène fit rapidement le tour des smartphones et autres écrans du quartier. Dans les cours d'école, on parlait d'Aymen, en bien ou en mal. Pour ridiculiser son geste ou l'encenser, mais on n'y était pas indifférent.

Les journées suivantes, Samir s'attela à exploiter le renseignement raffiné par Souleymane. Les dizaines d'images, de textes et de vidéos qui lui arrivaient de façon brute étaient traitées par le jeune génie de l'information pour en ressortir en or digital. Petit à petit, Samir et les autres discernaient les contours de la petite criminalité qui sévissait dans le quartier. Encore peu touché par la main d'œuvre désœuvrée qui provenait de l'autre côté de la Méditerranée et qui s'entassait dans les centres-villes des grandes métropoles, le quartier des Planaïses était surtout en proie à l'oisiveté des natifs descendants de deuxième ou troisième génération d'immigrés.

Les règlements de comptes, bien qu'existants, n'atteignaient pas le niveau d'horreur et de sophistication dans la mise en scène des autres régions du pays.

\*\*\*

Les jours passaient, et la confiance du *réseau Ibrahim* comme il était désormais coutume de l'appeler croissait parmi la population.

L'incitation au bien devenant de plus en plus naturelle créait une atmosphère de gêne qui dissuadait les moins déterminés à sombrer dans le larcin et le trafic de stupés pour se faire de l'argent. Comme Samir l'espérait, une partie de cette main d'œuvre fut redirigée vers la nouvelle offre qu'il avait créée.

La barrière d'entrée extrêmement basse amenait sur ce jeune marché du transport courte distance tous types de profils. Un numéro de téléphone et une photo suffisaient à s'inscrire. Un petit nombre de candidats fut toutefois rebuté par une petite surprise que les développeurs de Samir avaient réservé aux livreurs : la reconnaissance faciale.

Pour remettre un colis, le client devait confirmer que le livreur qu'il avait devant lui était bien celui qui était sur la photo du profil, via une confirmation manuelle ou une photo prise au moment de la livraison. L'objectif était d'éviter la création de faux profils à répétition, et faire réfléchir à deux fois ceux qui souhaitaient s'inscrire pour détourner des colis.

Les *AmanahCoin*, sorte de récompense et monnaie interne au réseau,

qui pleuvaient généreusement, financés par les deniers personnels de Samir, participaient aussi à la fidélisation et réduisaient le désir de fraude.

La zone de prise en charge et de livraison de colis avait été pour l'instant réduite au quartier des Planaïses, de Montrose et quelques autres localités de la ville, afin de ne pas avoir à gérer trop vite un nombre trop élevé de litiges. Toutefois, ce qui devait arriver arriva. Les abus que connaissait toute plateforme en ligne firent également leur arrivée sur *Amanah Express*.

Samir reçut un message salé d'un père de famille se plaignant de la disparition d'une sono qu'il voulait faire livrer à une équipe l'ayant loué pour un événement sportif. Le livreur avait tout simplement disparu et ne laissait plus de nouvelles. Armé d'une simple photo pour trouver le coupable, Samir pataugea plus d'une journée dans la semoule avec Souleymane.

Il avait interrompu ses activités de la journée pour se précipiter au studio de l'étudiant, qui lui accordait de plus en plus de son temps au détriment de ses propres études. Ce dernier était d'ailleurs plus bougon qu'à l'accoutumée, mais Samir ne le remarqua pas d'emblée. L'apprenti ingénieur exécutait les suggestions de Samir, tapant machinalement sur son clavier pendant que celui-là faisait les cent pas dans la pièce.

« — C'est un jeune du quartier, il est peut-être même pas majeur, on doit forcément pouvoir le retrouver !

— Tout le monde est majeur sur ta plateforme, là. Forcément y’a pas de vérification d’âge, même un gamin de dix ans peut dire qu’il en a 18 !

— Avec la reconnaissance faciale y’a pas moyen de le retrouver ? Dans toutes les données qu’on reçoit des gens depuis des semaines ?

— Je peux pas faire tourner de moteur de reconnaissance faciale pour fouiller dans les données, j’ai pas de matos assez puissant pour ça. Et puis si on commence à faire ça, on va se retrouver à ficher les gens...

— Il s’agit pas de ficher les gens mais de les connaître. C’est des données publiques, pas privées. Il faut pas qu’on laisse passer ça, sinon ça va être le chaos et la plateforme va mourir à peine après avoir vu le jour... T’as besoin d’une machine puissante pour faire ça ?

— Oui. Et puis même si j’avais ce qu’il faut, je pense pas qu’on trouvera quelque chose dans les données qu’on a. La plupart des vidéos qu’on reçoit je les ai vues, il y en a certaines dont il faudrait qu’on s’occupe d’ailleurs...

— Oui, on s’en occupera mais là il faut le retrouver ce voleur... Amin aurait réussi, lui...

— Oui, eh ben je suis pas Amin, moi ! S’emporta Souleymane »

Samir s’interrompit. C’était la remarque de trop. Il réceptionna tout à coup en pleine figure l’état de quasi-épuisement de son jeune technicien. Pour la première fois depuis son départ, il se rendait

compte qu'Amin lui manquait, mais Samir fit son auto-procès en accéléré : rien n'excusait son comportement, encore moins sa remarque déplacée.

Il avait pris l'habitude de venir déranger Souleymane fréquemment au moindre besoin, sans rémunération, sans mesurer les tâches qu'il lui confiait. Amin l'avait habitué à abattre une énorme quantité de travail à un rythme militaire sans broncher, mais il réalisa soudain qu'il n'avait pas le droit d'en demander autant à son jeune cousin.

Samir n'attendait lui-même aucun salaire de ce qu'il faisait, plongé depuis quelques semaines dans une vie de patron-SDF, ne se versant aucune rémunération autre que le minimum pour payer ses factures et une partie de sa nourriture, le reste lui étant offert par la mosquée. Et même si beaucoup de membres de la Fondation Ibrahim partageaient son état d'esprit, chacun ne devait donner que ce qu'il était prêt à donner de bon gré, de son temps, son argent et son énergie.

C'était l'accord tacite pour qu'aucun ne s'épuise à la tâche et que le mouvement perdure. Souleymane avait largement dépassé le seuil des autres, sans même bouger de sa chambre. Ses nuits étaient aussi courtes que celles de Samir, et ses études étaient presque en suspens même s'il leur avait substitué une mission qui mobilisait le triple des compétences qu'il aurait à peine pu effleurer dans toute sa pauvre licence universitaire.

« — Excuse-moi... dit Samir en soupirant. Je sais que je t'en demande trop... Je m'arrête pas moi-même donc j'ai du mal à voir les limites des autres. Surtout les tiennes..

— C'est bon, dit Souleymane pour désamorcer le dialogue en redescendant d'un ton, c'est vrai que je suis claqué mais c'est pour la bonne cause...

— Il faudrait quand même que tu aies du renfort... je pense à quelqu'un. Un ami d'enfance qui s'appelle Mhamad, il s'est fait virer de FamousFrame récemment.

— Ah tu le connais ? S'exclama Souleymane. La boîte a fait un communiqué pour dire qu'ils avaient viré celui qui avait supprimé un clip chez eux et renforcé la sécurité.

— Oui, c'est lui. Ça te dirait de bosser avec lui ? Je vais vous proposer un contrat à tous les deux. Toi à mi-temps pour que tu puisses continuer tes études, et lui à temps plein. De toute façon on ne peut pas tenir à long terme avec une équipe technique d'une personne...

— C'est vrai que vu l'ampleur du mouvement, je tiendrai pas tout seul. Je m'en rends pas forcément compte avec le nez dans le guidon, mais quand je fais le bilan ça devient incroyable le nombre de gens qui nous envoient des infos... J'ai l'impression d'être le FBI, haha.

— Le PBI, Planaises Bureau Investigation plutôt, haha, rétorqua Samir. Ouaip, on va faire ça, je lui envoie un message dès ce soir incha Allah et on lance ça dès que possible, s'il a toujours pas trouvé de taf. Mais bref, revenons à notre voleur. Ouais je sais je lâche pas

l'affaire.

— T'as un réseau énorme, quasiment toute la ville te connaît... y'a pas quelqu'un qui saurait le reconnaître ce sale gosse ?

— Pas d'insultes, reprit Samir. Voleur c'est déjà assez comme qualificatif. Utiliser notre langue pour ajouter du mépris c'est de l'orgueil mal placé, même contre un injuste. C'est Abdelhalim qui m'a appris ça.

— Soit...

— Ah, mais attends, je vais envoyer la vidéo à un jeune que j'avais rencontré, peut-être que lui le connaît... »

Samir transféra la photo de la cible à Aymen avec un résumé du problème. La réponse ne se fit pas attendre. Les petits points indiquant que l'ado écrivait un message laissèrent enfin place à une bonne nouvelle.

« Ouais je le connais. Il est au lycée Renoir, il redouble sa première. Je sais pas où il habite mais il poste souvent des vidéos sur PF. »

« — Ah ! Enfin une piste ! S'exclama Samir. Souleymane, je te passe un grand *Salam* et je file, on se tient au courant rapidement pour la suite, et repose-toi !

— Ouais, je vais pas m'éterniser ce soir. Allez, *wa alaykoum salam* ! »

Samir regardait en même temps qu'il descendait l'escalier, une vidéo

du profil PixelFed que lui avait transférée Aymen. Le compte était celui d'un ado banal, avec un goût prononcé pour l'ostentation et les scooters. Une vidéo en particulier attira son attention. Noyée dans un flot continu de prises de vues sur fond musical, elle n'avait pas particulièrement attiré l'attention de son public, mais Samir entendit distinctement à la fin d'une des courtes vidéos résumant une journée :  
« *Et voilà, maintenant pépère on se détend sur la Play offerte par tonton Samir !* »

La vidéo fut diffusée au noyau du *réseau Ibrahim* le lendemain matin. Le tonton Samir en question ne connaissant pas l'auteur de la vidéo, et lui ayant encore moins offert une console de jeux, l'explication la plus logique était la suivante : Il avait vendu la sono de son client pour s'acheter la console.

« — Vraiment aucune honte, c'est incroyable... il se filme en plus... *subhanAllah* quelle époque... Commenta Yahya.

— Tu comptes faire quelque chose, akhi Samir ? Demanda un des hommes du cercle.

— Ah, bien sûr, répondit le concerné. Si vous êtes d'accord, moi je vais aller chercher sa Play et la revendre. »

Un silence, puis un rire de l'imam. Samir reprit en expliquant le fond de sa pensée. Il ne voulait pas qu'on assimile sa contrariété à une



frustration d'origine pécuniaire. S'afficher parmi les figures d'un mouvement en guerre ouverte contre la cupidité, et en profiter pour faire du profit sur l'enthousiasme collectif, voilà qui aurait été fort déplacé.

Mais Samir bénéficiait du bon soupçon des autres membres du réseau. Il avait promis, preuves comptables à l'appui, qu'il ne ferait aucun bénéfice des activités du réseau de transport naissant *Amanah Express*. Tous les bénéfices étaient à destination des projets de la Fondation Ibrahim. Il y avait néanmoins un risque que des personnes extérieures à leur petit comité ne profitent de l'occasion pour ternir son image, et par la même occasion l'image de la fondation. Mais il ne pouvait pas laisser passer une telle fraude.

Le réseau s'appelait *Amanah Express*. *Amanah*. L'expression se traduisait par « *dépôt confié* ». La sacralité du dépôt. Il était intolérable qu'elle soit violée.

« — L'idée phare de cette plateforme, c'est de garantir une confiance sans faille aux utilisateurs, argumentait Samir. C'est une valeur que j'aimerais transmettre à la jeunesse, à tout le monde, et à notre époque où le mensonge et la triche sont embellis et travestis en gains habiles. Ce réseau est comme tout le reste de nos actions, un moyen de transmettre ça. Et c'est ce qui fera sa réputation sur le marché du transport courte distance dans la région. »

Le discours fit mouche instantanément, comme presque à chaque fois

que Samir exprimait comme il savait si bien le faire, des idées aussi simples qu'incisives. Percutantes par leur valeur intrinsèque mais également par la sincérité et la détermination presque naïve qui émanait du jeune homme. Restait maintenant à aborder la question délicate du degré de coercition. Une fois encore ils devaient jouer avec une limite dangereuse de la force, raisonner la peur de la franchir chez les uns tout en repoussant la précipitation à en user chez d'autres.

Samir proposa une intrusion forcée au domicile de l'adolescent ayant commis le vol, mais se heurta à un refus catégorique de l'imam.

« — Mais sheikh, c'est ce qu'on a fait avec Ahmadou, ça a bien marché non ?

— Pour Ahmadou c'était différent, l'acte était plus grave et c'était des représailles. On ne peut pas débarquer comme ça chez les gens n'importe quand... et puis tu n'as même pas son adresse !

— Ça on peut la trouver, mon technicien est assez bon là-dedans, et il y a des jeunes qui le connaissaient, je suis sûr qu'on peut...

— C'est non.

— Si on ralentit maintenant on risque de tout remettre en question, sheikh... c'est pas...

— Il n'est pas question de ralentir. Tout à l'heure tu as parlé d'autres caches de drogue potentielles, même si la plupart des gens de ce pays

nous prendrait pour des fous, on va quand même y aller et faire ce qu'il faut. Mais là je ne te suis pas Samir, il faut trouver un autre moyen de régler cette affaire. Essaie d'entrer en contact avec lui d'abord, cherche des gens qui le connaissent, mais pas question de se pointer chez lui comme ça. Il ne faut pas que ça devienne une habitude »

Hâtim avait parlé, et avancé ce qui ressemblait le plus à un droit de veto. Sans même que le principe ni la hiérarchie ne fut formellement admise, le reste de l'assemblée valida le mécanisme. Pour la première fois depuis le début des rassemblements, Samir avait vu une de ses propositions rejetée. La décision n'était pas dépourvue de sens, et il pouvait le comprendre. S'introduire chez les gens au moindre problème pouvait à terme ternir leur réputation et conduire à des débordements. Le dernier épisode chez Ahmadou aurait pu mal tourner, et il s'en était fallu de peu que la colère de Saïd dégénère.

« — Ça marche, j'ai compris, sheikh, je vais pas insister. Pas d'intervention au domicile. On fera autrement. »

Samir se plia ainsi au mécanisme, qui devait marquer le premier jalon en direction d'une future institutionnalisation. Le fait que l'imam n'usait de son prestige moral que maintenant lui ajoutait la légitimité de la parcimonie.

Une fois l'assemblée dissoute, le jeune entrepreneur se remit à la chasse de son prestataire malveillant. Une visio avec son équipe lui donna plus de détails sur le profil du voleur, et aussi quelques infos sur la victime. Il nota le numéro de cette dernière, et entreprit de le

joindre immédiatement pour éviter que son mécontentement ne ternisse l'image du nouveau service, qui débutait à peine. En région parisienne, Samir déléguait toutes les questions de service client et avait recruté deux personnes expérimentées pour traiter les problèmes.

Ici, c'était différent. *Amanah Express* ne devait pas être une entreprise de transport comme les autres mais un réseau de confiance. Quoi de mieux pour susciter la confiance chez les clients que de recevoir un appel direct du patron, suivi d'excuses ?

Assis sur la petite table à l'extérieur de la caravane, Samir composait le numéro du propriétaire de la sono volée. Un homme décrocha au bout de quelques sonneries.

« — Oui, allô ?

— Allô, bonjour, c'est Samir Lakhdar fondateur d'*Amanah Express*, je vous appelle suite à la plainte que vous avez envoyée après le vol de votre sono.

— Ah, oui ! Eh bien vous faites bien ! Moi j'ai porté plainte, désolé, j'ai rien à vous dire !

— Vous avez déposé plainte contre le voleur ?

— Et contre vous aussi ! Il n'y a pas de vérification d'identité, n'importe qui peut faire n'importe quoi sur votre plateforme ! C'est pas du tout sérieux ! Des *muslimîn* en plus, vous n'avez pas honte ? *Hchouma* !

— Nous ne vérifions pas les pièces d'identité car si on les demandait à tout le monde on se retrouverait avec beaucoup trop de données personnelles sensibles monsieur. Mais rassurez-vous, nous avons l'identité du voleur, nous connaissons son visage et on met tout en œuvre pour le retrouver et s'occuper du problème au plus vite.

— Ça m'est égal, c'est pas ça qui va me rendre ma sono ! Mon beau-frère en a besoin pour un événement sportif ce week-end. Moi je travaille j'ai pas le temps de faire le déplacement, il m'a conseillé de passer par votre appli-là, mais on ne m'aura pas deux fois !

— Monsieur Adil, je vous ai dit qu'on traitait le problème. Votre sono en attendant, je vais la déposer moi-même. Pouvez-vous me donner le modèle et la permission d'utiliser le numéro de votre beau-frère pour le contacter pour lui livrer personnellement ?

— Ce... c'est un canular ?

— Pas du tout monsieur Adil. Si vous retirez votre plainte, je m'engage à livrer le même équipement ou un équivalent à votre beau-frère dans la journée ou demain au plus tard.

— Je demande à voir ! Et d'abord qui me prouve que vous êtes bien le créateur de cette appli ?

— Je viens de vous envoyer un message avec mon profil, vous pouvez voir le cercle rouge autour de mon nom et la mention *service client*.

— Bon... Je veux bien vous laisser une chance mais je demande à voir... Quand j'aurai eu mon beau-frère qui me confirmera qu'il a bien le matériel on verra pour la plainte.

— Parfait, je vous recontacte quand c'est fait.

— D'accord, allez, *be'slama*.

— Wa alaykoum salam. »

Première chose réglée. Deuxième étape, passer au magasin d'électroménager le plus proche récupérer le matériel, avant d'aller chercher le coupable directement devant son école. Aymen l'avait informé qu'il était scolarisé au lycée Renoir, il irait donc l'attendre devant. L'imam lui avait interdit d'aller chez l'incriminé, pas de l'attraper sur la voie publique.

Avant ça, il prit la peine de faire une petite vidéo face caméra où il expliquait son souci du jour.

« Salam tout le monde. C'est Samir. Alors là je suis en train de travailler sur le cas d'un petit malin qui a volé un de mes clients. Alors je vais pas faire comme si j'étais surpris hein, on s'attendait à ce genre de choses. Mais sache une chose mon gars, toi qui as fait ça, on a ta tête, et on sait où tu es. Donc la Play que tu as payée avec l'argent de la sono que t'as revendue, elle est à moi. Et je vais venir la chercher.

Si tu pensais trouver une appli mal sécurisée où tu pouvais faire ce que tu veux, t'es mal tombé, mon gars. Nous on ne prend pas la pièce d'identité pour donner sa chance à tout le monde, mais on a ta tête, tes profils sur les réseaux, ça sert à rien de te cacher.

*Je te donne encore une chance, tu peux rapporter la Play à la mosquée discrètement en journée quand y'a pas beaucoup de monde. Sinon, on va s'occuper de ton cas. »*

La vidéo fut postée, et devint rapidement le spectacle de la journée pour les habitants des Planaïses et les curieux partout en France.

Abdelhalim arriva au bon moment, alors que Samir rangeait ses affaires pour partir à sa recherche.

« — Akhi, je vais te demander encore un service mais cette fois je te rémunère, ça suffit de faire le chauffeur privé gratuit.

— Dis-moi ce que tu veux avant de me payer ! Je ne suis pas obligé d'accepter le contrat !

— J'ai besoin d'aller chercher une sono et la déposer chez celui qui aurait dû la recevoir.

— Ah oui, pour ton application, là ?

— Oui, c'est ça.

— Héhé, figure-toi que j'ai déjà deux courses à mon actif, et deux commentaires positifs !

— Ah bon ! Je savais pas que tu t'étais inscrit !

— Les frères de Montrose avaient besoin de faire acheminer des bidons de récupération et comme on avait encore les anciens ici, on s'est dit qu'on allait utiliser l'appli pour aider un peu à la faire

décoller, et ça marche bien !

— Content que tu sois content ! Mais j'ai un client qui n'est pas aussi ravi que toi.

— Là, je viens de finir de régler la fuite du robinet de la cuisine, donc je suis disponible si tu veux.

— Mets ton tarif sur *Amanah Express* ?

— C'est du transport de personne pas de marchandises, c'est pas autorisé par les règles, tu devrais le savoir ! Dit Abdelhalim en riant.

— Bon, pas faux, je te réglerai la course autrement.

— On verra ça, allez monte ! »

Le magasin d'électroménager le plus proche se situait en dehors de la ville, dans une zone commerciale encore en construction. En passant par les chantiers, Samir remarqua qu'ils ne semblaient pas avoir évolué d'un pouce depuis sa visite de l'an dernier.

« — Ils sont toujours en travaux, ici ? On dirait que ça n'avance pas très vite...

— Oui, je crois qu'il y a des conflits entre les propriétaires du terrain et la mairie ici. Ils disaient à la radio que ça n'est pas très rentable. En plus il y a souvent des associations écologistes qui manifestent contre l'agrandissement du centre commercial, donc ça n'arrange pas les choses.



— Toi tu en penses quoi de toutes ces questions écologiques, Abdelhalim ? D'un côté je comprends totalement qu'il faut arrêter de gaspiller, de polluer, mais comment on met ça en place, concrètement ? C'est difficile...

— Je n'ai pas de solution à te proposer, chacun sa responsabilité akhi... On doit respecter les bienfaits qu'Allah nous a donnés, mais je ne sais pas quelle politique est la meilleure ou qui a raison et qui a tort dans les conflits sur ce sujet. Quelque part, je suis écolo même si je ne voulais pas : J'achète très peu de choses, je mange des aliments simples que je cuisine moi-même, je fais le tri des déchets...

— Après, c'est plus complexe que ça, Abdelhalim. Il y a la provenance des aliments qui compte, et puis tu as une camionnette qui roule à l'essence aussi...

— Si tu as des choses à m'apprendre sur le sujet, ça m'intéresse ! Pour la camionnette par contre, si tu n'es pas content tu peux finir à pied !

— Ahaha, on va remettre ce problème à plus tard, je crois...

— Je plaisante, akhi, je plaisante. C'est un vrai sujet et tu sais je pourrais m'en passer la plupart du temps. Depuis que tu es là, je roule beaucoup plus que d'habitude, et avec ton réseau de transport ça va pousser les gens à rouler encore plus aussi.

— En fait, cette idée de transport courte distance, à la base elle venait d'Amin. C'est pas le plus grand écolo que je connaisse mais il détestait le gaspillage donc il avait pensé à un système qui permettrait aux gens d'un même quartier de se prêter des objets du quotidien plutôt

que d'acheter dix fois le même truc qui va dormir dans la cave toute l'année tu vois.

— Ah d'accord, ça aurait été bien que tu le présentes comme ça !

— Il faudrait peut-être que j'en parle, mais je sais pas si les gens seront sensibles à ça. En fait dans la vision d'Amin, l'appli doit même pouvoir servir à un habitant du cinquième étage d'une tour par exemple, à envoyer son aspirateur à quelqu'un qui habite au troisième, tu vois ? C'est pour ça qu'il y a un aspect un peu social aussi, avec des cercles privés, pour pas montrer à tout le réseau où t'habites, et tout ça.

— Il avait de bonnes idées ce Amin, dommage qu'il ne soit pas resté... Mais bon, al hamdoulillah il a échappé à l'autre fou qui voulait l'assassiner. Et si la police l'avait attrapé lui et son ami c'est sûr qu'ils finissaient en prison pour homicide. Tu te rends compte quand même, la justice... »

Les deux colocataires arrivèrent sur place. Le parking flambant neuf, entouré d'enseignes de renom et de bâtiments au style moderne tout aussi frais, était quasiment vide.

L'affaire fut rapidement bouclée. Samir trouva facilement de quoi remplacer la sono volée, et la livra dans la matinée à son destinataire, aussi choqué et ému que l'expéditeur. Entretemps, Samir avait constaté la suppression de la vidéo où le jeune voleur s'incriminait lui-même. Son profil avait été passé en privé, et Aymen avait même contacté Samir pour le tenir au courant des événements dans le

milieu des lycéens du quartier.

« MDR ta vidéo a fait dahak tout le monde ici. »

Une fin de semaine, un week-end, le début d'une autre. Le temps de laisser la magie du social faire son effet, Samir obtint ce qu'il voulait. Le voleur était cerné, suscitait moqueries et mépris, mais refusait de rendre la console volée. Il restait malgré tout dans son cercle proche, comme dans une bonne partie de sa génération, des âmes pour qui la ruse et la force suffisaient comme prestige social.

Le jeune homme s'était ainsi vanté : *« Ouais j'ai vendu une sono que j'ai péta sur une appli pétée, et j'ai acheté une Play avec. Ceux qui critiquent sont des jaloux et des hypocrites. »*

Après les menaces, Samir prit la décision de passer à l'acte. Il se présenta devant la grille du lycée Renoir en fin de journée, changeant immédiatement le ton de cette banale sortie d'école.

Reconnu très vite par un groupe d'ados qui l'avaient en haute estime, une petite troupe se forma autour de lui.

« Les gars, je suis juste de passage, laissez-moi passer. Je viens chercher quelqu'un qui me doit des sous ! »

L'enthousiasme qu'il suscitait maintenant à chaque déplacement lui rendait difficile toute apparition discrète, chose qu'il n'avait pas correctement anticipée. Il réussit tout de même à rétablir le calme et à échanger avec quelques jeunes, avant de repérer le voleur de sono

qui tentait de s'éclipser discrètement. Malheureusement pour lui, il avait attendu trop longtemps, et ne pouvait plus se glisser dans la foule.

« — Eh toi, viens. Viens je vais juste te parler !

— Dégage ! Eh, tu m'approches, je ramène mon grand frère, t'as capté !

— Tu me dois une Play, mon gars !

— Je te dois rien du tout ! Arrête de racketter des lycéens, t'es un daron maintenant ! Passe à autre chose ! »

L'échange avait été bref, mais c'était assez pour que Samir comprenne qu'il n'obtiendrait rien par le dialogue cette fois. Il s'était présenté seul mais avait avec lui une bande d'ados visiblement prêts à le soutenir quel que soit son choix. Une bonne partie d'entre eux n'étaient là que pour le spectacle, d'autres encore pour le plaisir d'humilier quelqu'un, mais le besoin de justice et la mentalité de chasse à la cupidité en avait touché certains sincèrement.

Samir fit ce qu'il aurait voulu éviter, ce que peu de personnes y compris parmi son groupe comprendrait, mais qu'il devait faire. Pas pour son business, mais pour le signal.

Il saisit l'ado par le col et le plaqua contre un mur, en prenant soin de maîtriser sa force. L'ado perdit immédiatement son air insolent pour le remplacer par une mine surprise et effrayée. Il tenta de lutter

quelques secondes mais le gabarit de Samir, bien qu'il ne fut pas des plus musclés du coin, suffisait à maîtriser un ado de 17 ans.

« — Restez tous derrière ! Personne ne le touche ! Criait-il à la bande d'ados enflammée. Toi, écoute-moi bien. Je vais passer demain en bas de ton bâtiment, tu vas descendre la Play. Ramène qui tu veux, j'en ai rien à faire. C'est pas de la *hagra*, t'es un exemple pour tous ceux qui auront la même idée de se servir sur les *amanah* de mes clients. J'en ai rien à faire que tu sois un ado, et le suivant même s'il a quarante piges ça sera le même tarif. On m'a confié une *amanah*, je laisserai personne m'en séparer sans conséquences. »

Les objectifs des smartphones braqués sur lui, Samir continua :

« — Et j'ai un message à tous les livreurs qui font des courses sur ma plateforme : on vous a confié un dépôt, quoi qu'il arrive, vous livrez ! Moi je ne touche aucun bénéfice sur cette appli, je vous l'ai dit, je travaille pour vous tous, pour bâtir une communauté de gens dignes de confiance ! L'argent va dans les colis alimentaires, dans l'achat de matériel pour la fondation ! En tout cas, tout le monde doit savoir qu'en confiant quoi que ce soit à notre réseau, il sera livré. Respectez la Amanah ! »

Après avoir relâché l'ado qui s'enfuit en courant et en jurant, il s'adressa à la petite foule qui s'était amassée en ces termes :

« — Vous tous, là, vous êtes dans le même bahut que lui, vous avez vu ce qu'il s'est passé, mais ouvrez bien vos oreilles : vous ne le touchez pas ! Vous pouvez le boycott, ne plus être pote avec lui, ce que vous

voulez, mais c'est pas à vous de régler ça. Vous allez nous rajouter des problèmes si vous vous en mêlez, ok ? Je vous fais confiance les gars ! »

La séquence prit fin sans autre escalade. Les compères du petit bandit s'étant fait discrets au vu du nombre d'élèves qui s'étaient naturellement affichés en soutien ouvert à Samir. Cela confirmait une fois de plus le ressenti de cette nouvelle figure locale : Il y avait quelque chose de bon à tirer de cet endroit.

La fin de la journée fut pour Samir l'occasion de traiter de nouvelles informations avec Souleymane, à distance, depuis la caravane dans laquelle il avait élu domicile. Il envoya un message sur le groupe qui faisait office de conseil de la Fondation Ibrahim, pour leur signaler son action.

Certains l'accueillirent avec enthousiasme, d'autres, notamment l'imam, était dubitatif.

« Et maintenant ? Certes, il est intimidé, mais le problème n'est pas résolu... Attention à la suite »

Comme le montreraient les événements suivants, sa crainte était fondée. Samir savait qu'il serait accueilli par un proche du jeune voleur, et que ce proche en question se contre-fichait certainement des idéaux de confiance et de probité que Samir se battait pour promouvoir. Il s'attendait déjà à avoir face à lui un ou plusieurs

adultes immatures agissant par pur tribalisme défendre leur jeune délinquant. C'était une mentalité qu'il ne connaissait que trop bien, baignant dedans depuis que la loi du plus fort était le corpus de droit le plus communément accepté.

Le gamin avait arnaqué un client, revendu un bien qui ne lui appartenait pas, acheté une console avec, qu'importe ? C'était bien joué et puis voilà. Et celui qui désapprouvait cette conduite était jaloux du butin, ou hypocrite. Et la plupart du temps, ces deux accusations étaient justifiées. Lorsqu'elles étaient émises par des individus adhérant au jeu du *pas-vu-pas-pris*, et du *bien-joué* les accusations relevaient effectivement de la jalousie ou de l'hypocrisie. Des jaloux qui se cachaient derrière un prétexte moral, ou des hypocrites qui prétendaient la défendre.

Mais Samir n'était pas de ce bord-là. Il vouait une haine pure et sincère au vol par cupidité, et comptait bien transmettre ce goût particulier pour la probité même s'il fallait, pour faire cette omelette, casser quelques œufs.

Alors qu'il cogitait allongé sur la banquette de la caravane qui lui servait de lit, au beau milieu de la nuit, il se leva brusquement pour saisir son téléphone et appeler Kamal.

« — Alo ?

— Ouais, Kamal désolé il est tard, tu dors pas ?

— Plus maintenant.

— Mince.

— Vas-y, je t'écoute, t'inquiète.

— T'es encore au quartier ?

— Ouais, j'ai un pris un appart ici, j'ai un locataire qui a déménagé donc j'ai pas remis le bien en location.

— Ok, cool. Y'a moyen qu'on se voie demain matin ? J'ai besoin d'un service.

— Vas-y, ok. »

Le colosse se pointa au lieu de rendez-vous le lendemain à l'heure prévue.

« — Alors raconte, dans quelle galère tu t'es mis, demanda Kamal avec un soupçon de sarcasme.

— Comment tu sais que c'est une galère ?

— Je t'avais dit la dernière fois que tu rentrais dans un milieu où tu ne pourrais pas tout gérer pacifiquement...

— Hm, en fait c'est pas vraiment ça. Y'a un lycéen qui a racketté un de mes clients, et je suis allé le voir pour disons.. l'intimider un peu. Je lui ai donné rendez-vous ce soir devant chez lui.

— Ouais, j'ai vu la vidéo, je sais.

— Ah, toi aussi ?

— Oui, tout le monde... Maintenant, dès que tu postes un truc ça fait le



tour de la ville en quelques heures, il faut t'y faire.

— Je crois que je m'y suis pas encore fait.

— Bref, laisse-moi deviner, tu penses qu'il va pas se pointer tout seul c'est ça ?

— Voilà... »

Kamal sourit et lâcha un soupir qui signifiait « *je te l'avais dit* » sans avoir à le dire.

« — J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit et ça me semble inévitable, en fait. Poursuivit Samir. On ne peut pas compter sur la police pour nous protéger donc il va falloir faire avec nos moyens. Et donc, avec tes moyens aussi, si tu es avec nous.

— Écoute, moi j'ai rien du tout de prévu pour le moment. J'ai tout arrêté, je gère juste les quelques business légaux que j'ai, mais pour le reste, je suis disponible.

— Maintenant, j'ai besoin de savoir si je peux te faire confiance...

— Ça, c'est à toi de décider. Moi, en tout cas, j'ai choisi de te faire confiance. Je sors d'un long tunnel d'égarement et de solitude, et pour l'instant j'ai envie d'être nulle part ailleurs qu'ici. Nordine va peut-être me retrouver, m'envoyer des gars pour me faire taire, et peut-être même des gars que j'ai formés, peu importe. Je les attends. Si je dois mourir ici, j'espère que ce sera en faisant un truc utile.

— C'est rassurant. En fait, pour être direct, j'ai besoin d'être sûr que tu marches avec moi et que tu risques pas de faire les choses à ta

manière, ou que tu vas pas retourner du côté de tes anciens compagnons de route, tu vois ?

— Ok, tu veux que je prête serment comme l'autre jeune a fait, c'est ça ? Haha.

— Quoi ?

— Ah ben tout le monde a vu celle-la aussi ! Samir qui prend l'allégeance du jeune Aymen, c'est pas passé inaperçu non plus.

— J'ai fait ça pour m'assurer qu'il fasse pas les choses dans son coin. L'objectif c'est qu'on avance ensemble.

— Eh ben, c'est ça le but d'une allégeance, tu crois quoi ? Vas-y tends ta main !

— Quoi ?

— Vas-y je suis sérieux. A un moment il faut s'engager, non ?

— Si tu veux le faire comme ça, vas-y...

— Je jure par Allah de ne pas utiliser la force sans ton autorisation. »

Samir tenait un peu gêné la main de Kamal, qui lui souriait en constatant sa gêne.

« — Bon, dis-moi, on fait les choses maintenant ?

— J'ai besoin de deux ou trois personnes qui ont pas peur d'en venir aux mains mais attention, uniquement si c'est de leur côté que ça frappe.

— Vas-y, j'ai deux ou trois gars avec moi qui sont sérieux et qui sont dans le même cas.

— Boubakar ?

— Non des gars qui bossaient avec Nordine aussi. Boubakar je parle pas mal avec en ce moment, mais je sais pas comment il bosse.

— Ça fait plaisir de voir que t'es entouré de gens loyaux. Comment ils ont vécu ton changement ?

— Tu sais, je n'étais pas entouré que de bandits... Je continuais à fréquenter du monde, même Ibrahim *Allah y'rahmo* de temps en temps on se voyait encore. Mais moi, je me pose une question, tu comptes pas avertir les autres avant d'aller voir ce jeune ? Imagine si ça dégénère...

— Les autres ne savent pas exactement quoi faire. Ils voient qu'il y a un problème mais beaucoup n'arrivent pas à passer le cap de ... vraiment s'affirmer, quoi. Jusqu'ici on a détruit du matériel, de la marchandise, on s'est surtout concentré sur les points de deal. Mais le vol, les arnaques, et autres, pas vraiment. Pour moi c'est lié. Si on bloque le deal, les gens qui veulent à tout prix de la thune vont forcément se rabattre sur d'autres moyens d'en faire facilement, et quand ça arrivera il faut qu'on soit prêts. Je veux leur montrer qu'on peut passer à l'étape supérieure, et se faire respecter par la force sans faire n'importe quoi non plus.

— Pente glissante, dirait l'imam, fit remarquer Kamal.

— Oui. Pente glissante, confirma Samir. Pente glissante, et équilibre

fragile, mais c'est ça ou tout arrêter et voir la situation empirer. Avec ce qu'il se passe en plus partout dans le monde et dans le pays, la sécurité ça va être de pire en pire, je cherche pas à garder le monde tel qu'il était. J'accepte le changement et j'essaye de m'y adapter du mieux possible frérot, tu comprends ma vision ?

— Je comprends, et j'adhère. Al hamdoulillah on a quelqu'un comme toi, petit frère. Je ne pouvais pas trouver meilleure cause à servir.

— Je ne compte pas les forcer, tu vois. Je proposerai. S'ils trouvent que ça va trop loin, de toute façon je continuerai à participer à ce qu'on a déjà lancé, à financer, et pousser au maximum de ce qu'on a pu mettre en place. Mais là je pense qu'il y a besoin d'une petite prise d'initiative.

— Initions.

— Bismillah. »

Sans le savoir, Samir avait conscience que les plus grandes décisions étaient prises dans les actes les plus insignifiants. Alors que la plupart des autres membres voyaient difficilement en quoi menacer un ado qui avait volé participait à pérenniser leur mouvement, Samir y voyait au contraire l'occasion de bâtir une image dont se souviendraient plus tard ceux qui le critiqueraient aujourd'hui.

Le soir-même, il se présenta au lieu de rendez-vous indiqué, et attendit en bas de la cage d'escalier l'ado concerné ou les protecteurs qu'il aurait mobilisés pour défendre son méfait. L'attente ne fut pas

longue. L'ado fit son apparition accompagné d'un homme relativement musclé dont on lisait dans le regard la négligence la plus totale pour toute forme de valeur morale autre que celle des liens du sang. Le tribaliste, bronzé et costaud, approcha de Samir qui ne se démonta pas.

« — Alors, c'est toi qui cherches l'embrouille avec mon petit frère ?

— Je cherche pas l'embrouille. Il a volé un de mes clients, je l'ai remboursé, maintenant je viens récupérer mon dû.

— Ok, alors je vais être clair. Dégage d'ici. Casse-toi. Si t'affiches encore une fois mon petit frère sur les réseaux je te monte en l'air et j'en ai rien à carrer de tes histoires d'association ou de je-ne-sais-quoi, tu piges ? »

L'homme avait poussé Samir, qui s'avança de nouveau en tentant de garder son calme. Son moi d'il y a un an aurait immédiatement répondu et il se félicita intérieurement de garder autant de calme face à un énergomène de ce genre. Il était sidéré de voir à quel point il correspondait en tout point au cliché qu'il s'était fait du défenseur du jeune escroc.

« — Me touche pas, je t'ai demandé mon dû, rien de plus, c'est comme ça que t'apprends la justice à ton petit frère ? Qu'on peut voler les gens et qu'on sera défendu par la famille ? C'est quoi cette éducation ?

— T'es qui pour me donner des leçons enf.. »

L'homme s'était emporté et avait violemment empoigné Samir, qui se défendit cette fois avec vigueur, attrapant les mains de son adversaire

et les arrachant de son col. Le conflit allait démarrer lorsque survint Kamal, qui attendait précisément ce moment, selon ce qu'avait prévu Samir.

« — Lâche-le, toi ! Lâche-le je te dis !

— T'es qui toi petit ba... »

L'homme ne termina pas sa phrase. Lorsqu'il reconnut Kamal, son arrogance se métamorphosa magiquement en crainte, qui déformait son visage.

« — Kamal ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je t'ai dit lâche-le, ça se voit pas ce que je fous là ? *Ma tahchemch* ? »

L'invective de Kamal ne fit pas mouche longtemps, deux autres hommes arrivèrent à la rescousse du tribaliste moderne en Nike air, lui redonnant confiance en lui et chassant la peur qu'il pouvait avoir du colosse, qu'il semblait connaître.

« — Eh Kamal j'ai pas envie de me prendre la tête avec toi gros, *wala*. Cette affaire c'est entre lui et moi, pars s'il te plaît.

— A la base c'était entre ton petit frère et mon petit frère, t'as voulu t'en mêler alors je m'en mêle.

— Ton petit frère ? Mais vous avez même pas la même mère, de quoi tu parles !

— La fraternité ça touche pas que le sang mon gars, c'est ça que t'as

pas compris, dit Samir. »

L'homme ne répondit pas et à la place se jeta sur Samir pour en découdre avec lui. S'ensuivit une mêlée qui ne dura pas plus de quelques secondes. Alors qu'un de leurs opposants sortit une lame de sa poche, Kamal, qui l'aperçut en premier, fit un mouvement de recul pour extirper de l'arrière de sa ceinture une arme de poing qu'il pointa immédiatement en direction de l'homme qui avait sorti le couteau.

« — Jette ton couteau, toi ! Jette-le ! »

Le canon pointé sur lui fit l'effet d'une baguette magique. Ses mains s'ouvrirent instantanément et le couteau glissa par terre, immédiatement récupéré par un des associés de Kamal.

« — Il faut en arriver là pour que vous commenciez à réfléchir !

— Kamal déconne pas wala, c'est bon je me calme on va parler, gros.

— Dis au gamin de descendre la Play.

— Heu ok... vas-y toi, ramène la Play.

— Mais... protesta le gamin.

— Discute pas ramène la Play ! T'es un ouf toi, tu nous ramènes Kamal avec tes histoires, espèce de bouffon ! »

L'ado s'exécuta et redescendit quelques minutes plus tard à peine avec la console et les câbles emballés dans un sac.

« — Tiens j'ai mis *Fifa* et *Call of* avec... commenta-t-il.

— Merci, répondit Samir. Tu vois quand tu veux. Maintenant réfléchis-y à deux fois avant de voler.

— Je pourrai quand même me réinscrire sur la plateforme ?

— Non. Répondit Samir. Une fois que t'es banni c'est à vie. Désolé pour toi, mais tu vas servir d'exemple. Tu l'as bien cherché. »

Kamal resta quelques minutes de plus pour échanger avec celui qu'il connaissait. Il n'y avait rien à tirer de cet homme qui se montrait totalement hermétique à toute forme d'incitation au bien ou à l'introspection. Ses excuses, mièvres et dégoulinantes de *poto, j'te jure, sur le Coran* qu'il n'avait jamais ouvert de sa vie, empestaient l'hypocrisie. Mais cette fois, Samir se contenterait de ce résultat. Il regrettait de devoir en arriver là, et savait que la scène avait sûrement été filmée, mais c'était l'escalade nécessaire à l'entrée de son action dans le niveau supérieur de la détermination.

Il allait maintenant devoir expliquer son geste au peuple, aux membres de la Fondation Ibrahim, et peut-être une nouvelle fois devant l'OPJ, avec une probabilité accrue de détention provisoire, cette fois-ci.

Ces méthodes dignes d'un gang ne raviraient certainement pas l'imam, d'autant plus que beaucoup peineraient à y voir autre chose qu'un racket de console à un ado, mais il espérait que la suite des événements donne raison à sa politique, qui malgré ses airs impulsifs



n'était pas de l'improvisation.

« — La vidéo va sûrement tourner, dit Samir alors qu'ils étaient sur le chemin du retour, avec Kamal au volant. T'étais vraiment prêt à refaire un tour en cellule pour ça, frérot ?

— Je vais disparaître quelque temps, répondit Kamal, et voir comment les choses évoluent. On reste en contact. De toute façon je pense pas que les mecs iront déposer plainte. Tu vois le grand frère de l'ado qui a volé la Play ? C'est des raclures, je les connais. J'ai fait six mois en cellule avec leur cousin. C'était un cas social et un vrai lourdaud, mais c'est pas une balance.

— Si au moins il respecte cette tradition de *jouhâl*, ça peut nous être utile...

— Toi, tu vas faire quoi ?

— Moi, je change rien. Si les flics viennent me chercher, j'assumerai. En attendant il faut que je trouve le premier compte qui va poster la vidéo pour la récupérer, donner le contexte et diffuser sinon ça va raconter n'importe quoi je le sens. »

Kamal déposa Samir devant la mosquée et démarra immédiatement en trombe, sans demander son reste.



## Chapitre 22

*« Le mythe de la fin de l'histoire est encore omniprésent et avec lui, l'illusion que, finalement, les rapports de force sont une anomalie. Qu'un compromis est toujours possible. Que tout finit par s'arranger. Que le pire n'arrive jamais. Ou alors seulement pour les autres. Et, ma foi, c'est triste pour eux, mais c'est leur problème. »*

*Raphaël Chauvancy*

**L**a nuit avait été agitée sur les ondes locales. Les serveurs de micro-blogging de la ville étaient en ébullition et la vidéo de Samir avait tourné toute la nuit. Le jeune leader savait qu'il allait être questionné sur ses agissements le matin même, et effectivement, ça ne manqua pas. Des membres moins assidus aux assemblées du matin étaient présents dès la fin de la prière pour entendre les arguments de Samir, et discuter du jugement à porter sur cette opération d'intimidation.

Abu Ayyûb ne lui avait pas adressé la parole depuis la veille, il attendait comme tout le monde l'assemblée de l'aube, qui prendrait cette fois un léger air de procès. Samir ne s'y déroberait pas. Il attendait au contraire cette occasion de pied ferme, lui-même

émerveillé du sérieux accordé à ce cercle duquel commençait à éclore une véritable institution.

Les regards des hommes assis en tailleur formant le grand cercle étaient fixés sur lui. Samir prit une grande inspiration et salua tout le monde avant de s'exprimer. Il n'avait essuyé aucune invective, aucune prise à partie spontanée avant ce moment. La fascination pour l'ordre qui émanait de ce groupe naissant enleva presque totalement au jeune homme l'appréhension. Il resta un instant contemplatif de ces hommes qui sans mettre les mots dessus, bâtissaient par leur patience, leurs actes, la récurrence de leur présence et le respect de l'assemblée, une véritable *shûra*.

« — *Bismillah, Al hamdoulillah, wa as-salat wa salam 'ala rasulillah.* Commença le jeune leader. Je sais que beaucoup d'entre vous ici sont venus pour comprendre ce qu'il s'est passé hier. Je ne vais pas refaire tout l'historique, vous avez déjà vu la vidéo où j'explique le déroulement des faits, mais je vais essayer devant vous incha Allah, d'expliquer mes motivations, et défendre un peu cette initiative.

Tout d'abord je tiens à m'excuser de n'avoir prévenu personne. A part ceux qui m'ont aidé dans la résolution de cette affaire, je n'ai pas averti qui que ce soit. Ni sheikh Abu Ayyub, ni le staff de la Fondation Ibrahim, personne.

Pourquoi ? Parce que même si les bénéfices de ce projet reviennent à

la fondation, ça reste une initiative sous ma responsabilité, et donc je reste quelque part le gestionnaire de cette petite entreprise. Mais aussi et surtout, parce que je voulais éviter quelque chose qui me semble évident, même si vous ne le partagez pas tous, c'est que si je ne faisais rien, c'est tout le mouvement qui aurait été décrédibilisé.

Je sais que certains ici pensent qu'on peut encore régler les choses pacifiquement, ou qu'on peut laisser passer des vols de ce genre sans que ce soit trop grave, mais c'est mal comprendre l'environnement dans lequel on évolue, que ce soit notre quartier, ou le monde aujourd'hui. Il y a des gens avec qui on peut discuter, et résoudre le problème. Et il y en a d'autres avec qui il faut discuter, mais ensuite frapper pour résoudre le problème.

Mais attention, je ne parle pas de violence sauvage, sans avertissement, sans mesure, sans jauger le comportement en face. Là si vous avez bien vu, on a tenté le dialogue d'abord, et même sur place, la confrontation physique c'est eux qui l'ont lancée. Et les frères qui étaient avec moi ont joué le jeu. Ils auraient très bien pu dérapier, ça aurait pu mal finir, et beaucoup plus vite. Mais on a bien fait attention à ne jamais être les premiers à escalader le niveau de violence. Et pourtant on s'est mis en danger pour ça. Si le frère n'avait pas vu le couteau avant, j'aurais pu prendre un coup, peut-être mortel. Si n'on avait pas su se maîtriser, peut-être qu'un coup de feu serait parti.

En fait, j'aimerais que vous compreniez qu'on ne vit plus dans le même monde qu'avant. Ceux qui ne garent plus leur voiture dans certaines rues savent très bien de quoi je parle. Vous savez que si vous on vous l'endommage et si on vous vole, il n'y aura personne pour vous aider. Si l'assurance rembourse, vous êtes contents. Mais est-ce que vous avez déjà vu un coupable attrapé ? Depuis combien de temps la police ne retrouve plus les responsables des cambriolages, des arnaques en ligne ? Ou même de ceux qui dégradent les bâtiments, les poubelles, les cages d'escalier...

Vous le savez très bien, personne ne peut assurer la sécurité dans un contexte pareil. Et pour une fois, je vais pas charger la police, même si je sais très bien qu'ils vont m'envoyer un taxi dans pas longtemps pour aller dans leurs locaux. Mais on vous a vendu un mensonge. Non, l'État ne peut pas tout faire. L'État ne peut pas dissuader tous les mecs prêts à utiliser la force, dans des zones où ils ne comprennent même pas les codes les plus basiques de ceux qui vivent-là.

A Paris, c'est différent, j'ai un service client, y'a de la vérification d'identité sur mes services, les services de police sont mieux organisés, c'est pas le même contexte. Ici, j'ai fait le choix de laisser de la liberté aux gens, pour donner sa chance à tout le monde. Ceux qui transportent comme ceux qui passent des commandes. Je fais confiance. Mais je ne fais pas l'aveugle. Si je laisse faire les vols sur mon réseau de transport, cette confiance va s'écrouler. Et j'ai fait ce que j'ai fait, pour vous montrer que la confiance dans le réseau ne s'en trouvera que renforcée, vous verrez. Les gens qui veulent voler

les clients y repenseront à deux fois, et les clients sentiront que s'ils ont un problème, ils seront écoutés et qu'on honorera vraiment le sens de la Amanah.

S'il se trouve que j'ai tort, alors je vous présenterai mes excuses, et de toute façon je continuerai à vous aider du mieux que je pourrai. Mais si ça fonctionne, alors je vous demande de réfléchir, les frères, et de renoncer au monde d'avant, que vous avez idéalisé, pour envisager de nouvelles relations entre les gens, avec un système qui marche.

Je sais très bien que ça va pas faire plaisir à tout le monde. Même aux Planaises j'ai déjà eu des commentaires de personnes qui me disent oui mais votre islam gardez-le chez vous, on n'en veut pas, etc... Mais le choix est le même qu'au début les frères. Soit on se prend en main pour transformer l'endroit où on vit en quelque chose de meilleur, soit on le laisse à la merci des dealers, des escrocs et des politiciens qui vont le transformer en ruines comme c'est déjà en cours. Voilà, je vous laisse la parole, sachez que dans tous les cas j'accepterai votre décision, je sais que c'est pas un choix facile, que j'ai un peu forcé l'orientation du mouvement dans un sens, mais je suis prêt à me ranger si vous décidez que ça va trop loin pour vous. »

Un frisson de murmures parcourut l'assemblée. On avait écouté son discours avec attention et respect. Il était difficile de jauger d'après ce soudain bourdonnement si on était plutôt pour ou plutôt contre le cap que Samir proposait, mais son allocution n'avait laissé personne indifférent.

Un premier homme présent alpagua Samir.

« — J'ai compris ta position akhi, mais désolé ça sera sans moi. Si on utilise des méthodes de voyous, on va finir comme des voyous et moi je veux pas de ça.

— Non au contraire, répondit un autre, Samir a raison, on doit montrer qu'on peut frapper en étant capables de maîtriser nos coups c'est ça qui est important ! »

Les discussions allaient bon train, l'assemblée présentant des profils d'une diversité rare, la perception du problème n'était pas la même. La Fondation Ibrahim avait réuni des mondes qui se parlaient peu, et se croisaient peu. Le mélange de voyous repentis, de musulmans oisifs qui soudain s'intéressaient au sort de leur communauté, de profils type cadres qui avaient déjà eu du mal à suivre le dépassement des limites habituelles, d'habitues de la mosquée qui centraient leur islam sur la pratique cultuelle en se fermant au reste, étaient ici obligés de composer, de trouver une ligne de conduite.

Le consensus n'émergerait pas en une matinée, Samir le savait. Mais il sembla tout de même qu'en dehors de quelques réfractaires, qui n'avaient déjà pas vraiment apprécié le risque pris avec la destruction du stock de drogue et du flou entourant la fusillade dans laquelle Amin avait pris la fuite, le reste du groupe validait. L'imam Hâtim prit la parole en s'adressant directement à Samir, et le brouhaha s'évanouit assez rapidement. Tout le monde voulait maintenant savoir ce que la figure d'autorité religieuse ici dirait, et en réalité trancherait sur le sort du mouvement.



« — Je vais être honnête avec toi Samir, j'ai pas apprécié du tout l'initiative. Quand je t'ai dit de ne pas débarquer comme ça chez le jeune ado qui a volé le client, je ne pensais pas que tu l'attendrais en bas de chez lui. C'est pas comme ça que je l'imaginais. Mais c'est vrai que j'ai peut-être été un peu naïf de croire que ça se résoudrait avec le dialogue. De toute façon on le sait, certains ici ne respectent rien, et on n'a jamais vraiment osé les confronter. Je ne sais pas quoi te dire... Le mieux c'est qu'on attende de voir le résultat. Parce que malgré tout, cette affaire n'est pas finie. Il y a un risque que la police se mêle de notre association et la dissolve, ou même que tu finisses en détention..

Kheyr incha Allah. Je suspens mon avis. Je partais négatif, mais t'as été honnête, t'as admis les problèmes que ça peut causer, et ça me rassure de voir que t'es pas non plus parti dans une rage, une boucle de vengeance. Donc on verra bien ce que ça donnera. »

Le brouhaha s'apprêtait à reprendre lorsque l'imam s'adressa à tout le monde d'une voix plus forte :

« En attendant la fondation continue ses activités. Le programme de nettoyage des trois nouvelles rues commence aujourd'hui, le reste c'est pareil, on ne change rien ! »

Ceci marqua la fin de l'assemblée. Personne n'avait l'esprit à traiter un autre sujet aujourd'hui. Samir repartit le cœur léger, avec la sensation d'avoir été compris, et un bon espoir qu'il serait de nouveau

suiwi.

Personne n'avait posé de question sur Kamal, comme s'il était compris par tout le monde qu'il ne valait mieux pas savoir qui avait tenu l'arme.

La vie reprenait son cours, et Samir retourna à la caravane traiter quelques messages et poster une annonce de vente de la console de jeux qu'il avait récupérée. Alors qu'il avait le nez penché sur l'écran de son laptop, Abdelhalim qui avait terminé à l'instant sa routine d'entretien des locaux passa près de lui.

« — Alors, comment tu te sens après ce matin ? Demanda celui qu'on nommait le dixième pilier.

— Bien, al hamdoulillah. J'ai dit ce que j'avais à dire. Et toi tu ne m'as pas dit, tu en penses quoi ?

— Moi je n'en pense rien.

— Tu as bien un avis sur la question ?

— Les deux avis se défendent. Mon seul avis, c'est que quelle que soit la décision prise, il faut rester unis. Quelle que soit la direction prise, la question n'est pas de savoir qui a raison ou qui a tort mais est-ce qu'on est prêt à continuer à avancer ensemble malgré les désaccords.

— J'ai un peu le même ressenti que toi... C'est pour ça que j'ai bien précisé que quoi qu'il arrive je suivrai le groupe. J'ai pas envie qu'on se divise après tout ce qu'on a fait ensemble.

— C'est le moment de vérité. On va voir si la détermination est

toujours là ou si chacun va retourner dans sa routine et se désengager... »

Samir acquiesça. Alors qu'il se perdait dans ses pensées le regard flottant en direction du parking, l'apparition d'hommes en bleu le ramena à l'instant présent. Ils étaient trop loin pour les entendre, mais les deux agents semblaient demander où le trouver. Il commença à envoyer un court message pour informer Souleymane, éteignit son téléphone avant de le ranger dans son sac, qu'il déposa à l'intérieur de la caravane. Prenant une grande inspiration, il se dirigea d'un pas rapide en direction du parking, craignant que d'autres personnes soient ennuyées avant qu'il ne fût trouvé.

Les deux agents le reconnurent assez rapidement, Samir esquissant un sourire gêné en les approchant.

« — Bonjour messieurs, j'imagine que vous me cherchez ?

— Monsieur Lakhdar, vous allez nous suivre s'il vous plaît.

— Allons-y, je vous attendais. »

Après l'habituelle procédure, des menottes, un trajet d'une quinzaine de minutes, de nouvelles procédures, des couloirs, une petite séance de garde à vue, Samir se retrouvait dans le même bureau que la fois précédente, devant le même officier. Même la chaise ne semblait pas avoir bougé d'un centimètre depuis sa dernière visite.

Cheminot tapait sur son clavier bruyamment, l'air nonchalant, avant

de s'adresser à Samir.

« — Samir Lakhdar... Je ne m'attendais pas à vous revoir aussi tôt.

— Pour être honnête, moi je me demandais plutôt pourquoi on ne s'était pas déjà revu. La dernière fois on s'est quitté un peu précipitamment...

— Oui, il se trouve que nous avons d'autres préoccupations que les règlements de comptes entre bandes dans les quartiers en ce moment.

— Je pensais vous avoir expliqué que ce n'était pas tout à fait ma démarche.

— Alors comment expliquez-vous les récents événements ? C'est bien vous qu'on voit sur une vidéo menacer avec des complices armés d'un pistolet neuf millimètres pour récupérer une console de jeux ? Qui étaient vos complices ? Avez-vous leurs noms ?

— Je suis entrepreneur, j'essaye de faire en sorte de servir mes clients du mieux que je peux, et l'un d'entre eux a été volé.

— Nous sommes dans un État de droit monsieur Lakhdar, on ne se fait pas justice soi-même. Ce sont des méthodes de voyou.

— Vous êtes sûr ? Mais de quel *droit* exactement ? Où étiez-vous quand on se faisait menacer par des dealers ? Quand mon ami d'enfance Ibrahim s'est fait descendre par des gamins fous de la gâchette qui n'ont plus aucune limite ?

— Une enquête est en cours, ce n'est pas à vous de demander des comptes monsieur Lakhdar, nous faisons notre travail.

— D'accord, mais où en est l'enquête alors ? Vous avez avancé ? Vous avez trouvé le coupable ?

— Ce n'est pas vous qui posez les questions ici, monsieur Lakhdar. Vous vous calmez ou bien vous repartez avec un outrage en plus de votre dossier déjà bien chargé ! »

Samir soupira. Le fonctionnaire en face de lui ne faisait même pas l'effort de sortir de sa bulle administrative pour s'intéresser au monde réel. Les enjeux, ses motivations, les différents protagonistes et leurs intentions ne l'intéressaient pas le moins du monde. Seuls les faits comptaient. Les faits, les faits, les faits. Mais pas n'importe lesquels : ceux qui étaient soigneusement sélectionnés pour industrialiser la procédure, et l'expédier le plus vite possible. Il fallait la faire rentrer dans une case, envoyer la case dans la chaîne de production de dossiers, la faire traiter par les ouvriers à la chaîne de l'usine à jugements, point.

La bureaucratie était sourde et sénile quel que soit l'endroit du monde où on la confrontait, mais Samir, faute d'avoir assez voyagé, ne pouvait s'empêcher de penser que cette maladie était propre à son pays. Il était évident aux yeux de Samir qu'il était impossible de régler le moindre problème humain de cette façon.

« — On reprend, fit l'OPJ après quelques frappes au clavier. Avez-vous de nouvelles informations à nous communiquer concernant les

homicides survenus dans le centre-ville de Toulon le mois dernier ? »

Samir ne répondit pas. Il était déjà lassé par cet entretien qui ne mènerait à rien sinon à l'accuser d'être un gangster qui réglait ses comptes. Mais sans savoir ce qui se tramait au sein de la police, il avait l'étrange conviction que le policier en face ressentait la même chose que lui : il avait l'impression de perdre son temps.

Aucun des deux n'avait envie d'être là, et quitte à devoir affronter l'ogre judiciaire, Samir voulait au moins tenter de voir s'il parviendrait à parler à un être humain dans cette maison de fous.

Samir fixa dans les yeux le policier qui s'impatientait au bout de quelques secondes.

« — Eh oh, je vous parle !

— Vous savez que la France va entrer en guerre monsieur ? Qu'est-ce que vous en pensez ? »

La réaction de Pierre Cheminot fut cette fois une surprise pour Samir. Le sujet en total décalage avec la conversation, lancé comme s'il s'agissait d'une discussion au comptoir perturba l'officier. Celui-ci ôta ses lunettes, soupira longuement et fit rouler sa chaise un peu plus loin du bureau en s'enfonçant dans son dossier. Il avait lâché son clavier et s'exprimait désormais les bras posés derrière la tête.

« — Ce que j'en pense ? Qu'on vit dans un monde de fous. Oui ça

m'inquiète, et je m'inquiète de voir mon pays souffrir autant de gens comme vous que de politiques parfois très discutables, pour rester poli. Et j'aimerais bien aider mon pays, voyez-vous monsieur Lakhdar. Seulement je dois me coltiner quotidiennement des spécimens dans votre genre qui n'ont aucun sens de la solidarité nationale... Et pour être transparent avec vous, même si j'ai renoncé depuis longtemps à comprendre ce qu'il se passe dans la tête de vos semblables, je trouve votre cas encore plus absurde que les autres.

— Ah bon, et pourquoi ?

— Vous aviez une situation plus que correcte, Samir. Les collègues m'ont expliqué que vous aviez monté une boîte à Paris, qui marche plutôt bien. Vos revenus commençaient peut-être même à dépasser mon salaire de fonctionnaire, et il a fallu que vous veniez mettre vos pieds dans ce trou à rat, pardonnez-moi l'expression, mais c'est la réalité. Qu'est-ce qui vous a tant attiré dans ce borbier ? Qu'est-ce que vous venez foutre ici alors que vous aviez l'occasion de faire autre chose dans votre vie que de grossir la liste des Maghrébins qui foutent la m\* sur le sol français ?

— Au moins, ça a le mérite d'être clair...

— C'est-ce que vous vouliez, non ? Expliquez-moi, je vous donne une chance.

— Vous voulez vraiment comprendre ? Parce que depuis le début j'ai l'impression que vous cherchez juste à me condamner.

— De toute façon au regard de la loi vos actes sont condamnables,

mais si au moins vous pouvez éclairer ma lanterne sur votre bêtise, qui vous a conduit devant moi, je vous en serai reconnaissant.

— J’imagine que tout ça ne figurera pas dans le compte rendu de l’audition ?

— Évidemment.

— Ok. Vous connaissez Alain Damasio ?

— Oui, mais vous ne me ferez pas croire que vous avez lu un seul de ses ouvrages.

— C’est vrai. J’en ai lu aucun. Ça fait à peine un an que j’ai recommencé à lire des livres pour être honnête. Mais un jour, en scrollant les réseaux je suis tombé sur une citation de lui : « *L’ancien monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître, et dans ce clair-obscur, surgissent les monstres* ». Cette phrase m’a parlé comme si elle n’avait besoin d’aucun contexte pour être comprise.

— Dites-moi donc ce que ça vous a inspiré...

— Si je devais reprendre sa description, je dirais qu’on sort du clair-obscur. L’ancien monde a bientôt fini d’agoniser, et j’essaye d’éviter les monstres en construisant un nouveau monde pour moi et ceux auxquels je tiens.

— Philosophe avec ça...

— Vous pouvez vous moquer, mais si vous comprenez ça, vous devriez comprendre ma démarche.

— Je vais y réfléchir. Si j’ai le temps. En attendant, cette audition est



terminée. Vous recevrez bientôt votre date de convocation devant le juge par courrier.

— Vous allez l'envoyer où ?

— A votre domicile bien évidemment, pourquoi ?

— Ce serait possible de la recevoir par mail ? Je compte rester encore un peu aux Planaises donc je ne pourrai pas relever le courrier là-bas. Ça fait plus de cinq heures de route.

— Vous croyez qu'on est à votre service ? Vous allez recevoir un courrier postal comme tout le monde et c'est tout.

— Mais c'est pas plus simple de l'envoyer par mail ?

— Non ce n'est pas plus simple, non, fit le policier agacé. Au contraire ça compliquerait beaucoup les choses, vous n'y connaissez rien.

— Mais dans quel monde imprimer un courrier, le timbrer, le poster, c'est plus simple que d'envoyer un mail ?

— Dans un monde que vous ne comprenez visiblement pas, monsieur Lakhdar.

— J'avoue que ça me dépasse. Vous ne comprenez pas mon monde et je comprends pas le vôtre. Et pourtant on vit sur le même territoire.

— À mon grand regret, monsieur Lakhdar. Vous pouvez disposer, mes collègues vont vous reconduire en cellule. »

Samir termina sa garde à vue et ressortit cette fois avec une

confirmation qu'il serait bientôt convoqué devant le juge d'instruction. Son affaire avait mis du temps à rentrer dans le circuit, mais il aurait visiblement bien sa place dans l'engrenage judiciaire. Il restait toutefois étonné que l'ampleur du mouvement initié aux Planaises ne conduise pas à plus de réactions de la part des autorités.

L'administration était-elle à ce point fatiguée qu'elle pratiquait la politique du moindre effort ? Ou alors leur mouvement était-il insignifiant à leurs yeux ? Peut-être qu'ils prenaient trop à cœur quelque chose qui vu de l'extérieur ne restait qu'une banale agitation de barbus et de dealers... Mais le ministre de l'Intérieur n'avait-il pas récemment annoncé vouloir combattre par tous les moyens possibles toute trace d'islam dans les quartiers ?

Le flou était total. Mais Samir ne s'attarda pas davantage sur ces questions. Une seule chose comptait : il était libre. Peu importe la raison. Il comptait bien continuer ce qu'il avait commencé, et il devait prouver aux siens que sa vision était la bonne.

\*\*\*

Non loin de la frontière entre la France et l'Espagne, Kamal était allongé dans le lit d'un hôtel sans étoiles. Disparaître n'était pas une difficulté pour lui. C'était sans doute ce qu'il savait faire le mieux, et

lui avait valu sa place au plus près de Nordine en plus de ses compétences et ses contacts dans le monde du fer et du feu.

Muni d'un téléphone tout juste acheté et qui serait bientôt détruit, il composait les codes nécessaires à l'activation de la carte SIM prépayée avant de composer un numéro sur lequel il savait pouvoir joindre Nordine. Il avait repoussé pendant plusieurs semaines l'annonce de sa défection, mais comptait maintenant lui annoncer de vive voix, à défaut de le faire en face.

La sonnerie ne s'éternisa pas, et son ex-associé, surpris qu'on l'appelle sur cette ligne, s'annonça de façon un peu brutale.

« — Ouais, c'est qui là ? Comment vous avez eu ce numéro ?

— C'est Kamal.

— Kamal ? Enfoiré t'es vivant !

— Oui, al hamdoulillah.

— Qu'est-ce que tu baves ? Tu t'es fait retourner le crâne par Al-Qaïda ou quoi ? Gros ça fait des semaines que j'essaye de te joindre ! Il t'arrive quoi ? D'où tu disparaissais et tu me laisses en galère comme ça ?

— Nordine, c'est bon j'arrête tout.

— De quoi, tout ?

— Les plaques, les fafs, les flingues...

— Mais t'as craqué... C'est une blague...

— Non, t'as bien compris.

— L'ancien, fais pas n'importe quoi. C'est les histoires aux Planaïses qui t'ont mis le cafard ? T'en fais pas pour ça, c'est réglé, les plus sérieux nous ont rejoints y'a presque plus de problème le rain-té est à nous, t'as capté ? Détends-toi gros, c'est la vie, faut pas péter un plomb comme ça, t'es un mec solide, tu vas pas chialer pour des petits qui se sont fait allumer, ils savent très bien dans quoi ils s'embarquent et...

— Pas tous. Pas Ibrahim.

— Qu'est ce qu'on s'en fout de ce boug sérieux ?

— Je le connaissais. Nos mères se connaissaient.

— Écoute, tu vas pas faire ton...

— Nordine arrête de parler deux minutes et écoute-moi. Ça sert à rien de jacter. J'ai pris ma décision, j'ai commencé à me repentir, je veux plus rien avoir à faire avec toi. Et si tu continues à vouloir bicrave aux Planaïses on va se retrouver l'un en face de l'autre, tu comprends ça ?

— Tu vas rejoindre cette tapette de Doudoune ? Il est mort, lui, plus personne le supporte, j'ai des infos comme quoi il...

— Nan, nan je vais pas rejoindre Doudoune t'as pas compris, t'es idiot ou quoi ? Je t'ai dit que j'arrête.

— Attends tu vas rejoindre les guignols de la mosquée, là, qui font des sittings devant les blocs ? Hahaha t'es pas sérieux ?

— Je suis totalement sérieux.

— T'as complètement craqué mon gars...

- Je t'ai dit ce que j'avais à dire.
- Tu peux dire au revoir à ta thune, t'auras plus rien de moi.
- Fais-en ce que tu veux.
- Je vais donner tout au A de toute façon, lui c'est un mec sérieux.
- Adieu Nordine, j'espère que tu te rendras compte que la vie est courte et qu'on finit tous par rendre des comptes un jour.
- Arrête de me faire l'imam gros t'as sou... »

Kamal n'écouta pas la fin de la phrase, il n'y aurait rien à attendre de plus de cette conversation. Il savait son associé vulgaire, cynique et moqueur, surtout en situation de stress, mais le vivre dans le camp d'en face était encore plus répugnant. Kamal en vint à se demander comment il avait pu supporter toutes ces années une crapule aussi méprisable. Non pas qu'il puisse se vanter d'être un exemple de noblesse d'âme, mais il avait suffisamment d'estime pour lui-même pour penser qu'il n'était définitivement pas comme cet homme.

Le mépris de Nordine pour son Créateur, pour toute notion de justice autre que la loi du plus fort, son insouciance assumée, apparaissaient maintenant clairement aux yeux de Kamal. Ce dégoût refoulé qui remontait à la surface rendait lointains et futiles les bons moments passés en sa compagnie à partager des plaisirs éphémères, souvent illicites. Kamal avait définitivement basculé. Pas juste un changement de camp, ou adopter une autre opinion de façon superficielle. C'était

son goût de ce qui était désirable et ce qui ne l'était pas qui s'en trouvait affecté. Difficile de dire si Samir l'avait contaminé, mais il redécouvrait dans son cœur une autre échelle de valeurs, encore poussiéreuse, qui se révélait progressivement à la lumière de ce qu'il vivait.

\*\*\*

La salle de réunion prêtée par un conseiller municipal de Toulançon accueillait le gratin des grands propriétaires du département. Le poste vacant de maire depuis bientôt une semaine avait déjà transformé les lieux en fourmilière où se rencontraient aussi bien les figures locales des partis politiques que des chefs d'entreprise ou comme c'était le cas aujourd'hui des poids lourds du foncier du Val d'Or.

Laurent Dessans était à l'initiative de la réunion. Son mandat de député touchant à sa fin, certains avaient pensé qu'il les réunissait pour préparer sa prochaine candidature, mais le sujet du jour était en réalité tout autre. L'annonce de l'entrée en guerre de la France, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus au vu des dernières déclarations de l'Élysée, avait vu arriver la dernière collection de taxes produites par les bureaucrates de Bercy.

Celle-ci avait fait un raz-de-marée très peu médiatisé, soit par désintérêt du public pour le sort de ces pauvres rentiers qui étaient spoliés, soit parce que le sujet de la guerre et des dossiers de corruption saturaient l'espace médiatique au point de rendre invisible toute nouvelle bombe informationnelle.

L'occasion était donc parfaite pour les gardiens du trésor de la République d'augmenter un peu plus les prélèvements, pensant que le petit peuple n'y verrait rien dans cette alarmante cacophonie. Quand tout le tableau de bord clignote en rouge, une ampoule de plus ou de moins... ça fait au final peu de différence.

Seulement, beaucoup ne l'entendaient pas de cette oreille. Laurent accueillait aujourd'hui des hommes et des femmes inquiets non seulement pour leur rente mais la viabilité économique même de leur activité. Ils étaient unanimes, le ministère des Finances avait vu trop gros. Beaucoup trop gros cette fois. Au mépris de toute forme de bon sens, l'ogre de papier avait craché des normes qui demandaient aux propriétaires de tout type de terrain ou d'immobilier, logement, bâtiment commercial, terre agricole, et même parking, de participer à hauteur de 80 % de leurs revenus à l'effort de guerre.

Dorénavant, ils n'étaient plus ni rentiers ni propriétaires de quoi que ce soit, ils étaient gestionnaires bénévoles d'un patrimoine qui appartenait exclusivement à l'État. Même si leur titre de propriété disait le contraire, les comptes criaient cette vérité avec tant d'ardeur que même les plus dévoués des citoyens propriétaires ne pouvaient plus l'ignorer.

« — Je ne sais pas si c'est une erreur sur laquelle le ministre des Finances compte s'exprimer jeudi prochain, mais si c'est confirmé, nous courons tout droit à la ruine. Autant tout revendre et partir en retraite maintenant ! Assénait le directeur d'une société immobilière spécialisée dans les locaux commerciaux.

— Pour moi c'est déjà tout vu, Bernard. Je vais revendre au plus vite et je vous conseille de faire pareil. J'en connais parmi vous, messieurs, qui ont refusé plusieurs offres de géants de l'immobilier, c'est le moment de ressortir les propositions.

— Admettons que l'entrée en vigueur de cette nouvelle taxe soit effective à partir du trimestre prochain, comment voulez-vous qu'on ait le temps de liquider autant d'actifs immobiliers ? C'est de la folie enfin, ressaisissez-vous, il doit bien y avoir une explication. Et ceux qui agissent sous le coup de la précipitation, vous le regretterez quand la tempête sera passée. »

Laurent, qui jusqu'ici écoutait les échanges sans prendre la parole, choisit cet instant pour faire irruption dans le débat acharné autour des tables disposées de façon rectangulaire.

« La tempête ne passera pas ! »

La petite phrase lancée sur un ton d'oracle fit son effet, il avait maintenant l'attention du rectangle. Les encravatés se turent pour l'écouter.

« — Comme le disait récemment le général Brochard, il est inutile de



faire le dos rond. Il n'y aura pas de retour en arrière. Nous changeons de référentiel et entrons dans une époque où les cartes seront rebattues. N'espérez pas gagner à ce nouveau jeu en continuant de suivre les règles de l'ancien.

— Qu'est-ce que tu nous proposes, Laurent ? Si tu as organisé ce colloque, c'est bien pour nous sortir une de tes solutions révolutionnaires... Mais dans ce cas précis, on n'a pas vraiment d'issue. »

Laurent se leva de sa chaise et commença à faire le tour du rectangle en marchant lentement, les mains dans le dos. Il reprenait son rôle d'organisateur, et surtout d'orateur.

« — Messieurs, si je vous ai proposé cette petite réunion, ce n'est pas simplement pour les petits fours et pour discuter de combines fiscales pour échapper à ce qui vient. Ces taxes vont, comme vous l'avez tous constaté avec vos comptables, supprimer totalement la rentabilité de vos biens. Le marché de l'immobilier n'était déjà pas au plus haut, là on peut dire qu'on est sur le point de l'enterrer. Il n'y a pas de recours en justice possible, pas de dérogation qui tiendra, même si je vous laisse tenter, pour les plus téméraires d'entre vous, il n'y a rien. La seule solution qui s'offre à vous est la sécession.

— Pardon ? Sécession de quoi ?

— La sécession monétaire.

— Tu veux créer une nouvelle monnaie, Laurent ? Allons bon... Je t'ai suivi pour le coup du black-out, tu as eu un éclair de génie, mais là

pardonne-moi je pense que tu as passé trop de temps avec ce bon vieux JB ! »

Ceux qui avaient la référence lâchèrent un petit rire nerveux, avant que Dessans ne poursuive.

« — Face aux changements qui viennent, il s'agira de trouver une façon de préserver, d'échanger, de façon sécurisée de la valeur. Il faut un système fiable, éprouvé, en dehors de toute atteinte du circuit bancaire traditionnel. Parce qu'on ne peut pas compter sur autre chose que la coopération de la fédération bancaire avec les futures contraintes fiscales. Je ne vais pas créer une nouvelle monnaie, je vais en massifier l'utilisation. Le seul outil qui répond en tout point à ces attentes, c'est le réseau Bitcoin.

— J'en étais sûr, la crypto...

— Non, pas la crypto mon cher, le Bitcoin !

— Qui va payer son loyer en Bitcoin ? Aucun locataire ne voudra de ça... même si c'était légal. Et je ne parle même pas de la descente de police que tu vas prendre demain matin pour avoir simplement prononcé cette phrase, Laurent.

— Les locataires accepteront quand ils se rendront compte que leurs euros ne vaudront plus rien, et courront les échanger autant qu'ils le peuvent. Quant à la descente de police Christophe, il n'en sera rien. Pour la simple et bonne raison que la police aura bien, bien mieux à faire dans les jours qui viennent.

— Quelle genre d'activité pourrait occuper Bercy et le ministère de

l'Intérieur davantage que des gens qui refusent de payer des taxes ?

— Avez-vous lu le bulletin de sécurité intérieure qui a suivi la création de la BRMO ? Interrogea Laurent. Vous n'avez rien remarqué d'étrange ?

— Rien qui n'ait de rapport avec le Bitcoin en tout cas.

— Eh bien, si vous lisez attentivement le document jusqu'au bout, vous remarquerez que parmi les prérogatives de cette nouvelle unité, il y a les enquêtes, les interpellations et même la sanction prévue contre des militaires.

— Et alors ? Où veux-tu en venir ?

— Là où je veux en venir, et ce que j'ai moi-même appris récemment, c'est que la BRMO, qui absorbe actuellement toutes les forces vives des autres corps de police, va servir à traquer des militaires séditieux.

— Laurent, les théories du complot, épargne-nous ça s'il te plaît.

— Je me doutais que ma parole ne vous suffirait pas. C'est pour ça que j'ai fait venir l'officier Cédric Sharko, ami proche et très au courant des événements en cours. Certains d'entre vous ici le connaissent déjà, ce n'est pas le genre à croire aux théories du complot qui circulent sur internet. Il sait exactement de quoi il parle et il va vous faire part de certaines choses que vous devriez rapidement savoir. »

Laurent ouvrit la porte et fit entrer l'officier qui attendait à l'extérieur. Un homme de soixante ans qui en affichait davantage fit son entrée. Il n'affichait aucun signe de sympathie ou de bonne

humeur, mais sa mine sérieuse suffisait à son auditoire.

Son visage terne mais reconnaissable suffisait comme présentation aux doyens de l'assemblée. Sharko avait côtoyé ces petits roitelets de l'immobilier aux cours de diverses affaires les concernant. Certains lui en devaient une pour avoir dé-squatté plusieurs fois des logements leur appartenant, d'autres avaient déjà eu à rougir devant lui après avoir été impliqués dans des affaires de logements indécents, ou d'infractions liées à la construction.

Il se trouvait toutefois quelques étoiles montantes dans le milieu de la pierre du Val d'Or qui ne le connaissaient pas.

« — Bonjour Messieurs. Je me présente, officier Cédric Sharko. J'interviens à la demande de Laurent Dessans, qui m'a demandé de vous tenir au courant des dernières nouvelles sur l'entrée en guerre de notre pays. Je vais être assez bref parce qu'au final il n'y a pas tant de choses que ça à savoir. Et ce que je vous dis ici n'est pas encore paru dans la presse. Je compte sur une certaine discrétion de votre part, même si je sais que je risque ma pension de retraite et un peu plus, en venant vous parler aujourd'hui. Pour aller droit au but, nous avons eu récemment la confirmation qu'une tentative de coup d'État est en préparation, d'origine principalement militaire.

Ça peut arriver d'ici quelques jours, ou quelques semaines. J'ai été mis au courant par des amis au sein de l'armée dont je tairai le nom. On ne sait pas exactement la forme que ça va prendre, mais ce qui est

sûr c'est que les services de police sont mobilisés à plein temps sur deux sujets : la chasse aux écologistes radicaux qui saignent l'industrie à hauteur de milliards d'euros, et la lutte contre les militaires et autres membres de la société civile soupçonnés de préparer le coup d'État. A l'heure où notre pays entre en guerre sur le front ukrainien, vous imaginez bien quelles sont nos priorités. »

Le thème de la réunion avait radicalement changé. Ce qui devait être un rassemblement des propriétaires fonciers du Val d'Or prit soudain une aura de réunion secrète, presque digne d'une loge maçonnique. L'assemblée était attentive, et ceux qui n'avaient que faire des élucubrations de Laurent étaient maintenant intéressés d'avoir le témoignage de ce policier qui n'était pas censé être ici ni parler de choses qu'ils n'avaient légalement pas le droit d'entendre.

La loyauté envers le trône républicain aurait dû les pousser à crier immédiatement à la trahison, et à sortir de la pièce en avertissant la préfecture du Val d'Or, considérant que l'officier sortait clairement du cadre de ses fonctions. Mais la curiosité et la peur pour leur pécule poussa la totalité des notables présents à se visser un peu plus à leur chaise.

« — Excusez-moi monsieur... Sharko, c'est ça ?

— Oui, je vous écoute ?

— Bien, désolé de vous interrompre, mais est-ce que vous avez des preuves de ce que vous avancez ici ?

— Aujourd'hui, aucune, vous devez me croire sur parole. Mais vous

serez mis au courant d'ici peu d'une manière plus officielle.

— Bien...

— Je peux continuer ?

— Je vous en prie.

— Venons-en à ce qui vous intéresse. Je ne vais pas vous garantir que les services de police n'auront pas également comme mission de faire la chasse aux propriétaires qui refusent de payer la taxe, mais pour cette partie c'est surtout les équipes de Bercy et le secteur bancaire qui seront mobilisés, nous ne serons appelés qu'en dernier recours. Pas besoin d'envoyer des gros bras si on peut se servir sur vos comptes en appuyant sur un bouton, voyez ?

— Attendez, monsieur Sharko. J'ai du mal à croire ce que vous nous dites comme ça, mais admettons que ce que vous racontez est vrai, qu'en est-il du reste des missions de la police ? La sécurité des citoyens par exemple ?

— Vous êtes, monsieur ?

— Didier Artaud, président de la SCPI TouLogeons.

— Bien, monsieur Artaud, vous me permettez d'être direct ?

— Je vous en prie.

— Oubliez.

— Je vous demande pardon ?

— Oubliez votre sécurité, je sais pas comment le dire autrement. Vous

êtes sans doute au courant des récents événements dans la banlieue sud-ouest de la ville, notamment au quartier des Planaïses ? C'est hors de contrôle, voilà. Je vais être direct avec vous, si demain on vous cambriole ne vous attendez pas à avoir une enquête digne de ce nom, et encore moins dans des délais raisonnables. Le sujet des Planaïses est à l'abandon comme beaucoup d'autres dossiers parce que nos effectifs sont ridiculement faibles pour la quantité exponentielle d'infractions, de délits, de crimes qu'on nous demande de traiter. Personne ne vous le dira comme ça, officiellement tout fonctionne même si c'est lent, mais moi je vous le dis. Nos moyens d'enquêtes sont cisailés, l'accès aux labos pour les analyses de preuves est conditionné à des temps d'attente autour des six semaines, les avocats et les magistrats déversent sur nous des torrents de papier qui démoralisent nos enquêteurs et nos agents, ce n'est plus possible de bosser dans ces conditions.

— Donc vous êtes en train de nous dire qu'on vous paye à rien faire ?

— Je ne vous permets pas monsieur, je connais beaucoup de collègues qui se brisent le dos de 7 heures à 22 heures, et qui ne facturent pas leurs heures sups aux contribuables. On joue les pompiers et on intervient en dernier recours quand une vie est menacée, et quand on a des chances raisonnables de pouvoir y faire quelque chose. L'explosion du nombre de manifestations et la radicalisation des écologistes nous mobilise totalement pour empêcher la faillite économique et industrielle du pays. Les collègues de la BRMO sont à plein temps sur la question des militaires. Je suis très critique en

interne de ce fonctionnement, mais la situation est inédite, et on fait avec les moyens qu'on a.

— Je peux confirmer, dit l'un des présents. J'ai deux chantiers qui ont été totalement détruits, et mon assureur fait le sourd. Donc le prestataire chargé des travaux a repoussé la date de démarrage le temps de pouvoir réparer ses engins. Ça coûte une fortune en temps et en argent, donc sur ce point je ne pourrais pas blâmer les forces de l'ordre.

— Je suis tout de même abasourdi, enfin personne ne dit rien ? Je pensais que la BRMO avait été créée justement pour les radicaux en vert ? Finalement ce sera pour traiter des militaires en rébellion ? Nous payons des services de police pour un résultat pareil ? Reprit un des propriétaires présents.

— La législation sur les sociétés de sécurité privée a commencé à s'élargir depuis plusieurs années justement pour désengorger les services de police, reprit l'officier. Je vous invite à vous en rapprocher si vous n'êtes plus satisfaits de la sécurité offerte par vos impôts. Mis à part l'incident d'un prestataire de sécurité parisien aux activités douteuses et liées à la disparition de Michael Bayart, le reste des entreprises fournit un travail respectable. Navré de ne pas vous brosser dans le sens du poil, mais Laurent m'a demandé d'être direct et sans filtre avec vous.

— J'ai une autre question pour vous, monsieur Sharko, merci pour



votre intervention. J'imagine que Dessans attend de notre part une forme de reconnaissance pour nous avoir mis dans la confiance, mais j'aimerais savoir si vous êtes également impliqué dans son projet de cryptomonnaie, et si oui de quelle façon ? Et bien sûr, si vous êtes conscient des risques que ces révélations impliquent pour votre propre statut ?

— Ça n'est pas une initiative de ma part et je n'ai pas d'intérêt particulier à ce projet. En ce qui me concerne je sécuriserai certainement une partie de mon épargne via ce nouveau service, mais je n'en sais pas plus que vous. Et ne vous en faites pas pour mon statut.

— Merci Cédric, tu peux rester si tu veux, j'allais justement passer à la présentation.

— C'est gentil Laurent, mais je retourne à mon moulin. J'ai quelques affaires à terminer avant que ma présence ici ne me revienne en pleine figure. Messieurs, en vous souhaitant malgré tout une bonne journée... »

Le policier prit congé, raccompagné par Laurent, pendant que les invités échangeaient brièvement leurs opinions et leur ressenti. Ceux qui connaissaient de vue le policier informèrent les autres qui doutaient de la véracité des informations. Le propriétaire d'un parc locatif privé en plein centre-ville attira l'attention en élevant la voix au-dessus du brouhaha, en s'adressant à Laurent.

— C'est du délire Laurent, on est dans le n'importe quoi, là ! La

situation est tendue et l'État cherche plus de recettes, mais on est quand même pas en URSS, enfin il ne faut pas exagérer, c'est absurde ce choix, complètement irrationnel !— Au contraire, c'est parfaitement rationnel. Je suis le premier à critiquer les décisions absurdes de Paris mais vu la situation, ils n'auraient pas pu mieux faire, répondit Laurent.— Vas-y on t'écoute, ajouta un autre, je suis aussi curieux que lui de comprendre la logique là-dedans.— L'impression monétaire a ses limites. L'État aura besoin de récupérer un maximum de liquidités. Et de préférence sur des revenus impossibles à délocaliser, comme le foncier. S'il veut taxer le logement, il a le choix entre faire râler des propriétaires polis et bien élevés comme vous, leur faisant miroiter un susucre... ou bien se retrouver avec des hordes de prolétaires sans logements qui n'ont plus rien à perdre. Quel choix feriez-vous à leur place ?— Si on en croit ton document, à supposer qu'il soit vrai, bien sûr, on a quand même le choix d'ajuster nos loyers, non ?— Oui, évidemment, notre belle République reste un régime libéral, bien sûr. Vous aurez la possibilité de multiplier vos loyers par cinq ou six pour répercuter la taxe sur vos locataires, mais alors il faudra tous les mettre dehors pour en trouver d'autres capables de payer.— Oh, il y en aura bien... Répondit cyniquement Roger— Effectivement Roger, il y en a. Mais je doute que ce soit le genre de personne qui accepte de vivre au milieu des tentes des locataires que vous aurez expulsés, dans des zones précaires, où la criminalité risque d'exploser. Aux dernières nouvelles, si on fait un tour de table, personne ici ne loue des villas en bord de mer, n'est-ce pas ?— Qu'est-ce que tu proposes, Laurent ?— Je

vous propose d'investir sur la terre où vous vivez, pour qu'elle reste vivable. Vous habitez cette région, et pour la plupart vous y avez votre résidence principale. Est-ce que vous avez envie de la voir se transformer en bidonville géant ? Vous voulez voir vos enfants passer à côté de villes de tentes, de familles qui se chauffent avec des pneus incendiés sur les parkings au pied d'immeubles vides qui vont pourrir par manque d'entretien ? Tout ça pour conserver de l'euro dans un compte en banque sur lequel vous n'aurez bientôt plus aucun droit ? — Après tout, c'est l'État qui les aura mis dans cette situation... Ce sera à lui de gérer le problème quand il se posera !— Ne compte pas sur l'État pour résoudre les problèmes qu'il crée, Roger. Avec le peu de cheveux qu'il te reste sur le caillou, tu es censé avoir compris ça depuis longtemps, non ?— Hmm... ma foi, que veux-tu que je te dise ? Tu as raison... Et qu'est-ce qu'on fait ? On se laisse tondre ?— C'est la véritable raison de ma présence ici. Ce que je vous propose, c'est une sécession monétaire.— Encore mieux ! Tu veux nous mettre l'État à dos !— L'idée sera de mettre Bercy devant le fait accompli. Le mouvement de grève de la taxe par les restaurateurs et d'autres qui les rejoignent est une occasion en or. C'est maintenant qu'il faut rejoindre le mouvement.

— Tu joues à un jeu très dangereux, Laurent...  
— C'est ce qui me réussit le mieux, jusqu'ici ! »

Laurent fit par la suite intervenir Jean-Baptiste Kefler, le directeur

technique du projet. JB n'était que trop heureux de pouvoir présenter au grand jour devant une assemblée de gens relativement puissants et sérieux, son projet qui restait jusqu'ici un rêve de cypherpunk. L'idée était née sur un groupe de discussion privée où la plupart des membres passaient presque la totalité de leur temps éveillés devant la lumière de leurs écrans, et faisaient partie de ce qu'on appelait les baleines dans l'écosystème des cryptomonnaies. Ces détenteurs de bitcoin depuis la première heure ou presque, qui ne vendaient jamais, sous aucun prétexte, attendaient patiemment le jour où leurs précieux jetons numériques serviraient à acquérir autre chose que des monnaies *fiat*. Ce jour, espérait JB, était peut-être venu.

Accompagné de Laurent qui complétait les explications techniques de JB, les invités écoutaient attentivement le projet qui leur était présenté. Il s'agissait d'être les initiateurs d'une adoption locale massive du fameux Bitcoin, en acceptant de la part de leurs locataires des paiements dans ladite cryptomonnaie via un écosystème applicatif très bien ficelé.

Bien que l'acquisition de cryptomonnaies soit déjà possible pour n'importe qui de plusieurs façons, tous les présents savaient parfaitement que personne, à commencer par eux, n'accepterait d'en faire usage sans une garantie institutionnelle, ou au moins une garantie émanant d'une figure locale de confiance.

Personne n'était donc mieux placé que Dessans pour avancer cette idée sur son fief. Le risque était énorme. Gigantesque. Nul ne savait

quelle mouche avait piqué Laurent qui risquait un coup sévère et immédiat du ministère des Finances. Si n'importe qui d'autre leur avait présenté l'idée, tous seraient immédiatement sortis de la salle. Mais Laurent, malgré son côté excentrique, avait su leur montrer à de nombreuses occasions qu'il avait toujours un coup d'avance. Ceux qui ne l'avaient pas suivi lors du black-out s'en étaient mordus les doigts, et aucun n'ignorait que l'homme face à eux devait sa réputation à sa probité, son réseau, et son flair exceptionnel.

Les invités étaient dubitatifs, choqués, surpris, mais ils étaient là, s'intéressaient, posaient des questions.

« — Cette plateforme serait réglementée par quel organisme exactement, Laurent ? Tu te doutes bien qu'on ne va pas confier notre patrimoine à une institution financière sortie de nulle part, même s'il faut admettre que tes services numériques sont irréprochables.

— J'ai longuement réfléchi à cette question, avec JB. Ma conclusion est la suivante : qu'est-ce que vous attendez encore comme régulation de la part d'un pouvoir dont la probité est désormais entachée comme on le sait depuis les dernières nouvelles, et qui n'est qu'une antenne d'espionnage pour le compte du fisc ?

— Qu'entends-tu par là ?

— L'organisme central de répression des fraudes est accusé d'avoir sciemment fermé les yeux sur les activités déloyales d'un paquet d'entreprises sur le territoire. Et curieusement la liste des noms contient beaucoup des proches du gouvernement actuel, et de

représentants des filiales européennes de sociétés américaines. J'en sais quelque chose depuis que je suis en concurrence ouverte avec les anciens membres de la fondation Logaith.

— Là-dessus je ne peux pas te donner tort, appuya Didier. Il se trame des choses plus que louches chez Logaith et je trouve suspect qu'aucun commissaire aux comptes n'ait remonté d'anomalie avant les récentes fuites de documents. »

JB, qui assistait jusqu'ici à l'échange portant principalement sur la confiance à accorder au projet, ajouta une couche sur le côté innovateur de leur projet. Pour lui, il ne s'agissait pas seulement de sauver les gros sous de quelques magnats de l'immobilier local. Il était là pour révolutionner l'usage de la monnaie dans sa région.

« — Il y a autre chose sur quoi je voudrais insister messieurs, c'est que notre pays accumule un retard croissant en termes d'usage de la tech. J'ai passé quelques mois au Kenya, là-bas même les fermiers les plus pauvres dans la brousse ont la 4G, et le paiement mobile. Quand je vois qu'ici à 50 km on a tout juste une barre de 3G, et qu'on en est encore aux chèques pour certaines transactions, je m'inquiète vraiment. L'idée de ce projet, aussi, c'est de pousser le développement de nouvelles façons d'utiliser la monnaie en phase avec l'évolution des usages techniques.

— Ton enthousiasme est louable mon cher JB, répondait un des invités, mais vu la crise qu'on traverse je pense que les gens ont

d'autres priorités que de s'extasier devant une solution de paiement mobile. Alors, certes, on a quelques grandes villes dans lesquelles on peut payer son ticket de métro en cryptomonnaies, mais ça reste un usage marginal et c'est loin d'être une demande pressante des consommateurs.

— Arnaud, les autres gens ont les mêmes préoccupations que vous, c'est-à-dire pouvoir faire des transactions avec un minimum de liberté, répondit JB. Cet usage va se généraliser et plus vous tarderez, plus vous rejoindrez l'aventure quand les cours auront déjà explosé. Je ne suis pas venu faire de conseils en investissement, ce n'est pas mon métier, mais la clé du projet, c'est vous. Si l'immobilier passe au Bitcoin, c'est l'adoption en cascade garantie. Si l'adoption est rapide, l'administration sera forcée de négocier. Et en plus de ça, c'est votre seule chance de sécuriser vos avoirs dans un système monétaire qui n'est pas ponctionnable sur simple demande d'un ministère. Pensez-y.

— Nous avons besoin de votre appui pour la transition, compléta Laurent. Je ne vous le cache pas, sans vous ce projet est voué à l'échec. Et avec vous, les chances d'échec sont minimales. Tout est entre vos mains messieurs. »

La suite de la réunion fit place aux questions d'ordre comptable et logistique. Laurent sentait qu'il tenait quelque chose malgré le regard plus qu'inquiet et perdu de nombreux hommes présents. La session fut clôturée lorsque l'heure de la pause déjeuner approcha. Même si

le monde s'écroulait autour d'eux, aucun n'oublierait de manger. Laurent s'apprêtait à rejoindre son véhicule accompagné de François et JB, lorsque Didier, qui n'était pas encore parti, l'interpella sur le parking.

« — Laurent, Laurent, une minute, j'en profite pendant que je t'ai sous la main.

— Oui Didier ?

— On a pas eu le temps d'en discuter tout à l'heure là-haut, mais avant que tu fasses ta proposition, moi je vais te le dire je sais très bien qui va marcher ou pas. Et j'ai besoin de ton aide parce qu'il y en a qui vont se retirer.

— Comment ça ?

— J'ai eu Patrick au téléphone et différents échos des antennes locales de MissionLogement, une bonne partie du parc locatif va être mise en vente prochainement. Donc, même ceux qui ne participeront pas, est-ce qu'on ne rachèterait pas leurs actifs pour étendre notre offre ?

— Tu m'intéresses, ça concerne quel type de biens, par exemple ?

— Une bonne partie des commerces de la rue Battant, le réseau de salle des fêtes du département, voire aussi quelques terrains agricoles sur le chantier de la future A79.

— Bon sang pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Et comment ça se fait qu'ils se retirent ? Tu as des infos ?

— La guerre est un très mauvais signal pour eux. Et comme ils sont



déjà installés en Asie, aux USA pour certains, ils n'ont aucun intérêt à garder de la pierre dans des zones à risque et un pays qui s'écroule. Ils anticipent un effondrement de la consommation d'ici peu, donc une contagion des fermetures de PME. Ma société est concernée aussi, mais moi je n'ai pas l'intention de bouger. Alors ton projet me parle. Je pense que toi et JB vous tenez quelque chose qui a de l'avenir, même si les autres le voient autrement.

— Oui, ce n'est pas étonnant... à part ceux qui souhaitent conserver leurs titres pour l'après-guerre en espérant que ça remonte, personne ne compte rentabiliser de la pierre à court terme... Tu as déjà eu des propositions de vente ?

— Oui, quelques-unes, et une autre SCPI du département avec qui on envisage une fusion. Mais si tu participes on pourra viser plus gros. Je te mets sur le coup si tu veux.

— Oui, ça m'intéresse. Mets-moi là-dedans, on se rappelle dès que possible. Merci Didier !

— Super, à plus tard ! »



## Chapitre 23

*« La forme prédominante de la monnaie est déjà celle, désincarnée, immatérielle et sans forme physique, du logiciel. »*

*Softwar – Jason Lowery*

**M**hamad s'était présenté à l'heure à l'entretien. Curieux endroit qu'une table de camping posée devant une caravane pour un entretien d'embauche, mais il ne s'agissait pas d'une offre d'emploi comme les autres. Samir l'avait demandé personnellement pour l'assister sur *Amanah Express*, qui commençait à être une charge trop lourde pour sa petite équipe parisienne, déjà bien occupée avec les services lancés auparavant.

« — Alors, t'as toujours pas retrouvé un taf ?

— En ce moment c'est un peu chaud le marché du travail... Et puis un licenciement pour faute grave, c'est compliqué à justifier. En même temps, je les comprends, à leur place je m'embaucherais pas moi-même !

— Et tu t'en sors, financièrement ?

— Ben écoute, j'avais un peu d'argent de côté, mais ça ma femme m'a dit tu n'y touches pas haha. Elle m'a forcé à vendre un peu de bitcoin

pour qu'on puisse tenir le temps que je retrouve un job. Comme j'ai pas le droit au chômage c'était la seule solution.

— Ah toi aussi t'es dans ces trucs ? Et t'en as vendu beaucoup ?

— Non, même pas, j'en avais acheté y'a quelques années quand le cours était plus bas, tu vois. Là j'ai vendu à peu près dix millions de *sats*, ça nous fait tenir quelques mois. La *flat tax* m'a saigné, mais je suis quand même large.

— C'est quoi des *sats* ?

— Des centimes de bitcoin, si tu veux. Un bitcoin est divisible en cent millions de *sats*.

— Ok, c'est pas mal, ça. Ben écoute, peut-être qu'on pourra parler de ça comme moyen de paiement j'y réfléchis de plus en plus pour *Amanah Express*. Mais là, j'ai surtout besoin que quelqu'un reprenne l'*infra* en urgence.

— C'est que de l'*infra* ou du *dev*, aussi ?

— Pour commencer il me faut un genre de CTO, tu vois. J'ai mon petit techos secret qui m'aide pour plein de choses, mais je peux pas lui confier ça, il est déjà surchargé. Mais il y a un peu des deux.

— Dis-m'en plus sur le job, on verra si c'est dans mes cordes. »

Le courant passait à la perfection. Mhamad fut agréablement surpris de découvrir un entrepreneur qui maîtrisait globalement les concepts techniques sans être issu du milieu.

En une heure de discussion, les contours du poste de Mhamad avaient

été fixés. La rémunération, les prérogatives, les missions principales et les premiers axes de travail furent définis. Il avait même droit à du télétravail à temps plein. Mhamad repartit avec le soulagement de pouvoir annoncer à son épouse qu'il avait retrouvé un emploi, et Samir la satisfaction d'avoir un nouvel appui pour son projet.

Le besoin se faisait sentir, et de plus en plus fort. Sans pouvoir le lier directement à l'altercation avec le voleur de sono, la demande de transport sur son réseau était en constante augmentation. Livreurs et clients se bousculaient presque, et de premiers espaces de discussion prenaient vie. Le réseau social interne au réseau de transport voyait, conformément à la vision d'Amin, des besoins de transports très courte distance apparaître.

Pour de petites sommes, on transportait des objets d'un bâtiment à un autre, d'une rue à une autre, et il devenait même pour certains une habitude, avant de se rendre quelque part, de voir si leur entourage immédiat n'avait pas quelque chose à transporter là où ils se rendaient.

La confiance, principalement basée sur des connaissances pré-établies qui utilisaient le réseau par facilité, s'étendait progressivement via recommandation pour fluidifier doucement mais sûrement un maillage naissant.

\*\*\*

En dehors de la bulle des Planaïses, une nouvelle échéance frappa de plein fouet Bercy, qui se tenait depuis longtemps dans la situation d'un foyer à découvert le cinq du mois. S'ajoutant à la montagne de crises existantes, le vote du budget de l'État pour l'année suivante n'aboutissait à aucun accord, et termina dans une impasse. Alors même que le vote des taxes pour l'entrée en guerre était passé sans souci, le sujet du budget raviva l'hystérie des partis, et une seconde motion de censure fit voler en éclats le gouvernement.

Une commission d'enquête fut mise en place pour tenter d'éclaircir l'énorme zone d'ombre qui entourait l'écart abyssal entre les prévisions et le résultat découvert par la Cour des comptes. Du moins, c'est ce qui fut annoncé. Les manifestations qui éclatèrent une nouvelle fois et des appels successifs à la grève générale montrèrent que plus personne n'était dupe : rien ne serait éclairci, les personnes en charge de l'enquête étaient, pour nombre d'entre elles, explicitement mentionnées dans les fuites ayant conduit au scandale de corruption, que la presse étrangère traitait désormais sous le nom des « *French papers* ».

Sentant le vent tourner, les institutions financières mondiales se désintéressaient progressivement de la dette française, mettant les pouvoirs publics au bord d'un précipice faisant passer la crise grecque pour un petit écart de budget négligeable.

Une hausse brutale des prix des denrées alimentaires et biens de consommation communs déclencha une nouvelle vague de manifestations, et une vague supplémentaire de fermetures d'entreprises. Les prélèvements fiscaux écrasants censés financer un système de solidarité sociale qui ne tenait même plus conduisit un nombre croissant de rues marchandes à devenir des espaces fantômes.

En quelques semaines à peine, le pays était passé à un nouveau stade encore plus aigu de crise, avec une guerre qui promettait des jours encore plus sombres.

Au milieu de ce lot de mauvaises nouvelles que Samir et les autres voyaient tomber jour après jour, un phénomène inversement proportionnel s'opérait. Le réseau *Amanah Express* était en ébullition. Il devenait de plus en plus rentable d'emprunter des outils, des vêtements, des livres, que d'en racheter de nouveaux. Et cela s'appliquait également à l'électroménager, dont l'usage se métamorphosait à mesure que l'augmentation du pouvoir d'achat prenait place au chapitre des vaines promesses politiques des livres d'Histoire.

Les efforts surhumains des membres de la Fondation Ibrahim commençaient à porter leurs fruits. Le trafic de stuprs n'était pas éradiqué, loin de là, mais il devenait invisible, de plus en plus discret. Un tabou grandissant autour de l'activité, renforcé par plusieurs saisies de stupéfiants et incinérations par Yahya et ses acolytes, conduisit une partie non négligeable des petites mains du trafic à

proposer des services sur l'application *Amanah Express*.

Sur recommandation de Mhamad, et des deux développeurs recrutés pour prendre le relais de son équipe parisienne, de nouvelles fonctionnalités furent ajoutées sur l'application permettant à chacun de proposer d'autres services que du transport. L'intégration bien pensée entre le transport et le service permit un développement encore plus soutenu de l'écosystème. Très vite, les restaurateurs se saisirent de l'opportunité, suivis par des mécaniciens, boulangeries, coiffeurs, et autres services totalement inattendus.

A l'image de *MamaWash*, une laverie à domicile improvisée, un nombre grandissant de laissés pour compte s'improvisaient prestataires de services, mettant presque tout ce qui leur tombait sous la main à profit. La contraction de l'économie globale voyait en parallèle une densification des échanges à l'échelle locale. Le quartier des Planaïses, au premier rang des zones du pays touchées par l'inflation et la précarisation massive, voyait son tissu économique se transformer de façon inédite.

Samir put bénéficier lui-même de cet usage de son réseau alors qu'il tentait de faire fonctionner la vieille machine à laver de la buanderie de la mosquée.

« — Abdelhalim, c'est quoi le problème avec le lave-linge ? Il démarre pas.

— T'as bien fermé la porte ?

— Ouais, j'ai bien fermé, j'ai allumé, j'ai mis le programme, y'a rien.



— Je crois bien qu'elle est fichue...

— Arf, c'est la galère... faut qu'on en rachète une.

— Si tu veux, mais c'est un peu compliqué en ce moment, je pense pas que le trésorier de la mosquée la remplace de sitôt. On est quasiment les seuls à l'utiliser et il y a d'autres priorités.

— On va voir en magasin ? Ça doit pas coûter si cher. »

Remplacer un lave-linge n'était pas simplement cher, c'était hors de prix. Presque 1500 euros pour un modèle de base. Lorsqu'ils envisagèrent de faire réparer le leur, après avoir souffert pour charger le lave-linge dans la camionnette à deux, le réparateur du coin leur annonça la mauvaise nouvelle :

« — Y'a plus qu'à jeter.

— Mais Hafiz, tu nous as dit que c'est juste un tambour, ça se remplace, non ?

— Les anciens en métal, oui, mais depuis quelque temps les constructeurs vendent des espèces de bouillasses en plastique tout-en-un impossibles à démonter ni à réparer. Une fois que ça claque, c'est fichu. »

Pour la première fois de sa vie, Samir se sentait personnellement floué par l'obsolescence programmée. Alors qu'on aurait pu le croire bien loti en regardant son activité sur les réseaux sociaux, Samir avait en réalité fait sien le mode de vie ascétique d'Abdelhalim. Ne restait

sur son compte que le nécessaire pour payer sa facture de téléphone et quelques courses pour la fin du mois. Les temps durs avaient fait succéder aux portes de la mosquée des familles endettées, des étudiants en difficulté, et Samir ne comptait même plus les sommes qu'il déboursait des revenus qu'il s'autorisait à recevoir de ses activités pour payer un tel, aider celui-ci, rassurer un autre, dépanner celui-là.

« — Bon, je vois qu'une solution, fit-il alors qu'ils étaient rentrés. Je vais lâcher mon appart à Paris et avec l'argent que je mets dans le loyer d'habitude, le mois suivant on va reprendre un lave-linge incha Allah.

— Alors ça y est, c'est décidé ? Tu emménages ici ?

— Je ne sais même pas à quel moment j'ai vraiment décidé... Mais ça fait des mois que je n'ai plus mis les pieds là-bas. Mon appart est devenu une charge pour des amis qui doivent s'en occuper, relever le courrier... Il sert plus à rien, je vais le rendre.

— Tu n'attendais pas un courrier du tribunal ? Si tu le rends maintenant, tu ne pourras pas le recevoir.

— Si, ils ont reporté deux fois mon audition, je devrais trouver un moyen de leur dire que j'ai changé d'adresse.... En attendant, il faut trouver une solution pour le linge aujourd'hui. Tiens, je me demande si quelqu'un propose ça sur mon app, vu qu'il y a déjà des réparateurs et des cuisiniers... »

Sortant machinalement son smartphone, Samir tapa par réflexe

lessive sur la barre de recherche de l'application *Amanah Express*. Une bonne surprise l'attendait en tête des résultats.

« MamaWash. La lessive près de chez vous, garanti efficace et rapide. Femmes uniquement, en semaine ! Hommes le week-end ! »

On était samedi, les hommes étaient donc a priori autorisés. Samir se doutait qu'il était gênant pour une mère de famille de recevoir des inconnus lorsqu'elle était seule à la maison. L'insécurité grandissante faisait redoubler de précaution les gens sans pour autant asphyxier les échanges. On se méfiait, mais on vivait. L'adresse était à quelques rues, demandant douze minutes à pied. Pour économiser l'essence d'Abdelhalim, dont le prix tournait autour des quatre euros le litre, Samir décida de se rendre à pied à l'adresse après avoir chargé le linge dans un chariot.

Ses pas le conduisirent au pied d'un immeuble d'une vingtaine d'étages, dont l'ascenseur était fort heureusement fonctionnel. Arrivé au huitième, Samir chercha le numéro de porte dans les couloirs, et frappa au numéro 77 comme on lui avait indiqué par message.

Un jeune homme à l'allure plutôt athlétique lui ouvrit. L'hôte, d'origine malienne, saisit rapidement la raison de sa venue, appelant la patronne.

« — Maman, y'a quelqu'un venu déposer du linge.

— J'arrive ! »

— Vous êtes Samir ? Demanda le jeune homme.

— Oui c’est moi, répondit ce dernier toujours gêné d’être si facilement reconnu.

— C’est trop marrant, vous êtes client de votre propre appli. Du coup, vous avez crédits illimités ?

— Ah non, je paye comme tout le monde mon gars !

— Vous avez même pas les points bonus illimités ?

— Même pas ! Là, tu vois, je vais dépenser ceux qui me restaient de la dernière fois.

— Bonjour, fit la patronne en arrivant. Mettez tout là-dedans, monsieur. »

Samir s’exécuta, emplissant le sac transparent à fermeture coulissante qu’on lui tendait.

« — Séchage ?

— Non, juste lavage, je sécherai moi-même, merci.

— Ok, deux euros s’il vous plaît. »

Samir envoya le paiement via l’application, avant de repartir avec l’indication de revenir dans deux heures environ.

Samir était lui-même surpris de la façon dont les usagers s’appropriaient la plateforme. Une mère de famille avait ici simplement reconverti trois grands lave-linges en service au coin de la rue, et les cinq étoiles sur son profil témoignaient du sérieux de son petit business improvisé pour arrondir les fins de mois.

Il n'y eût plus de discussion officielle sur l'escapade violente de Samir, mais sa position fut consolidée par le simple constat universel du succès de la plateforme. Ceux qui doutaient s'étaient tus, ou bien avaient publiquement exprimé leur changement d'opinion sur le sujet. Les plus frileux qui ne cautionnaient toujours pas explicitement l'altercation violente montraient par leurs actes leur confiance accrue en la plateforme, en l'utilisant quotidiennement.

L'imam Abu Ayyoub prit toutefois la peine de revenir sur ses positions lors d'une discussion avec le jeune patron, alors qu'ils partageaient un repas dans le jardin de la mosquée.

« — On en a pas reparlé depuis, j'attends un peu de voir comment les choses évoluent, et il faudra encore du temps pour en être sûr, mais il se peut que ta vision ait été la bonne, sur la façon de traiter les voleurs.

— *BarakAllahu fik*, sheikh. Après, tout n'est pas rose, il ne faut pas se dire que le problème est définitivement réglé. Pour le moment c'est calme, mais vu comment les choses changent, on ne sait jamais... »

Ce que Samir n'avait pas encore constaté, c'était la nature circulaire de l'économie qui se mettait en place sur son réseau. La gestionnaire de *MamaWash* avait été payée via l'application, mais utiliserait ensuite l'argent gagné pour acheter des œufs à un autre membre d'*Amanah Express* qui avait fait du jardin de son appartement en zone pavillonnaire un petit élevage de poules. Cet autre usager irait lui-même acheter un pain *matlou3* à une troisième personne qui avait un compte sur le service, qui ferait ensuite laver ses grandes couettes

chez *MamaWash*, faute d'avoir un lave-linge assez grand.

En à peine plus d'un mois, le service était déjà utilisé partout dans la ville. Samir et son équipe ouvraient progressivement les zones disponibles afin de garder un contrôle fin des membres de la plateforme. Elle n'avait pas vocation à être un service universel. Mais l'adoption était naturelle et l'existence de cette plateforme au départ anecdotique remonta jusqu'aux écrans de JB.

L'ingénieur qui portait également la casquette avant-vente sur le projet démarchait le plus d'entreprises possibles pour leur proposer le futur service de paiement en Bitcoin qu'ils comptaient déployer. Le lancement était prévu pour le mois suivant, et alors que Laurent se battait sur le front immobilier pour convaincre tous ceux qui possédaient du foncier au sein du département de rejoindre le projet, JB, lui, démarchait les entreprises et proposait une intégration garantie simple et efficace.

Les deux compères se gardaient bien de mentionner que l'aspect légal de leur projet était plus que douteux, mais Laurent avait également un coup d'avance là-dessus. Il n'était pas question de rejoindre un projet validé par l'institution dont il était censé se libérer, à savoir le consortium étatico-bancaire.

C'est ainsi que Samir reçut, comme d'autres commerçants et prestataires de services, une proposition pour rejoindre le projet. Présenté comme un système monétaire local novateur et sécurisé, baptisé *Orblock*, le système de paiement proposait à Samir un entretien direct avec un représentant du projet. Croyant tout d'abord

à un SCAM, Samir mit l'e-mail dans la corbeille sans vraiment lire le contenu du message.

Mais le réseau de Samir avait définitivement tapé à l'œil du député et son associé de toujours.

« — Au fait, tu as des nouvelles du gars qui a lancé son réseau de transport ? Ça marche plutôt bien son truc, il faudrait vraiment qu'il rejoigne le projet. Ça ferait tâche s'il manquait une étoile montante pareille au lancement.

— J'y travaille, répondit JB. Pour l'instant, j'ai pas de réponse. C'est sûr que c'est intéressant mais mieux vaut pas concentrer toute notre énergie dessus.

— Hm oui, mais moi c'est surtout le parcours du gars qui m'intrigue, regarde. »

Laurent retourna l'écran de l'ordinateur portable pour montrer un article d'un canard de droite local à JB.

« Entrepreneur de génie ou leader aux méthodes douteuses, qui est Samir Lakhdar, le fondateur d'Amanah Express ? »

L'article proposait un résumé des événements des derniers mois aux Planaïses, centré avant tout sur l'aspect religieux du *mouvement*. On y rappelait que la mosquée des Planaïses, d'obédience *salafo-fréristo-islamiste* était dans l'ombre de ce mouvement, et que le *salafo-fréristo-islamisme* était quelque chose de très dangeureux. On y disait

surtout que le ministère de l'Intérieur avait honteusement délaissé le sujet du *salafo-fréristo-islamisme* ces derniers temps au mépris des annonces faites en grande pompe après la popularité d'un rapport de l'Institut Montesquieu sur le *salafo-fréristo-islamisme*.

En somme, on parlait beaucoup pour ne rien dire. JB, que peu auraient osé accuser de complaisance avec une religion autre que celle du numérique, remarqua très vite le ton creux et insipide de l'article.

« — Oui bon, ça ne m'apprend pas grand-chose ce machin. Qu'est-ce qui t'intrigue là-dedans ?

— Tu peux jeter presque tout l'article, c'est juste du tapage pour vendre la publicité de la page d'après, mais cette phrase a retenu mon attention regarde : *...malgré une baisse significative du trafic de stupéfiants et un relatif changement dans la salubrité des lieux publics du quartier des Planaïses, la montée de la mosquée fondamentaliste islamo-salafo-frériste inquiète les riverains dont la...*

— Les Planaïses, c'est un coin que je ne connais pas vraiment, mais c'est notoirement mal fréquenté, là-bas.

— C'était. Il semblerait que cet énergumène sorti de nulle part n'y soit pas pour rien dans les évolutions. Visiblement, les habitants se mobilisent pour rendre l'endroit vivable. Et deviennent islamistes, aussi.

— Ça ne change pas grand-chose à la situation économique sur place. Avant ils étaient pauvres et il y avait du trafic. Maintenant ils sont



toujours pauvres et il n'y a plus de trafic.

— Hm, tu n'es pas aussi fin observateur que je le pensais, JB.

— Moi, j'observe les machines, c'est ton job d'observer les humains.

— Admettons. Ce que j'observe, en tout cas, c'est qu'il se passe quelque chose de différent.

— Le monde entier est secoué, Laurent, des choses différentes il y en a partout maintenant. C'est ce qui reste normal qui devient louche, si tu veux mon avis. Peut-être qu'ils s'adaptent à leur façon.

— Tu as déjà utilisé *Amanah Express*, toi ?

— Euh... ah oui, une fois, pour me faire livrer des sushis !

— Et tu passais par quel service avant ?

— Le service de livraison du resto... Les coursiers avaient quasiment disparu depuis la chute de *Logaith*. Maintenant que j'y pense c'est vrai, il a fallu attendre un an pour qu'on ait de nouveau un service qui propose de la livraison ?

— Et pas que ça. Regarde, j'ai installé l'appli. Il y a un paquet de services, là-dessus... On dirait presque un réseau social.

— Oho... Je ne savais pas qu'ils faisaient autre chose que de la livraison. M'est d'avis que l'Urssaf devrait faire un tour chez certaines personnes. Les prix m'ont l'air beaucoup trop bas.

— Allons, ne souhaite pas cette calamité même à ton pire ennemi, enfin...

— C'était du sarcasme.

— Apparemment, ça date d'il y a quelques semaines seulement l'ajout des nouveaux services. Ça a pris extrêmement vite.

— Et ça risque de continuer de croître, si notre cher gouvernement ne fait rien contre ce dangereux livreur islamiste.

— Tu pourrais éviter de faire du sarcasme tout le temps JB ? A force on ne sait plus quand tu es sérieux, tu sais...

— Pardon. Oui, évidemment je n'attends rien des autorités si vraiment il y a risque d'activité islamiste... Mais bon, tu y crois, toi ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, il faut qu'on passe le voir ce gars.

— Tu veux que je me renseigne sur lui, d'abord ?

— Pas besoin, on sait tout sur lui et son projet grâce à cet article très instructif maintenant, non ?

— Là, c'est toi qui fait du sarcasme, n'est-ce pas ?

— Oui. Je vais demander à Cédric ce qu'il a sur le bonhomme.

— Évite de trop solliciter Cédric, certains vont finir par croire que tu as privatisé son commissariat pour tes besoins.

— Je me fiche de ce que *certain*s pensent. Surtout quand *certain*s sont notoirement impliqués dans des barbouzeries dignes des plus mauvais films d'espionnage. Ils ont piétiné la nation. L'Élysée ou Matignon n'ont plus aucune leçon à nous donner au vu de ce qu'ils nous doivent.

- Où est passé ton souci pour ton pays ?
- Désormais, je ne me soucie de rien d'autre que du Val d'Or. Ceux qui me suivent se mettent volontairement au service de cet endroit.
- Je suis. Allez, je vais essayer de joindre le type, Samir Lakhdar.
- Tiens-moi au courant quand tu as un contact.
- Ça marche. Bisou mon lolo.
- A plus, JB. »

\*\*\*

Des vibrations régulières dérangent la sieste de Samir. A l'ombre d'un chêne du parc, ce dernier récupère de la dernière nuit qui lui avait laissé peu de répit entre les échanges avec Souleymane de qui il prenait des renseignements, et le reste à discuter avec Kamal qui avait refait surface et mettait sur pied une véritable milice en prévision de futurs besoins...

Samir avait même un temps songé à monter une société de sécurité privée pour protéger la mosquée, aussi vulnérable que n'importe quel foyer sinon davantage en ces temps difficiles, mais l'obtention d'une autorisation aurait été un cauchemar. A peine avait-il vu les fonds

nécessaires à rassembler qu'il s'était ravisé.

Le secteur était pourtant en pleine croissance, porté par la demande de substitution aux services de police, qui arrivaient désormais soit trop tard soit étaient presque incapables de conduire la moindre enquête pour coincer des malfrats dans un délai raisonnable. Mais ça leur était de toute façon inaccessible.

Les vibrations devenaient de plus en plus nettes à mesure que Samir émergeait. C'était son téléphone portable posé dans sa casquette, sur la nappe étendue au sol. Avant même d'avoir une vision assez correcte pour identifier l'appel, Samir décrocha.

« — Mouais, allô, c'est qui ?

— Monsieur Lakhdar ? C'est Jean-Baptiste Kefler co-fondateur du projet *Orblock*.

— Si c'est du démarchage, je suis pas intéressé, répondit Samir par réflexe.

— Non, ce n'est pas du démarchage. Enfin, si un peu. Mais c'est pour vous voir directement. Le député Laurent Dessans souhaite s'entretenir avec vous.

— Le député ? Qu'est-ce que peut bien me vouloir un député ? Et d'ailleurs comment vous avez eu ce numéro ?

— Pas *UN* député, Samir, *LE* député.

— Ah bon et pourquoi *LE* député ?

— Parce que Laurent Dessans a donné un nouveau sens à ce titre. Ce

n'est pas un de ces animaux politiques sortis du zoo de l'ENA, c'est un authentique leader comme t'en as pas vu depuis tes cours d'Histoire.

— On se tutoie, c'est ça ? Bon, Jean-Baptiste, tu essaies de me vendre ton député ou *Orblock*, là, j'ai pas compris ?

— Les deux. Tu achètes ?

— Original comme approche. T'as fait quelle école de commerce ?

— Raté, je suis ingénieur logiciel, j'ai jamais mis les pieds dans une école de commerce. Enfin bref, tu as un créneau ?

— Ça dépend, c'est quoi ce truc, *Orblock*, en fait ?

— C'est ta chance d'avoir un système de paiement fonctionnel qui repose sur le Bitcoin quand l'Urssaf et les impôts vont tellement boire ton sang qu'ils ne laisseront même pas une goutte toucher le sol.

— C'est une façon hyper bizarre de le dire... Mais vas-y, ça m'intéresse. Je vois ça avec mon directeur technique vu que c'est un projet tech, apparemment. Je te rappelle à ce numéro ?

— Oui.

— Allez à plus monsieur... comment ?

— Jean-Baptiste Kefler, mais les intimes m'appellent JB.

— Et moi, je suis un intime ?

— Non, pour toi ça sera monsieur JB.

— Appelle-moi monsieur Samir, alors.

— C’est noté. A plus, monsieur Samir ! »

Le type avait raccroché. Samir avait du mal à savoir si le caractère loufoque de la conversation était dû à son réveil incomplet, ou bien s’il venait d’avoir une conversation absurde à propos d’un sujet sérieux. Comme tout possesseur de téléphone, Samir avait développé une seconde nature pour détecter les démarcheurs, et raccrochait souvent à peine quelques secondes après la première phrase.

Mais le JB à l’autre bout du fil n’avait pas le profil du démarcheur qui récitait un texte dont il ne comprenait rien à quelqu’un dont il ne connaissait rien. Celui-là semblait savoir à qui il parlait, et de quoi il parlait.. Samir s’était laissé prendre au jeu rapidement, même si la conversation semblait n’avoir ni queue ni tête.

Il appela Mhamad dans la foulée pour lui demander ses disponibilités, tout en réfléchissant à la raison pour laquelle un député, censé faire des trucs... de député, l’appelait pour un projet mêlant technologie et monnaie numérique.

Mhamad reconnut immédiatement après la description de Samir le profil étrange de l’ingénieur qui avait accompagné son licenciement.

« — Ah JB, c’est un bizarre, lui ! On sait pas s’il plaisante ou s’il est sérieux, même quand c’est du sérieux... Et il te voulait quoi ?

— Tu le connais ?

— Ouais, il était là le jour où j’ai été viré, haha.

— Eh ben... En fait il voulait me présenter un projet d’un député,

enfin, LE député, d'après ses mots. Il m'a parlé de leader, du projet *Orblock*, avec l'air d'un mec qui te raconte une grosse blague, tu vois ? Mais ça a l'air d'être sérieux, j'avais déjà vu quelques infos dessus, même si j'ai pas tout à fait compris le concept.

— Oui, c'est hyper sérieux, je savais pas qu'il était dedans. S'il t'a contacté c'est qu'il veut vraiment intégrer *Amanah Express* au réseau de paiement que ce gars-là, Dessans, a lancé. En fait, d'après ce que j'ai vu, c'est un genre de *layer 2* pour Bitcoin mais qui servira de plateforme de paiement dans les magasins, les restaurants... Même mon proprio m'a envoyé une pub, apparemment, bientôt on pourra payer notre loyer avec ça.

— Ça a l'air pratique... moi je t'avoue que c'est surtout l'aspect Bitcoin et hors système bancaire qui m'intéresse. Il a prononcé le mot magique, URSSAF, j'ai mordu direct.

— T'es trop facile à scammer toi !

— Crois pas ça ! Au contraire, Amin m'a hyper bien formé. Bref, t'es partant pour un RDV, apparemment il veut nous voir en personne, le député.

— Comment ça, en personne ?

— Ben, moi, il veut me voir, peut-être pour voir si moi je vais pas le scam.

— Vas-y, hein, quand tu veux moi je peux me libérer, je passe te prendre en bagnole.

— T'es fou ça va te faire un détour, et ça coûte une blinde le carburant. T'inquiète, si c'est au centre-ville j'irai en transports publics.

— Comme tu veux. Mais fais gaffe que ce soit pas un scam.

— Comment on le saura ?

— Ben, si au rendez-vous, le mec qui se pointe a la même tête que sur les affiches du bus, a priori c'est bon.

— Ah ben oui... T'es malin, toi, j'ai bien fait de t'embaucher ! »

Samir était perplexe. Cette rencontre annonçait peut-être un nouveau souffle pour son projet, ou au contraire le début de gros ennuis. Il savait que le service était loin de cocher toutes les cases des interminables exigences fiscales qu'on exigeait d'une telle entreprise. Dessans le savait-il ? S'il découvrirait la montagne de trucs pas du tout aux normes, ou *presque bon mais pas encore*, risquait-il de le dénoncer ? Il ne connaissait rien de cet homme dont il voyait parfois des affiches, de temps à autre des posts ou des vidéos.

Et surtout, pourquoi un député, dont la place était traditionnellement dans le milieu politique, était-il autant impliqué dans le tissu économique de son département ? Cherchant dans sa mémoire toutes les fois où il avait vu le nom de Laurent Dessans affiché quelque part, il se surprit lui-même à s'en souvenir assez bien. Trop bien pour un encravaté.



Samir avait eu vent du rôle de cet homme dans le développement de l'écosystème numérique local après le black-out, mais n'y avait pas accordé plus d'importance jusque-là. Amin aurait sans doute pu l'éclairer. Il suivait à la trace ce genre de choses, savait à qui appartenait et qui touchait de l'argent sur pratiquement tous les objets et services avec lesquels il interagissait. Il savait grâce à ces informations estimer la puissance d'une société ou jauger le niveau de confiance à accorder à tel distributeur. Amin n'était pas simplement informaticien. Plus que les techniciens manipulant des machines et du code, Amin était, à son échelle, un maître de l'information.

## Chapitre 24

*« Tout le sens de l'histoire est, en effet, dans cette alternative : mission  
ou soumission »*

*Les conditions de la renaissance – Malek Bennabi*

**P**ris dans la spirale de son projet et des événements, Samir avait oublié qu'il n'était pas le seul à qui son ingénieur préféré manquait. En disparaissant au cours d'une nuit, Amin avait laissé une famille inquiète derrière lui.

Alors qu'il pensait encore à son ami en sortant de la salle de prière, un visage connu l'approcha. Pas familier, le visage qu'on a vu à peine quelques fois dans sa vie, mais qu'on ne peut pas oublier.

La gorge nouée, Samir observa la mère d'Amin se diriger vers lui. Un voile vert émeraude entourait son visage cerné, la cinquantenaire le

fixait, l'air inquisiteur. Samir savait qu'il était inutile de se défilier. Incapable de prononcer un mot, il attendait debout, résigné, qu'elle lui adresse la parole en premier. Quelle pouvait être la raison de sa venue ? Il n'en savait pas plus qu'elle sur l'endroit où avait fui Amin...

« — As salam alaykoun. Dit-elle d'une voix faible mais calme.

— Wa alaykoun salam.

— Tu as grandi, Samir.

— Ah, tu te rappelles de moi, khalti Karima ?

— On ne se connaît pas vraiment, mais je n'oublie pas le visage d'un ami de mon fils.

— Un ami proche et un frère qui me manque, oui...

— Il te manque ? Et je dois dire quoi, moi ? Je suis sa mère.

— Je sais.

— Dis-moi où il est, pourquoi il est parti ?

— Il ne vous a pas laissé de message ?

— Sur son espèce de petit ordinateur, oui. Mais je ne veux pas de ce gadget, je veux mon fils. Il était beaucoup avec toi ces derniers temps. Où il est ?

— Je n'en sais rien... Je t'assure...

— Jure devant Allah que tu ne sais pas.

— *Wallahi al-adhim*, je ne sais pas. Si je le savais je serais venu vous le dire. Il sait très bien que je n'aurais pas tenu devant toi ou son père. Il ne m'a rien dit sur sa destination. »

La femme ne pleurait pas, mais la profonde tristesse était clairement lisible sur sa posture, sa démarche, son visage. Elle n'insista pas, signe qu'elle l'avait sans doute cru.

« — Je m'en doutais, de toute façon. On est venu voir d'anciennes connaissances aux Planaises pour leur annoncer notre départ. On quitte la France.

— Vous partez où ? Vous allez le chercher ?

— Non... Je ne sais même pas où commencer à chercher. Il a pu disparaître dans le monde entier, le connaissant.

— Alors, pourquoi vous partez ?

— Je ne peux plus rester ici. Dans ce pays. Mes enfants ont grandi, ils sont tous partis à l'étranger travailler ou étudier, même Amin, certainement. La vie ici n'a plus aucun sens.

— Mais où est-ce que vous allez ? En Tunisie ?

— Non. Le père d'Amin a obtenu la nationalité syrienne. Le nouveau gouvernement a reconnu notre mariage, et il a trouvé un travail là-bas, chez mon frère.

— C'est à cause d'Amin ?

— Pas seulement... Je ne peux plus supporter ce pays. Il a rendu fou mon fils, c'est déjà une chose, mais la vie devient trop compliquée.

Financièrement, administrativement. Les titres de séjour prennent trop de temps à être renouvelés. Ça m'épuise. Depuis quarante ans qu'on vit ici, on n'a jamais eu autant de problèmes. Ils n'ont jamais voulu nous donner la nationalité, mais l'administration était moins agressive, avant. On voit bien qu'il y a quelque chose qui change.

— Amin m'avait dit. C'est parce que le père d'Amin était imam ici dans les années 90 ?

— On ne sait pas pourquoi. Peut-être que c'est ça, peut-être autre chose. De toute façon, c'est décidé. On ne veut plus de nous, ici, mes enfants sont partis, on n'a plus aucune raison de rester. Si tu veux dire au revoir au père de ton ami, il est là-bas. »

Samir regarda dans la direction indiquée par Karima. Il aperçut sur le parking l'imam Abu Hâtim discuter avec un homme. Un homme qui ressemblait à Amin, qu'on aurait vieilli et dont on aurait blanchi les cheveux et la barbe.

Il les rejoint le pas lent, encore marqué par la conversation avec la mère d'Amin. Pris dans une discussion nostalgique avec son remplaçant, il était souriant. La conversation était un étrange alliage de retrouvailles et d'au-revoir. Les parents d'Amin n'étaient presque jamais revenus dans la ville depuis leur déménagement. Comme presque tous ceux qui en avaient eu les moyens, ils avaient quitté le quartier pour s'établir ailleurs. Mais le père d'Amin était encore loin

d'être un inconnu en ces lieux.

Le temps passé en dehors des Planaises n'avait pas fait de Hassan Masmudi un étranger. De la nouvelle génération qui avait poussé, peu le reconnaissaient. Mais il se trouvait quelques anciens qui sortaient de la salle de prière pour se diriger vers lui, l'air surpris et contents de le voir. Samir se trouvait à présent entouré du noyau dur qui avait fondé la mosquée des Planaises. Du moins, ce qu'il en restait après le passage du temps. Abdelhalim était également présent. Accolades de salutations et d'au-revoir, Samir attendait son tour.

Celui-ci vint lorsque Hassan tourna son regard vers lui. Un sourire sincère, qu'on lisait intuitivement comme dépourvu de toute mauvaise intention, lui faisait face.

« — *As-salam alaykoug wa rahmatullah wa barakatuh*. C'est toi, Samir ?

— *Wa alaykoug salam*. C'est moi oui, j'étais un ami proche de votre fils cadet, Amin.

— Je sais, oui. Il ne nous a pas dit grand-chose sur toi, mais je me rappelle bien de toi. De l'époque où tu zigzaguais et qu'on avait peur de te voir tomber du mauvais côté...

— Al hamdoulillah, j'essaye de moins zigzaguer.

— J'ai vu ça. Masha Allah, la relève est assurée.

— Difficile à dire, mais on fait de notre mieux. C'est dommage que vous ne restiez pas. Tous les Masmudi s'en vont, on dirait.

— Les plus jeunes et les plus vieux, soupira Hassan. Amin était le dernier de nos enfants à partir, maintenant c'est notre tour. Tu lui passeras le salam, s'il revient.

— Je suis pas sûr qu'il revienne bientôt... Vous risquez même de le revoir avant moi.

— Le premier d'entre nous qui le voit transmet le salam de l'autre, d'accord ?

— Il vous a laissé de quoi le contacter, non ? Vous pouvez lui remettre mon salam ? Moi je ne l'ai pas eu depuis son départ.

— Il nous a laissé une petite machine, et on a pu recevoir quelques messages, oui. Mais un salam transmis par une machine vaut moins qu'un salam transmis de vive voix par un enfant d'Adam.

— Je lui passerai »

Les parents d'Amin disparurent au bout de la route, après que le feu rouge laissa passer leur voiture. Ils avaient fait leur dernier trajet jusqu'au quartier, une ultime fois. Leur appartement était rendu, ils regagnaient ce soir-là leur hôtel. Dans deux jours, les derniers Masmudi des Planaïses auraient quitté le pays.

Pour les autres, c'était un des fondateurs du quartier qui s'en allait. Pour Samir, c'était comme dire à Amin au revoir une deuxième fois.

\*\*\*

Le parking de l'hôpital avait fini de se vider. Ne restaient que les médecins de garde, et un oncologue. La lumière du bureau de ce dernier finit par s'éteindre alors que la nuit était déjà noire. Ce fut à ce moment que Sharko sortit de l'édifice. Son statut et sa relation de confiance avec le directeur de l'hôpital lui permettait d'obtenir des consultations à des heures interdites aux gens du commun.

Un des derniers véhicules présents sur le parking quitta sa place en apercevant le vieux flic devant l'entrée. Laurent avait attendu Cédric, qui n'était plus en état de conduire, pour le raccompagner chez lui. Sa voix était faible, et son souffle court.

« — Ah, merci, lâcha-t-il en s'installant difficilement sur le siège passager. Tu as trouvé une excuse pour Sophie ?

— Je lui ai dit que j'avais à parler avec toi. Vu le climat en ce moment, elle ne pose pas trop de questions.

— Merci, Laurent. Elle doit me détester de l'éviter autant, mais tu as vu comme je marche. Je préfère ça que lui montrer mon état.

— Ta fille est méfiante, mais pas paranoïaque non plus.

— Tant mieux. Je préfère qu'elle en sache le moins possible jusqu'à la fin.

— Au fait, merci pour l'intervention, l'autre jour. Je crois que le message est bien passé.



— Oh, ne me remercie pas ! Ça m’a fait plaisir de voir ces mangeurs de cailloux paniqués ! Avec tout mon respect pour toi, bien sûr... J’ai donné tout ce que j’avais. Je ne pense même pas pouvoir refaire un numéro de ce genre sans m’arracher un poumon.

— Je ne mange pas que du caillou, je suis une espèce omnivore !  
Déclara Laurent en ricanant.

— Ahahaha.. Argh..., il ne faut pas me faire rire, ou je vais y laisser ma gorge, va ! En tout cas, ma fille n’a pas épousé le premier banquier venu, ça me rassure.

— Il faut dire qu’à l’époque où on s’est connu, je n’avais pas vraiment l’allure d’un banquier.

— C’est pas faux. J’étais à deux doigts de te dire de dégager plusieurs fois. Mais il fallait bien quelqu’un capable de l’écouter parler des fondamentaux de soutenabilité d’une société thermo-industrielle sans tomber endormi... Et tu n’as pas trop mal tourné, au final. J’aurais aimé que Sophie aussi remette un peu les pieds sur terre.

— On a nos désaccords, mais c’est une femme courageuse. Un peu trop, parfois.

— Ouais... Prends soin d’elle et d’Eliott quand je ne serai plus là.

— Ne sois pas si défaitiste... A ce propos... que t’a dit le médecin aujourd’hui ?

— Pas grand-chose de plus que la dernière fois. Il veut commencer la chimio malgré le fait que ce foutu cancer soit déjà à un stade avancé.

J'ai déjà des lésions secondaires un peu partout et des métastases même hors des poumons, qu'est-ce que tu veux faire...

— Et tu vas commencer la chimio ?

— J'en veux pas de sa chimio. J'ai soixante-et-un balais, c'est pas si vieux pour un cancéreux, mais je me connais, Laurent. Je sais que je passerai pas l'année. L'oncologue n'a pas arrêté de me dire que j'aurais dû aller les voir plus tôt.

— C'est pas faux... Ta toux devenait insistante depuis quelques temps déjà, je le voyais bien...

— A quoi bon Laurent ? J'ai plus la force de me battre. En tout cas, pour ma pauvre carcasse. Tout ce qui m'importe maintenant c'est de régler ce qu'il faut pour que toi, Sophie et le gamin surviviez à ce que vous allez prendre dans les dents.

— Est-ce que tu m'en voudrais d'espérer que tu sois encore là pour le vivre avec nous ?

— Oui, je t'en voudrais. J'ai donné ma vie à la police. Et surtout à ce commissariat. J'ai pas envie de voir le jour où il va éclater en morceaux, avec ce pays. Je veux pas voir Sophie souffrir, ni Eliott vivre dans un chaos. C'est peut-être lâche, mais je préfère mourir avant. Si toi tu es assez fou pour croire à une issue à tout ce merdier, moi j'ai pas la force. Je préfère ne pas être là pour le voir, que ce soit dehors ou sous terre. »

Laurent ne répondit pas, se contentant de fixer la route. Cédric fut

reconduit chez lui, et insista pour passer le palier seul. Laurent se montrait aussi serviable que possible, mais son beau-père, entêté jusqu'au ridicule, ne voulait d'aucune pitié. L'extinction de ce fier rouage de la machine républicaine se faisait dans un silence en rupture avec le vacarme qui rythmait ses journées au commissariat. Laurent était perplexe devant cet étrange alliage de fierté et de résignation, ne sachant si son attitude relevait du courage ou de la lâcheté.

\*\*\*

Un soleil éclatant ignorait un matin de plus l'état délirant de la fille aînée de l'Eglise. Un calme délicat et raffiné régnait sur le champ de Mars, où Anas se promenait le sourire aux lèvres, aux côtés d'Alicia. Ici, ni crise ni conflit n'avait encore manifesté ses effets. Pas de mobilisation populaire prévue, aucun barrage policier ni de foule en colère armée de pancartes ne venait troubler l'insouciance des promeneurs. La tour Eiffel, que rien ne semblait pouvoir courber, faisait face au couple qui marchait d'un pas détendu. Anas tenait d'un bras la veste de son costume, tandis qu'Alicia lui prenait l'autre.

Ici, Anas se sentait un autre homme. Dans les yeux d'Alicia, surtout, il

oubliait une partie de qui il était. Celui qu'il ne voulait pas voir. Parmi les hommes menant une double vie, il était de ceux à qui ce jeu réussissait le mieux. A s'en rendre malade, Anas avait développé deux personnalités parfaitement adaptées à chaque environnement. Il excellait sur les deux tableaux dont il se voulait le parfait peintre. Ici, il dessinait la vie à laquelle il avait toujours aspiré, celle qu'il estimait lui être due.

Celle où les cafés en terrasse avaient pour compagnie la bourgeoisie parisienne, et pour compagne la violoniste qui l'avait enchanté lors d'une soirée. Celle où il était le surdoué, à qui tout réussissait. Son verbe développé et son cursus chargé lui permettaient de parler avec la même aisance de cybersécurité, de placement boursier, en plaçant avec une élégance rare des références issues de la musique classique.

On l'écoutait, on était charmé par ce jeune homme dont le teint bien clair faisait presque oublier le nom et l'origine.

Et puis, il y avait l'autre lui. Celui qui devait mêler toutes les qualités du premier pour extraire toujours plus de *cash*. Cette vilaine cupidité qu'il réussissait à cacher à son premier monde était un atout dans le second. Efficient et presque sans limite, Anas avait fait son art de ponctionner la monnaie là où elle pouvait couler sans risquer d'être vu. Travailler pour Nordine était une de ses dernières rentrées d'argent facile dont il était le plus fier. Cette tête de réseau opérant dans le trafic de stups payé grassement pour des tâches se résumant à faire circuler de l'information, ce dans quoi il excellait. Anas était arrosé de billets en échange de quelques rendez-vous et kilo-octets

d'informations. Un deal parfait comme il les aimait.

Son appétit aussi inflationniste que les monnaies qu'il convoitait l'avait conduit à redoubler d'ingéniosité pour cacher les liasses de billets qu'il accumulait plus ridiculement que le pire des avarés. Il n'aurait pas fallu crever un canapé ou briser un tableau chez lui. On y aurait trouvé à coup sûr des piles de devises dont l'entassement absurde lui aurait peut-être même valu un passage en psychiatrie. Mais, pas vu pas pris, Anas continuait d'accumuler. Bien qu'étant habile avec les courbes des places boursières, il cultivait un attachement maladif au papier de couleur.

Investir et faire fructifier, pourquoi pas. Toucher des intérêts, encore mieux. Mais ses matelas de billets, palpables et illusoirement réels le rassuraient physiquement. Il avait besoin en entrant chez lui de sentir la présence de ces liasses colorées, dussent-elles croupir des décennies à l'abri des regards et de toute utilité réelle.

Mais cet autre lui était en veille ce matin. Le gentleman qui se promenait avait passé la veille en compagnie de celui qu'il espérait être son futur beau-père.

« — J'ai tellement redouté ce rendez-vous, se confiait Alicia en marchant. Papa est très difficile, tu sais. Mais tu l'as impressionné, c'est la première fois que je le vois aussi ravi ! Tu l'as séduit encore mieux que tu m'as séduite, haha !

— Tu vois, je t'avais dit qu'il suffisait d'une rencontre pour établir le

contact.

— Et puis l'endroit était si bien choisi ! Comment tu as fait pour avoir la petite salle rien que pour nous avec le piano ?

— Je connais bien le propriétaire du restaurant, c'est un ami !

— Oui je crois que papa l'a compris aussi. Ça l'a rassuré de voir que tu étais bien entouré, et que tu n'étais pas juste... tu sais, le cliché de l'Arabe de banlieue sans goût ni bonne compagnie.

— L'imaginaire collectif sur les cités me laisse toujours perplexe ! Comme si on y trouvait que des chômeurs et des illettrés ! Mes parents ont toujours cru au mérite, et malgré tout ce qu'on dit de mal de ce pays, on peut encore avoir sa chance ! Il suffit de travailler dur !

— C'est vrai, mais c'est pas n'importe quel mec de cité qui peut sortir Scarbo de Ravel à la perfection après un verre !

— N'exagère pas ! Quand j'ai lu Scarbo la première fois je l'ai presque réussi sans trop de difficultés. Je ne comprends pas pourquoi on en fait tant dessus, même sur le cycle entier ! Je l'ai joué parce que tu m'as dit qu'avec Ondine c'était une de ses pièces préférées. »

De courtes vibrations dans la poche d'Anas l'empêchèrent de continuer. Il jeta un œil furtif à l'écran du petit écran, qu'il tenait dans un angle choisi pour échapper à l'œil d'Alicia au moins quelques secondes.

« — Allez, lâche un peu ton téléphone ! Aujourd'hui, c'est pour moi !

— Juste une seconde ma chérie, c'est un collègue qui a besoin d'une information importante.

— Il pourra attendre demain !

— Voilà, c'est bon, je le range et je l'éteins, regarde. »

Anas montra l'écran du smartphone indiquant une extinction en cours. Le geste ne suffit pas à Alicia qui, en gloussant, prit le téléphone de sa main pour le glisser dans son sac à elle.

« — Et voilà ! Plus de tracas pour aujourd'hui ! »

Anas ne se défendit pas, se contentant de rire et reprendre la main de sa compagne. Elle n'avait rien vu du message reçu, ni celui envoyé, et maintenant que l'appareil était éteint, elle ne pouvait de toute façon plus accéder sans la clé de chiffrement aux horreurs qui s'y trouvaient. Horreurs dont elle n'aurait jamais soupçonné le parfait gendre qui lui servait de compagnon d'en être le responsable.

A quelques centaines de kilomètres de là, La Crosse rangeait lui aussi son appareil. Être en contact direct avec Anas lui procurait un sentiment de supériorité. Les autres le savaient. Si grades il y avait dans la hiérarchie du mille-feuille chaotique qui composait le crime semi-organisé, il venait sûrement d'en franchir un. Mehdi goûtait comme d'autres avant lui le privilège d'être relié à une source de renseignements de premier choix. Peu importait qu'il n'ait désormais plus entièrement la main sur ses propres affaires. L'expérience en

valait la peine, et les chiffres aussi.

Un monde de possibilités s'était ouvert à lui, le faisant ranger dans un coin de son esprit sa rancœur envers les barbus des Planaises qui lui avaient causé ses derniers tracasseries. Doudoune n'était plus, le quartier des Planaises était de toute façon devenu un bourbier où il était plus coûteux de placer des boloss que dans les nouveaux quartiers qu'il administrait.

Sa belle dentition découverte par un sourire de satisfaction, il composait un numéro pour joindre Nordine.

« — Ouais le N, c'est bon, il a géré ton collègue. Je comprends pas pourquoi vous aviez besoin de Kamal encore, il est fort le A.

— Kamal avait son savoir-faire, on va dire, mais ouais, le A c'est un génie, tu lui donnes n'importe quoi il gère ça à la perfection. Il t'a donné de quoi faire le plein ?

— Ouais, c'est bon. On peut parler, là ? T'es sûr que c'est sécurisé, ton truc ?

— Sûr. Ça fait un moment qu'il a mis ça en place, on n'a jamais eu de problèmes depuis. C'est un canal crypté, c'est du sûr.

— C'est un crack, *wala*. Ouais, c'est bon, il m'a envoyé les palettes avec le code, je vais passer récupérer ça chez Marco demain soir. T'es sûr qu'il y aura pas les hnouch sur toute la route ?

— Ça c'est pour moi, t'inquiète pas. J'attends encore une info et je te confirme ça.



— Ok, ok. Les Planaises, on laisse en veille, c'est sûr ?

— Oui. On va laisser ceux qui veulent se fatiguer avec les barbus gaspiller leur came et leurs gars. Nous on a du boulot ailleurs. On va attendre que les muz se lassent, retournent dans leur mosquée et on reviendra. Là, ils nettoient pour nous.

— Carré. Vas-y, je reste dispo.

— A plus. »

Nordine, en télétravail depuis sa terrasse du fin fond de l'Espagne, composa un autre numéro après avoir raccroché avec La Crosse.

« — Mon général ?

— Arrête de m'appeler comme ça crétin, oui, tu veux quoi ? »

Nordine lâcha un rire nigaud avant de répondre.

« — J'ai une affaire sur le tronçon dont je t'avais parlé, tu m'avais dit que ça serait bon, c'est confirmé ?

— Ouais, j'ai revu le planning des patrouilles, sur la tranche horaire que tu m'as donnée, c'est bon. Mais que tes gars déconnent pas, ici les heures c'est les heures, y'a pas d'arrangement possible.

— On respecte les horaires, mon général. Et Sharko, il posera pas problème ?

— Ha, celui-là t'en entendra plus parler avant un moment, on va le soulever bientôt.

— Quoi ? Le commissaire Cédric Sharko ? Qu'est-ce qu'il a fait ce

coquin ?

— Il a voulu jouer les révolutionnaires. On a une dénonciation anonyme sur lui. Il a livré des infos secret défense à des investisseurs, dont personne ne sait comment il y eut accès, d'ailleurs.

— C'est un truc sur les militaires, là ? D'ailleurs, t'as des infos là-dessus ? C'est le zbeul dans la République là, nan ?

— Pose pas de questions, ça te concerne pas, ça. Gère ton terrain c'est tout ce qu'on te demande.

— Dis-moi au moins c'est qui les investisseurs ?

— Même pas en rêve.

— Allez, Francky, lâche une info, tu sais que t'auras ta part si j'arrive à faire une affaire...

— De toute façon, on n'en sait pas vraiment beaucoup plus pour le moment. T'apprendras les nouvelles aux infos, comme tout le monde. »

La porte du bureau de Franck Lantier s'ouvrit à peine après qu'il eût raccroché. Un cadet venait le chercher visiblement un peu stressé.

« — Chef ?

— On frappe avant d'entrer ! Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Y'a des gens qui vous demandent chef, en bas.

— Comment ça des gens ?

— C'est un officier de la DGSI, apparemment. »

Franck fut tout à coup pris d'un frisson, les sueurs froides suivirent. Il n'avait pas de rendez-vous prévu avec un agent de la DGSI. Le peu de fois où il avait croisé les membres de ce service n'avaient en aucun cas laissé penser qu'il les reverrait prochainement.

Se pourrait-il que ses arrangements avec la plèbe de la région soient découverts ? Non... Si c'était le cas, il aurait été interpellé, et pas gentiment demandé. En même temps que son cerveau tournait à cent à l'heure pour comprendre la situation, Franck fermait à clé son bureau et descendait l'escalier accompagné du cadet qui était venu le chercher.

« — Tu sais pourquoi ils veulent me voir ? Demanda Franck en tentant de garder un ton sérieux et routinier.

— Pas du tout chef, ils ont juste demandé à vous voir. Je pensais que vous les attendiez.

— Pas vraiment non, peut-être une nouvelle affaire qui concerne les militaires, avec tout ce qu'il se passe... »

Franck arriva en bas du bâtiment en ayant chassé toute trace d'anxiété de sa gestuelle ou son visage. L'agent de la DGSI lui tendit une main tout à fait cordiale et l'invita à le rejoindre dans une salle vide. Il était accompagné d'un autre membre de son service qui portait une pochette cartonnée plutôt épaisse.

La pochette fut posée sur le bureau devant lequel Franck fut invité à s'asseoir. Jusqu'ici les formes d'un rendez-vous parfaitement normal étaient respectées.

« — Il vous faut quelque chose d'autre, monsieur Stern ?

— Ça ira Quentin, merci. Vous pouvez nous laisser. »

La porte fut fermée, Franck se retrouvant seul face à deux agents dont il ne savait rien.

« — Commandant Lantier, bonjour. Je suis Emmanuel Stern, officier à la direction générale de la sécurité intérieure, et voici mon collègue Fabien Lemoine qui m'appuie sur les questions logistiques.

— Enchanté, Officier Stern. Ce n'est pas tous les jours que je reçois des gens du bureau des légendes, héhé. Dites-moi ce qui vous amène ? Désolé je n'avais pas prévu votre visite, nous aurions pu avoir un meilleur endroit.

— L'endroit convient très bien, nous ne sommes pas là pour longtemps. Donc, résumons, vous êtes plus ou moins le *monsieur stup* du département, c'est bien ça ? D'après ce qu'on a pu voir sur vos résultats, ils sont brillants. Une nette diminution des violences urbaines depuis votre entrée en fonction à ce poste. On ne peut pas dire que le trafic est éradiqué mais excepté quelques points chauds, le département semble plus sûr en partie grâce à vous.

— Je ne suis pas seul vous savez, il faut également remercier tous les collègues qui travaillent dur pour...

— Épargnez-nous les formalités, voulez-vous. Nous sommes au courant de vos méthodes, disons, assez peu orthodoxes. »

Franck perdit tout à coup l'éclat qu'il avait pris avec les félicitations.

« — Ce.. enfin, c'est... Vous voulez parler de quoi ?

— De ceci, de ceci, et également ceci. »

Le collègue de Stern sortait un à un de la pochette des documents semblant contenir des transcriptions de conversations, des photos, des listes de numéros de téléphones...

« — Nous savons comment vous avez réussi à obtenir la paix, monsieur Lantier. En favorisant un clan sur l'autre. Nous savons également que des commissions vous ont été versées en guise de récompense par le réseau piloté depuis l'Espagne par Nordine Benafsa. »

Franck soupira, n'ayant pas la force de nier l'évidence. Il venait d'être mis devant quelque chose qu'il avait lui-même refusé de juger jusqu'à là. Était-il un ripou ? Ou bien un policier qui, faisant avec les moyens du bord, était parvenu à endiguer une partie du trafic et de la violence en s'asseyant sur une bonne partie du droit et des valeurs républicaines ? Peut-être un peu des deux. Peut-être un peu plus l'un que l'autre. Il n'avait jamais osé trancher. Avant qu'il n'ait le temps de répondre, Stern enchaîna.

« — Mais nous ne sommes pas ici pour vous juger, Lantier. Notre pays traverse une des crises les plus graves de son existence, et nous savons que les serviteurs de l'État accomplissent l'impossible avec des

moyens toujours plus maigres. Les temps ont changé. La nation vous est reconnaissante, à vous et tous les hommes sous vos ordres qui se sont mouillés pour vous. Inutile de nous étendre dans les détails de ce dossier. Nous sommes ici pour vous proposer une promotion.

— Que... une promotion ?

— Est-ce que vous seriez intéressé pour rejoindre la BRMO en tant que Commandant adjoint de la région ?

— Ça fait beaucoup, excusez-moi. Je, enfin oui, bien-sûr, c'est une offre qui ne se refuse pas. Et pour être franc avec vous, je suis agréablement surpris de voir que les mentalités ont évolué, et que vous compreniez la situation difficile sur le terrain.

— Cette offre est soumise à condition, bien évidemment, reprit Stern. Les membres de la BRMO agissent pour l'intérêt supérieur de la nation, et disposent d'une immunité tant qu'ils sont loyaux à l'institution. Vous comprenez qu'en cas de défaut de loyauté, vous retourneriez à votre ancien statut et serez jugé conformément au droit commun pour vos actes ?

— Je comprends tout à fait, oui. Mais excusez-moi, c'est la DGSI qui pilote la BRMO ?

— Oui, la BRMO est directement rattachée à la sécurité intérieure. La situation exceptionnelle exige une agilité et des sources de renseignement qu'il est très difficile d'obtenir avec les moyens conventionnels.

— C'est évident, bien sûr, oui, je comprends.

— Profitons de notre visite pour aborder immédiatement le premier sujet que nous voudrions vous confier. Une enquête a été ouverte par Bercy concernant le député Laurent Dessans, et s’est également ajouté au dossier un homme que vous devriez connaître, le commissaire Cédric Sharko. Vous pensez pouvoir nous aider rapidement à neutraliser ces deux individus ? D’après Bercy, Dessans projette une sorte de sécession monétaire, et le Commissaire Sharko a des liens troubles avec la mutinerie au sein de l’armée.

— Pour tout vous dire, Emmanuel, vous n’auriez pas pu mieux tomber. »

\*\*\*

Le jour J était venu. Samir et Mhamad faisaient leur dernier briefing avant de se présenter au rendez-vous proposé par Dessans et son acolyte. L’entretien devait avoir lieu dans un bâtiment du vieux centre-ville de Toulon. Avec vue sur le fleuve, la structure haussmannienne avait toujours fait partie pour Samir d’un autre monde. Un monde devant lequel il passait en bus, en voiture, mais avec qui une barrière avait toujours été présente.

Alors que Samir récitait quelques invocations en sortant du véhicule, Mhamad vérifiait sa coupe et sa veste de costume.

« — Tu fais tout le temps des invocations comme ça, quand tu vas quelque part ? Demanda Mhamad en voyant Samir réciter à n'en plus finir.

— Surtout avant un rendez-vous business. C'est Abdelhalim qui me les a apprises.

— Peut-être que je devrais aussi, en vrai...

— La langue ne doit jamais se rassasier du rappel d'Allah. Sinon tu es livré à tes passions, à tes peurs, et tu ne sais plus pourquoi tu fais les choses.

— Tu commences à parler comme Abdelhalim.

— Ah bon ? Tant mieux haha ! C'est une des fréquentations dont je peux être le plus fier avec Amin, je pense.

— T'as l'air détendu de ouf... Moi je suis un peu stressé je t'avoue.

— Pourquoi ?

— Ben c'est sûr qu'il y aura JB, je sais pas comment ça va se passer, j'ai quand même failli couler la boîte d'un pote à lui... Je m'en voudrais que tu faires le deal à cause de moi. Peut-être que j'aurais pas dû venir en vrai.

— Arrête de psychoter. On sait même pas quel deal ils vont nous proposer. Et de toute façon, c'est toi mon référent technique, donc j'ai besoin de toi, s'ils sont pas contents, tant pis pour eux. »



Ces quelques mots semblèrent rassurer Mhamad. Le nouveau siège de la société *Orblock* partageait le même hall d'accueil que d'autres entreprises appartenant à Dessans. Samir s'annonça à l'accueil, et l'hôtesse tapa quelques secondes sur son clavier avant de répondre.

« — Monsieur Dessans est là-haut, il va venir vous chercher. »

Quelques instants plus tard, un homme de grande taille leur fit face. En costume bleu ouvert sur une chemise blanche légèrement bombée au niveau du ventre, sans cravate, une barbe rasée de près, Laurent leur tendit une main et un sourire.

« — Monsieur Lakhdar, bienvenue ! Allez-y, montez ! Vous êtes accompagné ?

— Bonjour, monsieur Dessans, merci ! Oui, c'est mon référent technique, Mhamad Diallo.

— Bienvenue, monsieur Diallo, dit Laurent en lui tendant une main chaleureuse et ferme. »

L'ascenseur les conduisit au quatrième étage. Samir et Mhamad débouchèrent sur un lieu qui tranchait avec ce qu'il aurait pu attendre du QG d'un homme aussi prestigieux. Le parquet était brillant, mais son âge se faisait sentir. Ils déambulaient derrière Laurent au milieu d'un joyeux bazar qui laissait peu de chances aux inconnus de comprendre au premier coup d'œil quel bureau servait à quoi.

Des feuilles parfois annotées à la main étaient épinglées à l'arrache sur les portes, quand il y en avait. Impossible de dire si tel bureau

était celui de la comptabilité, d'une équipe de développement, d'un service commercial. Il y avait des ordinateurs partout, quelques câbles jonchaient parfois même le sol, des tables avec des machines parfois le ventre ouvert côtoyaient des écrans géants crachant des lignes incompréhensibles au commun des mortels. Les bureaux sans intitulés, bruyants, voyaient aller et venir des employés habillés de façon parfois un peu trop détendue. Un trentenaire dont il était impossible de déterminer le poste passait en tenue de basketball d'une pièce à l'autre, un café dans une main et une tablette dans l'autre.

Cette fourmilière ne ressemblait pas à l'image que se faisait Samir du siège d'une entreprise de tech réputée et sérieuse. Mhamad, qui avait eu l'habitude de travailler dans des bureaux plutôt bien étiquetés, rénovés, était également surpris.

Laurent les arrêta devant une des nombreuses pièces où trois hommes dont l'un assis sur un bureau méditaient devant un tableau, pendant qu'un quatrième dessinait au feutre en faisant de grands gestes.

« — Jibé, ils sont arrivés, tu viens ?

— Ah ! Fit l'homme au feutre. Ok, je vous laisse les gars, on continue plus tard. »

JB les rejoignit, en prenant le temps de s'adresser à Mhamad, l'air aussi amusé que surpris.

« — Tiens, te revoilà toi ! T'as vite retrouvé un job, on dirait !

— Ben écoute, on dirait, hein ! Sans rancune ?

— De quoi ? Pour l'histoire du clip-là ? C'est réglé depuis longtemps ça, on s'en fiche ! »

Les quatre hommes prirent place dans le bureau de Laurent. Samir et Mhamad s'installèrent chacun face à leur homologue. JB déplaçait son laptop pendant que Samir enlevait sa chemise et la passait autour de la chaise.

Mhamad imita Jean-Baptiste, et Laurent ouvrit le premier la conversation.

« — Bon, les gars, vous pouvez ranger deux minutes vos bazars, on va d'abord échanger entre humains, on passera à la technique après, non ? »

Le commentaire s'adressait autant à JB qu'à Mhamad. Les deux s'exécutèrent.

« — Oui, patron, fit sarcastiquement JB.

— Alors, reprit Laurent, c'est donc vous le fameux Samir Lakhdar, merci d'avoir accepté l'invitation !

— Et c'est donc vous LE fameux député Laurent Dessans. Ça fait un moment qu'on voit votre tête partout sur les arrêts de bus au quartier.

— Oui, j'ai une équipe de comm assez agressive, vous avez dû les croiser en arrivant.

— Je saurais pas dire si les gens que j’ai croisés faisaient de la tech ou de la comm, mais ça a l’air vivant ici, c’est bien !

— Ils font les deux ! Oui, c’est vivant, on peut dire ça ! C’est ce qui nous permet de rester vifs. On essaye d’avoir les avantages des petites structures et des grosses.

— C’est ici que vous travaillez sur *Orblock* ?

— C’est bien ça.

— En fait, pour être honnête, c’est étrange un député qui fait de la tech, et encore plus de la crypto.

— Ici, on fait pas de crypto, on fait du Bitcoin, rien à voir. Précisa JB.

— Et en quoi c’est étrange ? Demanda Laurent amusé par la question.

— Ben, normalement un député ça fait... des trucs de député.

— Et c’est quoi des trucs de député ?

— La même chose qu’un combattant de MMA mais dans un hémicycle au lieu d’un octogone.

— On se bat davantage avec des mots et du papier qu’avec les poings et les pieds. Enfin, la plupart du temps...

— Oui, mais dans les deux cas, ça reste du spectacle.

— Oh, ça c’est bien envoyé, Samir ! Commenta JB.

— Ahaha, s’exclama Laurent. La politique c’est compliqué. Au début on s’y engage en croyant fermement que ça sert à quelque chose. Et puis on commence à moins y croire mais des gens nous payent et

nous font confiance pour ça, donc on y reste pour leur faire croire à eux que ça sert à quelque chose.... Là-dessus, je ne peux pas vous donner tort, si on veut parler franchement.

— Comment vous faites pour y trouver encore du sens ?

— J'ai trouvé plus de sens dans tous les projets que j'ai bâtis à côté que dans mes activités de député. Et si vous voulez savoir, je n'ai pas l'intention de me représenter aux prochaines législatives. S'il y en a sous la Cinquième, du moins...

— Intéressant ! Ça me permet de comprendre un peu mieux le fondateur du projet. Je vais pas jouer l'investisseur difficile, mais bon j'aime bien connaître un peu les gens avec qui je travaille.

— Nous aussi on a besoin de vous connaître un peu. Vous avez fait du bruit depuis votre retour au quartier des Planaïses, si j'en crois ce qu'on dit.

— C'est une longue histoire, vous êtes sûrs que c'est le moment d'en parler ?

— On n'a pas toute la journée, certes, mais j'aimerais comprendre un peu votre positionnement. C'est dommage, je trouve, d'insister autant sur la religion alors que tu pourrais toucher un public plus large, sensibiliser davantage de personnes.

— Vous trouvez ça dommage, pourquoi ?

— Eh bien, je veux dire... Il n'y a pas que des musulmans aux Planaïses. Vous ne pensez pas que vous toucheriez plus de monde ?

— Alors, si on veut parler de ça, il y a deux points à soulever.

— J'écoute.

— Heu, les gars, interrompit JB, moi j'ai du boulot et on s'éloigne un peu du sujet de base là...

— On peut les laisser discuter et aller parler technique à côté, non ?

— T'as raison Mhamad, acquiesça JB. Viens, on va prendre une salle. »

Pendant que les deux ingénieurs quittaient la salle, Laurent en profita pour se mettre à l'aise, en retirant sa veste et baissant son dossier.

« — La première chose, reprit Samir, oui, c'est vrai, il n'y a pas que des musulmans aux Planaïses. Il y a des chrétiens, des athées, des gens qui savent pas trop où ils en sont, bref. Mais c'est ceux qui partagent ma foi qui m'ont permis d'avancer aussi vite et aussi loin. Dans ce quartier d'où je viens, il reste une base de personnes, les plus motivées, qui sont attachées à la parole de Dieu, qui ont porté ce projet. Ils ont sacrifié leur temps, leurs moyens et leur énergie pour des valeurs que je ne peux pas trahir simplement pour faire plaisir au plus grand nombre. Mon but ce n'est pas de construire un business et grandir juste pour grandir. Ce projet sert un objectif plus grand.

— D'accord, donc tu restes loyal à ta base en quelque sorte... Mais, toi, est-ce que tu es particulièrement... pratiquant ?

— Ça, c'est la deuxième chose, poursuivit Samir. Je pense qu'on arrive tous à un stade dans sa vie où nos illusions s'écroulent. Certains, c'est à la quarantaine, d'autres avant, d'autres après, mais on se retrouve

devant des ruines dans lesquelles on a investi énormément. Moi, ça a été mon cas, pour une femme si vous voulez savoir. Depuis ce jour-là, j'ai besoin de savoir pourquoi je fais les choses. Pour ne pas gaspiller mon temps et mon énergie dans des choses vaines. On peut pas juste éternellement vivre en pilote automatique, s'accrocher à des illusions, et espérer que ça se passe bien, l'être humain c'est un équilibre complexe. Tôt ou tard, c'est le choc, c'est la déception, c'est la dépression...

— Et tu as trouvé ton équilibre dans la religion, c'est ça ?

— J'ai un ami qui aimait bien dire que tout le monde a une religion, mais il y a ceux qui la connaissent et ceux qui la connaissent pas. Et donc la première chose c'est de se connaître soi-même, pour savoir en quoi on croit. Et c'est seulement une fois qu'on a compris ça, qu'on peut approfondir, ou changer ce en quoi on croit. Moi, j'ai choisi l'islam comme voie. Parce que je suis persuadé qu'en dehors de Dieu Tout-Puissant, y'a rien qui vaille la peine qu'on se batte. Tu peux ne pas être d'accord, mais moi je suis comme ça, et c'est avec des gens qui partent de cette énergie là qu'on construit.

— Et quelle place tu laisses à la coopération avec ceux qui ne croient pas à la même chose que toi ?

— Si je suis là, aujourd'hui, devant vous, c'est que j'y laisse une place, non ? On a nos convictions, ça veut pas dire qu'on veut écraser tout le monde et les forcer à avoir les mêmes. On veut juste arrêter de faire semblant qu'on peut être tous pareils. Je préfère trouver un accord avec des gens en sachant qu'on est différents, plutôt que de se

chamailler tout le temps en faisant semblant qu'on est tous pareils. C'est du mensonge et ça fait perdre du temps à tout le monde, ça crée de la rancœur pour rien.

— D'accord, je vois. Écoute, je ne m'attendais pas à une telle discussion de bon matin mais c'est fascinant.

— J'aime bien être clair dès le départ. C'est mieux que de commencer sur un malentendu et finir par ne plus décrocher au téléphone après avoir avancé dans le projet si vous vous rendez compte plus tard que ma barbe est radioactive, et que ça va vous attirer des ennuis, vous voyez ?

— Oui, oui, tout à fait, c'est nécessaire d'apprendre à se connaître, surtout pour ce genre de partenariat. C'est vrai que la religion peut vite devenir un sujet de tension.

— Et qu'est-ce que vous en pensez, du coup ?

— Moi, j'ai appris à ne pas m'intéresser à la religion des gens avec qui je travaille. Tout ce qui m'importe c'est de connaître la personne que j'ai en face de moi, le reste c'est du blabla. Je connais des gens que ça dérange un peu plus que d'autres, mais tant que vous n'êtes pas affiliés à des organisations... enfin des poseurs de bombes ou des trucs du genre... en général, ça va. Je vous rejoins sur le fait de trouver un accord en reconnaissant nos désaccords.

— Si vous avez passé le cap de la peur des méchants islamistes, c'est déjà pas mal.

— Votre religion vous regarde. Ce qui me regarde, moi, ce sont les



termes du contrat qu'on va pouvoir conclure.

— Et vous êtes sûr que si on bosse avec vous, ça ne va pas irriter une partie de votre réseau ?

— Laquelle ?

— Ben, je sais que vous êtes censé être plutôt affilié à la gauche, mais vous avez un réseau assez large donc je pensais à la partie un peu plus à droite.

— C'est-à-dire, à droite ? Utilisez les termes, y'a pas de souci. Les racistes ou les libéraux ?

— Les racistes surtout, les libéraux bon...

— Les racistes influents que je connais sont libéraux avant d'être racistes. Au vu de l'actualité, les plus vifs ont compris qu'il allait falloir revoir leur logiciel et que les règles du jeu étaient en train de changer. S'il faut composer avec tout le monde, autant avoir des gens comme toi en face pour négocier plutôt qu'un chaos nuisible pour la sécurité. Le marché ne tient pas sans sécurité.

— Oui, je vois bien. Si cette question ne vous préoccupe pas, il faut qu'on parle d'un dernier point avant qu'on passe vraiment au cœur du sujet.

— Lequel ?

— Le point fiscal. Je vais être honnête avec vous, disons que... l'entreprise est déclarée mais tout n'est pas encore totalement aux normes, vous voyez ? Il me faudrait un peu de temps pour régler tout

ça. Sinon je risque d'avoir des problèmes, et vous aussi d'ailleurs.

— Ah... ça. Bon, ça va dépendre de ce qui n'est pas aux normes. Je vais être honnête également, je risque très gros avec ce projet. Je fais de la concurrence directe à la Banque centrale européenne en officialisant une autre monnaie que l'euro. Ça ne plaira pas à Bercy non plus. Mais si tu as accepté de venir aujourd'hui, tu dois avoir compris que les choses sont sur le point de basculer. C'est une révolution monétaire assumée que je propose.

— Ah...fit Samir en se caressant la barbe, je me demande quand même si le ministère des Finances acceptera de laisser vivre cette révolution monétaire assumée...

— Ça, on ne va pas tarder à le savoir. Ça dépend en partie de vous.

— Ça répond aussi à une problématique qu'on a avec le cartel bancaire. Donc, moi, j'ai bien envie d'essayer.

— Téméraire, j'aime ça ! Il vous restera à valider la partie technique du projet.

— Si mes ingés valident, je valide. »

Dans la pièce d'à côté, l'échange était tout aussi intense, mais d'une autre manière. Tout ce qui séparait Jean-Baptiste et Mhamad était mis de côté pour parler du seul sujet qu'ils avaient en commun : la technique. JB parlait à Mhamad un langage qu'il comprenait parfaitement.

L'ingénieur en chef du projet *Orblock* exposait le fruit de son travail à une personne parmi les rares capables de le comprendre et de l'apprécier. Il s'agissait d'un système de paiement qui agissait comme un protocole de deuxième couche du réseau Bitcoin, avec son propre réseau de nœuds de validation séparé en deux niveaux. Le premier niveau était réservé aux membres qui hébergeraient les données, formant une blockchain composée des acteurs locaux qui composeraient la base du réseau, et les valideurs, qui assureraient la validité des transactions et sécuriseraient le réseau.

Mhamad écoutait avec attention, mais tout porté sur la technique qu'il soit, il saisit rapidement le principal problème d'un tel projet. A entendre JB, demain, tous les habitants du Val d'Or paieraient leur logement, leurs factures et leurs courses grâce au réseau *Orblock*. Mais la même question qui avait titillé Samir interrogea Mhamad.

« — Bon, j'ai beaucoup parlé, conclut JB, mais dis-moi un peu, qu'est-ce que t'en penses ?

— Alors, techniquement, c'est brillant. Magnifique. Par contre, y'a un souci, quand même.

— Lequel ?

— Tu penses pouvoir tenir ton truc combien de temps avant que les impôts viennent déboîter ta porte et repartir avec ?

— Ça, on va pas tarder à le savoir ! »

Après une bonne demi-journée de discussion, Samir sortit en compagnie de Mhamad du bâtiment. L'esprit encore surchargé d'informations, ils n'avaient pas conclu un contrat le jour-même. Mais Laurent et JB en avaient quand même tiré un accord de principe. Au-delà du projet, c'était surtout la curiosité qui avait allongé inhabituellement la conversation.

Laurent n'accordait en général à ce genre d'entrevue qu'une ou deux heures maximum. Mais la curiosité, qualité partagée par le fondateur d'*Amanah Express* et le porteur du projet *Orblock*, avait poussé les deux hommes à vouloir découvrir un monde qu'ils ignoraient. Leur intérêt commun pour la liberté monétaire les poussait à savoir comment, chacun avec son parcours, en était arrivé là.

« — C'est quoi la prochaine étape ? Demanda Mhamad à Samir une fois sur le parking.

— Là, dans l'immédiat, ça va être de creuser l'aspect technique et éthique du projet.

— Je suis d'accord. JB m'a filé une documentation poussée du projet mais je pourrai pas voir ça tout seul, il faut des ingés en cryptographie pour voir un peu comment fonctionne en détail le truc.

— Mais sinon, tu le sens comment, techniquement ?

— Franchement, ça tue. Ils sont dans une logique d'affranchissement du système bancaire, donc ça paraît un peu dingue, mais si ça marche ça nous résoudrait pas mal de problèmes. Et toi, éthiquement ?

— Moi, j'en sais rien. Il faut être conscient qu'on va régler des

problèmes, mais qu'on risque de s'en créer d'autres. Mais y'a un truc qui m'a surpris, c'est que Dessans a aussi l'air de penser que les monnaies à l'ancienne touchent à leur fin. Et puis, ça me paraît être un peu en accord avec ce qu'Amin me disait sur le Bitcoin. L'idée de quitter le système de monnaie-dette, éviter le *riba*, tout ça. Mais je préfère appeler des gens bien calés sur le sujet niveau *dîn* pour en parler.

— Tu en connais ?

— Je les connais pas personnellement mais y'a deux profils qui peuvent poser les bases d'un *Sharia Board*, s'ils sont dispos, tu vois ? C'est Mohammed Tahar et Ahmed Lejni. Ils habitent en Île-de-France mais on peut essayer de les faire venir ici. Déjà on pourrait organiser une conférence, vu que l'imam Hâtim cherchait des intervenants pour les week-ends prochains, et ensuite prendre un moment avec eux pour leur présenter tout ça et voir ce qu'ils en pensent.

— Bonne idée ! Je connais un peu Ahmed Lejni, c'est intéressant ce qu'il fait. Tu les contactes aujourd'hui pour pas perdre de temps ?

— Vu que ça implique les autres projets de la mosquée, on va en parler avec les autres, d'abord. Demain matin, *incha Allah*. Mais je pourrai pas m'occuper de ça tout de suite, demain je monte à Paris rendre mon appart.

— Ah oui, c'est vrai. Tu reviens quand ?

— Normalement, ça devrait me prendre que la journée si je fais l'aller-retour en une seule traite.

— Fais gaffe, sur la route, quand même.

— Nan mais, j'ai plus de voiture, je vais monter en train. Il faut que je te mette en contact avec Souleymane si tu cherches des gars spécialisés pour la partie technique.

— Ok akhi. »

## Chapitre 25

*« Les membres de nos services, les diplomates, les militaires mènent dans l'ombre une guerre hybride qui dépasse en intensité les pires moments de la guerre froide. La grande différence, et notre grande faiblesse, c'est que l'opinion publique y est indifférente. »*

*Raphaël Chauvancy*

**F**ranck n'avait pas fait dans la dentelle. Alors même qu'il ne représentait aucune menace physique, Sharko avait été menotté sur sa chaise pendant que son bureau était fouillé. Pris d'un excès de zèle, Lantier avait monté une perquisition éclair au commissariat du centre-ville de Toulançon. La cible était Cédric Sharko.

Tout était passé au crible, et les supports numériques embarqués par une unité de police scientifique de la BRMO. L'entière du commissariat était sous le choc. Leur doyen perquisitionné ? A un an à peine de la retraite ? Les rumeurs allaient bon train, et on s'étonnait

par-dessus tout de la vitesse à laquelle une unité aussi bien équipée avait été montée, alors qu'il leur fallait à eux parfois des semaines pour avoir une simple analyse ou un expert judiciaire sur un aspect technique d'une enquête.

Résigné, Sharko écoutait dans son fauteuil les jubilations de Franck Lantier, qui outrepassait légèrement ses prérogatives pour régler des comptes personnels.

« — On dirait que certaines méthodes ont plus d'avenir que d'autres, hein, Sharko. Après toutes ces accusations sans preuves contre moi, voilà que c'est toi qui files un mauvais coton.

— J'ai pas besoin de preuves pour savoir que t'es une ordure, Lantier.

— Reste calme, Cédric. C'est pas parce que tu es de la maison qu'on ne peut pas te coller un outrage, en prime.

— Moi, tu m'as outré rien qu'en ramenant ta face ici. Tu crois que j'ai peur de tes menaces ? Si j'avais peur des conséquences, j'aurais pas risqué un spectacle pareil. Même si, pour le coup, l'efficacité de tes nouveaux collègues m'impressionne. Vous avez du budget à la BRMO, on dirait. »

Franck profita de l'éloignement du reste des policiers pour s'approcher de Sharko et lui parler à voix basse.

« — Ce qui va être impressionnant, c'est le nombre d'années de taule et le pognon que tu vas perdre à vouloir jouer les révolutionnaires en carton-pâte ! Tu as trahi l'institution !



— Et toi, c'est ton pays que tu as trahi ! Imbécile !

— Tu crois pouvoir t'en sortir comment, exactement ?

— Par la mort ! Crétin ! J'ai un cancer du poumon en phase terminale. Je serai bientôt plus là pour voir ta face de rat si pitoyablement *institutionnelle*.

— Pourquoi t'as rien dit... commenta Franck »

L'espace d'un instant, Cédric aperçut presque un éclair de remords sur le visage de Franck. Était-ce un dernier regret pour ce qui avait malgré tout été un collègue ? Ou une déception de ne pas l'avoir coincé en bonne et due forme ?

Le choc émotionnel avait comme vieilli Cédric d'un an en une heure. En parlant ouvertement de son état de santé, c'était comme si ce dernier avait soudainement décidé de se manifester. Le teint du commissaire avait pâli durant la perquisition, et ses jambes semblaient difficilement le tenir, si bien qu'il dût s'asseoir et se retrouva incapable de se remettre debout. Sharko déclinait maintenant à vue d'œil. Les enquêteurs firent venir un fauteuil roulant pour extraire leur futur coupable, et l'emmener en garde à vue. Cédric Sharko s'éteignait, et avec lui la relative cohésion des services de police de la ville. Aucune institution, aussi bien conçue soit-elle, ne pouvait se passer d'hommes intègres et dévoués pour la faire fonctionner.

Avec le départ, et bientôt le décès du Commissaire Sharko, la bassesse des uns et la tétanie des autres transformeraient bientôt les services

de police locaux en chaos administratif, auquel viendrait s'ajouter le lot de crises que l'institution-mère, Marianne, traversait.

\*\*\*

Samir avait pris le premier train en direction de Paris Bercy. Déposé à la gare de Toulançon par Abdelhalim à peine la prière effectuée, il espérait pouvoir tout boucler en une journée. Le voyage fut tranquille, l'intimité du matin offrant à Samir un peu de clarté dans ses pensées. Les autres voyageurs étaient comme à moitié endormis, et les vastes champs brumeux que le TER traversait donnaient au voyage un aspect cotonneux agréable. La gare de Bercy en revanche, l'accueillit à neuf heures du matin dans une atmosphère pesante. Les parisiens déjà habituellement stressés semblaient l'être encore plus que d'habitude. A peine l'entrée de la gare passée, l'imposant bâtiment du ministère des Finances en face de la gare, entouré de véhicules militaires, attira son attention. Ils étaient flambant neufs, ne montrant aucun signe d'usure. Samir pensa qu'ils étaient là pour impressionner, mais son opinion changea à mesure qu'il avançait. Descendant les escalators, il put constater l'important dispositif policier déployé à de nombreux coins de rue.

Encore plus pressés que d'habitude, les passants se hâtaient

d'effectuer leur correspondance ou de quitter les lieux au plus vite. D'ordinaire, il se trouvait toujours quelques voyageurs en attente sur les bancs, ou sur les terrasses des cafés. Les entrées de métro étaient aussi souvent l'occasion de se voir remettre un tract par des militants ou bénévoles postés devant, des heures durant, mais rien de tout cela ne semblait plus être présent. L'endroit si joyeusement animé autrefois semblait à présent fantomatique.

Samir imita la foule et hâta le pas en direction de la gare de Lyon pour mettre le plus de distance entre lui et cet endroit lugubre. Il n'avait pas souvenir d'avoir entendu la nouvelle d'un tel dispositif à Paris, mais son suivi de l'actualité parisienne avait drastiquement diminué depuis qu'il s'était réimplanté aux Planaises.

« Je vous attends comme convenu à 11 heures en bas de l'immeuble »

Un SMS de l'agent chargé d'effectuer l'état des lieux de sortie attira son regard sur son téléphone. Il confirma sa présence et s'engouffra dans les sous-sols de la gare de Lyon en direction du RER.

Les quelques stations qui le séparaient de son appartement lui donnèrent l'impression d'un décalage immense. Malgré la tension palpable, le sang continuait de circuler dans la mégapole francilienne. Samir réalisa le décalage entre lui et ce monde à présent. Des mois qu'il n'avait pas mis les pieds dans ce rythme qui était le sien depuis des années. Cet endroit lui semblait à présent parfaitement étranger.

L'arrivée dans son quartier d'habitation lui offrit un spectacle encore

plus étonnant. Alors qu'il s'engageait dans la rue qui menait au bâtiment abritant son appartement, Samir fut confronté à un barrage qui semblait être installé par des hommes en treillis. Une petite foule stationnée devant l'empêchait de voir clairement de quoi il s'agissait, mais se retrouva assez vite devant le dispositif.

Des barrières et des herses barraient clairement la route vers ce qu'il se rappela être la préfecture des Yvelines. Bâtiment auquel il n'avait jamais accordé d'importance jusqu'ici, cet organe républicain faisait aujourd'hui l'objet d'une attention et d'une protection particulière. Que pouvait-il bien se passer ? Après un court message à Souleymane pour l'avertir de la situation et lui demander des informations, Samir se retrouva bientôt en tête de la file. Devant lui, un homme passablement agacé parlait aux soldats postés à l'entrée du barrage.

« — Non, je n'ai pas de pièce d'identité sur moi, je suis juste sorti faire quelques courses au supermarché à cinq minutes de chez moi, ce n'est pas un crime, tout de même.

— Désolé, monsieur, sans pièce d'identité on ne peut pas vous laisser passer. Si vous l'avez sur votre smartphone, ça peut suffire.

— Mon téléphone n'a plus de batterie. Ça fait des jours que vous êtes ici, vous connaissez ma tête, pourquoi soudainement on doit présenter une pièce d'identité pour rentrer chez soi ? C'est n'importe quoi !

— Ça ne sert à rien de vous énerver contre nous, monsieur, c'est la procédure. Mettez-vous sur le côté s'il vous plaît, vous gênez les gens

qui veulent passer.

— Qu'est-ce que je suis censé faire ? Je vais rester coincé ici indéfiniment ? Mais où est-ce qu'on va, c'est la dictature militaire ?! »

Samir, qui passait embarrassé devant l'homme qui vociférait, sortait sa pièce d'identité en même temps qu'il tenta d'apaiser la situation.

« — Je peux vous aider, monsieur ? Appeler un de vos proches ?

— Oui, s'il vous plaît ! Mon fils est juste un peu plus loin devant notre garage, vous pouvez lui dire de m'apporter mon portefeuille ? Il s'appelle Lucas, il a un t-shirt rouge.

— C'est vers où, exactement ?

— Rue Paul Dautier, vous pouvez pas le louper, il est devant la rue avec mon garage ouvert.

— D'accord, je vais lui dire.

— Merci, monsieur, merci infiniment. Heureusement qu'il y a encore des gens comme vous. »

Samir passa le contrôle sans commentaires de la part des militaires et se dirigea vers la rue indiquée par le pauvre homme coincé. Il trouva comme indiqué un adolescent au t-shirt rouge en train de charger des cabas dans une voiture.

« — Petit, ton père est bloqué par les militaires qui lui demandent une pièce d'identité. Il faut que quelqu'un lui apporte son portefeuille sinon il ne pourra pas passer.

— Hein ? Mais ils demandent pas de papiers, les militaires...

— Aujourd'hui, si. Me demande pas pourquoi, je débarque, ça fait des mois que j'ai pas mis les pieds ici, je ne comprends rien à ce qu'il se passe. Mais il n'a plus de batterie, donc il est coincé.

— Ok, merci monsieur, je vais prévenir ma mère. »

Samir acquiesça et repartit en direction de son propre logement. L'agent immobilier l'attendait comme prévu en bas de l'immeuble pour un état des lieux de sortie qui s'avéra être ultra-rapide.

« — Toilettes, c'est bon, douche, c'est bon, cuisine c'est bon, compteur c'est bon. »

L'agent passait en vitesse en cochant des cases sur une fiche, montrant clairement qu'il était pressé d'en finir.

« — Dites, vous savez ce qu'il se passe ?

— Je n'en sais rien, mais si j'étais vous je ne m'attarderais pas ici. Une amie à la mairie m'a dit qu'ils préparaient un couvre-feu, ce soir. Rendez vos clés et filez vite.

— Ok... »

L'appartement avait déjà été vidé auparavant par des connaissances qui lui avaient épargné les déplacements. Samir ramassa les deux sacs qui restaient des effets qu'il voulait récupérer, et redescendit en compagnie de l'employé, qui lui fit une dernière confidence.

« — Je ne sais pas où vous avez trouvé votre nouveau logement, mais j'espère pour vous qu'il est loin des administrations. C'est les points

les plus difficiles, en ce moment.

— C'est vrai que les militaires bloquent les rues depuis plusieurs jours ?

— Oui, oui. Ici ça fait des jours qu'ils sont postés, mais c'est pire à Versailles et dans certains quartiers de Paris. Un truc se prépare mais je ne sais pas quoi... »

Samir salua l'agent à qui il remit définitivement les clés. Il prit un moment pour charger dans son sac à dos ce qu'il pouvait pour rendre ses sacs de courses moins lourds : papiers et documents importants, console portable, paquets de biscuits... puis il se remit en route, au plus vite, suivant le conseil de l'agent. Il repassa par curiosité devant l'entrée du garage de l'homme qui avait été coincé par les militaires. Il fut soulagé de le trouver en compagnie de son épouse et son fils en train d'effectuer les dernières vérifications sur le véhicule, capot ouvert.

« — Ah, vous avez réussi à passer !

— Oui, merci beaucoup, monsieur ! Vous vous appelez comment, d'ailleurs, je ne vous ai jamais vu dans le coin ?

— Samir. J'habitais rue Piron, là je viens rendre les clés de mon appartement.

— Moi, c'est Quentin. Vous faites bien. Je n'ai aucune idée de ce qui se trame mais on va quitter les lieux quelque temps.

— Pour aller où ?

— Chez ma belle-famille, en Allemagne. La tante de ma femme est prête à nous accueillir le temps qu'il faudra.

— C'est si grave que ça ?

— Que voulez-vous que je vous dise, je n'en sais pas plus que vous. »

L'homme le salua et Samir reprit la route en direction de la gare. Il n'avait pas encore quitté la rue lorsqu'une détonation déchira l'air. Un hurlement suivit. Puis des bruits d'engins mécanisés accompagnés des rafales d'un canon dont Samir n'aurait su estimer le calibre mais qui crachait assez fort pour résonner dans tout le quartier.

« CONTACT ! » cria un des militaires au bout de la rue.

Le bruit terrorisa les passants qui s'éparpillaient soudain à toute vitesse. Les vitrines commencèrent immédiatement à baisser les herse, transformant la rue relativement paisible en scène de panique. Samir courut se mettre à l'abri dans une laverie automatique, première porte ouverte qu'il croisa sur son chemin. Il y entra si vite que les prix exorbitants affichés sur la vitre n'attirèrent même pas son attention.

Accroupi entre la rangée des sèche-linges et des lave-linges, il guettait dehors dans l'espoir d'apercevoir une issue ou au moins de comprendre ce qu'il se passait. Quelques passants couraient encore, dont deux qui l'imitèrent et vinrent se placer à côté de lui.

« — Y'a deux gros véhicules qui ont tiré sur les soldats ! Mon Dieu, on est passé juste à côté, s'exclama une dame cinquantenaire essoufflée et en pleurs. »



Le calme sembla revenir un instant. Mais ce fut de courte durée. Les bruits de tirs reprirent bientôt, accompagnés de bruits de moteurs crachant tout ce qu'ils pouvaient de fumée. Samir et les autres restèrent accroupis ainsi, dans l'inconnu total. Saisissant son téléphone pour tenter de prendre une vidéo, il s'aperçut que l'appareil ne captait plus aucun signal.

« — Vous avez du réseau, vous ? Demanda Samir.

— Qu...quoi ? »

Samir répéta la question, mais ce fut le deuxième homme présent qui répondit.

« — Plus rien non plus. Bordel, qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi on nous dit rien ?

— Y'a pas grand monde qui peut nous dire quoi que ce soit, là...

— Personne n'a une radio ? »

Samir se souvint subitement du vieil MP3 qu'Amin lui avait donné, avec pour conseil « *Tiens, pour écouter tes cours sans distraction, ça t'évitera de passer autant de temps à scroller.* »

L'appareil rudimentaire était tout de même pourvu de la fonction radio. Samir inséra tremblant les écouteurs dans le port jack, balayant aussi vite qu'il pouvait la bande FM. Les trois réfugiés purent entendre quelques bribes d'informations.

« Rester en lieu sûr... Ne pas approcher les bâtiments publics. Volets fermés... »

Un autre bruit sourd augmentait rapidement en volume et semblait s'approcher du quartier, venant des airs, cette fois-ci. Au moment où Samir fut certain d'avoir reconnu les réacteurs d'un avion de chasse, ce qu'il n'aurait jamais soupçonné entendre de son vivant sur le sol français se produisit.

Un *VLAM* d'une violence incroyable les informa qu'un missile venait d'écraser le sol. Un deuxième suivit quelques secondes plus tard. De la fumée s'élevait à environ un kilomètre de la laverie. Le calme sembla revenir, ne laissant comme information que des débris et poubelles frappées par le souffle de l'explosion, retombées par terre. Les vitres avaient tenu bon.

Le groupe resta accroupi quinze interminables minutes avant que des bruits de bottes finissent par se montrer dans la rue désormais déserte.

« — Évacuez la zone ! Que tout le monde évacue la zone ! Dirigez-vous vers la rue Piron !

— On doit sortir ? Mais comment on sait si c'est fini ? Demanda la dame apeurée.

— C'est pas fini, mais s'ils nous demandent de sortir il faut y aller, je pense, dit Samir. Venez madame, il ne faut pas rester ici. Où vous habitez ?

— A Bennecourt. Ma voiture est garée sur le parking de l'Inter.

— Allez, il faut y aller ! »

Samir et l'autre homme aidèrent la dame tétanisée à se lever puis à courir autant qu'elle le pouvait hors de la laverie. Dehors, de nombreuses personnes les avaient imités. Les voitures se succédaient à toute allure, tandis que ceux qui n'avaient que leurs pieds détalèrent vers la direction que des militaires indiquaient à renfort de grands mouvements de bras et de hurlements.

Dans l'urgence, Samir encaissait les instructions et les informations sans se questionner pour le moment sur l'invraisemblance de ce qu'il vivait. La dame les remercia une fois à son véhicule, qu'elle réussit à faire démarrer malgré le stress avant de quitter la zone. L'autre homme en fit de même.

Samir se retrouvait avec ses jambes sans savoir exactement où aller, et décida de suivre la direction indiquée par les militaires. Il aurait été incapable de dire où se trouvaient ses deux sacs, qu'il avait largués depuis un moment déjà.

Alors qu'il trottinait le long d'un trottoir, une voiture lancée à toute vitesse freina brusquement à son niveau. La vitre fut baissée pour dévoiler l'homme qu'il avait aidé à passer le barrage.

« — Je vous dépose quelque part ?

— Heu, je veux bien, n'importe où hors de la région ça me va !

— Montez ! »

Samir se précipita dans le véhicule qui avait redémarré avant même que la portière fut fermée. Il se fit une place comme il le pouvait aux côtés de l'ado et d'une montagne de sacs de courses et de cabas,

essayant d'attacher sa ceinture.

« — Mon Dieu, mais c'est quoi, ça ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Demandait l'épouse de Quentin.

— Attends, s'il te plaît, écoute la radio. »

*« ...acte de sédition perpétré par un groupuscule issu des forces armées françaises, probablement soutenu par la Russie. Les autorités ordonnent de ne pas s'approcher des bâtiments de la fonction publique, de rester chez soi en attendant de nouvelles instructions. »*

L'assaut sur la préfecture des Yvelines n'était pas un cas isolé. Partout dans le pays, des scènes similaires avaient lieu. Les communications téléphoniques et internet coupaient par intermittence. On pouvait dans la même heure perdre et retrouver trois fois le réseau, avec des coupures allant dans certaines zones jusqu'à deux heures. Les pannes étaient d'origine inconnue. Les opérateurs étaient sur le qui-vive pour boucher les trous partout où une panne était signalée.

Le réseau ferroviaire rencontrait le même type de problèmes. Des malfaiteurs anonymes sectionnaient les câbles, qui étaient réparés dans la foulée avant d'être sectionnés de nouveau quelques heures plus tard. Les mieux informés avaient compris une chose : les séditieux avaient choisi de passer à l'acte, et en pleine journée.

La palme des perturbations revenait à l'armée, qui vivait ce jour-là une déchirure qui, quelle qu'en soit l'issue, ne laisserait pas le pays indemne.

\*\*\*

Comme beaucoup d'autres, la caserne de Dourdan-Boissy allait vivre sa fracture. Minutieusement organisés, les mutins s'équipèrent en un temps record avec l'attirail d'un départ en OPEX. Avant que les autres soldats n'aient l'opportunité de comprendre quoi que ce soit, on leur hurlait de mettre les mains sur la tête et de se diriger vers les bâtiments qui allaient leur servir de geôle le temps de la transition. Cette caserne étant parmi les plus contaminées par la rébellion, il n'y eût qu'une trentaine de personnes à mettre sous les verrous.

Marc Deloitte, le plus haut gradé des mutins, s'était rapidement rendu maître de la caserne. Ou presque. Il restait encore à couper la tête qui servait de relais local à la hiérarchie républicaine. Le général de corps d'armée présent dans la base ainsi que deux généraux divisionnaires, retranchés dans leur bureau. Les quelques hommes qui leur étaient restés fidèles, se voyant encerclés, finirent par rendre les armes sous la pression des hommes de Deloitte, qui capturèrent les trois hauts gradés.

« — Deloitte, qu'est-ce que vous faites ? Demanda le plus haut gradé alors qu'ils étaient conduits vers un endroit inconnu.

— Vous êtes en train de trahir votre armée... appuya un autre.

— Vous, c'est votre pays que vous avez trahi, rétorqua Marc.

— Ce... ce sont des affaires qui ne vous regardent pas, et qui doivent rester en dehors de l'armée ! S'écria en paniquant l'un d'eux qui avait parfaitement compris à quoi Deloitte faisait référence.

— Ce n'est pas à vous de définir ce que nous sommes ou non en droit de juger, ex-général.

— Comment osez-vous ! Mais de quel droit ! Cessez immédiatement ou il vous en coûtera cher !

— Les règles ont changé, mon brave. C'est à vous que votre corruption va coûter cher. Après la transition, vous serez jugé en cour martiale pour haute trahison. »

Deux véhicules de transport blindés pénétrèrent à toute vitesse la caserne, dont les portes avaient été ouvertes par les mutins. Marc Deloitte se dépêcha d'aller accueillir les deux ingénieurs d'Arquus qui leur avaient été envoyés par une autre cellule de leur réseau.

« — On a déjà commencé le pré-traitement sur la plupart des véhicules, combien de temps ça va vous prendre pour déconnecter tout l'équipement ?

— Si les gars ont bien fait le travail, en une heure ça sera plié. »

Les invités commencèrent leur œuvre. Un à un, les Griffon et autres véhicules de l'armée de terre présents dans la caserne furent déconnectés du système centralisé de la direction générale de l'armement, puis chargés dans la minute par une escouade lourdement armée.

Comme promis par les deux ingénieurs, en une heure les trente véhicules étaient prêts à l'emploi, et se dirigeaient par lot de six vers l'autoroute.

« — Panthère deux à Tournesol, véhicules opérationnels. Véhicules opérationnels. Attendons confirmation, dit un des opérateurs radio sous les ordres de Marc.

— Tournesol à Panthère deux, air dégagé. Rendez-vous à l'objectif.

— En route ! Pour la France ! »

Les présents lui rendirent « *Pour la France !* » dans un chœur désaccordé.

Pendant qu'une partie des hommes restait pour garder le contrôle de la caserne et la réarrangeait à leur convenance, Deloitte et le corps expéditionnaire s'engagèrent sur la route dans un tonnerre de vrombissements.

Enfin soulagés de pouvoir se parler à visage découvert, les cris de ralliement se multipliaient dans le convoi. Marc rappela la discipline qui s'imposait toujours à ses hommes tout en partageant malgré tout leur enthousiasme. Une ambiance de triomphe régnait dans la colonne de véhicules qui avait pour objectif la capitale.

Marc prenait dans le même temps des nouvelles par les moyens dont il disposait. Aucun de ses hommes n'était autorisé à communiquer avec l'extérieur, tout appareil émettant un signal étant banni. Les nouvelles étaient pour le moment plutôt bonnes, quoiqu'il fut encore tôt. Et pour sa part, il était officiellement général de brigade au sein

de la nouvelle armée.

Le nouveau gradé n'avait pas encore eu connaissance de la frappe aérienne sur ses compagnons de rébellion à l'ouest de Paris. Selon les informations dont il disposait, le coup d'État se passait comme prévu. Tout avait été exécuté à la perfection. Il n'avait plus qu'à espérer que le reste de leurs camarades en avaient fait autant. Les routes étaient désertes, signe que les opérations de blocage pour faire passer leur convoi avaient également fonctionné.

Mais l'isolation hertzienne du Griffon priva Marc d'une information capitale, quoiqu'elle lui eût été de toute façon inutile. Dans le relatif silence qui accompagnait la traversée de la campagne, un son régulier lui parvint à l'oreille. Beaucoup trop tard pour que Deloitte puisse prendre la moindre décision utile. Scrutant l'horizon masqué par les collines, la vision d'horreur finit par lui parvenir.

Deux hélicoptères de transport H225M qui semblaient les avoir parfaitement localisés se dirigeaient droit sur eux.

« — Panthère deux à Tournesol, Panthère deux à Tournesol. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Tournesol à Panthère deux, je vous reçois.

— Deux Caracal arrivent sur nous, qu'est-ce qu'il se passe ? »

Pas de réponse. Marc, qui était passé du triomphe à la panique, s'excitait dans la radio alors que son subordonné au volant alternait les regards inquiets entre son chef et les deux appareils qui s'approchaient dangereusement.



« — Tournesol, répondez bordel !

— Tournesol à Panthère deux, vous me recevez ? répondit une voix différente de la voix familière qui les avait accompagnés jusque-là.

— Tournesol ? Les hélicos ! La base aérienne !

— Allez brûler en enfer, Panthère deux. »

La sidération priva Marc de cinq secondes supplémentaires de présence d'esprit.

« — Ouvrez le feu ! »

Marc avait hurlé à l'opérateur de la tourelle de faire feu sur les monstres métalliques volants. Ces derniers étaient encore beaucoup trop loin pour avoir une chance d'être touchés par le canon du Griffon. Mais avant qu'ils ne répliquent, Marc vit un éclair de lumière traverser le champ avant d'entrer en collision directe avec le véhicule qui les suivait. D'autres missiles suivirent, mettant hors d'état de nuire plusieurs transports de troupes alliés. Impossible de voir d'où venait le tir dans un horizon pourtant totalement plat, mais eux étaient de toute évidence à découvert. Rester une seconde de plus sur la route aurait été du suicide.

« — A droite ! La pente ! »

Le subordonné obéit et donna un gros coup de volant à droite, envoyant leur Griffon dévaler une pente abrupte de plusieurs mètres. D'autres véhicules les avaient suivis dans la descente, qui leur offrait un sursis vis-à-vis des obus anti-chars venant de la plaine. Le répit fut

de courte durée, car les Caracal prirent rapidement le relais. Leurs hélices qui écharpaient l'air dans un vacarme assourdissant indiquaient une proximité qui leur laissait peu de chances de survie s'ils venaient à tirer. L'intuition de Marc fut bonne, il n'y eût pas de tir de sommation. Le canon vingt millimètres crachait maintenant des rafales qui mirent le véhicule hors d'état de rouler en quelques secondes.

« — Le bois ! Va sur le bois ! »

Le conducteur eût à peine le temps de bifurquer violemment sur la forêt avant qu'un projectile ne traverse la vitre et ne le touche en pleine tête. Le véhicule percuta un arbre à la lisière, mais la vitesse était suffisamment réduite pour laisser les survivants sortir à temps et se ruer sous les arbres, espérant échapper au regard des tueurs volants.

« — Pourquoi ces hélicos n'ont pas été désactivés, chef ? Et pourquoi personne ne nous a prévenus ?

— J'en sais rien ! Il a dû y avoir un imprévu avec la brigade des airs. Répondit Marc en hurlant et en courant autant qu'il le pouvait à travers les bois. Courez ! »

Plus personne ne parlait, on courait avec pour seul guide le bruit des hélices. S'il diminuait, la direction était bonne dans le cas contraire, il fallait changer. Un jeu macabre du chat et de la souris s'engagea pendant quelques minutes.

« — On se sépare ! Hurla Marc aux autres soldats qui avaient réussi à

quitter les véhicules pour le rejoindre dans la forêt. »

Marc avançait désormais seul en sautant entre les racines, les branches et les feuilles mortes. Il pensait avoir distancé les deux prédateurs mécaniques lorsque l'impitoyable bruit de la rotation des hélices se fit soudain plus fort. L'appareil était très proche. Des tirs transperçaient maintenant les feuilles et de petits éclairs lumineux pleuvaient autour de lui. Marc zigzaguait en espérant perdre les tireurs, mais ceux-ci ne prenaient visiblement pas la peine de viser. Lui qui avait déjà bénéficié de l'appui-feu de ces mêmes hélicoptères en OPEX se retrouvait maintenant dans la peau de ceux qu'il avait eu à combattre.

Il aurait été inutile de demander à se rendre. L'escouade aérienne n'avait même pas pris la peine d'entrer en contact avec eux, et la tactique que semblaient suivre ces troupes loyales à l'Élysée tranchait radicalement avec la doctrine militaire que Marc avait apprise au sein de l'armée. Il ignorait les ordres qui avaient été donnés à ces soldats, mais à en juger par le mode opératoire ils devaient ressembler à quelque chose comme « *aucun contact, aucune sommation, aucun risque, éliminez tout le monde* ».

Le souffle court, Marc ne pouvait pas tenir son sprint éternellement. Son cœur commençait à demander du répit. Ce fut la mitrailleuse du Caracal qui lui en offrit, en mettant définitivement fin à ses battements après l'avoir touché à plusieurs endroits. Marc s'effondra, son casque frappant le sol avec force. Le séditieux ne vivrait pas assez longtemps pour savoir si son camp l'emporterait ou non.

\*\*\*

A quelques kilomètres de là, plusieurs escouades des forces spéciales et d'autres hommes de l'armée de terre, issus des groupements tactiques interarmes, loyaux au trône républicain avaient encerclé un bâtiment. Largués directement sur le toit, le commando mené par Louis avait pénétré la structure après que les tireurs aux fusils de précision eurent neutralisé une poignée de séditieux qui en gardaient le toit.

Dévalant les escaliers les armes prêtes à tirer au moindre mouvement, les hommes de Louis rencontrèrent pourtant peu de monde au sein du bâtiment. Aucun personnel civil présent étant donné qu'on était samedi. Les indications communiquées par radio les menèrent dans un open-space désert dans lequel deux hommes furent pris en étau. Pendant que quelques bérets verts de l'escouade de Louis furent postés à une entrée, d'autres commandos prenaient les autres entrées.

L'important dispositif avait été déployé pour récupérer une cible de haute valeur. Louis se dirigeait vers deux hommes postés devant une paire d'écrans allumés. Les deux cibles avaient les mains levées en signe de reddition. Louis et deux de ses camarades pointaient

énergiquement leurs armes sur lui à deux mètres à peine.

« — Je vous en prie capitaine ; baissez cette arme, dit l'un des hommes cernés. Gardez vos munitions pour les racailles qui gangrènent nos banlieues. Dès la mise en place du gouvernement de transition, vous aurez le droit d'en faire usage en toute légalité.

— La racaille de ce pays, répondit Louis, c'est ceux qui se pensent au-dessus de ses institutions et de ses lois, qu'ils soient d'une banlieue ou d'ailleurs. Et vous en faites partie.

— J'ai agi pour mon pays quoi que vous en pensiez. Si je dois mourir maintenant je partirai en ayant fait mon devoir. Mais si vous aviez voulu m'abattre, vous n'auriez pas mobilisé autant de personnel, n'est-ce pas ?

— Mes chefs ont deux ou trois choses à vous demander, en effet.

— Ah bon, et quoi donc ? Réactiver les systèmes de guidage que je viens d'éteindre ?

— Non, ça ce n'est pas à vous qu'on comptait le demander. Julien, vous pouvez descendre, on va vous conduire au centre de commandement, fit Louis en s'adressant au plus jeune des deux. »

Gardant les mains levées, l'homme observa médusé son compagnon rejoindre le camp d'en face.

« — Julien, tu es avec eux ?

— Il est avec ceux qui restent fidèles à leur pays, rétorqua Louis alors qu'un de ses collègues passait les menottes à leur prisonnier.

— Non, *je* suis fidèle à mon pays. Capitaine, pour qui vous pensez vous battre au juste ? Vous pensez que votre acharnement tiendra en vie cette République moribonde ? La France ne mérite-t-elle pas mieux ?

— Votre question n'a pas de sens. Je me bats pour mon pays, la République est l'institution qui le représente.

— Non. La République ou la France, il va falloir choisir. Vous ne pourrez pas sauver les deux. »

L'homme semblait touché par la trahison de son jeune apprenti mais restait plutôt calme et résigné. Julien quant à lui, fut conduit là où il allait s'avérer le plus utile. Grâce à lui et à d'autres, les loyalistes gardaient le contrôle des airs. Cette supériorité ne suffirait pas à conserver l'unité de la nation au vu de la fracture irréversible qui traversait son bras armé, mais elle permettrait sans doute la survie de la Cinquième République, même s'il fallait l'amputer de la moitié de ses membres.

\*\*\*

Plus les heures passaient, plus les informations commençaient à circuler. Les coupures intermittentes des réseaux téléphoniques et

internet maintenaient certaines parties de la population dans l'obscurité informationnelle sans toutefois provoquer un effet aussi massif que le black-out causé un an plus tôt. Les opérateurs télécom et tous les fournisseurs de services numériques avaient tiré des leçons du douloureux épisode, multipliant les liaisons fibre optique privées et antennes de secours.

La toile restait résiliente, même si les règles du jeu quant à sa domination avaient changé en dépit des événements qui mettaient les infrastructures à rude épreuve. Laurent avait ainsi suivi presque en temps réel l'évolution du putsch, grâce à JB et son habileté à se brancher sur les bonnes sources d'information.

En début de journée, la surprise avait fait penser à tout le monde que la France avait basculé pour de bon. Les rumeurs de coup d'État venaient d'être confirmées, et le secret de Polichinelle était en passe de devenir un fait établi. Certains attendaient même la prise de parole officielle du général Vauclin pour annoncer un gouvernement de transition.

Le pays était en ébullition. L'opération orchestrée par les militaires était également appuyée par de nombreuses petites mains de la société civile, et la panique gagnait le corps institutionnel qui ne savait plus à qui faire confiance.

Malgré le chaos, il commença à sembler évident au bout de quelques heures que tout ne se passait pas comme prévu. Un nombre non-négligeable de forces armées, et surtout l'armée de l'air, affichait une loyauté sans faille à l'Élysée et, à travers lui, à la Cinquième

République. Le niveau de violence n'était pas uniforme sur tout le territoire. Alors qu'on assistait à des bombardements d'une violence extrême et des échanges de tirs nourris à certains endroits, surtout à l'intérieur et autour de la couronne parisienne, une forme de guerre de position semblait primer dans d'autres régions.

Le Val d'Or n'était pas épargné par les tensions provoquées par le coup d'État en cours. Sauvé des scènes de chaos du centre-ville en ce samedi, Laurent était accroché à son téléphone depuis son bureau, enchaînant les appels téléphoniques pour rassembler le maximum d'informations sur ce qui avait lieu dans son fief. Le préfet avait disparu, sans doute pris en otage dans son bâtiment envahi par les putschistes, et désormais encerclé par les forces loyalistes de l'armée de terre, qui amassaient des troupes sans oser tenter quoi que ce soit pour le moment.

Aux yeux de ses interlocuteurs, Laurent passait tantôt pour un fou, tantôt pour un type plus que louche. Alors que la panique et la sidération se ressentaient chez ses interlocuteurs, policiers, pompiers, chefs d'entreprise, banquiers, assureurs, lui tentait d'obtenir des informations à partir de questions très précises, et affichait un sang froid remarquable.

« — Non, non, encore une fois, Laurent, je n'en sais rien, lui disait aussi agacé qu'angoissé un de ses contacts dans le milieu des assurances. Mais est-ce que tu es bien conscient de ce qu'il se passe ? Le pays est peut-être entré en guerre civile et tu me demandes si les opérations bancaires sont coupées ? Mets-toi à l'abri et attends que ça



retombe enfin...

— Prends-moi pour un fou si tu veux Greg, mais essaie d'anticiper une seconde ce qui va se passer après tout ça. Un coup d'État, une révolution, une guerre, ou ce que tu veux, reste un événement politique parmi d'autres dans la vie d'une nation. Tant que le pétrole et la monnaie circulent, le jeu continue.

— Soit tu es clairement fou, soit tu es le seul à avoir encore la tête sur les épaules.

— Le temps nous dira laquelle de ces deux explications est la bonne. »

Son dernier appel avant de passer la porte de sa maison était à destination de son assistant. Son épouse et son fils étaient fort heureusement chez des amis pour la journée, à l'abri des grands centres. La campagne profonde les protégeait du raffut des événements. François, lui, était comme beaucoup cloîtré à la maison, vissé à la radio, et tétanisé par les événements.

Il décrocha alors que Laurent enfilait sa veste en cherchant ses clés de voiture.

« — Oui, François, écoute je m'apprête à y aller là, tu as reçu une réponse de quelqu'un à la préfecture ou pas du tout ?

— Personne. Ma femme non plus n'a pas de nouvelles de ses collègues. Mais tu es fou, tu ne vas quand même pas y aller ?!

— Si, pourquoi ?

— Laurent, ça ne nous concerne pas ! C'est une affaire entre

militaires, laissons-les régler ça entre eux et on verra par la suite.

— Mon brave François, les militaires ne sont pas une espèce à part dans notre belle société. Ce sont des citoyens comme les autres, excédés comme les autres, perdus comme les autres, d'ailleurs, et certainement appuyés par d'autres citoyens qui ne sont pas militaires. Ça concerne tout le monde, François.

— Ça concerne ceux qui ont les moyens et la volonté de se mettre sur la figure, et ni toi ni moi n'en faisons partie !

— Les putschistes sont retranchés dans le quartier de la préfecture, là où sont situés plusieurs biens qui nous appartiennent et qui risquent de partir en fumée si l'un des deux camps tire en premier. Et en dehors de ça, cette ville est la mienne, je refuse que qui que ce soit y fasse exploser quoi que ce soit. Alors oui, je me sens concerné.

— Depuis quand on a des biens dans ce secteur ?

— Depuis hier, j'ai reçu le contrat signé.

— Au diable, la pierre, Laurent !

— Il ne s'agit pas que de pierre. Le vieux monde se meurt, je prépare celui d'après.

— Fais ce que tu veux, grand malade que tu es... Mais tiens-moi au courant.

— Merci, j'y penserai. »

Laurent raccrocha puis jeta l'appareil sur le siège passager avant de mettre les gaz en direction de là où personne ne voulait se trouver.

Les limitations de vitesse n'existaient plus pour aujourd'hui. Et les deux radars qui le séparaient de sa destination avaient de toute façon été mis hors service à la disqueuse pour la deuxième fois consécutive en une semaine.

Les routes étaient presque désertes. Les seules voitures qu'il croisait filaient aussi vite que lui en sens inverse. Pensant être tranquille, il fut tout de même forcé de s'arrêter par un véhicule de la gendarmerie qui le prit en filature alors qu'il était à cinq minutes de route de la préfecture. Laurent descendit la vitre pour parler au gendarme qui se dirigeait vers lui.

« — Monsieur Dessans ? Qu'est-ce que vous faites ici ? Rentrez chez vous, vous n'avez pas entendu les infos ?

— Au contraire. J'ai très bien entendu mais je n'ai pas compris la même chose que vous.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous n'allez quand même pas là-bas ?

— Bonne journée Adrien, prenez soin de vous.

— Attendez ! »

Laurent avait déjà repris la route avant que l'autre n'ait le temps d'en dire davantage. La station de radio répétait en boucle les instructions de confinement et les présentateurs donnaient de temps à autres quelques bribes d'informations qui leur parvenaient.

Lorsqu'il parvint au croisement qui donnait sur le quartier

hébergeant la préfecture, le soleil était déjà presque couché. Laurent fut illuminé de plein fouet par les phares d'un VAB de reconnaissance.

« — Reculez immédiatement ! Qu'est-ce que vous foutez là ! Vous êtes fou ou quoi ?

— Vous n'êtes pas le premier à me dire ça aujourd'hui, je veux parler à Philippe Bern, criait Laurent depuis sa vitre baissée.

— Reculez ou je fais feu sur votre véhicule ! Hurla en retour le soldat.

— Réfléchissez une seconde, si vous tirez sur ma voiture je ne pourrai plus reculer ! Philippe Bern ! »

Le soldat sidéré par le sang froid et l'insistance de Laurent s'approcha prudemment de la vitre pour échanger avec lui.

« — Qu'est-ce que vous lui voulez à Philippe Bern ?

— Lui parler.

— Personne ne vous connaît, vous êtes député, mais ici c'est une affaire de militaire ! Dégagez !

— C'est ma ville que vous vous apprêtez à démolir avec vos canons, donc oui, c'est mon affaire !

— Vous risquez de vous retrouver sous le feu et on ne peut pas garantir votre sécurité !

— C'est bien noble de votre part, mais j'ose espérer que vous n'êtes pas résolu à ouvrir le feu sur des hommes qui lèvent le même

drapeau que vous ? »

Le militaire ne répondit pas immédiatement. Cette latence fit sentir à Laurent qu'il avait touché juste. Si ici comme à d'autres endroits, le feu n'avait pas été ouvert, c'est parce que d'un côté comme de l'autre on refusait d'appliquer les ordres avec zèle.

« — Philippe Bern n'est pas ici, finit par répondre le soldat.

— Qui est le plus haut gradé en charge des opérations, ici ?

— On ne sait pas de quel côté vous êtes, avec tout mon respect, monsieur. Donc ça ne vous regarde pas.

— C'est un civil ! Il n'a rien à faire ici ! Cria quelqu'un. »

Un autre soldat qui s'impatientait en voyant son camarade rester aussi longtemps à parler avec l'intrus s'approcha du véhicule.

« — La situation est sous contrôle, on n'a pas besoin de vous, monsieur le député, rentrez chez vous !

— Sous contrôle, vous dites ? Alors que des gars qui portent votre uniforme sont prêts à vous faire sauter et tout le quartier avec ? Mais bien sûr !

— Qu'est-ce que vous pouvez y faire de toute façon ?

— Je veux négocier !

— Ma parole, il est cinglé celui-là...

— Au point où on en est... Laisse-le. Ça fait des heures qu'on avance à rien de toute façon. T'as vraiment envie d'engager le combat ? Moi je

ne me suis pas engagé pour ça...

— Ils ont choisi eux-mêmes de se rebeller, pour obéir aux Russes, en plus. Ils ne font plus partie de la France.

— L'histoire des Russes on ne sait pas si c'est vrai...

— C'est ce que la hiérarchie nous a dit, en tout cas.

— Je ne sais plus qui je dois croire ou pas, avec ce qu'on sait depuis les fuites...

— Pff... On vous amène au commandant Moulin, soupira l'autre soldat. Mais je vous préviens s'il vous arrive quelque chose, vous en portez la responsabilité. Je sais même pas pourquoi je fais ça...

— Parce que c'est la meilleure chose à faire, fils »

L'air sûr de lui et parfaitement calme de Laurent avait intrigué les deux militaires qui étaient malgré ce qu'ils affichaient, au bord du désespoir. Déboussolés par le déchirement de celle qui était leur seconde famille, et entourés d'individus qui n'avaient visiblement pas plus d'inspiration qu'eux sur la façon de gérer la situation, ils se laissèrent convaincre par le seul type qui avait l'air de parfaitement savoir ce qu'il faisait au milieu de ce chaos.

« — Qui c'est celui-là ? Quoi ? Mais qu'est-ce qu'un politicard fout ici !

— Il veut parler à Philippe Bern, commandant.

— Foutez-moi ça dehors !

— Vous hurlez plus fort que vos deux soldats mais n'avez pas l'air de

savoir davantage qu'eux ce que vous foutez vous-même ici, commandant. »

Le sang froid et l'assurance de Laurent dans un endroit pareil, à un moment pareil, piquèrent eux aussi la curiosité du supérieur qui finit par écouter Laurent.

« — Qu'est-ce que vous lui voulez, au général ? Il est à la base, pas ici !

— S'il n'a pas encore compris qu'il faut commencer à négocier j'ai l'intention de lui faire comprendre.

— Mais je rêve, pour qui vous vous prenez, au juste ? Qu'est-ce que vous en savez si on a commencé à négocier ou pas ?

— C'est écrit sur votre figure ! Personne ne comprend ce qu'il se passe et vous pouvez remercier le ciel que ceux d'en face n'aient pas fait feu les premiers. Il faut trouver une sortie pacifique d'urgence, puisque votre hiérarchie n'en a visiblement pas d'autre que de rentrer dans le tas !

— Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils voudront négocier ?

— Si vous êtes aussi bien informé que moi, vous devriez savoir que leur projet ne se déroule pas comme prévu. Leur offrir une porte de sortie est la seule façon d'éviter un carnage.

— Une porte de sortie ? Pour aller où au juste ?

— Là où leur opération a le mieux marché. A l'Est, ou au Nord-Ouest du côté de la Bretagne et du port du Havre, c'est là qu'est leur fief.

— Soit vous en savez plus que nous, soit vous êtes un traître, soit vous

êtes un grand malade. Stern n'acceptera jamais, de toute façon. Il va falloir faire autrement.

— Il n'est pas obligé de le savoir pour le moment. Laissez-moi parler aux gars d'en face. »

Accompagné du commandant, Laurent circulait au milieu des véhicules à quelques dizaines de mètres de l'endroit assiégé. Les soldats qu'il croisait le regardaient l'air hébété, comme un dindon se baladant dans une fosse aux lions.

La tête découverte, avec pour seul vêtement une veste par-dessus sa chemise blanche, Laurent commençait à prendre la flotte qui tombait du ciel gris. Mathieu Moulin, le commandant, conduisit Laurent devant un véhicule blindé où étaient situés ceux chargés de la communication avec leur nouvel ennemi.

« — Fouillez-le d'abord ! »

Laurent fut soigneusement palpé, avant d'être conduit à l'intérieur du véhicule. Face à un ordinateur posé sur le rebord d'une table pliante, un homme tendit un talkie-walkie au commandant après que celui-ci eût présenté Laurent et son audace suicidaire.

« — Monsieur Dessans, député du Val d'Or, présenta le commandant. Il veut négocier avec les types en face.

— Un civil qui va négocier ? Qui nous dit qu'il n'est pas avec eux et qu'il va leur donner des infos ? Pourquoi on devrait vous faire confiance ?



— Parce que là, dans l’immédiat, vous n’avez pas d’autre choix. Et je salue votre prudence mais à part la couleur de vos chaussures je n’ai pas vraiment collecté grand chose comme information. Comme j’expliquais à votre commandant et vos camarades, ils sont coincés. Si on leur offre une porte de sortie, on a une chance de régler ça sans verser de sang français dans notre ville, et sans la détruire.

— Une porte de sortie, pour quoi faire ? Ils vont se réorganiser et grossir en nombre pour revenir de nouveau.

— C’est possible, mais ça nous laissera un délai précieux pour y voir plus clair.

— Même si vous arrivez à négocier une sortie, reprit un autre, la hiérarchie va nous sanctionner pour avoir suivi les instructions d’un civil, en plus d’avoir laissé filer des militaires traîtres à la nation...

— C’est aussi possible. Maintenant pour répondre à cette question, j’ai besoin de savoir une chose : est-ce que vous tous, ici, êtes prêts à engager le feu contre ceux d’en face, et risquer votre vie pour une classe politique qui est largement responsable de ce qui est en train de se passer ? Si vous dites oui, je m’en vais immédiatement. Je suis peut-être téméraire, mais je refuse de parler à des fous. »

Personne ne répondit. L’étonnement se lisait sur les visages de tous les soldats présents, qui ne s’étaient pas concertés mais partageaient le même ressenti. Que les putschistes soient à la solde des Russes ou non, ils n’avaient eux-mêmes plus aucune confiance en ceux qui les commandaient en haut lieu. Risquer leur vie pour le pays était une

chose, la risquer pour défendre un pouvoir corrompu qui insulterait certainement leur mort en fuyant jusqu'au bout leur responsabilité, c'en était une autre.

« — Comment vous voulez procéder ?

— Je vais sortir en chemise, les mains vides. Elle est blanche. A défaut d'avoir un drapeau blanc j'espère que ça suffira. J'irai droit sur le bâtiment et demanderai à entrer.

— Vous allez sortir comme ça, à découvert ? Prenez au moins un gilet !

— Je suis confiant, ils ne tireront pas. Et s'ils tirent, un gilet pare-balle ne me servira à rien.

— Attendez, qu'est-ce que vous comptez leur proposer au juste ?

— De quitter le département en sécurité sans engager le combat.

— Ils exigeront des garanties, ils ne sont pas idiots.

— Je me porterai garant. S'ils relâchent le préfet, je prendrai sa place comme otage jusqu'à ce qu'ils aient pu quitter les lieux. Laissez-moi deux heures. Si je ne suis pas ressorti d'ici-là, c'est qu'ils auront refusé de coopérer.

— Et qui vous dit qu'on ne fera pas feu une fois que vous aurez été échangé contre le préfet ? Avec tout mon respect monsieur Dessans, et malgré ce que vous avez fait pour le Val d'Or, vous restez un député.

— J'ai besoin de votre parole pour m'assurer que vous n'obéirez pas à

votre hiérarchie si elle ordonne de tirer, et que vous les laisserez sortir avec moi comme garantie, jusqu'à ce qu'on convienne d'un échange.

— Vous avez un de ces crans... Reconnut le commandant. Il vous faut juste ma parole, comme ça ?

— On n'a pas grand chose d'autre, alors je ferai avec. Et ça sera l'occasion pour vos hommes ici présents de savoir ce qu'elle vaut. »

Le commandant eût un regard gêné. Laurent avait mis au défi son honneur personnel. Dans cet instant de doute absolu, où tout le narratif encadrant l'engagement de ces hommes s'effondrait, Laurent venait de proposer un nouveau contrat de confiance. Le commandant n'avait aucune obligation de respecter sa parole, mais il risquait de perdre la confiance de ceux qu'il envoyait risquer leur vie et qui caressaient enfin l'espoir de retrouver un repère.

Cette confiance aurait eu moins de valeur si le commandant était certain de pouvoir s'appuyer sur une hiérarchie solide qui le protégeait. Mais à cet instant précis, les liens avec le haut étaient coupés. Il ne reposait plus que sur ceux qui étaient en dessous de lui.

Le commandant accepta.

La scène qui suivit laissa bouche bée les militaires comme les civils retranchés dans les bâtiments qui entouraient la zone. Parmi ceux qui n'avaient pas pu quitter l'endroit avant que toutes les entrées soient bloquées, se trouvait une pigiste au quatrième étage d'un immeuble résidentiel, qui pointait l'objectif de son appareil photo sur l'entrée de

la préfecture. La peur ne lui avait pas fait oublier son gagne-pain, et elle vit en direct un homme en chemise et pantalon, une veste de costume sous le bras, quitter les barricades des loyalistes pour s'engager sur la rue déserte qui menait à l'entrée du bâtiment.

Elle prit plusieurs clichés d'affilée sans savoir lequel exactement ferait la Une des prochains canards, mais qui promettaient beaucoup. Laurent s'avavançait l'air aussi calme que déterminé en direction du bâtiment entouré de véhicules blindés sans la moindre couverture, pas même de quoi protéger sa tête de la fine pluie qui tombait. Une fois arrivé à une cinquantaine de mètres d'un AMX rénové dont le canon pointait dans sa direction, il leva les mains en signe de paix, et s'avança vers la porte.

Tous les observateurs retenaient leur souffle, ne sachant pas si ce fou allait être immédiatement abattu ou s'il arriverait à destination. A la surprise générale, il passa devant les véhicules sans susciter la moindre réaction des putschistes. Laurent pénétra le bâtiment comme s'il s'agissait d'une formalité, comme il en avait l'habitude lors de ses nombreux rendez-vous avec le préfet.

Les observateurs extérieurs ne le voyaient désormais plus. Le commandant et ses soldats, qui l'avaient envoyé, étaient partagés entre plusieurs idées. Venaient-ils de renvoyer un espion tranquillement chez lui ? Venaient-ils d'envoyer un député qui avait perdu la tête dans la gueule du loup ?

Laurent fut accueilli bruyamment une fois la porte passée. A peine avait-il fait quelques pas à l'intérieur du bâtiment qu'une escouade

déferla sur lui avec sons et lumières. Aveuglé par les lampes tactiques qu'on lui pointait sur la figure, Laurent protégea d'un bras ses yeux tandis qu'il levait l'autre en signe de soumission. Les canons des HK416 l'entouraient comme les micros des journalistes lors d'une conférence de presse. On lui hurlait de se mettre à terre. Il posa sa veste au sol et ne bougea plus pendant que les autres le fouillaient.

« — T'es qui, toi ?

— Attends, je le reconnais, c'est le député ! Laurent Dessans !

— Mais qu'est-ce qu'il fout ici ? T'es cinglé ou quoi ?

— J'ai été envoyé pour négocier, tenta Laurent le souffle coupé. C'est bon, enfin, lâchez-moi, vous voyez bien que je ne suis pas armé ! »

Aucune émotion n'était lisible sur le visage cagoulé des hommes qui l'entouraient mais ils firent l'expérience de la même surprise que leurs adversaires. Soit l'homme était complètement fou, soit il avait plus vite compris que les autres la seule issue à ce borborygme. Laurent fut masqué et conduit dans le dédale des couloirs et des escaliers vers une pièce qui servait de centre de commandement. Au sous-sol.

« — Vous venez de vous constituer otage, tout seul... Lui envoya un militaire.

— Je ne vous conseille pas de faire ça. Si dans deux heures je ne suis pas de retour, ceux en face risquent de faire feu. Vous devriez y réfléchir, tout le monde sait que votre révolution ne se passe pas comme prévu.

— On n’a pas besoin de vos conseils. Vous attendez ici. »

Laurent fut enfermé dans une pièce sans fenêtre et sans autre éclairage que le néon indiquant l’issue de secours. L’endroit était étroit, et servait de dépôt au vieux matériel qui devait être envoyé à la destruction ou dispatché ailleurs pour réparation. La porte s’ouvrit une quinzaine de minutes plus tard. Une troupe cagoulée le fit de nouveau traverser le visage masqué une série de couloirs pour l’amener cette fois dans une salle mieux éclairée, où l’attendait une table et deux hommes au visage cagoulé.

« — Député Laurent Dessans.

— Monsieur ?

— Appelez-moi P4.

— Monsieur P4. Faisons vite. J’ignore combien de temps vous m’avez laissé enfermé là-bas mais les hommes en face savent que si je ne sors pas après deux heures, c’est qu’il n’y a plus rien à espérer. Le commandant d’en face a accepté de m’envoyer négocier avec vous un accord de sortie.

— Attendez, doucement. Vous êtes... un député. Dites-moi d’abord ce que vous fichez dans cette affaire ?

— Je vais vous répondre la même chose qu’à vos opposants. Cette région est avant tout celle où je vis, où j’ai investi ma personne et une bonne partie de mon patrimoine, et je refuse de la voir partir en fumée pour protéger une élite politique et administrative de qui je n’ai plus d’ordre à recevoir.

— Vous devriez être de notre côté, alors.

— Lui ? C'est un businessman, il s'en cogne de l'avenir de la nation. C'est un gauchiste qui a le sens des affaires ! Répondit un autre homme présent.

— Je n'ai jamais eu honte de faire des bénéfices, et ça n'entache à aucun moment ma loyauté à ceux qui m'entourent.

— De toute façon, reprit le premier, aux dernières nouvelles vous fricotiez avec des islamistes des Planaïses, donc vous faites davantage partie du problème que de la solution.

— De quel islamiste il s'agit exactement ? J'ai un carnet d'adresse assez chargé...

— Samir Lakhdar.

— Vous êtes bien informés, dites donc.

— Un chef de gang fondamentaliste qui diffuse la *charia* dans les banlieues de toute la ville. Effectivement, nous sommes bien informés.

— C'est comme ça que vous raisonnez ? Vous pouvez aussi bien m'accuser de fricoter avec les réseaux catholiques, vu mes relations avec le clan Mulliez... Contrairement à vous j'accepte de composer avec le réel. Je crois fermement qu'on peut faire émerger de la diversité quelque chose de puissant, à condition de faire asseoir tout le monde à la table pour négocier.

— Il ne peut y avoir de place à aucune table pour des racailles et des

islamistes sur notre sol, Dessans. Il y a des personnes avec qui on ne peut pas discuter. Pour eux, ce sera la valise ou le cercueil.

— Je vous souhaite de ne pas tenir cette ligne jusqu'au bout, car elle ne vous mènera à rien. Moi je discute avec tout le monde, et c'est pour ça que je suis devant vous. Alors que même vos anciens collègues sont encore sous l'effet de la sidération, j'ai compris votre colère, d'une certaine façon, je la respecte. Et me voilà à essayer de créer un dialogue pour sortir de cette situation avec le moins de dégâts matériels et humains possible.

— C'est une vision tellement naïve que je me demande à quoi vous devez votre succès...

— Les uns m'accusent de naïveté et les autres d'être froid et calculateur... Peu importe, cette négociation est votre seule chance de sortir vivants d'ici. Alors laissons mes relations de côté si vous voulez bien, et passons directement à l'affaire qui nous concerne. Combien de temps il nous reste ?

— Assez pour discuter. Ce que vous aimez faire, apparemment.

— Bien. Corrigez-moi si je me trompe, mais d'après mes sources, la réaction des forces loyalistes s'est montrée beaucoup plus déterminée et violente que prévu, et a fait échouer pour une large part votre prise de contrôle des points vitaux que vous avez visés.

— Je ne suis pas là pour vous informer de la tenue de nos opérations.

— Si je suis dans cette pièce, devant vous, c'est que mes informations sont bonnes. Autrement, vous ne m'auriez pas laissé passer la porte.



— Admettons qu'il y ait eu quelques imprévus.

— Bien, admettons. Je suis venu me porter garant que les hommes d'en face ne feront pas feu sur vous, le temps de vous laisser quitter le territoire.

— Quitter le territoire pour aller où ?

— Je n'en sais rien, vous n'avez pas une base de repli, ou quelque chose ? »

L'homme échangea quelques mots à voix basse, à l'oreille de son compagnon qui lui répondit brièvement.

« — Nous avons effectivement quelque chose.

— Bien, alors ?

— Alors ça ne sera pas suffisant. Un député n'est pas une garantie, avec tout le respect pour votre personne, monsieur Laurent Dessans. Ils pourraient très bien faire feu sur notre convoi, avec vous dedans, sans se préoccuper de votre sort.

— Quelle garantie il vous faudrait ?

— Quelqu'un qui a de la valeur pour Marianne. Mais il est difficile pour une engeance aussi corrompue d'accorder de la valeur à ses propres serviteurs les plus dévoués... J'en sais quelque chose.

— Navré si notre chère République vous a déçus, vous n'êtes pas les seuls.

— La seule personne que je vois potentiellement constituer une

garantie solide, c'est Philippe Bern.

— Pardon ?

— Le général Philippe Bern, en plus de vous-même. Si vous deux acceptez de vous constituer prisonnier, nous quitterons le territoire vers une base de repli, et nous vous libérerons une fois que nous serons en sécurité.

— Ma foi... on avance, c'est déjà ça. Mais vous n'avez pas autre chose de plus... réaliste, à demander ?

— C'est ça, la reddition, ou le combat. Et nous n'avons pas l'intention de nous rendre. Alors si ce n'est pas ça, ça sera le combat.

— Admettons que le général accepte, seriez-vous prêts à libérer le préfet en échange ?

— Le préfet ? Qu'est-ce que vous voulez faire de lui ? C'est un larbin de l'Élysée.

— Façon peu courtoise de décrire sa loyauté à la République ! Disons que j'ai besoin de lui pour... régler certaines choses.

— Je ne comprends pas ce choix... il ne me semble pas avoir vu votre nom dans les fuites qui ont révélé la corruption de ce régime, contrairement au sien. Vous avez quel genre d'affaires avec ce préfet véreux ?

— Vous voulez vraiment savoir ?

— Je suis curieux, dites-moi.

— Je compte m'appuyer sur lui pour faciliter la transition lorsqu'on aura besoin d'extirper les tentacules de l'Élysée hors de cette ville et du département du Val d'Or.

— Hahahahaha ! »

Les deux hommes éclatèrent de rire devant l'aplomb de Laurent, qu'ils n'arrivaient pas à prendre au sérieux. Comme tous ceux que Dessans avait croisés avant d'arriver jusque-là, ils étaient tout aussi partagés entre la folie et le cran pour décrire cet extraterrestre.

« — Je ne sais pas ce que vous espérez monsieur le député, mais si vous croyez que l'État vous lâchera la bride, vous vous trompez lourdement. Ce conflit est entre les forces du Nouvel Ordre Français et la Cinquième République. Un conseil, restez en dehors de ça et attendez que l'un ou l'autre prenne le dessus.

— C'est vous qui faites erreur, monsieur P4. Une guerre, on sait comment ça commence, mais on ne sait jamais comment ça finit. Ce que nous traversons dépasse largement une simple crise de régime. Vous n'avez aucune idée de ce que vous venez de déclencher.

— Nous échangerons sur la portée métaphysique et historique de ces événements une fois que nous les aurons traversés. Un jour peut-être. Amenez-nous Philippe Bern, et seulement dans ce cas, un accord sera possible. »

Le reste de la négociation porta sur les zones que les putschistes s'engageaient à libérer. De nombreux autres points vitaux du département étaient sous leur contrôle, et Laurent était par chance en

face de la plus haute autorité locale des forces rebelles. Ce qui signifiait que son département entier, mais également le département voisin, seraient soulagés de leur présence si son opération réussissait.

Laurent fut relâché devant le bâtiment une heure à peine après son entrée. A la surprise générale des militaires du camp loyaliste et des citoyens cachés. Laurent avait désormais quatre heures pour donner une réponse.

Le commandant et les soldats qui l'avaient envoyé l'accueillirent presque comme un messie. La situation venait de changer, Laurent était maintenant le centre de l'attention, la clé des négociations. Il fut conduit à l'abri dans un véhicule de commandement pour le débrief.

« — Vous avez réussi à sortir de là vivant, c'est un exploit ! Félicita le commandant.

— Alors ? Qu'est-ce qu'ils veulent en face ?

— Ils sont bel et bien dans une impasse, première bonne nouvelle. Et la deuxième, c'est qu'ils ont un endroit où se replier en cas d'accord.

— Dieu merci... Souffla le commandant. Il y a une mauvaise nouvelle ?

— A vous de me dire si elle est mauvaise : Ils demandent à ce que moi et Philippe Bern nous constituions prisonniers, en guise de garantie. On a quatre heures pour répondre.

— Le général ? Mais ils sont fous ! C'est impossible ! Et surtout pas en quatre heures !

— Si on vous avait dit il y a deux mois qu'une partie de l'armée ferait

défection du jour au lendemain et qu'un député servirait à négocier vous auriez cru ça possible ?

— Non.

— Bien. Alors laissez-moi parler au général. S'il a ne serait-ce qu'une once d'estime pour ce peuple, il y réfléchira.

— Une unité va vous conduire à la base militaire de Mouteau. Pour l'instant je peine à voir en vous autre chose qu'un fou furieux, Laurent. Mais si vous survivez à cette journée, vous serez un héros.

— Je me contenterai du rôle du fou pour le moment, quand est-ce qu'on y va ?

— Maintenant. »

Laurent fut placé à l'arrière d'un Jaguar, qui, escorté par un VBCI, prit la direction de la base militaire de Mouteau, à trente minutes de route. La mise au placard de tout ce qui constituait le code de la route leur permit de gagner dix précieuses minutes.

Les rares voitures qu'ils croisèrent sur le chemin s'écartèrent en se jetant presque sur les barrières ou le bas-côté en voyant les blindés lancés moteur hurlant, à cheval sur les deux voies de la départementale. La nuit était désormais complète. Se reposant comme il le pouvait, Laurent entendait les échanges des soldats dans le talkie-walkie annoncer l'arrivée des véhicules à la base. La réaction fut la même que pour tous les militaires que Laurent avait vu jusque-là.

« — Un député ? Mais qu'est-ce qu'il fiche là ?

— Nous avons un accord potentiel avec la compagnie rebelle. Ce député a fait preuve d'un courage remarquable pour éviter les effusions de sang entre soldats français, il y a peut-être une chance de trouver une solution.

— Le général Bern n'est pas disponible. Nous voulons une confirmation du commandant responsable de votre unité.

— Il faut qu'il le soit rapidement, il nous reste environ trois heures. Le commandant est avec moi. ».

La négociation avec le personnel de la base militaire était aussi teintée d'absurde, autant que tout ce qui s'était déroulé depuis l'arrivée de Laurent dans la partie. Alors qu'ils passaient la grille d'entrée, Dessans se permit un sarcasme à destination des soldats à côté de lui.

« — Alors maintenant vous aussi, vous passez pour des fous.

— Peut-être qu'on l'est devenu aussi, avec ce qu'il se passe... »

Laurent faillit ne pas être présenté au général. Déjà débordé par la gestion de la crise dans toute la région, accorder un précieux temps à un seul département n'était pas envisageable. Mais le nom de Dessans, que Philippe Bern connaissait bien, finit par lui arriver aux oreilles. Exténué, le général profita de l'occasion pour quitter la salle des opérations et reposer son esprit en échangeant avec un homme qu'il savait être capable de clairvoyance dans les moments les plus confus.

Ce militaire soixantenaire était aussi militaire et aussi soixantenaire que possible. Le général ne s'était pas reposé une minute depuis le début des événements. Son sang froid et sa discipline n'avaient montré aucune faille même en de pareilles circonstances. Il inspirait confiance à tous ceux qu'il commandait, et remplissait son rôle de pilier de la grande muette avec dévouement et humilité. Mais l'expérience et l'âge lui criaient que quelle que soit l'issue de ce putsch, c'était un coup de trop dans un édifice fragilisé qui n'avait pas su absorber les précédentes secousses de l'Histoire. Désillusionné comme beaucoup, il voyait déjà l'impossible reconstruction du tissu national au vu de l'ampleur de la catastrophe. D'après les informations qui lui arrivaient de toutes parts, sur le terrain les loyalistes semblaient gagner. Mais pour Philippe, il était plus juste de dire qu'ils n'avaient pas perdu. Et cela changeait tout. Les putschistes étaient contenus, et là d'où on les chassait, on ne faisait en réalité que les concentrer. Survivre péniblement à une attaque de l'intérieur signifiait de toute façon qu'au moins deux volontés fortes et divergentes vivaient dans le même corps, ne pouvant à terme que le déchirer. Pour la nation, cette victoire partielle s'annonçait pire qu'une défaite totale se soldant par une chute de régime.

Alors que la majorité des esprits étaient tournés sur le présent, Philippe partageait avec Laurent la capacité de déjà penser à l'après. Parler à quelqu'un qui levait le nez pour voir plus loin que le sol était

à ce moment-là ce dont il avait besoin. Sortir ne serait-ce qu'un instant de son institution pour la voir de l'extérieur était pour lui la meilleure chose qu'il avait à faire à cet instant.

L'absence des formalités et des précautions usuelles, si chères aux militaires, avait permis en un temps record une rencontre qui aurait pris des semaines à organiser en temps normal. Et le manque de forme qui caractérisait le rendez-vous permettait au général de parler à cœur ouvert, faisant remonter à la surface un besoin de sens enfoui sous des couches de protocoles et d'illusion de contrôle.

Laurent attendait dans une tente à l'entrée gardée. L'intérieur était rudimentaire. Un lit de camp, de l'eau, une toilette portable, et une table métallique entourée de quelques chaises. Une lampe pendue à un fil éclairait le tout dans une faible lumière, permettant à Laurent quelques précieuses minutes de micro-sieste.

L'arrivée du général le tira de son assoupissement.

« — Vous arrivez à dormir dans un moment pareil ?

— M'épuiser ne m'aidera pas à mieux gérer les événements. Quand on m'offre une sieste, je ne la refuse pas. répondit Laurent.

— Votre stoïcisme est rafraîchissant, Dessans. J'aurais aimé vous recevoir dans d'autres conditions, mais je vous avoue avoir profité de votre arrivée pour m'éclipser un peu. Nous vivons des heures terribles, et l'armée française est confrontée à des choix indignes... Jamais je ne pensais devoir vivre ça.

— La vie est infatigable de surprises, n'est-ce pas ? On érige des murs



de certitudes en pensant maîtriser le risque, et au final ces jolies histoires ne servent qu'à nous faire oublier le chaos qui n'a jamais cessé d'être là, juste derrière.

— Quand les barricades ont pris des décennies à se construire, ce n'est pas de l'oubli, dont nous souffrons. Nous n'avons jamais vécu le chaos, nous sommes nés derrière ces murs. Ce qu'il y a au-delà nous est totalement inconnu.

— Les choses vont si mal que cela ? Je pensais que le coup d'État avait été stoppé ?

— Dans tous les cas, elles vont mal. Des enfants de la France, les plus dévoués, ceux qui portent les armes pour elle, nous ont tourné le dos. Des scènes de carnage ont eu lieu dans plusieurs villes, surtout en région parisienne. Alors oui, le putsch est globalement maîtrisé, éjecté des grands centres, des organes de contrôle vitaux, mais ce n'est pas une victoire. La fracture a éclaté au grand jour, c'est le seul bilan à tirer.

— D'après les échanges que j'ai eu avec un chef de la sédition retranché à la préfecture, ils semblaient confiants d'avoir un lieu où se replier.

— Oui, le Nord-Ouest et l'Est du pays sont les zones les plus compliquées pour nous. Je n'ai pas connaissance de tout ce qui se déroule, les informations nous arrivent au compte-gouttes, mais il semblerait qu'ils aient pu prendre avec succès le contrôle de plusieurs zones vers l'Alsace et la Normandie.

— La couronne parisienne reste sous contrôle du ministère des Armées ?

— Oui. Des frappes aériennes ont même été conduites en nombre pour neutraliser les unités de ceux qui se font déjà appeler le...  
Nouvel Ordre Français.

— Des bombardements en pleine ville ?

— C'était la seule solution.

— Et c'est celle que vous préconisez pour la région également ? Vous attendez des instructions ? »

Le général ne répondit pas immédiatement.

« — Philippe ?

— Nous avons déjà reçu des ordres.

— Lesquels ?

— Les mêmes qu'à Paris. Deux rafales seront bientôt disponibles pour un appui aérien. Nous avons l'ordre d'engager le combat et de détruire les forces séditieuses à n'importe quel prix.

— Ne faites pas ça.

— Et quoi, alors ? On laisse le pays aux Russes ?

— Vous y croyez, au coup des Russes ? Vous pensez vraiment qu'il fallait une puissance extérieure pour pousser à bout une partie des Français et renverser le régime, avec tout ce qu'il se passe ?

— Je ne sais plus ce que je dois croire ou pas...

— Si vous n’avez pas encore diffusé les ordres, c’est que vous n’y croyez pas, je suis persuadé que vous ne voulez pas ça. Même si vous détestez les Russes et les putschistes. Ça reste des soldats français. Les sacrifier pour ce gouvernement serait une grave erreur.

— Vous savez comme moi de quelle couleur politique sont les rebelles. Ils sont racistes, fascistes, pro-Russes, pour une bonne part catholiques réacs, et terriblement bornés. Pas vraiment votre maison, n’est-ce pas ?

— Est-ce une excuse pour détruire le pays en les abattant ?

— Depuis quand avez-vous de l’estime pour l’extrême droite ? Vous êtes issu d’une famille politique plus à gauche, si je ne me trompe pas ?

— Les familles politiques cachent souvent des hommes capables de raisonner en dehors de leur clan, si on brise le cadre infernal dans lequel leurs conflits sont nés. Et je pense la même chose des religions.

— Je veux bien y croire, mais l’heure n’est pas à la philosophie, l’urgence nous met devant des choix difficiles. Qu’est-ce qu’ils vous ont dit, là-bas ? Et qu’est-ce que vous avez à proposer ?

— Ils demandent à ce que vous et moi nous constituions otages, en échange de quoi ils s’engagent à quitter la région, et à nous libérer une fois en sécurité. Je vous ferai la liste des points qui sont sous le commandement des rebelles qui contrôlent la préfecture. Je ne vais pas vous demander l’impossible, à vous de voir si vous choisissez de leur faire confiance, et ce que vous êtes prêt à sacrifier pour la paix.

— Je me doutais bien que l'accord ne serait pas une simple formalité. Quand on m'a annoncé qu'un député avait ouvert les négociations, j'ai compris de toute façon qu'il ne suffirait pas à lui seul. Vos millions et vos relations ne vous suffiront pas cette fois...

— Vous êtes sûr ? J'ai pourtant devant moi la relation qui peut faire la différence. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Dites-moi d'abord ce que vous en pensez, vous ? Vous leur faites confiance pour tenir parole et nous relâcher une fois qu'ils seront en sécurité ? Ils peuvent tout aussi bien mentir et nous garder comme otage dans leur bastion pour négocier plus tard avec l'État-major et l'Élysée.

— Je n'ai aucune sympathie pour leur mouvement. Cette sédition ne me plaît pas plus qu'à vous. Mais je refuse d'abandonner ma circonscription à ce régime corrompu. Ce n'est pas à lui de dicter pourquoi je risque ma vie, avec qui je m'engage, et à qui je dois refuser le dialogue.

— Et moi, au nom de quoi me demandez-vous de risquer ma vie ? Cet acte d'héroïsme ne vaudra rien aux yeux de Paris...

— Ce n'est pas de Paris dont il s'agit, Philippe, mais de vos hommes. L'Élysée n'estime personne en dehors de sa caste consanguine. Ce que je veux savoir, c'est le nombre de ceux dans vos rangs qui sont prêts à ne pas faire feu s'ils savent que votre vie et votre parole sont en jeu. Si les séparatistes vous ont demandé vous, c'est qu'ils savent qu'il y a parmi vos troupes des hommes et des femmes qui vous tiennent en

estime davantage que leur institution.

— Vous leur demandez donc de choisir un homme plutôt que leur nation ?

— C'est en effet ce que je demande. Quand les institutions volent en éclats, il ne reste que les hommes sur qui s'appuyer.

— Comment savoir s'ils préféreront ma pauvre personne au commandement central ?

— Si vous ne le savez pas déjà, alors vous ne le saurez jamais. »

Philippe acquiesça en silence en faisant quelques pas. Laurent l'observait marcher, attendant sa réaction.

« — Plutôt, je le saurai ce soir. Reprit-il enfin.

— Vous êtes le seul à pouvoir changer quelque chose, général. C'est à vous de prendre la décision.

— Non Dessans, nous sommes deux. S'ils vous ont demandé aussi, c'est qu'ils savent à quel point vous êtes cher au Val d'Or.

— Je ne suis qu'un député.

— Un député à qui son département doit beaucoup, et ce bien avant le black-out internet. Et si votre pari fou réussit, alors ils vous en devront davantage.

— Soit, nous sommes donc deux, et ma décision est prise.

— Alors allons-y. Allons donc rencontrer le chaos. ».

Le général s'adressa à ceux parmi ses hommes qu'il savait les plus

aptes à diffuser le message. La nouvelle fut accueillie avec autant de surprise que de révérence. Pendant un instant, les ordres qui affluaient de Paris restaient lettre morte. Le général fit un discours devant une centaine de personnes présentes ce soir-là dans la caserne. Un discours qui ne laissait transparaître aucune résignation, mais la naissance d'une *volonté propre*. Il n'était pas question de fuir la guerre, il était question de choisir son combat.

*« Je ne renonce pas à la France, concluait-il, je refuse d'obéir à une hiérarchie irresponsable, criminelle, corrompue ! Ce soir, en acceptant cet accord avec ceux qui ont trahi, je mets entre vos mains la sauvegarde de notre morceau de France ! Les troubles qui viendront la diviseront certainement, et vous ne pourrez sans doute rien y faire à court terme.*

Votre mission n'est pas de sauver la France, votre mission est d'en sauver le petit bout que vous avez sous votre responsabilité. Vous devez lui permettre de traverser les troubles qui viendront en vous préservant de tout esprit partisan, jusqu'à ce que, je l'espère, elle soit à nouveau réunie !

Si l'on veut m'accuser de sédition, alors qu'on le fasse ! Mais qu'on ne mente pas, en disant que j'ai rejoint l'ennemi ! Je refuse ce coup d'État, et je refuserai l'ordre de Paris tant qu'un ménage n'aura pas été fait parmi ceux qui nous gouvernent !

Ne pensez pas que tout sera fini après ce soir. Quelle que soit l'issue de cette crise, ça ne fait que commencer. Je fais partie de ceux qui

croient en la valeur de l'intégrité, qui refuse le cynisme politique, je pense qu'une nation se bâtit et se dirige par autre chose que de vils intérêts comptables !

Je crois en vous pour tenir à ces principes, et c'est pourquoi je me remets ce soir entre les mains de cet ennemi intérieur ! Refusez leur joug, et refusez celui du gouvernement tant que notre nation ne sera pas dirigée par des hommes dignes ! »

Après les avoir informés de l'accord passé avec la sédition, il se mit en route en compagnie de Laurent en direction de la préfecture occupée. Les militaires loyalistes qui stationnaient devant les lieux les accueillirent avec une révérence qui offrit au général un frisson de confiance. La plupart d'entre eux n'auraient pas cru qu'un si haut gradé se déplacerait en personne pour régler leurs affaires. Alors qu'il échangeait quelques mots avec ses soldats, Laurent se permit de faire quelques recommandations et demandes en cas d'échec de l'accord.

Le cap fut mis direction le centre-ville de Toulançon dans un hurlement de moteurs.

La pigiste, qui ne dormait toujours pas, coincée dans le même bâtiment, avait désormais des clichés encore plus mythiques que les précédents à vendre : le député Laurent Dessans, et le général Philippe Stern se dirigeaient désarmés en direction de leurs opposants.

Lorsqu'ils pénétrèrent le bâtiment, l'accueil qui leur fut réservé s'avéra bien moins musclé que celui auquel Laurent avait eu droit.

Les putschistes conduisirent avec une certaine forme de respect les deux hommes vers leur commandement.

Philippe se retrouva en face d'un des hommes cagoulés qui semblait être le supérieur hiérarchique avec qui Laurent s'était entretenu.

« — Je suis le général Philippe Bern. Conformément à l'accord que vous avez proposé au député Laurent Dessans, je me constitue prisonnier en compagnie de ce dernier. En échange de quoi vous vous engagez à quitter les lieux mentionnés ci-dessous sans préjudice, et à remettre le préfet du Val d'Or à la brigade commandée par Mathieu Moulin.

— Vous avez pris une décision honorable, général. Nous saurons bientôt si vos troupes seront aussi dignes que vous.

— Anthony ? C'est toi ?

— Appelez-moi plutôt P4, général. »

Les deux otages eurent droit à un nouveau transfert. Comme convenu, les militaires relâchèrent le préfet, qu'ils virent passer en sens inverse dans le couloir qu'ils traversaient. L'encravaté aux cheveux blancs et à l'étroite chemise qui couvrait difficilement sa corpulence semblait avoir passé des moments difficiles. Les putschistes cagoulés l'accompagnèrent vers la sortie qui donnait sur la rue, pendant que Laurent et Philippe étaient conduits en sens inverse, vers les sous-sols.

Laurent put croiser le regard du préfet, qui trahissait allègrement son incompréhension. Soulagé d'être enfin libéré, il était pourtant choqué



d'un tel geste de la part de Laurent, avec qui les relations étaient froides, et que de nombreuses tensions opposaient, surtout depuis la diffusion des documents l'accusant de corruption.

L'homme fut remis aux forces loyalistes qui l'accueillirent avec un professionnalisme dépourvu d'enthousiasme. Son nom était connu des hommes présents, il ne devait pas espérer plus de réconfort qu'un siège dans un véhicule blindé. Ce dernier demanda, après avoir pu reprendre ses esprits, à rentrer chez lui.

« — J'aimerais... regagner mon domicile, s'il vous plaît. Est-ce que quelqu'un peut m'y conduire ?

— On ne peut pas vous laisser partir, monsieur le préfet.

— Mais enfin, de quel droit ?

— Ce n'est pas une affaire de droit, monsieur le préfet, répondit le commandant.

— Jusqu'à preuve du contraire, c'est le droit qui prévaut dans ce pays !

— La preuve du contraire, vous dites...

— Mais... Mais voyons, c'est indigne ! Au nom de quoi pourriez-vous me retenir ici ?

— Sur demande du député Laurent Dessans. »

Le commandant ferma la porte du véhicule dans lequel le préfet avait été placé sans le laisser répondre. Les hommes qui entouraient le préfet restaient muets, le laissant hagard et vociférer des questions

auxquelles plus personne ne prêtait attention.

Sur le papier, le droit n'avait pas bougé d'un iota. Le Code civil et les digressions jurisprudentielles tout comme la Constitution étaient les mêmes. Le texte intégral en vigueur disait sensiblement la même chose depuis 1958. Mais dans le cœur des hommes qui avaient vécu cette journée, un nouveau contrat était en train de s'écrire.

## Chapitre 26

*« Nos compatriotes sont persuadés de vivre dans un espace immuable de relative sécurité et de prospérité due. Ils dansent au bord de l'abîme avec l'insouciance nationale qui fait notre charme et notre malheur. »*

*Raphaël Chauvancy*

Personne, d'un bord comme de l'autre, ne savait si l'adversaire allait tenir parole. Un conflit si frais n'avait pas laissé le temps aux deux bords de jauger ce dont était capable le camp d'en face. La diversité des degrés de violence dans le pays laissait planer le doute sur les intentions et capacités réelles de leurs adversaires.

Laurent, Philippe et leurs geôliers attendaient en silence dans le véhicule blindé qui roulait à toute allure vers l'inconnu. Tous se posaient maintenant la même question : tiendront-ils parole ?

S'attendant à tout instant à subir une frappe aérienne ou une embuscade, leurs oreilles étaient tendues et scrutaient le moindre bruit que le moteur leur laissait entendre. Les heures passèrent. Ni

Philippe ni Laurent n'avaient la moindre idée de l'heure qu'il était ni où ils étaient. On leur avait enlevé le moindre de leurs effets personnels après une dernière fouille musclée.

Mais plus le temps passait, plus l'ambiance au sein du véhicule se détendait. Puis le moment de vérité vint. La région avait été quittée avec succès. Aucun coup de feu n'avait été entendu, aucun avion, aucun hélicoptère ne s'était fait entendre. Bien qu'il fût incapable de dire si cette tranquillité était le fruit d'une décision en haut lieu ou simplement une preuve de respect de la part de ses hommes, Philippe Bern éprouvait une satisfaction nouvelle. Sans être pour autant tiré d'affaire, la récompense pour ses années de loyauté au service de son pays, mais également au service de ses hommes, lui remontait le moral.

« — Vous entendez, Dessans ?

— Entendre quoi, Philippe ?

— Rien ! Hahaha, il n'y a rien à entendre.

— Ils ont fait leur choix, Philippe ! Ils ont fait leur choix ! » Les yeux bandés, il ne pouvait voir Laurent, aux yeux de qui il était invisible aussi. Ils avaient été placés aux deux extrémités du véhicule et attendaient les mains dans le dos qu'on les conduise à leur sort. Personne n'avait réagi à leur échange. Philippe avait suivi Laurent dans un pari fou qui le menait droit dans la gueule du loup, mais ce qu'il y gagnait en valait le coup. La colonne de véhicule sembla ralentir. Au bout de quelques minutes, il sembla à Laurent qu'ils

étaient à l'arrêt.

« — Où est-ce qu'on est ? »

Laurent ne reçut pas de réponse, mais il fut détaché et escorté hors du véhicule presque instantanément.

« — La route s'arrête ici pour vous, monsieur le député. »

La porte arrière du véhicule fut ouverte, laissant entrer la lumière d'une matinée bien avancée. Laurent plissa les yeux encore habitués à la pénombre de la nuit et l'obscurité de son bandeau. Ils avaient dû rouler des heures pour que la journée soit si avancée.

« — Quoi ? Je descends ici ? Demanda Laurent.

— On sait tenir une parole. Vous avez tenu la vôtre, vous êtes libre.

— Et le général ?

— Lui, il va rester encore un peu avec nous.

— Ce n'est pas ce qui était convenu ! S'offusqua-t-il.

— Ce n'est pas à vous de décider des modalités. Il sera libre quand nous serons en sécurité.

— De quelle sécurité est-ce que vous parlez ? Si je suis libre, c'est que vous avez pu quitter la région, non ?

— On a quitté votre fief. Mais pas celui du général.

— Et quand est-ce que vous vous estimerez assez en sécurité pour le relâcher ?

— Il est à la solde de Paris. Alors nous serons en sécurité quand Paris ne sera plus une menace pour nous. »

Laurent ne répondit pas. Il était inutile de discuter désormais. Leurs geôliers ne donneraient pas plus que ce qu'ils avaient déjà concédé.

« — Là, on est en Bourgogne, reprit un des hommes cagoulés. Vous trouverez sans doute un transport en marchant un peu. Tenez, voilà de l'eau. »

Laurent fut déposé sur le bord de la route sans avoir le temps d'en placer une supplémentaire, sans avoir pu dire un mot au général.

La colonne de véhicules repartit aussitôt, laissant Dessans confus sur une route de campagne qu'il ne savait même pas par quel bout prendre. Choisisant une des deux directions au hasard, il se mit à marcher en ruminant ce qui venait de se passer. Le soulagement était énorme. Les putschistes l'avaient purement et simplement relâché. Au milieu de nulle part et sans le moindre moyen de rentrer chez lui, certes, mais il était vivant, et libre. Mais l'affliction le tiraillait. Le général Stern n'avait pas été libéré. Le plus probable était qu'il serve de monnaie d'échange à bien plus longue échéance. Laurent devina qu'après les premières secousses, des négociations officielles allaient commencer, avec le général comme garantie.

Ses geôliers avaient interprété un peu plus librement que prévu leur engagement initial. Comment savoir s'il serait libéré prochainement ? Et si les négociations échouaient, qu'allait-il advenir de lui ?

Le sujet s'éclipsa de son esprit à mesure qu'il avançait à pied sur la

route. Sa propre situation n'était pas encore réglée. Il avait passé plusieurs heures coupé de l'extérieur, à un moment où chaque heure était un retournement de situation. Aucune voiture ne semblait s'annoncer sur l'autoroute qu'il arpentait. Heureusement, le ciel dégagé et le soleil plutôt doux n'annonçaient pas une marche trop difficile. Il espérait pouvoir tomber sur une âme généreuse qui le prendrait en stop, mais la route restait imperturbablement silencieuse, et déserte.

Après un bon kilomètre de marche, il aperçut avec un soulagement inédit la borne d'appel d'urgence orange vers laquelle il accéléra le pas comme s'il s'agissait d'une oasis dans le désert. Sa joie fut de courte durée, le bouton ne semblait pas réagir. Pas même la voix automatique indiquant que son appel avait bien été pris en compte. Il retenta plusieurs fois, à plusieurs minutes d'intervalle, toujours rien.

Impossible de savoir ce qu'il se passait à l'autre bout du câble ou des ondes. Laurent prit soudain conscience que l'événement n'était pas terminé, pour que même un service aussi important, comme celui-ci, soit encore inopérant. Il reprit sa marche, dépit, en refaisant le scénario de la veille dans son esprit et recollant les morceaux pour dessiner un tableau le plus précis possible de la situation. Les panneaux lui indiquaient qu'il était à au moins cinq-cents kilomètres de son fief. N'ayant d'autres choix que d'avancer en espérant trouver une aire d'autoroute ou une aide d'une quelconque forme, Laurent marchait.

Quelques kilomètres plus loin, un bruit lointain lui fit espérer qu'enfin un véhicule arpenterait cette fichue autoroute. Son espoir fut là encore anéanti quand une voiture citadine le doubla largement au-dessus des 130 km/h sans même lui prêter attention.

La même scène se reproduisit avec un véhicule utilitaire et quelques autres voitures, une quinzaine au total en trois heures de marche. Quinze voitures en trois heures pour un tronçon où les moteurs vrombissaient ordinairement en permanence dans les deux sens était un nombre ridiculement faible. Mais assez élevé toutefois pour que Laurent s'interroge sur la raison de cette indifférence. La seule explication était que les conducteurs qui passaient à toute allure étaient encore en situation d'urgence et que la majorité des gens avaient soit trop peur pour rouler, soit en étaient empêchés par des blocus.

Son statut de député ne lui servait pas plus que sa réputation de chef d'entreprise innovant. Il continua sa marche sans autre mesure du temps que le soleil poursuivant sa course, jusqu'à apercevoir un échangeur. Une silhouette debout, avançant dans la même direction que lui, se dessinait au fur et à mesure qu'il avançait. Un humain ! Avec un peu de chances, ce gars-là avait peut-être un téléphone pour leur permettre à tous les deux de rejoindre au moins un centre urbain ou un abri.

Arrivé à moins d'une centaine de mètres, Laurent cria dans le dos de l'homme qui marchait sans l'avoir vu.

« — Eho ! Monsieur ! Derrière vous ! »



Pas de réponse. Laurent se mit à trotter pour l'atteindre plus rapidement, et réitéra son appel. Sa surprise fut totale lorsqu'il commença à être assez proche pour reconnaître le gugusse qui n'avait visiblement pas d'autre choix non plus que d'avancer à pied, comme lui.

« — On se fait une balade en campagne, monsieur Lakhdar ? »

Samir se retourna et lâcha un rire de surprise en voyant le député à la chemise sale avancer vers lui.

« — Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je pourrais vous retourner la question !

— J'ai fui les combats à Paris, vous avez entendu parler du coup d'État ? Des militaires se rebellent, certains disent que c'est toute l'armée et qu'ils vont mettre en place un Etat totalitaire.

— Ce n'est pas aussi simple que ça, répondit Laurent. Une partie de l'armée se rebelle effectivement contre Paris. Mais le coup d'État ne s'est pas passé comme prévu, le Nouvel Ordre Français, comme ils s'appellent eux-même, s'est replié sur des zones où ils ont eu le dessus.

— Comment vous savez tout ça ?

— Je viens de passer une partie de la nuit dans leur geôle et l'autre partie sur la route avec eux, si je vous racontais la nuit que je viens d'avoir...

— Quoi ?! Vous avez été leur otage !?

— Oui, enfin l’histoire est plus complexe que ça. J’ai dû négocier un retrait de leurs troupes qui étaient encerclées dans le centre-ville avant que ça ne dégénère. Les troupes loyales à l’Élysée étaient prêtes à frapper directement, c’était de la folie...

— Moi je peux vous dire que je les ai entendues, les frappes. Il n’y a pas eu de négociations, là où j’étais. On s’est retrouvé pris dans les tirs, on ne comprenait rien, on ne voyait rien... »

Les deux hommes avaient entamé le tronçon qui les menait chez eux sans avoir besoin de se consulter. Le début de la discussion portait sur ce que chacun avait vécu les dernières vingt-quatre heures. Samir avait été déposé sur le bord de la nationale 4 par le couple franco-allemand, avant d’entamer le chemin à pied en direction de Toulançon.

« — Mais vous ne comptiez quand même pas rentrer à pied ? S’exclama Laurent.

— Je me suis dit que je trouverais bien de l’aide quelque part... Mais personne ne s’arrête quand je lève mon pouce en l’air. Et pourtant pas mal de voitures sont passées...

— Vous avez déjà eu de la chance de croiser une route fréquentée, moi c’est à peine si j’ai croisé une dizaine de véhicules.

— Et vous ne pouvez pas appeler quelqu’un ?

— Vous pensez vraiment qu’ils m’auraient laissé mon téléphone ? Je ne l’ai même pas pris. Et vous, d’ailleurs ?

— Plus de batterie. Je crois qu'elle s'est vidée en essayant de trouver du réseau sur Paris. C'était très bizarre, ça venait, ça partait...

— Le réseau a tenu bon dans son ensemble, en tout cas, on n'a pas eu droit à un deuxième black-out comme l'an dernier, heureusement...

— Et vous, le pouce en l'air ça n'a rien donné ?

— Non plus.

— Bon ben... on marche ?

— Marchons, nous verrons bien... »

La rencontre pour le moins informelle permit aux deux hommes d'apprendre à faire connaissance dans un contexte moins porté sur les affaires que leur premier entretien. Laurent découvrait un homme au parcours chaotique mais dont la trajectoire semblait à chaque étape riche en expériences. Le langage relativement simple de Samir dévoilait au fil de la discussion une profondeur d'âme et une sincérité qui inspiraient un certain respect. Il menait un combat auquel il avait soumis ses ambitions plutôt que de les abandonner. Samir découvrait quant à lui le profil atypique d'un OVNI politico-économique. Laurent était un idéaliste avec les pieds sur terre, une sorte d'anti-système avec le sens des affaires, et une culture témoignant de la transversalité de son réseau. Il traînait à toutes les tables, se montrait capable de comprendre la France de l'extrême gauche à l'extrême droite en passant par l'extrême-centre. Il savait parler la langue du haut de la pyramide comme celle du bas.

« — Vous avez des enfants ?

— Non, répondit Samir. Pour ça, il faudrait déjà que je sois marié.

— Vous commencez la trentaine, vous avez encore le temps. Une conjointe ?

— Si j'avais une conjointe, je serais marié. Pas de relations hors-mariage, en islam.

— Ah oui... J'avais oublié. Vous suivez vraiment toutes les règles de votre religion ?

— Tout, je ne sais pas. Je fais mon maximum pour éviter ce qui est interdit et remplir mes devoirs envers Dieu.

— Et comment vous vous considérez par rapport à ces groupes qui commettent des attentats au nom de votre religion, par exemple ?

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, vous soutenez ce qu'ils font ? Vous comprenez ça comme une partie de votre religion ?

— Ben, évidemment que non... On tue pas des gens au hasard comme ça. Je comprends pas vraiment votre question, vous voulez savoir si je suis un terroriste, c'est ça ?

— Si vous l'étiez vous ne le crieriez pas sur tous les toits j'imagine ! C'est plutôt que j'essaie de comprendre la limite entre une pratique rigoureuse de la religion et les actes violents de... fanatiques.

— Vous savez, même si ceux qui commettent des attentats ont une religion, ça reste des êtres humains. On ne peut pas résumer tous les conflits, toutes les histoires des personnes, des pays juste à un seul

paramètre, la religion. On ne comprend rien en réfléchissant comme ça.

— Ceux qui agissent au nom d'une religion finissent forcément par marquer l'opinion en l'associant à certains actes. Je ne vous dis pas que c'est ce que je pense, mais j'essaie de vous situer.

— Hm je vois, répondit Samir. Et moi, si je voulais vous situer, je dirai que vous êtes... laïque, pas vraiment croyant, plutôt athée, ou agnostique, je me trompe ?

— C'est à peu près ça. Plutôt agnostique que totalement athée.

— Bien. Est-ce que je vous associe d'office à l'invasion américaine de l'Irak ou aux massacres des communistes parce qu'ils représentent des systèmes politiques d'inspiration laïque ?

— Pour les USA ça n'est pas tout à fait vrai, la composante chrétienne est assez présente, il faut dire. Mais je vois où vous voulez en venir.

— Ouais, je sais bien, les Américains jurent sur la Bible, tout ça. Mais voyez le gros raccourci que je peux faire si je n'ai pas envie de vous respecter. Si je fais comme certains, y'a aucun souci à mettre dans le même sac Staline et De Gaulle ?

— Je ne sais pas si l'on peut comparer une religion comme la vôtre et un système de pensée aussi complexe, fut-il un arbre unique aux fruits multiples.

— C'est ce que vous voyez, moi je vous dis comment je vous vois. En tout cas j'ai ma religion, et je ne prétends pas être un pacifiste. Des

fois, je pense que la violence peut être légitime. Et moi-même, peut-être que dans certains contextes, oui, je pourrais être violent. Mais si c'est le cas, y'aura sans doute une raison. Ma religion ne me demande pas de tuer des gens injustement.

— C'est comme ça que vous le comprenez, ou c'est comme ça que sont vos textes ?

— C'est comme ça que j'ai compris les textes, et c'est comme ça que les ont compris beaucoup de musulmans.

— Et c'est là que se situe la nuance, qui croire ? Certains diront que la bonne compréhension des textes diffère du comportement des gens. Il y a une zone de flou dans laquelle tout peut basculer.

— Mais y'a un truc que je ne comprends pas. Est-ce que moi je viens vous expliquer comment vous devez comprendre vos grands penseurs ? Est-ce qu'ils sont responsables de potentiels massacres que vous allez commettre ? Ça ne me regarde pas ! Je ne vis pas avec eux, je vis avec vous ! Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Que les relations humaines restent le plus important ?

— Le plus important c'est de comprendre et de connaître les gens qu'on a en face de soi. Chacun sa foi. Vous ne me ferez pas changer d'avis sur ma religion. Vous ne m'apprendrez pas à la lire. Ça sert à rien de jouer les muftis pour décréter à ma place si je suis censé être un mec violent ou pas.

— Comment bâtir une relation de confiance, dans ce cas ?

— Avec des pactes. Comme ça a toujours existé. On n'a pas besoin d'avoir les mêmes croyances pour trouver un terrain d'entente, tant que chacun y met un peu du sien dans le sens de la paix. On peut s'engager mutuellement à pas se mettre sur la tronche, et celui qui trahit sa parole perd son honneur. Moi, c'est à ça que je crois.

— C'est à la fois extrêmement simpliste, et plutôt sensé. »

Après quatre heures de marche, les voitures commencèrent à se faire plus fréquentes. Samir et Laurent saisirent l'opportunité du pousse-pousse en l'air une fois de plus, mais deux hommes au bord de la route inspiraient encore moins confiance qu'un homme seul. Toutefois, la figure de Laurent sur le bord de la route finit par jouer en leur faveur. Un camionneur originaire de Toulon reconnut celui dont le sourire était placardé un peu partout dans le département, et ralentit son quinze tonnes sur la bande d'arrêt d'urgence quelques centaines de mètres plus loin, le temps du freinage. Samir et Laurent se mirent à trotter en direction du conducteur qui était descendu de son véhicule, et qui les regardait l'air hagard.

« — Ça alors ! Qu'est-ce que vous faites là, m'sieur Dessans ! Ça parle de vous depuis ce matin sur Radio T !

— Depuis ce matin ! Sacré Fred, toujours là quand on a besoin de lui...

— Vous avez besoin de quelque chose ? S'enquit l'homme visiblement pressé.

— Est-ce que vous pouvez nous conduire à Toulon ou bien au moins nous permettre de joindre quelqu'un qui puisse nous y

amener ?

— Je peux vraiment pas vous amener là-bas, désolé, c'est carrément à l'opposé de ma livraison. Mais vous pouvez prendre mon téléphone pour appeler quelqu'un si vous voulez !

— Vous livrez encore malgré ce qu'il se passe ? Demanda Samir.

— Ah moi, répondit fièrement l'homme, si je peux rouler, je peux livrer. C'est pas une épidémie ni une guerre qui m'arrêtera !

— J'aime cette mentalité, c'est mon métier aussi, le transport !

— Le meilleur métier du monde ! Et puis même si c'est la guerre, les gens vont pas s'arrêter de manger, hein ? Il faut bien remplir les rayons des magasins, et les marchés ! »

Pendant que Samir échangeait avec le camionneur enthousiaste, Laurent cherchait désespérément un numéro à composer. Difficile de trouver la moindre suite de dix chiffres dans sa mémoire, tout était dans le répertoire de son téléphone. Il se rabattit finalement sur le standard de la radio de Fred, seul numéro qu'il connaissait par cœur.

« — Radio Toulançon bonjour ?

— Bonjour ! Dieu merci, quelqu'un décroche !

— Qui est à l'appareil ?

— Laurent Dessans, passez-moi Fred s'il vous plaît.

— Monsieur Dessans ! C'est vous !

— Oui madame, passez-moi votre patron ! »



La standardiste enthousiaste arracha son micro-casque, Laurent l'entendit courir avant de revenir quelques instants plus tard avec la voix familière de Frédéric Rougeon.

« — Laurent ? Purée, mon vieux, à chaque fois que le monde est retourné il faut que ce soit toi qui m'appelles avec un numéro inconnu !

— Fred ! Ça fait plaisir de t'entendre ! Un routier nous a gentiment prêté son téléphone.

— Ah, écoute, vu le contexte on est à l'affût de la moindre information. Je t'envoie rapidement quelqu'un, dis-moi où tu es ?

— Les militaires sont là ? C'est les premiers que je dois mettre au courant.

— Oui, oui ! Y'a un commandant de brigade qui est passé me raconter ton épopée vieux ! T'es un héros ! Je le rappelle et je t'envoie un taxi fissa !

— Merci Fred. J'aurais besoin que tu me réserves un créneau, tu en as un disponible demain ?

— Pour toi, j'en ai quand tu veux ! »

Le routier fut remercié, et reprit rapidement sa route. La localisation que Laurent avait communiquée était assez précise. Samir était également soulagé de pouvoir rentrer là où il avait de nouveau élu domicile. Les deux naufragés de la route durent patienter encore trois bonnes heures avant de voir se pointer une colonne de véhicules

blindés.

Samir eût un instant d'appréhension en voyant les trois VAB arriver au loin. Et si ces véhicules-là étaient envoyés pour les abattre ? Comment être sûr qu'il ne s'agissait pas d'un convoi ennemi ? Et comment reconnaître l'ennemi lorsque rien ne permet de le distinguer d'un ami ?

L'instant d'anxiété prit fin lorsque les véhicules s'arrêtèrent à leur niveau pour voir descendre par l'arrière deux soldats de l'armée de terre dont les armes pointaient vers le sol. Laurent fut chaleureusement salué, et Samir, qui restait en retrait, attendit d'être introduit.

« — C'est qui ce type avec vous, monsieur Dessans ?

— Ah ! Pardon, Samir je ne vous ai même pas présenté. Il s'agit de Samir Lakhdar, il était sur Paris pour rendre son appartement lorsque les conflits ont éclaté. On s'est croisé par hasard sur la route qui mène au Val D'or ! Je serais gêné de le laisser ici... ça vous dérangerait de le raccompagner au moins jusqu'à l'entrée de Toulançon ?

— Qu'est-ce qu'il vient faire au Val d'Or, au juste ? Vous êtes d'où, monsieur Lakhdar ? Demanda le militaire méfiant.

— Je viens de Toulançon. Enfin, j'habitais en région parisienne, mais là j'ai rendu mon appart, justement, je retourne m'installer dans mon quartier natal. »

Les militaires restaient sceptiques. Ce fut l'intercession de Laurent qui

permet à Samir de monter dans le véhicule, lui donnant l'occasion de voir par lui-même l'influence presque mystique qu'exerçait le député sur ceux qui étaient venus les chercher.

Et pour cause, le convoi n'était pas conduit par n'importe qui. Le commandant et les deux soldats qui avaient eu le premier contact avec Dessans la veille avaient été chargés de venir le récupérer. Pendant que Laurent et les militaires échangeaient dans le véhicule, Samir écoutait silencieusement, dans l'espoir de comprendre un peu plus la nature du lien qui les unissait.

« — Les ordres ont de nouveau commencé à pleuvoir, expliquait l'un des hommes. On ne sait pas encore lesquels d'entre nous sont prêts à rester sur la même ligne, et ceux qui obéiront aux injonctions du ministère.

— Qu'est-ce qu'ils demandent exactement ?

— La reddition de tous ceux qui ont refusé d'obéir aux ordres hier.

— Ça va faire du monde à arrêter...

— Oui. Aucun des chefs n'a suivi, pour l'instant. Il faudrait qu'ils s'arrêtent eux-mêmes. Ça n'a aucun sens.

— J'ai bien peur que notre chère Marianne ne soit atteinte de démence...

— Il y a aussi d'autres choses dont on doit vous parler mais... il faudra attendre d'être dans un lieu sécurisé. »

Le regard en direction de Samir en fin de phrase suffit à lui faire

comprendre qu'il était probablement l'obstacle pour atteindre le niveau de sécurité désiré.

Le convoi finit par entrer dans la périphérie de Toulançon. Laurent demanda à être conduit immédiatement à la préfecture.

« — Et lui, où est-ce qu'on le dépose ?

— À la préfecture, ça me va. Je prendrai le tram. Enfin... si le tram circule ?

— Le tram circule, oui. »

Comme pour confirmer les dires du militaire, le son du tintement d'un tram retentit juste à ce moment. A l'intérieur, les passagers regardaient curieux et inquiets les véhicules de l'armée patienter au feu rouge le plus normalement du monde.

« — Les gens reprennent leur vie normalement, après ce qu'il y a eu hier ?

— C'est probablement la seule chose sur laquelle on a suivi Paris, répondit un des soldats. Il faut rassurer les gens, et faire en sorte que la rupture soit le moins brutale possible. Plus vite les choses reprendront leur cours, et plus vite un retour à la normale sera possible.

— Laisser le pays à l'arrêt ne serait bon pour personne à part les putschistes, appuya Laurent.

— Mais aux infos ça doit envoyer un signal de panique totale, non ? Demanda Samir. Personne peut les forcer à faire comme si de rien

n'était ?

— La presse est libre, bien évidemment. Mais elle est fortement incitée à diffuser les messages des autorités dans ce genre de situation.

— On va descendre. »

Le convoi fut mis à l'arrêt. Samir entendait dehors un brouhaha qu'il prit en pleine face en même temps que la lumière lorsque l'arrière du VAB fut ouvert. Quelques journalistes plus rapides que les autres, des passants intrigués et bien évidemment un certain nombre de soldats attendaient à la sortie.

« — Je pense qu'on va se laisser là, mon cher Samir.

— Je pense aussi. Bon courage pour ce qui vous attend. On dirait qu'il y a un monde prêt à vous sauter dessus, là-dehors.

— Ce qui vous attend risque d'être au moins aussi difficile. Gardons contact, je pense que j'aurai besoin de vous joindre prochainement.

— D'accord. Je vous donne mon numéro ? Je ne peux pas prendre le vôtre avec ma batterie à plat...

— Oui donnez-le moi. Je vais prendre aussi votre adresse mail.

— La voilà : [s.lakhdar@proton.me](mailto:s.lakhdar@proton.me)

— Je vous envoie aussi ma clé PGP, dit Laurent en tapant sur son écran.

— Votre clé PGP ?

— Bien sûr. Comment vous voulez être sûr que c'est bien moi qui vous écris sans signature cryptographique ?

— Ah... oui c'est vrai j'avais oublié cette techno. Je dois avoir une clé PGP aussi sur un compte mail, mais comme je ne l'utilisais qu'avec une personne...

— Parfait. A bientôt, monsieur Lakhdar. »

Pendant que les militaires formaient un cordon pour éloigner la petite foule curieuse, Samir fut accompagné et éjecté hors du cercle avec autant de courtoisie que de fermeté.

Largué une nouvelle fois en plein centre-ville, Samir prit sans attendre la direction des Planaïses. Quelques journalistes qui l'avaient vu descendre du véhicule en compagnie de Dessans tentèrent de l'interpeller mais il refusa, fatigué et désirant rejoindre son fief au plus vite.

## Chapitre 27

*« L'État, c'est le plus froid de tous les monstres froids : Il ment froidement et voici le mensonge qui rampe de sa bouche : « Moi, l'État, je suis le Peuple. » »*

*Nietzsche - Ainsi parlait Zarathoustra*

**L**a France se réveillait péniblement d'une nuit sanglante dont les séquelles n'étaient pas encore pleinement visibles. Les combats semblaient s'être calmés sur la majorité du territoire, mais davantage pour le pire que pour le meilleur.

Là où le putsch avait échoué, c'était des dizaines de morts qu'il fallait évacuer au milieu de scènes de destruction jusque-là réservées aux pays lointains. Suivirent immédiatement des arrestations massives lorsque les autorités de la République avaient pu mettre la main sur des complices civils des putschistes. Ailleurs, c'était l'inverse qui se produisait. Les forces loyalistes avaient été chassées de plusieurs grandes métropoles et points vitaux de la machinerie étatique. Un transfert presque naturel était en train de s'opérer, chacun fuyant là où son propre camp semblait avoir vaincu l'adversaire.

Le registre national des gels avait triplé de volume en une nuit. En dessous des miliciens pro-Russes et perturbateurs islamiques locaux, venaient s'ajouter des milliers de noms de militaires dont les avoirs étaient désormais gelés. Marianne répliquait avec son arme la plus implacable : l'asphyxie financière.

Tous ceux dont le nom était de près ou de loin associé au putsch voyaient leurs comptes bancaires bloqués, leurs avoirs dans tout le continent gelés, et dans certains cas, leurs biens saisis.

Se sentant acculés, de nombreux soutiens des putschistes prirent la fuite avant qu'on ne vienne les chercher. De nombreux commissariats s'étaient vus vidés du quart, d'autres de la moitié de leurs effectifs en une nuit. Ceux qui n'avaient pas participé au putsch la veille avaient fui en apprenant les nouvelles. Quelques-uns se rendirent d'eux-mêmes, mais un grand nombre allait grossir les rangs des bastions rebelles.

Mais alors même que les tentacules bureaucratiques étaient amputés, réduisant grandement la capacité d'action des administrations, l'État imposait un rythme qui aurait été intenable en conditions normales. Les ministères étaient en ébullition, les préfets aboyaient des ordres, mettant les mille et un acronymes administratifs dans un régime de surchauffe qui rendait le tout presque entièrement inefficace en dehors de la couronne parisienne. Les forces de police, de gendarmerie, les douanes, cherchaient les rebelles dans leurs rangs en même temps qu'elles coordonnaient les acteurs locaux essayant de suivre les ordres.



Comme si elle ne voulait laisser aucun doute sur sa déconnexion avec le réel, l'administration crachait des directives aux implications titanesques à des agents en sous-effectif, et à peine remis du choc de la veille. C'était pire au sein de l'armée, où le mot d'ordre était de mettre immédiatement sous les verrous toute personne qui avait osé ne pas répondre ou refuser les ordres de Paris, quand bien même ils ne faisaient pas partie du coup d'État.

Cette cacophonie fit hésiter certains conseils départementaux et mairies à se placer dans la même situation que le Val d'Or. Un nombre non négligeable de collectivités locales trouvaient le prix à payer pour obéir aux ordres de Paris trop lourd, et dans le même temps refusaient farouchement de prendre parti pour les putschistes.

Ces derniers, sur lesquels affluaient toutes sortes de théories, avaient été proactifs. Plutôt que de remettre le couvert sur le terrain militaire, les hommes du général Vauclin profitèrent du désordre pour commencer à bâtir l'État qu'ils auraient voulu voir si leur coup avait réussi. Alors que le calme revenait peu à peu dans certains coins du pays, d'autres voyaient affluer massivement les soldats du Nouvel Ordre Français et leurs soutiens.

Craignant de nouveaux combats, un blocus républicain, ou encore des exactions de la part de ceux dont personne ne connaissait encore les méthodes et les limites, un grand nombre d'habitants des zones tombées aux mains des rebelles prirent la route pour fuir. Le réseau routier qui avait été jusque-là relativement désert à cause des blocus imposés par l'un et l'autre camp, était en quelques heures totalement

bouché par les déplacés internes de part et d'autre.

Faisant partie des rares hommes capables de supporter avec sang froid une si grande incertitude, Laurent Dessans devint en quelques jours le centre de tous les regards. Comme un an plus tôt après le black-out, il était celui qui savait quoi faire.

La presse locale, témoignant de la reconnaissance des habitants de la région, titrait presque à l'unisson « *Le Val d'Or a un nouveau héros : son député* ».

Sentant arriver les foudres de l'Élysée, Laurent Dessans avait immédiatement débuté le travail colossal visant à mettre sur pied un organe de décision local, pour réduire au maximum la dépendance envers Paris. Tous les services publics ayant encore un agent en poste au sein du département furent contactés en vue d'une grande consultation.

Le grand absent de cette émulsion restait la préfecture. Privée de sa tête, l'organe républicain passa les vingt-quatre heures suivantes amorphe. Alors qu'on avait laissé le préfet dormir sous bonne garde « *pour sa sécurité* », Laurent phagocytait grâce à ses soutiens plus nombreux que jamais l'appareil public. Ce fut dans une situation de domination plus qu'illégale qu'il rencontra presque deux jours entiers après le putsch, le préfet du Val d'Or.

Pour préserver les apparences, ne pas mettre ce dernier en situation d'humiliation, et éloigner le plus possible toute ressemblance avec

une prise d'otage, Laurent avait tout de même accepté que ce dernier reçoive des visites, lui avait garanti l'accès au confort qu'un homme de son rang avait été habitué à avoir, mais toujours surveillé au sein du quartier de la base militaire où il était retenu. Les soldats qui avaient suivi leur général, à l'initiative de Laurent, avaient volontiers participé à cette séquestration cinq étoiles. Le préfet, Jacques Boyeux, avait accès à un bureau où trônait une vieille bibliothèque pour passer son temps, pendant que quelques-uns des fonctionnaires qui lui étaient les plus proches étaient autorisés à lui rendre visite, mais ses communications avec le reste de l'administration étaient restreintes au strict minimum.

Après une interview offerte aux médias et un peu de repos, Laurent remit le couvert immédiatement, et se rendit à la caserne d'où était parti le convoi pour les négociations. La nouvelle de l'absence du général causa du désarroi, mais personne ne semblait regretter les choix qui avaient été faits. Sans que Dessans ne puisse savoir à qui il pouvait faire confiance parmi les mains qu'il serrait, il eût la sensation que l'incompréhension vis-à-vis des ordres de la hiérarchie était partagée. Les hommes qu'il avait devant lui, aussi disciplinés soient-ils, avaient jusque-là tenu bon dans leur désobéissance ouverte vis-à-vis de Paris. Cette rupture ne faisait que renforcer les liens horizontaux naissants au sein du département du Val d'Or, et de quelques départements voisins. Le putsch leur avait coûté un bon tiers de leurs effectifs. Les plus loyaux envers Marianne faisaient profil bas, tandis que le commandement s'était rapidement soudé autour de Philippe Stern et Laurent Dessans, tenant la ligne qui avait

tacitement été tracée jusque-là : pas d'engagement en Ukraine, pas de lutte contre les putschistes tant qu'un nouveau gouvernement n'aurait pas été formé.

Les plus attachés à la patrie étaient comme le reste de la population excédée devant la corruption généralisée et l'incompétence irresponsable de l'appareil politique, qui semblait gangrener une large partie de l'ossature étatique.

« — Merci d'avoir retenu le préfet, je ne voulais pas vous mettre dans l'embarras, mais il détient des informations dont nous avons besoin pour que le dialogue avec Paris se passe au mieux, disait Dessans au commandant qui l'accompagnait vers les quartiers où leur homme était retenu.

— Vous savez, le commandement n'a pas été très dur à convaincre. Paris nous traite comme des moins que rien pour avoir désobéi à leurs ordres. Beaucoup de soldats craignent pour leur carrière, mais personne n'a cédé. Nous vous devons beaucoup, à vous et au général Stern. Nous donnons notre sang pour la patrie, mais pas pour des élites corrompues et irresponsables.

— Allons, ne nous remerciez pas trop vite... nous avons évité une catastrophe, mais nous sommes loin d'être sortis d'affaire. »

Lorsque Laurent passa dans la cour où étaient rassemblés les militaires fidèles au général Stern, l'accueil qui lui fut réservé faillit presque lui faire lâcher une larme. Alors même qu'il ne faisait pas partie de l'institution militaire, il eût droit à un garde à vous collectif

offert par une haie d'honneur qui s'organisa spontanément.

« — Ce... n'était pas nécessaire, commandant.

— Ne me regardez pas comme ça, je ne leur ai rien demandé, moi. »

Les bâtiments qui entouraient la cour déversèrent de nombreux hommes et femmes qui imitèrent leurs camarades dans l'accueil du député.

« On est avec vous ! »

« Vous avez sauvé le Val d'Or ! »

Laurent remercia la petite foule en vert d'une main sur le cœur, en serra quelques-unes, tout en suivant le commandant qui tentait de tempérer l'enthousiasme de ses troupes et continuait en direction du bâtiment haussmannien réservé à l'administratif.

« *Je vous préviens, il est remonté* » Lui dit le commandant une fois devant la porte gardée. Lorsque Laurent entra dans le spacieux bureau où était le préfet, ce dernier faisait les cent pas sur le sol de marbre. Il avait été prévenu de la venue du député, et avait repris ses esprits en vue d'exprimer sa colère à celui qu'il considérait comme responsable de sa situation.

« — Vous !

— Moi-même, monsieur le préfet.

— Dessans, je vous garantis que si vous ne me laissez pas sortir de là, vous risquez de ne plus revoir le ciel ailleurs que dans la cour de promenade !

— Asseyons-nous, Jacques. Nous avons à parler. Répondit Laurent en ignorant sa colère.

— Je suis très bien debout !

— Comme vous voulez, moi, je prends le canapé. »

Le préfet regarda avec une expression mêlant dégoût et frustration le député s'asseoir en toute détente.

« — De quel droit me retenez-vous ici !

— Vous retenir ? Mais vous êtes ici pour votre sécurité, monsieur le préfet. Il y a tant de monde qui vous en veut, dehors, que je ne pourrais pas la garantir au-delà de ces murs...

— Cessez ce petit jeu avec moi ! Je suis représentant de l'État, la police est tout à fait capable de me protéger, je n'ai pas besoin de vous ! Vous êtes un *député* !

— La police ? Quelle police ? Vous parlez de ceux qui ont fui *dans* les zones contrôlées par les putschistes ? Vous êtes au courant de leur désertion ?

— Ne vous moquez pas de moi ! La BRMO a tenté d'accéder au bâtiment, et s'est vu refuser l'accès par les militaires, sur vos ordres !

— La BRMO a envoyé un véhicule hier, c'est exact. Nous leur avons demandé de revenir plus tard, et ils sont partis poliment sans s'enquérir davantage de votre sort. Peut-être que vous surestimez votre importance aux yeux de Paris ?

— C'est moi le représentant de l'État ici, Dessans ! C'est moi qui décide

qui est habilité à me conduire en sécurité, et quand !

— Vous êtes le représentant de l'État, certes. Et moi, je représente ceux qui ont jugé bon de vous retenir ici. Ni BRMO, ni DGSI, ni personne au ministère de l'Intérieur n'a pu vous en sortir jusqu'à présent, n'est-ce pas ? Quand est-ce que vous allez mettre votre orgueil de côté et commencer à réaliser que l'État que vous représentez, n'aura bientôt plus aucune légitimité ici, et que par conséquent, vous non plus ?

— Que... qu'est-ce que vous racontez ?

— Asseyez-vous, monsieur le préfet. Nous avons à parler. »

Jacques Boyeux prit place sur le canapé présenté par Laurent, et respira un grand coup.

« — Grâce à l'héroïsme du général Stern, et je dois le dire humblement, à mon audace, nous avons évité des combats qui ont causé d'importants dégâts et de nombreux morts dans tout le pays. La journée du putsch était un carnage, Jacques. Les ordres irresponsables venus de la capitale nous auraient conduits à mettre à feu et à sang le centre-ville historique de la ville de Toulançon, et à mettre hors service des infrastructures vitales. Dois-je également vous rappeler que vous nous devez peut-être, monsieur le préfet, votre vie. »

Le préfet prit quelques instants pour redescendre en pression. L'atome de dignité qui subsistait dans sa poitrine lui imposait de baisser le ton face à celui qui l'avait sorti des griffes des séditeux.

« — Tout ça est une énorme erreur, Dessans. Admettons que votre action ait épargné des vies, vos prises d'initiative restent extrêmement dangereuses pour la stabilité de l'État, et vous risquez de plonger cette région dans le chaos, à jouer ainsi les petits seigneurs de guerre. Laissez-moi reprendre en main la communication avec le gouvernement, et peut-être aurez-vous une chance de ne pas finir en prison.

— Nous avons déjà reçu des... demandes du gouvernement. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ne sont pas conciliantes. Je suis considéré, moi-même et tous ceux ayant refusé les ordres de Paris, comme des renégats à abattre au même titre que les putschistes. Je n'ai aucune sympathie pour les révolutionnaires du Nouvel Ordre Français, je souhaite juste la paix et la prospérité pour moi et les miens. Mais il se trouve que Paris ne comprend pas cette nuance. Aucune stabilité n'est possible si nous les suivons dans leur folie.

— Vous n'êtes pas habilité à négocier quoi que ce soit avec le gouvernement et l'administration, c'est ridicule. Voilà pourquoi vous n'avez rien obtenu hormis des menaces. Vous devez rester à votre place, et vous en remettre à moi !

— Nous devrions nous en remettre à vous pour notre salut ? A quoi dois-je me fier ? A votre parole ?

— A la loi, et à ma parole en effet, vous n'avez pas mieux pour le moment.

— Et c'est insuffisant. Le pays entier, et peut-être même le monde, sait



désormais que votre parole ne vaut rien. Combien de lois avez-vous violées, combien de procédures avez-vous tordues, en échange de vos services par-ci par-là ? Le putsch n'efface rien de ce qui est venu avant, il s'y ajoute. Votre déconnexion avec le réel est saisissante, monsieur le préfet. Pourquoi croyez-vous que je me tiens devant vous aujourd'hui avec autant de pouvoir sur vous, si ce n'est parce que votre corruption a été étalée au grand jour ?

— Ceci... est une autre affaire. Vous n'êtes pas la justice ! Un tribunal indépendant se chargera de me condamner, ou non !

— Un tribunal indépendant ? Qui confierait l'affaire à un magistrat faisant partie de vos magouilles ? J'ai presque envie de repartir tellement vous me faites perdre du temps...

— Qu'est-ce que vous espérez alors ! Si vous ne voulez pas que la justice me juge, vous voulez un tribunal populaire, c'est ça ? Un lynchage public, comme jadis ?

— En ce qui me concerne, je veux que vous déguerpiessiez. Vous et vos proches, dès l'instant où vous sortirez d'ici.

— Alors pourquoi diable me retenez-vous ici ?

— Parce que j'ai besoin de votre savoir, monsieur le préfet. Vos connaissances du territoire que vous administrez, et l'accès à certains dossiers qui mettraient du temps précieux à mes amis pour être ouverts. Je suis venu vous le demander poliment, en échange de quoi vous aurez le droit de partir.

— C'est... c'est de la folie. Vous êtes un voyou !

— Moi, un voyou ? Je n'ai même pas l'envie de m'offusquer tellement votre opinion sur ma personne m'indiffère. Mais je dois dire que votre incapacité à anticiper ou même à comprendre la moindre situation depuis quelque temps est... terrifiante.

— Qui aurait pu anticiper un tel soulèvement ? Une telle crise ? Quelle arrogance, Dessans !

— Qui ? Mais qui, je me le demande bien ! Dites-moi monsieur le préfet, à quoi servent ces petits rendez-vous en loge ? A quoi sert-il d'appartenir à ce si *puissant* et si *enrichissant* réseau maçonnique, si vous êtes incapable de prévoir ce qui était évident pour le plus abruti des cas sociaux ayant accès à internet ?

— Vos mesquineries contre ma loge ne m'atteignent pas. Ce sont des femmes et des hommes d'une valeur que vous n'atteindrez jamais.

— Un autre homme de grande valeur vous a plutôt désignés comme un tas d'imbéciles qui s'assemblent pour faire bonne chère et exécuter quelques folies ridicules !<sup>4</sup>

— Ce même homme qui disait que, néanmoins, nous faisons de temps à autre quelques bonnes actions.

— Si vous voulez en faire une bonne, acceptez que les choses changent. Nous ne suivrons pas Paris dans cette folie meurtrière, donc nous devons nous débrouiller sans vous, sans l'État.

— Vous n'y arriverez pas. La France c'est la République. La République, c'est la France.

---

<sup>4</sup>

Napoléon Bonaparte

— Non, je représente une France qui refuse de suivre la République. Si vous voulez que la transition se passe au mieux, donnez-moi ce que je demande, pour que l'ordre revienne au plus vite dans le Val d'Or. En échange de quoi je vous laisserai partir.

— Vous allez devoir me laisser un temps de réflexion, Dessans. Mais vous devez savoir une chose, vous n'êtes pas le héros que tout le monde acclame. En sauvant le Val d'Or, vous avez condamné vos concitoyens.

— Lesquels ?

— Ceux qui vivent où les troupes ont pu fuir avec votre bénédiction. Ils vont s'y rassembler, et si on leur laisse trop de temps, s'y implanter. Vous pensez que je n'étais au courant de rien ? L'État sait depuis longtemps déjà ce qui se trame. Mais contrairement à vous, nous avons à cœur le souci d'unité de la nation. En les laissant fuir, vous leur avez donné sur un plateau le fief dont ils auront besoin pour bâtir un État dans l'État.

— Je préfère voir la France désunie que détruite, monsieur le préfet. Voilà notre point de désaccord. Si la survie du gouvernement et de l'État sous sa forme décrépie aujourd'hui vous satisfait, ce n'est pas mon cas. Le général Stern nous a confié un morceau de la France à préserver, et nous nous acquitterons de cette tâche. Que chacun en fasse de même, et je suis persuadé que nous nous en sortirons tous.

— Vous êtes d'une telle naïveté. Et en même temps si prévoyant... Quel paradoxe.

— Je préfère ma naïveté à votre compromission. Sur ce, je vous laisse réfléchir. »

Laurent se leva et ressortit de l'appartement, qui fut refermé derrière lui.

Il fallut deux jours au pauvre Boyeux pour se décider. Deux jours durant lesquels le préfet put constater par lui-même l'état affligeant de l'administration. Ce que Laurent n'avait pas déjà infiltré était soit en ruines, soit avait rejoint le camp des putschistes. La BRMO restait fidèle à Paris mais évitait soigneusement la confrontation directe avec l'embryon administratif que Dessans mettait sur pied. Les militaires qui avaient honoré la parole du général Stern ayant fait bloc avec le député pour maintenir le statu quo et ne rejoindre ni Paris, ni le Nouvel Ordre dans cette guerre civile. Alors que la plupart y voyaient une manière temporaire de maintenir l'ordre de la chose publique dans le Val d'Or, Laurent voyait déjà, comme toujours, beaucoup plus loin.

Il n'avait plus aucun espoir dans la moindre des déclarations des autorités, et encore moins dans leur capacité ou leur volonté à désirer le bien du peuple. Dessans et ses proches furent les premiers à voir que la priorité de Paris était de détruire les forces putschistes même s'il fallait pour cela sacrifier la moitié du pays. Cette moitié en dehors même du Val d'Or, persistant sur sa neutralité, devrait bientôt sous l'insistance de la tyrannie de Marianne, couper les liens avec cette dernière. Aucun ne renonçait vraiment à la France, mais tous refusaient de suivre les souverains décadents, corrompus et

irresponsables qui avaient élu domicile sur le trône républicain.

Dans le chaos politique qui régnait, de nombreuses collectivités se dirigeaient sans le savoir sur la voie des antiques Cités-Etats, un nouveau moyen-âge.

\*\*\*

Samir retrouvait ses Planaïses presque exactement comme il les avait laissées. Au soulagement de rentrer enfin en territoire connu après sa dangereuse escapade, s'ajoutait la sensation nouvelle et étrange de retour à la maison. Presque jamais depuis qu'il avait quitté les Planaïses il ne s'était jamais vraiment senti *chez lui*.

Abdelhalim et les quelque personnes présentes à la mosquée lors de son arrivée l'accueillirent également avec un grand soulagement. Comme partout ailleurs, les discussions des groupes qui restaient sur le parking portaient sur les événements qui secouaient la France. Samir suscita l'étonnement en racontant son périple, et dut expliquer brièvement la fin de l'épopée à ceux qui avaient déjà vu circuler dans les médias une photo de lui en compagnie du député en train de quitter le véhicule de l'armée. Avant de reprendre les affaires, Samir tenait à prendre un moment pour se recueillir.

« — Il faudra qu'on discute quand tu as un moment, akhi Samir.

— Pas de souci, sheikh, mais c'est urgent ? Je voulais me poser un peu, faire quelques raka'at.

— Rien de plus urgent que ton devoir envers ton Seigneur, ne t'inquiète pas, fais ta *salât*, pose-toi, repose-toi, tu as eu une route difficile. Viens me voir à mon bureau en haut quand tu seras disponible. »

La grande salle de prière était quasiment vide à cette heure-ci. Quelques hommes éparpillés, adossés aux murs de la mosquée tenaient dans les mains un exemplaire du Coran et lisaient comme si dehors, rien n'avait changé. Abdelhalim reprit l'entretien de la mosquée, profitant du peu d'affluence pour aspirer la moquette de l'entrée.

Cette ambiance permit à Samir de reprendre contact avec l'éternité. Ici, quels que soient les troubles à l'extérieur, la prière collective serait célébrée à la même heure. Après avoir prié *Dohr*, seul devant le minbar, Samir enchaînait les prosternations. La journée d'hier ne serait pas sans conséquences pour leur activité, il le savait. Il savait que le bazar politique du pays allait frapper à leur porte bientôt, quelle qu'en soit la manière, et qu'il devrait l'accueillir tout en assurant la bonne gestion de la Fondation Ibrahim et d'*Amanah Express*. Mais à cet instant, il était là où il devait être. Aucune angoisse ne le sauverait de toute façon de ce qui devait arriver, aucune occupation ne devait le distraire de la raison pour laquelle il avait été placé sur terre. Après avoir pris le temps de replacer l'éphémère à la

place qui lui revenait, et l'éternité là où elle devait être, Samir se leva le cœur nettoyé de la peur des créatures et alla à la rencontre de l'imam qui semblait pressé de lui parler à son arrivée.

De petites lunettes rondes posées sur son nez, il était assis à son bureau entre la montagne de livres qui trônait dessus et les bibliothèques dans son dos, Abu Ayyub lisait un courrier fraîchement sorti d'une enveloppe. Samir ferma la porte et s'avança près de la montagne de sagesse faite de chair et de papier, faisant lever l'imam lorsqu'il l'aperçut.

« — Alors, comment ça a été ?

— Tu voulais me voir pour quelque chose en particulier, sheikh ?

— Déjà voir comment tu vas ! Tu t'es échappé d'une zone de guerre, *subhanAllah* !

— Oui... Al hamdoulillah quelqu'un qui avait une voiture m'a ramassé en vitesse et m'a déposé ailleurs là où c'était plus calme. C'était vraiment impressionnant, j'avais jamais entendu un bombardement pour de vrai.

— Ça fait quelle sensation ? Ça t'a rappelé ce que vivent nos frères à Gaza et ailleurs depuis des décennies ?

— Ça fait quelque chose, c'est sûr... Mais le plus dur c'est l'incompréhension, de ne pas savoir ce qu'il se passe, qui tire, et pourquoi, c'était le chaos...

— Et ce n'est pas fini. Je viens de voir ce matin aux infos, les militaires

qui se sont rebellés ont commencé à prendre le contrôle de certaines villes... Mais bon qu'est-ce qu'on peut y faire.. on fait notre devoir, et *qaddar'Allah*.

— Du devoir, on en a. Mais bon kheyir incha Allah, de toute façon c'était sûr que ça pouvait pas rester calme indéfiniment. Sinon, c'est quoi la chose dont tu voulais me parler ?

— Ah, oui... ce matin à l'assemblée du fajr il s'est passé quelque chose d'inhabituel. Même moi ça m'a surpris, je t'avoue.

— C'est quoi ? Rien de grave ?

— Non, pas vraiment, mais il s'est passé quelque chose qui n'était jamais arrivé avant, on s'est séparé sans avoir réussi à se mettre d'accord.

— Ah... et, qu'est-ce que je peux y faire ? C'était à quel sujet ?

— Une divergence sur l'encadrement des jeunes qui commence à demander beaucoup de moyens, mais je voulais te voir pour autre chose.

— Il y a plus de jeunes que d'habitude ?

— Ah oui, masha Allah. Une grande partie de ceux qui traînent le soir, qui guettaient pour des paires de chaussures, ou ceux qui savaient pas quoi faire, ils sont aux activités, au soutien scolaire. Bon, c'est pas tout le quartier non plus, mais ça fait du monde.

— Il faudra qu'on en rediscute demain, *incha Allah*.

— Oui, mais qu'est-ce que tu en conclus, toi ?



— De quoi donc ?

— Akhi Samir, tu as pris une place dans le cœur des gens que je n'ai pas et les autres non plus. Tu sais, certains m'ont reproché de mettre en avant un jeune comme toi, alors qu'on a des *tullâb ul 3ilm*<sup>5</sup>. Mais je t'ai soutenu lorsque j'étais en désaccord avec toi sur l'affaire de la console volée, tu te souviens ?

— Oui... »

Samir commençait à voir où l'imam voulait en venir. Samir avait constaté intuitivement l'effet fédérateur que sa présence générait aux assemblées de l'aube et ailleurs où il se montrait lors des diverses activités de la fondation. Était-ce problématique ?

« — Tu sais sheikh, moi je veux pas que tout soit bloqué quand je suis pas là où que tout dépende de moi, c'est gênant comme position...

— Ce n'est pas ça Samir. C'est naturel pour les gens de suivre quelqu'un même de cette façon... tacite, même quand c'est du non-dit, qu'il n'y a rien d'officiel.

— Officiellement, je suis sur les statuts de la Fondation Ibrahim, sur le papier en tout cas...

— C'est suffisant, tu penses ? Les frères qui sont là le matin à l'aube et qui participent à tout ce qu'on fait, ils ne sont pas membres de la fondation pour la plupart. Ils suivent et apportent leur soutien là où il y en a besoin. Et de toute façon la fondation, elle est dissoute.

— Comment ça ? »

---

<sup>5</sup> Étudiants en sciences islamiques.

Samir prit le papier que lui tendait l'imam. Un document signé par le tribunal administratif ordonnant la dissolution de l'association enregistrée sous le nom de « *Fondation Ibrahim* ».

« — Et c'est quoi le motif ?

— Lis. »

Samir fut tenté de sortir son smartphone et lancer une application de traduction tant le document semblait être écrit dans une autre langue. Vint ensuite la partie la plus compréhensible, les accusations.

« ...pèsent notamment sur Monsieur Samir Lakhdar : forte suspicion de trafic de stupéfiants, troubles avérés à l'ordre public, suspicion d'association de malfaiteurs, détention illégale d'arme de catégorie A2, menaces avec arme, menaces sur dépositaire de l'autorité publique... »

« — Mais comment ça se fait qu'ils nous accusent de tout ça ?

— Jeune homme, tu n'as pas compris comment ça fonctionne. Ils ne sont pas obligés de prouver ce qu'ils avancent pour fermer l'association. Si ça va en justice, là oui, il faudra tout prouver, et les peines seront sévères. Mais les associations, ils les ferment comme ils veulent. »

Samir expira un grand coup. L'imam qui gardait un sourire indévissable lui fit ranger sa mine dépitée.

« — Ça n'a pas l'air de te choquer, sheikh.

— Et toi, tu es surpris ?

— Bon, pas vraiment... C'est vrai qu'il a fallu régler certaines affaires en sortant un peu les muscles, mais là ils ont dressé le portrait d'un mafieux italien ! Y'a plein de choses qui sont fausses et d'autres exagérées...

— C'est du papier, akhi. Tu penses que tout ce qu'on a fait se limite à cette forme juridique ? Tu vas devoir faire un choix. Est-ce que tout ce qu'on fait ici pour toi vaut plus que ce papier ? »

Samir ne répondit pas de suite. Effectivement, il n'avait pas à être surpris, il savait que son projet impliquait de se battre sur deux fronts. Il avait dès le début accepté de jouer selon des règles qui lui mettraient à dos les forces de l'ordre républicain et les forces du désordre qui rongait son quartier.

« — Je pense que oui. Et toi, sheikh ?

— C'est oui pour moi aussi.

— Mais comment annoncer ça aux autres ? Et concrètement, ça implique quoi pour nos activités ?

— Pour l'instant, on continue, et on ne change rien. On verra comment les frères réagissent à la dissolution. Mais un jour où l'autre, il faudra revenir à la base.

— C'est-à-dire la base, sheikh ?

— L'engagement. Aucun papier, aucune forme juridique ne remplace la parole d'un homme. Quand on veut avancer ensemble, on doit être lié par un serment, c'est comme ça que faisaient les *sahâba*.

— Moi ça me parle totalement tout ça sheikh. Mais comment tu veux ramener ça aujourd'hui ? Les choses ont changé, on s'organise plus pareil quand on veut lancer des projets.

— Oui bien sûr il faut un cadre pour savoir interagir avec le reste de la société, quand c'est possible. Mais ce n'est pas ça qui te donne vraiment la certitude que tout le monde va marcher ensemble. L'engagement, le serment, c'est ça qui différencie les hommes forts des autres. C'est comme ça qu'on voit qui est ferme sur ses positions et qui ne l'est pas. Qui sait faire un choix en connaissance de cause, et qui ne sait pas. Tu n'as pas connu cette époque, mais lorsque que l'AIF avait été fondée dans les années 80, il fallait faire bay'ah au président de l'association !

— Ah bon ? Et aujourd'hui c'est toujours le cas ?

— L'*Association islamique française* n'existe plus.. A part quelques bureaux à Paris, mais il n'en reste plus grand-chose. On va m'en vouloir si je dis ça, mais c'est à force de trop prendre au sérieux les demandes de l'État qu'on a fini par n'exister que comme eux l'ont décidé... C'était confortable de se dire que ça y est, tu as une forme légale. Et si tu es reconnu, pourquoi s'organiser autrement ? »





## Chapitre 28

*« Rien n'est plus matériel que la liberté, et en particulier la liberté des sociétés modernes, qui ont conclu avec les capacités productives de la terre et du travail un pacte dont les prémisses sont en train de s'écrouler. »*

*Pierre Charbonnier – Abondance et liberté*

**L**a fatigue extrême permit à Samir de s'endormir assez vite ce soir-là, mais la nuit fut courte. A peine réveillé, les paroles de l'imam Hâtim sur la notion d'engagement se remirent à défiler dans son esprit. L'habituel réveil d'Abdelhalim sonna alors qu'il était déjà debout. Sortant en compagnie de ce dernier de la caravane dans l'air frais du dernier tiers de la nuit, il profita des quelques pas qui les séparaient de l'entrée de la mosquée pour le questionner.

« — Dis-moi Abdelhalim, est-ce qu'il faut forcément prendre l'engagement des gens pour construire des projets, à ton avis ?

— Je ne comprends pas ta question, akhi.

— Comment dire... Tu vois l'association a été dissoute, donc maintenant il n'y a plus trop de cadre légal à toutes nos activités. On

peut continuer comme ça, mais ça va poser un problème d'organisation, sûrement.

— Sheikh Hâtim te répondra mieux que moi là-dessus. Mais si tu veux mon avis, toute organisation à un certain moment a besoin d'un chef, sinon des tensions apparaissent et c'est la division, la dispersion, la fin.

— Et comment tu choisis un chef ? Tu le declares comment ? On peut écrire ça sur un papier, mais il vaut quoi ce papier ? C'est difficile d'avoir un cadre clair pour agir... On a trop été habitué à ce que tout soit reconnu par l'État, mais quand il n'est pas là, comment on fait ?

— La confiance humaine existe depuis plus longtemps que l'État, jeune homme ! Comment tu as fait avec le jeune Aymen, tu te souviens ?

— Ah... une forme de promesse, oui.

— C'est une *bay'ah* ! Le serment d'allégeance, comme tous les Hommes ont toujours fait ! Il y a quelque chose qu'on ne peut pas remplacer dans le geste personnel ; s'engager, donner sa parole en face. Quand tu salues quelqu'un, tu serres la main, tu ne l'écris pas sur un papier. Ça crée un contact avec la personne. C'est le pouvoir de l'engagement ! Les *sahâba*, quand ils ont choisi le successeur du Prophète *alayhi salât wa salam*, ils se sont levés et ils ont pris la main d'Abu Bakr. Jamais tu ne remplaceras ça par du papier ou par n'importe quelle technologie. Les enfants d'Adam sont toujours faits de chair et de sang !



— Ce genre de choses semble si loin... Est-ce que la notion d'allégeance a encore du sens aujourd'hui ? Chacun est libre de faire ce qu'il veut, donc ça me paraît étrange de... s'engager aussi solennellement, tu vois ? C'est un peu comme renoncer à sa liberté, non ?

— Au contraire ! Tous les hommes libres ont une allégeance. Seuls les esclaves n'en ont pas. Parce qu'un esclave, on ne lui demande pas de choisir son maître.

— Hm... Alors pour toi, on est tous des esclaves ? Et de quoi ?

— A chacun de répondre à cette question pour lui-même, akhi Samir !  
»

Abdelhalim se tut après cette phrase. Samir savait qu'il était inutile de lui adresser la parole une fois que son pied droit avait franchi la porte de la mosquée. Les deux hommes passèrent ensuite le dernier tiers de la nuit en prière, comme à leur habitude.

Lorsque vint l'heure de l'assemblée, Samir constata avec étonnement la présence de la quasi-totalité des membres habituels. La crise sans précédent que vivait le pays n'avait pas retenu le moindre d'entre eux de venir au rendez-vous habituel. Se souvenant d'une parole prophétique, Samir songea que si certains devaient planter une graine alors que la fin du monde sonnait, cela pourrait être eux.

Hâtim était assis à la droite de Samir, tandis qu'Abdelhalim était à sa gauche. Samir resta d'abord silencieux, laissant l'imam effectuer les invocations d'ouverture et introduire le problème de la dissolution

administrative.

« — Mes très chers frères, on doit vous annoncer quelque chose qui ne va pas faire plaisir à certains. Certains s’y attendaient, d’autres seront surpris. On a reçu un courrier de l’administration qui déclare la dissolution de la Fondation Ibrahim. »

Les commentaires se firent aussi immédiats que divers.

« C’est pas normal ça ! »

« Pourquoi ils nous mettent des bâtons dans les roues ! »

« Moi, ça me surprend pas du tout... »

L’imam prit quelques secondes de pause pour attendre le retour du calme avant de continuer.

« — Avant toute chose, sachez que les accusations sont lourdes, notamment celles sur notre frère Samir. Tout le monde sait ici que de plus en plus, on a dépassé certaines limites, il faut être lucide là-dessus. Mais vous savez très bien le contexte en ce moment, on ne peut pas dire que le pays soit en conditions normales.

— J’ai vu des vidéos des combats hier, *wallahi* c’est terrifiant, ça tire de partout sans discuter, et personne ne leur demande de comptes à eux... s’exclama un des hommes de l’assemblée.

— Que chacun prenne sa décision, répondit Hâtim. Moi, je continue. Ceux qui préfèrent partir, vous n’avez pas d’engagement, donc que chacun fasse ce qu’il veut !

— On ne peut pas arrêter maintenant. Le quartier a tellement changé

depuis qu'on a commencé ! Il n'y a plus de dealers, ou en tout cas ils se cachent maintenant ! Les espaces communs sont plus propres, et l'influence sur les jeunes est là ! Même aux activités et aux cours d'Abdelhalim le nombre a explosé *SubhanAllah* !

— Tant que tu continues, sheikh, moi, je continue aussi. »

L'attitude rassurante de l'imam eût pour effet de rassurer les présents. Pour l'instant, peu leur importait la décision administrative, la figure qui faisait autorité montrait la direction. Rien n'avait été signé, ni proclamé, mais la question des formalités fut remise à plus tard pour traiter d'autres questions. L'augmentation du nombre de jeunes présents à la mosquée réjouissait les membres de l'assemblée, mais les effectifs pour les cadrer manquaient. Aussi, le reste des discussions porta sur l'affectation des équipes dites « *sans soldes* » aux nouveaux besoins.

\*\*\*

De jour en jour, Laurent Dessans raffermissait son contrôle sur le département. Le préfet, qui avait fini par accepter de coopérer, avait comme le souhaitait Laurent, quitté le département en compagnie de quelques membres de son administration et sa famille. Direction Paris. Là-bas se concentraient petit à petit les transfuges républicains,

tous ceux restés fidèles à la Cinquième République, décidés à la suivre jusqu'au bout de la folie.

Jacques Boyeux avait été accueilli ce matin par le ministre de l'Intérieur lui-même, aux oreilles de qui les événements du Val d'Or avaient fini par arriver. Alors que son homologue du ministère des Armées entraînait légèrement en retard dans la salle pour entendre de la bouche du représentant de l'État les faits de haute trahison du général Stern, Boyeux était en train de s'emporter sur l'irresponsabilité du député, la folie générale qui avait poussé de nombreux maires et autres responsables de l'État à le suivre.

Les quinze sièges de la salle de réunion étaient occupés par divers membres du ministère de l'Intérieur. Parmi les présents, un responsable du bureau des cultes attendait son tour pour poser quelques questions.

Boyeux était satisfait qu'on lui accorde autant d'importance. Même si des faits similaires s'étaient déroulés dans d'autres parties du pays, aucune autre région ou département ne semblait avoir vu surgir de nulle part un soulèvement d'une telle audace et d'une telle discipline. Le ministre de l'Intérieur prit la parole le premier, le coupant presque alors que Jacques digressait sur l'importance de l'État et du respect de ses représentants.

« — Merci... merci, monsieur le préfet. J'aurais aimé vous écouter davantage seulement l'urgence nous commande d'aller vite. J'aurai juste une question sur les velléités séparatistes du député Laurent Dessans. J'ai été informé par Bercy qu'une interpellation de cette

personne était déjà prévue mais a été retardée au vu des événements. Ma question est de savoir si, selon vous, la probabilité est forte que le département du Val d'Or et ses voisins, rejoignent le camp des putschistes ?

— Non, monsieur le ministre, répondit le préfet. Pour être tout à fait transparent avec vous, je connais bien Laurent, et je sais qu'il ne traitera jamais avec les séditieux. Il forme sa propre sédition, en quelque sorte.

— A-t-il exprimé devant vous la volonté de prendre les armes contre Paris ? Demanda à son tour le ministre des Armées.

— N.. non, monsieur le ministre. Il s'agit d'une menace d'un genre différent. Mais tout aussi sérieux !

— Nous ne doutons pas de la menace que peut représenter toute personne qui veut sortir un département entier du giron de l'État, monsieur Boyeux, continua Sellier. Seulement nous devons prioriser les menaces. Il va sans dire que les sanctions seront très lourdes, nous mandaterons sans délai des unités de la BRMO pour entraver au maximum l'action de cet énergumène ou le faire arrêter. Toutefois je crains qu'on ne puisse déployer dans l'immédiat des forces armées pour rétablir l'autorité de l'État dans cette région.

— Oui ça n'est pas du tout possible pour le moment, confirma le ministre des Armées. Nos moyens sont pleinement mobilisés pour repérer et mettre hors d'état de nuire tous les soutiens du groupe séditieux Nouvel Ordre, et je compte sur la coopération du ministère

de l'Intérieur pour prioriser cette menace au-delà de toutes les autres. Après tout, n'est-ce pas la vocation même des BRMO ?

— Les BRMO ont été créés spécifiquement pour ce type de menaces, effectivement.

— Mais... je ne comprends pas, continua le préfet. Comment vais-je réintégrer mon poste sur place, si je ne suis pas appuyé par des troupes ?

— Vous ne pourrez malheureusement pas le réintégrer pour le moment, j'en suis navré. Mais rassurez-vous, vous serez bientôt affecté à la direction administrative des BRMO pour le Val d'Or ici-même, monsieur Boyeux. Un bureau vous sera bientôt libéré et vous pourrez y mener à bien la nouvelle mission que nous souhaitons vous confier.

— Bien, monsieur le ministre ! Et quelle est cette mission ?

— La priorité est bien sûr de mettre fin à l'épopée sécessionniste du député Laurent Dessans. Nous avons besoin d'évaluer rapidement la possible loyauté du Val d'Or à l'État français. S'il s'avère que c'est peine perdue, votre mission consistera à redistribuer les ressources de l'État situées au Val d'Or vers l'effort de guerre national, c'est-à-dire à les en extirper.

— Mais... C'est contraire à ma mission de préfet, je suis censé au contraire gérer les moyens de l'État sur le territoire qui m'est attribué, pas les retirer ?

— La priorité reste de faire rentrer Toulançon dans le giron de l'État.

Mais le temps nous manque, alors si ce n'est pas possible nous devons faire autrement. Vous serez appuyé par des agents de Bercy affectés à ce dossier, qui vous faciliteront l'accès à la partie financière et bancaire de cette affaire. S'il s'avère que Dessans dispose d'un réseau plus solide que nous le pensons, il est inutile de gaspiller des ressources dans ce département. S'ils veulent vivre sans l'État, ils devront en assumer les conséquences.

— Bien monsieur le ministre, vous pouvez compter sur moi.

— Sur ce, la session est terminée messieurs, nous sommes attendus par le président. »

Jacques avait accepté sa mission avec enthousiasme. Très content d'avoir les faveurs de sa hiérarchie dans une situation où les têtes tombaient facilement, il jubilait d'avance de pouvoir prendre une revanche contre celui qui l'avait humilié et chassé de son fief.

\*\*\*

Samir réfléchissait, assis sur la petite table qui lui servait de bureau, à tout de même trouver une solution à cette histoire de fermeture. L'action de l'État lui paraissait inconsistante. D'un côté, son association était dissoute, il était considéré comme un dangereux

criminel. Mais d'un autre, aucune date de comparution devant un juge ne lui avait été communiquée et hormis ses quelques visites au commissariat, il était libre de circuler.

Ses comptes bancaires étaient toujours actifs, son entreprise en région parisienne n'avait pas été inquiétée. Il ne savait s'il devait se réjouir de la situation ou s'inquiéter de cette incohérence de l'État. S'il était si dangereux, pourquoi le laissait-on dehors ? Un rassemblement qui semblait avoir lieu au loin attira son attention. Devant le parking de la mosquée, semblaient s'attrouper des fidèles et d'autres personnes. Samir rangea son ordinateur dans la caravane et sortit voir ce qui générerait autant de mouvement.

La réponse lui fut vite donnée : le gérant de la mosquée quittait la France. Volontairement, et sans date de retour.

« C'est trop dangereux, je vous conseille de ne pas rester, ça peut recommencer à tout moment. C'est un fou ce député-là, qui veut contrôler la ville sans l'État. »

Salah saluait les anciens du quartier venus lui dire au revoir. Le départ était brutal, mais serait bientôt suivi d'autres départs similaires. Durant les jours qui suivirent, les voitures chargées partant en direction de l'Espagne défilèrent.

Les nouvelles étaient de plus en plus mauvaises, le NOF consolidait ses positions dans les villes prises, et s'imposait en véritable contre-pouvoir. L'asphyxie bancaire semblait ne pas suffire à dissuader les putschistes. Du côté du Val d'Or, la position de neutralité dans le



conflit ne lui épargnait pas les sales coups bien républicains pilotés par l'ancien préfet depuis Matignon. Pour une raison qu'il ne comprenait pas, les comptes bancaires personnels du député étaient encore actifs une semaine après que son asphyxie bancaire fut décrétée, malgré l'inscription de son nom sur le registre du gel des avoirs.

Un fonctionnaire un peu trop surmené avait osé lui répondre au téléphone :

« Écoutez monsieur le préfet, nous des gels de compte on en a des centaines par jour à gérer, on ne peut pas s'occuper de tout le monde ! Les banques croulent déjà sous les demandes de TRACFIN ! »

Laurent, de son côté, savait ses jours au sein du réseau inter-bancaire SWIFT comptés. En homme prévoyant, et conscient du danger qu'il représentait pour Paris, le député avait sorti toutes les cartes de son jeu pour se sauver de cette situation. Mais il était toujours le héros du Val d'Or. Se pavanant de commune en commune, il faisait le tour des mairies dans le but de convaincre les élus locaux de rejoindre ce qui s'apparentait à une véritable assemblée constituante locale.

Et l'idée semblait prendre. Laurent Dessans avait acquis une telle popularité que même les torchons de la presse People locale le brossaient en permanence dans le sens du poil. Il n'était désormais plus un simple député, il devenait aux yeux du public et des restes de l'administration locale un authentique meneur d'hommes.

La tâche la plus urgente que Laurent devait mener à bien était de

mettre sur pied son réseau de paiement. Le couperet financier qui le menaçait chaque jour risquait de réduire à néant ses efforts. Marianne était lente, mais serait implacable avec lui lorsqu'elle l'attraperait, il le savait. La Cinquième République avait encore de son côté le cartel bancaire, et l'argument légal pour étouffer sous son poids ceux qui avaient l'imprudence de se trouver dans son rayon d'action.

Mais dans cette période plus qu'incertaine, il se trouvait des experts en gestion du risque qui n'aimaient pas mettre tous leurs œufs dans le même panier. Malgré leur fidélité en apparence sans faille au cadre légal en vigueur, de nombreux fonds d'investissement allant du petit poisson au plus gros commençaient sérieusement à se questionner sur la longévité du régime.

La classe politique avait certes évité l'éviction totale du trône républicain grâce à l'effort militaire inattendu des plus loyaux, et restait maîtresse du pays. Mais la caste d'énarques ne pouvait cacher plus longtemps à ses sujets sa démente. En bons professionnels, les divers gérants de patrimoine privé avaient remarqué l'anomalie du Val d'Or, qui avait jusqu'ici négocié avec brio son non-engagement dans le conflit. Des bruits de couloir annonçaient, noyés dans une montagne de nouvelles taxes et de mesures de prélèvement exceptionnels, une interdiction prochaine de tous les crypto-actifs. Les putschistes n'étaient pas les seuls à qui l'État voulait faire payer. Les citoyens bien dans les clous allaient eux aussi payer l'infidélité des putschistes en se faisant sucrer une bonne partie de leur épargne.

Le président annonça son recours à l'article 16 le septième jour après la tentative de putsch. La machinerie exécutive se mit en route malgré la très faible présence de l'assemblée nationale. Le déploiement en Ukraine était officiellement maintenu, mais la France réduisait drastiquement le nombre de troupes qu'elle envoyait dans l'immédiat. Et pour cause, une bonne partie ne répondait tout simplement plus aux ordres, ou était trop occupée à retirer ce qu'elle pouvait comme terrain hors de l'influence parisienne.

Ce fut après cela que Jacob Lévi, Claire Basé et Henry Grisemont furent mandatés pour aller discuter avec le nouveau seigneur féodal du Val d'Or après une réunion très discrète à un étage presque vide dans la tour Montparnasse.

Claire représentait la plus grosse plateforme d'échange de crypto-actifs du pays, UnlockedShare, tandis que Jacob, fort d'une expérience de plusieurs décennies dans le milieu bancaire, était accompagné de son jeune assistant Henry, qui l'appuyait dans son nouveau rôle au conseil d'administration d'ArdiaCapital, un gestionnaire d'actifs à la renommée européenne. Plus que de simples contacts, le député entretenait avec Jacob et Claire une relation amicale de longue date, ce qui avait facilité leur mise en relation.

Respectant leur besoin de discrétion, Laurent avait libéré un créneau la nuit, et avait dépêché une voiture conduite par François pour les récupérer à l'extérieur du département. Les militaires filtraient activement les entrées/sorties depuis le renvoi du préfet, en vue de limiter au maximum l'envoi de moyens policiers ou de l'armée

loyaliste dans le fief de Dessans.

Le SUV atteignit sa destination à vingt-trois heures. Laurent attendait dans la salle de réunion en compagnie de son inséparable JB. François conduisit les invités jusqu'à la salle après les quatre étages d'ascenseur. Les locaux, bouillonnant de vie en journée, étaient déserts à cette heure-ci. Sur demande de ses invités, Laurent avait fait désactiver les caméras de surveillance, tout en renforçant la sécurité ce soir-là. On n'était jamais trop prudent.

Les trois parisiens entrèrent dans la salle en file indienne, leur hôte les saluant chaleureusement d'une poignée de main ferme. Il les avait attendus sur le pas de la porte.

« — Votre audace n'a laissé personne de marbre, expliquait Jacob lors de l'entrevue. Même avec mes relations je n'aurais pas pu ralentir aussi efficacement le gel de vos avoirs si vous ne vous étiez pas fait votre petite légende. Votre numéro médiatique a fait son effet.

— Vous me flattez, Jacob. Mais je n'aime pas me pavaner. J'ai fait ce que j'ai fait car nous sommes à l'ère du cinéma, et le peuple réclame toujours son spectacle même lorsque la guerre éclate.

— Le Val d'Or devient une inspiration pour beaucoup d'autres centres urbains, dit à son tour Claire. Avant de passer au sujet qui nous amène, pouvez-vous nous dire si vous avez des nouvelles du général Stern ?

— Très peu. Juste assez pour savoir qu'il est toujours entre les mains de ses ravisseurs. Mais il va bien. Autant que possible dans ces

conditions, du moins... »

Le ton de la discussion restait professionnel et courtois. Alors même que les trois invités négociaient en toute illégalité, les formalités étaient respectées presque jusqu'à l'extrême. Jacob restait procédurier, malgré le pragmatisme qui l'amenait à franchir la limite légale .

« — Les chaînes de magasins présents sur la liste que vous aviez transmise à Henry sont au complet ?

— Oui, enfin, à l'exception de l'empire Mulliez qui n'a pas encore donné suite mais avec qui les négociations avancent plutôt bien.

— Le réseau *Orblock* sera opérationnel avant la fin de l'année, vous pensez ?

— Il l'est déjà, Jacob ! Le nombre de particuliers inscrits est en hausse permanente depuis les récents événements, et les files d'attente interminables devant les guichets des banques. Pour ce qui est des entreprises, la liste sera mise à jour en continu sur le lien que j'ai transmis à Henry. On y trouve déjà pas mal d'artisans, de professions libérales, de commerces de proximité, et nous intégrerons bientôt l'un des plus grands réseaux de coursiers de la ville de Toulon.

— Parfait ! Nos crypto-actifs hors réseau Bitcoin seront prochainement liquidés pour être remis dans ce dernier, et vous devriez recevoir les fonds sur les adresses que nous vous avons communiquées, dès ce soir.

— Les virements seront déclenchés aussitôt. Vous pensez qu'ils seront

traités avant que les comptes bancaires de mes sociétés soient gelés ?

— Oui, pas d'inquiétude. C'est mon affaire, et celle de Claire en qui nous pouvons avoir toute confiance. Mais n'oubliez pas les conditions de notre accord, monsieur Laurent. J'ai cru comprendre que vous étiez un homme de parole, et c'est cette valeur que nous venons chercher ce soir. Vous vous engagez à conserver le Val d'Or en dehors du giron parisien et à débancariser la totalité du département dans un délai d'un an.

— C'était déjà mon projet bien avant de m'engager avec vous Jacob.

— La débancarisation risque de se faire en moins d'un an, si vous voulez mon avis, avança JB. Vu le nombre de militaires réfugiés ici qui vont se faire geler leur compte, et les taxes qui pleuvent comme des bombes sur tous les propriétaires... ils ne se feront pas prier.

— Et vous, monsieur Kefler, êtes-vous débancarisé ?

— Il me reste un compte en banque à la SG sur lequel j'ai 18 euros. Ça compte ?

— Hahaha, j'ai les moyens de vérifier vos dires mais je vous crois sur parole ! C'est une chance inouïe que nous puissions trouver des gens aussi passionnés sur notre propre sol. J'en parle souvent avec Henry vous savez, c'est lui qui m'a initié à tout ce monde-là. Il n'y a pas si longtemps je ne traitais que des devises émises par des banques centrales et des produits financiers qui en étaient issus.

— Vous vous intéressez depuis longtemps au Bitcoin, Henry ?  
Demanda JB.

— Assez, oui. Moi, ce qui m’a plu directement c’est le côté transparence et décentralisation, surtout. J’ai travaillé pour d’autres fonds d’investissement avant, mais c’est ArdiaCapital les pionniers là-dedans, et cette appétence au risque m’a donné un grand bol d’air frais. Je n’en pouvais plus des investisseurs bloqués au vingtième siècle.

— Nos concurrents ne tarderont pas à nous suivre, continua Jacob, j’en ai l’intime conviction. On m’accuse d’être simpliste mais je répète souvent à nos partenaires que le paradigme actuel touche à sa fin. Il ne peut plus durer. Si ce n’était pas le coup d’État, nous nous serions de toute façon rencontrés dans quelques mois. »

L’incessant bal de l’offre et de la demande ne s’arrêtait jamais, guerre ou pas guerre. Un nouveau contexte ouvrant de nouvelles opportunités, la rencontre de ce soir se faisait entre Laurent, un leader local honni du pouvoir qui cherchait à se débarrasser de ses euros bientôt inutiles, et Jacob, un gestionnaire de patrimoine qui cherchait où placer ses avoirs en bitcoin là où ils seraient le plus utiles. Il aurait pu les vendre progressivement à l’extérieur du pays, mais le temps était également compté pour lui.

Jacob n’avait pas la garantie de trouver un aussi gros acheteur aussi arrangeant et un intermédiaire aussi pragmatique que Claire Basé, représentante d’UnlockedShare. Et au-delà du sérieux dont le député faisait preuve dans la conduite de ses affaires aussi risquées soient elles, le projet de Laurent faisait rêver le jeune idéaliste qui sommeillait au fond de Jacob. Laurent était un enthousiaste capable

de transformer des rêves en projets, il l'avait montré une première fois lors du black-out. Cette fois, il s'attaquait à la monnaie, en promettant une économie entière au sein de laquelle les transactions ne se feraient qu'en bitcoin. Aucune autre cryptomonnaie, bitcoin seulement. Le Val d'Or était le laboratoire idéal pour explorer le post-étatisme. Et s'il échouait, cela faisait partie du jeu. Il avait d'autres billes ailleurs.

Ce projet était non seulement une opportunité pour Laurent d'accroître son influence, mais également une urgence vitale pour lui-même. Le niveau de risque pour lui-même bien plus que pour ses invités explosait tous les plafonds, mais dans un contexte où les règles du jeu étaient bouleversées, où on cherchait de nouveau quelque chose en quoi croire, Laurent était la solution incarnée. Dessans n'avait aucune porte de sortie, ce qui garantissait une implication personnelle que peu d'êtres humains pouvaient se vanter d'offrir.

S'il fallait désigner un champion du *skin in the game* aujourd'hui en France, il aurait raflé la première place à coup sûr. Laurent croyait en son projet, s'investissait personnellement, et y mettait la totalité de sa fortune. Après cet accord, Laurent ne posséderait plus un seul euro en son nom propre, de même que toutes ses entreprises. Cela signifiait pour le meilleur et pour le pire, être débarrassé de l'impôt, mais également dépendre d'un nouveau tiers pour les échanges qui nécessitaient de passer par la monnaie étatique.

Son espoir étant qu'avec son influence, et l'effet d'entraînement, l'économie du pays passe au moins en double standard euro-bitcoin



d'ici un an. Cela réduirait le risque d'isolement de son fief, tout en garantissant un retour sur investissement maximal pour ces braves gens qui lui confiaient presque un milliard d'euros en Bitcoin ce soir.

Après leur réunion, Jacob et Henry se retirèrent, laissant Laurent en compagnie de Claire. D'autres détails se devaient d'être discutés, concernant plus personnellement la représentante de la plateforme *UnlockedShare*.

« — C'est une jolie ville, un peu plus calme que Paris, mais je m'y ferai, dit Claire.

— Adrien a trouvé une solution pour pouvoir venir ? Demanda Laurent.

— Pas encore. Il doit pointer tous les jours au commissariat, et son fichu bracelet à la cheville. C'est si épuisant... j'ai hâte d'en finir. Je préfère être enfermée dans une région comme celle-ci que dans un quartier parisien, et lui aussi. Même moi, les policiers me regardent comme si j'étais pestiférée, maintenant qu'ils savent que je suis madame Stachenko.

— Nous tâcherons de trouver une solution pour lui. Jacob est quelqu'un de sérieux. Il saura préserver les apparences le temps que vous puissiez quitter la capitale. »

Le rôle de Claire était autrement plus risqué que celui de Jacob Lévi. Le montage que Dessans avait prévu impliquait inévitablement un fusible. Pour transférer massivement des fonds en euros vers les comptes dont la gestion serait confiée à Jacob, et faire transiter leur

équivalent en bitcoins dans l'autre sens, il fallait un intermédiaire capable d'avoir un pied dans chaque monde. Un pied dans la Blockchain de la fameuse cryptomonnaie, et un pied dans le système bancaire traditionnel.

Le volume des transactions sur la plateforme *UnlockedShare*, pour laquelle Claire Basé travaillait, était suffisamment élevé pour que les achats, espacés de quelques jours, passent inaperçus. Mais il fallait quelques jours, et ça, Laurent ne les avait pas, vu son statut.

Cet intermédiaire ne pourrait pas feindre longtemps d'ignorer le statut du député. Il était celui dont Bercy voulait la tête sur une pique. Il fallait donc un complice avec un pied dans chaque monde pour permettre aux deux acheteurs d'échanger leurs avoirs. Le complice était supposé désobéir ouvertement à la demande directe du ministère des Finances, et ne pas bloquer les transactions de Laurent. Ce petit manège serait bien vite détecté, et Bercy chercherait un coupable. *UnlockedShare* ne se remettrait pas d'un tel scandale, c'était donc Claire qui porterait la casquette de la méchante hors-la-loi, et se ferait éjecter de l'entreprise. Les transactions étant irréversibles sur la blockchain du réseau Bitcoin, les fonds seraient sécurisés définitivement, et Claire aurait ainsi accompli sa mission.

Elle espérait par la suite trouver refuge dans le Val d'Or, en compagnie de son compagnon, Adrien Stachenko. Ce dernier était assigné à résidence et ne pouvait quitter son arrondissement de Paris, pour des motifs grotesques que le couple estimait dignes de l'URSS. Craignant pour leur avenir dans une république où l'arbitraire se

préparait dangereusement à régner, le fief de Dessans était l'endroit rêvé pour les Claire et Adrien, qui espéraient prendre un nouveau départ, et peut-être fonder une famille.

\*\*\*

Samir était maintenant confronté exactement au même risque que le député de son département. Avec la nouvelle de la dissolution, il savait que bientôt les quelques euros déposés sur le compte de l'association seraient inutilisables. Il savait aussi que ses comptes personnels subiraient le même sort, s'étonnant même d'avoir pu payer les courses au supermarché. Ce qui lui restait de deniers personnels était presque totalement hors du système bancaire. Tout était maintenant dispersé sur des portefeuilles Bitcoin que Souleymane l'avait aidé à mettre en place et à sécuriser. Mais *Amanah Express* était toujours dans une situation plus que risquée. Pour que son nouveau projet puisse continuer à prospérer, il lui fallait le conseil de personnes avisées, et il avait besoin que ce conseil se diffuse, pour faire basculer tout l'écosystème qu'ils avaient créé sur un autre réseau monétaire, celui du Bitcoin. A la différence du système des monnaies fiat, celui dont Bercy pouvait interrompre les flux sans même qu'un fonctionnaire ne daigne se lever de sa

chaise.

Comme il l'avait suggéré à Mhamad, il entreprit d'organiser au plus tôt une consultation sur le thème de la monnaie. Après discussions avec l'assemblée, il fut choisi d'organiser un événement pour le week-end même, durant lequel les conférenciers répondraient aux questions et débattraient du sujet monétaire. L'intérêt était double. Avoir une réponse quant à la licéité islamique du projet *Orblock* proposé par Dessans, et si tel était le cas, en informer dans le même temps le quartier des Planaïses via des hommes de confiance qui ne parlaient pas sans science.

Samir fut lui-même forcé de remettre le nez dans des articles et ouvrages qu'Amin lui avait transférés mais qu'il n'avait lus qu'en diagonale. Impossible d'être expert en quelques jours, mais il avait acquis quelques notions sur le sujet, grâce à son activité, et surtout aux monologues passionnés d'Amin qui dissertait régulièrement sans se faire prier sur l'importance de sortir du système *ribawi* qu'était celui de la monnaie moderne. Les deux noms auxquels il avait pensé furent contactés dans la foulée.

« Salam alaykoum, je suis Samir Lakhdar, fondateur d'Amanah Express. Au vu de la crise actuelle que traverse le pays, et l'incertitude financière que beaucoup de musulmans partagent, nous souhaiterions vous inviter lors d'une série de conférences pour nous éclairer sur les cryptomonnaies, sur le Bitcoin en particulier, et divers projets qui naissent dans notre région. Seriez-vous disponible pour intervenir ce week-end dans la salle de conférence de la mosquée des

Planaises ? »

Mohammed Tahar fut le premier à répondre au mail. Dans la journée même, il demandait de la documentation sur le projet *Orblock*, et un endroit où loger pour le week-end. Il semblait se souvenir du nom et du visage de Samir, qu'il avait vu comme tant d'internautes circuler sur toute la toile au début de leurs actions d'expulsion des points de deal. Tous n'auraient pas pu s'en vanter, car Samir était déjà enterré sous d'épaisses couches de nouvelles et d'actualités qui l'avaient remplacé sur les petits écrans de poche.

Samir, pris au dépourvu par une réponse positive aussi rapide se dépêcha de mobiliser les personnes les plus expérimentées dans l'événementiel pour organiser quelque chose de propre. L'équipement de sonorisation fut trouvé et livré le jour même via *Amanah Express*, de même que les trois-cents chaises qui rempliraient la salle des fêtes. Impossible d'en mettre plus, mais Samir pensa qu'elles ne seraient de toute façon pas toutes occupées. Le sujet de la monnaie étant en France généralement quelque chose d'abstrait et réservé à des philosophes excentriques ou prêcheurs alarmistes.

Le profil de l'invité justifiait également le nombre de présents. Le Dr Tahar traînait un solide parcours en finance islamique, et était reconnu pour être parmi les rares à pousser la réflexion au-delà de ce qui se faisait à son époque.

Samir ne savait pas vraiment à quoi s'attendre, mais tandis qu'ils marchaient dans le couloir qui menait à la salle de conférence, il fut pris d'une légère inquiétude. La salle n'était pas grande, peut-être

assez pour 60 ou 70 personnes. Et si seulement quelques personnes se présentaient et que tous ces efforts avaient été vains ?

Mohammed Tahar et lui commencèrent à s'installer, et à l'approche de l'heure, le jeune leader jeta un coup d'œil nerveux vers l'entrée. Quelques personnes étaient entrées au compte-gouttes. Puis quelques autres. Au moment où ils furent prêts à commencer, la salle était comble.

Les gens se pressaient sur tous les sièges disponibles, certains debout au fond, et d'autres encore tentaient de se faufiler depuis le couloir.

Samir balaya la foule du regard, et ils étaient là, des musulmans de toutes origines imaginables. Jeunes, vieux, hommes, femmes, de milieux sociaux différents. Et ils étaient tous là pour écouter deux gars parler de Bitcoin. Alhamdulillah.

Samir lança les hostilités avec son énergie habituelle, présentant Mohammed Tahar comme s'il allait prononcer le sermon du siècle. La première diapositive apparut derrière lui, audacieuse et provocatrice : « Bitcoin : le protocole monétaire anti-*riba*. »

Une fois la présentation terminée, ils se préparèrent à la suite. Dès qu'ils ouvrirent la séance de questions-réponses, le chaos s'installa.

Des mains se levaient de toutes parts. Des dizaines de personnes se

pressaient, impatientes de poser une question, n'importe laquelle. Les présentateurs avaient à peine eu le temps de reprendre leur souffle que les gens commençaient à faire la queue contre le mur, attendant leur tour pour s'accaparer l'oreille du spécialiste ès devises.

Au début, Mohammed avait peur d'avoir été trop direct, de les avoir peut-être intimidés. Mais ce n'était pas du tout le cas. Une question brûlante dominait la salle. Elle n'était pas complexe. Elle ne remettait pas en cause ses arguments. Elle était simple.

« Mohammed », cria quelqu'un, sa voix perçant le brouhaha. Où puis-je acheter du bitcoin ? Comment commencer ? »

Mohammed Tahar ne pût s'empêcher de rire. De toutes les questions auxquelles il s'attendait, c'était celle à laquelle il ne s'était pas préparé. Bien sûr, il était stupéfait par l'urgence qui régnait dans la salle. Était-ce vraiment la question qui préoccupait tout le monde ? Sa présentation avait-elle été si efficace pour éveiller la conscience de la communauté à la possibilité d'une monnaie anti-*riba* ?

Il leur fit donc un bref résumé, en soulignant les plateformes d'échange à éviter et celles qui méritaient d'être prises en considération. Mais il insista sur un point : le bitcoin uniquement. Pas de détours vers les cryptomonnaies, pas de course aux altcoins. Il

répéta plusieurs fois : « *Concentrez-vous sur le bitcoin, apprenez au fur et à mesure et prenez votre temps.* »

La nouvelle du petit colloque arriva jusqu'aux oreilles de Laurent Dessans. Un journaliste pour un canard local avait fait un article titré « *Le projet Orblock : compatible avec la Charia ?* » et ce fut François qui posa le journal sur le bureau de Laurent lors de leur revue matinale du courrier.

« — Tiens, regarde de quoi tes islamistes préférés discutent !

— Hm ? Oh intéressant !

— Intéressant, mais inquiétant que des concitoyens doivent passer par un filtre *halalisant* pour avoir une opinion sur un sujet...

— Tu sais, nos institutions bien officielles et bien laïques ont mis plus de dix ans pour commencer à statuer sur les crypto-actifs, donc en termes de filtre je ne sais pas qui a le plus complexe...

— Hm... moi je ne suis pas à l'aise avec cette façon de faire, mais en tout cas d'après l'article, c'est un feu vert.

— Nous sommes donc *halalisés* ! Ce qui veut dire que le réseau de monsieur Lakhdar sera bientôt également inclus dans notre catalogue de services proposés sur *Orblock*. On progresse mon cher François, on progresse ! Je vais de ce pas faire un petit mail à notre jeune entrepreneur. »

Le mail fut reçu puis lu par Samir dans l'après-midi. Un nouveau rendez-vous, cette fois seul à seul avec Laurent fut planifié. Samir se



rendit cette fois en tramway jusqu'au lieu de rendez-vous. Et cette fois, à sa grande surprise et signe que l'adoption progressait très vite, la borne de validation proposait également le paiement en bitcoin via *Orblock* ou n'importe quel Wallet Lightning.

« — Comme on se retrouve, mon cher Samir !

— Content de vous revoir aussi, monsieur le député !

— Venez, ne traînons pas, ce n'est pas que votre compagnie me gêne mais j'ai une journée très chargée.

— Ça m'avait étonné de vous voir proposer un créneau aussi vite, vous n'êtes pas déjà débordé dans la construction de votre petit empire ?

— Haha, ça me fait des journées interminables, en effet, mais j'essaye d'accorder du temps à tout le monde, et votre projet fait partie des briques essentielles. JB m'a transmis la notion d'expérience utilisateur que je trouve fascinante pour penser un écosystème. Nous ne voulons pas nous contenter de proposer *Orblock* aux professionnels qui le désirent, notre rôle est d'englober tous les aspects du quotidien pour qu'*Orblock* soit la meilleure solution à n'importe quel moment pour les Toulançonnais. Venez, prenons cette salle. »

Les deux hommes s'installèrent dans une petite salle de réunion vide. Une salle dont seul Laurent disposait des clés et effectuait lui-même le ménage. Samir l'ignorait, mais il s'asseyait là où quelques jours plus tôt Jacob, Henry et Claire se tenaient.

« — Il y a une chose dont je dois vous parler avant qu'on discute plus

concrètement. On s'est fait dissoudre notre association. Les motifs sont sérieux.

— Vous avez tué quelqu'un ?

— Non.

— Vous avez volé quelqu'un ?

— Non plus.

— Vous avez violé quelqu'un alors ?

— Toujours pas.

— Quel est le motif de la dissolution ? »

Samir tendit le document à Laurent qui le lui rendit aussitôt après avoir lu le nom du procureur qui avait signé le document.

« — Ah, laissez tomber. Celui-là il est parti hier rejoindre le préfet à Paris, il ne vous causera plus d'ennuis.

— A Paris ? Et... ça ne vous choque pas plus que ça ? Le contenu ?

— Je devrais ?

— Ce genre de document ça rend radioactifs les gens. Pour rester transparent avec vous, je tenais à vous le montrer, mais vous devez savoir que travailler avec moi risque de vous causer des soucis avec l'État.

— L'État ici, Samir, c'est moi.

— Pardon ?

— Vous voulez parler de radioactivité ? J'ai renvoyé le préfet du Val d'Or à Paris, l'Élysée veut ma tête sur une pique, et on veut me couper les vivres à moi et tous ceux qui me soutiennent. Vous pensez vraiment être celui qui a le plus à perdre à travailler avec l'autre ? Voyons...

— Effectivement, je n'avais pas ces informations... On voit des choses passer aux infos mais on ne sait pas ce qui est vrai ou pas.

— Eh bien vous avez devant vous une source de première main, mon cher Samir ! Et si vous voulez un conseil, sortez rapidement tout ce que vous avez sur vos comptes en banque au plus vite. Après ce genre de courrier, c'est le gel de compte qui se pointe.

— C'est déjà fait.

— Un wallet on-chain ?

— Pas qu'un.

— Très bien. En vérité Samir, si j'ai autant de problèmes, c'est surtout parce que j'ai détourné une partie de l'armée de leur folie suicidaire... Paris nous accuse d'avoir contribué à grossir les rangs des putschistes en Alsace et au nord du pays.

— On ne peut pas leur en vouloir, ça n'est pas totalement faux... Même si vous êtes un héros, vous avez choisi votre territoire, notre ville, au détriment d'un autre. C'est ça qu'ils vous reprochent n'est-ce pas ?

— Vous lisez dans les pensées du préfet, dites-moi ! Oui c'est ce qu'ils

me reprochent. Et oui... ils n'ont pas tort sur le fond. Mais la question n'est pas de savoir qui a été sauvé au détriment de qui. Nous sommes tous ici unanimes, et ceci est historique, sur le fait qu'il est hors de question de suivre un jour de plus les ordres d'un régime pareil. Militaires, fonctionnaires, chefs d'entreprise, propriétaires fonciers, et même des banquiers du Val d'Or ont déjà trop donné de leur argent, de leur énergie. Nous refusons de donner nos vies pour ces fous, et c'est ça qui fait enrager Paris davantage que notre prétendu égoïsme.

— Je m'abstiens de jugement sur tout ça... Moi ma préoccupation c'est le sort de ceux que je représente. Maintenant qu'on est entre personnes radioactives, expliquez-moi comment je peux déclarer *Amanah Express* et mon association sur votre réseau *Orblock* ? Si j'ai bien compris c'est une surcouche à Lightning mais pour accéder à l'interface *Orblock* il faut quand même se déclarer en tant que... personne morale ? Et mon asso n'a plus d'existence juridique...

— Eh bien... j'ai peut-être une solution pour vous. Savez-vous ce qu'est le serment du Jeu de paume ? »

La mention de l'événement replongea Samir dans ses cours d'Histoire du collège, le ramenant vingt ans en arrière. Il avait en tête l'image de quelques nobles réunis dans une grande salle pour mettre fin à la royauté.

« — Quand j'ai demandé aux unités de l'armée qui assiégeait la préfecture de désobéir aux ordres de Paris, jusqu'au moment où j'ai remis les pieds en ville après cette longue nuit, subsistait en moi le doute : allais-je être suivi ? Demander une désobéissance ponctuelle

c'est une chose, mais demander à des corps entiers de l'administration et de l'armée de faire sécession, même temporairement, c'en est une autre. Et j'ai crû devoir porter cette parole seul, j'ai cru que malgré mon intuition, cette voix qui me répétait que c'était la seule option possible, personne ne le verrait. Eh bien, j'ai été présomptueux. J'ai découvert à mon retour des citoyens excédés au moins autant que moi par un régime dont l'absurdité en vient même à faire détester l'État à ceux qui ont donné leur vie pour lui. Ces rouages discrets retranchés dans un coin obscur de la bureaucratie, sur qui tout repose, ceux-là je les ai vus se briser. Et devinez qui m'a facilité la tâche ?

— Le gouvernement j'imagine ?

— Lui-même. Nous avons non seulement une brochette de ministres et un cabinet présidentiel totalement déconnectés du réel, mais une corruption morale et intellectuelle irrécupérable qui a touché un tel nombre de gens au sein de la haute fonction publique qu'on en vient à se demander comment une telle machine parvient à tenir debout... C'est presque un miracle que Paris ne soit pas tombé, et à mon avis ce n'est que partie remise, les putschistes le savent très bien. Je crois que nous avons atteint le stade d'une folie incurable, et lorsque je me remémore le discours du général Stern, je ne peux que voir à quel point lui aussi était lucide sur cette situation.

— De là où je suis, je n'ai pas la hauteur ou le recul nécessaire pour comprendre ce qui est en train d'arriver à ce pays, répondit Samir. Mais je sais que quelque chose a changé. Quelque chose qui me

dépasse, mais que j'arrive à sentir, d'une certaine façon. C'est ce qui me pousse aussi à aller au-delà des limites que je m'étais fixées jusque-là.

— Parce que comme moi, vous êtes un pionnier, monsieur Lakhdar. Votre intuition est juste. Ce qui est en train de se briser, c'est une chose qui a été construite bien avant le jour où mes ancêtres ont colonisé les vôtres. Voilà pourquoi je vous parle du serment du Jeu de paume. Et on pourrait remonter plus loin encore, au jour où l'idée même d'État-nation a vu le jour. Je pense que nous vivons un moment inédit, nous sommes à l'avant-garde de l'Histoire, et nous explorons un nouveau cycle que personne n'a vu avant nous.

— Et pour revenir à quelque chose de plus pragmatique, monsieur le... député.

— Vous pouvez m'appeler Laurent. Je pense que le titre de député n'a plus aucune valeur à présent. Avec l'activation de l'article 16, le parlement n'est plus qu'un jouet pour le gouvernement.

— Monsieur *le* député comme dirait votre ami. Très bien, Laurent, en quoi est-ce que ça concerne nos affaires ici, et aujourd'hui ?

— Ah, pardonnez-moi ma digression... Si je vous parle de tout ça, c'est parce que nous sommes sur le point de réunir une session extraordinaire au palais des sports de Toulançon. Les maires de presque toutes les communes du département seront présents, les organes vitaux de l'économie locale, mais aussi des représentants de forces armées qui nous suivent dans notre aventure, et même

quelques reliquats de la police nationale qui sont sur notre ligne.

— Vous allez refaire un espèce de... serment du Jeu de paume ?

— C'est l'idée, oui. Convoquer une sorte d'assemblée constituante locale pour mettre le Val d'Or sur les rails de l'autonomie politique, sans renoncer aux fondements qui font notre identité, notre démocratie.

— Et vous pensez que l'Élysée vous laissera faire ?

— Paris n'aura pas le choix. Songez à ce que nous avons vu récemment Samir, et songez au nombre de serviteurs de l'État qui ont tous spontanément refusé d'obéir au gouvernement. Je pense que toute tentative de ré-amarrer notre vaisseau à l'État-nation est vain. Paris s'entête à exiger de nous l'impossible, à ne rien écouter, et nous sommes incapables de nous sacrifier pour ses désirs absurdes et son ingratitude sans fond.

— Vous goûtez aujourd'hui ce que les musulmans vivent depuis des décennies ! Avec le peu d'expérience que j'ai dans le milieu associatif islamique j'ai compris une chose assez rapidement en y entrant : l'administration ne veut pas d'interlocuteurs crédibles avec qui négocier, elle veut des gens serviles qui baissent la tête et disent oui à tout.

— De vieilles manies jacobines...

— Alors vous pensez que la France, c'est fini ?

— Non, pas fini. Les temps que nous vivons sont bien différents du

jour où l'idée d'État-nation a triomphé. Je pense que chaque morceau de la France doit prendre sa route pour le moment, et un jour viendra peut-être le temps de marcher ensemble à nouveau.

— Et ce morceau de France que vous comptez bâtir, et où je me trouve actuellement, est-ce qu'il dispose d'un bureau où on peut déposer des statuts associatifs ?

— Pas encore, répondit Laurent en souriant. Mais vous avez saisi l'idée. Nous devons d'abord franchir le pas, ensuite seulement, nous bâtirons je l'espère un cadre juridique qui vous permettra d'avoir une reconnaissance locale.

— Très bien, j'attendrai votre réponse. Dès que vous nous donnerez votre feu vert, on passe sur *Orblock*.

— D'ici là, mettez vos sous en sécurité !

— C'est bien compris. »





## Chapitre 29

*« Nous devons nous préparer à voir dans les décennies qui viennent une évolution générale de la situation mondiale similaire à celle à laquelle a été confrontée l'humanité au XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère et au Ve siècle de notre ère : un processus de décivilisation, c'est-à-dire cumulant dépopulation, morcellement politique et désurbanisation. »*

*Philippe Fabry*

Une heure. Voilà ce que le président absolu, Nicolas Dantin, avait accepté d'accorder au représentant de la Fédération bancaire française. Après avoir essayé tous les canaux habituels de l'administration et s'être mangé mur sur mur, il n'avait trouvé d'autre solution pour se faire entendre que d'avoir une entrevue avec celui qui concentrait désormais presque tous les pouvoirs.

Michel Bouton était un homme méthodique, et on lui reconnaissait dans son milieu une certaine sagesse. Il éprouvait le plus grand respect pour les institutions de son pays, à tel point que l'État avait trouvé en son esprit une forme de permanence équivalente à celle du soleil. Le genre d'homme qu'on ne pouvait pas fatiguer ni corrompre aisément.

C'était donc le meilleur d'entre eux que les plus hauts niveaux de direction des institutions bancaires du pays avaient désigné pour porter leur voix auprès du président. Cet homme-là, le chef de l'État allait réussir l'exploit de le fatiguer. Pas au point d'en faire un révolutionnaire, mais suffisamment pour lui ôter toute volonté de jouer aussi bien qu'auparavant son rôle de rouage dans la machinerie bureaucratique.

« — Entrez Michel, asseyez-vous. Je termine un courriel et je suis à vous.

— Merci de m'avoir reçu, monsieur le président. Je dois dire que je m'attendais à pouvoir trouver une solution auprès d'un représentant de Bercy directement mais le dialogue est... disons, difficile.

— Je vais m'en charger pour eux, Michel, rappelez-moi la raison de votre présence ?

— Eh bien voilà, la Fédération que je représente auprès de vous aujourd'hui m'envoie pour vous mettre au fait d'une situation tout à fait dramatique que nous rencontrons. Comme vous le savez nous appliquons scrupuleusement toutes les mesures de gel réglementaires, mais l'afflux de nouveaux noms est tel qu'on ne peut pas suivre. Nous risquerions de mettre en péril la rentabilité de nos activités...

— Qu'est-ce qui vous pose problème exactement ? La quantité de noms ? Le volume des transactions bloquées ?

— Les deux, monsieur le président. Les avoirs gelés sont autant de

fonds en moins que nous pouvons engager sur des investissements ou des crédits. Appliquer le gel tel que Bercy nous le demande ferait mettre la clé sous la porte à la plupart des institutions bancaires. Ce sont des milliards qui deviendraient instantanément un fardeau.

— Très bien. Dans ce cas, nous devons les utiliser.

— Les utiliser... c'est-à-dire ?

— Pour que ces fonds ne soient plus un fardeau pour vous, ils seront prochainement placés sous le régime de confiscation.

— Mais, monsieur le président... c'est illégal.

— Plus pour longtemps.

— Ah.. dois-je comprendre que le sujet sera bientôt sujet à débat à l'assemblée ?

— Article 16, mon cher Bouton ! Vous pouvez partir tranquille, et considérer ce sujet comme réglé.

— Que... bien. Merci, monsieur le président. »

Nicolas n'avait pas précisé sur le moment que les avoirs dont il était question feraient bien évidemment l'objet d'une lourde taxe, mais très bientôt les banques disposeraient du pouvoir de s'approprier purement et simplement tous les fonds placés sous mesure de gel. En un claquement de doigt, le président-roi venait de transformer une mesure exécutive à vocation préventive en loi d'expropriation.

Le court-termisme affligeant de cette mesure causa à Michel Bouton bien des nuits blanches.

\*\*\*

Lorsque l'information s'ébruita, comme il en devenait la coutume pour la passoire républicaine, une panique saisit l'ensemble du pays. A une crise politique doublée d'une crise militaire, se superposa la crise bancaire. Les guichets comme les serveurs informatiques des banques croulaient sous les demandes de virement.

Nombre de ceux qui n'étaient pas concernés par les mesures de gel prirent peur devant tant de légèreté. Pour pallier le problème, les virements bancaires furent limités au strict minimum. Le rationnement de leur propre argent devint dès lors le quotidien des Français de tous horizons et de tous bords, comme elle l'avait été pour tant d'autres avant.

Mais cette mesure ne suffisait pas à calmer la crise de confiance qui s'était installée. L'énorme sac de devises du cartel bancaire n'était toujours pas éventré, mais le trou percé laissait échapper doucement mais sûrement les petites quantités de capitaux que les gens étaient autorisés à en extraire.

Les débats sur la monnaie sortaient du cercle fermé des historiens, autodidactes et autres cypherpunks<sup>6</sup> pour devenir *la* question qui

---

<sup>6</sup>

Mouvement militant pour le droit à la cryptographie né dans les années 90.

préoccupait tout le monde. Aux côtés de l'insécurité et de l'instabilité politique, on se demandait : que va-t-il advenir de mon argent ? Ne pouvant ignorer la tendance, les chaînes d'information en continu franchirent même le pas d'inviter Albert Guillou, juge à la Cour pénale internationale qui avait goûté avant tous à l'exil bancaire. L'ensemble du territoire métropolitain se mit à parler de Bitcoin comme de la météo.

Au Val d'Or, la plateforme *Orblock* n'était plus maintenant le seul projet d'un député pris par la folie des grandeurs. On s'intéressait de près au projet, les inscriptions explosaient à vue d'œil, attirant l'attention des départements voisins qui lorgnaient sur la solution de paiement qui prétendait affranchir les citoyens de l'étreinte institutionnelle.

Samir était en compagnie de Souleymane au moment où il apprit la nouvelle. Le statut étudiant qui n'était d'ordinaire déjà pas des plus confortables empirait à vue d'œil. Les files d'attente délirantes devant les distributions de repas ou de colis alimentaires étaient beaucoup trop grandes pour qu'un jeune censé suivre des cours y passe une demi-journée à faire la queue.

L'étudiant pouvait heureusement compter sur un soutien familial ponctuel, et sur celui de Samir qui lui apportait ce jour-là un sac de courses plein.

« — Dinguerie sur dinguerie ! Tu as vu ça ? Les gens peuvent même plus retirer ou virer de l'argent sans faire la queue presque une heure !

— Ouais, j'ai vu. Tu peux juste faire tes courses avec ton argent. En fait les comptes bancaires ça devient des comptes de tickets-restau' !

— D'ailleurs, dis-moi combien t'ont coûté les courses, je te paye l'équivalent en *sats* !

— Les courses, c'est pour moi, t'en fais pas. Garde tes *sats* là où ils sont.

— Ah... *BarakAllahu fik*. J'espère au moins que t'as plus un rond en banque toi non plus ?

— Plus rien. J'étais déjà méfiant depuis un moment. Et Dessans m'a donné des combines pour faire sortir les plus grosses sommes de mes boîtes. Dès qu'on peut, *incha Allah*, on passe *Amanah Express* en BTC.

— Et alors, c'est quand qu'on pourra se faire livrer ou se faire payer sur *Amanah Express* en bitcoin via le système *Orblock* ? J'ai déjà mon wallet moi, j'attends !

— Patience, patience, ça arrive *insha Allah*. Là, en attendant on a autre chose à voir, non ?

— Ah oui, viens, je vais te montrer. »

L'étudiant vida rapidement le reste du sac dans le placard avant de retourner à son bureau accompagné par Samir. Sur l'écran qu'il montrait, une vidéo défilait, Souleymane ouvrit aussi plusieurs documents dont un tableur qui contenait des transactions.

« — Ça, c'est une vidéo qu'on a reçue d'un habitant de la rue Picasso. Le mec qui vient livrer a fait sa course via *Amanah Express*. »

Samir soupira et se prit la tête entre les mains. Souleymane fit défiler d'autres vidéos où un manège similaire avait lieu. Le jeune leader se sentait comme ramené à la case départ. Alors que son travail acharné et celui de ses proches les amenait à prendre en main des sujets autrement plus nobles, ces vidéos lui rappelaient là où ils avaient commencé. Privés de points fixes pour écouler leur marchandise, les dealers fonctionnaient maintenant exclusivement par livraison.

« — Et y'a un gars de ma fac qui m'a montré ça, sur l'appli. Il l'a fait devant moi. C'est des fausses commandes pour faire livrer de la came.

— Le problème avec ça,... reprit Samir pensif, c'est que ça s'écarte de notre mission de base. On sait très bien qu'on ne pourra pas éradiquer totalement le trafic. Le but c'était de les dégager de l'espace public.

— Et ça, c'est plutôt réussi.

— Al hamdoulillah. Ceux qui utilisent *Amanah Express* pour livrer, on peut monter des pièges pour les avoir. Ils seront définitivement bannis. Par contre ceux qui se font livrer via d'autres moyens, on ne pourra pas courir après tout le monde non plus. »

Le trafic via livraison n'était pas la seule forme de criminalité en pleine explosion. Sans déclaration officielle ou vote à l'assemblée nationale, l'État se désengageait de ses missions de protection de l'espace public pour se concentrer sur sa propre survie. Ce nouvel état de fait n'était pas passé inaperçu aux yeux de nombreux criminels qui profitaient désormais d'une police à la bande passante encore



plus faible qu'elle ne l'était déjà.

Quand on parlait de l'efficacité des forces de l'ordre pour traiter la petite et moyenne criminalité, la différence avec les décennies précédentes était déjà soupçonnée par une bonne partie de la population. Mais le putsch avait créé un trou béant dans l'appareil policier qui était statistiquement inutile contre la vague de crimes et délits qui se multipliaient, le Val d'Or étant encore moins épargné que le reste du pays.

En plein jour, des camions de livraison voyaient leur chauffeur se faire éjecter façon *GTA* pour être détournés, puis vidés et brûlés plus loin. Les agressions dans les transports publics se faisaient également plus nombreuses. Les incivilités se faisaient plus fréquentes, laissant ceux dont la barrière morale dépendait de la force de coercition de l'État livrés à leurs bas instincts.

Sans toutefois devenir une norme, le nombre d'incidents allait croissant. Le jour de la grande consultation au palais des sports de Toulon s'approchait dans un contexte d'insécurité sur tous les plans. La peur contribuait à ce que de nombreux maires de petites communes fassent passer le besoin de stabilité et de sécurité de leur population bien avant leur devoir envers l'État central.

\*\*\*

Franck Lantier rongea son frein en voyant l'ami de son ennemi aller de succès en succès. Le dialogue avec les forces armées locales était presque impossible. La BRMO du Val d'Or était presque comme ostracisée sur le territoire dont elle avait pourtant la gestion.

Le clivage au sein de la police progressait lui aussi à vue d'œil. Les exilés affluaient dans les deux sens. Du jour au lendemain, certains policiers ne se présentaient plus à leur commissariat pour aller supplier un poste à la BRMO, qui leur en donnait volontiers. Dans l'autre sens, ceux pour qui le virage autoritaire de l'État était intolérable prenaient les places vides au sein de la police fidèle à Dessans.

Le changement s'observait aussi au niveau des systèmes informatiques. Alors que la BRMO évinçait de l'accès aux fichiers tous les membres des forces de l'ordre suspectés de soutenir les putschistes ou le député fou, ces derniers se construisaient en parallèle leur propre système d'information. Dessans se voyait d'ailleurs ravi de fournir les logiciels nécessaires au fonctionnement de ce nouveau corps de police qui n'avait pas de nom. Ni national, ni municipal, une proto-institution hybride de gendarmes et d'agents de la police judiciaire mélangée à des transfuges d'autres corps des forces de l'ordre, un patchwork qui naissait dans la survie.

Lantier lui, avait pris ses marques dans son nouveau service qu'il administrait avec le talent d'un dictateur dépourvu de charisme. Sous ses ordres, avaient été placés des officiers plus âgés et plus

expérimentés que lui, mais dont la loyauté était moins certaine aux yeux de Paris. La BRMO n'était pas un corps de police comme les autres. Le besoin d'efficacité faisait ressembler le service à une autocratie, ou plutôt à une version miniaturisée de la République présidentielle post-article 16. Au diable la bureaucratie, le chef pouvait interrompre n'importe quelle procédure, n'importe quelle enquête, orienter les moyens là où il le voulait, quand il le voulait.

Un matin, le soulagement arriva enfin pour Franck. Le nouveau chef reçut l'ordre officiel de coffrer Dessans. Mieux que ça, il devait être extrait de son fief pour être placé en détention là où le ministère de l'Intérieur et celui des Finances l'auraient sous la main. Franck passait dans les couloirs en criant, en même temps qu'il envoyait des messages aux unités du RAID à qui il demandait de se préparer.

« — Laissez tout ce que vous faites les gars, on y va maintenant ! Allez, allez !

— Mais chef, on a encore des suspects en GAV, on peut pas les laisser comme ça ?

— Fous les dehors ! Ces pue-la-pisse n'ont aucune importance, on va coffrer ce cinglé de député et ses sbires ! Donnez le go aux autres équipes, chacun sa cible, on y va, vous me les ramenez tous ! »

Lantier avait mobilisé un nombre exceptionnel d'hommes. Chacun prit la route en direction de sa cible, tous membres du réseau Dessans, mais lui tenait personnellement à voir la face de Laurent lorsqu'il lui collerait le visage sur le bureau en lui lisant ses droits. La

préparation était déjà faite depuis un moment, mais sans feu vert et soutien en bonne et due forme du préfet et du procureur réfugiés à Paris, Lantier ne pouvait pas prendre l'initiative d'arrêter Dessans.

Ce fut donc à l'aune de ce regain d'effronterie et toupet, qu'une colonne de véhicules envahit le parking du siège *Orblock*, et qu'une équipe d'intervention enfonça la porte pour aller chercher celui qu'ils considéraient comme le plus grand criminel de la région.

Laurent fut pris par surprise. Même lui n'avait pas anticipé une telle audace de la BRMO, alors que les militaires qui avaient désobéi à Paris avaient grossi en nombre et se montraient prêts à le protéger y compris contre la police. Lantier prit un malin plaisir à plaquer la tête du député sur le bureau et à le menotter pendant que le reste de ses hommes sécurisaient l'entrée du bâtiment.

Une intervention en bonne et due forme aurait exigé une fouille complète des bureaux et des systèmes informatiques, mais Lantier savait qu'il devait faire vite. La lecture de ses droits au député et la présentation des accusations fut faite à l'emporte-pièce.

« — C'est fini, Dessans. Ta petite épopée de seigneur féodal s'arrête ici. Atteinte à la sûreté de l'État, incitation à la désobéissance civile, violation du serment parlementaire, je sais même pas si j'ai envie de tout te lire... Mais t'es cuit, mon gars. Ton sénile de beau-père a échappé à la taule à cause de sa santé, mais toi tu vas finir tes jours derrière les barreaux, je te le garantis.

— Enchanté, commissaire Lantier, Sharko m'a toujours dit que t'étais

une ordure, et on dirait bien qu'il n'est pas si sénile que ça. Dit Dessans en essayant de parler autant que lui permettait la brutalité des gants noirs qui lui tenaient l'arrière du col.

— Allez, la ferme, monte ! »

Laurent fut propulsé dans le fourgon policier avec un manque de tact qui lui fit regretter son expérience comme otage dans les mains des putschistes. Sous les regards choqués et les cris de ses employés, dont certains filmaient la scène, Laurent fut conduit en périphérie de Toulançon sous le bruit des sirènes.

La scène avait été si rapide, si violente, qu'elle ressemblait à un enlèvement plus qu'à une perquisition. Lantier comptait sur ce qu'il restait de respect des institutions chez les militaires pour ne pas se mêler du problème. D'autres têtes importantes du réseau de Dessans subirent le même sort en même temps.

Samir fit également partie du lot. Alors qu'il revenait du supermarché, un fourgon de police s'arrêta près de lui dans un bruit de crissement de pneus si bruyant qu'il suffit aux passants pour déclencher la caméra de leur smartphone. Désormais habitué au manège, il ne fit aucun commentaire et se contenta d'attendre qu'on le présente à un agent ou un officier pour interrogatoire.

La garde à vue fut aussi pénible que la précédente, et le moment arriva enfin. Samir se trouvait dans un bureau différent de celui où il avait été interrogé précédemment, au commissariat du centre-ville.

Face à lui, un agent qui ne s'était pas présenté tapait sur un clavier

sans lui adresser la parole, dans une forme de mépris qui dépassait de loin l'attitude morne de l'officier Cheminot.

« — Samir Lakhdar. Vous êtes ici pour association de malfaiteurs, violation des mesures de gel des avoirs, incitation à la haine et préparation d'actes terroristes.

— Heu... Quoi ? Vous êtes sûr que j'ai pas mangé un enfant aussi, pendant qu'on y est ?

— Faites le malin, je rajoute cannibalisme à la liste, vous l'aurez cherché.

— Non mais sérieusement, quelle violation de gel ? Quelle incitation à la haine ? Quel terrorisme ?

— Premièrement, vos comptes bancaires ont été placés après que vous ayez été notifié d'une mesure de gel des avoirs.

— Ben j'ai payé avec ma carte et c'est passé, donc c'est pas gelé, non ? Ou alors il marche pas votre gel mais je suis pas responsable moi, si vos outils sont en panne ! Et quelle notification ? J'ai rien reçu. Me dites pas que vous avez envoyé du courrier à mon ancienne adresse en région parisienne...

— Deuxièmement, poursuivit le policier en ignorant Samir, on a retrouvé dans la poche de votre veste un livre contenant des formules islamistes incitant à la haine de la République et au mépris de ses institutions.

— La citadelle du musulman ? Mais c'est un livre d'invocations qu'on

trouve chez tous les musulmans, presque...

— Livre qui contient, je cite : « *Allah est grand* » formule notoirement utilisée par les terroristes, et également « *Tu es au dessus de tout* ». Dieu est-il au dessus des lois de la République pour vous, monsieur Lakhdar ?

— Hein ? Il faut que j'invoque Marianne quand je fais mes prières, c'est ça que vous voulez en fait ?

— Troisièmement, des enregistrements sonores en langue arabe incitant au djihad armé contre les mécréants ont été retrouvés dans votre console de jeux vidéo, suite à la perquisition de la caravane où vous logez. Comment vous expliquez cela ?

— Le Steamdeck ? Ça fait des mois que je l'ai pas utilisé... y'a quoi dedans ? De quoi vous parlez en fait ? J'ai l'impression qu'on est dans un asile de fous...

— Vous ne vous souvenez pas, bien sûr. Laissez-moi vous faire écouter. »

« Al nasru wal majdu fi-ntidharinâ yâ rijâl ! »

« Al majdu lanâ ! »

« Junûduka musta'iddûna lil qitâl ! »

Samir écoutait bouche bée, retenant un éclat de rire nerveux, le policier repasser les voix des unités abbassides dans un jeu vidéo de stratégie médiévale.

« — En fait, je crois que je vais plus rien dire et attendre, là vraiment...

j'ai jamais vu autant de n'importe quoi aussi condensé. »

Le policier continuait de déblatérer les accusations, poser des questions. Lorsque Samir ne répondait pas, il retournait à son clavier quelques secondes avant de reposer une question réussissant l'exploit d'être presque toujours encore plus absurde que la précédente.

Un sentiment de défaite l'envahit. Pendant un instant, Samir s'en voulut d'avoir été aussi naïf. Naïf d'avoir pu croire que suivre un député en pleine insurrection économique et de prendre le serment d'allégeance de dizaines de personnes au mépris d'une dissolution administrative n'allait pas lui attirer d'ennuis. Les limites légales qu'il avait franchies étaient réelles, indéniables mais il ne comprenait pas l'absurdité des accusations qui pesaient sur lui. Fallait-il vraiment monter un dossier digne de la tête de liste d'Interpol pour mettre quelqu'un en prison ? Pourquoi ne pas se contenter de lui reprocher simplement ce qu'il avait fait ?

Il avait espéré pouvoir se retrouver face à un homme à qui il aurait pu expliquer ses actions, les justifier fièrement tout en assumant les conséquences. Un peu de sens dans le traitement de son cas lui aurait permis de rester sûr de lui, et peut-être même d'amener les policiers à comprendre, même sans justifier, la raison de ses actes.

Il récoltait à la place une machine humaine défaillante prête à tout pour éviter le dialogue. Comme si l'unique but de ce simulacre d'interrogatoire était d'enfoncer davantage la cible dans le regret et la soumission à la machine républicaine. Un monstre froid à l'orgueil aussi écrasant que son absurdité.



« — Maintenant nous allons aborder vos relations avec Laurent Dessans. »

Samir n'écoutait plus et regardait par la fenêtre, qui donnait sur le parking du bâtiment.

« — Dites, vous écoutez quand je vous parle ? Vous voulez aggraver votre cas ? »

Mais Samir n'écoutait plus du tout. La scène qui se déroulait sur le parking était autrement plus intéressante. Il se leva et s'approcha du carreau en levant le reste du store pour pouvoir mieux voir.

« — Asseyez-vous immédiatement !

— Je pense que vous devriez venir voir. »

Le policier interloqué se leva d'un bond de son bureau pour aller voir. La route qui donnait sur l'entrée du bâtiment était totalement bloquée par des véhicules militaires. Le parking était plein d'hommes en noir floqués du sigle BRMO, qui semblaient attendre la fin d'une conversation entre deux hommes. Un des hommes de la BRMO discutait armes à la main avec un militaire en face sans qu'on puisse vraiment distinguer l'intensité du risque. Les armes étaient pointées vers le sol, les militaires semblaient attendre aussi. Aucune hostilité apparente, mais la tension se voyait à la posture braquée des policiers qui se rassemblaient dans la cour, certains arrivant en trotinant, armes pointées au sol. Impossible de savoir à qui les hommes en vert appartenaient. Du renfort de l'État ? Des putschistes venus prendre leur revanche ? Des militaires fidèles au député ?

La première option fut éliminée lorsque la barrière qui séparait les deux hommes qui parlementaient d'un côté et de l'autre fut enfoncée par un VAB. Le vrombissement du moteur dû à l'élan pris par le fou furieux qui conduisait le véhicule et le choc avec la barrière provoqua une scène de panique dans la cour. En quelques secondes, le parking fut envahi d'hommes en vert dont le plus probable était qu'ils soient venus récupérer quelqu'un. Samir comprit très vite de qui il s'agissait.

« — Tu... vous restez ici ! Vous ne bougez pas ! »

L'agent sortit précipitamment de son bureau après avoir endossé un gilet pare-balle et son arme de service, et referma à clé derrière lui.

De là où il était, Samir ne distinguait maintenant plus rien. Plus de signe de policiers de la BRMO sur le parking et la petite cour à l'entrée du bâtiment, les bonshommes verts avaient pris le contrôle des lieux.

Aucun coup de feu ne se fit entendre, mais les cris fusaient de toutes parts. Au bout de quelques minutes, les troupes martelaient le sol du couloir. Toujours menotté, Samir ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre. Il retourna près de la fenêtre pour constater l'arrivée de nouveaux véhicules identiques à ceux qui l'avaient ramené à Toulançon après la tentative de putsch.

Les portes arrière des véhicules s'ouvrirent, et engloutirent presque immédiatement deux personnes qui sortaient du bâtiment en courant en direction des soldats. Samir eut à peine le temps de distinguer leurs vêtements. Il était trop loin pour les identifier, mais ces deux-là n'étaient à coup sûr pas des militaires.

Les bruits se firent soudain plus intenses en sa direction. Des bruits de portes maltraitées se mêlaient aux menaces et cris de panique de certains fonctionnaires qui n'avaient pas signé pour ça.

« — Ouvrez tous les bureaux ! Dessans n'est pas en bas, il doit être ici. »

Les bruits qui suivirent confirmèrent que l'injonction avait été suivie d'actes. Des portes étaient enfoncées. Samir s'éloigna un peu de celle du bureau où il était retenu captif, juste au cas où. Quelques instants plus tard, sa porte fut forcée au bélier également, et ce fut les mains menottées en l'air qu'il accueillit les soldats qui déboulaient et fouillaient dans tous les recoins, écartant d'un geste du pied la poignée qui avait quitté le cadre de la porte pour se retrouver au sol.

« — Pas là non plus !

— C'est qui, celui-là ?

— Moi, c'est Samir, Samir Lakhdar.

— Samir quoi ?

— Ah, c'est le mec des Planaïses, là !

— On fait quoi avec lui ?

— Dans le doute, vas-y. Le général voudra peut-être l'interroger.

— Lève-toi, mon gars, tu fais ce qu'on te dit et tu ne discutes pas. »

Samir qui n'avait pas vraiment la puissance de feu nécessaire pour faire une contre-proposition accepta, et fut baladé de couloir en

couloir en direction de la sortie. Il fut posté sur le parking où des hommes attendaient, personne ne semblait trop savoir quoi faire de lui.

« — Où est-ce qu'on le met, lui ?

— C'est pas un proche de Dessans, je sais pas ce qu'il fout là. Mets-le avec les mecs du NOF.

— Avec sa tête ? T'es sûr ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'ils lui fassent de toute façon ? Le trajet n'est pas long. »

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée triomphante de Dessans sur le parking. Accueilli par des hourras et une concentration d'hommes autour de lui, Samir observait médusé une scène surréaliste confirmant ce qu'il soupçonnait. Des militaires avaient risqué une confrontation directe contre la BRMO pour récupérer leur député.

« Vous pouvez venir, mon général, il n'y a aucun risque. »

Samir tourna le regard vers le véhicule d'où venait la voix. Un homme en sortit à peine vêtu d'un gilet tactique, mais sans armes ni équipement particulier. Le général Stern en personne tendit une main chaleureuse à Laurent Dessans, qui encore confus encaissa les retrouvailles avec une stupeur et un enthousiasme sincère.

« — Vous !

— Qui d'autre ?

— Personne, bien sûr ! Personne n'aurait pu s'attacher la loyauté et la témérité d'autant d'hommes de tout le Val d'Or !

— Je n'ai pas le temps de mettre un pied à terre que vous êtes déjà dans un nouveau bourbier, Laurent !

— Et vous êtes encore là pour m'en sortir, général. Vos hôtes vous ont finalement libéré ?

— Oui, après avoir compris que notre chère République ne se souciait pas davantage de mon sort que de celui de la France, ils ont compris que je leur étais plus utile ici que là-bas.

— Utile ici ?

— Je n'ai pas l'intention de remettre le Val d'Or sous les ordres de Paris, tout le monde l'aura compris, et eux aussi. »

Leur échange fut interrompu par une voix qui semblait vociférer assez fort pour couvrir celle des militaires. On pouvait la reconnaître entre mille, c'était celle de JB, décalée et théâtrale même dans les pires situations.

« — Non je refuse de partir d'ici sans mes ASIC ! Ces sauvages ont débarqué chez moi et pris tous mes S9 ! Bande de voleurs !

— JB on doit y aller, plus on reste et plus on risque que ça dégénère !

— On va prendre des semaines de retard sur *Orblock* sans mes ASIC, Laurent ! Et ils vont les revendre j'en suis sûr ! Allez-y sans moi je m'en fiche, je ne repars pas sans mes machines !

— Allez chercher Lantier, rendez-lui ses machines qu'on puisse

partir... »

Le sens des priorités de JB réussit à retenir la troupe qui était sur le point de repartir avec son chargement humain. Pendant qu'un contingent repartit à l'intérieur du bâtiment, Samir fut conduit près du général par un des soldats.

« — Général, on a trouvé ce type, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Qui est-ce ?

— Samir Lakhdar, dit Laurent en prenant l'initiative. C'est un collaborateur du projet *Orblock*.

— Nous ne savons pas s'il est ici pour une question de droit commun ou pour l'affaire qui nous amène... dit le général pensif, fixant Samir dans les yeux.

— Mieux vaut ne pas laisser la BRMO en juger, n'est-ce pas ? Défendit Laurent. Dans le doute, transférez-le au commissariat de Montrose ?

— Oui conduisez-le à Montrose avec les autres. Mais il faudra que l'on discute de vos fréquentations, mon cher Laurent... »

L'ordre fut exécuté immédiatement. Samir fut chargé dans un des véhicules présents, toujours menotté, aux côtés d'hommes qui n'eurent pas besoin d'expliquer la raison de leur présence. Assis au bout d'une rangée de quatre hommes menottés qui faisaient face à quatre militaires silencieux, Samir prit l'initiative d'ignorer tout le monde en espérant que son attitude serait suivie.

Quelques regards insistants dans sa direction de la part de ses

codétenus lui faisaient comprendre que sa compagnie n'était pas souhaitable, même dans cet éphémère moment de captivité. Toutefois, aucun ne fit le moindre geste. Les soldats de Stern n'auraient pas laissé qui que ce soit troubler le voyage, peu importe la raison. L'un des hommes menottés se permit toutefois une pique en direction de Samir.

« — Eh regardez les gars, on voyage avec le mollah des Planaises.

— Pourquoi t'es là, mec ?

— Pour la même raison que vous.

— Te compare pas à nous, mon gars. Les mecs comme toi on va vite les re-migrer quand tout ça sera fini, répondit celui qui semblait être leader de la bande.

— Peut-être, répondit Samir. En attendant vous êtes là et moi aussi. Alors ça fait quoi d'être considérés comme des traîtres à la nation ?

— Le conflit entre le Nouvel Ordre et l'État c'est autre chose. On règle des comptes en interne entre Français, ensuite... ensuite on s'occupera des petits mollahs comme toi.

— Un mollah et un führer dans une voiture, on dirait le début d'une mauvaise blague, nan ?

— Je rigole pas avec toi, le bougnoule !

— C'est bon ! Tout le monde la ferme ! »

L'injonction du soldat suffit à mettre fin à la discussion. Samir put profiter du reste du trajet dans une indifférence paisible. Il fut séparé

de ses compagnons de voyage une fois le véhicule garé dans le sous-sol d'un lieu qu'il reconnut dès qu'on le fit sortir. Le commissariat du centre-ville était occupé par des hommes de Stern, qui dispatchaient les captifs. Samir ne connaîtrait pas le sort des membres du Nouvel Ordre qui lui avaient tenu compagnie.

Aucune trace de Laurent. Le jeune homme fut conduit à une cellule de garde à vue similaire à celle qu'il avait déjà visitée. Privé de son smartphone, il ignorait jusqu'à l'heure, essayant de la déterminer en fonction de la luminosité des fenêtres auxquelles il avait eu accès lors de son transfert.

On vint finalement le chercher pour le conduire à un bureau qui lui avait presque manqué. L'officier Pierre Cheminot l'attendait comme d'habitude devant son clavier. Samir crut un instant déceler pendant une fraction de seconde un sourire sur la mine maussade du policier. Il quittait une audition pour une autre, ballotté entre deux entités qui se disputaient son jugement.

« — Bonjour, monsieur Lakhdar...

— Officier Cheminot, bonjour !

— J'ignore si c'est par chance ou par malchance, mais on se voit pour la troisième fois.

— Ce qui compte c'est surtout l'endroit où on se retrouve.

— Vous espériez me croiser où ? Au parc Astérix ?

— Plutôt dans le bâtiment de la BRMO, ou même ailleurs, plus à l'est



par exemple... Je vois que vous avez choisi votre camp.

— J'ai choisi ce que j'estimais être le moins pire pour ce pays, et pour moi-même. Mais ce n'est pas pour parler de moi qu'on est ici, monsieur Lakhdar. Votre dossier s'est alourdi depuis la dernière fois que nous nous sommes vus.

— C'est vrai. Mais maintenant on a un dossier commun, monsieur l'officier.

— Ah oui, et lequel ?

— Vu que vous êtes là, c'est que vous n'avez pas choisi le camp du Nouvel Ordre, mais pas non plus celui de l'État... Donc on doit avoir une fiche dans le même logiciel, quelque part à la BRMO.

— C'est une affaire qui ne vous concerne pas, monsieur Lakhdar. Vous êtes ici parce que quels que soient les troubles qui traversent notre pays, nous tenons à préserver l'État de droit.

— Ah ? Même si pour préserver l'Etat de droit, il faut sacrifier le droit de l'État ? »

Cheminot ne dit rien. Sa présence suffisait comme réponse. Le virage autoritaire de Paris avait mis le pays entier dans l'embarras. Nombreux étaient ceux qui refusaient de laisser faire les putschistes, mais suivre l'État dans sa guerre impliquait de sacrifier les piliers du rêve démocrate. La séparation des pouvoirs ne serait bientôt plus qu'un lointain souvenir, la République mutait à toute vitesse en dictature sous prétexte de l'urgence. Comme de nombreuses communes, la ville de Toulançon était

déchirée par ce choix. Paris laissait entendre qu'il n'existait pas de troisième voie entre les coups de l'État et le coup d'État, mais le refus de s'impliquer dans cette guerre civile se répandait comme une traînée de poudre parmi les collectivités locales de tout le pays, paralysant parfois jusqu'à des conseils régionaux et des pans entiers de l'appareil administratif.

L'entrevue se conclut sur un ton presque détendu. Samir repartait avec de lourdes charges, mais il repartait. Son cas ne parut finalement pas assez urgent pour le placer en détention provisoire. Sans qu'il ne sache si Laurent y était pour quelque chose, ou si chaque morceau du pouvoir était trop occupé à se protéger contre celui d'en face, l'étau sembla se déserrer un peu. Après quelques formalités, il était de nouveau libre.

## Chapitre 30

*« A chaque nouvelle catastrophe, la presse se remplit durant quelques jours de questionnements, parfois radicaux, sur le libre-échange généralisé, la division internationale du travail, la perte totale de souveraineté et d'autonomie alimentaire d'un pays comme la France. Aucune de ces déclarations ne se traduit en actes. »*

*Reprendre la terre aux machines - L'atelier paysan*

**A**lors qu'on attendait encore l'allocution officielle du chef des putschistes, le général Charles Vauclin, qui avait été reportée plusieurs fois, la tension entre les deux forces opposées du pays ne faiblissait pas. L'inévitable nouvelle arriva bientôt sur les écrans de tous les citoyens étrangers, clandestins présents sur le sol français : les combats avaient repris. L'intensité demeurerait faible, prenant souvent la forme d'opérations de forces spéciales d'un côté comme de l'autre, pour prendre le contrôle d'un point vital ou capturer un nom important. Mais la guerre devenait progressivement la nouvelle réalité de l'hexagone.

Le pays entier se métamorphosait, changeant presque aussi rapidement que la forme du croissant lunaire. Paris, malgré sa folie,

comptait encore en ses rangs quelques hommes dont la raison n'avait pas encore été totalement ravie, et envisagea de considérer avec moins d'hostilité les régions qui ne lui étaient pas fidèles, tant qu'elles ne lui étaient pas militairement hostiles. Ne pouvant pas se permettre de se mettre à dos les hésitants, les moyens de l'État furent pleinement réalloués à la lutte contre les putschistes.

Jacques Boyeux dut avaler sa frustration lorsque le ministre lui intima l'ordre de trouver un terrain d'entente avec Dessans. Le préfet du Val d'Or vit bientôt son titre devenir un simple nom sur du papier. Dans les faits, il n'était plus préfet. Le département échappait progressivement au contrôle de l'État à mesure que la sécession administrative et surtout bancaire se répandait. L'homme aigri et rancunier comptait bien se rattraper en accomplissant avec zèle sa seconde mission : priver le Val d'Or du soutien de l'État. Le ministre avait été clair : s'ils voulaient vivre sans l'État, ils devraient en assumer les conséquences.

Il y avait bien encore quelques condamnations et affaires judiciaires à afficher en première page de chaque canard local ou national. Mais elles ne devenaient statistiquement qu'un compte-gouttes, ne dupant que ceux dont les journaux étaient la seule fenêtre vers le monde. Autrement dit plus personne.

Les plus avisés avaient vite compris que la baisse de la pression fiscale témoignait à elle seule du désengagement républicain. Les lois étaient de plus en plus dures, mais leur application se faisait de moins en moins visible.

Il était devenu coutume depuis longtemps de voir les services publics et autres institutions se déliter en silence ou dans le vacarme des manifestations, mais jamais l'État n'avait fait le moindre sacrifice sur l'organe qui assurait sa capacité à prélever sa population.

Le monstre fiscal dont les artères étaient bouchées se concentrait de plus en plus sur les grosses sommes laissant les petits commerces et entreprises glisser dans la clandestinité sans que les sanctions ne les frappent comme elles le faisaient jusqu'alors.

François le constata en allant récupérer son courrier un matin. Il jetait depuis des mois les enveloppes frappées du logo Marianne sans plus même les ouvrir. Se sachant déjà interdit bancaire en raison de sa fidélité à Dessans, et insolvable étant donné qu'il ne possédait plus le moindre euro, il n'avait de toute façon que faire des injonctions à payer ces sommes toujours plus grandes. Leurs intitulés abscons dont le sens lui échappait totalement, même à lui qui était pourtant diplômé de la fonction publique, le faisaient presque rire.

Il ouvrit sa boîte aux lettres et regarda quelques secondes le cube métallique vide, comme si une enveloppe allait apparaître. Mais ce matin-là, rien. Il regretta presque le geste machinal et satisfaisant de déchirer l'enveloppe en morceaux. Sa mémoire musculaire en fut frustrée, mais la curiosité de François fut titillée.

« — Ma parole, pas un courrier floqué de la Marianne ce matin !  
Lança François en entrant dans le bureau de Dessans.

— Même la BRMO est de plus en plus en retrait. Le moment est venu, mon cher François. Le grand jour approche.

— Tu sais que tous les maires et magistrats à qui j'ai pu parler n'ont pas encore pleinement réalisé... Quand j'évoque avec eux la possibilité que ça s'éternise, ils n'y croient pas

— Je sais, pour eux il ne s'agit que d'élire le représentant d'un conseil temporaire. Le temps que la République redevienne elle-même. Pesante, ennuyante, mais stable, et démocratique.

— Et s'ils avaient raison ?

— S'ils ont raison ? Alors nous aurons quand même fait ce qu'il fallait. »

La grande assemblée au palais des sports de Toulançon avait demandé une organisation titanesque. Devant l'urgence et la quantité des affaires à traiter, la date avait même été avancée d'une semaine. Pour tous les notables de la région, il était clair que renoncer au droit de l'État sur eux ne signifiait pas renoncer à l'État de droit chez eux. Il leur fallait un cadre légal pour préserver le fonctionnement des institutions sans dépendre de Paris. L'urgence ne permettait pas dans l'immédiat d'organiser un suffrage universel.

Ce rendez-vous, qui prenait la forme d'une assemblée constituante, ne devait pas se séparer avant d'avoir élu un représentant pour une durée d'un an, et les bases d'une gouvernance locale. De là découlait la future organisation de ce morceau de République qui choisissait de faire route à part. Des magistrats compétents seraient nommés,

appuyés pour le rôle exécutif par une police recomposée à partir de morceaux du renseignement territorial et de l'ensemble des agents du milieu qui étaient davantage effrayés par la folie de l'Élysée que par l'aventure sécessionniste dans laquelle Laurent les avait lancés.

Ce rejet était, depuis le jour du putsch raté, ce qui tirait de force ce petit bout de peuple français vers l'inconnu. Même si la plupart des fonctionnaires, chefs d'entreprise, grands noms du foncier et autres notables espéraient un retour rapide à la normale, le dégoût et le ras-le-bol de la folie républicaine surpassaient la répulsion pour le modèle de Cité-État vers lequel les amenait le député Dessans.

Le Val d'Or était plus large que la ville de Toulançon, mais le cœur économique et politique de la région s'incarnait dans cette ville. Aussi, les maires de communes alentour étaient déjà presque tous acquis à la cause de Dessans. Aucun autre homme ne pouvait espérer récolter autant d'adhésion que le député. Le général Stern, qui jouissait pourtant d'une grande popularité, avait endossé son rôle de militaire et se contentait, avec ses troupes, du rôle de bouclier de cette jeune micro-nation.

Le jour venu, on fit de cette assemblée un événement. Retransmise en direct sur internet, elle permettait à Samir de regarder ce qui allait ressembler à un couronnement.

Les deux axes routiers menant au palais des sports avaient été coupés pour l'occasion. Les militaires avaient même fait les choses jusqu'au bout, mettant en place, avec la coopération des reliquats du Renseignement fidèles à leur département, un véritable réseau

d'observateurs sous couverture. Dispersés dans les gares, stations de Tramway, et sur les lieux-mêmes de l'événement, ils garantissaient autant que leurs homologues en vert la sécurité.

Comme invité à son propre événement, Laurent fut accueilli sous les applaudissements à peine arrivé sur le parking, et descendit de la voiture accompagné de son inséparable François. La tradition médiatique avait été respectée. Flash des appareils photos, caméras et micros longeaient l'allée devant l'entrée principale, faisant de l'arrivée des personnages les plus attendus des mini-événements.

L'engouement avait pénétré la société civile avec un impact inhabituel pour un événement politique. Sur les chantiers, dans les bureaux, ou sur la route, on écoutait la radio, on regardait la retransmission de cet événement qui ressemblait à s'y méprendre à une déclaration d'indépendance.

Le brouhaha régnait dans le complexe sportif, où les éléments logistiques de dernière minute se mettaient en place, alors que le général Stern s'apprêtait à prendre la parole le premier. Il avait été convenu que l'ouverture serait faite par ce militaire, qui avait rendu ce petit miracle possible. Grâce à lui, à l'ombre de ses canons, était organisée en toute illégalité républicaine une cérémonie à la symbolique aussi dangereuse que mille frappes aériennes. Lorsqu'il monta sur le pupitre chargé de microphones, l'attention se fit plus soutenue. On ne parlait plus, on écoutait.

*« Nous affirmons aujourd'hui notre refus de participer à ce conflit meurtrier qui déchire la France ! Quelles que soient nos convictions*



*politiques, nos opinions sur nos concitoyens, il nous est impossible de nous résoudre à combattre des Français, à verser du sang français, avec les mêmes armes payées par les Français pour les protéger !*

Peuple du Val d'Or, je salue votre courage ! Aujourd'hui, alors que certains vous accusent de lâcheté, je vois en votre audace un exemple pour la France ! Nous sommes réunis ici parce que nous aimons la France plus que ceux qui la dirigent ! Parce que nous tenons à la démocratie, à l'État de droit et à la justice davantage qu'à ce régime corrompu !

*Je voudrais rappeler pourquoi nous sommes réunis ici aujourd'hui. Pour que vous n'oubliez pas que ceux qui vous traitent de lâches sont ceux qui ont refusé de rendre des comptes ! Qui, crise après crise, n'ont eu pour seule réponse que la répression ! Qui ont éborgné, blessé, tué des compatriotes pour avoir exprimé leur désaccord ! Après leur corruption avérée, cette folie furieuse qui les pousse à cracher des ordres tous plus absurdes et abjects pour se protéger eux-mêmes ! Cette irresponsabilité qui les pousse à envoyer à la mort des milliers de nos enfants par pur souci de diversion ! C'est ce qui nous a conduits à dire non !*

Quant à ceux qui m'accusent de faire le jeu des extrêmes, de la Russie, ou des rebelles qui ont pris les armes contre leurs propres frères d'armes, ceux qui prétendent amener un ordre nouveau pour la France, voyez donc par ma présence le choix que j'ai fait ! Il ne s'agit pas de lâcheté, il s'agit de justice ! Il s'agit de légitimité, il s'agit de lucidité ! Il ne s'agit pas d'éviter la guerre, il s'agit de choisir pourquoi,

et pour qui nous la faisons ! »

Le discours du général porta ensuite sur ses espoirs de réconciliation future avec Paris, dans le but de tempérer l'idée d'une sécession complète.

La parole fut ensuite laissée à plusieurs maires ayant préparé une allocution, et quelques notables venant dire leurs espoirs pour la France et surtout pour le Val d'Or. L'arrivée triomphante de Laurent réveilla l'entière des estrades. Le député s'avança vers le pupitre, vêtu d'un long manteau et son plus beau costume qu'il avait choisi de porter sans cravate ce jour-là. Il éprouva un instant un léger sentiment de gêne. Même si les apparences étaient préservées pour donner à l'élection une teinte entièrement démocratique, il savait d'avance qu'il l'emporterait haut la main. Son prestige était au plus haut, et il n'avait qu'à prononcer n'importe quel mot pour être applaudi. Sa prise de parole fut plutôt courte, mais non moins marquante que celle du général.

*« ... Que ce jour ne soit pas celui où la France a péri, mais celui où elle est née une nouvelle fois ! Que nous soyons aujourd'hui ceux qui portent l'esprit de notre nation haut et par-delà les troubles des temps à venir ! Et s'il nous est demandé de faire un choix, que la liberté l'emporte sur la servitude ! Que notre choix soit l'État de droit, face au droit de l'État ! »*

Le discours fit mouche et fit de l'ombre à toutes les allocutions qui lui succédèrent. Le moment du premier vote arriva. Les quelques noms

qui s'étaient présentés furent rapidement éclipsés. Laurent arriva en tête avec une unanimité digne d'un score de dictateur. Le simulacre d'élection, aussi sincère fut-il, n'était, tout le monde le savait en réalité, qu'une consécration. Le député avait déjà emporté son mandat le jour où il avait préservé le Val d'Or d'une destruction inutile.

Ainsi naquit le Conseil du Val d'Or Autonome.

Laurent emportait, pour un an, le droit de faire ses preuves en tant que leader du CVA. Le titre choisi pour ce nouveau poste fut celui de député. Malgré l'homonymie avec le titre reconnu par le régime parisien, celui-là en redéfinissait entièrement le sens. L'ambiguïté de la situation ne fit l'objet d'aucun article à charge parmi les quotidiens de la presse locale, voire nationale. Ceux qui vinrent à en parler s'attardaient surtout sur ce nouvel organe politique en soi. Tantôt vu comme une énorme trahison de la nation, tantôt comme une voie intermédiaire à considérer, selon le canard ou la fréquence.

Sa prise de fonction immédiate ne lui laissait pas le temps de respirer. Les têtes du système judiciaire local, des figures loyales à Dessans, furent désignées. De même que les policiers les plus fidèles au député prirent la direction de l'embryon d'appareil exécutif. Cette mini-France dans la France se tenait à peine debout qu'elle devait affronter des crises existentielles à n'en plus finir. L'urgence nécessitait de trouver des solutions aux multiples bombes à retardement qui menaçaient de faire s'effondrer le Val d'Or sur lui-même. Des quartiers populaires à la gronde écologiste radicale en passant par la

crise bancaire, l'insécurité, la menace à long terme des putschistes, la guerre ukrainienne et le sabotage républicain, les défis étaient de taille.

\*\*\*

Les premiers à avoir compris les implications de la désertion de l'État furent ceux qui avaient passé les dernières années à lutter contre le projet d'expansion de la civilisation moderne. Zadistes, écologistes radicaux et autres mouvements militants et associations qui luttaient activement contre l'artificialisation des sols réalisèrent en quelques jours qu'il n'y aurait plus de préfet pour forcer ce projet d'autoroute.

Pour eux, moins d'État signifiait moins de gendarmes, moins de policiers incarnés dans la nouvelle BRMO pour protéger les engins de chantier, moins de banques pour geler les avoirs des militants, et moins de magistrats pour ordonner des perquisitions. Les hangars où étaient stockés les outils et matériaux nécessaires à la construction de l'autoroute devenaient des proies faciles. Un déferlement de colère et de soulagement s'abattit sur tout ce qui appartenait à une entreprise du BTP ou à un géant industriel présent sur cette route.

Invoquant leur loyauté à la terre mère et l'invariabilité de la lutte malgré le contexte politique, des scènes de violence se multiplièrent sans qu'une réponse efficace ne pût se mettre en place rapidement par la police du Val d'Or à peine recomposée, et déjà débordée.

Les bétonneuses, pelleteuses, et autres monstres sur roues étaient brûlés vifs, les préfabriqués démolis, toute la signalisation des travaux arrachée. Les plus pragmatiques de la nébuleuse écologiste en profitèrent même pour piller du matériel qui servit à renforcer les habitations des ZAD, centres opérationnels des luttes.

Depuis les vestiges du chantier de l'autoroute, ce qui méritait bien le titre de zone de non-droit servait de base à la planification d'actes de sabotage d'une ampleur encore inédite. La ZAD de l'A79 était bien avant le coup d'État une des plus anciennes et des plus résilientes du pays.

Franck Lantier reçut un ordre express et très concis du préfet alors qu'il sortait dîner avec quelques-uns de ses collègues dans un restaurant qui avait conservé les apparences, le charme et l'abondance d'avant le putsch.

« Ne touchez plus à la ZAD. Laissez Dessans se débrouiller avec. Ils le fatigueront et affaibliront ses soutiens. »

Le chef de la BRMO lâcha un sourire de complicité que Jacques ne put voir, avant d'appeler le serveur pour régler l'addition.

« — Quoi ?! Fit-il en voyant le montant en euros de la facture. C'est un scandale ! Comment ça se fait que vos tarifs ont augmenté comme ça !

Il faudrait penser à mettre les prix sur la carte si vous les changez tous les quatre matins !

— Je suis navré, monsieur, les temps sont très durs pour tout le milieu de la restauration. Mais nous pouvons vous proposer d'autres moyens de paiement si vous souhaitez ?

— C'est-à-dire ? »

Le serveur fit glisser sur la table une petite carte contenant un QR-Code orné du logo *Orblock*. Franck, qui n'en revenait pas, lança un regard noir au serveur.

« — Vous savez qui je suis, jeune homme ?

— Heu... non monsieur, excusez-moi si je vous ai offensé !

— Je suis le chef de la BRMO, comment se fait-il que vous proposiez ce moyen de paiement illégal dans votre restaurant ? Je veux voir votre patron !

— Euh... pardon ! Je vais voir avec lui tout de suite ! »

Le serveur qui suait maintenant pour une autre raison que la chaleur de la cuisine, courut avertir le patron du restaurant.

« — Patron, je crois que j'ai fait une gaffe... il y a le patron de la BRMO et... je lui ai proposé...

— Quoi ?! Ne me dis pas que tu as proposé *Orblock* à Franck Lantier ! Mais quel abruti tu fais !

— Je ne savais pas... »

Le patron courut se confondre en excuses auprès de Franck, qui prit malgré tout la peine d'écouter ses justifications. Franck Lantier servait l'État de la façon la plus loyale possible. Mais sa loyauté envers son propre portefeuille était un cran au-dessus dans la hiérarchie de ses priorités. Aussi hésita-t-il avant de faire déferler sur le restaurant l'implacable machine répressive de l'État. Et puis, il l'aimait, ce restaurant. Où irait-il manger s'il venait à fermer à cause de son zèle ?

« — Oui, oui, je peux comprendre que les temps soient durs, mais on a quand même l'impression de se faire enfler quand on voit la facture... vous comprenez ?

— Nous allons faire un geste et réduire cette addition, je vais voir en caisse et vous reviens très vite.

— Attendez, vous dites que les prix sont combien, si on paye par *Orblock* ?

— Euh... environ quarante pour cent moins cher, monsieur, ce qui reviendrait à 150 euros.

— Hmm... bon les gars, quelqu'un d'entre vous a un compte *Orblock* ? Il paye et je lui rends la différence en euros. »

Les collègues de Franck, gênés par la question, ne surent pas immédiatement quoi répondre.

« — Allez, c'est bon, je vais pas vous manger ! De toute façon, tout le monde utilise ce truc !

— Oui, moi j'avais fait un compte, pour tester un peu. J'ai pas mis

grand-chose dessus, c'était pour tester. Je comptais t'en parler, en plus !

— Combien ?

— Assez pour payer l'addition...

— Allez, vas-y ! »

Franck avait brisé au sein de son équipe même le tabou vis-à-vis d'*Orblock*. Mais personne ne semblait gêné outre mesure. Le reste de ses effectifs était en majorité à son image. Leur loyauté allait avant tout à celui qui versait la prime à la fin du mois, mais les écarts étaient permis lorsqu'il s'agissait de sauver un peu de son pécule, quitte à financer l'adversaire.

\*\*\*

Sophie, qui avait gardé contact avec des membres du CMDO, fut appelée en urgence par ces derniers qui avaient reçu des propositions de la part d'industriels qui tentaient de sauver ce qu'ils pouvaient du désastre en cours. Sa curiosité la poussa à accepter la rencontre même si elle avait déjà quitté le Comité. Officiellement, le motif de sa présence était sa proximité avec le CMDO, son influence dans le tissu d'associations écolos locales, et un peu aussi son lien avec le président



du CVA. Mais elle savait au fond quelle était la vraie raison pour laquelle on l'avait appelée. Sans qu'elle ne l'ait admis ouvertement devant qui que ce soit, le CMDO savait que Sophie prenait part aux actes de sabotages les plus ambitieux et mieux organisés de la nébuleuse. En la faisant asseoir à la table, le Comité savait que son oreille était une porte vers les plus radicaux du mouvement.

Elle se présenta le lendemain au local municipal qui servait d'abri à la réunion. Le Comité pour le Maintien De l'Occupation, collectif le plus organisé des Zadistes, y était représenté par une dizaine de personnes qui attendaient autour des tables disposées en U. Quelques encravatés firent leur entrée en vitesse avant de refermer la porte.

Leur allocution prit rapidement la tournure d'une supplication.

« — Il faut leur dire d'arrêter. On ne peut pas laisser faire ça. Nous avons discuté avec des représentants d'Agrolia et les autres compagnies présentes dans les environs, ils menacent de faire appel à des sociétés de sécurité privée dont les méthodes sont bien plus rudes que celles de la gendarmerie ou de la BRMO. Les militants se mettent aussi en danger en détruisant des choses de la sorte !

— Vous vous souciez de la sécurité des militants, maintenant ? »

Sophie avait répondu sèchement, sa voix masquant à peine le sarcasme de sa question.

« — Madame Dessans, l'État de droit ne doit pas être oublié malgré les temps troubles que nous traversons. Votre mari l'a suffisamment bien rappelé il y a peu, n'est-ce pas ? »

Sophie fit la grimace. Elle détestait qu'on lui rappelle ses liens avec Laurent dans cet univers-là. Ici elle était militante, et portait à la rigueur la casquette scientifique, point. Lui agiter devant le nez son mariage avec un des hommes les plus influents de la région la mettait mal à l'aise devant ses collègues de lutte.

« — Si vous voulez parler à monsieur Laurent Dessans, allez le voir directement. Moi je ne suis pas ici pour le représenter, et ne comptez pas sur moi pour vous défendre auprès de lui.

— Que l'on soit bien clair, nous sommes ici pour échanger uniquement avec les représentants de ces occupants illégaux du chantier de l'A79 ! Je soulignais simplement l'importance de ne pas laisser notre territoire en proie à l'anarchie !

— Monsieur Étienne, l'État de droit, il faut le respecter depuis le début, pas uniquement quand ça vous arrange.

— C'est une menace, madame ? Vous comptez laisser ces bandes de voyous saccager le matériel des entreprises et des salariés qui sont aussi vos concitoyens, je vous le rappelle ?

— Je ne menace personne, et pour être honnête avec vous je ne comprends même pas l'objet de cette réunion. Vous pensez que nous pouvons télécommander tous les militants comme ça, d'un simple ordre ? Nous n'avons de contrôle sur personne, le CMDO est un organe de coordination, il n'a aucun pouvoir de coercition, et si certains vous ont laissé croire qu'il en était autrement, vous avez été trompés. Les militants réclament l'abandon des projets écocides.

— Sophie, intervint un des membres du comité, le CMDO ne peut pas agir comme un gouvernement central des militants, certes, mais si on t'a fait venir c'est justement parce que tu as une influence auprès des plus motivés, donc on pensait...

— Que quoi ? Que j'allais les aider ? Fabien tu te rappelles pourquoi j'ai quitté le CMDO, en fait ? Je ne veux pas de vos arrangements et de vos magouilles ! Vous êtes capables d'appeler à mettre le cirque en ville le samedi et être dans le bureau du préfet le lundi, eh bien pas moi ! Et que je sois l'épouse de Dessans n'y changera rien ! Je n'appelle personne à détruire quoi que ce soit, mais ne comptez pas sur moi pour jouer les médiateurs ! Cette colère que vous voyez se déchaîner, elle est légitime ! Parce que les gens n'en peuvent plus, en fait ! Que ce soit la guerre ou pas, le problème reste le même, il y a des gens qui étouffent dans cette société et qui ne veulent pas que le monde se transforme en usine géante !

— Là-dessus on est d'accord Sophie... mais...

— Mais quoi ?

— Ce n'est rien, dit Étienne en se levant. Le message est clair, je pense que personne ici ne pourra rappeler qui que ce soit à l'ordre. Nous allons directement demander une entrevue à monsieur Dessans qui, nous l'espérons, se montrera plus raisonnable que vous. Nous avons essayé la voie du dialogue, mais ce n'est visiblement pas la bonne.

— Bon vent ! »

L'attitude ouvertement méprisante et hautaine de Sophie choqua

même quelques-uns des membres du CMDO, qui ne portaient pourtant pas les promoteurs venus discuter dans leur cœur. Étienne et le reste de sa clique tinrent parole. Laurent, qui avait vu comme tout le monde les scènes de destruction en vidéo, concéda à la délégation des promoteurs de l'autoroute une entrevue avec le Conseil Autonome, et les membres en charge de l'affaire. Étienne avait voulu éviter de rencontrer Dessans en face, ne sachant comment se comporter par rapport au couteau dans le dos qu'il lui avait planté quelques mois plus tôt. Mais son culot et sa cupidité le rappelèrent à la raison : il fallait sauver ce qui pouvait l'être de ce chantier, et garantir les intérêts de ses confrères, le reste n'avait aucune importance.

Ce brave Étienne Gauthier était notoirement connu pour être impliqué dans les affaires de corruption étatique qui avaient précipité le dégoût général pour tout ce qui représentait l'État, mais le choix de lui donner une tribune s'inscrivait dans l'idée de clôturer les sujets problématiques sans faire de vagues supplémentaires. Le Val d'Or prenait sa route, certes, mais le Conseil n'était pas là pour s'opposer bêtement à n'importe quelle demande de médiation, même venant d'un homme notoirement corrompu.

Les défenseurs de l'A79 restant réalistes, ne firent pas mention des décrets et jugements rendus par les tribunaux sous le régime républicain, qui n'avaient aucune valeur devant le Conseil du Val d'Or Autonome. La République ne leur envoyait aucun signe de soutien. Les destructions continuaient, le combat semblait perdu pour

les promoteurs de l'autoroute.

Paris leur avait clairement envoyé le signal que plus aucun projet dans cette région ne les intéressait. La guerre et la crise financière sur le reste du territoire étaient déjà suffisantes pour les occuper. Gauthier n'aurait aucun soutien de la capitale sur ce dossier.

Donc, dans un virage politique à 180 degrés et en signe de reconnaissance de l'autorité juridique du CVA, Étienne et les sociétés qu'il représentait, avait accepté de faire repartir le débat sur de nouvelles bases.

Alors que chacun déroulait les arguments devant le CVA, Dessans restait pensif. Ne disant rien, il réalisait petit à petit les implications de cette petite indépendance dans laquelle il avait embarqué sa Cité-État. Même sans sympathie particulière pour Étienne, le déchaînement des mouvements écologistes était une question à traiter de façon plus large. Laurent comprit rapidement le coup derrière l'inaction de la BRMO contre les saboteurs. Il pouvait presque lire à travers les événements le SMS que Franck Lantier avait reçu : « *Qu'ils se débrouillent.* »

Le modèle d'Etat-nation dont il était maintenant divorcé avait créé son lot de problèmes, mais aussi sa propre façon de les tempérer : répression policière, système judiciaire labyrinthique, spectacle politico-médiatique, anesthésie médicamenteuse...

Aucun de ces moyens ne constituait une solution en soi, mais représentait un maillage solide pour étouffer au maximum la colère

sociale. Laurent ne disposait plus de ces moyens, s'étant en grande partie coupé du système nerveux financier qui permettait de les mettre en mouvement.

Il leur fallait maintenant résoudre un problème hérité de cette ère, mais quelle approche adopter pour le régler ? Il était inutile d'espérer que les militants écologistes se calment d'eux-mêmes. Le contexte politique ne faisant qu'ajouter au mal-être général, l'engagement militant y compris dans sa forme la plus violente était une fuite en avant répondant à une crise existentielle...

Interrompant les débats de politique politicienne, les propositions de mesurées et même les injonctions à écraser le mouvement par la force, Laurent prit la parole pour élever l'assemblée au niveau où la situation l'exigeait.

Il ne pouvait pas traiter cette question comme un vulgaire problème d'ordre public. Pour répondre à la problématique, il leur fallait prendre de la hauteur.

« — Messieurs, vous tous qui m'avez fait l'honneur de me choisir pour diriger cette assemblée, pensez-vous sincèrement que nous pouvons traiter cette question avec le même état d'esprit qui a causé ce désastre ? Il ne s'agit pas d'un simple problème d'ordre public, il s'agit d'un dilemme civilisationnel que nous avons longtemps, moi compris, refusés d'affronter en face.

— Avec tout mon respect, Laurent, dit un des hommes présents, tu ne peux prétendre à l'impartialité sur ce sujet. Il est connu que ton

épouse est proche de ce milieu-là...

— Exact, Vincent. Mais au cas où tu l'ignoraies, sache que ta fille aussi en fait partie. Et toi aussi mon brave Didier, je sais que ton fils a déjà participé à quelques manifestations anti-autoroute. Tout le monde ici a un proche ou une connaissance qui est membre d'une association écolo, qui fait des dons à des chantiers de construction participatifs, ou qui a posé une tente sur une ZAD même si c'est pour y dormir une nuit et faire la fête.

— Ça ne veut pas dire qu'on cautionne leurs actes... dit quelqu'un gêné, qui s'était visiblement reconnu.

— Non, bien sûr, mais j'aimerais attirer votre attention là-dessus pour une bonne raison. Ce ne sont pas des étrangers, ni une mode passagère. Il y a un mal-être profond qui pousse une partie des nôtres là-dedans.

— Chaque individu est responsable de ses actes !

— Oui, mais à cette échelle, il ne s'agit plus d'une question individuelle. Ne reproduisons pas les réflexes arrogants et la mécanique froide d'un gouvernement auquel nous avons choisi de désobéir ! Ce mal-être est collectif, et nous devons discuter avec les plus raisonnables comme les plus radicaux. Là où les autres voient un problème, tâchons d'y entrevoir une solution. Je ne suis pas moi-même partisan de tout ce qui agite ces militants, mais si vous avez accepté d'entreprendre cette aventure à mes côtés, vous devez être prêts à explorer de nouvelles façons d'administrer un territoire.

— La République ne reconnaît que des individus, tu proposes de rompre avec cette doctrine ?

— Il n'est pas question de rompre, mais d'explorer. Le réel nous crie que nous avons fait fausse route, et que la situation du pays est la conséquence d'une lecture désastreuse des enjeux de notre époque. Je propose à ceux qui l'acceptent de rencontrer les organisations militantes, de la plus modérée à la plus radicale, pour ouvrir un dialogue et voir ce qui peut être trouvé comme voie de sortie de cette crise. Ensuite nous déciderons quelle attitude adopter, sans écarter aucune possibilité. »

Laurent remporta une fois de plus l'adhésion de l'assemblée. Les industriels qui étaient venus se plaindre repartirent avec la promesse d'un dialogue, et durent s'en contenter. Certains soupçonnaient encore Laurent de clémence envers un milieu auquel son épouse appartenait, mais aucun n'avait de meilleure lecture des événements à proposer, et encore moins de solution. Embarqué dans une aventure politique qu'aucun n'avait imaginé jusque-là, Laurent guidait et éclairait les siens dans une tempête où le plus avisé des conseillers n'y distinguait presque rien.

Mais tous ou presque avaient confiance en Laurent, et restaient pour le moment toujours aussi réfractaires à suivre l'État parisien dans une folie encore plus destructrice et inconsciente. Lorsque toutes les issues ressemblaient à des paris insensés, c'était le moins fou qui paraissait le plus raisonnable. Et à ce jeu-là, Laurent l'emportait encore pour le moment.



\*\*\*

Il fallait, pour organiser une rencontre, convaincre les responsables des associations et groupuscules identifiés comme les plus influents du milieu éco-radical de s'asseoir à une table. Dessans, bien placé pour connaître l'implication de son épouse dans ces groupes, choisit de lui adresser directement la demande. Elle commença par refuser, redoutant une manœuvre politicienne comme il en avait le secret. Mais au fil de la discussion, son opinion s'adoucit à défaut de changer du tout au tout. La balade au bord du fleuve, en compagnie des canards et des cygnes, offrait un décor apaisant à même de dissiper les réactions impulsives.

Sophie prenait conscience que la situation risquait de s'envenimer. Si les menaces de faire intervenir des sociétés de sécurité privée se réalisaient, même la BRMO serait regrettée par les militants. Le tabou des affrontements à balles réelles dans le pays étant levé depuis le putsch, il était réellement envisageable que cette fois les industriels n'hésiteraient pas à tuer pour protéger leurs intérêts. Et compter sur l'État pour sanctionner ce type d'exaction commençait déjà à ressembler à un doux rêve du passé.

Il était temps pour le mouvement de faire un choix entre poursuivre

l'escalade, ou accepter le dialogue pendant qu'on le leur proposait.

« — Si tu les rencontres... hésita Sophie, tu comptes leur recracher ce qu'Étienne t'a dit, ou tu viens vraiment pour discuter, en prenant le temps d'écouter ?

— Je t'avais promis que j'essaierai de comprendre sans mépris ni jugement hâtif.

— Et tu as dit qu'il te faudrait du temps...

— Le temps est peut-être venu ? En tout cas, si j'ai une oreille attentive, je te promets en retour de l'être également.

— Même si tu les rencontrais, je ne peux pas te répondre autre chose que ce que j'ai dit à cet idiot d'Étienne. Les associations ne contrôlent pas tout.

— Étienne et ceux qui l'ont envoyé pensent et parlent sur commande. Il ne parle pas qu'en son nom, il représente le lobby qui s'est créé autour de l'A79 et qui regroupe aussi bien Emazon que Agrolia et consorts.

— Parce que toi tu représentes une ligue d'associations humanitaires ?

— Sans aller jusque-là, je crois avoir prouvé que mon cœur allait à autre chose qu'à mon propre intérêt, non ?

— Je sais... pourquoi pas essayer. »

L'étape suivante était pour Sophie de s'entretenir avec son petit groupuscule. L'antenne locale de la RV fut réunie en assemblée générale dans le cabanon de Mathieu, installé dans un coin isolé de la ZAD. Malgré ce qu'elle avait laissé croire à Laurent et Étienne, Sophie avait une certaine influence au sein de l'équipe. Il n'y avait pas de hiérarchie à la *Révolte du vivant*, chaque groupe s'organisait donc clandestinement et dans la discrétion. Même si elle n'avait pas le pouvoir de dicter leur conduite aux autres membres, Sophie savait que son discours serait influent.

Anaïs fut comme elle s'y attendait, la plus réfractaire à l'arrêt des actions de sabotage.

« — Sous prétexte qu'ils veulent nous régulariser on doit abandonner la mission de désarmement ! Et puis quoi encore, je te croyais de notre côté Sophie, tu nous fais quoi là ?

— Anaïs, ils proposent d'abandonner l'autoroute, c'est déjà une grande victoire ! Et puis tu crois quoi ? Que comme on n'a plus les flics et les gendarmes sur le dos, on sera tranquille ? C'est à des gardes armés privés qu'on aura affaire si on veut s'attaquer aux pompes de Agrolia ou aux élevages industriels, comme certains anticipaient. Tu veux risquer de prendre une balle ?

— Si c'est pour sauver la planète, oui !

— Sophie a raison, intervint Mathieu. C'est peut-être une tentative de nous acheter, mais on n'est pas encore prêt pour affronter des

mercenaires et des armes létales. La situation du pays a changé, il faut qu'on s'adapte.

— Et ils nous donnent la possibilité de leur prouver qu'un autre monde est possible, appuya Sophie. C'est une occasion unique. Pas d'État pour nous brider, plus de gendarmes pour détruire la ZAD ! Ça veut dire qu'on a gagné ! On a sauvé tout le bocage !

— Pour moi c'est simple, s'entêta Anaïs, si vous arrêtez je continuerai quand même. Avec Élise et des potes de la Fac.

— Qui te dit qu'ils vont continuer aussi, s'ils apprennent que l'A79 est abandonnée ? »

La discussion tournait en rond. Anaïs semblait perdue à l'idée de cesser la lutte sans avoir éteint sa soif de détruire. Il était compliqué pour ses camarades de savoir si cette attitude belliqueuse venait d'un sincère dévouement à la cause ou d'une rage insatiable.

Elle était une sorte de caricature du profil le plus extrême dans la mouvance écologiste. En pleine crise existentielle et délaissée par une famille détruite, elle trouvait dans l'action violente un exutoire plus qu'un engagement réfléchi et structuré.

Le moment était venu pour la nébuleuse Zadiste de Toulon de faire un choix. Ce que Laurent leur proposait, personne n'aurait pu ou voulu le faire sur l'ensemble du territoire. Ailleurs, en zone républicaine comme en zone putschiste, les défenseurs de la nature étaient maintenant des nuisibles qui mettaient en danger les indiscutables acquis techno-industriels chancelants.

Sophie avertit à l'avance les membres du CMDO qui étaient disposés à rencontrer son mari. Elle n'osa pas en parler aux autres branches plus radicales semblables à son escouade de la RV, craignant malgré son rang parmi eux une levée de boucliers. Mais la nouvelle s'ébruita, et la curiosité des plus radicaux fut aussi piquée. Une Assemblée générale fut convoquée pour les jours à venir.

A l'opposé des promoteurs et industriels qui avaient rencontré les militants dans des locaux en ville, Laurent choisit de se déplacer une première fois lui-même à la ZAD principale du secteur. Délaissant le manteau feutré et les vêtements des grandes occasions, il opta pour une bonne paire de bottes et un manteau imperméable à même d'affronter le temps gris et pluvieux ce jour-là.

La boue ralentissait sa progression sur le chemin de terre qui conduisait à la salle de réunion. La voiture citadine avait été garée à une vingtaine de minutes à pied, incapable de s'aventurer sur un terrain aussi irrégulier. Accompagné de son épouse, il l'écoutait lui expliquer le contexte et les occupations actuelles du camp. La capuche que portait Laurent lui permettait de passer relativement inaperçu aux yeux de certains, mais d'autres le reconnurent, et quelques curieux arrêtaient un instant leurs occupations pour observer le couple avancer dans la ZAD.

Laurent observait les bâtisses de fortune mêlées aux tentes et aux caravanes. Des constructions toutes plus curieuses les unes que les autres faites de planches, de palettes et autres matériaux de récupération recouvertes de bâches servaient de cuisines collectives,

de lieux de repos ou de logement aux plus déterminés.

Les habitants des lieux avaient tous leur histoire et leurs raisons d'être ici. Des anciens citadins en rébellion qui avaient fait de la ZAD leur lieu de vie, des habitants des villages voisins venus donner un coup de main, des amis passant soutenir la lutte le temps d'un week-end, des fonctionnaires ou salariés du tertiaire en burn-out ayant un besoin irrépressible de toucher de l'herbe, des étudiants et professeurs d'université utopistes venus respirer entre deux semaines de cours, des permaculteurs venus former de nouvelles personnes, des spécialistes de l'éco-construction profitant de ce laboratoire grandeur nature pour expérimenter de nouvelles façons d'habiter la terre...

Des jardins communautaires séparaient les habitations qui malgré leur allure plus qu'artisanale semblaient presque disposées selon un plan d'urbanisme. Au détour d'un atelier de bricolage, le regard du député fut attiré par une construction non terminée, mais plus imposante que le reste.

« La pluie recommence, allez les gars il faut bâcher le chantier avant que la paille se fasse doucher ! On reprendra demain ! »

Le calme des lieux contrastait avec les vidéos agitées qui circulaient sur ces militants. On les y voyait casser, brûler, hurler. Ici ils construisaient, réparaient, échangeaient. Malgré les regards insistants, Laurent ne fut pas dérangé jusqu'à son arrivée à la tente principale. La bâtisse était la plus grande du lieu. Entourée de clôture de bois, elle abritait le lieu de rencontre principal du CMDO.

« Vous êtes en avance ! »

Une militante deux fois moins âgée que Sophie les fit entrer et installer sur les chaises disposées en cercle. Le reste des représentants finirent par arriver. Outre les principales figures du mouvement anti-autoroute, des curieux vinrent se greffer à l'assemblée, qui n'avait de toute façon rien de confidentiel.

Sophie rejoignit un groupe parmi ceux qui arrivaient, marquant la séparation avec son mari à partir de ce moment. Laurent se tenait maintenant devant une trentaine de personnes qui discutaient par petits groupes en attendant les derniers arrivants, dont certains sans qui l'assemblée ne pouvait commencer. Les militants avaient beau se revendiquer sans hiérarchie claire, fruit d'une cohésion décentralisée, leur caractère inévitablement humain les avait amenés à élire même sans l'explicitier des figures charismatiques qui leur servaient de représentants, de têtes pensantes, de leaders. Après une brève présentation, la parole fut à Dessans.

« — C'est bon tout le monde a compris le but de cette AG ? On vous écoute, monsieur le... député. »

Laurent balaya l'assemblée du regard avant de prendre la parole.

« — Avant tout, j'aimerais que ceux qui ne supportent pas de me voir ici lèvent la main ! »

Quelques mains se levèrent sans hésitation, ce qui permit à Laurent d'identifier ceux qui seraient les plus difficiles à convaincre.

« — Bien. Est-ce que tout le monde m'en veut à mort, ou bien il y a des

gens qui me voient comme autre chose que le grand méchant ?

— C'est plus compliqué que ça Dessans, répondit quelqu'un. Il y en a qui ne vous aiment pas, mais on reconnaît que si le chantier est totalement à l'arrêt aujourd'hui, c'est en partie grâce à vous.

— Bien dit, ici vous restez pour nous un politicard, mais votre petit coup d'État local a fait déguerpir les promoteurs du projet très loin !

— Si je suis là, répondit Laurent, c'est parce qu'ils s'apprêtent à revenir. Je n'approuve pas l'attitude de tout le monde ici mais j'essaye de convaincre autant que possible le Conseil du Val d'Or d'écouter vos revendications.

— C'est simple, si vous voulez nous écouter : pas d'autoroute.

— C'est ça que vous vouliez ? Vous l'aurez ! Les promoteurs s'engagent à abandonner le projet, si vous vous engagez à ne plus abriter ou mener d'actions contre d'autres industries dans le Val d'Or. Ils veulent aussi récupérer leur matériel, donc si ceux qui passent leurs nuits à détruire des pelleteuses m'écoutent, c'est pour vous.

— Et après ? Vous pensez qu'ils n'essaieront pas de revenir par une autre porte ? Ou quand les choses seront calmées ? Si c'est pour que vous reveniez nous cracher la même histoire dans un an ou deux, c'est pas la peine...

— Je ne suis pas venu faire leur avocat. Je ne suis pas là pour continuer la guerre de l'État contre vous, je suis là pour trouver quelle place vous pouvez avoir dans le nouveau contrat social que nous bâtissons.



— On n’a pas besoin d’une place dans votre monde, laissez-nous construire le nôtre et ça ira très bien, merci.

— C’est justement ce que je vous propose. Et que vous le vouliez ou non, nous partageons le même espace, le même avenir. Je ne suis pas un financier déconnecté du réel. Tout ce que j’ai, je l’ai investi ici. Et je ne suis pas insensible aux questions écologiques !

— Ça c’était il y a longtemps, avant que vous ne trahissiez la cause pour le monde de l’argent !

— Je ne vous caricature pas, essayez d’en faire autant pour ma personne ! Je n’ai jamais renoncé à bâtir un monde meilleur, j’ai juste essayé d’aborder les choses autrement, et c’est ce qui amène nos routes à se croiser de nouveau.

— Vous avez arrêté de croire, et là vous croyez à nouveau maintenant que l’État vous lâche ?

— Non, je n’ai jamais cessé de croire qu’un autre monde était possible. Pourquoi croyez-vous que j’ai incité les militaires à désobéir à leur hiérarchie ? Pourquoi croyez-vous que je m’efforce de bâtir un système monétaire libéré du cartel étatico-bancaire ? Ce n’est pas l’État qui m’a lâché, c’est moi qui ai refusé de le suivre. Tout ça, vous ne le voyez pas ?

— Si... mais ça reste trop loin de l’urgence écologique. On est en train de tuer la terre qui nous nourrit, il faut s’occuper de ça d’abord.

— Nous ne pouvons pas TOUS nous occuper de ça. Il faut répartir les rôles, que chacun fasse ce dans quoi il est meilleur. Et aucune action

ne peut être menée à long terme sans contrat social pour le protéger. Qu'il s'agisse de processus explicites ou non, l'espèce humaine agit sur la base de l'entente mutuelle. Sinon, c'est le chaos, et le chaos ne profite à personne.

— On n'est pas tous d'accord avec ça vous savez...

— Oui, mais vous êtes quand même capables de faire des compromis, de discuter.

— Quel compromis vous voulez nous proposer ?

— Je vous propose de vous offrir un espace où vous pourrez vivre, créer, expérimenter, en toute sécurité et en harmonie avec le reste des habitants de cette région. En échange de quoi vous vous engagez à ne pas...

— Qu'ils arrêtent de détruire la terre, et on arrêtera de détruire leurs engins !

— Attends Jeff, laisse-le parler. Qu'est-ce que vous nous proposez, exactement ?

— Les terres que vous occupez appartiennent à la mairie. Nous vous proposons de régulariser votre présence ici, vous donner la propriété de ces terres, à toutes les associations constituées qui en feront la demande. Le cadastre sera modifié en conséquence.

— Une bonne partie des associations présentes ici ont été dissoutes...

— Dissoutes par l'État oui. Pas par le Conseil du Val d'Or. Vous n'êtes pas les seuls dans cette situation. Je vous offre une reconnaissance, et

l'accès à un système monétaire libre pour financer vos projets.

— Excusez-nous mais j'ai du mal à y croire... Pourquoi est-ce que du jour au lendemain vous voulez nous reconnaître ?

— A titre personnel, j'ai envie de voir ce que vous avez à proposer. Vous qui criez à qui veut l'entendre que vous proposez un autre modèle de société, je veux voir où ça va. Et pour le Conseil qui m'a élu, c'est une façon de s'octroyer votre calme, disons-le clairement.

— Donc, en fait, vous nous donnez des terres à Frémont pour faire mumuse, et vous continuez à détruire le reste ?

— Qui vous dit que le reste sera détruit ?

— On ne peut pas occuper tout le tracé de l'autoroute, alors à qui ira le reste des terres ?

— Elles seront mises en vente, et nous veillerons à ce qu'aucun projet écocide ne s'y installe.

— On est censé vous croire sur parole ?

— Ceux qui l'ont fait ne l'ont jamais regretté pour le moment. Mais s'il vous faut plus que ma parole, une publication au journal officiel du CVA. Et de toute façon, pour être honnête avec vous, je crois que le temps des projets dantesques touche à sa fin. La crise des capitaux que l'État a provoquée avec ses restrictions bancaires va bouleverser le paysage industriel pour longtemps.

— On va y réfléchir. Ça ne sert à rien de vous donner une réponse maintenant de toute façon, on doit en discuter avec les camarades. »

Laurent sembla satisfait par la réponse. La réunion évidemment enregistrée fut diffusée dans les milieux militants. Suscitant réactions de méfiance, moqueries et accusations d'hypocrisie, mais après les premières réactions, la proposition fut prise au sérieux.

La rencontre avec Laurent donna suite à une autre AG au sein de la ZAD, avec par la suite d'autres têtes autant côté CMDO que CVA. Puis une autre encore, où il fut question des garanties quant à l'abandon des projets écocides sur les terrains figurant sur l'ancien tracé de l'autoroute. Assez rapidement, un dialogue solide fut instauré, et les dégradations cessèrent presque immédiatement.

Sans qu'il n'y eût besoin d'appel général, les forces vives des mouvements militants redirigeaient maintenant toute leur énergie sur la mise en valeur de ces nouveaux territoires qui étaient les leurs. Beaucoup prenaient maintenant à cœur l'idée de Laurent, comme un défi collectif. Il fallait prouver qu'au-delà de la destruction, ils étaient capables de construire. Le principal projet ayant mobilisé les plus violents étant maintenant abandonné, la colère s'assoupit.

Le CVA n'était pas naïf, ils pouvaient repartir à tout moment, au moindre projet annoncé qui n'allait pas dans leur sens, mais le contexte financier jouait en la faveur de la paix. Les capitaux nécessaires aux investissements dans les chantiers titanesques étaient totalement inaccessibles au Conseil du Val d'Or. Sans même le vouloir, les nouveaux maîtres de la ville de Toulon et ses alentours avaient coupé net la course à l'urbanisation.

Privée de la stabilité économique qui amenait les euros infinis du

système bancaire et les promoteurs à taille gargantuesque, la trajectoire économique du département entier plongeait, contrainte, vers la sobriété. Il fallait dire que le reste du pays n'était pas en meilleure forme non plus. Les restrictions bancaires et les lourdes taxes avaient refroidi les investisseurs partout ailleurs, et la guerre naissante empêchait de se projeter.

Les associations et collectifs militants écologistes du Val d'Or optèrent donc en majorité pour une reconnaissance comme elle était proposée. La forme était très large, l'existence juridique encore bancal, mais le tout se faisait dans une atmosphère de confiance mutuelle à même de balayer les doutes quant aux détails juridiques.

Les plus radicaux et réfractaires, malgré leur refus de jouer au jeu proposé par Laurent, finirent par accepter le contrat, même tacitement. Les destructions de matériel cessèrent. Les compagnies qui avaient investi des fortunes dans le chantier durent se contenter de récupérer ce qui restait de matériel et de terrain.

Au moment de quitter le Conseil du Val d'Or, qui venait de se réunir une dernière fois, Laurent vint à la rencontre d'Étienne. Sa trahison ne provoquait pas le moindre geste de gêne ou d'humilité face à Laurent. Ce dernier avait voulu le voir avant son départ pour la capitale, où il déménageait.

« — Alors, satisfait ? Tu rentres à Paris dire à tes collègues que l'affaire est réglée ?

— Je ne peux pas dire qu'on soit satisfait de la situation... ça reste un

désastre. Nous avons investi des fortunes dans cet échec. Mais au moins les outils et matériaux restants ont pu être retirés... Ça limite la casse.

— Il n'existe pas de rendement garanti, tout investissement comporte des risques, n'investissez que ce que vous êtes prêts à perdre, cette phrase ne te dit rien, Étienne ? Lança Dessans.

— Je connais le sermon de l'AMF Laurent... Vous avez tourné le dos à l'autorité de l'État. Tu as beaucoup d'ennemis qui n'attendent que la fin de ce conflit pour s'occuper de toi. J'ai joué le jeu en venant discuter avec ce Conseil Autonome, mais ce n'est pas pour autant que je reconnais ton petit théâtre de seigneur de guerre. Le département est devenu une zone de non-droit, c'est une honte !

— Qu'est-ce que tu reconnais, alors ? L'État ? Si pour toi le Val d'Or est une zone de non-droit, j'attends de voir ton expérience ailleurs.

— Ce n'est pas compliqué quand on sait comment s'y prendre, et qu'on a les bons contacts, tu es d'une naïveté confondante...

— Oui, je sais bien, ton nom est bien connu pour circuler sur des listes, mon cher Étienne. Ne crois pas que je l'ai oublié. Tout ce que tu as obtenu sur ce chantier, tu l'as eu par des pratiques douteuses.

— Je devrais m'estimer heureux de ne pas être pendu en place publique, c'est ça ? Ridicule ! Contrairement à toi, je crois encore à l'État de droit !

— Tu crois surtout en ton droit à l'impunité. C'est ta définition de l'État de droit.

— Hah... tu vis dans un roman de science-fiction Laurent. Qu'est-ce que tu penses que tous ces hippies et étudiants en révolte feront de ces terrains ? Tu crois qu'il restera quelque chose de l'État de droit quand ils auront transformé toute la campagne en terrain sauvage ? Ils sont incapables d'autre chose que protester et détruire. Je leur donne un mois avant qu'ils commencent à se chamailler entre eux pour les terrains que vous allez leur donner.

— Je ne sais pas ce qu'ils en feront. C'est un investissement avec les risques associés, ce que tu es incapable de porter. J'ignore s'ils vont réussir ou échouer à construire quelque chose de viable. Mais leur souffrance est réelle, et les idéalistes parmi eux sont loin d'être des manchots. Alors s'ils sont capables de transformer des rêves en projet, peut-être qu'ils nous montreront la voie dont on a tous terriblement besoin, à l'heure actuelle.

— La Chine produit des robots et des voitures autonomes, les Russes des munitions par millions, les Américains font pousser les centres de données d'intelligence artificielle comme des champignons, et toi tu vois l'avenir dans des cabanes sauvages et des potagers... C'est ça que tu appelles une voie dont on a besoin ?

— La Chine et les autres ne font que suivre un modèle de développement que *nous* avons initié, Étienne. Je fais ce que je fais, parce que je suis convaincu que l'Europe reste à l'avant-garde du monde, surtout celui des idées. Le règne des capitaux, de l'industrie, de la finance, ce n'est pas l'avenir. Tout ça appartient au passé.

— C'est vraiment pitoyable Laurent, à ce stade je ne sais pas ce qui te

sépare de ces hippies...

— C'est toi qui est pitoyable. Aucune colonne vertébrale, aucune vision, juste un visage rivé vers le sol à chercher des centimes tombés des poches de tes maîtres. Va donc rejoindre notre chère République, et suis-la dans sa course vers sa propre mort. Un jour tu te réveilleras, et tu te demanderas à quoi bon... à quoi bon tout ce que tu as fait jusque-là.

— Bien, je crois qu'on n'a plus rien à se dire, tu as le don de m'exaspérer avec ta philosophie de comptoir.

— Je ne te retiens pas. »

Laurent regarda Étienne s'éloigner comme il se serait regardé lui-même quelques années plus tôt. Plein de vanité, et insouciant. Laurent n'était pas dans son état normal. Un événement personnel l'avait poussé un cran plus loin dans la reconsidération de ses priorités de vie et son approche dans la gestion de son fief. Le père de Sophie, Cédric Sharko, était mort sur son lit d'hôpital.

Ce rendez-vous avec le CVA avait été le dernier pour quelques petits jours de répit. Laurent comptait malgré son rôle éreintant de néo-seigneur féodal, respirer un peu, et surtout accompagner son épouse dans son deuil.

\*\*\*



Le jour de l'enterrement arriva avec la fin de l'été, lors des premières chutes de feuilles et de température qui annonçaient l'automne. Le cercueil du défunt ne portait aucune croix. La dépouille du commissaire Sharko fut mise en terre par le personnel du cimetière, qu'Eliott regardait faire emmitouflé dans son manteau.

Les prises de parole en hommage au défunt se succédèrent, accompagnant la procession de fleurs qui entouraient la tombe fraîchement refermée.

Une bonne partie des présents étaient des policiers. La maigre famille qui restait au défunt s'incarnait dans la personne de sa fille, son petit-fils, et son gendre. Après la cérémonie, Sophie, qui ne voulait pas repartir, prit place sur un banc entouré de deux arbres, fixant la pierre tombale de son père le regard vide.

Laurent ne disait rien, se contentant de lui tenir la main. Elle répétait régulièrement la même phrase.

« Il aurait dû me dire... »

L'instant de recueillement fut perturbé par l'arrivée d'un homme que Laurent avait déjà vu en tenue policière, mais n'était vêtu en cette occasion que d'un long manteau noir. Le commissaire Cheminot s'avança poliment et s'arrêta à quelques mètres. D'un geste de la tête, Laurent lui permit de s'introduire. L'homme salua la famille.

« — Mes condoléances, madame. Votre père était quelqu'un d'admirable.

— Merci...

— Monsieur Dessans, est-ce que je peux... m'entretenir avec vous un instant ?

— Le moment est mal choisi, Pierre.

— Non, vas-y, c'est bon. Va marcher un peu, je voulais rester un peu seule avec Eliott de toute façon.

— Bien... Commissaire Cheminot, je vous suis. »

Eliott regarda les deux hommes s'éloigner et entamer les cent pas sur les allées du cimetière.

« — De quoi voulez-vous me parler, Pierre ?

— Ça dépendra de ce dont vous êtes prêt à parler, monsieur Dessans. Je viens évidemment vous parler d'une affaire qui vous concerne, mais si vous voulez discuter d'autre chose... je suis à l'écoute.

— Vous savez, il y a des jours où j'aimerais pouvoir être simplement un membre de ma famille. Je ne me plaindrai jamais de ce que le destin m'a accordé comme situation, mais les responsabilités que je porte m'épuisent parfois.

— Alors parlons d'autre chose.

— Parlez-moi de Cédric, comment est-ce que vous l'avez connu ?

— Eh bien, aujourd'hui plus que jamais nous aurions eu besoin

d'hommes comme votre beau-père... Le commissaire Sharko est celui qui m'a appris le détachement nécessaire dans notre profession, à un âge où je prenais tout personnellement. Toutes les vexations du métier, les injures des voyous, les pressions de la hiérarchie...

— Quant à moi, il m'a appris le courage. Il m'en a fallu une sacré dose rien que pour lui annoncer mon union avec Sophie...

— C'était il y a longtemps ?

— Plus de vingt ans, maintenant. Elle commençait à peine ses études, et moi ma carrière d'agitateur public...

— Plus de vingt ans... c'était un autre monde.

— Un autre millénaire, on peut le dire sans risquer d'exagérer. Tout était si différent. »

Les deux hommes échangèrent sur leur perception du temps un moment. Cheminot eût la pudeur de ne pas aborder l'affaire qui l'amenait après avoir vu l'état de fatigue de Laurent. Le voir dans cet état tranchait avec ses apparitions publiques, où il était toujours énergique, semblant prêt à soulever des montagnes.

« — Je peux repasser un autre jour si vous souhaitez. Excusez-moi de vous avoir importuné, monsieur Dessans, mais comme il est difficile de vous avoir en personne, j'ai pensé profiter de l'occasion...

— Il n'y a pas de mal. Merci d'avoir pris le temps nécessaire pour me ménager. Parlons de l'affaire qui vous amène.

— Eh bien, le retrait de la BRMO nous a laissés avec des effectifs et des

moyens ridiculement faibles pour une quantité de crimes et délits en constante augmentation. Le département manquait déjà cruellement d'enquêteurs, mais l'insécurité gagne du terrain dans tout le département, ça nous met dans une situation plus qu'intenable.

— Nous sommes sur le point de redéfinir de façon profonde le rôle de la police, avec les magistrats nommés par le CVA, il va sans dire qu'on ne peut se permettre de copier le modèle républicain sur le rôle de la police. Mais dites-moi, de quelle nature sont les crimes que vous avez à traiter ?

— Les mêmes que d'habitude... mais en plus grand nombre. Tous ceux qui se sentaient menacés par la vigilance policière se déchaînent. On commence même à voir une résurgence du crime organisé digne de la mafia...

— J'aimerais vous poser une question, Pierre. Est-ce que vous regrettez le retrait de la BRMO ?

— Comment le savoir ? Parfois je me dis que nous n'aurions pas eu ces problèmes si nous étions restés dans le giron de l'État mais ce que j'entends d'ailleurs me ramène vite à la réalité. Nous étions déjà engagés sur la pente du désengagement massif des affaires courantes avant tout ça... Même en dehors du Val d'Or, les plus gros moyens sont concentrés dans la lutte contre les putschistes, et ce qui reste est réservé aux écolos. On le voyait venir même avant la tentative de coup d'État, ça devenait presque impossible de terminer une audition !

— Nous héritons des problèmes d'un État-nation sans les moyens de faire face comme on le faisait jusque-là. Vous devrez être prêts à voir votre rôle profondément évoluer au sein de la société, vous et vos collègues...

— C'est-à-dire ?

— Songez à la façon dont nous avons apaisé les tensions avec les écologistes.

— C'est une paix jeune et précaire...

— Certes, mais pour l'instant elle tient. Là où je veux en venir, c'est que la nouvelle doctrine que je souhaite proposer au CVA vous déchargera de tout ce qui concerne les infractions, crimes ou délits en lien avec des revendications politiques, sociales, religieuses. L'objectif sera de concentrer l'usage de la force sur les crimes de droit commun les plus difficiles, vous voyez ?

— C'est pourtant un des sujets qui nous préoccupe le plus en ce moment d'ailleurs, la résurgence du fondamentalisme religieux dans les banlieues, notamment aux Planaïses. A qui voulez-vous confier ce travail sinon à des policiers et des juges ?

— Ma conviction, Pierre, c'est que l'antidote est caché quelque part avec le poison, en ce qui concerne ces problématiques. Je ne suis pas formé au maintien de l'ordre, mais je connais l'être humain. On ne peut pas traiter de la même façon ceux qui donnent un sens à leurs actes et ceux qui agissent guidés par leurs plus bas instincts.

— Hm... vous savez j'ai eu plusieurs fois à auditionner des gens

comme Samir Lakhdar, vous devez le connaître, d'ailleurs. Parmi ses justifications, l'idée d'éloigner les siens du crime commis par cupidité revenait assez souvent... Je n'en tenais pas compte jusqu'ici, mais c'est ce dont vous voulez parler ?

— C'est ce genre de choses, effectivement. Même si leurs méthodes et leur discours ne nous conviennent pas, la seule chose que nous devons voir, c'est leur capacité à pacifier, à stabiliser le territoire. Le chaos est notre pire ennemi en ces temps troubles. Si ces têtes de réseaux, qu'ils soient écologistes radicaux, à tendance islamiste, ou peu importe, sont capables de garantir la sécurité et la stabilité de leur zone d'influence, les écraser c'est remplacer l'ordre par le chaos.

— C'est ce genre de personnes que vous voulez que nous laissions prospérer ? Vous risquez de vous attirer l'animosité de nombreux collègues...

— J'ai confiance en l'ouverture d'esprit de ceux qui nous suivent dans cette aventure. Ma vision est ce qu'elle est : l'État français est pourri et irrécupérable. Si nous voulons tracer notre propre voie, il va falloir construire un nouveau contrat social sur des bases différentes de celui qui nous maintenait sous le joug de Marianne. Mais dans tous les cas, il ne s'agit pas de laisser faire sans cadrer. Les limites doivent être claires, mais elles ne peuvent rester celles qui étaient en vigueur jusque-là. Nos anciens repères ne nous sont plus d'aucune utilité.

— De toute façon, vous savez, vu le nombre de collègues au bord de la dépression, il va bien falloir explorer d'autres méthodes. On ne peut pas administrer ces quartiers comme on le faisait jusque-là, c'est une

évidence.

— Si vous avez une illumination, Pierre, une autre voie miraculeuse qui nous apporterait la stabilité, je vous invite à m'en faire part...

— Avec ce qui vient de se passer je ne sais pas ce qui m'écœure le plus entre les radicaux du bas ou les fous d'en haut... Ça vous fait remettre en question pas mal de croyances bien ancrées, c'est vrai.

— Je ne vous promets pas un avenir radieux et prospère à l'ombre de la tour Eiffel, mon cher officier. Je ne vous promets pas que rien ne changera et que nous retrouverons la France de nos parents. Ceux qui me suivent savent que mon objectif est avant tout de sauver le Val d'Or de la destruction totale qui menace ce pays. Vous pouvez choisir d'y adhérer et accepter les conséquences et implications, ou refuser ce choix et en accepter également les conséquences.

— J'ai encore mes réflexes et mes convictions sur la façon de concevoir mon institution et mon pays,... mais disons que j'ai envie de vous croire, de croire que la paix et l'ordre sont possibles autrement.

— La question du budget sera aussi un point sensible du virage que nous prenons. Si nous abandonnons le modèle de maintien de l'ordre républicain, c'est aussi parce que nous ne pourrions pas appliquer le même niveau de prélèvement de la population pour financer la police.

— Oui, je me doute que votre projet *Orblock* ne rapportera pas autant... Je vous avoue que c'est une curiosité pour moi de voir un homme de gauche être aussi... libéral sur le sujet.

— Je ne rechigne pas à ce qu'on m'attribue une orientation à gauche... mais en réalité je m'encombre peu de ce système de cases. Le clivage gauche-droite est à repenser entièrement selon moi. Ou bien il faudrait à minima redéfinir ce clivage si vraiment on veut le conserver. En tout cas je ne rentrerai pas dedans et je souhaite bien du courage à ceux qui voudront me trouver une place dedans. »



## Chapitre 31

*« Chercher des gains rapides et prévisibles relève souvent d'une illusion de contrôle. Bitcoin nous rééduque à la patience, à la sobriété temporelle, et à une compréhension plus saine de la monnaie, loin de la spéculation court-termiste encouragée par le système fiat. »*

*Amghad – Dâr al Bitcoin*

**S**ecouée comme tout le reste du pays par l'explosion des prix, la ville de Toulançon avait au moins l'avantage d'être située hors des zones les plus tendues. La vie continuait donc tant bien que mal, et certaines rues auraient presque pu laisser penser que rien n'avait changé depuis des années. Ainsi en était-il pour le quartier des Planaises.

Samir revenait d'une rencontre avec des responsables associatifs de plusieurs mosquées de la ville, et s'était arrêté dans un kebab pour prendre un morceau avec Abdelhalim. L'endroit était bien moins fréquenté qu'avant la guerre en pleine pause déjeuner, mais quelques clients étaient malgré tout attablés devant une barquette de frites ou un sandwich en formule qu'ils partageaient à plusieurs.

« — Salam aleykum chef, qu'est-ce que je te mets ?

— Wa alaykoum salam, un sandwich pour deux, sans frites et sans boisson akhi, s'il te plaît. »

Le gérant d'origine turque, qui tenait seul sa boutique avec son épouse, se mit au travail. En passant devant le comptoir, il fit discrètement surgir une petite carte comportant un QR-Code, qui était cachée sous une pile de flyers.

« — Tiens, akhi, si tu veux payer comme ça c'est moins cher, cinq mille *sats*.

— Ah, bien ! Toi aussi tu prends les paiements *Orblock*, maintenant ? »

Le gérant jeta un rapide coup d'œil aux alentours pour vérifier les potentielles oreilles avant de répondre à Samir.

« — On est obligé frère, vraiment c'est trop compliqué les nouvelles taxes, les gens payent plus facilement comme ça.

— Moi je trouve que c'est mieux, répondit Samir, et je vais pas te mentir ça m'arrange aussi de payer et d'être payé comme ça. Tous mes comptes bancaires sont gelés.

— Nous, on n'est pas gelé, mais la banque elle laisse l'État faire tout ce qu'il veut avec le compte. Je ne comprends pas comment ils réfléchissent, en fait. Ça rend fou ! Le services des impôts, ils connaissent notre chiffre d'affaires, les bénéfices qu'on fait... Ils savent très bien qu'on va fermer la boutique si on applique toutes les taxes, continuait le maître kebabier la voix discrète.

— Tout le monde pense pareil akhi, je ne sais pas quoi te dire... C'est

pas pour rien que les maires et même les militaires ils ne suivent plus au Val d'Or...

— Mais moi je vais te dire ce que je pense. Ils ne sont pas fous. Ils font exprès de pousser les gens à être hors-la-loi, comme ça le jour où ils veulent te faire des problèmes ils ont tout ce qu'il faut.

— Tu penses ? Je sais pas... ça leur coûte plus cher si les gens arrêtent de déclarer, normalement, non ?

— Si, si, moi j'en suis sûr. Mais bon, en attendant on n'a pas le choix, donc si cette méthode de paiement fonctionne... on va faire avec.

— Moi j'aimerais bien n'utiliser que ça, de toute façon il faut qu'on sorte de la monnaie de l'État c'est une arnaque, ça devient évident. Ils font ce qu'ils veulent avec, ajouta Samir.

— Tu sais, j'ai discuté un peu avec d'autres commerçants du quartier et au centre-ville, même. Maintenant il y a des boulangeries qui font presque la moitié de leurs ventes comme ça, avec le nouveau système. Bon, je ne vais pas dire les noms... Mais en tout cas ça marche bien et comme il y a des fournisseurs qui s'y mettent aussi, ça facilite tout le monde, tu vois.

— Et ton nœud *Orblock* à toi, il tourne sur quoi ?

— C'est-à-dire, akhi, j'ai pas compris la question ?

— Ben, tu as leur option où ils gèrent tout et ils demandent trois pour cent, et sinon tu peux gérer toi-même ton système, tu as choisi quoi toi ?

— Ah ! Moi, je t'avoue, je n'ai pas le temps pour tous ces trucs informatiques. Quand le commercial qui est venu m'a annoncé qu'ils s'occupaient de tout contre trois pour cent, j'ai dit oui directement ! C'est plus cher que la commission Visa ou Mastercard c'est vrai, mais derrière y'a aucune taxe, aucune charge, rien !

— Et t'as des solutions pour sortir l'argent derrière ? Ou bien tu laisses en bitcoin ?

— Ah oui, oui le gars qui est venu m'a tout expliqué. Derrière je peux même envoyer en Turquie et sortir l'argent là-bas. Je vais te dire, ça m'a vraiment fait rire qu'un député monte une entreprise pour nous apprendre à ne pas payer les taxes, wallah on vit une époque de fous, haha !

— Mais qui a raison entre les deux, au final ? D'un côté tu as l'État qui réclame ses taxes et de l'autre d'anciens politiques qui font leur propre État et qui nous disent c'est bon ne payez rien...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, akhi... moi je m'occupe pas de leurs affaires. Certains disent que le CVA a trouvé un accord avec l'État, d'autres pas. Mais le type qui est venu pour me proposer le système *Orblock*, il m'a rassuré en me disant qu'ils ne surveillent pas les transactions, et que rien n'était partagé avec l'État de toute façon. Moi j'ai pas les moyens pour vérifier, mais tu as entendu aux infos, ils sont embrouillés avec l'État, donc on est dans le même bateau qu'eux finalement, on vit ici. »

Ce que le gérant du petit snack lui avait dit à voix basse, d'autres ne se

gênaient pas pour le dire haut et fort. Yahya, lui-même à son propre compte, déclarait ouvertement prendre trente pour cent moins cher pour tout paiement via *Orblock*. Il l'avait fait inscrire en gros sur sa camionnette. Le silence tacite des finances publiques laissait croire à beaucoup qu'un accord avec Paris avait été trouvé, et le CVA jouait sur cette ambiguïté pour arracher une bonne part du gâteau à Bercy, quitte à perturber le mille-feuille bureaucratique qui vivait de la redistribution des recettes fiscales.

Samir avait lui-même basculé avec succès son service de livraison sur *Orblock*, après avoir formellement déclaré son activité au CVA comme l'avaient fait beaucoup de commerçants.

*Amanah Express* disposait désormais d'un statut officiel dans le micro-État incarné par le Conseil Autonome du Val d'Or. L'intégration dans l'écosystème de services proposés sur le catalogue d'*Orblock* lui avait assuré une adoption rapide du moyen de paiement.

Son équipe de développement s'élargissait tout doucement, grâce à l'aide de Mhamad pour le recrutement. Alors que la gestion de cette jeune pousse occupait une bonne partie du temps de Samir, lui et les siens allaient bientôt malgré eux devoir élargir leur champ d'action.

\*\*\*

Loin de mettre un coup d'arrêt à la criminalité ou au trafic de stupés, le nouveau chaos français amplifiait une criminalité déjà péniblement contenue par le couple police-justice avant le putsch. Les scènes de pillages et de braquages en plein jour devenaient courantes. Le filet de sécurité aussi bien matériel que psychologique que représentaient les compagnies d'assurance menaçait de se déchirer sous le poids des demandes d'indemnisation. Déjà sous pression, les employés de ces sociétés trouvaient des prétextes toujours plus aberrants pour éviter de rembourser les cotisants.

Non seulement on craignait pour ses biens et sa personne, mais en cas d'incident, le clergé assurantiel qui avait pour mission de rendre le risque indolore se révélait être un parachute aussi fiable qu'une toile d'araignée. Les saintes statistiques censées dire l'avenir n'avaient plus aucune utilité devant la pluie d'incidents qui mettaient en péril le modèle.

Les conversations téléphoniques avec les chargés de sinistre circulaient en ligne, mettant à la vue de tous des propos lunaires à même de détruire l'image de la profession tant par leur degré d'irrespect que leur nombre.

*« Vous êtes entré sur les lieux avant la visite de l'expert prévue le mois prochain, nous ne pouvons donc accorder de bonne foi à votre version des événements. »*

*« Veuillez nous fournir vos relevés bancaires sur les quinze dernières années pour vérifier votre solvabilité. »*

« Au vu du manque d'éléments, le traitement de votre dossier risque de prendre plus de temps que prévu. Nous vous recontacterons d'ici 18 à 24 mois. »

« Pourquoi voulez-vous remplacer ce matériel ? N'avez-vous pas envisagé un changement d'activité ? Vous savez, il faut parfois savoir tourner la page... »

Pour le patchwork qui servait d'autorité à la région, garantir la sécurité devenait une urgence absolue. Les discussions étaient longues et vives pour trouver rapidement une solution. Mais on craignait tout autant un autoritarisme brutal que le chaos total. Les réunions entre notables voyaient s'opposer ceux qui craignaient le bruit des bottes et ceux qui craignaient l'anarchie.

Le pays tout entier était le témoin du cynisme de la guerre : des pillards déferlaient sur les zones touchées par les conflits alors même que les douilles qui jonchaient le sol n'étaient pas encore froides. Tout magasin, entrepôt ou même bureau qui se trouvait sur une zone de conflit devait craindre autant la destruction des affrontements armés que les opportunistes qui passaient récupérer tout ce qui pouvait l'être après le feu des combats.

Ceux qui avaient eu le malheur de fuir les zones de combat en laissant derrière eux leur habitation ou leur commerce le faisaient avec la quasi-certitude de ne plus rien retrouver à leur retour. Les sociétés de sécurité privée fleurissaient, dépassant largement le cadre couvert par la loi. Le stock de munitions, les méthodes d'interpellation et de neutralisation auraient pu faire passer la BRMO

pour une association humanitaire.

Lors d'une réunion du CVA, le général Stern avait, sous l'effet de la colère, menacé de remettre lui-même au goût du jour le Code pénal de 1810 et de le faire appliquer par ses hommes à tous les bandits sans attendre l'accord du Conseil. Le militaire n'avait pas déserté les rangs de la République pour rien. Comme beaucoup de ceux qui constituaient le Conseil du Val d'Or, une conception autonome de la justice l'empêchait de considérer l'obéissance à la règle comme supérieure à la vie des hommes et femmes sous sa responsabilité.

Cette colère se heurtait à un corps institutionnel qui, malgré sa fidélité à son engagement envers Dessans, mettait du temps à comprendre les implications du choix de sortir du giron de l'État. Le général Stern finit par confier à Dessans le soin des palabres diplomatiques après être redescendu de sa colère, mais sans renoncer à trouver une solution rapide. Le message était clair : si le politique ne trouvait pas de solution, le militaire s'en chargerait.

Les sessions de réunion se multiplièrent presque sans pause pour Laurent. Grâce à l'appui du général et des membres du CVA, un nouveau Code pénal fut rédigé. Le texte tranchait radicalement avec l'assommante montagne de chapitres et de sections du code républicain. Né dans l'urgence, ce texte redéfinissait totalement les prérogatives et les priorités de l'institution judiciaire.

Certains magistrats protestèrent. La dernière entrevue de Dessans avant l'adoption du texte scella le divorce irréparable entre les deux courants. Dessans s'entretenait une dernière fois avec un magistrat



qui avait été choisi par ses propres soutiens pour justifier leur refus de coopérer. Ce qui devait être une délibération commune dans la salle qui accueillait une vingtaine de personnes termina finalement en dialogue qui opposait Dessans et le magistrat Raymond Daniel. Le député s'était présenté au rendez-vous les idées déjà arrêtées. Il s'agissait pour lui davantage de donner le ton que de continuer à négocier.

« — Dessans, s'emportait le magistrat, le Code que vous nous avez proposé est un grave recul de l'état de droit ! Pourtant, nous avons compris que le CVA avait pour but de le préserver ! C'est dans ce sens que je me suis engagé avec vous ! Refuser l'autorité de Paris concernant les troubles d'ordre militaire n'implique pas que nous devions renoncer à notre système judiciaire !

— Monsieur le magistrat, il semblerait que nous ayons une divergence sur ce que sont le droit et la justice. Vous faites une obsession de la forme, alors que le fond est en décrépitude. Et ça ne date pas du putsch raté, tout l'édifice judiciaire est à refaire du sol au plafond. Interrogez n'importe quel policier, il vous le dira : Le code de procédure pénale actuel est imbuvable. La simplification que nous avons proposée en ébauche a pour but de rétablir l'ordre et la sécurité en priorité.

— La procédure est là pour garantir la bonne application du droit, pas pour l'alourdir par plaisir ! Vous ne pouvez pas la jeter et repartir sur ce code rudimentaire digne de l'ère napoléonienne ! Ce n'est pas comme ça que ça marche !

— Maintenant, si.

— Ce... Code que vous avez proposé si on peut l'appeler ainsi, est extrêmement grossier, viole les droits humains fondamentaux !

— Monsieur, combien de temps faudra-t-il à votre esprit perdu dans des abstractions pour se reconnecter avec le réel ? Est-ce que depuis le début de cette guerre, qu'il faut maintenant oser nommer comme telle puisqu'il s'agit bien d'une guerre civile, vous avez vu Paris faire preuve de scrupule dans le respect des procédures ? N'avez-vous pas une conception plus haute de la justice ?

— Le contexte politique ne justifie pas de balayer d'un revers de main plusieurs siècles de progrès humain, de construction légale, de jurisprudence ! Ce n'est pas ainsi que je conçois la justice !

— Je vais vous dire comment moi je conçois la justice, et le progrès humain : un citoyen doit pouvoir aller et venir sans craindre de se

faire dépouiller. Il doit pouvoir garer sa voiture et revenir en la trouvant intacte, un citoyen doit pouvoir sortir de chez lui le matin et revenir sans craindre de trouver sa maison saccagée et pillée, un chef d'entreprise, un restaurateur, un commerçant ou un ouvrier doit pouvoir exercer son métier sans craindre pour sa sécurité ou son capital !

— Et nous pouvons y arriver sans renoncer au droit républicain !

— Et moi je ne le crois pas. Alors vous avez le choix : nous rejoindre dans l'édification d'une justice adaptée aux enjeux de notre contexte, ou continuer à défendre un droit qui n'aura bientôt de valeur que le papier sur lequel il est écrit.

— Quelle démagogie... Vous ne comprenez décidément rien à ce qu'est le droit !

— Et vous ne comprenez visiblement rien à ce qu'est la justice.

— La justice est garantie pas les institutions juridiques ! Voilà comment fonctionne un État de droit, et pas autrement !

— Soit, alors considérez dès maintenant que vous ne faites plus partie de l'institution juridique qui prévaut sur ce territoire.

— Vous allez m'empêcher de rendre des jugements ? Osez seulement !

— Vous pouvez bien juger ce que bon vous semble. Cela m'importe peu, vous n'aurez bientôt plus personne pour faire appliquer votre droit.

— Je ferai mon devoir selon ce que la tradition républicaine exige, le reste en découlera naturellement, vous verrez !

— Eh bien nous verrons. Mais je suis sûr d'une chose, Raymond : ce n'est pas avec du papier qu'on punit des criminels avérés, et qu'on dissuade les aspirants. »

\*\*\*

A la fois criminels avérés et aspirants, Nordine et Anas se rencontraient dans un décor devenu une tradition pour Nordine :

soirée festive. Organisée dans des clubs privés ou des lieux loués pour l'occasion, Nordine avait ritualisé l'étalage de sa richesse. Cette attitude de flambeur avait le don d'énervier Anas, qui préférait la discrétion et la thésaurisation. Mais la main généreuse de Nordine était difficile à repousser pour le pianiste, qui plaçait dans sa hiérarchie personnelle l'accumulation de capital au-delà de l'évitement des nuisances sonores.

« — Ah mon Beethoven est arrivé ! On te sert quelque chose, champion ?

— Non, non c'est bon, répondit Anas, je vais pas rester longtemps. »

La table légèrement à l'écart du reste et le bruit assourdissant leur permettait d'avoir une conversation à peu près audible, mais il fallait tout de même parler à quelques centimètres de l'oreille de l'autre pour espérer comprendre un propos entier.

« — On est obligés de toujours se voir dans des soirées aussi bruyantes et peuplées ?

— C'est toi qui ne veux plus descendre en Espagne, le A. Et moi quand je viens en France j'ai du monde à voir, alors c'est soirée. Détends-toi, profite un peu !

— C'est fatigant je sais pas comment t'arrives à supporter ça...

— Bref, dis-moi pourquoi tu voulais me voir ?

— T'es au courant que Mehdi a repris les livraisons aux Planaises ? Et il fait bosser des meufs dans des squats en plein dans le quartier, en plus.

— Ouais, et alors ?

— C'est pas le moment je te l'avais dit. Si les barbus s'énervent tu vas mettre le quartier dans leur poche définitivement... Surtout avec la guerre, les gens courent vers la religion pour se trouver une sécurité mentale. C'est pas bon pour les affaires.

— C'est moi qui lui ai donné le go. Les *muz* lui avaient pris son terrain, il prend sa revanche, et on en profite aussi, où est le problème ?

— Le problème c'est que tu vas attirer leur attention pour rien. C'est encore trop tôt.

— T'occupe pas de ça. Ton idée d'attendre était bonne, mais là c'est le moment, les affaires peuvent reprendre. Avec la guerre dans le pays maintenant les flics sont tous occupés à chasser des révolutionnaires. Si on ne prend pas la place rapidement, quelqu'un d'autre le fera. Les gars de Marseille tapent jusqu'en Belgique maintenant. »

Anas n'était pas convaincu, mais son précieux conseil fut tout de même généreusement rémunéré. Nordine, qui avait bien compris le personnage, avait pris l'habitude de lui fournir une liasse de billets pour un oui ou pour un non, afin de s'en assurer la fidélité.

\*\*\*

Comme Anas l'avait pressenti, le retour du crime organisé attirait de plus en plus l'attention de la Fondation Ibrahim. Kamal, qui avait des oreilles que Samir n'avait pas, l'avait averti.

« Il faut pas laisser ça continuer, tous les petits qui se sont calmés vont retomber si vous laissez faire sans rien dire. »

Le jeune leader se rendit chez Kamal avec Abdelhalim. Plus qu'un simple avertissement, Kamal avait des propositions qui ressemblaient à une proto-doctrine militaire. Fraîchement repent, le colosse savait qu'il n'aurait pas la voix la plus audible au sein de l'assemblée de l'aube, mais Samir avait déjà pu constater l'efficacité de ses méthodes et n'avait pas la même appréhension de la violence que d'autres parmi les siens.

« — Tout d'abord, c'est ton réseau qu'il faut sécuriser. Comme on s'occupe des voleurs de colis, il faut s'occuper de ceux qui livrent de la came avec la plateforme.

— Oui, c'est évident, mais on ne peut pas tabasser aléatoirement des gens, les frères vont être gênés, ça va créer de la discorde...

— Non, pas aléatoirement. On ne touche personne avant d'avoir clairement averti. Celui qui livre des stup, il aura ça et ça...

—Et on fait quoi ? Des coups de bâton ? On va ressortir le fouet ?

— On va être accusés de faire appliquer la shari'ah, haha ! Commenta Abdelhalim.

— Si on l'appliquait, y'aurait plus aucun voleur demain matin ! Répondit Samir.

— Je sais, mais doucement quand même, on n'a pas la légitimité pour ça, dit Kamal. Tu n'es pas gouverneur. Là, tu dois protéger ta boîte, et empêcher les nuisances qui sont liées, c'est tout.

— Je vais leur proposer ça, décida Samir : Tous ceux qui sont pris à livrer de la drogue sur *Amanah Express*, on récupère leur moyen de transport. Trottinette, scooter, voiture, peu importe...

— Mais comment on va gérer ça ? Imagine qu'on attrape trois, quatre, dix, quinze véhicules ? Demanda Abdelhalim.

— On peut facilement trouver des hangars à louer, et moi je connais des frères qui seront prêts à les défendre s'il faut, argua Kamal.

— Sérieux ? Demanda Samir.

— Oui, je suis sérieux. Pour moi, c'est une priorité, plus que la distribution des repas, même. Là, c'est la jungle dehors, frère, si tu mets pas des limites claires et fermes, ça va devenir le boxon. Et encore, il n'y a pas que ça à gérer... Tous les vols et les trafics dans les squats, je t'en ai pas parlé encore...

— On part là-dessus, si tu es ok. Tu pourras être là demain matin pour redire à tout le monde ce que tu m'as dit ?

— T'es sûr que je dois me pointer ? Demanda Kamal.



— Oui, sûr. Là on s’occupe de ma plateforme, mais demain c’est sûr qu’on devra gérer d’autres cas, j’en suis certain. Donc si c’est toi qui dois agir au nom des frères, il faut que tout le monde soit au courant.

— Je serai là demain à l’aube, *incha Allah*. »

Kamal tint parole. Le lendemain se tint l’assemblée habituelle à laquelle il trouva sa place. Samir, qui avait averti la veille l’imam Hâtim de sa proposition, prit la parole en premier après les invocations d’ouverture.

« — Les frères, aujourd’hui il faut que je vous parle de choses qu’on me remonte depuis quelques temps, et peut-être que certains ont vu des choses également. Déjà, pour parler de ce qui est positif : on a nettoyé les points de deal, al hamdoulillah. Grâce à vous tous, et par la permission d’Allah, le quartier est plus propre, plus vivable, les jeunes musulmans remplissent les cours et les conférences, on a une communauté qui est active malgré les difficultés que le pays traverse, et ça, vraiment, j’aurais même pas rêvé qu’on puisse en être là y’a quelques années.

Mais bon vous savez bien, les dealers et les réseaux qui gravitent un peu autour n’ont pas vraiment totalement disparu, même si plusieurs sont morts et que d’autres ont arrêté de participer au trafic. Maintenant ils passent par la livraison, en utilisant ma plateforme pour livrer. Ils ont tout une technique où ils mettent en vente un objet, parfois le même plusieurs fois, et l’acheteur sait quelle annonce

demander, et le livreur qui a mis l'annonce va livrer le produit.

On bloque ces comptes-là quand on en voit, mais c'est pas suffisant. La réponse ne peut pas juste être virtuelle. Cette plateforme, c'est pas juste une application, c'est un réseau qui a vraiment pour but de financer tout ce qu'on fait ici, et j'insiste tout le temps auprès des livreurs sur l'importance de la Amanah. C'est notre marque de fabrique, c'est comme ça que je crée la confiance. S'il y a un problème, les gens savent que quelqu'un va venir et le régler en personne. Et là, je vais être obligé de devoir faire pareil.

— Tu veux aller attraper ceux qui livrent avec *Amanah Express* ?

— Oui. Pas seulement les attraper. Maintenant il faut les punir. Si on en choppe un, on confisque son moyen de transport. Et s'il veut le récupérer, il doit bosser pour un des projets de l'asso. J'ai proposé ça à Kamal, qui m'a déjà aidé plusieurs fois pour régler des soucis de mauvais payeurs, ou de voleurs de colis, et il est même prêt à fournir la logistique pour gérer les véhicules qu'on confisque.

— Moi je suis d'accord, répondit immédiatement Yahya.

— Attends Yahya ! *BarakAllahu fik* pour ton enthousiasme. Mais si je vous dis ça, c'est parce que je sais très bien que ça va s'élargir à d'autres choses. L'idée c'est que si ça marche pour la plateforme, on utilise ensuite les méthodes qu'on aura maîtrisées pour éliminer les autres problèmes du quartier. Vous comprenez ?

— Ah, là c'est autre chose, akhi, tu comptes gérer quoi, exactement ?

— Les vols de matériel, par exemple. On n'a pas de moyens

d'enquêter je sais, mais des fois on sait qui a dévalisé une boutique ou un local et on retrouve le matos en vente sur internet. Pareil pour les arnaques en ligne, aussi.

— Mais en quoi ça nous concerne ? On peut pas tout faire non plus... même si c'est vrai que c'est pire depuis qu'il n'y a plus de police.

— Les deux problèmes ne sont pas isolés akhi, expliqua Samir. Tout ce qu'on fait pour réduire le trafic de stupés a des effets de vases communicants. Il y en a beaucoup qui se sont calmés, al hamdoulillah, mais d'autres n'ont pas guéri leur cupidité. Ils veulent de l'argent facilement et n'ont pas de limites. Donc si on les prive des revenus des stupés, c'est les mêmes qu'on va retrouver à monter des scams ou des cambriolages, tu vois ?

— Tu ne crains pas que ça fasse peur aux gens ? Qu'ils te voient comme un chef de gang qui règle ses comptes ? Interrogea Youssef. Les gens ont vite peur de la violence...

— Le plus important, c'est pas la force brute, c'est le respect de la parole. Si j'annonce clairement les choses, et que j'agis sans dépasser ce que j'ai annoncé, les seuls qui auront peur c'est justement ceux qu'on veut effrayer. Crois-moi, akhi, c'est comme ça que les êtres humains fonctionnent. J'ai eu plein de critiques après avoir été brutal avec des voleurs sur *Amanah Express*, et au lieu de fuir, les clients ont explosé. Parce que la majorité des gens, même s'ils disent vouloir la douceur, ils veulent surtout la sécurité et la fiabilité. C'est ce que j'ai appris de cette expérience. Si tu tiens ta parole, les gens te font confiance, que tu sois violent ou pas.

— Je peux pas dire que t’aies tort, akhi... Mais tu te mets en danger. Encore plus qu’avant, je veux dire.

— Avec Kamal et d’autres frères, on a déjà une espèce de groupe pour monter au front et vraiment aller taper. C’est des frères qui ont pas peur et qui veulent mettre leur force au service du bien. Et je sais qu’ils dépasseront pas les limites qu’on aura fixées. Mais j’ai besoin d’un mandat de votre part, parce que forcément ça va être associé à toute la Fondation Ibrahim. Donc je préfère avoir votre accord pour agir.

— Et tu comptes agir comment, exactement ? C’est ça aussi qu’il faut discuter, quelles limites on met ?

— Les limites on les discutera entre nous. Mais les temps sont durs, les frères, il va falloir taper fort parce que certains ne comprennent que ça, désolé de le dire. Vous connaissez tous la Sîra... Il y a un temps pour la douceur et le rappel, et un temps pour frapper. Il y a ceux qui réfléchissent et savent se limiter, mais d’autres ont besoin qu’on s’oppose brutalement à eux, ou de voir clairement qu’il y aura quelqu’un qui va pas hésiter à leur rentrer dedans, tu comprends Youssef ?

— Je comprends, akhi, je suis d’accord, même, y’a pas de souci. On est musulmans donc le pacifisme en toutes circonstances, c’est pas notre voie. Mais bon... il faut qu’on discute des limites.

— Si vous voulez, je m’engage devant vous à respecter les limites que vous aurez fixées, et à pas agir au-delà. L’imâm Hâtim nous dira si ce

qu'on fait sort du cadre islamique ou pas. Et je me porte garant de Kamal et des frères qui m'appuieront avec lui quand il faudra sévir. »

Samir se tut et écouta les échanges. La majorité semblait d'accord avec la voie proposée par Samir, les discussions s'orientèrent d'abord sur les limites à adopter. Soudain, Yahya s'emporta en balayant d'un revers de main un débat qu'il jugeait honteux.

« — *SubhanAllah* ! Votre frère est là à vous demander humblement de le laisser se battre pour vous, et vous chipotez sur les limites que vous allez lui mettre ? Est-ce que vous l'avez déjà vu exagérer dans la violence ? Est-ce que vous avez même connu quelqu'un avec un cœur plus doux que le sien ? Ce n'est pas lui qui doit s'engager ! C'est nous qui devons nous engager à mettre notre force à son service et à respecter les limites fixées ! Vous tous, là, vous comptez rester assis pendant qu'il va gérer les voyous qui menacent tout le quartier ? Il ne s'agit pas juste de la sécurité du quartier, c'est la parole des musulmans et leur crédibilité qui est en jeu !

— Yahya dit la vérité ! Confirma l'imam Hâtim. Si je dois confier l'usage de la force à quelqu'un, moi-même je n'aurai pas de mal à faire confiance à Samir. »

Hâtim saisit la main de Samir symboliquement pour s'engager le premier.

« — Je suis plus tout jeune, mais si le moment est venu d'utiliser la force, akhi Samir, tu peux compter sur moi ! Tant que tu ne sors pas du cadre fixé par l'islam.

— Moi aussi je m'engage ! Dit Yahya en s'approchant et en superposant sa main à celle de l'imam. Si t'as besoin de moi pour cogner y'a pas de souci, mes enfants sont grands ils peuvent s'occuper de leur mère et de leur sœur, s'il faut risquer quoi que ce soit, tu m'appelles ! Comme a dit sheikh, la limite c'est celle d'Allah et la sunna du *nabî Muhammad rasûlullah* »

Voyant d'autres hommes approcher, Hâtim fit lever Samir. Le reste de l'assemblée mit quelques secondes à comprendre en assistant la scène. Et puis, comme un seul homme, et comme portés par une force mystique, ce fut la trentaine d'hommes présents qui se leva pour saisir la poignée de main. Ceux qui étaient trop loin pour saisir la main de Samir tendirent une main pour saisir l'avant-bras d'un autre plus proche, formant un cercle autour de sa main tendue.

Samir était muet, incapable de prononcer un mot. Il avait chaud. Peut-être était-ce l'effet de groupe ou son polo trop épais ? Il sentit une vague de chaleur supplémentaire le submerger, suivi d'un vertige qui l'aurait fait chanceler s'il n'était pas tenu à sa droite et à sa gauche par ceux qui l'avaient toujours accompagné jusque-là. Abdelhalim, qui était resté silencieux jusque-là, s'était levé parmi les premiers pour saisir la main de son jeune colocataire.

Le serment fut répété dans un brouhaha par le reste de l'assemblée. Pour chacun des membres, quelque chose avait changé lorsqu'il reprit sa place. Ce court épisode marquait un tournant dans la vie de cette assemblée de l'aube. Elle changeait le rôle de chacun des

membres en son sein. Ceux qui s'étaient mal levés ou dont l'intention vacillait éprouvèrent comme rarement au cours de leur vie, cette sensation d'être pleinement présents.

Cette trentaine d'hommes venait de vivre ce que, de tout temps et en tout lieu, avaient produit les pactes les plus solides, les nations les plus durables. En donnant leur parole, ils avaient choisi d'avancer ensemble dans une seule direction, et avaient signé le pacte. Un pacte qui ne demandait que quelques mots, et peu de détails contractuels. Loin de la tiédeur des tampons bureaucratiques, de la responsabilité diluée dans des litres d'encre et d'innombrables intermédiaires, venait de naître une volonté commune, unie autour d'un chef.

Les formalités administratives et même la dissolution n'étaient maintenant plus qu'un détail. Par le geste qu'ils venaient de faire, ces hommes redécouvraient l'autonomie de leur être dans ce qu'elle avait de plus pure, au-delà de toute impuissance apprise, de toute obéissance aveugle au monstre froid. L'État, dont le glaive et les cent appétits se retournaient maintenant contre lui-même, voyait disparaître bien plus que sa force : sa légitimité dans le cœur des Hommes.

\*\*\*

Les effets du serment de l'aube ne se firent pas attendre. Ne se contentant pas seulement de prendre en flagrant délit les livreurs de stup, Samir posait lui-même des pièges aux annonces qu'il savait être des vitrines du trafic sur sa plateforme. Avant de sévir, la règle fut officialisée sur la plateforme.

*« Tout livreur étant pris en flagrant délit de transport de drogue en utilisant Amanah Express verra son moyen de transport confisqué. Il pourra le récupérer après trois mois de services à la Fondation Ibrahim. »*

Ce mode opératoire lui permettait d'attirer les livreurs criminels directement là où il les voulait.

L'annonce fut laissée quelque temps en ligne en haut de page pour être sûr que tout le monde l'avait bien vue. Quelques annonces disparurent, mais une grande partie se contenta simplement d'ignorer la menace.

La première opération se déroula donc exactement comme prévu. Sans aucun état d'âme, Samir et un des hommes de Kamal mirent à terre et confisquèrent comme butin de guerre un scooter avec ses



clés. Suivirent ensuite plusieurs vélos appartenant à des mineurs. Parfois, la traque se transforma même en course-poursuite sur le dernier tronçon du trajet. Un jeune livreur assez habile avec son deux-roues parvint à échapper à la voiture de Kamal, mais la leçon sembla lui suffire : on ne le revit plus sur la plateforme.

Un incident notoirement bien filmé permit à tous de constater la mise en œuvre de la menace. Un jour, alors que Kamal avait coupé la route à un jeune dealer en trottinette électrique, celui-ci, refusant de ralentir, avait tenté de passer entre le capot et le mur. Mauvaise idée. Il perdit le contrôle de son guidon avant de s'échouer sur le sol assez violemment pour se casser un tibia.

Kamal et un homme avec lui sortirent tout de même attraper le livreur pour lui retirer sa trottinette, mais ne purent se résoudre à laisser le jeune incapable de marcher.

« — On fait quoi ? On le prend à l'hôpital ?

— Argh... se plaignait le criminel en herbe.

— Oui, vas-y on l'emmène aux urgences et on prévient ses parents.

— Appelez pas mon père ! Ça vous regarde pas, wesh !

— Tais-toi, file le numéro de tes parents, ordonna Kamal alors qu'il soulevait l'ado pour le placer à l'arrière du véhicule.

— Je veux pas, allez vous faire voir, vous m'avez défoncé la jambe !

— Écoute mon gars, t'étais prévenu, non ? Tu veux jouer le caïd, voilà ce que ça donne.

— T'es pas flic, t'as rien à me dire !

— Parce que t'aurais écouté les flics plus que moi peut-être ? De toute façon, c'est comme ça maintenant, on va vous attraper un par un toi et tes collègues ! »

Le jeune refusa de communiquer le numéro de ses parents, mais se montra relativement docile, et ne bougea pas plus que nécessaire pendant que Kamal conduisait.

« — Qui c'est qui te fournit ? Demanda l'homme qui accompagnait Kamal depuis le siège passager.

— Je suis pas une balance !

— Si tu veux pas le dire on garde ton téléphone pour savoir nous-mêmes.

— Vous avez pas le droit de faire ça ! Samir a dit que les scooters ou les moyens de transports, pas les téléphones !

— Ah ben tiens, tu t'intéresses à la règle maintenant ! De toute façon on finira par le savoir.

— Vous travaillez avec les keufs j'en suis sûr.

— Écoute petit, les keufs ils ont autre chose à faire. Oublie ce temps-là. Nous, on n'est pas là pour t'envoyer au tribunal on va te tomber dessus jusqu'à ce que t'arrêtes. T'as compris ? Wallah si vous arrêtez pas rapidement vos conneries, comme il a dit Samir : vous allez regretter l'époque où c'était la police qui vous poursuivait ! »

L'ado fut remis aux urgentistes qui accueillirent bouche bée les explications de Kamal pendant qu'ils déposaient le jeune à l'entrée.

Les premiers incidents restaient en lien avec le trafic, mais comme

l'avait anticipé Samir, la soif d'argent facile ne suffit pas à dissuader certains jeunes dévoués au consumérisme qui agressèrent un ado qui avait eu l'imprudence de se balader au mauvais endroit avec son smartphone. La scène fit des émules car l'ado en question était en plein live, et se filmait en train de parler près de la sortie de l'auto-école.

Roué de coups car il refusait de lâcher son appareil, un chassé le projeta finalement au sol avant que le smartphone ne glisse de sa main. L'agresseur, qui n'avait pas pris la peine de masquer son visage en ramassant le smartphone, avait sa figure connue de la petite communauté de lycéens qui avaient vu le live et la photo circuler.

Ce fut Aymen, le premier à avoir prêté serment à Samir, qui l'avertit de la situation. Bouillonnant de rage car il savait les agresseurs impunis alors qu'il connaissait leur identité, il insistait auprès de lui pour pouvoir agir.

« — J'ai juré que je taperais personne sans te demander, mais là c'est trop ! On peut pas les laisser faire comme ça ! Ils vont recommencer vu qu'ils savent que personne ne les punit ! Même le proviseur, il ose même pas les regarder !

— Aymen, si tu agis toi-même tu vas te faire tabasser et je vais devoir

me justifier auprès de tes parents, tenta de le raisonner Samir.

— Rien à faire ! C'est trop injuste, en plus le père de Clément ne veut pas lui racheter un téléphone, vu que le sien coûtait déjà super cher et qu'il se l'est fait voler ! Il a un vieux Nokia tout pourri maintenant !

— Mais tu veux faire quoi, exactement ?

— Au moins, qu'ils lui rendent son téléphone ! »

Après avoir discuté de l'affaire avec des membres ayant prêté le serment de l'aube, Samir revint vers Aymen avec une proposition.

« — Voilà ce qu'on va faire. Tu vas d'abord lui proposer de rendre le smartphone. Et GENTIMENT ! Je veux pas une moquerie, pas une insulte, pas un regard de travers. Ton seul objectif c'est de lui transmettre un message. Dis-lui que s'il ne le rend pas, on viendra lui prendre nous-mêmes. Et interdiction de le toucher si lui ne lève pas d'abord la main sur toi ! »

L'ordre fut obéi à la lettre par Aymen, satisfait de ne pas devoir supporter l'arrogance des agresseurs sans réagir. Le lendemain, à la

pause de midi, il attendit devant l'entrée du lycée que l'agresseur se présente. Le délai étant anormalement long, il fit le chemin en sens inverse pour retourner dans l'établissement.

« — Tu vas où ? Lui demanda le surveillant qui gardait l'entrée.

— Euh... j'attends un gars que je connais.. Il est pas sorti encore, je peux aller le chercher ?

— Fais vite, les externes n'ont plus le droit de rester dans le lycée à la pause, tu connais la règle.

— Oui, oui, je me dépêche ! »

Aymen courrait dans les couloirs pour arriver à la salle de cours d'où était censé sortir celui qu'il attendait. Mais la salle était déjà fermée. Il courut rapidement vers la salle d'étude, vers les casiers, personne. Sa cible était introuvable. Ce fut lorsqu'il repartit vers l'entrée qu'il entendit des bruits en provenance du local technique censé être fermé, qu'il compris où l'autre était.

S'approchant à pas feutrés de la porte entrouverte, il tendit une oreille pour être sûr que ce n'était pas juste l'informaticien du lycée qui y était, mais la voix qu'il entendit confirma l'identité d'un des

présents.

« — T'as plus que ça ? C'est pas beaucoup wesh, c'est quand que tu récupères du stock ?

— J'ai plus rien gros, wala ils cassent la tête les muz, à cause d'eux j'arrive plus rien à pécho. Même à Montrose c'est cramé, il faut partir jusqu'à Saint-Rémy, mais vas-y c'est galère le mec là-bas c'est un clochard il pue la tise tout le temps...

— Bon, vas-y, je prends, je me débrouillerai pour la prochaine fois... »

Aymen avait reconnu la voix d'un des deux interlocuteurs. Sa cible. Il s'éloigna de la salle en entendant les deux se diriger vers la sortie, et tomba nez à nez avec les trois acolytes de l'agresseur qu'il était venu prévenir.

« — Tu fais quoi ici, bouffon ? T'es pas externe ?

— Je cherche votre pote pour lui transmettre un message.

— C'est quoi le message ?

— C'est pas pour toi, c'est pour lui.

— T'as cru que t'étais un agent secret ou quoi ? Vas-y parle ou j'te démarre ! »

Avant qu'Aymen n'eût le temps de répondre, le destinataire du message rejoignit la troupe.

« — Eh, il veut quoi lui ?

— Ah, ben t'es là, j'ai un message pour toi de la part de Samir. Si tu rends pas le téléphone à Clément il va venir le récupérer lui-même. »

Les quatre ados ayant été témoins de l'incident de la PS5 à la sortie de leur lycée ne prirent pas la menace à la légère, mais doutaient de la parole d'Aymen. Pourquoi eux ? La réponse d'Aymen « Pour l'exemple » ne suffit pas à les convaincre. Aymen n'obtint pas d'autre réponse qu'un « mêle-toi de ce qui te regarde », mais retourna voir Samir avec des informations qui ajoutaient un chef d'accusation à l'agresseur.



En apprenant qu'en plus d'agresser les élèves, l'ado utilisait également son lycée comme endroit pour écouler ses restes de stups, Samir prit l'affaire d'autant plus au sérieux. L'ado incriminé fut attrapé lors d'une sortie d'école. Celui-ci apercevant Samir au loin se mit à courir. Ses acolytes se dispersèrent, le laissant seul dans sa fuite.

« — Aymen, Attrape-le ! Frappe-le s'il faut, là tu peux ! »

Aymen, qui courait plus vite que Samir, acquiesça et se lança dans un sprint pour attraper leur cible. Il arriva en un éclair au niveau du type, et tenta de l'attraper par la capuche alors que la course les avait menés dans le tunnel piéton qui passait sous la route.

Le fuyard, qui était jusqu'ici motivé par la peur, bascula rapidement à la colère lorsque son ego prit le dessus : *hors de question que ce petit lèche-botte me prenne comme ça par la capuche, peu importe ce qui arrivera.* Se retournant brusquement, il asséna un premier coup de poing en pleine figure à Aymen qui eût de la peine à le contenir, mais répliqua aussitôt avec un coup de pied atteignant la cuisse de l'autre, qui tomba à terre. A peine avait-il touché le sol que celui-ci était debout, et maintenant muni d'un couteau assez long pour qu'Aymen ne reste un instant figé en voyant la faible lumière éclairer une partie de la lame.

Heureusement pour Aymen, Samir fondit sur leur cible au même moment, pendant que Hamid, muni d'une batte, asséna un coup à la main suffisamment violent à l'agresseur pour lui faire lâcher le couteau. Deux doigts furent brisés au passage, mais l'heure n'était pas à la plainte. Le jeune fut plaqué sur le mur du tunnel.

« — *Le téléphone ! On n'était pas venu pour te frapper, c'est toi qui as voulu faire le malin, maintenant assume !* »

L'ado finit par remettre le téléphone volé à Samir, avant de recevoir un sermon qui se terminait malgré tout par un appel au repentir et à la remise en question. L'incident, qui avait marqué aussi bien les témoins que les belligérants par sa violence, s'ébruita rapidement et ne resta pas sans suite.

Le lendemain, une responsable de l'association de quartier « *Les Planaïses en couleurs* » se présenta en hurlant de colère à la mosquée, demandant à voir Samir « *et sa clique de barbus sauvages* ».

Camélia Domingues était celle qui assistait les parents du jeune qui avait volé le téléphone dans leurs démarches administratives, et connaissait bien le jeune agresseur, qu'elle ne tolérait pas de voir ainsi violenté au mépris du droit tel qu'on lui avait toujours appris jusqu'ici.

Samir qui était occupé à travailler sur son ordinateur dans la caravane d'Abdelhalim, sortit en entendant les vociférations.

« — C'est honteux ! Un jeune de seize ans, vous lui avez cassé la main ! Qu'est-ce que c'est que ces méthodes de barbare ?

— Madame, vous auriez aimé que cet ado agresse votre fils et lui vole son portable ?

— Ce n'est pas le sujet ! Vous êtes en France ici, c'est clair ! Ce n'est pas parce que la police n'est pas là que vous pouvez faire justice vous-même !

— Si la police ou l'armée garantissait la sécurité et l'ordre, nous n'aurions pas à faire ce qu'on fait madame, répondait Samir dans un calme olympien qui perturba l'assaillante.

Cette dernière, qui s'attendait à une réponse virulente de Samir, ne serait-ce que pour soulager sa colère et vider son sac, se trouvait devant un jeune homme parfaitement placide. Mais au lieu de l'apaiser, cet air serein l'horrifia. Savoir qu'elle se trouvait en face d'êtres parfaitement rationnels qui agissaient en connaissance de cause et non sous l'emprise d'une pulsion de vengeance brute avait

quelque chose de vertigineux.

Elle se rendit compte au fur et à mesure de la discussion que ce qu'on lui avait rapporté n'était pas un simple règlement de comptes mais une restitution d'un bien volé à son ayant-droit, au mépris de toute forme d'autorité politique présente sur le territoire. Et contrairement aux bureaucrates du système judiciaire auxquels elle avait déjà eu à faire, ceux-là ne rechignaient pas à justifier avec calme le passage à tabac d'un voleur, fut-il un adolescent.

Des décennies d'endoctrinement étatiste et pacifiste se heurtaient à ce qu'elle voyait comme une bande de psychopathes fanatiques. On lui avait rabâché sans cesse depuis sa jeunesse les vertus des droits de l'homme, y compris ceux du criminel au mépris de sa victime, la barbarie des peines corporelles, le droit à cinquante "seconde chance" au frais du contribuable. Le choc des cultures était réel, Camélia était outrée.

« — Vous êtes des fanatiques, endoctrinés ! Vous n'avez aucune empathie !

— Pas tout à fait, madame, répondait Samir, je n'ai pas assez d'empathie pour tout le monde, c'est vrai. Mais vous savez quoi ? On dirait que vous non plus. Alors je vous propose de partager les

tâches : occupez-vous de l'empathie pour les coupables, et je me charge de l'empathie pour les victimes. Ça vous va, comme ça ? »

La responsable resta confuse un moment, avant de s'indigner de nouveau après avoir interprété le propos comme une insulte. Elle repartit en grommelant, refusant de revenir sur ce que ses interlocuteurs lui avaient présenté comme un déni de réalité. En haut lieu comme dans les quartiers populaires, la conception de la justice était sujette à d'ardents débats.

Beaucoup de larcins et d'agressions étaient commis par des ados sous-éduqués qui n'avaient pas encore intégré le changement de paradigme aux Planaïses. Mais Samir n'était pas seulement bon à « *racketter des gamins comme un lâche* » contrairement à ce que vomissaient les commentateurs en ligne sous les posts d'actualité.

Le jeune patron était un samedi matin en visite habituelle chez Souleymane, devenu une sorte de “chef du Renseignement”, qui lui parlait de ce qu'il avait constaté à l'université où il étudiait. L'antre de l'étudiant était devenu un mini-centre de données.

Sur les tables et à même le sol, des machines s'empilaient, des câbles entremêlés jonchaient le sol. Avec le soutien financier de Samir, l'aspirant ingénieur avait acquis des équipements suffisamment puissants pour chercher dans des masses de données, faire de la reconnaissance d'image ou de caractère, ou pour indexer des

quantités énormes de vidéos et en faciliter l'archivage. La réputation de réactivité de Samir et ses compagnons était autant due à la coopération des habitants des Planaïses que de la capacité de Souleymane à traiter efficacement les informations reçues. Tout ce que captaient et envoyaient les caméras et microphones des innombrables smartphones des partisans du mouvement finissait ici.

« — Ici, on voit la caméra de la boulangerie qui filme le type en train d'ouvrir le camion, et ici son pote qui charge tout dans la caisse derrière.

— Qui c'est qui t'a envoyé ça ?

— Le boulanger ! Il a vu la vidéo des travailleurs dépouillés et il a reconnu sa pancarte sur la vidéo. Ça s'est passé devant chez lui.

— Tu as la plaque du camion, en plus ? Super, vraiment, il faudra remercier le boulanger, c'est très courageux de sa part !

— Je ne sais pas si je dois être content qu'il nous l'ait envoyée, ou effrayé que les gens n'envoient même plus ces vidéos à la police... interrogeait Souleymane.

— Ben écoute, moi j'ai un dossier long comme le bras et on m'a toujours pas donné de date de jugement. Je sais même pas si y'a encore des tribunaux qui fonctionnent dans tout le Val d'Or, avec les putschistes qui se battent encore contre l'État. Le plus important c'est appliquer la justice comme on peut, c'est tout. On ne peut pas juste laisser la ville se transformer en chaos, et rester planqués dans notre coin en espérant que ça touche les autres, et pas nous. »

Ce qui préoccupait la Fondation Ibrahim était la même chose qui agitait le CVA à son échelle : la question sécuritaire. Dans une rue adjacente à celle de la mosquée, deux camions appartenant à des artisans avaient été vidés en plein jour. Plusieurs milliers d'euros de matériel évaporés, et quelques vidéos de réaction à chaud de la part des travailleurs dépouillés avaient alerté les habitants. L'incident avait rapidement fait du bruit, et Samir voyait défiler sur l'écran de Souleymane tout ce que les gens avaient récolté de photos, de témoignages, de recherches.

Augmentant rapidement en fonctionnalités depuis l'arrivée de Mhamad, la plateforme *Amanah Express* accueillait des espaces de discussion qui devenaient une des sources principales de renseignement pour Samir. La solidarité avec les deux travailleurs injustement privés de leurs outils avait provoqué de l'émoi dans un quartier dont le tissu social était en train de resserrer ses mailles.

La peur du lendemain laissait chaque quartier, chaque ville, chaque commune, chaque région récolter ce qu'elle avait semé. Ou bien la guerre de tous contre tous, ou bien l'entraide. Alors qu'on se méfiait de plus en plus de son voisin ailleurs, aux Planaïses, la dynamique lancée par la Fondation Ibrahim s'était accélérée avec le putsch.

S'agrippant à un radeau qui résistait aux critiques et aux moqueries, l'atmosphère de confiance que Samir et les siens avaient réussi à instaurer dans le quartier était un refuge pour de nombreux habitants qui oubliaient malgré eux les débats stériles. Voyant leur quotidien être dangereusement rattrapé par des questions basiques de survie, la peur du lendemain rassemblait, ici, alors qu'elle divisait ailleurs.

L'affaire fut résolue dans un épisode de violence supplémentaire qui ne faisait que renforcer la confiance envers la Fondation Ibrahim. En ces temps difficiles, Samir et les siens avait acquis dans le cœur de beaucoup d'habitants du quartier des Planaïses et d'autres quartiers populaires de Toulançon le précieux sésame de la légitimité. Sans jamais avoir lu Max Weber, il avait compris qu'elle lui ouvrirait les portes d'une terrifiante responsabilité : le monopole de la violence. Ce nouvel état de fait ne passerait pas inaperçu aux yeux des nouveaux maîtres du Val d'Or.



## Chapitre 32

*« Le jacobinisme français a exporté son schéma centralisateur et étatique partout sur la planète. Le découpage colonial de l'Afrique en nations a été effectué selon ce principe, et ce, au détriment des ethnies qui sont les véritables cellules de base politiques, avec leurs organisations, leurs chefferies, leurs traditions, leurs coutumes, leurs langues. »*

*Michel Onfray – Décoloniser les provinces*

**F**rançois courait dans le couloir qui menait au bureau de Laurent en brandissant un courrier tout juste ouvert. Le chaos politique et sécuritaire n'avait pas réussi à les faire décrocher de leur projet le plus important : *Orblock*. Les négociations avec un nombre incalculable d'entreprises, de l'auto-entrepreneur jusqu'aux géants du BTP ou de la grande distribution étaient à leur apogée.

« — Les Mulliez ont signé ! Les Mulliez ont signé ! »

Poussant la porte du bureau dans lequel Laurent et JB étaient en train de bosser, François répéta la phrase en jetant avec force le papier sur le clavier.

« — Les Mulliez ont signé !

— C'est pas vrai ! Ils ont tout signé ? Sans revenir discuter une nouvelle clause ? Demanda Laurent.

— Aucune ! Ils signent en l'état et demandent un déploiement le plus tôt possible chez toutes les sociétés membres de l'AFM !

— *Alleluia* ! Qui aurait pu croire que des cathos tradis seraient plus progressistes que les patrons bien laïques de Ménard & Co. ! S'exclama JB.

— Ah, quelle bonne nouvelle, j'ai presque envie d'aller embrasser le crucifix de ma grand-mère ! Reprit Laurent. »

Cette signature n'était pas n'importe laquelle. L'empire Mulliez, qui contenait des dizaines de noms de la grande distribution tous secteurs

confondus, de l'alimentation au bricolage en passant par les magasins de sport, ouvraient un territoire encore plus vaste au nouveau système monétaire. Ils avaient gagné une bataille qui risquait d'accélérer l'adoption du système de paiement *Orblock*. Le projet était encore totalement illégal au regard de la loi républicaine. Mais le respect de l'étouffant cadre monétaire et fiscal se réduisait en même temps que la taille du territoire couvert par les services publics.

Laurent ignorait pourquoi un des plus gros acteurs de la grande distribution avait subitement accepté de rejoindre sa révolution monétaire, mais il était sûr d'une chose : les Mulliez avaient des informations qu'il n'avait pas. Quelque chose se préparait, c'était certain. Que ce soit le camp républicain ou le camp des putschistes, aucun des deux n'avait dit son dernier mot. Autre anomalie notoire, les putschistes semblaient curieusement ne pas souffrir des restrictions bancaires draconiennes qui touchaient pourtant un grand nombre de leurs membres.

Que cela se fasse au profit de son propre projet ne lui déplaisait pas, mais *savoir* était un besoin vital pour Laurent.

Ne pouvant se satisfaire des informations fragmentaires qui lui parvenaient, il tenta de rentrer en contact plutôt que prévu avec Jacob Lévi. Aidé par son apprenti Henry Grisemont, qui maniait aussi

bien la cryptomonnaie que la cryptographie, un échange de mails confidentiels apporta des réponses au député. Jacob, qui entretenait une relation chaleureuse avec le député, ne se contentait pas d'apporter des éléments de réponse. Laurent ouvrit le mail avec un sourire dès la première ligne.

*« Cher Laurent, je tiens tout d'abord à vous féliciter des derniers événements qui nous parviennent de chez vous. Votre élection à la tête du Conseil du Val d'Or Autonome est une grande réjouissance pour nous, et un espoir en une nouvelle ère monétaire.*

Pour répondre à votre question, les informations dont je dispose ne sont pas très rassurantes. Il semblerait que la BCE et la Commission Européenne entretiennent des relations plus que troubles avec le général putschiste Charles Vauclin, et ses soutiens. Des bruits de couloirs laissent entendre de façon certaine une interdiction prochaine des crypto-actifs, et le déploiement de l'euro numérique ne saurait tarder. Des murmures pour l'instant douteux font envisager à l'Élysée un retour au Franc pour protester contre Bruxelles. Ce deuxième scénario me semble plus qu'improbable mais suffit à témoigner de la méfiance de l'Élysée à l'égard des institutions européennes.

Il est très fort probable que des flux de capitaux et des ravitaillements

de l'armée rebelle par l'Est du pays soient tolérés par l'Allemagne.

Pour ce qui est de la prochaine élection... »

Le courrier laissa Laurent pensif. Ce qui à première vue n'avait aucun sens prit soudain l'allure d'une évidence. Dans une logique d'un froid glacial et d'un cynisme à toute épreuve, les instances européennes avaient choisi de profiter de l'affaiblissement de l'État français pour accroître leur influence dans le pays. En offrant leur bénédiction monétaire au général Vauclin, elles se positionnaient en médiateur légitime, et disposaient d'un levier d'influence considérable aussi bien sur Paris que sur les putschistes. L'Allemagne, par la même occasion, utilisait la présence de l'armée à l'Est du pays pour bloquer les livraisons de missiles à l'Ukraine, espérant sans le dire une désescalade avec Moscou.

Alors qu'il pensait avoir tout vu en politique, et qu'il se pensait lui-même passé maître dans l'art de la négociation, Laurent ne put s'empêcher de s'asseoir pour méditer un instant sur la folie qui se jouait en haut lieu. Si la décadence avait une Histoire, cet épisode en était certainement le chapitre le plus hideux. Alors que la ruine générale menaçait tout le continent européen, chaque bureau, chaque ministère, chaque entreprise voire chaque homme n'avait qu'une question en tête : comment tirer profit de la situation. Et même s'il s'estimait moralement plus légitime que les autres acteurs, Laurent

ne pouvait chasser au fond de lui l'idée que d'une certaine façon, il se comportait de la même façon avec son propre fief.

\*\*\*

La stabilisation du proto-régime de Vauclin commença rapidement à manifester ses effets. Alors que l'intensité des combats entre loyalistes républicains et putschistes du Nouvel Ordre Français augmentait, l'emprise des rebelles sur les territoires administrés suivait la même trajectoire. Le système de décrets mis en place par l'administration de Charles Vauclin façonnait progressivement les territoires sous leur contrôle à l'image de ce qu'ils auraient voulu faire du pays tout entier.

Les partis politiques dans les zones sous contrôle rebelle furent dissous, et les plus proches du mouvement furent absorbés pour créer une ribambelle d'organes de contrôle et de propagande qui rappelaient dangereusement les heures les plus sombres du siècle précédent.

Les décrets du NOF effaçant la loi républicaine, le cœur du système législatif changeait aussi. Un régime pénal entièrement spécifique fut mis en place pour les binationaux de pays extra-européens, hors USA, bien entendu. De jeunes banlieusards insoucians, plus lents à comprendre les nouvelles implications de ce régime d'exception,

furent les premiers à en goûter les conséquences.

A l'occasion d'un rodéo urbain, la nouvelle police aux ordres des rebelles, encore plus brutale que la BRMO, arrêta de force un jeune en moto-cross en le percutant avec leur véhicule de fonction. Les blessures graves qui en suivirent suscitèrent la colère de proches qui ameutèrent un groupe venu détruire le véhicule de police incriminé.

La réaction fut immédiate. Appuyés par les militaires putschistes, les policiers tirèrent à vue et à balles réelles sur les émeutiers. La scène de chaos se poursuivit jusqu'au lendemain par des rafles que beaucoup jugèrent totalement arbitraires. Une prise de parole publique des putschistes vint renforcer la répression en la justifiant :

*« Nous ne tolérerons plus que des étrangers agissent de façon criminelle et irresponsable dans notre pays ! La sécurité des Français n'est pas négociable ! Ceux qui n'ont de respect pour le pays qui les accueille et qui les nourrit, ne méritent pas le respect ! »*

La déclaration officielle du NOF n'allait pas du tout dans le sens d'un apaisement. La flambée de commentaires en ligne, encore plus insultants et acerbes des pro-NOF galvanisa jusqu'au plus bas de l'échelle du régime putschiste, qui profita de l'occasion pour structurer sa répression contre les quartiers populaires. Dans les jours qui suivirent, des expulsions de logements sociaux eurent lieu en masse, l'interdiction de tout signe religieux spécifiquement pour les musulmans fut proclamée et ouvertement assumée, et un couvre-feu instauré.

Parmi les vidéos qui circulaient sur la toile, on pouvait également voir le passage à tabac de migrants et autres SDF dormant dans les rues par des hommes casqués et en armure. De nombreuses mosquées furent fermées, les locaux saisis, et des imams transférés dans des geôles en attente d'expulsion. Le nettoyage avait commencé avant même que le conflit qui déchirait le pays n'ait fait ressortir un vainqueur.

Les conséquences de cette nouvelle politique ne tardèrent pas à se matérialiser directement dans le quartier des Planaïses. Un matin, une famille entière ayant fui l'Alsace se présenta à la porte de la mosquée où l'imam Hâtim sortait en compagnie de Samir.

« Salam alaykoum. Désolé de vous déranger mes frères, moi c'est Omar Hamdaoui, je travaillais à la grande mosquée de Colmar. On a dû quitter notre appartement à cause de ce qu'il se passe là-bas. On cherche un endroit où loger, même s'il faut payer un peu, on a du liquide. Pour moi c'est pas urgent, mais vous pouvez au moins trouver une solution pour ma femme et mes deux filles, qu'Allah vous récompense. »

Ce fut la veuve d'Ibrahim qui apporta son soutien la première, en accueillant la mère et ses deux filles chez elle, pendant que le père fut placé, faute de mieux, dans une tente voisine de la caravane où logeaient Samir et Abdelhalim.

D'autres personnes se présentèrent avec des histoires similaires dans les jours qui suivirent. Une autre tente fut placée sur le terrain qui entourait la mosquée. Puis une troisième, et une quatrième. Le



phénomène n'était pas propre aux musulmans. De nombreux Français, ethniquement européens mais contestant les nouveaux maîtres de leurs régions, durent fuir les zones contrôlées par les putschistes qui étendaient leur domination avec une brutalité à laquelle l'Occident tout entier n'avait pas goûté depuis bientôt un siècle.

Tous les ennemis politiques du NOF se sentirent bientôt en danger. Pour tempérer la panique et ne pas laisser ses territoires se vider de leur population, le général Vauclin fit une autre allocution se voulant plus rassurante. Niant l'existence de mauvais traitements injustifiés de la part de ses troupes, mais insistant malgré tout sur l'importance de freiner *l'islamisme politique*. Il fallait réduire la présence de ceux qui étaient jugés incompatibles avec le cœur et l'esprit français tel qu'il le concevait.

Les régions sous contrôle républicain commencèrent elles aussi à recevoir leurs lots d'exilés. De même pour le Val d'Or. Au quartier des Planaïses, le sujet devint une urgence absolue qui fut abordée rapidement à l'assemblée de l'aube par Samir et les siens.

« — On ne pourra plus accueillir d'autres personnes là, ça devient trop ! Al hamdoulillah, l'hiver n'est pas encore là, mais c'est dramatique il faut trouver une solution !

— On a une tente qui va bientôt se libérer. La famille Messoudi a trouvé un moyen de loger au bled chez la famille. Ils partent demain.

— Wallahi j'ai envie de faire pareil... ce pays devient malade.

— Si tu veux, akhi, mais pense à ceux qui n'ont nulle part où aller. Il y en a beaucoup... »

Dans une logique macabre de surenchère, la République se lança dans une course à la pureté idéologique. Comme pour prouver qu'elle était tout aussi capable de faire la chasse aux voix discordantes, Marianne se mit à criminaliser ouvertement les opinions et croyances qui ne la plaçaient pas au-dessus de tout.

Dans cette nouvelle définition du blasphème anti-républicain, les putschistes entraient aussi bien que tout autre courant idéologique ou culturel refusant la Marianne comme but absolu de l'existence humaine. Ceux qui rejetaient son besoin de puissance matérielle étaient des hérétiques écoterroristes, ceux qui plaçaient le moindre espoir de salut dans autre chose que l'État étaient de dangereux fondamentalistes religieux, ceux qui sous-entendaient dans le moindre média que les décisions de l'exécutif étaient discutables ou caricaturaient un ministre étaient traités comme des agitateurs hérétiques. En appliquant dans les faits le contraire exact de la Constitution qu'elle s'abstenait de renier ouvertement, la République achevait ainsi de devenir la parfaite caricature d'elle-même.

Ayant régularisé en masse des sans-papiers pour les envoyer au front contre les putschistes, le gouvernement ne pouvait concurrencer le narratif ethnique du Nouvel Ordre, mais la noblesse républicaine qu'était devenu l'Élysée se rattrapait sur le reste pour prouver sa légitimité à occuper le trône français.

Pour Samir et ses compagnons, l'aggravation de la situation était un défi de plus. Confrontés à l'urgence de devoir loger les exilés qui venaient leur demander assistance, la stabilité fraîchement acquise de leur quartier se voyait mise à l'épreuve par une surcharge de leurs capacités d'entraide.

En réponse à la situation, le réseau de plus en plus solide des mosquées du Val d'Or vint leur prêter main forte. Accueillir et subvenir aux besoins des déplacés internes impliquait de mettre en place une logistique qui ne laissait aucune place à la désorganisation.

Efficacement organisés, l'assemblée des Planaïses fut la première à donner naissance à une organisation méthodique qui séduisit autant par son efficacité que par la dévotion de ses membres.

« Aux frères et aux sœurs qui ont répondu présent pour lutter contre la cupidité, levez-vous maintenant contre l'avarice ! »

Cet appel de Samir et de ses proches fut suivi en masse par tout le tissu associatif du Val d'Or. Loin d'être la seule communauté à venir en aide aux déplacés, les mosquées surpassaient cependant le reste par le volume de leur soutien.

Les organisations laïques apportaient leur concours avec leurs faibles moyens, mais désormais privées pour la plupart du soutien étatique, elles ne pouvaient compter que sur les maigres aides que le CVA leur concéda. Ce dernier luttant déjà pour sa propre survie depuis que Paris suspendait le salaire d'un nombre croissant de fonctionnaires, les moyens humanitaires qu'il pouvait allouer étaient limités.

Mais, malgré toute la bonne volonté du réseau de Samir, le manque de moyens les menait doucement dans une impasse. Par dessus tout, c'était la place qui manquait. L'espace déjà limité pour accueillir toutes les activités de la Fondation Ibrahim saturait. La gestion des sanitaires et des déchets était aussi un défi de taille. Administrer un endroit pareil sur la durée n'était pas tenable.

On chercha d'abord tous les logements vacants qu'il était encore possible de louer, les chapiteaux qu'on pourrait installer. Même les gymnases municipaux étaient déjà pleins, à l'exception du palais des sports reconverti en parlement du CVA. On s'émouvait chaque jour de la solidarité dont firent preuve les habitants de la ville. Mais c'était insuffisant.

Ce fut une visite chez Souleymane qui apporta la piste la plus intéressante aux responsables de la Fondation Ibrahim. Alors que Samir venait discuter avec lui des dernières nouvelles concernant le trafic de La Crosse, l'étudiant lui fit une proposition lumineuse.

« — Par rapport au manque d'espace, il faut que je te parle de quelque chose, pourquoi on achèterait pas des terrains ? Suggéra Souleymane.

— Acheter des terrains... pour loger les gens tu veux dire ?

— Oui, regarde c'est ce que les écolos ont fait. En ce moment à la fac y'a des rassemblements de soutien tous les jours, ils parlent de ce qu'il se passe là-bas, regarde. »

Souleymane montrait des photos et vidéos mettant en scène différents

organismes gravitant autour du CMDO, et du tissu associatif construit sur le refus de l'autoroute A79.

« — Ils ont eu le même problème que nous, sauf qu'ils se sont mieux organisés vu qu'ils ont déjà un gros réseau de solidarité dans tout le pays. A la fac ça parle quasiment que de ça... on n'a quasiment plus de cours. Tout le campus est quasiment devenu une ZAD.

— C'est une dinguerie ! Mais t'étudies quoi du coup ?

— Quasiment plus rien, j'y vais de temps en temps pour voir un peu ce que font des gars de ma promo avec qui je m'entends bien. De toute façon, depuis, je paye mon loyer en *sats*, le boulot que je fais pour *Amanah Express* me suffit largement !

— Moi qui culpabilisais un peu de t'avoir détourné de tes études... on dirait que c'est la jungle là-bas !

— Une jungle hyper-intéressante. Regarde, ça c'est des têtes d'assos écolos d'Alsace et du nord de la France. Ils ont fui les putschistes pour venir se réfugier ici, et comme ces mecs sont déjà habitués à vivre en marge du système, leur intégration s'est faite hyper vite.

— C'est hyper impressionnant leurs trucs. Attends, remets l'autre photo. C'est quoi ça ? C'est bien fait !

— C'est des constructions en terre-paille avec ossature bois qu'ils font eux-mêmes. Pas besoin de machine, ça coûte beaucoup moins cher. Et comme ils ont du temps...

— On peut visiter ? J'aimerais bien leur demander combien de temps

ça prend de construire des baraques et des yourtes comme ça. L'hiver va arriver d'ici quelques mois, on peut pas laisser les familles dans des tentes...

— Eh ben justement, ils organisent le week-end prochain un séminaire sur le thème « Auto-construire pour rester libre », ça pourrait être bien d'aller voir, non ?

— Je risque d'être grillé si je me pointe, non ? Tu veux pas y aller et voir ce qu'ils proposent ?

— Non c'est impossible. On va vite savoir que je bosse pour toi. Et même si en ce moment les mecs de Nordine et La Crosse sont calmes, il suffit qu'on voie ma tête et la tienne ensemble pour que ça vienne casser ma porte. Y'a des types à la fac qui sont proches de son réseau.

— En même temps t'es hyper isolé ici au centre-ville... c'est dangereux, il faudrait qu'on te trouve un coin aux Planaïses où tu pourrais loger et faire tourner tout ton bazar de machines là... Mais bref on s'occupera de ça plus tard. Je vais tenter d'y aller au culot, s'ils sont sympas ils m'accueilleront et me laisseront visiter.

— Tu vas y aller seul ?

— Non, je vais essayer d'amener du monde, mais pas trop non plus.

— Bah, t'en fais pas, ces gens-là c'est pas du genre à vouloir taper tout ce qui a une tête d'Arabe !

— Ça je sais, mais j'en ai connu un peu des comme ça en IDF. Ils ont rien contre les origines des gens, mais les questions de religion ça les

tend rapidement.

— Bah, tu vas pas leur faire une *khotba*<sup>7</sup> de toute façon, non ? Tant que tu leur parles pas de religion...

— Moi j'aime bien parler de religion avec tout le monde, haha ! Mais même si j'y vais pas pour ça, ma tête est grillée. Tu sais que les militaires qui m'ont exfiltré du bâtiment de la BRMO m'ont mis avec des racelards du NOF au retour ? Ils m'ont appelé *le mollah des Planaises* !

— Hahaha, tu me l'avais pas racontée celle-là ! Attends, j'ai un truc pour t'aider. »

Souleymane se leva de sa chaise pour fouiller dans son armoire de laquelle il fit sortir quelques vêtements balancés à la hâte sur le lit avant de revenir vers Samir et lui mettre une casquette et une paire de lunettes de soleil.

« — Y'a presque pas de soleil, c'est encore plus grillé ton truc !

— T'inquiète, c'est pas grave, ça peut marcher je te dis !

— Mouais... »

Samir repartit de chez Souleymane aussi satisfait que curieux. Le jeune cousin de Amin n'égalait peut-être pas son vieil ami en tout, mais sa curiosité et sa force de proposition le réjouissaient. A l'abri des regards et de la dynamique des Planaises, l'étudiant était malgré tout impliqué nuit et jour et prenait son rôle avec un sérieux digne d'un chef d'une unité de renseignement.

---

<sup>7</sup>

Discours du vendredi adressé aux musulmans dans les mosquées.

L'idée de Souleymane fut proposée et discutée dans les jours qui suivirent à l'assemblée de l'aube. L'idée suscita enthousiasme et scepticisme.

« — On peut envisager d'acheter un terrain, ça c'est une bonne idée, mais construire des cabanes dessus, akhi... je sais pas si c'est réaliste. Ça va coûter cher et en plus tu connais les normes impossibles à respecter, ils peuvent détruire à tout moment... soutenait l'un des présents.

— Il faut penser au-delà des normes akhi. Tu as vu quelqu'un venir ici nous reprocher d'avoir planté des tentes partout ? Ça respecte aucune norme. C'est fini ce temps là.

— Oui.. c'est fini, mais bon, qui voudrait loger dans des cabanes en terre ? Je sais que ça devient difficile, mais bon quand même...

— On sait pas encore si le Conseil du Val d'Or va suivre la même législation qu'avant, mais on a des familles dehors. Si on peut trouver une solution rapide pour les loger, c'est la meilleure option qu'on ait. Louer des hôtels c'est trop cher même en *sats*.

Ce fut encore l'imam qui trancha.

« — De toute façon, on ne sait même pas encore si on peut acheter ces terrains et comment on pourrait construire dessus, et en combien de temps. Samir, va assister à leurs conférences, et regarde ce qu'ils proposent, non ?

— C'est ce que je pensais aussi, sheikh. On va voir d'abord ce qu'il est possible ou pas de faire, et puis on décidera.»



Kamal, Yahya et Abdelhalim furent désignés pour accompagner Samir. Yahya s'était rendu indispensable pour tout ce qui touchait aux questions techniques, et Abdelhalim gérait la trésorerie de la fondation avec l'ascétisme qui caractérisait sa vie entière. Kamal était présent par curiosité, mais se proposa surtout pour conduire les trois autres.

Ils avaient d'abord songé à se rendre à la ZAD à pied pour ne pas attirer les regards, mais les deux heures de marche avaient fait grincer les deux hommes des dents. Le prix exorbitant du carburant ne les dissuada donc pas de faire le trajet en voiture.

Ils s'y rendirent donc le matin du séminaire, Kamal au volant de la voiture qui les conduisait, faisant plus ample connaissance avec Yahya. Ce dernier parlait d'une voix forte et enjouée, à l'image de son accueil, toujours chaleureux.

« — On te voit pas souvent à la jama'a après le fajr, Kamal. Faut venir !

— J'aimerais bien, mais tu sais, je préfère me faire discret... J'ai pas le même parcours que vous, ça peut mettre mal à l'aise certains.

— Mais nan ! Pourquoi tu veux qu'on soit mal à l'aise ? Le passé, il faut le laisser derrière ! Allah *azzawajal*, il pardonne ! T'es là, tu aides le frère Samir, tu nous aides, il faut pas être gêné !

— C'est vrai... mais bon tu sais j'ai pas forcément besoin de participer aux débats, connaître toutes les décisions... La politique c'est pas mon truc. Moi, j'ai confiance en Samir. S'il vient me voir il me dit : il faut

régler ça, on fait ce qu'il faut !

— Ahah, *masha Allah*, t'es le militaire c'est ça ? Tu t'occupes des opérations spéciales ? »

La conversation se finit par des boutades mutuellement envoyées, qui cessèrent lorsque le véhicule arriva en terrain trop accidenté pour pouvoir continuer. La voiture fut garée en contrebas d'une colline qui donnait sur la grande plaine sur laquelle était installée la ZAD. Le spectacle fit de l'effet aux trois hommes qui n'avaient vu les lieux que quelques fois de loin en passant par une départementale à plusieurs kilomètres, ou bien via des photos sur leurs écrans lorsqu'ils scrollaient les nouvelles de la ville.

Face à eux se dressait ce qui ressemblait à un véritable village en pleine campagne, à mi-chemin entre l'imaginaire post-apocalyptique et le médiéval. Les matériaux de récupération côtoyaient le bois brut et la terre pour les constructions aussi bien que les fortifications, ornées de drapeaux en tous genres. Un homme qui venait d'un chemin de terre perpendiculaire au leur les interpella.

« — Hey ! Salut les gars, vous cherchez quelque chose ? »

Accompagné d'un chien curieux de la venue de nouveaux visiteurs, l'homme trentenaire aux cheveux longs était accueillant et affichait un sourire qui n'annonçait aucune méfiance ou hostilité particulière.

« — Bonjour ! Vous connaissez un peu la ZAD, là-bas ? On connaît pas trop mais on cherche le hangar où le séminaire est organisé. Sur la construction.

— Ah ou,i pas de souci, allez voir à la Grée là-bas, vous demandez Dorian ou Lucie. Mais vous venez d'où ?

— Des Planaïses.

— Ah, mais je vous reconnais, vous êtes le mec d'*Amanah Express* !

— Oui, voilà. »

Le déguisement ridicule fourni par Souleymane étant inutile, Samir ôta l'attirail et se rendit avec les autres vers le bâtiment indiqué par le passant. La bâtisse, une grange dont les murs de briques étaient recouverts de tags, s'était vue dotée d'un avant-poste entièrement en bois construit avec des planches dont pas une ne faisait la taille de sa voisine du dessus ou du dessous.

Greffée au complexe, la construction artisanale servait de poste d'observation aux occupants qui l'utilisaient habituellement pour guetter l'arrivée des forces de l'ordre. Samir et ses compagnons n'y trouvèrent personne, et décidèrent de s'avancer plus en profondeur dans la ZAD, en direction d'une bâtisse qui attira leur attention. Une grande chaumière dont les murs évoquaient un mélange de terre et de paille les intrigua.

Arrivés devant, ils y croisèrent un groupe qui en sortait.

« — Bonjour, on peut vous renseigner ? Demanda l'une des membres.

— Bonjour, c'est là-bas le hangar pour le séminaire ?

— Oui, vous êtes en avance. Allez-y. »

La troupe se dirigea vers la bâtisse indiquée. Le bâtiment était encore

vide, prêt à accueillir plusieurs centaines de spectateurs. Des chaises étaient disposées en rangs face à une estrade qui accueillait du matériel qu'une petite équipe était en train de mettre en place. Un grand drap blanc fut placé à bonne distance d'un projecteur qui fut allumé pour le test, puis éteint. La journée put ensuite commencer. Des visiteurs arrivèrent progressivement, prenant place par petits groupes. Alors que le thème principal portait sur l'auto-construction, les intervenants venus faire leur présentation traitaient de domaines bien plus variés. Avant même de parler d'habitat écologique, deux bonnes heures furent consacrées à toute la chaîne logistique de la construction moderne, et sur ses dégâts environnementaux.

Samir, Abdelhalim et les autres, sans pour autant être insensibles à la question écologique, y découvrirent plus en détail ce qu'ils n'avaient pas pris le temps d'observer jusque-là. Nul besoin pour eux d'être écologistes convaincus pour être touchés par ce qui défilait sur le drap blanc, et ce que présentaient les intervenants. Comme de nombreux croyants, la notion de respect de la création qui sommeillait quelque part en eux se voyait frappée de plein fouet par la difficile réalité du mode de vie moderne.

Il était question du désastre causé par la sur-utilisation des sables bitumineux, et plus généralement de l'industrie du BTP. Fut aussi abordé le sujet des espèces animales et végétales écrasées par les chantiers dantesques qui explosaient en nombre ces dernières décennies. On y traita aussi de la pollution de l'eau, des fermes-usines et des horreurs qui y étaient commises sur le bétail, du cynisme

techno-rationnaliste qui ne reculait devant aucune souffrance du vivant pour optimiser ses coûts de production et maximiser un résultat en euro ou en dollar, comble de l'absurdité.

Lorsqu'un des intervenants fit un court rappel sur le traitement des poussins dans les industries d'élevage de volaille, Kamal se leva de sa chaise et se dirigea vers la sortie. Samir, surpris par une réaction aussi vive, le suivit, alors que des regards interloqués les observaient quitter la bâtisse. L'intervenant se permit même un commentaire en voyant la scène.

« Ah, je vois que tout le monde n'était pas forcément déjà au courant... »

Rejoignant Kamal qui était parti souffler sur un tronc d'arbre couché en guise de banc, Samir découvrit celui que rien ne semblait d'habitude troubler, totalement livide, le regard fuyant.

« — Kamal, ça va ? Pourquoi t'es sorti ?

— C'est bon, frère, vas-y. Moi j'ai assez vu pour aujourd'hui. Faut pas me parler de trucs comme ça... C'est pas pour moi.

— *SubhanAllah*, s'exclama Samir, depuis quand t'es sensible comme ça, akhi ? T'as passé des années à traiter avec des caïds et t'es choqué quand on te parle d'écologie ?

— Comment tu veux que je sois pas touché ?! Ça fait deux heures on nous parle de trucs tous plus horribles les uns que les autres ! Même moi j'ai envie de brûler des usines maintenant ! C'est bon, vas-y, retourne regarder. Je vous attends ici pour la prière, c'est bientôt

l'heure de toute façon. »

Samir acquiesça en retournant encore sous le choc reprendre sa place. Voir Kamal dans cet état le faisait se questionner sur la façon dont il pouvait juger les gens en se basant sur l'apparence qu'ils se donnaient. Derrière le colosse impassible, solide comme un roc, il découvrait son vieil ami secoué par la simple mention de ce qui n'était qu'un rappel pour la moitié de la salle. Il n'avait pas pleuré, mais Samir aurait juré apercevoir le début d'une larme se former dans le coin de l'œil.

« — Il va bien votre ami ? Qu'est-ce qu'il y a ? Demanda un des spectateurs voisins de Samir.

— Oui, c'est bon, merci... disons qu'on en apprend tous les jours. »

Après les avoir dégoûtés de tout ce qui avait été inventé depuis pratiquement deux cent ans, les organisateurs introduisirent Jérémy Valla, évangéliste de l'auto-construction, qui arrivait à point nommé. A ce stade, une bonne partie des spectateurs auraient pu signer immédiatement pour vivre dans une hutte et manger des feuilles jusqu'à la fin de leurs jours. Mais Jérémy se voulait réaliste, et raisonnable.

De là où il était, Samir pouvait voir que les mains qui s'agitaient devant les intervenants étaient celles de quelqu'un qui n'avait pas passé ces dernières années derrière un bureau. Les cheveux hirsutes et la barbe naissante correspondaient davantage à l'image d'un paysan un siècle plus tôt qu'à un promoteur immobilier.

Valla faisait son maximum pour paraître neutre, mais peinait à masquer sa passion pour son sujet. A l'entendre, on pouvait faire sortir de terre une maison habitable pour une famille en deux semaines simplement à base de paille, de terre et de planches de bois. Ses estimations les plus pessimistes tournaient autour des vingt mille euros par maison, mais il assurait que nombre d'astuces existaient pour compresser encore ce coût.

Les trois membres de la Fondation Ibrahim quittèrent la pièce après la fin de la présentation. Ils retrouvèrent Kamal et s'éloignèrent du bâtiment pour aller accomplir la prière du Dohr dans un champ. Après le salut final, Samir resta assis un instant à observer l'horizon, plus large que celui qu'il était habitué à voir. Même le parc au milieu du quartier, pourtant un des plus grands de la ville, n'offrait pas cette vue. Ici, pas de bâtiment pour bloquer le regard. Rien que des champs, les arbres et les montagnes.

Cette matinée avait été une bouffée d'air frais pour Samir. Il n'avait pratiquement jamais pris de vacances, et n'avait jamais vu l'ombre d'un jour de repos depuis qu'il avait remis les pieds aux Planaïses. Changer de paradigme un instant, s'immerger dans autre chose que les sujets qui faisaient son quotidien, malgré leur dureté, était salubre.

« — Alors, vous en avez pensé quoi ? Demanda Abdelhalim alors qu'il rejoignait ses compagnons postés debout en cercle. »

Kamal ne disait rien, se contentant de saisir un morceau de pain pour seul repas.

« — Ça fait une sacré claque quand même, répondit Samir... Et y'a des choses que je savais déjà, mais le voir exposé comme ça, c'est un rappel tellement frappant *subhanAllah*. On se demande qu'est-ce qu'on fait depuis tout ce temps, en fait, pourquoi on se préoccupe pas de ça...

— Chacun est pris par ses problèmes immédiats, répondit Abdelhalim. On peut pas tous être expert en tous ces sujets, ni responsable de tout ce que l'humanité fait... mais c'est vrai qu'on a beaucoup négligé le respect de la création d'Allah. En tant que musulmans, on devrait être les premiers à prendre au sérieux tout ça.

— C'est pas aussi simple que ça Abdelhalim, dit Yahya. On peut pas tous tout faire. Et puis bon, quand ça parle de la couche d'ozone, d'émissions carbone... tout ça... c'est pas des sujets qu'on maîtrise bien. Je ne sais pas si on doit tout prendre dans ce qu'ils disent, aussi.

— Sans aller sur ces sujets-là, répondit Samir, on a déjà de quoi faire avec ce qui est sous nos yeux. T'as bien entendu tout le reste. Les fermes-usines c'est un film d'horreur, la pollution et le gaspillage de l'eau, le béton et les exploitations intensives qui fatiguent la terre... et l'argent, toujours l'argent, l'argent qui est le seul but de tous ces projets, tous ces massacres, toutes les crasses possibles, parce qu'il en faut toujours plus, qu'on est formaté comme ça... Ce sont des choses qui me parlent personnellement. Laisse la couche d'Ozone et qu'on commence déjà par s'occuper de ce qu'on habite, ce qu'on mange, ce



qu'on boit...

— Je suis d'accord avec toi akhi, reprit Yahya. Mais là, regarde la situation, on est occupé à survivre et à aider les gens à survivre, comment on pourrait avoir le temps de gérer tous ces problèmes en même temps ?

— En même temps c'est compliqué, c'est sûr, répondit Samir. Mais tu sais, plus j'y réfléchis, et plus je me dis que ça peut être l'occasion de sortir de ce système, justement. On est conditionnés à courir après les euros, à galérer pour trouver une toute petite place... On en fait partie de cette grosse machine, même si on est tout en bas de l'échelle. Pourquoi pas utiliser toute cette énergie à s'en détacher justement ?

— Et tu fais comment pour gérer ça en plus de tout ce qu'on a déjà à gérer ?

— Ce que je te dis justement, c'est qu'on peut faire d'une pierre deux coups. Arrêter de participer à ce système de mort qui fait souffrir tout le monde, et utiliser notre énergie pour en construire un autre. On a un exemple devant nous : ça nous permettrait à la fois de trouver un hébergement aux familles qui en ont besoin, et de sortir de l'engrenage de la consommation, de l'usure, de tout le reste...

— Kamal, tu dis rien, frère, t'en pense quoi, toi ? »

Samir fit signe discrètement à Yahya de ne pas insister. Le groupe retourna une fois le repas fini vers le hangar, où débutait la section questions-réponses. Jérémy Valla et tous les intervenants du matin étaient présents et faisaient circuler l'unique micro parmi les

spectateurs avant de le récupérer pour répondre. Un préposé au micro qui trottinait assez vite était chargé de le transporter d'un endroit à un autre.

Le moment vint pour l'intervenant de quitter la salle, après remerciements et applaudissements, il prit congé de ses hôtes. Samir, qui ne comptait pas assister à la suite de la rencontre, fit signe aux deux autres qu'il sortait. Il interpella Jérémy Valla une fois dehors, occupé à échanger avec des participants aux chantiers de la ZAD.

« — Monsieur Valla ! Désolé de vous déranger, vous avez quelques minutes ? On a écouté votre intervention et on a un projet assez urgent sur lequel on voudrait vous poser quelques questions.

— Il n'y a pas de souci, j'ai du temps ! Vous voulez vous lancer dans le terre-paille c'est ça ? Dites-moi je suis curieux, qu'est-ce qui vous intéresse là-dedans ? C'est un besoin d'autonomie ou bien c'est pour des raisons écologiques, comme beaucoup de gens ici ?

— Dans nos activités, l'écologie c'est pas non plus le centre, c'est surtout la nécessité qui nous amène aujourd'hui. On a beaucoup de familles qui arrivent des zones de guerre et qui ne savent pas où loger... C'est impossible de trouver des places en HLM, les loyers sont trop chers, et les tentes en ville, ça ne peut pas tenir longtemps.

— Et qu'est-ce que ça sera en hiver... compléta Kamal.

— Voilà. Et on ne veut pas dépendre d'un bailleur ou d'une entreprise... le but c'est vraiment de pouvoir être indépendants à ce niveau.

— Ah d'accord ! Donc là on est sur quelque chose d'assez avancé, c'est tout un projet !

— Oui... et pour être honnêtes avec vous Jérémy, que ce soit le terre-paille ou autre chose, nous ce qu'on cherche c'est des matériaux facilement accessibles.

— Pour vous expliquer la situation, moi je suis dans le BTP à la base, enchaîna Yahya. Au début on a pensé à faire du préfabriqué ou même de la brique, mais tous les fournisseurs sont encore en euros, et c'est devenu impossible pour nous de passer des commandes. En espèces ou par virement bancaire. Avec les nouvelles restrictions, les banques refusent. Et puis, les prix... c'est juste pas possible.

— Alors, justement, moi ce que je propose, c'est une approche qui permet de reprendre le contrôle de son habitat, à des coûts abordables, se lança Jérémy en enfilant son air prosélyte. Quand j'ai commencé le terre-paille on me prenait pour un fou, on me disait mais à quoi ça sert ? C'est un délire écolo encore, et tout ça... Et on arrive aujourd'hui sur des situations où, comme vous, des gens veulent construire, et on leur refuse l'accès aux matériaux, à la main d'œuvre qualifiée, aux fonds nécessaires...

— C'est exactement dans cette situation qu'on est, confirma Samir. Après, moi ça me touche les questions écologiques, je sais qu'on doit remettre en question beaucoup de choses dans notre mode de vie, mais on n'a pas forcément le temps quand on doit gérer dans l'urgence des situations compliquées... mais c'est quand même des choses qui me tiennent à cœur, donc si c'est une porte pour y entrer,

pourquoi pas ! »

L'artisan leur expliqua les rudiments de son métier. Se voulant pédagogue et rassurant, il insistait sur le côté simple et peu coûteux de la construction dont il s'était fait le spécialiste. Ayant démarré sa carrière sur un coup de tête, il avait quitté le milieu de l'architecture pour se reconvertir en pionnier de la réappropriation de l'habitat. Jérémy savait transmettre sa passion à tous ceux qu'il croisait, et les barbus des Planaïses ne feraient pas exception ce jour-là.

En l'écoutant, Samir, Abdelhalim et leurs deux compagnons commençaient à entrevoir des possibilités qui dépassaient même le simple cadre de l'urgence. Samir était séduit par les promesses d'indépendance, de sobriété, d'efficacité thermique...

Pour la première fois de sa vie, il envisageait de construire sa propre maison, lui qui n'avait même pas imaginé d'autre horizon que la caravane d'Abdelhalim depuis qu'il y logeait.

« — Est-ce que vous pensez qu'on peut construire disons... une dizaine de maisons avant fin décembre ?

— Alors... moi, je suis toujours optimiste... mais là vous visez un peu haut, quand même... hésita Valla. A moins que vous ayez vraiment beaucoup de bras pour participer tous les jours, et qu'il ne pleuve pas trop...

— Pour les bras, on en trouvera, si Dieu veut, rassura Samir. Vous êtes disponible à partir de quand pour une prestation ?

— Ah.. parce que vous voulez vraiment le faire maintenant ?

— Bien sûr. Le livre dont vous avez parlé tout à l'heure a l'air passionnant, je vais l'acheter c'est sûr, mais si vous pouviez nous accompagner dans la construction de deux prototypes dès que possible, on peut s'engager avec vous sur une ou deux semaines ? C'est quoi vos tarifs ?

— Alors, pour les tarifs... on peut s'arranger. Mais là j'ai un chantier sur la ZAD à terminer d'ici dimanche prochain. Ensuite, on peut voir, éventuellement, oui... »

Presque choqué d'avoir convaincu aussi rapidement son nouveau public, Jérémy semblait pris au dépourvu par une demande aussi spontanée. En sortant de la salle après avoir convenu du prochain rendez-vous, Samir s'approcha de lui pour discuter des modalités de paiement.

« — Pour le paiement, vous prenez quoi ?

— Ça dépend ce que vous pouvez payer, je peux m'adapter vous savez...

— Ah, je vous demande pas combien. Mais *comment* on peut vous rémunérer ?

— Vous fonctionnez comment d'habitude, vous ? En espèces ? Demanda Jérémy Valla.

— Espèces ça peut le faire, mais difficile de réunir beaucoup comme ça. Et Bitcoin, vous acceptez ?

— Alors, puisque vous en parlez ! Moi, je ne suis pas d'ici, mais justement le chantier que j'ai commencé là, ils ont voulu me payer en bitcoin. C'est avec votre truc-là, *Orblock*. Moi j'y connais rien là-dedans, je suis pas de la région, mais ça m'a l'air vraiment incroyable, on peut presque tout payer avec ça maintenant, c'est fou ! Par contre il faut dépenser dans la ville et les environs quoi... en dehors ça devient compliqué.

— Ici c'est justement l'inverse qui devient compliqué ! Répondit Samir. L'État a donné des instructions qui rendent le système bancaire encore plus compliqué d'accès que dans le reste du pays. Du coup les gens ne peuvent quasiment pas utiliser leur argent. C'est presque une économie parallèle qui se met en place avec *Orblock*.

— Écoutez, moi ça me va très bien ! Comme je suis là pour un moment avec ma femme de toute façon, je les utiliserai pour vivre ici. »

Après l'entrevue, des occupants de la ZAD vinrent à la rencontre de Samir, intrigués par sa présence et les motivations qui l'avaient conduit ici. On ne semblait pas intéressé par sa religion ni par sa réputation qui pouvait faire polémique. Malgré les allures de marginaux de certains des présents, il étaient tous de fervents opposants au Nouvel Ordre Français, et le haïssaient encore plus que le pouvoir parisien.

Samir fut surpris de trouver la diversité des profils au sein de la ZAD. L'endroit semblait rassembler des gens qui n'avaient pour principal point commun que leur aversion pour l'autorité. Les « *ACAB* » tagués sur les bâtisses témoignaient de la défiance envers les forces de

l'ordre, et les drapeaux anarchistes flottaient fièrement. Samir échangeait avec un enseignant-chercheur en mathématiques de l'université de Grenoble qui avait démissionné de son poste pour trouver refuge à la ZAD. Roger Touillet questionnait Samir avec intérêt.

« — C'est à cause des fachos que vous avez besoin de matériel pour les maisons ? C'est fou ce qu'il se passe !

— On a aussi des familles du quartier qui ne peuvent plus payer leur loyer, mais la plupart, oui, c'est des gens qui ont fui les zones contrôlées par le NOF. On est venu un peu s'inspirer de ce que vous faites. Apparemment vous avez accueilli des gens qui se sont réfugiés ici aussi ?

— Oui, ils sont répartis un peu sur toute la ZAD, donc ça va, on a de la place, mais ils font la chasse aux écolos et à tout ce qui est de gauche en général. Certains ont vraiment tout laissé derrière eux pour venir se réfugier ici...

— Et ces terrains, vous les avez achetés ? Demanda Yahya impressionné par l'étendue des potagers et constructions.

— Ah, non... à la base on les occupait illégalement pour protester contre la construction de l'autoroute. Maintenant ils appartiennent à plusieurs associations. Et ça c'est le fruit d'une négociation avec le CVA. Ils ont plus ou moins convaincu le CMDO de laisser les industriels tranquilles en échange de la propriété des terres.

— C'est énorme, *SubhanAllah* ! S'exclama Yahya. C'est ça qu'il nous faut Samir !

— Ne rêve pas trop, akhi, tempéra Samir... à mon avis, pour nous, il va falloir sortir le chéquier... On nous a dit qu'il y avait des terres en vente, c'est vrai Roger?

— Oui, en fait la partie Est de tout le tronçon du projet autoroutier n'a pas été vendue, encore. Les exploitants agricoles qui ont été expropriés ne sont plus intéressés de toute façon. Mais ça, il faut en parler avec le CVA directement. Si vous dites que c'est pour accueillir des familles, peut-être qu'ils vous les fourniront gratuitement ?

— En plus, c'est toi qui connaît le député, Samir, nan ? Y'a pas moyen que tu nous arranges un truc ? S'enthousiasma Yahya.

— Justement, le connaissant, c'est peut-être quelqu'un d'ouvert mais il a le sens des affaires... On n'est sûrement pas les seuls à vouloir acheter ces terres. A mon avis, on va devoir déboursier une certaine somme. »Les quatre hommes des Planaïses remercièrent leurs hôtes pour l'accueil et furent raccompagnés vers la sortie de la ZAD.

« En tout cas, vous êtes les bienvenus si vous avez besoin d'infos ou quoi que ce soit ! »

Samir et les autres repartirent du camp avec un a priori positif, et de nouveaux contacts. Ce qu'ils y avaient vu avait également inspiré Abdelhalim, qui s'arrêta devant la voiture en contemplant les terres inoccupées de l'Est dont on leur avait parlé.

« — Qu'est-ce que tu regardes ?



— Imagine, akhi Samir... si on pouvait acheter ces terres, et être enterré ici...

— Pourquoi tu parles d'enterrement ? Essayons d'y vivre déjà !

— La meilleure terre sur laquelle vivre, c'est celle où on peut mourir !

— Et rentrer au bled, t'y as jamais pensé ?

— Quel bled ? Mes parents m'ont eu si tard... mes frères et sœurs ne sont plus de ce monde, akhi. La famille lointaine que j'ai en Tunisie ne veut plus me voir depuis qu'ils savent que j'ai échangé ma maison et mon argent contre l'islam. La Turquie, je n'ai même pas la nationalité, et je ne connais personne là-bas...

— Ah... je te comprends, j'ai l'impression d'avoir le même parcours, répondit Samir. »



## Chapitre 33

*« Sous la pression d'un rythme sans cesse accru, les individus font désormais face au monde sans pouvoir l'habiter et sans parvenir à se l'approprier. »*

*Aliénation et accélération - Hartmut Rosa*

**L**e projet présenté aux autres membres de la Fondation Ibrahim emporta l'adhésion presque sans efforts. Sans faire aussi bien que Jérémy Valla dans la présentation des vertus du terre-paille, Samir, Abdelhalim et Yahya surent convaincre le reste des membres de l'intérêt du projet. Et à vrai dire, ils n'avaient de toute façon pas de meilleure option.

Restait la question du financement, mais avant tout l'achat des terres. Pour éviter de se présenter au CVA sans projet solide, Ils sollicitèrent les meilleures compétences qu'ils purent trouver pour balayer tous les sujets annexes qui accompagneraient ce chantier conséquent. Chauffage, accès à l'eau et autres besoins de base devaient être prévus. Même si le confort de vie moderne était de toute façon inenvisageable pour un tel projet, le minimum vital augmenté de

toute autre idée utile qu'ils pourraient trouver ne ferait qu'augmenter leur crédibilité pour l'acquisition des terrains.

Samir dut mettre de côté les sujets *Amanah Express* et trafic de stupéfiants pendant une semaine afin de coordonner l'équipe qui produisait l'espèce de dossier qui servait de base au projet. Shamsi, un jeune père de famille familier des équipements fait-main et des questions écologiques, présent parmi les exilés, y travaillait avec Djibril, Yahya, Matthieu et d'autres. Chacun apportant un éclairage utile sur ce qu'il fallait cerner. Très vite, l'ébauche qui en sortit n'était plus seulement un plan de logement d'urgence mais un véritable village empruntant autant d'éléments au survivalisme qu'à l'agroécologie.

Ce fut donc à la tête d'une petite délégation de la fondation que Samir se présenta à un rendez-vous proposé par Laurent lui-même, plutôt enthousiaste de revoir Samir. Sans qu'il ne puisse vraiment l'expliquer à son entourage, Laurent appréciait l'énergie et l'idéalisme de Samir, chez qui il se reconnaissait davantage que dans la plupart de ses relations atteintes d'un conformisme lassant, aux relents petit-bourgeois d'un prosaïsme consummé.

« — Alors, je vois que vous devenez un acteur incontournable de la communauté musulmane du Val d'Or, mon cher Lakhdar !

— Et moi, je vois que vous devenez un acteur incontournable de tout le Val d'Or, monsieur le député !

— Ne dit-on pas que les temps durs font les grands hommes ?

— Ce serait prétentieux de l'affirmer pour nous-mêmes...

— La grandeur est une charge bien plus qu'une fierté, pas de quoi s'enorgueillir !

— Là-dessus, je vous rejoins, Laurent ! »

Laurent aurait aimé accueillir seul ce joyeux comité, mais était accompagné de celui qu'il avait placé à la tête de son nouvel empire immobilier, Didier Artaud. Deux autres employés sollicités par leur chef pour apporter un éclairage technique et financier s'installèrent également autour de la table. Le cadre était tout à fait formel, mais la proximité entre les deux hommes apaisait l'atmosphère.

Ce qui n'était pas de trop, car les barbes bien fournies de Shamsi et Abdelhalim n'auraient d'ordinaire rien eu à faire dans une rencontre du genre. Les deux assistants saluèrent avec une certaine gêne, encore hésitants sur la façon dont ils devaient accueillir leurs homologues. Même s'ils savaient en théorie que tout le monde parlait français, il leur était difficile de se défaire de la sensation d'être en train de parler d'investissement immobilier avec les cousins de Ben Laden.

Gardant cette pensée pour eux, ils tournèrent leurs regards vers Samir et Laurent qui animaient à eux seuls la rencontre.

« — Pouvez-vous résumer votre projet rapidement ? Demanda Laurent. Je pense déjà avoir cerné l'essentiel, mais pour que mes collègues ici soient également au clair avec ce que vous comptez entreprendre.

— La priorité, l'urgence absolue est de reloger des familles d'exilés qui ont fui les zones prises par les putschistes, expliquait Samir. La mosquée accueille pour le moment une vingtaine de familles qui n'ont pas trouvé d'endroit où loger. On a déjà bénéficié d'une grande solidarité de la part des gens de notre quartier, essentiellement de la communauté musulmane mais pas uniquement. C'est un projet qui est assez ambitieux puisqu'on a aucune expérience dedans, et des moyens assez limités, mais l'objectif est d'y construire des habitations en terre-paille avec l'aide d'un spécialiste pour diriger le chantier. A terme, on compte expérimenter d'autres façons de vivre. Développer des alternatives à ce qu'on connaît aujourd'hui puisqu'avec toutes les restrictions bancaires, les pénuries, le mode de vie qu'on connaissait tous jusque-là est en train de disparaître. J'espère ne choquer personne en disant ça, mais je pense que dans quinze ou vingt ans, on ne pourra pas vivre comme on vivait il y a quelques années à peine.

— Une chose est certaine, c'est que l'avenir est incertain, répondit Laurent. D'autres de nos concitoyens ont des préoccupations et des inquiétudes similaires. En tout cas, votre projet sera le plus grand chantier de ce genre dans toute la région jusqu'ici... J'admire votre enthousiasme mais avez-vous également pensé à toute la partie sanitaire et de la gestion de cet endroit une fois que votre petit village sera construit ?

— On ne connaît pas du tout les normes, c'est vrai. On va être transparent comme d'habitude, on comptait d'abord construire avant tout. C'est un projet motivé par l'urgence. Mais comme vous avez pu

voir dans le dossier, on a pensé à tout ce qu'on pouvait mettre en place pour assurer le maximum de sécurité des habitants et une gestion cadrée des lieux.

— Nous avons beaucoup de logements payables via *Orblock* qui pourraient convenir de façon temporaire, vous ne pensez pas que ce serait plus simple ?

— Tout ce que vous avez à nous proposer, on prend. On jugera ensuite en fonction de nos moyens. Mais ce projet nous tient quand même à cœur.

— C'est une chose que je peux comprendre, lança Didier Artaud. Les HLM ne représentaient déjà pas un horizon glorieux pendant les temps de paix, alors que dire aujourd'hui... Nous avons sans doute encore quelques appartements libres et des locaux non-utilisés, mais pas assez pour loger déjà tous ceux que nous avons à notre charge.

— Excusez-moi, j'ai une question... Demanda l'un des assistants d'Artaud. Vous comptez vraiment faire vivre des familles sur des terrains totalement dépourvus d'infrastructures ? Avez-vous pensé à l'eau, à l'électricité ? Au chauffage ?

— Pour ça, on a des personnes motivées qui travaillent à apporter du matériel, des groupes électrogènes, des poêles à bois. »

La rencontre avançait dans le bon sens. Le passage à la question suivante, celle du prix, suggérait que leur projet avait convaincu leurs interlocuteurs.

« — Chaque hectare est payable en Euro ou en Bitcoin, via *Orblock* ou

directement sur une adresse *on-chain* qui vous sera communiquée avec le contrat. »

Samir et les autres appréciaient les facilités de paiement offertes, seulement voilà : Laurent était plutôt dur en affaires. Comme il l'avait pressenti, il n'était pas question de leur céder des terrains à titre gracieux, ou même de les mettre à la disposition de la fondation en conservant la propriété. Il s'agissait d'une vente en bonne et due forme. Vente parfaitement illégale du point de vue républicain, mais le CVA piloté par Dessans avait largement embrassé sa vision féodale, et appuyait cette nouvelle façon de gouverner le territoire. Le seul qui restait dubitatif quant aux futurs propriétaires potentiels étant le général Philippe Stern.

La difficulté de la décision résidait dans la confiance que Samir et les siens pouvaient accorder à la fiabilité du CVA. S'il devait s'effondrer et que la République venait à reprendre le contrôle du département, tout ce beau monde assis autour des tables disposées en U serait certainement vite mis sous les verrous, voire pire.

On ne leur laissait pour seule issue que cette forme de propriété, qui leur ferait déboursier d'importantes sommes sur la seule base de la bonne foi du Conseil. Comme il en devenait la coutume dans tout le département, le prix en euros était supérieur au prix en bitcoins. Le fameux jeton numérique était en passe de devenir le refuge pour toutes les transactions entre les parias du régime républicain.

Le prix fut finalement arrêté sur la somme symbolique d'un bitcoin, soit au cours actuel la somme de cent vingt mille euros. Mais pour un



paiement en euro, il fallait compter quasiment le double, soit deux cent mille. Un prix d'or comparé au barème de la SAFER, mais une somme gigantesque pour une association aux ressources limitées. Une facilité de paiement leur avait cependant été laissée : le paiement des deux tiers de la somme leur ouvrait le droit à l'exploitation des terres, et le dernier tiers était échelonné suivant un calendrier qui leur laissait le temps de rassembler le reste.

La délégation qui accompagnait Samir prit note de l'offre, mais sortit sans grand enthousiasme. La négociation semblait être un échec malgré l'ouverture affichée au départ. Avant de quitter la salle, Samir s'adressa à Laurent en aparté.

« — On sait vous et moi que jamais l'État n'honorera cette vente si jamais les choses tournaient mal pour vous, lança-t-il à mi-voix. Alors dites-moi qu'est-ce qu'on achète exactement ?

— Heureux de voir que vous avez la tête sur les épaules, Samir. C'est exact, vous ne pourrez jouir de ces terres que dans la mesure où nous maîtrisons ce territoire. Raison de plus pour coopérer avec nous. Le prix servira à rémunérer les troupes du général Stern, pilier de la sécurité du Val d'Or.

— Nous n'avons pas besoin des troupes de Stern pour nous protéger.

— Vous êtes sûr ? Que ferez-vous si les blindés de la BRMO ou l'armée fidèle à l'Élysée décident de détruire vos belles cabanes ? Vous comptez répondre par des manifestations ? Des sittings ? Je vous croyais plus lucide sur la dure réalité du monde, Samir...

— Hm... je vois. Mais qui nous garantit que le général sera sur la même longueur d'onde que vous ? De ce que j'ai pu voir, il m'a l'air presque autant crispé que son ancien collègue Vauclin sur l'islam et les musulmans.

— Ça, j'en fais mon affaire, Samir. Je dois rencontrer le général demain en aparté. Il doit évidemment savoir à qui ces terres seront léguées. Il ne vous connaît pas comme moi je vous connais, mais vous serez rapidement mis au courant. S'il refuse, la vente sera annulée.

— Quel étrange système politique vous mettez en place, Laurent... commenta Samir. On dirait un mélange bizarre entre un mini-royaume, une dictature militaire et une démocratie.

— On peut dire que c'est tout ça à la fois ! Laissons à ceux qui nous suivront le soin de donner un nom savant à ce système sans nom. En attendant, contentons-nous de le bâtir ! »

De retour aux Planaïses, la proposition fut source de vifs débats. Impossible selon certains, scandaleux selon d'autres, mais faisable selon les plus optimistes. Samir écoutait, assis en tailleur sur la moquette de la mosquée, les frères présents échanger sur le sujet.

« Ils nous vendent à un prix énorme une terre qui ne leur appartient même pas ! Ça appartient à l'État, ça ! Comment ils peuvent nous garantir la propriété dessus ?

— Tout va dépendre de ce que les militaires font, notifia Samir... S'ils acceptent, alors on aura ces terres, et on sera libres de construire

dessus. Ils ont validé le projet, c'est déjà une avancée exceptionnelle les frères, vous vous rendez compte ? Jamais on aurait pu avoir autant de liberté avant !

— Maintenant il faut trouver l'argent... rappela Yahya. Où est-ce qu'on va trouver un tel montant, en bitcoin ou euro ?

— On va annoncer le projet et ouvrir la cagnotte, annonça Samir. Jusqu'ici la communauté de *Muhammad* s'est toujours montrée généreuse, espérons qu'elle continue à l'être, incha Allah ! Moi je mettrai tout ce que je peux avec *Amanah Express*. »

\*\*\*

Comme promis, Laurent se rendit dès la fin de la journée au rendez-vous proposé par le général. La discussion aurait pu avoir lieu en bonne et due forme au sein d'une session du CVA, et elle aurait de toute façon lieu plus tard de façon formelle. Mais Laurent préférait s'entretenir avec Stern personnellement, car bien plus que de la cohésion du CVA, la paix dans la région dépendait de l'entente entre les deux hommes.

C'était de leur engagement mutuel qu'était né l'objet politique non identifié qui dirigeait le Val d'Or. Il était donc inévitable qu'une question aussi vitale sur l'orientation de leur alliance fasse l'objet d'une rencontre face à face. Laurent rejoignit le général accompagné

d'un petit contingent venu le chercher à quelques kilomètres de la base où tout avait commencé.

Certains proches du général appréciaient peu ces entrevues en privé, habitués à la transparence qui devait selon eux éclairer toutes les délibérations sur le sort de leur communauté naissante. Mais l'aura du député, et la confiance qu'il suscitait, suffisait à faire mourir dans l'œuf les ragots et les éventuelles contestations. Dessans fut conduit au général comme un invité venu rendre visite à un ami.

Le député trouva Philippe attablé dans un salon dont le décor tranchait avec le reste du bâtiment. Pas de murs blancs ou de tables de travail. Ici le mobilier évoquait une ambiance de détente. Des nappes, des cendriers, un bar. Occupé à allumer une cigarette, le général accueillit Laurent en se levant lorsqu'il le vit entrer.

« — Curieuse décision que de prendre ce bar comme salle de réunion, général !

— Je ne suis plus en réunion, Laurent. Même si mes horaires sont bousculés depuis que j'ai changé d'employeur, je m'accorde encore des instants de répit.

— Dans ce cas, heureux d'apprendre que ma visite est pour vous un répit, Philippe.

— J'apprécie vous rencontrer dans un cadre chaleureux, quelle que soit la gravité de ce qui vous amène. Et puis, c'est une façon de compenser la tente dans laquelle on vous a fait poireauter... lors de votre première venue.

— Vous êtes excusé Général. Personne dans tout le Val d'Or ne vous doit autant que moi. Si nous avons peut-être un avenir, c'est grâce à vous.

— Et dites-moi, Laurent, comment est-ce que vous voyez cet avenir ?

— Vous me demandez si je le vois, ou bien comment je le vois ?

— Je vous prête volontiers le titre de visionnaire, mais pas de voyant ! Non, je voudrais savoir où est-ce que vous voulez aller, dans tout ce raffut. Maintenant que le chaos engloutit des siècles de civilisation comme un déluge, où comptez-vous mener cette arche qui nous sert de vaisseau politique ?

— Ha... je ne pourrais même pas vous accuser d'exagérer. La mission sécuritaire dont vous vous êtes chargé doit vous causer bien des nuits blanches. Vous avez les mêmes informations que moi concernant la politique de Bruxelles ?

— Si ce n'était que Bruxelles... Le monde entier s'embrase, et nos alliés américains se comportent comme si le droit international était écrit pour les chèvres.... Et en France, la moindre institution avec laquelle j'essaye encore de communiquer semble s'être transformée en clan, et obéit à une logique tribale des plus primitives. Tous les discours, toutes les postures, les actes, sont effrayants de vacuité et d'inconsistance. Je ne sais plus à qui me fier. On me dit une chose, et son contraire le lendemain. La loyauté, la parole, ou même la solidarité nationale n'ont plus aucune espèce d'importance pour personne. La seule chose qui permet d'établir un contact est une

promesse de paiement ou de protection. Pompiers, gendarmes, services de renseignement, administration pénitentiaire, tout en dehors du Val d'Or est en train de se déliter.

— Vous n'avez pas encore fait le deuil de la République, une et indivisible, n'est-ce pas ?

— Et comment le pourrais-je ? Même si je vous ai suivi et que je continuerai de vous appuyer, mon espoir reste encore qu'un jour, la France retrouve son unité.

— Certes... mais en attendant, pourquoi ne pas concentrer vos efforts sur ce que nous avons réussi à sauver des griffes suicidaires de l'Élysée ?

— On n'efface pas des siècles de la vie d'une nation d'un revers de la main, Laurent ! Toutes les infrastructures, et en premier lieu les institutions sécuritaires, sont construites sur un maillage territorial qui dépasse le département. Nous sommes obligés de coopérer avec ceux qui sont en dehors pour continuer à assurer le minimum.

— Nathan m'a dit la même chose concernant le traitement des eaux. Mais nous avons quand même un avantage que d'autres départements n'ont pas à ce niveau.

— Lequel ?

— L'indépendance monétaire. Et croyez-moi, ça ouvre bien plus de portes que ça n'en ferme.

— Je veux bien vous croire... Mais je ne peux pas m'empêcher parfois

de regarder avec désespoir tout ce beau monde s'agiter pour son propre intérêt. Comme si l'ancien monde continuait de fonctionner et qu'on pouvait encore en tirer quelque chose... Peut-être que l'âge me rend philosophe, mais j'ai l'impression de n'avoir jamais ressenti aussi fort l'absurdité de ce monde.

— L'ancien monde se meurt, et le nouveau tarde à apparaître...

— Assez ronchonné, parlons de ce nouveau monde que vous nous amenez. On m'a dit que vous souhaitez vendre des terres municipales à une association islamiste.

— C'est assez vite résumé, mais en effet il s'agit de la Fondation Ibrahim liée à *Amanah Express*, toutes deux dirigées par le jeune leader des Planaises.

— Ne le faites pas.

— Pourquoi ?

— Ces gens n'ont pas le même rapport au monde que nous, Laurent. Votre naïveté à leur sujet m'inquiète. Ils portent des idéaux et une vision du monde étrangers à notre culture, à nos principes. Leur rapport à l'autre, à la justice, la dignité humaine, à la femme, à la vie, n'est pas le même.

— Si vous persistez dans cette voie, général, vous aboutirez aux mêmes résultats que votre ancien collègue, Charles Vauclin. Avez-vous fait tout ce chemin pour finir par le rejoindre ?

— Non. Vauclin est un racialiste assumé, tout le monde le sait dans

son entourage, même s'il prétend le contraire dans ses discours officiels. Moi, je ne discrimine personne sur son origine ethnique. Ce que je regarde, ce sont les valeurs qu'on partage, ou qu'on ne partage pas.

— Les valeurs d'un homme ne se dévoilent que dans l'adversité, général, au-delà de ce que sa langue peut bien prononcer quand elle est à l'abri de l'Histoire. Après ce que nous avons vu et vécu, osez-vous encore dire que vos valeurs sont celles de la caste parisienne ?

— Assurément non... mais nous partageons un socle commun.

— Lequel ?

— Pour être honnête, il faudrait que je fasse le tri avant de vous répondre !

— Et mon tri à moi est déjà fait. Je n'ai pas plus de sympathie que vous pour la religion islamique, les coutumes d'Afrique ou peu importe ce qui constitue leur socle culturel, mais regardez ce pays, Philippe. Regardez-le se déchirer, regardez ses repères s'effondrer. Qu'on l'apprécie ou pas, il semblerait que l'islam soit une sorte de repère pour bon nombre de nos concitoyens. Le nombre de réfugiés dépasse largement ce que nos maigres services de police et vos troupes peuvent encadrer. Nous sommes de fait en train de créer une énorme zone de non-droit sur laquelle nous n'avons aucune visibilité.

— La question des réfugiés est effectivement un problème, et pas que des réfugiés musulmans.

— Compte tenu du chaos que nous traversons, tous les alliés sont



nécessaires pour éviter de disperser nos forces et laisser le règne de l'arbitraire s'installer. Vous savez plus que moi, que la discipline et la stabilité sont des atouts incomparables dans les moments de trouble pareils.

— Et vous comptez mettre à profit leur sens de l'ordre ?

— Ce que j'ai vu de cet homme en particulier, Samir Lakhdar, me laisse penser que c'est un homme capable de tenir une parole. Son réseau de transport, malgré ses manières parfois brutales, a fait ses preuves. J'en suis moi-même un client. La discipline et l'ordre sont des valeurs que nous pouvons partager, quels que soient nos désaccords sur le reste.

— Vous faites encore des calculs, Laurent... de la politique...

— Ce sont des choix, général, pas des calculs. La politique n'a jamais été autre chose qu'une affaire de choix. Et pas entre le meilleur et le pire ! Vous vouliez ma lecture de l'avenir, la voici : nous ne pourrions pas sauver tout ce qui nous est cher comme valeurs. J'ai accepté avant tout le monde que la fin de l'unité républicaine signifiait aussi devoir choisir de sauver dans l'incendie l'essentiel de ce qui nous est précieux. Et s'il faut choisir, je choisis la sécurité, la confiance, la stabilité. Il est plus facile de discuter avec un réseau d'influence fiable, fût-il islamique, que de devoir gérer une multitude de criminels ou d'associations indépendantes et concurrentes. Un interlocuteur fiable nous sera indispensable si nous ne voulons pas en venir aux méthodes de Vauclin.

— Et si je choisissais comme vous, qui vous garantit que nous pourrions compter sur eux ? Qui vous garantit qu'ils n'en profiteront pas pour prendre encore plus de pouvoir et appliquer leur loi dans les quartiers, et bientôt les campagnes sous leur contrôle ?

— Que craignez-vous, exactement ? S'ils ne respectent pas les termes de l'accord que nous leur ferons signer, un seul véhicule et quelques armes suffiront à les arrêter.

— Et à quoi ressemblera cet accord ? De ce que j'ai compris, il ne s'agit que de la vente de quelques terres.

— Cette vente posera les bases d'une coopération plus élargie que je projette de leur suggérer. La vente des terres n'est pour moi que le premier contrat avant de discuter plus largement de leurs projets, et de leurs revendications. Nous ne céderons pas sur toutes leurs demandes, mais si nous leur lâchons la bride sur ce qui leur est si cher dans la pratique de leur culte, et leur vie communautaire, je suis persuadé que nous en tirerons un bénéfice considérable. Mais cela ne se fera pas sans vous. Vous êtes le bras armé de cette alliance.

— Quel droit exactement souhaitez-vous leur concéder ? Vous leur accorderez des milices ? Un droit de rendre justice ? Y compris de façon barbare ?

— Confions-leur la gestion des incivilités, des agitations sociales et de la petite criminalité non-organisée. Et concernant la barbarie, je ne suis pas sûr que le Code pénal de 1810 que vous vouliez ressortir ait quelque chose à envier à leur *charia* islamique...

— Aah, ne m'en parlez pas... Ces magistrats qui persistent dans leur phobie de violenter même le pire des criminels... J'ai l'impression que le corps militaire est un des derniers qui n'a pas cette relation de gêne avec la chair humaine.

— Il n'est de toute façon pas question de laisser s'installer un Califat où l'on fouetterait en place publique... Mais l'usage de la force leur sera nécessaire, tout comme à nous, à une autre échelle. Nous discuterons des détails une fois que les grandes lignes seront définies.

— Tâchons de faire en sorte que leur échelle reste sous la nôtre.

— Alors, vous acceptez ?

— Si vous êtes capable de refaire devant mes troupes le même discours que vous m'avez fait là, vous mériterez votre place à la barre de notre arche du Val d'Or.

— Je le referai autant de fois qu'il le faudra. Puisseons-nous survivre à ce déluge, si c'est ainsi que vous voulez le nommer !

— Amen ! »

Laurent quitta le général soulagé. Après le trajet en compagnie des militaires qui le reconduisirent en ville, ce fut François qui l'accueillit pour le conduire chez lui, suivi par un véhicule blindé de la gendarmerie qui les escortait.

Son assistant ne pût s'empêcher de l'assaillir de questions, et de rester pensif une fois le compte rendu de Laurent dans les grandes lignes terminé.

« — Alors tu veux vraiment donner une place à ces gars des Planaïses ?

— Je pense qu'il le faut, oui, répondit Laurent qui puisait dans ses dernières forces pour argumenter. Et malgré ce qu'on peut penser d'eux, rien ne remplacera cette réalité : ils sont de chez nous. Ce sont des gens qui sont nés ici ou y ont passé les quarante dernières années. Les Planaïses ont beau être un quartier populaire, il fait partie du Val d'Or. Qu'ils soient religieux ou non n'y change rien, même contre leur gré.

— Moi, les religieux ça me fait toujours froid dans le dos, confiait François... c'est un peu comme si l'ancien monde se repointait aujourd'hui alors que... enfin c'est du passé tous ces trucs, pourquoi des gens s'attachent encore autant à des vieilles légendes ?

— J'ai la même méfiance que toi concernant la religion, mais je sens chez lui comme ceux qui l'accompagnent, une volonté qui tend vers un nouveau futur. L'époque est trop trouble pour savoir ce qui appartient à l'ancien monde ou au nouveau, mais ce Samir n'est pas de l'ancien, pour moi.

— Ha... Qu'est-ce que c'est alors ? Des monstres du clair-obscur ?

— Je n'en sais rien. Tout est encore trop trouble pour le dire...

— Tu me connais, je ne suis pas raciste et ne le serai jamais, j'en suis incapable... mais je n'ai pas envie de me lever un jour dans une France que je ne reconnais plus du tout. C'est ça qui me fait peur si on laisse des gens comme ça s'installer...

— Et qu'est-ce qui te permet de la reconnaître encore aujourd'hui ?

— C'est compliqué à dire... c'est un tout, un art de vivre, une ambiance, des repères, des édifices... La tour Eiffel par exemple, qui se tient droite et fière.

— *Clair obscur, trouble de rature, courbera Eiffel...*

— Tu te mets à la chanson, Laurent ?

— Tu n'as jamais entendu JB chanter ça ? Ça me l'a mis en tête...

— Non, ça ne me dit rien.

— Laisse tomber. De toute façon si je me mets à chanter, c'est qu'il est l'heure pour moi d'aller dormir. »

\*\*\*

Sans attendre le mandat que Laurent souhaitait accorder à la Fondation Ibrahim, Samir et les siens s'efforçaient de garder leurs lieux de vie humainement praticables. Les vagues de crises augmentaient la nervosité des riverains, et ce soir-là, un employé de snack qui s'emportait sur un collègue allait risquer d'embraser le quartier des Planaïses.

Hocine, un jeune homme d'origine nord-africaine déjà en froid avec

son collègue Aboubakar, pestait contre lui jusqu'à ce que la dispute s'envenime, manquant de peu d'en venir aux mains. Mais les mots que Hocine prononça, enregistré par deux caméras d'habitants au-dessus du restaurant déjà alertés par les bruits et les invectives, dépassaient en bêtise et en orgueil racial la moyenne de ce qu'on pouvait déjà trouver en circulation en ce moment sur les flux algorithmiques. Après un flot d'insultes incontrôlées, il était vu en train de quitter les lieux en fureur après avoir envoyé la phrase de trop.

« — De toute façon, les noirs, vous êtes bons qu'à faire les esclaves ! Vas-y, c'est bon, parle plus avec moi ! »

Le soir-même, la moitié de la diaspora africaine avait vu la vidéo, et prit cette attaque personnellement. Hocine, qui se levait le lendemain dans une insouciance aussi crasse que son racisme de la veille, alluma son smartphone pour faire défiler quelques vidéos avant de se rendre sur son lieu de travail. Le torrent de notifications et de mentions dont il était l'objet le terrifia. Devant son lieu de travail, une cinquantaine d'hommes touchés par l'insulte l'attendaient de pied ferme.

Craignant pour sa sécurité, Hocine quitta précipitamment son appartement pour sauter sur son scooter et errer dans les rues du quartier, sans savoir où aller. Se présenter à son poste aurait été du suicide, mais il n'avait nulle part où aller. Après maintes hésitations, son choix se tourna instinctivement vers la mosquée des Planaïses. Ne connaissant de la religion que quelques formules et bribes, il espérait pouvoir compter sur le caractère sacré du lieu pour éviter les ennuis

au moins le temps de s'expliquer, et pourquoi pas y trouver quelques hommes de son ethnie pour l'appuyer...

Il entra dans la grande salle de prière peu après que l'assemblée de l'aube fut dispersée. Capuche et cache-cou masquant son visage, il attira assez vite l'attention de Samir, qui terminait une discussion en compagnie de l'imam Hâtim, Yahya, Kamal, Abdelhalim et quelques autres.

« — Salam alaykoun, tu peux retirer ta capuche, akhi, s'il te plaît, tu veux quelque chose ? »

Samir, qui s'était approché de lui le premier, le vit se défaire de son attirail et lui expliquer à voix basse la raison de sa présence.

« — Ouais akhi, je suis dans la galère là, je me suis embrouillé avec un collègue hier et...

— Mais c'est toi qu'on voit sur la vidéo ?!

— Oui c'est moi, wallah j'ai déconné, je sais, mais tu peux m'aider ?

— T'aider à quoi ? Wallah, j'ai envie de te frapper, tu te rends pas compte de ce que tu fais, me parle pas là, je vais m'énerver... »

Hocine hésitait, sa voix arrogante de la veille s'était volatilisée pour donner place à un ton suppliant de l'aide. Le voyant insister, Samir commençait à lever la voix lorsque l'imam Hâtim s'interposa pour comprendre ce qu'il se passait.

« — Hé, doucement Samir, il se passe quoi là ?

— C’est lui le jâhil<sup>8</sup> qui a insulté dans la vidéo !

— D’accord, mais calme-toi, qu’est-ce que tu veux exactement jeune homme ?

— Wallah si vous pouvez m’aider je sais pas, aller leur parler...

— Arrête de jurer par Allah à chaque phrase déjà, je vais t’en mettre une !

— Ok mais t’énervé pas, frère, j’ai juste...

— Mais tu te rends pas compte de ce que tu fais ! Ici des frères et des sœurs de toutes les origines bossent jour et nuit pour essayer de faire sortir les gens de l’ignorance, les élever mentalement, spirituellement, créer une communauté soudée et solide, et toi en une nuit tu veux détruire leur travail ! Tu espérais quoi en venant ici ?

— Il faut leur parler, c’est sûr qu’ils vont vous écouter, non ? Le sheikh ou toi, je ne sais pas...

— Et je vais leur dire quoi ? Excusez cet idiot qui n’a jamais appris le respect ?

— Samir redescends, répéta Hâtim.

— C’est bon je me calme, sheikh, je me calme. »

Samir fit quelques tours en marchant dans l’entrée de la mosquée où se tenait la discussion, prenant de grandes inspirations et réfléchissant à une solution pendant que l’imam usait de diplomatie

---

<sup>8</sup> Notion islamique pour désigner la mentalité pré-islamique donnant entre autres une importance démesurée à l’appartenance ethnique.



pour fournir une éducation express au jeune Hocine, que la peur avait rendu doux comme un agneau.

« — C'est bon je vais leur parler, dit Samir en revenant vers eux. Mais par contre tu vas payer pour ce que t'as dit.

— Ah, super, merci frérot, je te donne ce que tu veux, ya pas de souci.

— Tu vas rien me donner à moi. C'est à ton collègue. Comme tu l'as traité d'esclave, tu travailleras pendant trois mois pour lui. Tout ton salaire, tu vas lui verser chaque fois que tu le recevras.

— Quoi ? Trois mois ? Déconne pas, frère, j'ai un loyer à payer, j'ai l'électricité...

— Ton loyer c'est moi qui vais l'avancer. Et tu rembourseras en travaillant pour l'association. On a un chantier énorme qui va bientôt s'ouvrir, on aura besoin de bras.

— Mais comment je vais faire pour les abonnements, ma meuf, la bouffe...

— Écoute, soit c'est ça, soit tu retournes t'expliquer avec ceux qui t'attendent, tout seul. Vu que tu t'es vanté de ta race, tu dois bien avoir un clan aussi aveugle que toi prêt à te protéger sans condition, non ? Il est temps d'apprendre à maîtriser sa langue ! Les mots ont des conséquences.

— Ils sont trop wallah, c'est...

— Arrête de jurer tout le temps !

— La langue quand on ne la maîtrise pas, elle mène au feu, le *nabî*

nous avait prévenu, *alayhi as-salât wa salam*, rappela l'imam.

— Mais comment on fait ? Demanda Hocine. Moi, si je vais les voir, j'aurai pas le temps de leur proposer, ils vont me tuer... Et ils vont trouver où j'habite, je peux pas repartir chez moi...

— C'est moi qui vais aller leur parler. Toi, tu attendras dans le camion. Abdelhalim, tu es dispo pour nous conduire ?

— Pas de souci, akhi.

— Moi je viens avec vous, proposa Ibrahima. N'y va pas tout seul, Samir, on sait jamais, tu en as qui peuvent se venger sur toi sans réfléchir.

— Pourquoi pas, *BarakAllahu fik*, akhi. Ils sont encore sur place, là ?

— Apparemment oui, une vidéo postée y'a cinq minutes, un ancien est en train de faire un sermon...

— On y va, c'est pas loin. »

Hocine fut placé à l'intérieur du camion, conduit par Abdelhalim qui emmena la troupe au point de rendez-vous. L'imam Hâtim, Ibrahima et deux autres hommes les accompagnaient. Le camion fut garé une rue plus loin, et Samir accompagné de l'imam, Ibrahima et deux hommes se présentèrent devant le rassemblement qui n'était toujours pas dissout. A la vue de Samir, une vingtaine d'hommes se dirigèrent le pas pressé vers eux. Quelques insultes fusèrent, mais il se trouva quelques hommes pour voir qu'il ne s'agissait pas du coupable, et l'imam finit par être entendu quand il appela au calme. Samir et les

hommes qui s'étaient approchés les premiers et furent spontanément désignés pour engager la discussion, se retrouvèrent entourés d'une cinquantaine d'autres hommes qui essayaient d'entendre la conversation.

« — Hocine a insulté son collègue et il est venu se réfugier chez nous, annonça Samir. On est venu vous dire qu'on ne tolère pas du tout ça, qu'on a rien à voir avec lui et moi-même je ne le connaissais même pas avant cette histoire.

— Alors pourquoi tu parles à sa place ? Demanda un des hommes furieux.

— On est venu vous proposer un accord que Hocine s'engage à respecter. Ses trois prochains mois de salaire seront reversés à son collègue. On mettra le patron au courant.

— Mais il va vivre dans la misère... commenta l'un des hommes présents.

— Eh ben tant mieux ! Répondit un autre. »

Les palabres diplomatiques durèrent quelques minutes, durant lesquelles Samir et l'imam répétèrent plusieurs fois la proposition pour être sûrs qu'elle serait comprise. Aboubakar, qui était présent mais se faisait discret, approuva le deal. Le jeune collègue d'Hocine s'était montré timide, et semblait plus gêné que tous ceux venus le défendre. Il connaissait son collègue et passait outre ses nombreuses remarques depuis un moment. Sans l'avouer, il était presque désolé que la situation en arrive là.

Hocine fut ensuite introduit prudemment, et invité à présenter publiquement des excuses. Il annonça devant le tribunal improvisé s'engager à respecter le deal conclu. L'ambiance électrique se détendait progressivement au fil de la discussion pour laisser place à la fin à un apaisement généralisé. L'imâm Hâtim, Samir, Ibrahima et les autres furent chaleureusement salués. Le jeune leader était plus que tous les présents conscient de ce qui venait de se jouer ici.

L'événement ne resterait pas confiné au quartier. S'ébruitant aussi bien par le bouche à oreille analogique que par transmission numérique, cet épisode faisait office de couche de ciment supplémentaire sur l'atmosphère de confiance du quartier. De cité-dortoir à l'abandon après la désindustrialisation de la région, en proie au trafic de stupéfiants et à la loi du plus fort, l'endroit consolidait sa réputation positive.

On ne parlait plus des Planaïses comme de l'endroit insalubre ou un coupe-gorge. Il devenait un véritable lieu de vie. Même les réfugiés récemment installés se trouvaient aspirés par la dynamique assez puissante qui entraînait tout le monde.

\*\*\*

A son retour à la caravane, Samir ouvrit par curiosité l'onglet de la

cagnotte *Orblock* pour le projet d'achat des terrains pour en voir où étaient les dons. Il allait conclure son geste machinal par la fermeture de l'onglet mais resta scotché devant ce qu'il voyait. Un tiers du montant avait été payé. Il scrolla la liste des 135 dons pour comprendre comment ils étaient répartis, et constata un énorme montant envoyé en une seule fois. Le donateur était anonyme, mais Samir était déjà en train de chercher Kamal dans son répertoire pour lui envoyer un message.

« Je sais que c'est toi la grosse somme, pour les terrains. Qu'Allah te récompense. »

« *Ah bon, t'es sûr ? Vas-y, prouve-le.* » Répondit aussitôt Kamal.

« J'ai pas besoin de le prouver, frérot. Juste merci. »

« Par contre, ce que je peux te dire, c'est que Moussa va participer. Et pas qu'un peu »

« T'as des nouvelles de lui ?? Comment il va ? »

« On reprend contact doucement. Je peux pas dire grand-chose mais il va bien. Il te passe le salam. »

Kamal n'avait pas menti, dans la journée, l'équivalent au premier don fut versé sur le wallet BTC utilisé pour la cagnotte, ce qui fit passer la collecte aux trois quarts de la somme demandée. Soit suffisamment pour retourner voir Laurent.

\*\*\*

Depuis sa villa espagnole, Nordine restait bien informé de la situation aux Planaises. Les dernières demandes de La Crosse pour reprendre le terrain se faisaient insistantes. La situation devenait plus que gênante. Pour la première fois depuis presque toujours, il devenait difficile de recruter des petites mains. Non pas que le vivier de candidats à une épopée de narco-trafiquants s'était tari, mais le maillage de la Fondation Ibrahim dissuadait par sa simple présence beaucoup de recrues. Les livreurs étaient de plus en plus facilement attrapés, ce qui faisait enrager La Crosse, non habitué à laisser des affronts aussi grands impunis.

L'engagement actif de Samir et des siens avait construit une légende qui retirait sa poésie à la *vida loca*, aux yeux de beaucoup d'ados comme des plus âgés. Le contexte politique du pays jouait également son rôle. La grande fête de la fin de l'Histoire était finie, et l'*homo festivus* ouvrait les yeux le lendemain d'une ère d'insouciance qu'on aurait juré n'avoir duré que le temps d'une soirée.

De là où il était, Nordine pouvait voir en direct le changement culturel s'opérer sur le quartier des Planaises plus qu'ailleurs. Avec le risque avéré qu'il se répande aux autres banlieues de Toulon et les environs. Depuis les événements qui avaient conduit à la mort de Malek, puis de Doudoune, les anciennes équipes s'étaient dispersées,

laissant le quartier des Planaises sans force organisée au niveau d'antan. Mais peu importe, il fallait mettre un terme à cette euphorie religieuse. Encore hésitant, ce fut l'appel de Franck Lantier qui acheva de convaincre Nordine.

Le chef de la BRMO, qui avait gardé son ancien contact, avait reçu des instructions du préfet exilé à Paris pour gêner le CVA autant que possible. Le choix des méthodes était laissé à la discrétion du patron de la BRMO. Tout type de méthode était envisageable, bien que ce soit suggéré de façon assez allusive pour ne pas laisser de traces cautionnant toutes les potentielles dérives.

Ses missions se concentraient principalement sur la traque des complices du NOF de Charles Vauclin, quelques agents étaient encore dédiés à la lutte contre les écoterroristes, mais on lui demandait cette fois à demi-mot de faire preuve de créativité pour empêcher la légitimité du CVA de s'installer.

« — Allô, grand chef ! Répondit Nordine.

— Salut, l'alchimiste. Dis-moi, j'ai une demande un peu particulière de mes supérieurs et il faudrait que tu me files un coup de main.

— Dis-moi tout, patron. Tu me connais, je suis toujours là pour servir la patrie ! Au garde à vous, héhé !

— Allez, arrête tes conneries. T'as déjà eu un peu contact avec l'espèce de police du CVA, toi ou tes gars, ou pas encore ?

— Pas encore. Je savais même pas qu'ils avaient une police. Pour être honnête avec toi Francky, c'est surtout les barbus qui font la *charia*

qui me les brisent en ce moment. Pauvre France...

— Vas-y, t'as carte blanche.

— Comment ça ? Parce que des comptes à régler, moi j'en ai. Mais faut que tu me couvres, derrière. Tu connais.

— Si t'as un souci, que les mecs du général Stern ou la police départementale te font des galères, appelle-moi, ou dis à ton pote le pianiste de le faire, il a mon numéro. On leur demandera un transfert du dossier.

— Vous parlez avec eux, en fait ? C'est quoi d'ailleurs ce cirque, y'a deux polices maintenant ? Vous coopérez avec eux ou c'est tendu ?

— Pose pas de questions, mon gars. Fais juste tes affaires et laisse-nous gérer le reste. Mais tu restes loin du centre-ville, du QG de la BRMO et les autres zones, comme avant.

— Compris, grand chef, merci bien !

— Allez, salut. »

Nordine envisagea ce soir-là de se coucher tôt. Pour cette fois, il n'était pas question de tout piloter de l'étranger. Les routes vers la France étaient ouvertes malgré les contrôles renforcés de la PAF espagnole, il comptait donc se rendre sur place gérer les opérations. Il voulait en découdre avec cette clique de barbus rebelles, et également tenter de trouver Kamal pour dessouder lui-même ce traître ingrat.





## Chapitre 34

*« Il n'échappe à personne aujourd'hui que notre renaissance demande un puissant effort économique. Cet effort ne peut aller sans des privations et des sacrifices. Mais nous allégerions sensiblement de tels sacrifices si nous consentions résolument à partager les charges équitablement. »*

*A la lumière du Coran et du hadith – Ali Merad*

**L**es négociations de la Fondation Ibrahim avec le CVA avaient abouti presque aussi bien que Laurent l'avait souhaité. L'autorité de Laurent avait permis de lever les encombrantes barrières mentales et culturelles qui auraient tué dans l'œuf toute discussion dans un autre contexte. L'aura de Samir et des siens firent le reste. Dans un pays qui s'éloignait chaque jour un peu plus de ce qu'il était autrefois, une époque marquée par l'incertitude, les peurs et les préjugés s'évaporaient.

Les débats futiles et les chamailleries hors sol de plateau télévisé sur la correspondance ou non à un dogme humaniste abstrait avaient laissé place à un échange réel sur la façon de traiter les hommes, femmes, et enfants qui constituaient le nouveau monde chamboulé

qui se présentait à eux. Pour la première fois depuis longtemps, Samir avait eu la sensation d'échanger avec des gens habités du souci de leur peuple, qui le considéraient comme un partenaire plutôt qu'un ennemi.

La classe politique que Samir avait eu devant lui était d'un genre nouveau. Le Val d'Or avait été vidé de sa composante raciale comme de sa ferveur républicaine, et cela se ressentait dans les questions que les membres du CVA posaient autant que dans la façon dont ils écoutaient attentivement les réponses. La réputation de son travail l'avait précédé dans cette assemblée, et au-delà des divergences irréconciliables sur les questions de la foi, le bien et le mal, on respectait ici la fiabilité de sa parole et la stabilité de son édifice.

Et voilà que la Fondation Ibrahim sortait de sa petite parcelle de terre du quartier des Planaïses pour poser les bases de ce qui allait autant être une terre d'accueil pour les familles exilées qu'un nouveau chapitre de leur histoire.

Le chantier débuta en Octobre. Samir se présenta le matin du rendez-vous pour accueillir Jérémy Valla, dont ils avaient loué les services pour deux semaines.

Samir, Kamal, Hâtim Abu Ayyub et Abdelhalim contemplaient l'étendue de terre nue encore marquée par les vestiges du chantier comme s'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi beau. Samir imaginait déjà la salle de prière trôner au centre de l'espace, là où étaient pour le moment entreposées les citernes d'eau. Il imaginait les habitations

disposées d'après le plan que Shamsi lui avait montré, imaginait un lieu de vie où tous ceux auxquels il tenait seraient ses voisins. Il imaginait le local technique de Souleymane, le terrain de foot où il se détendrait en compagnie de Yahya, Mhamad et leurs enfants, la salle de conférence qu'il rêvait en pôle d'enseignement, et pourquoi pas une école. Le jeune leader en oubliait presque l'urgence de la situation, tant la joie était immense de se retrouver devant cette vaste étendue et les immenses possibilités qui s'ouvraient à eux.

L'idéal de vie auquel il rêvait maintenant était encore source de dédain, de mépris de leurs contemporains, habitués aux standards de confort de l'habitat industriel, ou aspirant à y vivre. Mais pour les quelques pionniers qu'ils étaient, eux qui avaient cessé de croire dans l'énorme machine qui prétendait être la seule à pouvoir nourrir, loger, abreuver, cette régression matérielle était une libération.

« — J'arrive pas à y croire... tu réalises, Abdelhalim ?

— Je ne sais pas... Mais ça y est on y est, Samir. Maintenant, il faut commencer ! »

La première partie de la matinée fut consacrée à l'installation du nécessaire pour accueillir les nombreux bras qui s'étaient portés volontaire pour aider. Sanitaires comprenant espace d'ablutions, eau, nourriture, soins d'urgence et autres détails logistiques, rien n'avait été oublié. Cette discipline et cette efficacité logistique, assurées par des piliers qui restaient dans l'ombre mais qui soutenaient l'édifice, donnait ce jour-là les meilleurs de ses fruits. La figure devenue charismatique de Samir complétée par un dévouement et une force à

l'ouvrage collectif avaient fait de la Fondation Ibrahim un centre de gravité qui aspirait toute une génération en quête de sens plus que de richesse.

« A vous qui avez prêté serment ! Ceux qui m'ont confié leur force ! Venez bâtir de quoi abriter vos frères ! Et venez bâtir votre avenir ! »

L'appel du jeune leader, sur le ton solennel qu'il avait fait sien, fit son effet habituel. En deux jours, il avait été relayé dans tout le Val d'Or, et suscité une vague de réponses qui se matérialisaient en renforts faits de cœurs et de muscles. Beaucoup, pour marquer le coup, répétaient même la scène du serment qu'ils avaient vu, parfois avec légèreté, mais beaucoup avec un engouement sincère. Samir se prêtait au jeu avec plaisir, en restant parfaitement sérieux même devant ceux qui venaient à lui sans vraiment savoir s'ils l'étaient eux-mêmes.

Les participants arrivaient au compte-gouttes, se saluaient mutuellement, pendant que Samir et le noyau dur de la Fondation Ibrahim parlait des derniers détails avec Valla.

« — Dites donc, il y a du monde !

— Eh oui, monsieur Valla, on vous avait dit de ne pas vous inquiéter pour le nombre de bras.

— Ah ben là oui, si tout le monde bosse bien, c'est vrai que fin novembre, tout pourrait être fini... c'est dingue. C'est la première fois que je dirige un chantier d'une ampleur pareille, et avec autant de monde !

— Monsieur Valla, on commence quand les trois maisons pilotes ?  
Demanda Yahya.

— Vous pouvez m'appeler Jérémy, vous savez.

— Ah, mais vous me rappelez trop mon prof de CE2 ! C'était monsieur Vuillot. Ou bien maître Vuillot comme on l'appelait.

— Bonne idée, on va vous appeler Maître Valla. En plus ça tombe bien, c'est vous le prof !

— Hahaha, si vous voulez...

— Bon, on va chercher tout le monde et on commence.

— Yahya, c'est toi qui as la plus grosse voix, vas-y appelle les gens, demanda Samir. Et fais-nous un truc stylé, que ça soit gravé dans les esprits et les cœurs !

— Samir a raison, appuya Kamal. Il faut marquer le coup, on va construire un village de nos propres mains, *subhanAllah* !

— Yahya accepta de jouer le jeu et s'avança vers l'endroit où devaient être posées les fondations de la première maison. Il regarda un instant la foule avant de s'écrier aussi fort qu'il le pouvait :

« J'appelle les gens de la bay'aaah ! Que ceux qui ont confié leur force à Samir viennent honorer leur serment ! »

Les presque deux-cents hommes répondirent avec enthousiasme, s'approchant d'eux. Après un court rappel spirituel destiné à motiver les troupes, et une intervention de Samir, le programme de la journée fut annoncé.

En guise de formation, les hommes présents seraient répartis en trois groupes, chacun se voyant confier un chantier. Le but était de construire des maisons qui serviraient de brouillon durant la première semaine pour se faire la main, et faire toutes les erreurs possibles. Suite à quoi, avec l'expérience acquise, le reste du chantier pourrait commencer la deuxième semaine, et le maître Valla, entrerait alors dans une phase d'observation.

Les bottes de paille qui avaient été apportées la veille furent débâchées, et les travaux purent commencer.

\*\*\*

Le projet fou de *cabanes de la fin du monde* selon les mots des plus sarcastiques, faisait parler toute la région, voire touchait les cercles plus éloignés d'information, via des passerelles qui faisaient circuler les informations entre les différentes plateformes. Le morcellement numérique croissant du pays ne permettait pas à tous d'accéder en aussi peu de clics qu'avant à une information aussi abondante. Pas que l'information soit inaccessible, mais devoir s'inscrire sur dix plateformes et jongler entre elles pour accéder à dix communautés ralentissait un peu la viralité telle qu'elle existait avant le black-out.

Aux Planaïses, en tout cas, le sujet était saisi aussi bien par les

commères que les philosophes du quartier. Hocine écoutait deux clients en discuter, pendant qu'il préparait leur commande. Il n'avait jamais vraiment prêté attention aux activités de la fondation avant l'incident de l'insulte à son collègue, mais il avait maintenant l'impression de les voir partout. Au point même de l'agacer. Même si le travail avait repris de façon relativement normale pour lui, il ne réalisait que progressivement la sentence qu'il avait acceptée, presque sans réfléchir sur le coup.

« — Tiens, vas-y, je t'ai laissé un tacos de côté, lui glissa son collègue dans un élan de pitié inavoué.

— Nan, c'est bon, je verrai avec le patron.

— T'inquiète, il sera d'accord.

— Non, je te dis, c'est bon, j'irai à la mosquée, là-bas ils font des repas tous les soirs.

— Comme tu veux... »

La journée terminée, Hocine était en route pour la mosquée lorsque deux personnes l'interpellèrent discrètement. Un homme muni d'une caméra et une jeune femme avaient eu vent de son affaire, et avaient senti l'odeur du buzz pour leur audience.

« — Monsieur ! Vous êtes Hocine ? C'est bien vous qui avez accepté l'accord qu'on voit sur la vidéo ?

— Oui, c'est moi, qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis journaliste pour CFR TV, nous voudrions vous interviewer



pour savoir comment vous vivez cette humiliation qui vous a été infligée, en dehors de tout cadre légal.

— C'est pour quoi faire l'interview ?

— Nous cherchons à mettre en lumière l'État de non-droit que devient le Val d'Or, pour que l'ensemble des Français le sache. Et pour vous, ça vous permettra d'avoir de très bons avocats à vos côtés.

— Ils sont où vos avocats ? Il y a encore des tribunaux qui fonctionnent, ici ? J'ai pas vu un seul flic depuis le coup d'État.

— Ne vous inquiétez pas, nous pourrions discuter de tout ça, ici ce n'est pas l'endroit. Vous seriez disponible demain pour un entretien ? Nos locaux sont à Chaumont.

— Pour des journalistes vous êtes bizarres à vous cacher comme ça, pourquoi vous parlez tout doucement, tranquille wesh... on dirait des dealers de coke.

— Nous préférons rester discrets. Demain, ça vous irait ?

— Je sais pas, laissez-moi réfléchir, je sors du taf là j'ai pas la tête à ça.

— Très bien, voici notre carte avec notre mail et numéro, appelez-nous ! »

Hocine saisit la carte sans grande conviction. Elle fut jetée sur la table de la cuisine lorsqu'il rentra chez lui. Ce ne fut qu'en fin de soirée, alors qu'il sortait une boisson fraîche du frigo que ses yeux se reposèrent dessus.

Après réflexion, il composa le numéro inscrit sur la carte. La

journaliste décrocha dès les premières sonneries.

« — Oui, monsieur Hocine ?

— Oui, bonsoir, c'était pour vous dire que je ne viendrai pas demain, je pense pas que ce soit une bonne idée.

— Mais vous ne pouvez pas laisser faire ça ! C'est une violation de vos droits, extrêmement grave, vous devez porter plainte !

— Ouais mais... je le sens pas votre truc. Ici, vous savez, les choses ont changé, madame. C'est plus l'État qui fait la loi. Les seuls flics de l'État qu'on voit c'est la BRMO, mais ils calculent personne, ils restent dans leur coin.

— Oui, mais c'est grâce à des personnes comme vous que l'opinion publique peut pencher pour un retour de l'État !

— L'opinion publique ? Mais quel public, madame ? C'est chacun sa galère maintenant ! Moi, je vois déjà comment ça va se passer. Vous allez me promettre ceci et cela, des avocats, des juges, des machins, et à la fin y'aura quoi ? Rien. Parce qu'il y avait déjà rien avant quand c'était pas la guerre, alors maintenant y'aura encore moins que rien. Votre interview, ça va m'attirer des problèmes, c'est tout.

— Donc vous cautionnez la justice barbare et primitive qui vous est appliquée ? Vous cautionnez cette injustice ?

— Ouais, c'est vrai, c'est dur... je vais galérer pendant trois mois, ça c'est certain. Je dois résilier tous mes abonnements, faire le minimum de courses... mais au final, ils ont géré les mecs qui ont fait ça, vous

comprenez ?

— Non, je ne comprends pas, monsieur, c'est contraire au droit et c'est une justice de rue, c'est tout ce que je vois.

— Mais c'est quoi la justice pour vous ? Ok, si je m'engage dans une procédure, ça va me coûter peut-être plus que trois mois de salaire en avocats, et qui va aller chercher ces mecs au final s'ils sont condamnés ? Et si ça prend trois ans dans vos tribunaux là, où je vais vivre en attendant, moi ? Je vais passer pour le sale type qui en veut toujours plus, alors qu'on lui a laissé une chance, je vais devoir me cacher, avoir peur tous les jours quand je sors... c'est tout ça que vous ne voyez pas, madame.

— Donc l'État de droit, la justice, tout ça, ça ne vous intéresse pas, en fait ?

— C'est quoi la justice, en vrai... on pourrait philosopher des heures sur ça ! Moi, je sais que j'ai déconné quelque part, et on me donne une chance de me racheter, donc oui, c'est dur, mais est-ce qu'au final c'est pas mieux comme justice. Vous comprenez, madame ? »

Mais la madame ne comprenait pas. Voyant que la discussion n'aboutissait à rien, elle raccrocha agacée, déçue de ne pas avoir son parfait cliché à présenter pour la programmation en cours.

\*\*\*

Nordine arrivait après une route difficile dans la périphérie de Toulançon. Les contrôles militaires étaient là presque tous les cent kilomètres. Au départ ceux de la PAF espagnole, ensuite ceux de l'État, puis ensuite celui du CVA alors qu'il approchait par l'axe principal arrivant de l'Est de Toulançon.

« — La tête de oi-m c'est devenu l'Irak, ce pays ! Pesta-t-il en arrivant dans sa villa.

— C'est rincé ici, pourquoi on vient là ?

— Des affaires à régler, bébé, ensuite on se tire. »

La petite-amie de Nordine tenta de mettre un film sur le home cinéma.

— Je voulais faire venir des copines. Mais la télé est trop compliquée ici, j'arrive pas à la faire marcher, tu peux venir voir ? »

Nordine tenta lui-même de faire fonctionner l'installation, en vain.

« — Bon, attends, je connais un mec qui peut passer, s'il est pas loin. »

Nordine ouvrit la messagerie cryptée et envoya un message à Anas.

« Yo l'ingé. J'ai besoin de toi ce soir pour un truc urgent. T'es loin de Toulançon, là ? »

« J'y suis encore, je peux pas rentrer, la route est bloquée vers Paris. Pourquoi ? »

« Truc super urgent, je t'expliquerai ici. Viens. »

« Dis-moi ce que c'est, je préfère le régler sans venir. »

« Trois mille si tu viens. »

« T'es lourd, Nordine. »

« Cinq mille. »

« Sérieux ? »

« Dix mille »

« Mais tu joues à quoi, là ? »

« Pour dix mille tu viens ou pas ? »

« Bon, j'arrive, j'espère que c'est vraiment important ton truc. »

La déception d'Anas lorsqu'il arriva sur place fit éclater de rire aussi bien Nordine que les bécasses qui riaient niaisement du divertissement qui leur était proposé.

« — Tu m'as fait faire vingt bornes pour brancher un câble HDMI ? T'es complètement ravagé toi !

— Vas-y, chose promise chose due, voilà tes sous. »

Pendant que ses hôtes riaient de la mine déconfite d'Anas, celui-ci s'apprêtait à repartir avec sa liasse lorsque son téléphone sonna. C'était sa fiancée. Anas, qui ne pouvait plus appeler sans caméra, passa quelques rapides coups de peigne avec sa main sur ses cheveux avant de décrocher, en s'éloignant de Nordine.

« — Oui, ma chérie, ça va ? Désolé, je ne vais pas pouvoir rentrer ce soir, la route est bloquée, je ne sais pas ce qu'il se passe. Sinon, raconte-moi, comment ça s'est passé, ta journée ? »

Pendant qu'Anas cherchait à éviter les nuisances sonores de ses hôtes, ceux-ci prenaient un malin plaisir à faire des bruits parasites, incités par Nordine. Deux des femmes déjà légèrement saoules tentaient même de rentrer dans le champ de la caméra, ce qu'Anas voulait éviter à tout prix.

Mais ce qui devait arriver arriva, un mauvais angle de caméra, et les clowneries de Nordine finirent par faire apparaître à l'écran d'Alicia deux des femmes en tenues festives. La réaction se fit sans attendre.

« — Là, je rentre bientôt à la maison, le taxi m'a déposée. Mais... où tu es, là, Anas ? C'est qui, derrière ?

— Je suis euh... chez un client... il m'a invité après le gros contrat d'aujourd'hui...

— Attends, qui sont ces filles que j'ai vues, derrière ?

— C'est des amies de mon client, ne t'en fais pas elles sont juste venues...

— Venues quoi ?

— Bon, je te rappelle !

— Anas, non ! Tu ne raccroches pas ! Qui c'est, derrière ? Qu'est-ce que tu me caches ? »

Anas raccrocha furieux avant de hurler sur Nordine, qui ne répondit

qu'en ricanant, ne prenant pas du tout au sérieux la colère de son associé.

« — Mais pourquoi tu t'énerves ? Tu me remercieras si elle te quitte ! Tu perds ton temps avec une meuf comme ça !

— Mêle-toi de ce qui te regarde ! »

Anas quitta la maison furieux, essayant de rappeler sa fiancée en montant dans sa voiture. Ce qu'il aurait dû faire depuis le début, lorsqu'il y réfléchit à nouveau. Mais personne ne décrochait, et pour cause.

Alicia rentrait chez elle aussi furieuse que triste. Sa confiance en Anas venait de prendre un coup. Il avait juré ne jamais passer de temps dans des soirées mondaines, et voilà qu'il était chez un client plus que douteux.

Elle claqua la porte derrière elle dans un hurlement de rage. Assez fort pour faire tomber un tableau visiblement mal fixé. La vitre qui protégeait la toile impressionniste se brisa en touchant le coin de chaise trop pointu, qui érafla même la toile.

« Oh non ! »

Oubliant un instant sa colère, Alicia ramassa le cadre pour constater les dégâts. Son œil fut attiré par un détail qui s'ajoutait à une autre anomalie. Premièrement, le tableau semblait étrangement trop lourd pour ce qu'il était. Mais surtout, l'espace déchiré laissait apparaître une couleur totalement étrangère à la toile d'origine. Un papier vert semblant comporter des symboles.

Sans s'inquiéter davantage pour la peinture, Alicia déchira le canevas. Derrière, elle découvrit avec horreur le numéro 100 d'un billet américain. Le billet n'était pas seul, il n'était que le premier d'une liasse encastrée dans la profondeur du tableau, et avait de nombreux voisins.

Alicia fit tomber au sol toutes les liasses de dollars américains qu'elle regardait pire que si des rats étaient en train de courir sur le sol de son séjour. Son regard se porta ensuite sur les autres toiles, qui subirent le même sort.

Pas un n'était vide. De l'Euro, du Yuan, du Dollar... Dans un élan de fureur, elle renversa également tous les tiroirs, sortit tout ce qu'elle pouvait des placards, frappa dans les portes. Certains ne donnèrent rien, mais beaucoup d'objets anodins vomirent le secret qui l'entourait depuis longtemps sans qu'elle ne l'ait vu. Des billets partout. D'où venaient-ils ? Pourquoi étaient-ils si nombreux ? Pourquoi les cacher de la sorte, sans lui dire ?

Alicia n'était pas en mesure de comprendre ce qu'il se passait. Mais elle comprenait que quelque chose n'allait pas. C'était suffisant pour elle. La terreur la saisit tout à coup. Cette maison qui lui était si familière lui sembla soudain être l'antre d'un monstre qui avait caché sa nature pendant de longues années. S'effondrant en sanglots, elle envoya un unique message à son père.

« Tu avais raison... Tu as toujours eu raison. »

Ne voulant pas passer une nuit de plus ici, elle ouvrit une valise dans



laquelle elle jeta tout ce qu'elle pouvait. Passant une dernière fois devant la première toile qui lui avait tout révélé, elle en prit une photo qu'elle envoya à Anas, avant de bloquer son numéro, et de l'effacer de tout ce qu'elle pouvait comme plateformes numériques.

Anas reçut la photo et l'ouvrit alors même qu'il conduisait, en voyant l'expéditeur du message. La vue de l'image lui déclencha des sueurs froides. S'arrêtant sur le bord de la route, il martela le bouton rappel qui ne lui renvoyait que des gifles. Son brillant esprit lui mit en face au bout de quelques tentatives que c'était la fin.

Un dernier message vint confirmer son pressentiment.

« Je prends l'avion demain, je vais rejoindre mon père aux États-Unis. Je ne veux plus jamais te voir. »

Il ne la verrait probablement plus jamais. Cette simple pensée le saisit d'un vertige qui lui imposa de s'asseoir au bord de la route.

Après un hurlement et des coups de pied dans la barrière au bord de la route, le pianiste arracha sa fine veste de costume qui lui donnait pourtant trop chaud. De retour au volant de son Audi qui attendait sur la bande d'arrêt d'urgence, Anas songea un instant à démarrer, et à pousser sur l'accélérateur jusqu'à ce que quelque chose le percute. Puis il se souvint de Nordine. Il ignorait si la photo avait un lien avec le sale coup qu'il lui avait fait, mais la délibération fut assez rapide, il avait trouvé son coupable.

Sans être sûr de ce qu'il allait faire de sa propre vie maintenant que la chose qu'il jugeait la plus précieuse lui avait été retirée, il reprit la

route avec la détermination de mettre fin à celle de son associé.

Nordine termina son agréable soirée avec quelques messages. Après avoir reçu La Crosse, il envoya quelques instructions pour ordonner qu'on le débarrasse rapidement de celui qui avait le plus montré son visage dans toute l'agitation, Samir.

Lui qui aimait tant la fête n'avait plus envie de s'amuser. Si personne n'osait toucher à des hommes de religion par tabou, lui n'en avait pas. La Crosse avait été mis au courant, et il trouva sans aucun mal des petites mains partageant sa non-foi pour mettre rapidement sur pied une exécution du patron d'*Amanah Express*.

\*\*\*

Le cinquième jour de chantier avait été intense. Samir rentrait en compagnie d'Abdelhalim en début de soirée, entre la prière du '*asr* et du '*maghrib*. Les journées étaient fatigantes, mais revivifiantes. L'ambiance qui y régnait leur donnait à tous envie d'y retourner le lendemain. Certains avaient même posé des congés sans solde pour venir participer, certains venaient entre deux clients ou entre deux jours de travail. Même les travailleurs de nuit prenaient quelques heures pour participer à ce projet d'un genre nouveau qui mêlait écologie, humanitaire et vie communautaire.

« — Je vais terminer le nettoyage de la salle d'ablutions, tu peux aller dormir si tu veux, lui dit Abdelhalim.

— Tu es sûr que tu n'as pas besoin d'aide ?

— Non, vas-y, moi je fais qu'encourager sur le chantier, je décore, c'est toi qui dois être crevé !

— Ahaha, si tout le monde décorait comme toi on pourrait construire dix villages en une semaine ! »

Samir salua son vieux frère et rejoignit la caravane dans laquelle l'attendait sa petite banquette. Exténué, il ne tarda pas à trouver le sommeil. Au milieu de la nuit, après avoir terminé l'entretien des parties communes de la mosquée, Abdelhalim s'apprêtait à le rejoindre après avoir éteint les lumières. Tout le monde dormait, y compris les habitants des tentes installées autour de la mosquée. Mais dans l'obscurité des lieux, éclairées par le seul lampadaire qui envoyait un peu de lumière depuis la route, Abdelhalim distingua deux silhouettes qui semblaient se diriger vers la caravane.

Leurs pas prudents suffisaient à indiquer qu'ils n'avaient rien à faire là. Mais leurs mains prises intrigua davantage Abdelhalim, qui plissa les yeux et reconnut après quelques secondes des armes à feu.

Pris d'une montée d'adrénaline, il saisit le seul objet à sa portée qu'il pouvait utiliser comme arme, une pelle, et courut en direction des deux hommes. Il les atteignit au moment où ils se tenaient devant la caravane, cherchant à forcer l'entrée.

Alors qu'une des deux silhouettes se retournait en entendant des pas

de course sur les cailloux, Abdelhalim fit voltiger la pelle qui atteignit la hanche d'un des deux hommes. Il hurla de douleur, mais son collègue qui avait esquivé le coup pointa une arme dans sa direction, à peine Abdelhalim avait-il fini de mettre le premier coup.

L'inconnu fit feu, touchant Abdelhalim en pleine poitrine. Le bruit alerta les personnes présentes. Se sachant repérés, les deux hommes prirent la décision de ne pas rester une seconde de plus sur place. Celui qui avait été touché à la hanche avait déjà le pull maculé de sang, et boitait en direction de la sortie.

Ils passèrent la grille tant bien que mal en tirant quelques coups en l'air pour que les premiers hommes sortis des tentes n'essayent pas de les arrêter, et s'engouffrèrent dans un véhicule avant de prendre la fuite.

« — *Sa mère... je saigne grave, il m'a ouvert le ventre avec sa pelle l'autre fils de..., emmène-moi à l'hosto !* » Disait en panique l'un des deux lascars.

Samir, qui était sorti aussi vite qu'il avait pu en entendant les coups de feu, ne vit pas tout de suite Abdelhalim au sol dans le noir. Après que les lumières furent allumées, un adolescent qui habitait la tente la plus proche de la caravane alerta les autres.

Samir découvrit Abdelhalim inanimé au sol, et hurla dans toute la cour pour demander si un médecin était présent. Une infirmière se désigna. Aucune ambulance n'était disponible d'après une femme qui avait appelé les secours, mais Samir refusa d'en rester là. L'hôpital

était à quinze minutes en voiture. A l'aide des hommes qui purent l'aider, il chargea Abdelhalim à l'arrière du camion avant d'y monter et de le démarrer.

Il eût à peine le temps de lire un bref message de Kamal « *Un contact m'a dit que Nordine te cherchait pour te tuer, ne bouge pas j'arrive à la mosquée.* »

Ce dernier déboula en compagnie de huit hommes armés peu après que Samir soit parti.

« — Où est Samir ? Où est Samir ?

— Il est parti à l'hôpital, ils ont emmené Abdelhalim, il a été touché par balle.

— Il est parti tout seul ? C'est trop dangereux ! »

Kamal prit immédiatement la direction de l'hôpital, suivi par le véhicule avec le reste de sa troupe, espérant au moins pouvoir escorter le camion de Samir jusqu'à l'hôpital.

Mais celui-ci arriva quelques minutes avant lui à l'entrée des urgences.

« — Encore un blessé ? Mais mon Dieu qu'est-ce qu'il se passe ce soir ? On vient de recevoir un type avec la hanche ouverte ! »

En entendant cette phrase de l'urgentiste, Samir revit en flash la pelle ensanglantée à côté d'Abdelhalim.

« — Celui qui est blessé à la hanche, c'est lui qui a tiré sur mon ami ! »

Samir retenait des larmes autant chargées de colère que de tristesse pendant que les urgentistes qui craignaient pour leur propre vie faisaient ce qu'ils pouvaient pour sauver celle d'Abdelhalim.

Celui qui avait accompagné le blessé à la hanche jusqu'à l'hôpital s'était déjà volatilisé. Son compagnon ne survivrait pas, tout comme Abdelhalim. Kamal et les autres arrivèrent auprès de Samir au moment où il recevait la nouvelle du décès de leur ami.

« Inna lillah wa inna ilayhi raji'un »

Ce fut en pleurs que Samir accueillit la nouvelle. Kamal le prit naturellement dans les bras en partageant ses larmes, dévêtissant un instant son masque d'impassible encore plus qu'il ne l'avait fait lors de la matinée à la ZAD.

Le personnel de l'hôpital interrompit l'instant pour présenter leurs condoléances mais aussi pour les informer de la suite de la procédure.

« — Nous avons appelé la police, ils ne vont pas tarder à arriver, et vous poser quelques questions. Vous connaissez aussi l'autre personne qui est arrivée avant ?

— La police ? Demanda Kamal. Il faut pas qu'on reste ici.

— On va pas laisser le corps d'Abdelhalim ici. Il n'a pas de famille, et je n'ai pas envie de me battre avec l'administration pour le récupérer, dit Samir.

— Où tu veux l'emmener ?

— Là où il voulait être enterré... tu te souviens ?

— Oui...

— Alors, désolé mais non, expliqua l'urgentiste. Ça ne marche pas comme ça. Vous allez attendre l'arrivée des policiers, monsieur ! »

Kamal, qui prit une grande inspiration pour répondre avec le plus de tact possible, se fit devancer par Samir.

« — Désolé, monsieur. Merci pour ce que vous avez fait, mais vous expliquerez à la police avec tous les détails ce qu'il s'est passé. Je vous laisse mon identité et celle du défunt si vous voulez. Mais on ne va pas rester ici.

— Vous ne rentrez pas dans cet hôpital !

— Soit vous le sortez, soit on va rentrer, monsieur, avec tout notre respect, renchérit Kamal. Il y a huit hommes avec moi qui arrivent, on est tous équipé, si vous voyez ce que je veux dire. Donc on va vous emprunter une civière, récupérer le corps de notre ami, et repartir. Ça ne sert à rien de nous en empêcher, vous allez juste faire perdre du temps à tout le monde.

— Mais vous avez perdu la tête ! Les policiers et le légiste pourront vous aider à déterminer qui l'a abattu, laissez-le au moins le temps de l'enquête !

— Monsieur, reprit Kamal, c'est quand la dernière fois que vous avez vu aboutir une enquête pour un meurtre aux Planaïses ? On attend toujours celle qui aurait dû commencer il y presque un an pour le

meurtre d'un autre de nos amis, Ibrahim. Vous pensez que maintenant que le pays est en guerre, il y aura quelqu'un pour ça ?

— Ce... ce n'est pas le sujet !

— Si, c'est le sujet, monsieur. La seule chose dont on peut être sûr c'est que l'extraire plus tard ça va être un cauchemar de paperasse. Donc autant le faire maintenant à l'amiable.

— Ce n'est pas parce que Toulançon est dans un flou juridique qu'on peut faire n'importe quoi, monsieur ! Il y a toujours des lois et un cadre de procédure dans ce pays ! On est en France ici ! »

La discussion avec l'infirmier ne menait nulle part. Samir ne disait rien, laissait Kamal faire. La discussion, dont le ton montait progressivement allait presque virer au débat sur la légitimité des lois en période d'instabilité politique, lorsqu'un médecin de garde alerté par une aide-soignante s'approcha d'eux en courant.

« — Fahed, Fahed, attends, laisse-moi faire. Bonsoir messieurs, oui oui ne vous inquiétez pas on va vous remettre la dépouille de votre ami, ne vous énervez pas, vous le reprenez et vous repartez immédiatement, c'est bon ? »

L'infirmier tourna le regard vers le médecin de garde, abasourdi.

« — Comment ça ? Mais on n'a pas le droit !

— Écoute, Fahed, la procédure... il faut parfois être souple, d'accord. Tu veux gérer toi-même l'altercation du monsieur avec la police quand elle arrivera ? Tu veux une fusillade dans l'hôpital ? Et si elle



n'arrive pas, c'est avec tes petits bras que tu comptes empêcher ces mecs de rentrer ?

— Mais on va dire quoi à la direction ?

— Tu le notes en fugue, et c'est tout. Ça sera pas la première fois.

— Un mort qui fugue ?!

— Oui, il a fugué, et c'est tout ! De toute façon plus personne ne lit ces compte-rendus, tu le sais très bien ! »

L'infirmier ne discuta pas davantage et s'exécuta. Samir s'en voulut un instant d'avoir perturbé encore plus un service d'urgence déjà en grande difficulté, mais la volonté d'extraire Abdelhalim du marasme administratif qui l'attendait était plus forte. La procession d'hommes masqués avec Samir et Kamal à leur tête se retira vers le parking, en voyant la civière arriver. Un infirmier qu'ils ne purent reconnaître, le visage couvert par un masque chirurgical et une calotte, les salua d'un hochement de tête.

Malgré l'opposition frontale de l'infirmier dénommé Fahed, Samir soupçonna certains infirmiers de les aider de leur plein gré, vu le nombre de musulmans présents parmi les membres du personnel. Il était même possible que certains soient originaires des Planaïses et participent sur leur temps libre aux projets de la Fondation Ibrahim.

Ses soupçons furent confirmés lorsqu'une infirmière elle aussi le visage et la tête recouverts par une calotte et un masque s'adressa

discrètement à eux.

« Inna lillah wa inna ilayhi raji'ûn. »

Le corps d'Abdelhalim fut chargé à l'arrière de sa camionnette, lui qui n'avait jamais roulé dedans qu'à l'avant.

Le retour à la mosquée fut des plus mémorables. Le quartier des Planaïses s'était réveillé et présenté en nombre encore plus conséquent qu'à la prière du vendredi. Commenant une vidéo face caméra, Samir se présenta la mine encore sombre pour annoncer le décès d'Abdelhalim. Même s'il savait depuis le début que ce jour arriverait, qu'il serait inévitable que des trafiquants armés ne finissent par toucher l'un d'eux, le choc était brutal. Ce qu'il n'avait pas réalisé lorsqu'Amin avait échappé à Malek de justesse, il le réalisait maintenant. Alors que les préparatifs pour la mise en terre avaient commencé, le nom du défunt circulait déjà au-delà de la sphère du Val d'Or.

L'arrivée de l'imam donna lieu aux premières discussions sur l'organisation de l'inhumation. Le cadre légal étant plus que douteux, l'entreprise de pompes funèbres islamiques qui exerçait dans le Val d'Or ne fut pas mise au courant, aussi bien pour leur propre sécurité que la tranquillité des proches du défunt. Il n'y avait pas de famille à prévenir, et cette situation était malgré tout assez nouvelle. Même s'ils y étaient en théorie préparés au vu de ceux à qui ils se frottaient, le vivre était une expérience pour laquelle aucune préparation n'aurait suffi.

« — Est-ce c'est toi qui fais le lavage, sheikh ?

— Oui, incha Allah »

La *salât janâza* fut prévue pour suivre directement la prière de l'aube, après quoi ils procéderaient à l'enterrement dans un espace que Yahya était déjà parti aménager. Conformément à ce qu'il avait exprimé, Abdelhalim serait donc le premier à être enterré sur les terres nouvellement acquises. Le futur cimetière du terrain encore sans nom serait le premier emplacement à accueillir un habitant. Il ne restait que quelques heures pour informer tout le monde, et avec une menace toujours dans la nature. Dès les premières lueurs du jour un convoi se dirigeait vers l'endroit pour y inaugurer le cimetière.

Sur le plan de Shamsi, il y avait bien un espace réservé à cet usage, mais son organisation était réservée pour la fin, personne n'ayant pensé à ce que l'un d'entre eux puisse devoir y aller aussi tôt. Les détails administratifs n'avaient même pas encore été décidés. Mais la souplesse des nouveaux maîtres du Val d'Or laissait espérer un certain laisser-faire. Il valait mieux devancer l'administration et l'enterrer eux-mêmes que négocier avec des bureaucrates pour récupérer le corps de leur frère sans savoir quelle serait l'issue dans cette période de quasi non-droit.

Après l'arrivée des fidèles à la mosquée, venus rendre hommage à ce pilier de leur édifice, Samir resta un instant devant le linceul de son ami. Le moment fut pour lui une sorte de bilan de sa relation avec Abdelhalim. Celui avant qui il avait l'impression de n'avoir jamais vu un croyant. Celui qui était heureux avec rien. Celui qui respirait

autant qu'il mentionnait son Seigneur, qui lui avait tout enseigné sur la réalité du cœur, qui l'avait accueilli dans la seule minuscule demeure qu'il possédait, avec qui il avait passé quasiment un an.

Abdelhalim, malgré son âge et sa sagesse infiniment supérieure à la sienne, avait soutenu Samir comme un pilier discret depuis le début de leur rencontre. Semblable à l'imam Hâtim sur ce point, cette confiance était inhabituelle dans un milieu où les aînés et les plus érudits ne laissaient que difficilement la place à d'autres profils pour mener leur communauté dans les dédales périlleux de l'action de terrain.

L'appui discret mais constant et consistant d'Abdelhalim suffisait à remplacer tous les discours possibles sur la fraternité, le réalisme, l'humilité. Il était une leçon de tout cela à la fois. Pas un jour ne s'était passé sans qu'on ne vienne le questionner comme on questionnait l'imam, sur tel ou tel aspect de la pratique du culte, pour demander un conseil, ou tout simplement pour écouter un rappel qu'il commençait parfois spontanément.

Et pourtant, il avait prêté serment à Samir comme les autres, l'avait conduit là où il en avait besoin, ne s'était jamais opposé aux initiatives les plus risquées et téméraires du jeune leader, et avait par sa seule présence encouragé ses aînés à le respecter. La voie que lui et l'imam avaient ouverte était invisible, mais bien réelle. Son soutien muet était un pas ferme sur l'escalier invisible qui menait à l'union des croyants. Chaque fois qu'on l'avait questionné pour savoir s'il cautionnait tel ou tel acte de Samir, sa réponse était toujours aussi

précise qu'évasive :

« Je ne suis pas d'accord avec tout, mais sur l'essentiel, et c'est suffisant. »

Jamais complaisant, mais toujours bienveillant, Abdelhalim avait été le plus subtil des guides. Sans même qu'il ait besoin d'étaler son érudition, acquise durant ses années aux côtés de l'imam Hâtim et par le temps dont il disposait grâce à sa condition modeste, il savait transmettre sans rater sa cible. Il conseillait, exhortait, incitait, dissuadait, sans jamais imposer de conduite sur la gestion des affaires. Sachant trouver sa place dans ce collectif bouillonnant, il avait adopté le rôle de conseil en laissant l'exécution entièrement à Yahya, Samir, Ibrahima, Kamal et ceux qui portaient la partie opérationnelle de leur mouvement.

Tous ces éclats de sagesse ne se manifestaient à l'esprit de Samir que maintenant, à mesure qu'il réalisait l'absence de cet homme au cœur aussi grand et ferme qu'une montagne.

La prière de l'aube fut l'occasion pour beaucoup d'apprendre le décès de leur frère. Samir fut enlacé par un nombre incalculable d'hommes qui le savaient proche du défunt. A peine un an plus tôt, une majorité d'entre ces hommes serait actuellement en train de dormir chez eux, si leur épopée ne les avait pas rendus assidus à la prière de l'aube en groupe. Le monde était tel que certains se retrouvèrent à prier sur le défunt entre les tentes disposées à l'extérieur. Abdelhalim était discret, mais pas inconnu. Il n'avait pas besoin de se mettre en avant pour marquer. Les activités de la fondation avaient été l'occasion de

nombreuses rencontres. Et personne n'oubliait la rencontre d'Abdelhalim. Quelques mots échangés avec une personne, et son visage était imprimé.

Le cortège qui partit en direction du chantier après la janâza n'en fut que plus impressionnant. Le soleil n'avait même pas fini de se lever que la petite route départementale qui menait au terrain était plus fréquentée que jamais. Voitures, motos et même vélos étaient de la partie.

Samir, l'imam Hâtim, Kamal et Ibrahima portaient le défunt jusqu'au terrain où les attendaient Yahya, et ses deux fils venus l'aider à préparer le lieu. La tombe avait déjà été creusée. Alors qu'ils passaient parmi les gens, Samir distingua Ahmadou les yeux rougis qui regardait le défunt. Sans qu'il ne sache comment, le jeune homme avait appris.

Comme beaucoup d'adolescents, Ahmadou était venu rendre hommage à celui auprès de qui il passait des heures à écouter le récit des Prophètes, et des Compagnons du dernier Messager. Accompagné de l'imam, Samir descendit dans la tombe y déposer le linceul de leur défunt ami, avant qu'on ne les en extirpe en les tirant par les bras. Leur tour n'était pas encore venu.

\*\*\*

Après la prière, de retour aux Planaïses, il revint jeter un regard contemplatif à la caravane. Réaliser qu'il l'habiterait désormais seul était un nouveau choc. C'est en considérant cette idée que Samir se souvint d'une chose : cette caravane ne lui appartenait désormais plus. Abdelhalim l'avait accueilli et lui aurait peut-être même volontiers légué, lui qui ne s'attachait à rien. Mais il ne possédait aucun testament en sa possession, et surtout, il n'avait aucun droit sur cet héritage.

Abdelhalim était le dernier de sa fratrie, et ses parents n'étaient plus. Le seul héritier était une héritière. La retrouver semblait impossible, mais s'accaparer son bien pour cette seule cause était difficile pour Samir. Il ne savait même pas si elle était croyante, au vu de ce que lui avait raconté Abdelhalim sur sa relation avec sa mère et les raisons de leur rupture... Mais le scrupule que lui avait enseigné Abdelhalim sur le droit des gens lui rendait impossible l'idée de ne pas au moins essayer.

Il sortit donc son smartphone de sa poche pour déclencher l'enregistrement vidéo.

*« Salam alaykoum, notre frère Abdelhalim, qu'Allah lui fasse miséricorde, nous a laissés, comme vous le savez... Il a laissé quelques biens que je ne peux plus utiliser, car ils ne m'appartiennent pas. Voilà la caravane derrière moi, et tout ce qu'il y avait dedans. Et la camionnette blanche, de l'autre côté aussi. Si quelqu'un connaît l'héritière... dites-lui... dites-lui d'abord que ceux qui ont connu*

*Abdelhalim savent ce que veut dire une belle âme. Et ensuite, si elle est croyante, voilà ce qui lui revient de droit. »*



## Chapitre 35

*« Le progrès devint une idole pour beaucoup : pour les uns, une promesse de profits considérables; pour les autres, une génératrice d'enthousiasme stupide qui leur faisait oublier leurs misères immédiates et supporter avec plus d'allégresse le joug de leur servitude. »*

*A la lumière du Coran et du hadith – Ali Merad*

**L**a tension était toujours vive lorsque Samir se présenta sur le chantier de construction des maisons. Sa présence avait surpris même Kamal et l'imam Hâtim, qui lui avaient suggéré de prendre un temps pour se remettre, et surtout, pour se faire discret. Celui qui voulait sa mort était toujours en liberté, et il n'était même pas envisageable pour Samir d'aller taper à la porte de Laurent ou du nouveau service de police du Val d'Or pour demander quoi que ce soit.

Kamal, qui gardait la tête sur les épaules, avait insisté pour venir en compagnie de Boubakar et deux de ses collègues armés pour protéger discrètement le chantier. Mais d'après ses propres dires pour rassurer

Samir, il était peu probable qu'un des sbires de Nordine tente quelque chose ici. L'endroit était entouré par la boue, impraticable en voiture ou en deux-roues. Tout assaillant mettrait sa propre vie en danger, en plus de se donner en spectacle devant un nombre de témoins dont on pouvait fortement douter de la docilité.

Un des hommes présents sur le chantier, dont l'esprit engourdi par des décennies de vie d'omniprésence étatique, suggéra à Samir d'aller contacter la BRMO, au moins pour protéger sa propre vie. Samir refusa catégoriquement, presque choqué par la proposition. Autant aller se livrer lui-même et ses compagnons, et renoncer à tout ce qui avait été fait jusque-là. La mort d'Abdelhalim était le dur rappel que la route qu'ils avaient choisie les mettrait face à un risque dont ils devaient porter la responsabilité seuls. Samir discernait dans les événements qui secouaient le pays une injonction à se responsabiliser en renonçant à un État, qu'il fut maternant ou étouffant.

En se présentant sur le chantier, Jérémy Valla ignorait tout des événements de la veille. Mais il comprit que quelque chose avait changé à peine après avoir salué Samir et échangé quelques mots avec. Le jeune leader, d'habitude enthousiaste à la limite de la naïveté, parlait aujourd'hui d'une voix morne, comptant presque ses mots. Le maître Valla suivit tout de même son chemin vers le reste des groupes attendant ses instructions, mais sans l'entrain habituel que lui communiquaient ses nouveaux clients. Au-delà de la rémunération convenue, Jérémy avait apprécié diriger le chantier d'une communauté pleine de vie, prise d'une ambition jusqu'ici

jamais vue sur un tel ouvrage, motivée presque uniquement par le souci de loger les plus démunis. Le défi était de taille, et stimulé par l'énergie de ses apprentis dont la fourchette d'âge s'étendait entre quinze et soixante ans.

Voir dans un tel état celui qui était à l'origine de toute cette énergie avait quelque chose de déroutant pour Jérémy. L'incompréhension dans le regard de leur formateur alors qu'il repartait à son ouvrage mit un certain temps à remonter à l'esprit de Samir. Il lui fallut de longues secondes pour se reconnecter à son rôle de locomotive, mais voir au-delà de sa propre personne était une seconde nature pour lui. Il perçut rapidement quel problème posait son attitude s'il ne reprenait pas du service au plus vite.

Le dur fardeau de la responsabilité reprenait déjà ses droits sur le jeune leader endeuillé, pris dans une vague de transformations, de projets, de devoirs, qui ne lui laissaient aucun répit.

De tous ceux qui partageaient sa peine, Samir ne pouvait se résoudre à se montrer le plus abattu. Le monde continuait de tourner, et tout ce qu'il avait fait jusqu'ici risquait d'être vain si la perte d'un seul de leurs membres le plongeait dans un état d'apathie durable. D'autant plus qu'il se devait de rassurer tout ce beau monde face à une menace qui ne faiblissait pas. Samir quitta sa place pour se diriger vers le maître Valla. Il se sentait un devoir de le remotiver, mais surtout de l'informer.

« — Maître Valla, désolé, aujourd'hui ça va être assez spécial, dit Samir en s'approchant de leur formateur. Est-ce qu'on peut vous

parler quelques minutes ?

— Euh... oui, bien sûr. Continuez à déplacer les bottes de paille vers la deuxième baraque les gars, je reviens ! »

Samir fit asseoir Jérémy sur une des chaises de l'espace aménagé pour les pauses café, et en proposa un à son hôte avant de se servir lui-même. L'imam Hâtim les rejoignit, suivi de Yahya.

« — Il faut qu'on soit francs avec vous Jérémy, il s'est passé quelque chose cette nuit. Quelqu'un a tenté de me tuer, et c'est un de nos amis qui a pris des tirs en essayant de faire fuir les agresseurs. Il en est mort. Je suis toujours en danger, et je ne sais pas où et quand ça peut revenir...

— Mon Dieu... mais c'est par rapport à quoi ? Vous avez un problème avec des mafieux, ou quelque chose comme ça ?

— C'est un peu ça, oui. Ça fait environ un an qu'on essaye de déloger les trafiquants de drogue de notre quartier, ça a plutôt réussi et on a même commencé à travailler avec d'autres personnes de notre communauté dans différentes banlieues, mais évidemment, vous vous doutez bien que c'est un peu risqué comme initiative...

— D'accord... eh bien écoutez, condoléances pour votre ami. Est-ce que vous voulez qu'on arrête le chantier ou... qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est à vous de voir, maître Valla. Moi, j'ai dit à tout le monde qu'il faut continuer. Comme vous pouvez voir il y a du monde, malgré la menace sur ma tête, mais je peux comprendre que vous ne souhaitiez pas être au milieu de cette histoire...

— Mais qu'est-ce que vous allez faire, alors ? Il faut appeler la police, non ?

— La police ne s'occupe plus des règlements de comptes ici depuis un moment, monsieur Valla. Et ça, bien avant le coup d'État ou le CVA.

— Et vous allez rester comme ça ? Avec quelqu'un qui veut vous tuer ?

— On a pas encore défini ce qu'on comptait faire, mais on exclut rien pour l'instant, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous savez, moi c'est pas la première fois que j'entends des histoires comme ça.. La région d'où je viens avait son lot d'histoires bizarres aussi, même à la campagne, vous seriez surpris.. J'ai entendu de ces histoires...

— Vous nous raconterez, mais ça ne m'étonne pas. En tout cas, si vous voulez continuer, vous êtes le bienvenu, si vous voulez arrêter là, nous le comprenons aussi. »

Jérémy resta pensif un instant, tournant le regard vers la bande de jeunes et de moins jeunes qui effectuaient avec le même entrain que la veille leur travail. L'histoire de ces gens ne le concernait pas. Il n'avait pas particulièrement d'opinion sur leur religion ni sur le conflit qui les opposait à des bandes de trafiquants. Ce qui comptait pour lui était seulement l'entrain inédit qui avait comme électrocuté cette jeune communauté, les sortant du béton du jour au lendemain. Lui qui était jusqu'ici habitué à devoir s'user en paroles pour convaincre quelques personnes du bien-fondé de l'auto-construction,

vivait comme une victoire ce projet, plus grand et plus ambitieux qu'il n'avait jamais vu. Il ne pouvait se résoudre à renoncer pour un risque hypothétique.

« — Je reste.

— Merci. »

Une solide poignée de mains plus tard, Valla retourna à son travail, laissant Samir et les autres discuter de la suite à donner aux événements de la nuit.

« — Il va falloir qu'on s'occupe de ton ancien collègue, Nordine, dit Samir à Kamal.

— Je suis avec toi, akhi. S'il faut l'abattre, j'irai le faire moi-même.

— Avant, j'aurais hésité à partir là-dessus, mais là je crois qu'on n'a pas d'autres solutions. Sheikh, qu'est-ce que tu en penses ?

— On n'est plus tout seuls, Samir, répondit Hâtim. Pour prendre une décision aussi lourde, il faut impliquer au moins les frères de Montrose dans la décision, et prévenir les autres.

— Oui. Je vais appeler Abdallah. Tout le monde doit venir. »

L'après-midi même, la mosquée des Planaises accueillait presque soixante personnes venues s'enquérir de l'état de Samir, présenter leurs condoléances pour Abdelhalim, et surtout convenir d'une attitude commune face à ce bouleversement. Ce moment était celui où

tout pouvait basculer, où tout pouvait voler en éclats, comme au contraire repartir de plus belle.

Devant une assemblée attentive, Samir prit la parole avec une voix nouvelle. L'enthousiasme ne l'avait pas retrouvé, mais l'alchimie de la tristesse et de la détermination avait tout de même un effet quasi-hypnotique sur ses compagnons.

« — Tout ce qu'on a fait jusqu'ici, ne pouvait pas conduire à autre chose. S'il y en a parmi vous qui souhaitent se désengager, qu'ils le fassent maintenant. Par Allah, moi je n'ai pas l'intention de reculer. Ils ont tué Abdelhalim par erreur, et ils continueront s'ils savent qu'on ne riposte pas.

— Mais est-ce qu'on ne risque pas de devenir comme eux, si on se lance dans cette logique de violence, akhi Samir ?

— Est-ce que c'est la violence seulement qui nous distingue d'eux, Abdallah ? Reprit Samir. Réfléchissez bien ! Regardez ce qu'eux font, et comparez-le à ce qu'on a fait jusqu'ici. On a consolidé les liens entre les frères dans toute la ville et même au-delà, on a répandu la parole d'Allah au point qu'on est en manque d'enseignants pour tous les jeunes qui viennent apprendre le dîn ! On a montré que choisir l'islam, ce n'est pas choisir la faiblesse, ce n'est pas baisser la tête et se cacher dans un trou. On a brisé cette vénération de la *dounia* qui habitait nos petits frères et petites sœurs, on leur a sorti de la tête ces rêves en carton que ces influenceurs vendaient comme objectif de vie ! »

L'imam Hâtim enfonça le clou avec un rappel sur le combat qui scella leur détermination.

« — Wallahi, en plus de trente ans je n'ai jamais fait de *khotba* sur le combat ! Mais que ceux qui dorment encore se réveillent, je parle surtout aux vieux comme moi ! La France de notre jeunesse est terminée ! Si on ne se lève pas maintenant pour défendre notre dîn, alors on ne se lèvera plus jamais ! Vous allez voir la turpitude s'installer encore plus vite, les jeunes filles tomber dans le déshonneur le plus total, c'est le chaos qui va s'installer ! Ces gens-là sont la première menace pour notre dîn parce qu'ils vivent parmi nous ! Il n'y a personne d'autre pour les empêcher de faire ce qu'il font, les frères ! Ceux qui veulent encore partir au bled, faites vos valises dès maintenant pendant qu'on peut encore passer les frontières ! Pour ceux qui restent là, on a l'obligation de porter le message, et de ne pas se laisser intimider par des gens comme ces trafiquants qui ne connaissent que le profit comme divinité ! Et ça commence par mettre un arrêt net, à leurs menaces. De quoi vous avez peur ? C'est fini le temps où tout le monde baissait la tête en les voyant, où c'est eux qui faisaient la loi dans les cages d'escalier. Maintenant c'est à eux de se cacher ! Et ça commence par le *qisâs* contre ce Nordine. On ne doit pas aller plus loin, ni chercher à tuer tous ceux qui ont participé, mais montrer qu'on ne laisse pas un de nos frères se faire abattre comme ça, comme du bétail ! Voilà, j'ai dit ce que j'avais à dire...

— On te suit là-dessus, sheikh. Mais juste un point important : On ne



doit pas faire ça en public comme lui, avança Abdallah. C'est le meilleur moyen de faire des victimes à côté, on ne sait jamais comment ça peut dérapier... »

Les objections déjà très faibles se tassèrent rapidement. L'assemblée était unanime, même ceux qui se montraient d'ordinaire plus réticents à faire usage de la force. Abattre Abdelhalim, c'était comme abattre dix fois Ibrahim, celui par la cause de qui tout avait commencé. Et dans leur cas, ils savaient précisément qui était le commanditaire. Mais alors que les discours belliqueux se succédaient, Hâtim intervint pour recadrer l'intention du groupe, qui parlait maintenant la langue de la vengeance.

« — *Yâ ikhwati !* Attention à votre attitude. Si vous ne voulez pas qu'on devienne comme ces gangs qui règlent leurs comptes, laissez l'esprit de vengeance de côté !

— Mais comment tu veux qu'on ne se venge pas, sheikh ? S'indigna Yahya. Ils ont abattu Abdelhalim et ils cherchaient certainement à tuer Samir ! Si on ne s'occupe pas de leur chef, on sait très bien qu'ils ne vont pas s'arrêter.

— En tout cas c'est la preuve qu'on fait vraiment mal à leur business, commenta Ibrahim. On les empêche de vendre et de recruter, c'était évident qu'ils allaient revenir.

— Il ne doit pas y avoir d'autres raisons que la lutte dans le sentier d'Allah, reprit l'imam Hâtim. Et ça, c'est un état d'esprit très différent de la vengeance. Ne risquez pas d'enlever la vie d'un homme juste

pour venger celle qu'il a prise. Wallahi, vous finirez par le regretter, ça va finir en chaos, et vous ne saurez plus pourquoi vous combattez !

— Sheikh a raison... acquiesça Samir. On doit penser à long terme, et maîtriser nos coups même si on enlève une vie. Je vois les choses comme ça : On est obligé de réagir à un niveau équivalent pour ne pas se montrer faibles, mais il faut faire attention aux dérapages. Comme on est sûr de celui qui a commandité le meurtre, on va essayer de le retrouver. Sinon, on essaiera de trouver celui qui a tiré. Mais pour ne pas que ça déborde, il ne faut attenter à la vie de qui que ce soit d'autre. Même si on sait qu'ils participent au trafic. Ni nous ni personne ne doit agir au nom de la fondation et agir hors du cadre de l'engagement que vous avez pris ! Voilà ce que je vous propose, les frères, est-ce que ça vous convient ?

— T'as tout dit, akhi, commenta Yahya.

— C'est bon pour moi, Samir, compléta l'imam. »

Les responsables des pôles extérieurs aux Planaises saluèrent le discours de l'imam, et finirent par renouveler en personne leur engagement envers Samir. Le rassemblement fut dissous, laissant place après l'accord de principe, à une réunion concernant l'exécution du plan. La petite équipe se retira dans le bureau de l'imam.

Samir, qui restait constamment sous la garde de Kamal à partir de maintenant, pressa Souleymane par message d'aspirer toute information qu'il pouvait afin de localiser Nordine.

« — Tu as une idée d'où le trouver ? Demanda Yahya. Comment on peut savoir où il est ?

— Il peut être partout, il a pas mal de contacts dans la ville, répondit Kamal. Y'en a que je connais, d'autres pas...

— Donne-moi tout ce que t'as sur lui, je vais l'envoyer à mon ingé. Tous ses numéros, ses adresses postales

— Je suis en train de faire la liste, là. »

Leur cible était un fêtard, le genre qui aimait se vanter, et se montrer, ça ils le savaient. Ils avaient également son identité, en plus de celles de quelques prête-noms. Il fallait donc surveiller les événements prévus dans la ville et ses environs les jours à venir, écumer un maximum de vidéos postées, faire travailler les petites mains de l'OSINT que Souleymane coordonnait. Ses outils de reconnaissance faciale tournaient à plein régime. Un grand nombre de vidéos publiées les deux derniers jours sur FeekleTube, Feeder, PascalPlace fut aspiré et passé dans les algos qui faisaient chauffer les GPU de l'étudiant.

Le bruit devenant pénible à supporter, Souleymane décida de piloter son matériel à distance. Il quitta son studio pour aller s'installer dans le parc de son université. Choisisant une table à pique-nique vide, il y posa son ordinateur portable et activa le partage de connexion. Aspiré par ce qu'il faisait défiler sur l'écran, il mit quelques secondes à voir qu'un intrus qui sortait d'un bâtiment s'approchait de lui.

« — Wesh, Souleymane, tu fais quoi ici ?

— Je bosse.

— Tu bosses sur quoi ? C'est cramé ici, y'a plus rien à faire dans les études, mon gars !

— Bah écoute, moi j'essaye de pratiquer de mon côté.

— Ah, fais voir ? C'est stylé tous tes écrans noirs et tout, on dirait *ze'ma* les films de hackers, et tout.

— Ouais, c'est stylé, mais bon, c'est un projet perso, je peux pas montrer.

— Vas-y, c'est bon, je vais pas te voler l'idée, montre.

— Nan j'te dis, c'est bon, lâche-moi.

— Pff, t'es bizarre toi. »

Souleymane était tendu, blâmant sa propre naïveté. Celui qui venait de l'interroger n'était pas n'importe qui, il faisait partie des têtes qu'il soupçonnait compter parmi les petites mains du réseau de Nordine. La chamaillerie s'arrêta là, et le curieux rejoignit une bande de potes qui l'attendait plus loin. Par simple curiosité, il eût le temps de prendre une photo de l'écran juste avant que Souleymane ne change de fenêtre. Le contenu était flou, mais suffisamment intrigant pour circuler de proche en proche. Elle finit par arriver sur l'appareil de La Crosse, qui prit la chose très au sérieux, et la transféra lui-même à Anas.

Alors que Kamal s'activait et faisait marcher son réseau pour essayer

de trouver Nordine, l'étudiant avançait à un rythme bien plus rapide. Il découvrit notamment qu'une soirée privée était organisée au *WelcomeClub* et qu'un *invité spécial* était de la partie. Ce qui avait conduit l'équipe de comm sur les réseaux à annoncer la fermeture de l'établissement au public pour ce soir.

Impossible de savoir de quel *invité spécial* il s'agissait. Mais le numéro de SIRET de l'entreprise couplé aux fuites de données récentes de l'Urssaf lui permirent d'avoir les noms de tout le personnel qui travaillait au club, à commencer par ses gérants. Le flair de Souleymane, qui justifiait maintenant d'une expérience non-négligeable sans le ranger dans la catégorie des experts, le poussa à creuser dans cette direction.

Il lança donc un énorme traitement en reconnaissance faciale sur toutes les photos publiques du propriétaire du club et sa compagne, pour au final en trouver une où la correspondance avec le visage de Nordine était plus que concluante. Quelques photos âgées de quatre ans montraient le patron, Nordine et une dizaine d'autres personnes en train de poser devant le club.

Sans pouvoir affirmer avec certitude que l'invité du jour était Nordine, Souleymane envoya la photo à Samir avec les informations, avant de fermer son ordinateur portable et filer en direction de son studio. D'un pas pressé, il traversait un passage clouté qui séparait un pont de sa résidence étudiante lorsqu'une voiture s'arrêta près de lui brusquement. Saisi de panique, Souleymane se mit à courir en longeant le pont. Deux hommes cagoulés lui couraient après et se

rapprochaient beaucoup trop vite pour qu'il puisse fuir.

Il jeta l'ordinateur dans le fleuve, espérant que c'était le seul objet de leur poursuite, mais les types ne s'arrêtaient pas. Ils finirent par le saisir et le faire entrer de force dans leur voiture, sous le regard choqué des passants.

\*\*\*

Kamal et Samir étaient penchés sur le bureau de l'imam, acharnés depuis le matin à essayer de localiser leur ennemi.

« — Regarde ce que mon ingé m'a envoyé, dit Samir en pointant une zone de l'écran, tu connais ce club, toi ?

— Fais voir ? Ah oui... ça me dit quelque chose. Le patron, je le connais !

— Et pour toi, c'est crédible, tu penses qu'il peut y être ce soir ?

— Difficile d'être sûr à cent pour cent. Mais on peut toujours envoyer quelqu'un surveiller, non ?

— Oui, vas-y, on sait jamais, c'est la meilleure piste qu'on ait pour le moment. »

Anas avait appris la nouvelle par La Crosse de la mort d'un *muz* et

d'un de ses hommes de main. La nouvelle ne fit aucun effet au pianiste, qui n'avait pas plus de respect pour un défunt que pour l'autre, mais son mépris de Nordine grandit encore. Cet imprudent était en train d'agir de façon totalement contraire à tout ce qu'il lui avait conseillé de faire. L'arrogance du personnage, qu'il avait toujours pardonné grâce à l'argent, lui explosait à la figure maintenant qu'aucun billet n'avait plus de valeur pour lui. A croire que Nordine pensait sa suprématie due à lui-même, et non au professionnalisme qu'Anas lui avait patiemment inculqué pour le faire passer de vulgaire délinquant à criminel professionnel.

Mais la curiosité d'Anas le piqua, il fut pris d'une envie d'aller voir qui était ce fameux Samir, et ce qu'il voulait. Errant sans but pour le moment, il se prit à scroller les vidéos, posts et photos de la Fondation Ibrahim, où on voyait les prises de parole de Samir, les annonces, les discussions en commentaires. Plus il défilait, plus sa curiosité grandissait. Alors qu'il croyait au début avoir affaire à un énième petit malin qui utilisait la religion pour ses projets, il découvrait au fur et à mesure de ses lectures et visionnages un personnage qui ne rentrait pas dans cette case. Le profil ne correspondait pas à un charlatan, son investissement semblait trop grand, sa transparence aussi.

L'homme n'avait pas l'air pourtant plus idiot qu'un autre, mais se comportait comme s'il... croyait réellement en ce qu'il disait. Et ce simple constat pour Anas avait quelque chose de tout à fait surprenant. Cette sincérité, cette ingénuité qu'il n'avait trouvé que

chez Alicia, existait donc chez d'autres humains... Et chez un homme, qui plus est. Mais le fait de repenser à Alicia lui provoqua une nouvelle poussée de colère et de tristesse. Il oublia Samir et ses combats, et se remit à ruminer, laissant son téléphone sur la table de chevet.

Alors qu'Anas tournait en rond dans sa chambre d'hôtel pour trouver le meilleur moyen d'envoyer Nordine six pieds sous terre, il reçut un flot de messages insistants de La Crosse lui parlant de l'ingénieur qu'il avait attrapé en train de fournir des informations à l'ennemi de Nordine. Toutes ces querelles n'avaient plus vraiment d'importance pour lui, mais son esprit bien ordonné les rangea dans un coin de sa tête au cas où cela pourrait lui être utile.

Lorsque vint le soir, Anas sût de façon certaine où se rendait Nordine. Il l'avait lui-même invité.

« Hé le pianiste, si t'es toujours dans le coin, il y a une super soirée où tu pourras te changer les idées. Je sais que t'en as besoin. Voilà l'adresse. Appelle-moi quand tu seras devant, je sors te chercher en personne. »

Aurait-il mieux valu attendre, ou bien ce soir-là était-il le bon ? Il devrait rassembler toutes ses forces pour paraître normal devant Nordine s'il voulait agir ce soir, tant réprimer sa rage lui était difficile.

Avant qu'il n'ait arrêté sa décision, la soirée tomba, et les préparatifs de Kamal pour aller attraper Nordine se terminaient.

« — Samir, t'es sûr que tu veux venir ? On peut y aller juste moi,



Boubakar et les autres, t'es vraiment pas obligé.

— Laisse-moi assumer mes décisions, Kamal. C'est pas toujours à toi de te salir les mains pour moi.

— Comme tu veux...

En tout cas c'est vraiment un malade ton pote... Il a perdu un type cette nuit, il m'a raté alors qu'il voulait me tuer, et il part en soirée, normal ?

— Pas besoin de chercher à comprendre, c'est un sociopathe, ce type. Et c'est plus mon pote.

— Il se dit quand même musulman ou bien il en a rien à faire et assume sa mécréance ouvertement ?

— De ce que je sais de lui, sa seule religion, c'est sa propre personne. C'était un point de désaccord dans les rares discussions qu'on avait sur la vie, la mort, tout ça... Il m'a ouvertement avoué une fois qu'il ne croyait en rien d'autre que lui-même.

— Un vrai petit Pharaon... *subhanAllah*, ça fait froid dans le dos. Comment tu as pu le fréquenter tout ce temps ?

— Écoute... j'ai pas de justification. Maintenant, j'ai envie de le descendre autant que toi, donc laissons le passé derrière.

— Oui, tu as raison, désolé. Par contre, il y a un truc qui m'inquiète, mon ingé m'a pas répondu depuis ce matin. C'est pas dans ses habitudes.

— C'est qui cet ingé mystère qui t'envoie toutes ces infos ? Faudra que

tu nous le présentes, un jour.

— Il faudra, quand on aura réglé cette histoire, incha Allah. Mais là, il ne décroche pas quand j'appelle, mes messages restent sans confirmation de lecture...

— Tu veux qu'on passe le voir, avant d'aller chercher Nordine ?

— Non, il ne vaut mieux pas... c'est dangereux pour lui qu'on nous voie ensemble. Et on risque de rater ce '*adou'Allah*<sup>9</sup> »

Les préparatifs pour le départ se firent en vitesse. Kamal se déplaçait comme la veille avec deux voitures chargées d'hommes et d'armes, malgré le prix de l'essence et des cartouches. Samir était dans un troisième véhicule conduit par Yahya, et accompagné par Ibrahima, qui avait insisté pour venir.

Le nombre de candidats pour les accompagner était élevé, mais les conséquences risquaient d'être catastrophiques si un énorme convoi se déplaçait dans la ville. Un minimum de discrétion ne serait pas de trop. Le départ était imminent, et seul un nombre très restreint de membres de la fondation avait été mis au courant du début de l'opération. Par souci de transparence envers l'organe politique censé dire le droit au Val d'Or, Samir prépara un mail à destination de Laurent qu'il rangea dans les brouillons. La prévisibilité et l'explication restaient, malgré le contexte, d'une importance capitale. Abattre un homme ne signifiait pas pour lui être dans l'arbitraire. Malgré l'arbitraire apparent de la situation, Samir croyait toujours en la transparence.

---

<sup>9</sup>

Ennemi d'Allah.

A deux heures du matin, la soirée battait son plein. Kamal reçut la confirmation en image de la présence de Nordine via des photos postées par des invités qui publiaient fièrement et en direct le déroulé de la soirée dans l'insouciance la plus totale.

Nordine, que l'arrogance avait habitué à se penser intouchable, n'avait même pas prévu de service de sécurité autre que celui de la discothèque ce soir-là. Ce qui était pour Samir et les siens une guerre ouverte, nécessitant prudence, organisation, discipline, stratégie, n'était pour Nordine que règlement de comptes et jeu d'influence. Comme tout tyran arrivé au stade final de son évolution, il se sentait hors d'atteinte, voire invulnérable.

Sur les photos, on voyait le criminel danser fièrement une bouteille d'alcool à la main, célébrant comme à son habitude le simple plaisir de pouvoir célébrer.

Le convoi mené par Kamal et Samir entra dans le parking le plus proche de l'établissement vers deux heures du matin. Pendant que deux véhicules restaient devant, le troisième était censé faire le tour pour surveiller l'entrée arrière. Leur objectif était d'inviter pacifiquement les agents de sécurité à les laisser entrer, récupérer Nordine, et sortir.

Mais tous savaient qu'il ne s'écoulerait qu'un court instant avant que les forces de l'ordre soient averties. Même si la probabilité qu'ils interviennent était faible, l'option n'était pas à écarter, on était dans une zone dense, en plein centre-ville.

Essayant de ne pas attirer l'attention, roulant doucement, les deux véhicules de tête se garèrent au plus près de l'entrée, ce qui suscita immédiatement la réaction d'un des videurs.

« — Messieurs, c'est une soirée privée, vous ne pouvez pas rester ici.

— Oui, on sait, monsieur, on est venu chercher quelqu'un, dit Kamal. »

Ce fut la dernière phrase que le colosse prononça calmement. Immédiatement après, six hommes sortirent de la voiture avec armes en direction du sol, et hurlèrent aux videurs de se mettre à terre.

« — On est venu chercher Nordine. Laissez-nous faire et tout ira bien !

— Moi, je vous attends dehors pour le chopper au cas où il sort, dit Yahya. *A'udhubillah*, je rentre pas là-dedans...

— Samir, reste avec lui, les autres vous gérez les videurs, Youssef, Moha, on y va. »

Yahya et Samir aidèrent les hommes de Kamal à mettre à terre les agents de sécurité pendant que ce dernier pénétra l'établissement avec deux autres. Comme ils pouvaient s'y attendre, un mouvement de panique s'empara de la petite foule une fois que le commando se retrouva dans la grande salle.

Kamal repéra immédiatement Nordine du regard et avertit ses acolytes.

« — Là-bas, là-bas, là-bas !

— Au secours, c'est Daesh ! Hurla une serveuse terrifiée.

— Non, madame, moi c'est Kamal, on vient chercher quelqu'un et on ressort d'ici. »

Nordine, qui avait vu le commando entrer, lâcha immédiatement sa bouteille et sortit en courant par la porte arrière. Il eût juste le temps d'envoyer un message vocal au dernier contact de son répertoire.

« Anas, envoie La Crosse, envoie des gars ! Les muz me courent après ces enf... ! Vite ! »

Le chaos fit perdre de vue les acolytes de Kamal, qui se retrouva seul à poursuivre son ancien associé qui avait traversé l'issue de secours menant au parking du personnel. Même alcoolisé, ce dernier courait plutôt droit. Mais Kamal, qui avait le physique bien plus adapté pour ce genre d'exercice, finit par mettre la main sur lui et le projeter au sol. Au même moment, la troisième voiture qui les accompagnait se stoppa net près d'eux, d'un coup de frein brusque, et s'ouvrit.

Nordine, qui vomissait un flot d'insultes ininterrompu, eût la mauvaise idée de frapper Kamal au visage alors que celui-ci tentait de le maîtriser. Ce dernier répliqua avec une énorme claque dans la mâchoire, et un uppercut du gauche directement dans le ventre de son ancien associé dont les membres lâchèrent d'un coup, façon pantin désarticulé.

Une fois leur cible chargée à l'arrière du véhicule, le trio quitta les lieux en évitant les fêtards paniqués qui ne réalisaient pas encore ce qui venait de se passer.

« — Donnez-lui un sac, donnez-lui un sac il va vomir ! »

Kamal avait bien anticipé la réaction de son ancien collègue. Ce dernier rejeta in extremis tout ce qu'il avait dans le ventre dans le sac qu'on lui tendit, avant de s'effondrer sur le siège à moitié conscient.

« — On... on peut s'arranger les gars... »

Personne n'écoutait Nordine, la priorité était de le ramener aux Planaïses. Au même moment, Anas écoutait le message que Nordine avait envoyé juste avant de se faire attraper. Alors que la nouvelle aurait dû lui plaire si son but était seulement de mettre Nordine hors d'état de nuire, elle ne fit que l'enrager davantage.

Anas ne voulait pas simplement du mal à Nordine, il voulait le tuer de ses propres mains. Tout ça n'était pas une question de justice pour lui, mais de thérapie. Et cette bande de religieux fanatiques venaient de lui voler son meurtre thérapeutique. A ce moment, l'information du jeune informaticien enlevé par La Crosse lui revint en tête. Il appela immédiatement ce dernier, après avoir eu une illumination.

« — La Crosse ? Il y a une grosse urgence. Nordine s'est fait kidnapper par les barbus.

— Quoi ? Attends, je te crois pas... les muz sont venus le chercher et l'ont arraché comme ça ?

— Oui, je vais négocier sa sortie avec eux, il faut que tu me passes le mec que vous avez attrapé tout à l'heure.

— Euh, ouais, vas-y, viens le chercher. Mais tu veux que j'envoie des

gars, avec toi ? C'est risqué, faut pas monter tout seul au charbon, comme ça.

— T'inquiète pas pour moi. J'ai réussi à avoir un deal avec eux, et l'échange doit se faire avec une seule personne. »

Anas, qui venait de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, devait maintenant aller à la chasse. Son idée était simple, récupérer Nordine en échangeant l'étudiant. Et le finir lui-même en faisant accuser les barbus enragés qui visiblement avaient autant envie de l'éliminer, offrant de ce fait un scénario parfait.

Il envoya immédiatement un message au numéro de Kamal qu'il avait gardé pour lui proposer l'échange. Mais la proposition serait caduque sans preuve.

Aussi, il se mit immédiatement en route pour récupérer sa monnaie d'échange, que La Crosse lui livra emballé, prêt à livrer. Le jeune étudiant fut placé dans le coffre de l'Audi qu'Anas referma sur lui comme s'il venait d'y charger les courses, et reprit son téléphone pour entamer les négociations avec cette fois des photos à l'appui.

Samir, qui était encore en voiture avec Kamal, regardait le téléphone vibrer sans s'arrêter.

« — Ouvre mon téléphone, le code c'est 724211, ça doit être Anas ou un pote à Nordine qui veut le récupérer. »

Samir s'exécuta, et tomba nez à nez avec la photo de Souleymane sur la messagerie.

« — *Hasbi Allah...* Je savais que c'était pas normal ! Je le savais !

— Quoi ? Explique ? Demanda Kamal qui tentait de conduire en regardant le téléphone.

— Ils ont choppé Souleymane ! Et maintenant ils veulent l'échanger contre Nordine !

— C'est qui, Souleymane ? Ton ingé ?

— Oui !

— Aaargh !! Appelle ! Appelle-le, je le connais, c'est Anas ! On va s'arrêter sur le côté, passe-le moi. »

La voiture de Kamal se mit sur la bande d'arrêt d'urgence, suivie par les deux véhicules dont Yahya et Ibrahima descendirent.

« — Il y a un souci, les frères ? Vous voulez faire ça ici ?

— Non, non, c'est mon ingé, Souleymane, des potes de Nordine l'ont attrapé !

— Oh non, *subhanAllah...* qu'est-ce qu'on fait ? Vous voulez l'échanger ?

— Oui, répondit Samir. On peut pas les laisser tuer Souleymane... »

Samir fut appelé par Kamal qui était déjà en communication avec le pianiste.

« — Samir ! Samir, viens y'a l'autre cinglé qui veut te parler.

— Allô ?



— Oui, bonsoir Samir.

— C'est qui ?

— Appelle-moi le pianiste. J'ai un jeune étudiant qui aimerait bien rentrer chez lui, et je voulais savoir si tu étais intéressé pour un échange ? »

La voix au téléphone lui parut sortir du lot de ce qu'il avait déjà entendu jusque-là. Aucun accent ou tic de langage de banlieue, son interlocuteur qui s'était présenté comme *le pianiste* semblait s'exprimer comme un des bourgeois parisiens qu'il allait parfois livrer à l'époque où il habitait en Île-de-France.

« — Ok le... pianiste ? Vous êtes qui ? Un associé de Nordine.

— Oui, c'est ça. J'aimerais une réponse rapide, s'il vous plaît.

— De toute façon, sache une chose mec, même s'il y a échange ce soir, on te retrouvera toi et tes potes, un par un ! Si vous comptiez nous faire reculer avec ça, c'est mort ! T'as compris !

— Wow, pourquoi tant de colère ? Il n'y a rien de personnel, ce n'est pas contre toi, Samir, en fait je te trouve même sympathique. Tu es quelqu'un de tout à fait intrigant, tu sais. Mais le temps nous presse, alors restons concentrés sur notre échange.

— Où et quand ?

— Forêt des Chahutes, à l'endroit que j'enverrai à Kamal par message. Ce soir, dans une heure.

— On peut y être en trente minutes.

— Dans ce cas disons trente alors, parfait ! J'aime déjà faire affaire avec toi !

— Pas moi.

— Par contre, un détail, ne venez que toi et Kamal. S'il y a plus de deux personnes qui se présentent au rendez-vous, je mets les gaz et mon offre ne tient plus.

— Hm... Ok. Vous avez une manière de procéder ?

— Très simple, les deux véhicules ouvrent leur coffre, notre ami Kamal qui est très costaud échangera les prisonniers de véhicule pendant que nous discutons toi et moi, et tout le monde repart.

— On veut d'abord vérifier s'il va bien, il est ligoté sur la photo. Détachez-le d'abord.

— Trop long. Plus le rendez-vous durera, plus les chances que quelque chose se passe mal augmenteront. L'échange doit se faire le plus rapidement possible.

— Rendez-vous dans trente minutes, pas une de plus.

— Marché conclu, Samir ! »

Le reste de l'équipe, qui avait écouté la conversation, s'exécuta à peine Samir avait raccroché. Leur plan tombait totalement à l'eau. Leur envie d'assassiner Nordine n'avait pas diminué, mais ils ne pouvaient se résoudre à laisser un autre des leurs se faire abattre. Personne ne savait vraiment comment Souleymane s'était retrouvé entre les mains de ce type, mais ils devaient remettre leur application

du talion à une autre fois. Toutes les voitures suivirent Kamal et Samir en direction de la forêt. Les routes étaient vides, le point de rendez-vous étant situé dans un secteur de la forêt presque jamais emprunté. Le cœur de Samir battait la chamade, et Nordine, qui avait compris ce qu'il se passait à l'arrière, reprenait ses esprits.

« — Ah bah voilà... je savais qu'on pouvait s'arranger...

— La ferme. »

Le convoi atteignit le point de rendez-vous quelques minutes avant l'heure. Kamal et Samir restèrent en compagnie de Nordine qu'ils attachèrent solidement, avant de s'avancer seuls au milieu du bois. Les phares étaient à ce stade le seul éclairage dont ils disposaient à plus d'un kilomètre à la ronde. Le prix de l'essence et la dangerosité des lieux dissuadant les anciens promeneurs et les amoureux de la nature de se balader dans un endroit pareil à une heure aussi tardive.

La vue d'une autre paire de feux de croisement au loin les fit ralentir. Samir pensa tout d'abord à une embuscade, mais vu la position d'où émanait la lumière, il s'agissait probablement du fameux pianiste venu seul.

Ce dernier se tenait debout et immobile devant sa voiture, coffre ouvert. Son calme apparent intrigua Samir, qui pensa une seconde fois à une embuscade.

« — Passe-moi la lampe torche à ta gauche, Kamal »

Samir utilisa la lampe pour balayer les environs à la recherche d'hommes cachés ou de voitures aux phares éteints, il n'en était rien.

Il avait presque du mal à croire que l'homme s'était présenté là, tout seul... Samir et Kamal étaient deux. Ils pouvaient à tout moment ne pas honorer leur parole, et profiter du fait que Nordine soit ligoté pour récupérer Souleymane et repartir avec les deux colis...

Il jeta son plan à la corbeille lorsqu'il vit ce que tenait le pianiste dans sa main gantée.

« — Lâche ton arme, ou bien on ne sort pas ton pote de la voiture, lança Kamal.

— Kamal, comment ça va ?

— T'as entendu ?

— Oui, mais non. Je suis seul, vous êtes deux. Donc je garde mon flingue. Logique, non ?

— Dans ce cas je garde le mien, et lui aussi. Samir, tiens. »

Kamal mit une seconde arme dans les mains de Samir, pour s'assurer que le rapport de force sur le plateau d'échecs reste en sa faveur. Non pas qu'il doutait de ses propres capacités, mais si le pianiste s'avérait assez vif pour faire feu sur lui, il vaudrait mieux que Samir soit également équipé.

« — Je sais pas l'utiliser ! J'ai jamais touché une arme !

— Cran de sûreté, tu vises, tu tires. Et tiens bien, pour le recul. »

Les explications expéditives accompagnées de quelques gestes laissèrent Samir avec plus de questions que de réponses mais tous deux sortirent du véhicule en tentant de masquer leur stress. Kamal

s'exécuta comme prévu, pendant que Samir posait la seule question qu'il avait le temps de poser à Anas, qui observait.

« — Dites-moi, vous pensez vraiment qu'après ça, ça sera fini ?

— En voilà une bonne question Samir... Malheureusement, on ne va pas vraiment avoir le temps d'en parler ici. »

Le sourire d'Anas était aussi indévissable qu'insincère. Samir le devina au moins aussi mentalement ravagé que son collègue. En moins d'une minute, Kamal avait achevé l'échange.

« — Messieurs, merci bien ! »

D'un geste vif, Anas remonta sur le siège conducteur et mit les gaz sans demander son reste. Samir et Kamal, qui étaient restés tendus et sur leurs gardes jusqu'à la dernière seconde, regardèrent le véhicule s'éloigner avec stupéfaction. Il n'y avait eu aucun bluff, aucune embrouille, le pianiste avait tenu parole jusqu'au bout.

Samir et Kamal coururent ensuite libérer Souleymane de ses liens, rejoints par les autres véhicules d'où descendirent Yahya, Ibrahima et les autres. Le jeune étudiant ne parlait pas et répondait à leurs questions par des hochements de tête. Samir comprenait son état de choc. Jusqu'ici, il avait suivi toutes les péripéties derrière un écran, et n'avait pas bénéficié de l'endurcissement que Samir et les autres avaient acquis au contact du terrain. La réalité frappait le jeune étudiant comme un camion en pleine figure, et c'était la première fois qu'il rencontrait en face d'autres membres de la Fondation Ibrahim.

La petite troupe rentra aux Planaïses. Bredouilles, mais soulagés

d'avoir pu récupérer l'un des leurs. Anas, lui, roulait dans une autre direction.

« — Merci, frérot... disait péniblement Nordine depuis l'arrière de la voiture. T'es un vrai frère, un soldat. T'inquiète je te paierai. Et je te paierai bien. C'est des mecs comme ça qu'il faut autour de soi quand on est chef. »

Le pianiste ne répondait pas, se contentant de fixer la route.

« — Frérot, c'est bon, tu peux me détacher, là, on est assez loin. J'ai mal, les cordes me serrent trop fort. Arrête-toi, vite fait. »

Toujours aucune réponse. Nordine, qui ne pouvait rien faire avec ses bras et ses jambes ligotés, demanda de façon plus insistante.

« — Anas, c'est bon là, détache-moi, je te dis. J'ai hyper mal au ventre, il faut que je prenne un médoc ou que j'aille à l'hosto. Je crois qu'il m'a pété l'estomac l'autre traître... »

La voix de Nordine était un mélange désagréable de lamentations et de vociférations trop faibles pour être vraiment menaçantes. Anas ne répondant toujours pas, Nordine commença à s'inquiéter. Son stress monta encore d'un cran lorsque la voiture s'arrêta dans un endroit encore plus lugubre que celui où l'échange avait eu lieu.

« — Anas, qu'est-ce que tu fous, bordel ! Détache-moi ! Anas ! »

Anas freina brusquement, faisant taper la tête de Nordine contre le siège avant. La portière arrière s'ouvrit, et Anas tira Nordine hors de la voiture avec un regard qui terrorisa son ancien collègue. Les yeux

grand ouverts, des cernes noircies par les larmes, le pianiste sembla à Nordine correspondre aux légendes qu'il avait entendues sur l'ange de la mort. Mais c'était bien un humain qui le traînait maintenant comme un vulgaire colis au sol d'une main, une lampe de poche dans l'autre.

« — Anas ! Qu'est-ce que tu fous ! Lâche-moi ! Lâche-moi, enflure ! J'veais te démonter. »

Anas gardait un silence encore plus glaçant que n'importe quelle parole qu'il aurait pu prononcer à ce moment. Nordine se faisait écorcher par tout ce qui traînait sur le sol de la forêt. Cailloux, brindilles et fruits secs pourris le faisaient geindre entre deux insultes.

« — Anas, c'est bon, lâche-moi, fréro. C'est à cause de ta fiancée, c'est ça ? Elle t'a quitté ? Je suis désolé, fréro, désolé. On va réparer ça, je vais te la retrouver, fais pas le fou s'il te plaît, Anaaaaas ! »

Anas finit par s'arrêter au milieu de nulle part, là où on distinguait à peine les phares encore allumés de la voiture. Il posa la lampe torche au sol en direction d'un tronc devant lequel il plaça Nordine, qui pouvait à peine se tortiller.

Le pianiste se plaça ensuite sur une souche d'arbre face à son acolyte et l'observa un moment hurler, se débattre, et puis finir par fondre en sanglots. Il savourait avec patience le désespoir de celui qu'il voyait comme le pire des tortionnaires, et prit la parole lorsque l'autre s'arrêta enfin de parler.

« — Je sens ta souffrance, tu sais. Dit-il doucement. Je ne suis pas un monstre, j'ai de l'empathie pour ce que tu vis en ce moment. Mais même si tu souffres, sache que tu ne souffres pas autant que moi. Quelque part, je t'envie, tu sais. J'ai presque envie d'être à ta place.

— Anas, arrête...

— Mais tu sais, Nordine, j'ai appris que cette vie était courte. Alors si ça peut te consoler, sache que je ne tarderai pas avant de te rejoindre. »

Après avoir fini sa phrase, Anas se leva et fit feu sur l'homme à terre suffisamment de fois pour ne plus avoir une seule munition dans le chargeur. Il l'observa quelques instants se vider de son sang, et reprit ensuite la lampe pour faire demi-tour vers sa voiture.

Un message envoyé à Kamal par le pianiste fit comprendre à ce dernier ce qui venait de se passer.

« Nordine a fait tuer un de vos amis, et vous avez tué Nordine. Soit on s'arrête là, soit vous allez regretter Nordine. »

Kamal montra l'écran du téléphone à Samir.

« — Mais il est malade, qu'est-ce qu'il raconte ? On lui a livré son pote vivant !

— Il l'a tué Samir, c'est lui qui l'a tué. Il veut prendre sa place, c'est tout.

— Mais pourquoi ? Il savait qu'on allait le tuer nous-mêmes, pourquoi



tout ce cirque ? Quelle bande de psychopathes, ça n'a aucun sens...  
mais c'est quoi ces gens...

— Ces gens sont les modèles de toute une jeunesse qui suivra leurs  
pas, si on ne continue pas ce qu'on a commencé. »



## Chapitre 36

*« Mais rien n'est funeste à la morale comme l'habitude des spectacles.  
C'est là que les vices nous surprennent plus aisément par l'attrait du  
plaisir »*

*Lettres de Sénèque à Lucilius*

**A**nas était en compagnie de La Crosse, qui avait demandé à le voir en personne. D'autres proches de Nordine étaient également présents, voulant comprendre ce qui s'était passé cette nuit. Le récit d'Anas était bancal, mais sa prestance faisait taire les doutes et son éloquence récrivait le récit avec une classe difficile à rejeter.

« — T'aurais pas dû y aller seul ! S'emporta tout de même La Crosse. On le savait que ces mecs devenaient des terros ! C'est fini les petits moutons tout doux tout mignon comme avant !

— Et tout ça ne serait pas arrivé si vous m'aviez écouté. Qui a excité ces barbus au point de leur faire sortir les dents ? Qui avait prévu tout, absolument tout, pour que l'argent continue de rentrer sans attirer leur attention ? Réfléchissez une minute.. »

La vérité concernant la mort de Nordine fut de toute façon vite écartée. Peu importe ce qui s'était passé, la vérité n'outrepassait pas l'importance de la rentabilité. Et le sens moral, tout comme les capacités d'analyse des bandits de bas étage qu'il avait devant lui, était de toute façon trop limité pour chercher plus loin.

Anas avait déjà dans ses mains les ficelles de tout ce qui faisait leur puissance. Leurs informations, leur plateforme de vente, et même leur rémunération passait par lui. En y réfléchissant, au final il était peut-être mieux que le pianiste soit devant eux plutôt que leur ancien chef. Ils réalisaient maintenant que Nordine n'endossait plus dans leurs affaires que le rôle prestigieux du chef mafiosi, mais dont l'importance réelle diminuait, à force de tout déléguer, jusqu'à la stratégie.

« — Et maintenant, on fait quoi ? Les muz vont se calmer, tu crois ? Arrêter de pourrir les affaires ?

— *Le marché est grand !* Même si beaucoup de jeunes se tournent vers ces types, de nouvelles portes s'ouvrent à nous, et de bien plus grandes.

— On vit une époque de fou, aussi... les gens se tournent vers la religion, ils veulent chercher du sens...

— Non, les gens se fichent du sens, coupa sèchement Anas. Ce qu'ils veulent, ce sont des histoires. Alors nous allons leur en raconter une. Il est temps de retravailler un peu l'esthétique de votre métier. Le réseau qu'a construit Nordine est le plus organisé de toute la région,

on ne peut pas rester au même niveau que les petits bandits. Laissez tomber vos survêtements de sport, enfiler des costumes, rasez-moi ces barbes, et je vous montrerai que l'élégance est ce qu'il y a de plus rentable, dans ce maudit job. »

Le discours séduit Mehdi comme les autres. Ce nouveau chef s'avérait être beaucoup plus charismatique que le comptable et le soutien logistique discret qu'il avait été jusque-là. Quelque chose avait changé chez le pianiste. Non pas que l'immoralité soit soudainement devenue son code. Mais le regard d'Alicia était ce qui avait maintenu le peu de bonté qui restait en lui. Peu lui importait comment le monde entier le voyait, tant que ces doux yeux posaient sur lui un regard bienveillant.

Cette lumière s'étant désormais éteinte, il se retrouvait seul face à sa propre dépravation, dont il ne savait que faire en attendant la mort. Il méprisait Nordine, il méprisait La Crosse, il méprisait ces fanatiques barbus, et tous ces gens qui croyaient se battre pour quelque chose, qui qu'ils soient. Lui, n'avait maintenant plus rien à gagner ni à perdre. Mais tout ce cirque avait quelque chose d'amusant. Il se demandait jusqu'où il était possible de pousser l'absurde.

Cette curiosité purement diabolique trouvait maintenant son nouveau terrain de jeu. Il voulait voir jusqu'où il pouvait créer et propulser une histoire en laquelle il ne croyait pas. L'époque faisait voler en éclats les repères d'une génération déjà perdue, il était temps de voir jusqu'où pouvaient aller ces gens qui nourrissaient depuis si longtemps un fantasme morbide pour le crime. Ce second degré revendiqué jusque-là par tout un univers cinématographique,

musical, il le ferait redescendre au premier. L'idée lui semblait sublime, maintenant, il fallait la mettre en pratique. Anas avait déjà quelques pistes intéressantes. Le carnet d'adresse que Nordine lui avait légué contre son gré était conséquent.

Sa première conversation téléphonique fut avec Franck Lantier, dont il trouva le numéro assez facilement dans le téléphone de son défunt associé. Anas savait parfaitement qui était ce policier ripoux, dont Nordine lui avait longuement parlé et pour qui il avait déjà exécuté quelques bassesses.

« — Bonjour, commandant.

— C'est qui ?

— Je me présente, on m'appelle le pianiste. Je suis le successeur de Nordine. Mon collègue a été tué par les islamistes des Planaïses, et il me semble que vous étiez proches, lui et vous ?

— M\*\*\*\*, Nordine est mort ?

— Oui.

— Bon, peu importe, c'est vous qui prenez la relève, c'est ça ? Pianiste, rien que ça... Où vous allez chercher tous vos pseudos à la noix... Moi, ça m'est égal. On n'en a plus pour longtemps, ici.

— Par contre, que l'on soit clair, mon commandant, je suis quelqu'un de plus... ambitieux que mon prédécesseur, bien que mes méthodes soient plus raffinées.

— Écoute, mon gars, je vais parler clairement parce que j'ai pas

vraiment de temps à perdre, et vos histoires ne m'intéressent pas. Je sais pas pour qui tu te prends à parler comme le duc du domaine de Monpif, mafieux italien à deux balles. On est sur le point de quitter Toulançon pour être réaffecté ailleurs. Dehors, c'est la vraie guerre, tu comprends ? Ce territoire pourri ne nous concerne plus. Prends ce que tu veux, fous le boxon si ça te fait plaisir.

— Faisons comme ça ! »

Anas ne se fit pas prier. Les jours qui suivirent furent l'occasion pour lui de s'intéresser à des poissons bien plus gros que le simple trafic de stupés et les passes dans les squats. L'État se retirait ? Excellente nouvelle, cela ouvrait la concurrence sur un marché qui faisait autrefois l'objet d'un monopole : la justice. Depuis sa chambre d'hôtel Anas contacta ensuite un patron qui avait plusieurs fois sollicité Nordine sans réponse.

Ce gérant d'une petite chaîne de restaurants croulait sous la pression fiscale, et était encore coincé dans l'euro. Anas écouta avec intérêt les messages vocaux restés sur la messagerie cryptée, et convint d'un rendez-vous avec le patron. Pour commencer à faire vivre sa légende, il se présenta au rendez-vous avec trois acolytes qu'il fit entièrement rhabiller conformément à ce qu'il avait décrété comme nouvelle direction artistique.

« — Vous ne dites rien, pas un mot. Restez à côté de moi et vous me laissez parler. »

L'accoutrement des quatre hommes fit immédiatement son effet

lorsqu'Anas se présenta au restaurant. Anas avait endossé un de ses smokings favoris, chemise blanche et veste noir mat, et une paire de lunettes de soleil au-dessus d'un masque noir qui couvrait son nez et sa bouche. Les autres étaient entièrement cagoulés, mais leur costume et leur petite cravate noire ravivaient la confiance que leur visage illisible faisait baisser.

Le patron les fit asseoir et leur proposa même à boire. Anas refusa poliment, et posa ses mains gantées sur la table pendant que ses acolytes prenaient place autour de lui en silence comme il le leur avait indiqué.

« — Nous sommes ici pour écouter vos revendications, monsieur.

— Merci, il faut vraiment qu'on trouve une solution, parce que moi, je peux pas continuer comme ça.

— Vous avez un problème avec l'administration fiscale, si j'ai bien compris ?

— Oui, c'est ça. Après un contrôle qui a duré des plombes, ils viennent de me demander quatre millions en redressement. Je ne les ai pas, et même si je les avais, c'est hors de question que je paye.

— Qui est-ce que vous craignez, exactement ?

— Les flics, je m'en fous, de toute façon, on n'en voit quasiment plus. Mais ce qui m'inquiète, c'est la banque. Si l'huissier fait une demande, ils peuvent saisir sur mes comptes. Et j'ai encore beaucoup de clients qui paient par carte, alors moi, ça me met dans une galère...



— Bien, vous souhaitez que nous engagions des négociations avec cet huissier, c'est bien ça ?

— C'est une façon polie de le dire... Vous savez ce qu'il m'a sorti ? Il m'a dit monsieur vous allez goûter à la règle des trois D, Dépôt de bilan, Divorce, Dépression. Moi je l'ai toujours dit, ils sont déconnectés du réel, ces types. Avant, ils avaient la police, maintenant y'en a plus. Le CVA est à peine capable d'arrêter les pillages de magasins, y'a plus d'impôt qui tienne, ça suffit. Il faudrait leur rappeler qu'ils ne font plus la loi.

— Nous sommes là pour ça.

— Attention, ne le tuez pas, hein ! En fait, il n'a pas l'air d'avoir compris qu'il y avait plus de flics pour le protéger. Il se croit encore dans le passé... J'irai bien casser sa vitre ou crever sa voiture moi-même, mais j'ai pas... enfin j'ai pas le cran de le faire, quoi. Je sais pas comment m'y prendre, pour qu'il comprenne.

— Je vous comprends, monsieur. Certaines personnes souffrent d'un décalage avec la réalité, et il faut parfois le leur rappeler. C'est justement un de nos domaines d'expertise.

— Voilà ! Enfin quelqu'un qui me comprend ! Vous savez, c'est fini l'ancien temps, on peut pas nous demander des taxes aussi écrasantes alors qu'on fait presque plus de chiffre, c'est n'importe quoi ! Ils ont même plus assez de flics pour se protéger eux-mêmes et ils viennent encore faire la loi comme si on n'était pas en guerre ! C'est des fous !

— Rassurez-vous, nous prenons les choses en main. Maintenant,

parlons de rémunération. Nos services sont qualitatifs, mais le prix va avec la qualité, comme vous vous en doutez. »

Les négociations s'arrêtèrent sur vingt-cinq mille euros. Dont la moitié en liquide, et l'autre moitié en *sats*, au prix en euro du BTC après exécution du contrat. Pour un trajet en voiture et quelques menaces, la rentabilité était plus qu'excellente.

Anas se rendit en personne au domicile de l'huissier, un soir, après qu'il fut sûr de le trouver chez lui. La nuit étant presque entièrement tombée, de la lumière émanait des fenêtres de la jolie petite maison située dans un village périphérique de la ville. Hervé Bronchard commençait sa soirée avec une bonne soupe chaude, avant de s'installer dans le séjour et lire un article du *CFR Press*, qu'il n'avait pas terminé ce matin. Son épouse était à ses côtés, et consultait sa boîte mail sur sa tablette. La tranquille petite soirée toucha à sa fin lorsqu'un craquement atroce se fit entendre en direction de la porte d'entrée.

Hervé, qui se leva en panique, tomba nez à nez avec trois pingouins cagoulés, et fit immédiatement demi-tour pour se planquer dans le séjour et refermer la porte en poussant aussi fort qu'il le pouvait pour en bloquer l'ouverture.

« — Christine, appelle la police ! On nous cambriole ! »

Christine hurla de panique et saisit de ses mains tremblantes le téléphone sur lequel elle composa le numéro de la police. Avant que la tonalité ne laisse la place à un interlocuteur, quatre hommes

avaient défoncé la porte du salon et se jetèrent sur la cinquantenaire dont ils saisirent le téléphone avant de l'éteindre.

Hervé fut ensuite traité avec plus de tact. Une fois l'entrée bloquée, une arme fut pointée dans sa direction, et il fut invité par Anas à se rasseoir sur un ton d'une douceur dépassant ce qu'il avait entendu de toute sa carrière.

« — Je vous rassure, monsieur Bronchard, il ne s'agit pas d'un cambriolage. N'ayez aucune inquiétude, vous serez même dédommagé pour la porte, cela fait partie de nos frais. Excusez la brutalité de mes collègues, mais notre métier a cela de difficile qu'il exige parfois d'exercer une certaine force. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

— Aaaaah ! Qui êtes-vous ? Vous êtes... fous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous sommes ici sur demande d'un client qui nous a sollicités pour vous faire un petit rappel. A partir de maintenant, vous êtes prié d'éviter tout contact avec la liste des entreprises que je vais citer.

— C'est pour ça que vous défoncez ma porte ? Vous vous prenez pour qui ? Attendez que la police arrive ! Agresser un commissaire de justice est extrêmement grave !

— Dites-moi, monsieur Bronchard, vous me semblez lent à la compréhension pour un homme si expérimenté. Est-ce que la police peut vous protéger de ceci ? »

Trois hommes tenaient Hervé qui n'était de toute façon pas très

difficile à maîtriser à cause de son âge et sa condition physique. Anas saisit sa main, la posa de force sur le canapé et y planta une lame qui la traversa, arrachant un hurlement aussi bien à son épouse qu'à lui-même.

« — Bien, reprenons, monsieur Bronchard. J'espère ne pas devoir utiliser d'autres arguments de ce genre. Dois-je réitérer ma requête ?

— Vous êtes des monstres... des criminels...les gens comme vous ne réussiront rien dans la vie...

— Hervé, Hervé, méditez donc sur l'Histoire, et sur la situation dans laquelle nous sommes vous et moi. Ne voyez-vous pas que le monde a changé ?

— Rien ne justifie cette barbarie... les gens comme vous seront condamnés quelle que soit l'époque. Et ceux qui vous payent aussi.

— Non, monsieur Bronchard, les époques se succèdent et changent, comme les saisons. Fut un temps, on payait des gens comme vous pour se protéger des gens comme moi. Et aujourd'hui on paye les gens comme moi, pour se protéger des gens comme vous. N'est-ce pas fascinant ?

— Pour vous, tout ça n'est qu'un commerce... vous êtes fou, vous n'avez aucune morale.

— La morale n'existe pas, Hervé. Seul le marché dicte la loi. La nature de l'offre et de la demande évolue, mais la loi reste la même. Je suis devant vous parce que le marché est grand, monsieur Bronchard ! Le marché est grand ! »

Conformément à sa parole, Anas déposa une liasse de billets sur la table basse du séjour, pour les frais de la porte d'entrée, après avoir complimenté Hervé pour le décor de sa maison. Le gang ressortit plus calmement qu'il était entré, assurés d'avoir s'ils le voulaient, assez de temps pour brûler la maison et en reconstruire une avant que la police n'arrive.

La scène entièrement filmée circulait rapidement dans toute la ville et même au-delà. Les âmes les plus perdues furent saisies de fascination devant l'esthétique de cette brutalité. Pour renforcer la légende, Anas avait fait accompagner la vidéo d'un morceau de piano joué par lui-même. La mise en circulation du montage fut validé comme n'importe quelle production professionnelle, et explosa rapidement le compteur de vues sur toutes les plateformes où elle circulait. Une autre vidéo où il s'exprimait à destination de ses troupes était tout autant vue et partagée. Dans ce qui se présentait comme une allocution publique, le pianiste édictait les principes de son credo morbide.

*« La violence n'exclut pas la politesse. Prenez exemple sur les grands de ce monde. Ne voyez-vous pas que les plus grands voyous portent tous des cravates ? Votre désir d'enrichissement est noble, son visage ne doit pas être laid. Souhaitez une bonne journée à ceux dont vous videz les caisses, offrez des cadeaux à l'enfant dont vous prostituez la mère, offrez des fleurs aux familles de vos ennemis ! Que votre noirceur soit belle, dans ce monde où ceux qui prétendent faire le bien sont si laids ! »*

Cette mise en scène de l'horreur parvint également aux membres de

la Fondation Ibrahim qui constataient sans comprendre la disparition de Nordine. Les rumeurs de sa mort suivirent peu après.

« — *SubhanAllah*, ça s'arrête jamais...déplora Yahya. Vous avez vu ce fou qui se prend pour le prophète de son dieu marché ? Wallah, on dirait qu'on vit dans un film... Chaque fois qu'un fou est éjecté du pouvoir, un autre pire prend sa place.

— Ils se sont peut-être tués entre eux... on ne saura jamais pourquoi, de toute façon ces gens-là n'ont aucune espèce de limite. Ils volent, tuent, mentent et trichent pour un rien.

— Là, on atteint des sommets, vraiment, commenta Samir. J'ai l'impression d'entendre Iblîs parler français.

— Aucun nouveau *tâghout* qui appelle à l'enfer ne doit vous décourager, rappela Hâtim. Voyez comment ils se montrent persévérants dans le mal ? Persévérez de la même façon dans le bien !

— Ce qui est vraiment choquant, reprit Samir, c'est que tout ce qu'il raconte n'est pas nouveau. Les jeunes avaient l'habitude d'entendre des trucs comme ça dans des clips ou des films, mais c'était soi-disant un délire artistique. Lui, il en fait vraiment un vrai truc.

— Et tu es surpris ? Demanda l'imam. Moi ça ne m'étonne pas du tout Samir. C'est comme ça que naît l'idolâtrie. Ce qui est d'abord pris comme symbolique par une génération, finit par devenir sérieux pour les suivantes. Surtout lorsqu'elle n'a plus aucun repère et qu'on lui a appris toute sa vie que la première chose légitime c'est sa propre passion.»

\*\*\*

« — C'est une pression constante par les airs et sur terre, aucune unité n'a encore tenté de pénétrer le territoire mais nous sommes certains que Paris essaye de nous mettre des bâtons dans les roues, quitte à mettre le chaos dans tout le Val d'Or. »

Le général Stern expliquait devant une assemblée du CVA les mouvements désordonnés de quelques troupes républicaines autour du territoire. Comme si elles cherchaient davantage à garder ses troupes en déplacement constant qu'à vraiment entrer. Aucune incursion en force n'avait été tentée, les forces armées fidèles à Stern quadrillant tout le territoire et surveillant ce qui commençait à ressembler à des frontières. Il y avait peu de chances que l'État risque d'ouvrir un nouveau front au Val d'Or, le conflit avec le NOF mobilisait suffisamment de moyens pour ne pas risquer de s'éparpiller. Mais l'insistance des mouvements visait à mettre la pression et à empêcher la stabilisation du nouvel organe représentatif avant qu'il n'atteigne un seuil critique d'influence culturelle.

Ce que craignait avant tout l'Élysée venant de ce bout de terre qui refusait de prendre parti dans la guerre civile, était qu'il crée justement son propre parti. Pas seulement sous la forme d'organes

administratifs, mais comme exemple réussi d'autonomie politique, de début de rayonnement d'une voie alternative. La marque du Val d'Or était déjà forte grâce à la réactivité de Dessans après le black-out, qui avait été parmi les premiers à mettre en œuvre à grande échelle le principe d'écosystème de plateformes numériques décentralisées.

L'État, et en particulier Jacques Boyeux, l'ancien préfet du département, craignait que ces deux hommes forgent une légende qui galvaniserait les troupes au point de rompre définitivement avec le ministère des Armées, et qu'ils n'entraînent dans leur suite d'autres territoires qui ne suivaient encore Paris que par habitude multi-séculaire.

« — Mon général, demanda un des membres du CVA, le commandement de la police du Val d'Or Autonome nous signale également une forte recrudescence du crime organisé ces derniers temps, pensez-vous qu'il y ait un quelconque lien ?

— Les questions liées au Renseignement ne peuvent pas être abordées ici, publiquement, monsieur le maire, mais vous soulignez quelque chose qui va dans le sens des dernières informations dont nous disposons.

— Quoi ? L'État utiliserait des bandits pour créer le chaos à Toulon ? C'est abject...

— Sans rentrer dans les détails, répondit Laurent, il est objectivement dans l'intérêt de Paris de disperser les forces armées loyales au Val d'Or Autonome. Ils savent parfaitement que nos moyens policiers



affectés au maintien de l'ordre traditionnel sont beaucoup trop faibles pour couvrir les besoins, et attendent que nous déployions l'armée partout où ça sera nécessaire pour boucher les trous. A ce moment-là, ils risquent de tenter quelque chose...

— Ce qu'on voit dans la commune de Montliard est emblématique, des gangs de trafiquants circulent à ciel ouvert.»

La session fut clôturée avec une tension que chacun prit avec lui en quittant le palais des sports. Tout était mis entre les mains du général pour gérer la situation, qui quitta les lieux pour se réunir immédiatement après avec le député Dessans et son état-major.

« — Vous auriez pu aborder devant le Conseil les liens que nous avons découverts entre Franck Lantier et des criminels du département, général, vu le niveau de corruption de tout l'appareil républicain, cela n'aurait choqué personne.

— En faisant cela, nous risquons de compromettre nos sources, Laurent. Les informations que nous recevons de l'intérieur de la BRMO ne doivent pas s'ébruiter.

— Soit... Que proposez-vous pour gérer cette situation, général ?

— Ils ont une carte, et nous en avons une, Laurent. En grande partie grâce à vous, je dois l'admettre.

— Vous parlez de la fondation des Planaïses ? Samir Lakhdar.

— De qui d'autre ? Ce qu'ils ont accompli en moins d'un an aux Planaïses est spectaculaire, je dois le reconnaître. Si nous voulons

aller au bout de la logique, il faut combattre le feu par le feu. Mes troupes sont trop occupées à jouer à cette guerre de parkings avec leurs anciens frères d'armes restés fidèles à l'Élysée. Et envoyer l'armée dans des banlieues populaires ne peut de toute façon pas bien se finir... C'est tout ce que Paris attend.

— Auriez-vous changé votre fusil d'épaule concernant ces gens et leur religion, général ?

— Si vous voulez mon avis, Laurent, nous aurions dû envoyer l'armée dans ces quartiers il y a vingt ans au moins. Mais une bonne solution appliquée trop tard en devient une mauvaise... Vous avez anticipé ce que je n'ai pas su voir, mais maintenant il va falloir en assumer les conséquences.

— Quelle est votre idée ?

— Il va nous falloir faire asseoir cet homme et ses.. conseillers ou je ne sais pas trop comment ils appellent ça, dans leur structure, et discuter clairement d'engagement armé.

— Vous comptez les envoyer au feu directement ? Personnellement, je pensais à quelque chose de plus... progressif.

— Le temps risque de nous manquer, Dessans. D'ici quelques semaines la situation pourrait empirer... Le prix du carburant restreint les mouvements de troupes, ceux en face le savent très bien et ils en jouent. C'est vous qui nous avez engagés dans cette voie, ne reculez pas maintenant qu'il faut en assumer les conséquences ! Votre tête et la mienne finiraient sur une pique. »

\*\*\*

Après quelques prises de contact personnelles entre Laurent et Samir, une nouvelle rencontre fut organisée pour leur soumettre l'idée. En parallèle, la Fondation Ibrahim travaillait d'arrache-pied. La construction des maisons en terre-paille était bien partie pour s'achever avant l'arrivée des grands froids, et la consolidation de la Fondation Ibrahim se poursuivait en absorbant nombre d'associations musulmanes du Val d'Or.

Même s'ils conservaient l'habitude de se retrouver quelques fois après la prière de l'aube en cercle sur le tapis de la mosquée des Planaïses, des sessions bien plus importantes commençaient à devenir régulières dans un lieu qui accueillait maintenant jusqu'à cent personnes. La délégation menée par Samir fut accueillie au palais des sports pour entendre les propositions du CVA. Elle comportait une représentation beaucoup plus hétérogène que ses premières versions venant des Planaïses. Des responsables d'autres pôles associatifs intégrés à la Fondation Ibrahim étaient de la partie.

Le général Stern était présent, de même que le commissaire Cheminot, qui voyait pour la première fois Samir ailleurs que dans un commissariat. Une cinquantaine de représentants du CVA était

présente dans la grande salle qui accueillait l'événement, et Samir compléta les lieux avec une vingtaine de membres. Lorsque débuta l'entrevue, Laurent introduisit le sujet par un discours solennel qui se voulait créateur de liens, sans masquer les profondes divergences de convictions.

« — Tout d'abord je tiens à remercier au nom du Conseil du Val d'Or Autonome, monsieur Samir Lakhdar et tous les membres de sa fondation pour les efforts d'ouverture et de dialogue. La stabilité de notre jeune institution est chancelante, son raffermissement difficile, mais nous reconnaissons que les efforts en vue de garantir la sécurité et la tranquillité dans la ville de Toulançon et ses environs sont en partie dus à votre initiative.

L'accent que vous avez mis sur la lutte contre la cupidité, et le combat contre l'enrichissement criminel, sont également des valeurs que nous respectons, et que nous partageons. Toutefois, nous restons lucides sur l'écart de valeurs qui peut exister entre vos convictions et celles que je représente aujourd'hui. Il ne s'agit pas de nommer tous les musulmans dans leur ensemble, chacun étant libre de ses opinions et de ses croyances, mais de rappeler l'orientation traditionaliste du mouvement que vous représentez.

Ceci étant dit, nous vous avons conviés pour élargir notre coopération, après le succès concluant et le beau projet que vous avez mis en œuvre pour accueillir les familles de réfugiés ayant quitté les territoires sous contrôle des forces du NOF. Car il faut l'avouer, nous portons tous ici une part de responsabilité dans ce qui arrive

aujourd'hui. Notre refus de suivre l'État parisien et nos négociations avec les forces sous le contrôle du général Vauclin ont en partie causé cet exode. C'est pourquoi nous reconnaissons les limites de nos capacités, aujourd'hui pleinement concentrées à éviter que l'État parisien, corrompu, hors-sol et criminel, ne reprenne le contrôle de nos lieux de vie.

C'est, je pense, une conviction que nous partageons, et c'est la raison pour laquelle notre reconnaissance de vos efforts doit passer un nouveau cap. La coopération sécuritaire avec votre mouvement a pour but de tranquilliser une population musulmane qui reconnaît votre légitimité, et qui souffre du déficit sécuritaire créé par la pression républicaine sur notre territoire. Le temps est venu pour nous tous de construire un nouveau modèle de coopération, rompant avec le centralisme républicain et la dictature des consciences. Je laisse à présent le général Stern présenter le cadre de cette coopération. »

Le général s'adressa à l'ensemble des présents avec le même ton solennel que Dessans. Son discours était préparé, mais ponctué de quelques phrases dont on devinait la spontanéité. Samir écoutait attentivement et comprit assez vite ce qui lui était proposé. Sans être formé à la morphologie des systèmes politiques, il sut distinguer intuitivement la démarche de décentralisation du pouvoir que le CVA appliquait.

La première rencontre se termina sur un ton cordial, mais sans qu'un accord ne fut clairement passé. Les membres de la Fondation Ibrahim

avaient besoin de se concerter pour prendre la mesure de ce qui se jouait pour eux. Samir eut toutefois l'occasion de parler à Laurent en aparté, pour comprendre plus personnellement ce qui le motivait à formuler une telle demande.

« — Ne vous y trompez pas, cette collaboration ne ravit pas tout le monde de mon côté. Mais la seule chose sur laquelle nous sommes d'accord, c'est qu'on risque de transformer notre département en ruines fumantes si nous ne choisissons pas rapidement un cap. Ce que nous vous demandons coûte cher, et vous coûtera probablement des vies, mais je pense qu'il est aussi important pour vous, que vos frères et sœurs en religion ne soient pas laissés à des mafieux et à la misère sociale, n'est-ce pas ?

— On ne l'avait pas vu venir aussi vite, mais personnellement je me suis toujours douté qu'on n'aurait pas le choix. C'est ce que je dis depuis le début à mes livreurs, et à tous ceux qui m'accompagnent. Tout ce qu'on a fait aux Planaïses n'était que le début, vu ce qui nous attend maintenant.

— Bien, au moins, nous nous accordons sur ce point...

— Par contre, Laurent, il faut être clair sur la nature de notre... coopération. Nous travaillons *avec* vous, et non pas *pour* vous. Même si le gouvernement du CVA dirige la région, nous ne voulons pas devenir une brigade du CVA.

— Je pense voir ce que vous voulez dire... Maintenant, je me doute que ça implique un certain nombre de revendications ? Notamment

une rémunération ?

— La rémunération passe après. Le cœur de nos débats, c'est la raison pour laquelle on se bat. Un musulman ne se bat pas pour l'argent, ni par tribalisme, ni pour accomplir les objectifs de quelqu'un d'autre. Quand on donne sa vie, on la donne pour Dieu.

— Ah, vous connaissant, j'aurais dû savoir que ce n'était pas l'argent qui vous motivait. Il s'agit donc de revendications religieuses ?

— Voilà.

— Rassurez-moi, Samir, vous êtes bien conscient qu'il est hors de question de vous laisser des tribunaux et fouetter des gens en place publique ? Parce que si c'est la nature de vos revendications, vous pouvez dire adieu à l'accord tout de suite. Il y a des limites à ce que nous sommes prêts à entendre...

— Ce n'est pas ce qu'on comptait vous demander, même si je vous avoue que fouetter certaines personnes... ce n'est pas l'envie qui manque. Je veux parler de l'organisation du culte, et de l'enseignement. Tous les musulmans savent le cauchemar que c'était jusqu'ici de pouvoir enseigner à nos enfants ou maintenir une association ouverte.

— Je vous écoute.

— Nous voulons la liberté d'ouvrir nos propres écoles. Le droit de gérer nous-mêmes nos cimetières. La liberté de fonder nos instituts de santé également, car nous utilisons des traitements comme la *Roqya*, basée sur le Coran, qui n'est pas prescriptible chez vous. Et

comme beaucoup de charlatans existent dans ce milieu, on voudrait cadrer tout ça.

— Ça me paraît déjà plus raisonnable, mais je ne peux pas garantir que le conseil validera toutes vos revendications.

— Nous verrons bien lors de la suite des négociations. En tout cas, sachez que malgré la situation, l'effort quasi-militaire que vous demandez ne sera fourni que si nous y gagnons dans la pratique du culte. Aucun autre combat ne nous concerne.

— Défendre votre région contre le chaos et la criminalité ne vous suffit pas ?

— Pour être entièrement franc avec vous, pourquoi est-ce que nous donnerions nos vies pour votre... royaume ? C'est vous qui avez décidé de faire sécession de l'État, et de vous passer de tout son appui sécuritaire. Je vous respecte, je vous apprécie personnellement, Laurent, mais ce n'est pas à moi ni aux miens de porter ce fardeau. C'est le vôtre.

— Ce n'est pas ce que je m'attendais à entendre, mais votre franchise nous fait gagner un temps précieux. Après tout... nous pourrions nous passer de vous et organiser la sécurité des banlieues différemment, non ?

— Si vous voulez. Vous trouverez sûrement des volontaires hors de notre fondation pour vous aider. Mais avec quel objectif ? Quel souffle pour les unir ? Pensez-vous que tout le monde vit et vibre pour le CVA ? Combien de temps avant que vos milices bricolées ne tombent



elles-mêmes dans la criminalité ? Sur quelle base comptez-vous les fédérer ? Et si jamais votre projet de neutralité politique dans la guerre échoue, que la République reprend la main sur le Val d'Or, comment comptez-vous les protéger ?

— C'est un sujet à creuser, en effet... mais vu ce que vous avez déjà parcouru comme chemin, j'estimais pertinent de vous tendre la main avant d'envisager d'autres options.

— Je ne suis pas si naïf Laurent, si vous discutez avec moi c'est que vous avez compris qu'on ne crée pas l'engagement et l'ordre d'un claquement de doigts.

— Oui... Vous comprenez plus vite que certains membres du CVA, Samir. Même si j'ai obtenu un accord de principe du général Stern, ce n'est pas de gaieté de cœur que nous venons vous solliciter. Nos conceptions de l'ordre sont très différentes, mais le simple fait que nous partageons cette notion est un trésor inestimable en ces temps troubles.

— C'est vrai. Mais nous recherchons l'ordre pour plaire à Dieu uniquement, tout ce qui est dans cette vie est vain, et n'est pas à rechercher pour lui-même. La sécurité, la stabilité, ou tout ce que vous voulez, ne protège pas de la mort et de ce qui suit.

— Seriez-vous au moins prêts à mettre en jeu vos vies pour préserver certains quartiers des vols, de la prostitution massive, et du trafic de stupéfiants, étant donné que c'est contraire à votre religion ?

— Oui, c'est ce que je fais depuis mon retour ici. Et ce combat ne peut

se faire pour d'autres objectifs que préserver l'islam. Vu les horreurs auxquelles appellent tous ces nouveaux mafieux, érigeant la cupidité comme une vertu, qui glorifient le marché comme le veau d'or, on ne peut pas dire que ce soit exagéré.

— Là-dessus, je ne peux qu'être d'accord avec vous...

— Alors, vous pensez qu'un accord sur cette base est possible ?

— Comme je vous ai dit, il ne tient pas qu'à moi de valider vos revendications. Je vous respecte et vous apprécie, mais malgré ce qu'on me prête comme influence je représente une diversité d'opinions qui me dépasse.

— Tout comme moi, et c'est un autre sujet. Ce que je veux savoir, c'est si vous pouvez vous engager à ne pas être celui qui refusera à ma communauté une réelle autonomie de culte ? La fin de la tutelle républicaine sur les musulmans ?

— Quelle autonomie souhaitez-vous, exactement ? Il y a des musulmans qui ne se reconnaissent pas forcément dans votre projet, Samir.

— Bien sûr, ça ne concernera que ceux qui veulent s'engager avec nous. Je ne prétends pas représenter ceux qui n'ont aucun engagement envers moi.

— Bien... et ma parole de député vous suffirait-elle ?

— C'est votre parole d'homme que je demande.

— Eh bien, vous avez ma parole d'homme. »



# Épilogue

*« Il n'y a que dans les poèmes de Jacques Prévert que les fenêtres redeviennent sable et que les plumes redeviennent oiseau. »*

*XVEH*

**S**amir sortait de chez Kamal qui lui avait fait une petite place dans son appartement. Les premières maisons étaient terminées sur leur terrain, qu'ils avaient renommé en l'honneur du premier qui y avait été enterré. Le futur village était baptisé en l'honneur d'Abdelhalim. D'ici quelques jours, Samir pourrait loger dans une des maisons qui étaient construites, après que les familles aient quitté leurs tentes. Le début de l'hiver était suffisamment doux pour leur permettre de terminer les travaux sans stress. Le confort était rustique, mais la sensation de liberté inégalable.

Accompagné de Kamal, il se mit en route pour se rendre à la mosquée. En passant le portail, il ne put s'empêcher de faire dévier ses pas vers là où était toujours laissée la caravane d'Abdelhalim.

« — Vas-y, je te rejoins. »

Elle était maintenant inhabitée depuis plusieurs semaines, et personne ne savait vraiment quoi en faire. Après un instant à la fixer sans y entrer, assis sur une des chaises qui n'avaient pas bougé depuis, Samir se leva et fit demi-tour pour se diriger vers l'entrée de la mosquée. Il y croisa l'imam accompagné de quelques personnes qui venaient en sens inverse.

Oumayma, responsable du pôle féminin de l'association d'Ibrahima était accompagnée d'une jeune femme qui venait tout juste d'arriver.

« — Wa alaykoum salam, Samir, répondit l'imam, ah voilà, lui pourra peut-être répondre à vos questions.

— Ah ! C'est vous Samir Lakhdar ?

— Oui, vous voulez savoir quelque chose ?

— Le sheikh m'a dit que vous aviez côtoyé Abdelhalim pendant un moment.

— Oui, c'est vrai. Il m'a hébergé chez lui, ici, pendant presque un an.

— Et... il était comment ?

— C'est-à-dire ? Abdelhalim ?

— Oui, je n'ai jamais vraiment su qui il était, on m'a raconté beaucoup de mensonges sur lui.

— C'était le meilleur homme que j'ai jamais connu, peu importe ce qu'on vous a dit sur lui. Mais oukhti, excusez-moi, vous êtes qui ?

— Ah pardon, moi c'est Sabrina. Je suis sa fille.

# FIN

Merci d'avoir lu.

Une question ? Un avis ? Un ressenti ?

Ecrivez-moi :

[contact@badrotmani.fr](mailto:contact@badrotmani.fr)

ou

[badr.otmani@protonmail.com](mailto:badr.otmani@protonmail.com)

Infos sur :

<https://badrotmani.fr>

ou

<https://t.me/badrotmani314>

Copie libre à deux conditions :

- Ne pas modifier.
- Ne pas usurper le nom de l'auteur.